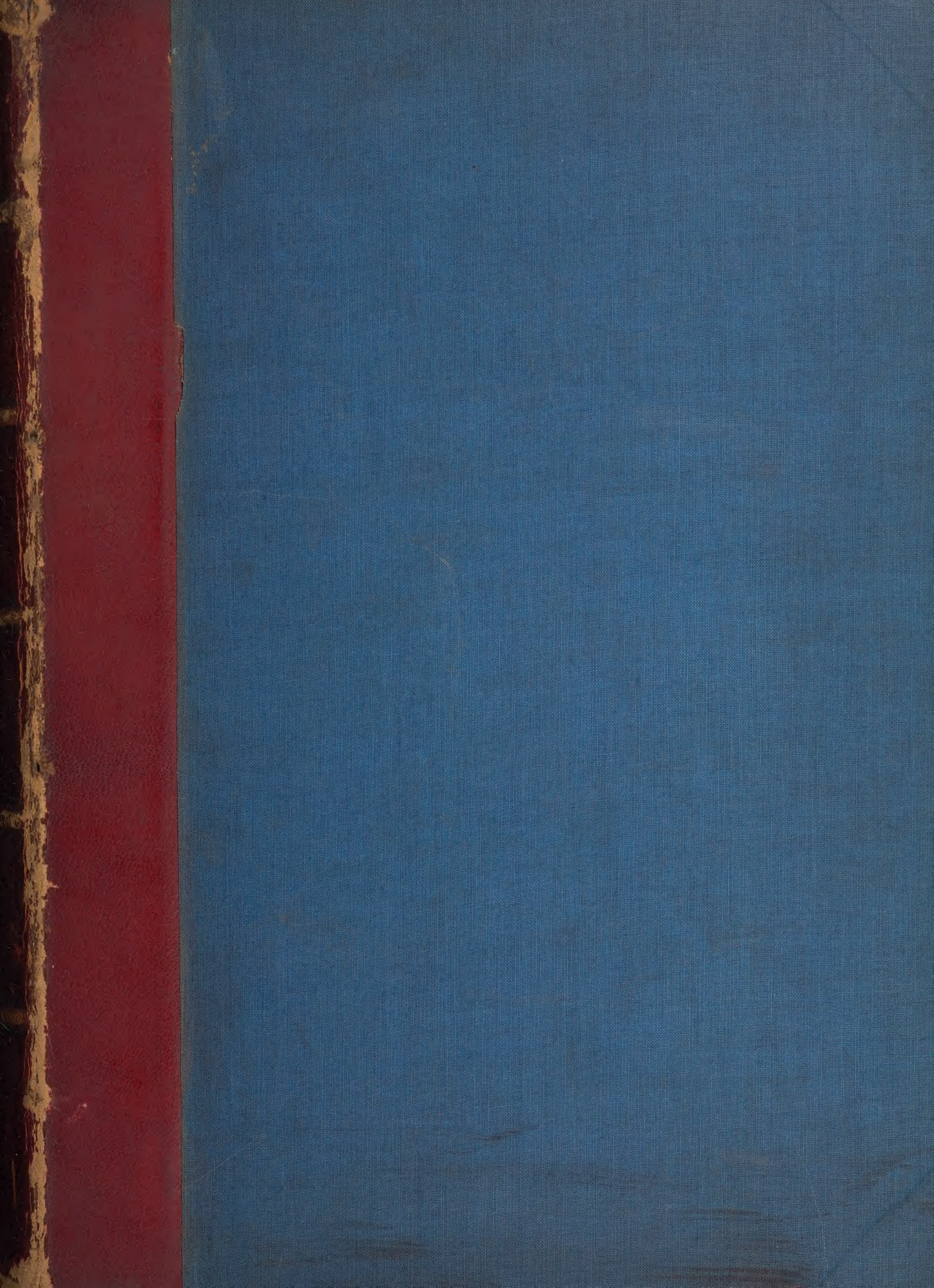
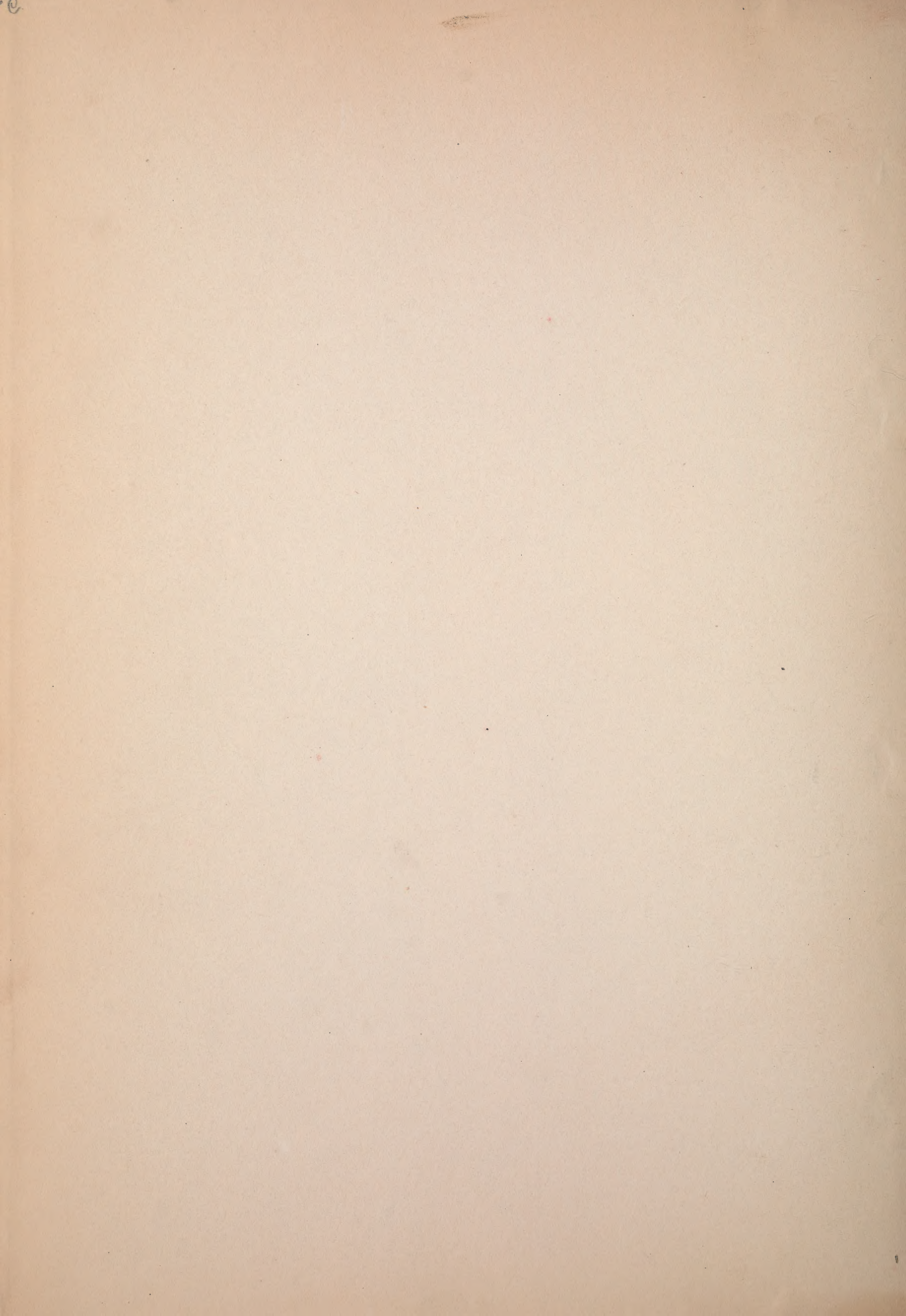
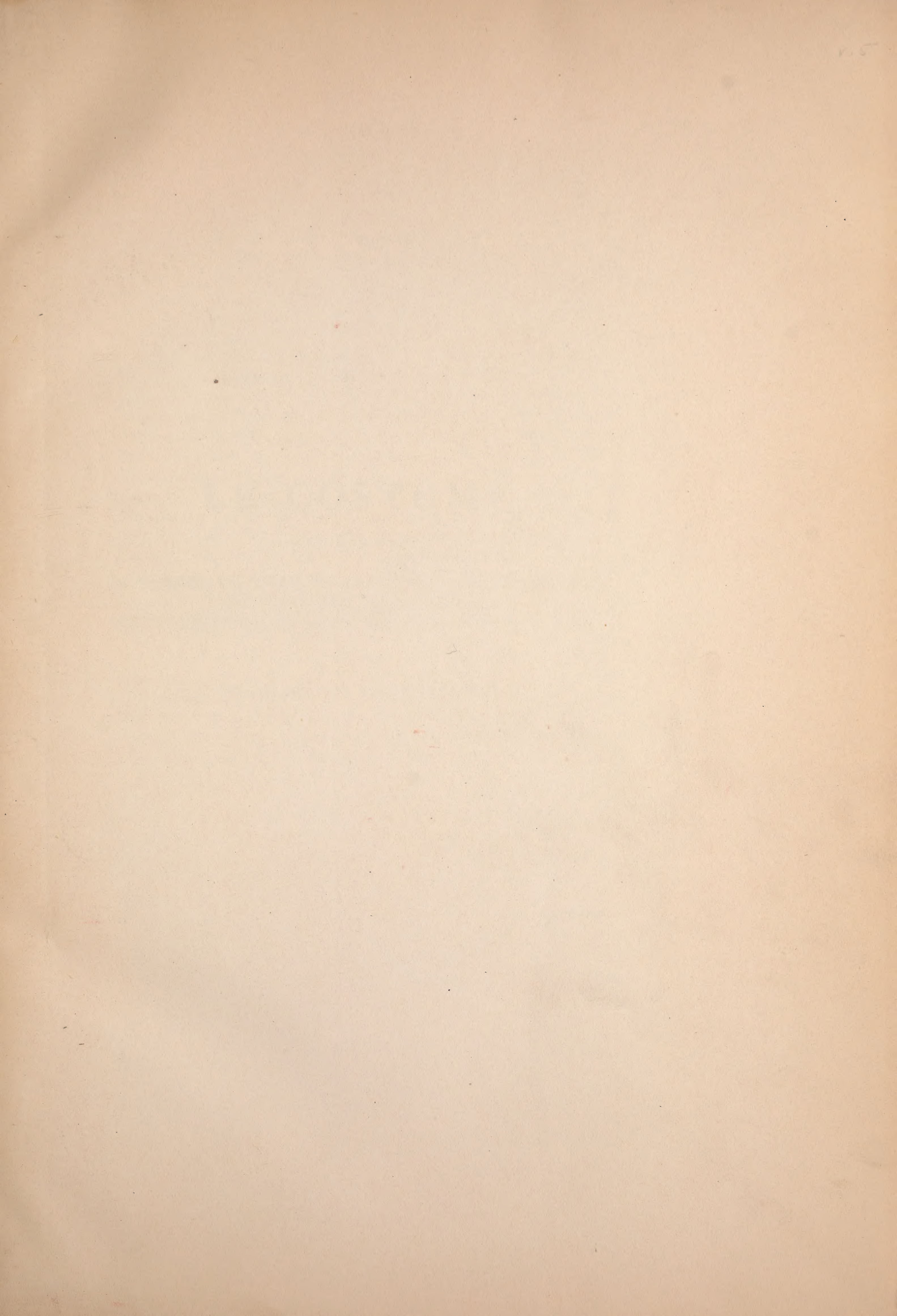





v. 5

LE COSTUME

DES HABITANS

DU CABOUL, DU TIBET, DE LA GEORGIE, DE LA CIRCASSIE,
DE L'ANCIENNE SCYTHIE,
DE LA TARTARIE, DE LA SIBÉRIE, DU KAMTSCHATKA ETC.

DÉCRIT

PAR LE DOCTEUR JULES FERRARIO.

ROYAUME DU CABOUL.

La faiblesse des successeurs de Nadir-Shàh, et les guerres sanglantes qui désolèrent la Perse occidentale, fournirent aux Afgans, ainsi que nous l'avons observé en parlant du démembrement de cette monarchie, une occasion favorable pour fonder un nouvel empire, qui embrassait toute la Perse orientale, et dont Kandahar était la capitale. Nous allons donner un précis exact de l'histoire et du gouvernement de cet état encore naissant, d'après la relation qu'en a publiée Mountsuart Elphinstone envoyé en ambassade par l'Angleterre au Roi du Caboul, et nous remarquerons surtout les caractères particuliers qui distinguent les différentes tribus Afganes, et les principaux sujets de ce nouveau royaume.

Précis historique du royaume des Afgans.

Ahmed-Abdallah, premier Roi de Kandahar, était originairement chef d'une tribu d'Afgans, que Nadir-Shàh réduisit sous son obéissance. A la mort de celui-ci, Ahmed reparut soudain au milieu de ses anciens sujets, et fonda la monarchie Afgane. Il était de la famille des Seudoziens, et de la tribu des Dourans. Il fut couronné à Kandahar en 1747, et donna à son gouvernement la forme qu'avait celui de la Perse. Son règne fut très-brillant: c'est à lui que le royaume de Caboul doit l'étendue qu'il a aujourd'hui; il s'empara de Dehli et de plusieurs pays considérables dans l'Inde; mais plus sage qu'ambitieux, il ne conserva qu'une partie de ces conquêtes, et abandonna le reste: il mourut en 1773. Une des maximes qu'il a tracées à ses successeurs, est celle de ne jamais se mettre en guerre avec les Tartares Usbecks, qu'il appelait des *Abeilles sans miel*. Il laissa le trône à son fils Timur, qui, jaloux du pouvoir exclusif que les Dourans exerçaient dans la ville de Kandahar, transféra le siége de son gouvernement à Caboul. Timur eut pour successeur Zemaun, qui régna jusqu'à la prise de Kandahar par Shàh Mahmud. L'infortuné Zemaun contraint de prendre la fuite, fut fait prisonnier par trahison, et renfermé dans une prison où il fut privé de la vue. Mahmud monta sur le trône aux acclamations du peuple, qui bientôt mécontent de sa conduite, se

révolta contre lui et le déposa. Il fut remplacé par Shàh-Schiogia lequel, après divers événemens, triompha du Visir Mokhtor Udalah, et du même Mahmud, qui s'étant échappé de sa prison avait occupé la ville de Kandahar: il est à présumer que le Caboul a encore aujourd'hui Shàh-Schiogia pour souverain.

On ne peut guères déterminer les limites de cet empire. Il fut un tems où son étendue embrassait seize degrès de longitude, savoir, depuis Shirhiud à 150 milles de Dehli, jusqu'à Meshed qui est à une égale distance de la mer Caspienne. Sa largeur comprenait un espace de 900 milles de l'Oxus au golfe Persique, ou 13 degrés de latitude. Mais aujourd'hui ces dimensions sont bien moins considérables. Il est borné au levant par l'Indostan, au midi par le golfe Persique, au couchant par le désert, et au nord par le Caucase Indien.

Fleuves.

Le principal fleuve de ces contrées est l'Indus, dont la source ne nous est pas encore bien connue: on croit qu'il a son origine dans le petit Tibet, et que son cours est de plus de 1350 milles jusques à la mer. Ce grand fleuve est navigable, mais les autres manquent de cet avantage, à cause de l'emploi qu'on fait de leurs eaux pour les irrigations.

Animaux.

Le lion qui est si commun en Perse se rencontre dans l'Afganistan, et il y est petit et faible en comparaison de celui d'Afrique. Ce royaume a beaucoup de chevaux, parmi lesquels il en est de fort-beaux, qui ressemblent aux chevaux Arabes, excepté qu'ils sont d'une taille un peu plus haute. On y trouve d'excellens levriers, et des chats à long poil appelés *borrak*, qui sont généralement connus et recherchés sous le nom de chats Persans, malgré qu'ils ne soient pas communs dans ce pays.

Ce royaume est divisé en 27 provinces, outre le Belochistan, pays qu'on peut dire allié plutôt que sujet du Roi de Caboul. Il comprend l'Afganistan (1), le Ségistan, partie du Korassan et de

(1) Le nom originaire de l'Afganistan est *Pustun*: le premier est moderne et semble dérivé du Persan. Les Afgans prétendent être descendans des anciens Hébreux.

M.r Sylvestre De-Sacy vient de publier un long article sur l'étymologie du mot *Afgan*, qu'Elphinstone parait avoir ignorée. Il s'est même étendu au delà des bornes qu'il s'était proposées sur l'origine de cette nation. Ceux qui vondraient connaître les savantes recherches qu'il a faites à ce sujet, pourront consulter le *Journal des Savans*. Mars 1818.

Makran, Balk dans le Turkistan, Kuttore, Kilan, Caboul, Kandahar, le Sindy supérieur et inférieur qui a pour capitale Hiderabad, le Cachemire qui fut réuni au Caboul par les Dourans sous la conduite d'Ahmed Shàh, et enfin une partie du Moultan. La population de cet état ne se monte pas à moins de 14 millions d'habitans (1). Son revenu était de trois millions de livres sterling, mais il faut retrancher de cette somme un tiers, qui est laissé à différens Princes non encore soumis entièrement, lesquels se contentent de retenir les tributs comme une concession du Roi.

La ville de Kandahar, autrefois capitale de cet empire, renferme une population de 100 mille habitans. Celle de Caboul, où la cour fait maintenant sa résidence, et qui est un lieu d'entrepôt, est belle sans être fort-grande. Partagée par la rivière qui porte son nom, et entourée de riantes collines, elle offre une position dont les écrivains Persans et Indiens ont vanté souvent les délices. La quantité et la beauté des fleurs qui ornent ses environs sont passées en proverbe, et les fruits qu'ils produisent s'envoyent jusques dans les contrées les plus reculées de l'Inde. Les maisons de cette ville sont pour la plupart en bois, à cause des tremblemens de terre qui y sont fréquens. Le palais du Roi, qui a l'air d'une citadelle, est d'une belle apparence, et se distingue de loin par ses coupoles dorées. La ville de Balk dans le Turkistan, dont le chef est sujet, plus de nom que de fait, du Roi du Caboul, était connue des Grecs du tems d'Alexandre sous le nom de *Bactres*: c'était la capitale de la Perse, et la résidence de Ky Khousou, qu'on croit avoir été Cyrus. L'opinion que les Asiatiques ont de son ancienneté est telle, qu'ils l'appellent la *Mère des villes*. Aujourd'hui elle est peu considérable, mais ses ruines qui couvrent une grande étendue de terrein, méritent l'attention des savans an-

Villes principales.

Caboul.

Balk.

(1) Elphinstone distribue cette population dans les proportions suivantes, savoir:

Afgans	4,300,000
Bélochs	1,000,000
Tartares	1,200,000
Persans	1,500,000
Indiens, Cachemiriens etc.	5,700,000
Races mélangées.	300,000
	14,000,000

tiquaires. Ses environs sont bien cultivés et arrosés par dix huit canaux, dont les eaux viennent d'un réservoir qui se trouve dans les montagnes dites Paropamises. Le revenu d'un de ces canaux, dont le Roi fit cession au fils de Mir Kilich Ali, est évalué à 70 mille roupies, ou neuf mille livres sterling.

Habitans. Afgans divisés en diverses tribus. Dourans. Eusofziens.

Les Afgans sont divisés en plusieurs peuplades ou tribus. Les Dourans, qui sont à l'ouest de l'Afganistan, se distinguent par leur courage, par leur caractère élevé et par leurs grandes entreprises: aussi passent-ils pour être supérieurs au reste des Afgans, et à tous les autres peuples soumis à cet empire. Leur gouvernement peut être regardé comme aristocratique, en ce que les chefs des districts composent un corps de noblesse dans lequel réside toute l'autorité, et qui a en outre la possession presque exclusive des emplois les plus importans, tant dans le civil que le militaire. Les Dourans ont un attachement particulier pour la ville de Kandahar. Les Eusofziens sont divisés en un grand nombre de petites communautés, qui ont un gouvernement démocratique: il existe parmi elles un usage fort singulier connu sous le nom de *Waich*, qui est, qu'au bout d'un certain nombre d'années, ces communautés se cédent réciproquement les terreins qu'elles occupent, ce qui devient souvent une cause de querelles et de guerres opiniâtres entre elles. Cet usage subsistait aussi chez les Germains au rapport de Tacite, et Volney prétend qu'on en trouve encore à présent des traces en Corse. La population des Eusofziens est de 700 milles personnes. Ils sont presque indépendans du Roi de Caboul; mais l'usage dont nous venons de parler est un germe de dissensions presque continuelles entre eux: ce qui a fait dire, qu'un saint de leur race, leur avait laissé une bénédiction et une malédiction; la première, de laquelle ils tiennent la liberté dont ils jouissent; et la seconde, d'où dérivent toutes leurs divisions (1).

Thajiks.

L'Afganistan est habité par des Thajiks qui y sont en grand nombre: ces Thajiks ne forment point de corps politique comme les

(1) Nous avons déjà vu, en parlant de l'Indostan, que beaucoup d'Afgans se sont transférés dans ce pays, qu'ils ont formé des colonies, et y sont généralement connus sous le nom de *Patans*. La principale et la plus florissante de ces colonies, qui tire son origine de la tribu des Eusofziens, est celle des Rohillas, dont le nom est devenu célèbre dans ces derniers tems, à cause des guerres qu'elle a soutenues contre les Anglais.

autres peuples ou tribus de l'empire, mais ils sont répandus par toute l'Asie. Ils résident pour la plupart dans les villes où ils s'adonnent au commerce, à l'opposé des Afgans qui sont tous pasteurs et agriculteurs. La ville de Caboul renferme une classe particulière de Thajiks, qui sont d'une activité et d'une franchise peu communes.

On trouve encore, tant dans l'Afganistan que dans le reste de l'empire, deux peuples d'origine Indienne, appelés Hindi et Hindous, et qui y sont très-nombreux. La défense que fait le Koran, dont les Afgans professent les dogmes, de placer ses capitaux à intérêt, fait que toutes les affaires de banque y sont entre les mains des Hindous, qui jouissent de moins de considération que les Thajiks. Leur langage diffère peu de l'Indostanique, et ils sont dans l'usage de se laver, toutes les fois qu'il leur arrive d'être touchés par un Musulman. *Hindi et Hindous.*

Les Ghiliens, dans le pays desquels est la ville de Caboul, étaient autrefois les premiers d'entre les Afgans. Au commencement du dernier siècle ils conquirent la Perse, et défirent les armées Ottomanes: maintenant ils s'avouent inférieurs aux Dourans, et occupent le second rang: ce sont pourtant les hommes les plus grands et les plus beaux de la nation Afgane.

Les Usbecks, d'origine Tartare, occupent la plus grande partie du pays de Balck. Ils sont divisés en plusieurs tribus, dont chacune a son chef; ils sont petits mais robustes, et ont les cheveux noirs, le front large, les joues proéminentes, les yeux petits, peu de barbe et le teint vermeil; ils aiment passionnément la viande de cheval, et font avec le lait de jument une liqueur enivrante. Le plus grand, ou pour mieux dire, le seul avantage que le Roi du Caboul tire du pays de Balck, est d'avoir dans les Usbecks comme un rempart contre les autres Tartares. *Usbecks.*

Les montagnes Paropamises, entre le Caboul et l'Erat, sont habitées par les Eimaks et les Hazarihs, qui vivent dans les champs. Les Eimaks mangent la chair de cheval: ils sont courageux et ennemis déclarés des Hazarihs qui professent la secte d'Ali avec un fanatime outré, et qu'ils regardent par conséquent comme des Schismatiques. Le Roi de Caboul a cinq cents Eimaks dans sa garde. *Eimaks et Hazarihs.*

GOUVERNEMENT.

Indépendance et esclavage de ces peuples.

Le caractère distinctif de toute cette étendue de pays désignée sous le nom d'Afganistan, est, dit Elphistone (1), une indépendance turbulente, toujours en contraste avec l'état d'esclavage absolu des peuples qui entourent ce pays de tous les côtés. La théorie générale du gouvernement des Afgans est purement despotique, comme celle de tous les peuples de l'Asie. Les maximes ambigues et flexibles de l'Alcoran forment toutes leurs lois; leurs Princes ne reconnaissent d'autre frein, dans l'exercice de leur pouvoir, que la crainte d'être déposés ou assassinés; leur gouvernement est une monarchie tempérée par le régicide, et dans laquelle une troupe de chefs de tribus, dont l'emploi consiste moins à gouverner le peuple qu'à le mener à la guerre, reconnait un chef suprême, sans lui prêter obéissance.

Diverses tribus.

Les Afgans sont divisés en tribus appelées *Oulous* dont chacune a pour chef un Khàn, qui est ordinairement élu par le Roi, et quelquefois aussi par le peuple: ce choix se fait toujours dans la plus ancienne famille de la tribu, en ayant égard au droit de primogéniture, et surtout à l'expérience et à la réputation du personnage à nommer. Les débats auxquelles donne lieu la succession dégénèrent souvent en querelles violentes. Les assemblées des *Oulous* s'appellent *Jirgas*, et se composent de diverses fractions ou divisions de chaque tribu. Un Khàn assemble les chefs de chaque division, et leur donne des ordres: ces chefs les transmettent à d'autres chefs de subdivision, et ainsi successivement des uns aux autres, toujours sur le même principe, jusqu'à la masse du peuple. Les chefs peuvent donner des ordres dans les choses de peu d'importance, et en cas d'urgence; mais ils doivent consulter leurs tribus dans tout ce qui concerne la communauté. Cette forme de gouvernement est néanmoins sujette à quelques variétés dans certaines tribus; mais les Afgans, généralement parlant, sont tantôt écrasés sous le despotisme de leurs chefs, et tantôt indépendans jusqu'à

Assemblées.

Despotisme des chefs.

(1) La partie la plus importante de l'ouvrage d'Elphinstone est celle qui traite du gouvernement et des mœurs de ce peuple, et qu'il s'était réservée pour lui dans la distribution des différentes branches que devait embrasser son ouvrage.

une licence effrenée. La faveur du Roi, un titre non contesté, de grandes richesses, la réputation personnelle, et une population éparse, sont autant de circonstances qui favorisent le despotisme des chefs. L'éloignement de la capitale, l'état de guerre avec la cour, l'ambition d'un prétendant, la fréquence des assemblées populaires, tendent au contraire à augmenter l'indépendance du peuple. *Indépendance du peuple.*

Les chefs n'étant point héréditaires sont regardés comme des magistrats, et non comme des supérieurs naturels; et rarement ils ont le droit de vie et de mort. Le Koran renferme toute la législation des Afgans; mais la justice criminelle se rend selon des lois municipales informes appelées *Pushtunwullé*, qui ont pour maxime fondamentale de n'envisager les délits que par rapport à l'offensé: d'où il suit que la réparation s'opère par voie de représailles contre l'aggresseur, et à son défaut contre sa famille ou sa tribu. La vengeance est, non seulement permise, mais même légale, et elle s'exerce dans tous les cas, où la loi n'a point ordonné la compensation du mal fait à l'offensé. Cependant, on observe en général que les mœurs de ce peuple montrent aujourd'hui un caractère plus doux: dans plusieurs tribus, les *Oulous* emploient leurs bons offices pour accommoder les différends; dans d'autres ils font exécuter leurs ordres; et ailleurs il a été décidé qu'on ferait payer au coupable une amende au profit de la tribu, et une indemnité pour la personne offensée. Les affaires criminelles sont portées devant un *Jirga*, composé du Khàn, d'anciens et de *Moullahs* ou juristes, auxquels on adjoint souvent d'autres personnes distinguées par leur probité et leurs lumières. Ces tribunaux montrent généralement beaucoup d'impartialité dans leurs jugemens. Ils procédent avec beaucoup d'ordre et de dignité, et font pompe quelquefois d'une éloquence barbare, qui excite l'admiration de la multitude. Dans les cas grâves, l'indemnité à payer par le coupable consiste en un certain nombre de jeunes filles: pour un assassinat elle est fixée à douze, dont six doivent recevoir en outre de lui une dot d'environ deux cents francs: il en faut six pour la perte du nez, d'une main ou d'une oreille; trois pour une dent cassée; et une pour une blessure au front. L'offensé est satisfait en argent s'il le préfère: les filles ont un prix fixe, et c'est une marchandise qui trouve toujours des acheteurs. *Justice criminelle.*

La famille actuellement régnante dans l'empire des Afgans appartient à la tribu des Dourans, qui, de toutes, est la plus nom- *Pouvoir du Roi.*

breuse, la plus vaillante et la plus civilisée. Le Khàn de cette tribu est Roi ou chef suprême de toutes les autres : c'est lui qui, en tems de guerre, règle les impôts et les levées d'hommes; en tems de paix il exerce une surveillance générale sans attributions déterminées. Son pouvoir n'est réel que dans les pays de plaine voisins de la capitale, dans ceux qui sont soumis à la domination des Afgans, et sur la race des agriculteurs répandus dans l'Afganistan et le Bokhara. Le Roi, les courtisans et les juristes considèrent le pouvoir royal comme absolu : les habitans des tribus au contraire le restreignent dans des bornes très-étroites; les premiers prennent pour règle de leur opinion à cet égard les principes du Koran, et l'exemple des monarchies limitrophes; les seconds en jugent d'après le sentiment qu'ils ont de leur indépendance, d'après la conduite de leurs ancêtres, et le témoignage qu'ils en trouvent dans leur *Pusthunwullée.* Ceux qui voudraient connaître les raisonnemens que fait Elphinstone sur l'état politique des Afgans, accompagnés de quelques réflexions critiques sur la relation de son voyage au Caboul, pourront consulter la Bibliothèque Universelle des sciences, arts et belles lettres, (1).

Religion des Afgans.

La religion des Afgans est la Mahométane; ils sont de la secte des *Sunnis*, qui reconnait les trois premiers Califes comme les vrais interprètes de la loi du prophète et ses successeurs légitimes, et sont par conséquent ennemis de celle d'Ali répandue dans toute la Perse, laquelle regarde ces trois Califes comme des usurpateurs, et n'a de vénération que pour le seul Ali neveu de Mahomet. Les *Mollāhs* ou prêtres se font singulièrement respecter et craindre par leurs anathêmes: car au moindre signal qu'ils en donnent, le peuple s'arme pour détruire les mécréans. Beaucoup d'Afgans portent au bras une espèce de rosaire, et toutes les fois qu'il se fait silence dans la conversation, il en font glisser les grains entre leurs doigts en prononçant le nom de Dieu.

Variété de l'habillement. Habillement des Dourans. Dourans pasteurs.

Les villes de cet empire offrent un spectacle des plus curieux dans la variété de l'habillement des différens peuples qui les habitent. Celui que portent les Dourans pasteurs, dans la partie occidentale de l'Afganistan, parait avoir été originairement l'habillement des Afgans. Il consiste en une paire de céleçons longs et

(1) Bibliothéque Universelle des sciences etc. faisant suite à la Bibliothéque Britannique. *Genève*, 1816, tom. premier : Littérature.



Bottigella inc.

larges en coton de couleur brune, en une large chemise (1) qui descend au dessous du genou, et en un bonnet semblable à celui des Hulans, avec une écharpe de soie ou de râs noir autour, et le dessus en brocart d'or ou de quelqu'autre étoffe : leurs brodequins sont de cuir brun, et ils portent la plus grande partie de l'année un manteau de peau de mouton avec la laine en dedans, qui n'est point attaché sur les épaules, et a les manches tombantes. Voy. les deux figures à la droite de la planche n.° 1. Les femmes portent également des caleçons avec la chemise, mais celle-ci est plus fine, brodée, et quelquefois même de soie. Elles ont pour coêffure un bonnet de soie brodé en or, et un grand morceau d'étoffe d'une espèce de taffetas, avec lequel elles se cachent la figure lorsque quelqu'étranger s'approche d'elles. Elles parent leur tête de petites chaînes en or et en argent, et portent des colliers de sequins de Venise, avec des anneaux aux doigts, aux oreilles, et dans le cartilage qui sépare les narines. Les jeunes filles se distinguent de leur sexe par leurs cheveux flottans.

Femmes Douranes.

Les Dourans ne vont jamais armés, si ce n'est en voyage : leur épée est à la Persane, et ils ne font usage de l'arc que par amusement : les gens aisés se procurent des carabines, des pistolets et des lances : souvent ils portent une longue baïonnette d'une forme singulière qui est fixée à leur fusil. Voy. la première figure à la gauche de la même planche.

Dourans avec leurs armes.

Les habitans riches des villes portent un habillement semblable à celui des Persans ; ils ont une chemise, une tunique qui leur serre le corps, et un autre tunique par dessus, appelée *coubba*, qui est de coton ou de laine, de couleur brune, et souvent d'un vert sombre, avec un schaal en ceinture : les caleçons de coton ou de soie sont longs et larges, les bas courts, et les souliers à la Persane. Leur coêffure est un bonnet en soie ou en coton ouaté, autour duquel les personnes les plus opulentes et les plus distinguées roulent un schaal en forme de turban. On trouve parmi le peuple beaucoup de gens qui n'ont que la première tunique sans la *coubba*, mais tous indistinctement portent par dessus, un manteau d'une étoffe

Habillement des riches etc.

(1) Les Afgans appellent *Camiss* la chemise, et c'est aussi le nom que lui donnent les Arabes. L'usage de la chemise a été introduit en Europe du tems des croisades : il y aurait donc lieu de présumer que le nom, ainsi que la chose, nous soient venus de l'orient.

Gentilhomme Douran. plus ou moins légère selon la saison. Les schaals que les seigneurs se mettent en ceinture sont fort-longs, et n'ont qu'un pied et demi de large; ils ne coutent pas moins de 150 à 200 livres sterling. Ceux qu'ils roulent autour de leur bonnet sont semblables à ceux dont se parent les dames en Europe. Voy. un gentilhomme Douran à cheval, planche ci-dessus. Autrefois il était défendu aux Grands de paraître à la cour sans être habillés en étoffe d'or: aujourd'hui ils ne peuvent y aller qu'en bottes et en épée. Ceux que le Roi a décorés portent un ornement en pierreries à la droite de leur turban avec un panache: leurs épées, leurs poignards et leurs pistolets sont garnis richement. *Gens en place.* Les gens en place ont un habillement particulier, et qui diffère selon les divers emplois: les figures à cheval dans les planches n.° 1 et 2 en représentent deux vêtus selon leur grade. Les dames s'habillent à la Persane.

Damans. Les Damans, autre tribu de l'Afganistan, portent en été un habillement, qui approche beaucoup de celui des Indiens. Au lieu de la chemise, dont les Afgans font usage, ils ont un vêtement de coton blanc qui leur serre le corps, et pour coëffure un turban fort-large. Voy. la seconde figure à droite dans la planche n.° 2.

Eusofziens. Les Eusofziens portent une tunique de coton qui s'adapte bien à la taille jusqu'à la ceinture, et dont le reste est flottant, une paire de caleçons de coton, une paire de sandales, et un turban blanc très-large: de leurs épaules pend un mouchoir long en soie, dont ils se font tantôt une ceinture et tantôt un manteau. Voy. la première figure à gauche de la planche n.° 3.

Ghiliens. Les Ghiliens n'ont ni la *coubba* Persane que portent les Dourans, ni la *camiss* des Afgans, mais un simple vêtement de coton à l'Indienne, et semblable à l'habillement des Dourans. Voy. la fig. du milieu de la même planche. Aux armes de ceux-ci ils ajoutent un bouclier de cuir.

Taïks, Hindkis, Usbecks. La première figure à droite de la planche 3 représente un Taïk dans son habit d'été, et la figure 3 à droite de la planche 2 un Hindkî de Peshawer en habit d'hiver. Les Tartares Usbecks portent la chemise et les caleçons de coton, avec une tunique appelée *couppan*, qui est en soie ou en laine, serrée par une ceinture, et une robe par dessus. Quelques-uns prennent pour coëffure en hiver un petit bonnet doublé en fourrure; mais la nation en général a un turban blanc et grand. Ils vont toujours en bottes, et ont, au lieu de bas, une espèce de bandage qui leur enveloppe


2

D.Y. Bonatti l'acq. tinta

3



Gallo Gallina f.

les jambes; ils portent le poignard et le briquet attachés à la ceinture. L'Usbeck qu'on voit à la seconde figure à gauche de la planche 2 offre le portrait de Mahommed Hussun, fils d'un Usbeck et d'une Hindki des environs de la ville de Bokhara (1). Les Usbecks du désert ont des traits plus grossiers et un habillement plus négligé. On voit à la première figure à gauche de la même planche le portrait d'un Eimak de la tribu Tymuni; les Hazarih ont les jambes enveloppées de toile comme les Usbecks, et l'on trouve dans les deux sexes beaucoup de ressemblance avec les Tartares: la première figure à droite de cette planche représente un certain Kurem qui était au service de l'envoyé.

Eimak.

Hazarih.

« Les Afgans, dit Elphinstone, ont moins de vices, sont moins voluptueux et moins débauchés qu'aucun autre peuple Asiatique que je connaisse ». Ils aiment beaucoup leurs parens, traitent leurs esclaves avec douceur, et ont de la franchise et de la loyauté: ils recherchent avec empressement les arts qu'on cultive en Europe, et sont susceptibles de cette admiration qui suppose un vif désir de les imiter, et que les autres Asiatiques, ou ne sentent point par stupidité, ou affectent de ne point sentir par orgueil.

Caractère des Afgans.

Les effets de l'indépendance des Afgans se font particulièrement remarquer dans les relations entre les deux sexes. Dans tout l'orient, les mariages, ou au moins les engagemens qui les précédent, se contractent dès l'enfance; c'est pourquoi le sentiment n'y a aucune part, et les individus des deux sexes sont exempts de toute idée de préférence que les porte à cette union: aussi cet heureux assemblage du sentiment et des mœurs, qui dérive d'un choix libre, est-il une chose tout-à-fait inconnue dans le système social des Asiatiques. Ce fait remarquable est une conséquence de l'esclavage des femmes, qui rend leur consentement superflu, et conduit les riches à la polygamie. Mais les Afgans, malgré qu'ils achètent leurs femmes, ne laissent pourtant pas de leur accorder une volonté: ils diffèrent le mariage jusqu'à l'époque où cette volonté peut avoir son effet, et cette seule circonstance a des suites très importantes. La liberté, même dans l'état sauvage, donne à l'homme des mœurs innocentes, l'esclavage au contraire le rend vil et pervers. On aperçoit déjà une lueur de galanterie chez les Afgans. Les femmes y reçoi-

Rapports entre les deux sexes.

Mariage des Afgans.

(1) Les originaux de ces figures ont presque tous été dessinés au naturel par des artistes Indiens.

vent des hommages qui les flattent, et qui adoucissent en même tems le caractère de ceux qui les leur rendent : les mariages d'inclination, qui, chez ce peuple comme chez tous les autres, sont en petit nombre, font ressortir encore d'avantage cette particularité, en fesant oublier, que les motifs qui décident de l'union conjugale, sont souvent moins nobles. Enfin les Afgans offrent dans leurs fictions poètiques, et dans tout ce qui est propre à faire connaître les mœurs et les sentimens d'un peuple, un caractère qui diffère essentiellement de celui des autres Asiatiques.

Amour sentimental parmi les Afgans.

Je ne crois pas, dit encore Elphinstone, avoir trouvé dans aucun autre peuple de l'orient la moindre trace de cet amour que nous appelons de passion et de sentiment. Les Afgans offrent aussi des exemples d'amours romanesques comme chez les nations de l'occident, et les enlevemens ainsi que les dangers d'autres aventures semblables ne sont pas rares parmi eux. On y voit des jeunes gens engager leur parole envers l'objet aimé, avant de s'en séparer pour aller chercher à faire fortune dans les pays éloignés, et lever ainsi les difficultés que les parens opposent à leur union. Le même écrivain rapporte dans son voyage l'histoire d'un jeune Poonah, qui se trouvait précisément dans ce cas. Les aventures de ce genre sont plus fréquentes dans les campagnes, où l'on jouit de toutes les aises de la vie pastorale, et où la séparation des femmes est favorable à leur influence : elles se laissent seulement apercevoir pour allumer le feu de l'amour, et se cachent pour l'accroître. Les chefs même de cette nation, qu'on pourrait croire cependant bien loin d'éprouver un pareil sentiment, n'en sont pas non plus exempts; et on en voit une preuve bien frappante dans la guerre civile qui règne encore aujourd'hui parmi ces tribus, et qui a eu pour cause la passion amoureuse d'un Khân des Turcolons pour la femme du chef d'une autre tribu. Les poèsies et les chansons des Afgans ne respirent qu'amour, et quelques-unes d'elles sont très-romanesques. On trouve encore dans l'ouvrage d'Elphinstone l'argument d'un poème qu'ils aiment beaucoup, et où sont racontés les amours d'Odam et de Dourkhoni : presque tous les Afgans savent ce poème de mémoire, et ils le récitent et le chantent en tout lieu.

COSTUME DES TIBÉTAINS.

Le Tibet, connu dès le treizième siècle, est demeuré inaccessible pendant long tems aux voyageurs Européens. Marc Polo n'y a point pénétré, et nous en a pourtant laissé une description intéressante. „ Selon lui, le Tibet renfermait trois royaumes: les troupes de Kublai-Kan en avaient dévasté une partie: il fourmillait de bêtes féroces; et pour s'en garantir les voyageurs mettaient le feu aux bois de grandes cannes, ou bambous, qui couvraient le pays. Il régnait dans la partie habitée des usages singuliers. Les indigènes n'aimaient point à prendre pour femmes de jeunes filles qui eussent conservé la fleur virginale, dont les maris sont si jaloux ailleurs; ils venaient prier les voyageurs de vouloir bien les initier dans les mystères de l'amour, et de leur laisser quelque petit présent, comme un gage du commerce passager qu'ils avaient eu avec elles: ces jeunes filles portaient au cou ces étranges trophées, et plus elles pouvaient en montrer, plus elles étaient assurées de trouver un mari. Cette contrée donnait du musc, de l'or et du corail „. Ces notions se trouvent, avec beaucoup d'autres, dans la relation de ce voyageur, pour laquelle on a eu jusqu'à présent trop de mépris, et qui est plus instructive peut-être que celle qu'en a donnée en 1626 le P. Andrada, dont l'ignorance dans la géographie de la haute Asie, est allée jusqu'à confondre le Tibet avec la Chine, que les anciens voyageurs ont toujours désignée sous le nom de Cataï (1).

Théodore Ray a aussi publié en 1658 (2) une relation du Tibet qui est également peu estimée; et ce n'est que vers le milieu du dix huitième siècle, que les PP. Gerbillon, Desidery et autres missionnaires donnèrent sur ce pays des notions plus certaines, qui ont été recueillies dans les lettres édifiantes et curieuses, ainsi que dans la description de la Chine par le P. Du-Halde. Il y a même eu

(1) Antonio de Andrada novo descubrimento do grao Catayo ou dos regnos de Tibet. *Lisbona*, 1626, in 4.° Traduit en Français sous ce titre: Relation de la découverte du grand Catay (la Chine) ou royaume du Thibet, par le P Antoine de Andrada. *Paris*, 1628, in 8.° Cette relation a été traduite aussi en Polonais, *Cracovie*, 1628, in 8.°; en Espagnol, *Madrid*, 1628; en Italien, *Rome*, 1627; en Allemand, *Gand*, 1631, in 8.°

(2) Theodori Ray Descriptio regni Thibet. *Paderborn*, 1658, in 4.°

un capucin, nommé Horace de la Pinna, qui a passé 18 ans dans la capitale du Tibet; mais ses relations, quoique plus récentes (1), n'en sont ni plus dignes de foi, ni plus instructives. Quelques messages du gouvernement Anglais à un des principaux ecclésiastiques du Tibet méridional, quelques éclaircissemens tirés de manuscrits en langue Tibétaine trouvés chez les Calmouks, et un petit nombre de traditions verbales des sujets Russes qui professent la religion du Delaï-Lama (2), voilà à quoi se réduisaient toutes les connaissances qu'on avait, avant l'ambassade de Turner (3), d'un pays extrê-

(1) Relazione dello stato presente del gran regno di Thibet del P. Orazio della Pinna. *Roma*, 1732, in 8.°

Relazione del principio e stato presente della Missione del vasto regno del Thibet e altri regni confinanti. *Roma*, 1742, in 4.°

(2) Reisen eines Engländers in Gefolg des Dalaï-Lama. Inséré dans la *Minerve*, 1792, XII.e cahier.

Nachrichten betreffend die Erdbeschreibung, Geschichte und natürliche Beschaffenheit von Thibet, von Hakman. Inséré dans le 4.e vol. des *Mémoires du Nord*, de P. S. Pallas.

Voyage de Saunders au Thibet, avec la remarque de J. B. Forster. On la trouve dans le Recueil des Voyages et de Géographie de Fabricio. Vol. I.

Relation du Thibet, contenant l'exposition des mœurs, des coutumes, de la religion, du commerce des habitans, extraite des papiers de M. Bogle, par M. Stevant. Insérée dans les Transactions Philosophiques n.° 67, part. 2.

(3) An account of an Embassy to the Court of the Lama in Thibet, containing a narrative of a Journey through Boutan and part of Thibet to which are added views taken upon the place, by Samuel Davis etc. *London*, Nicol., 1800, in 4.° La même traduite en Allemand par Sprengel. *Weimar*, 1801, in 8.° La même traduite en Français et publiée sous le titre suivant.

Ambassade au Thibet et au Boutan, contenant des détails très-curieux sur les mœurs, la religion etc. du Thibet, du Boutan et des Etats voisins etc. par M. Samuel Turner, chargé de cette ambassade; traduite de l'Anglais avec des notes par J. Castera. *Paris*, 1801, 2 vol. in 8.° avec une collection de planches in 4.°

La même traduite par Vincent Ferrario. *Milan* 1817, 2 vol. in 12 fig. Cette traduction est fidèle et d'un style très-correct, c'est pourquoi Nous nous ferons un plaisir de la citer littéralement, toutes les fois que nous aurons occasion de nous en servir. Le jugement favorable qu'en a porté le public nous donne l'assurance, que les liens d'affinité qui nous unissent avec le traducteur, ne nous abusent point sur le mérite distingué de son ouvrage.

mement curieux sous ses rapports physiques et moraux. La relation de ce voyageur a levé le voile qui dérobait en grande partie la nature des institutions religieuses du gouvernement théocratique du Tibet, et nous a appris une foule de choses sur le sol, le climat et les productions de ce royaume, ainsi que sur le Boutan qui en dépend. L'exacte description qu'il nous a donnée du caractère moral des habitans, du degré de connaissances où ils sont parvenus, de leurs usages, et même des maladies auxquels ils sont le plus communément sujets, nous a fait apercevoir les erreurs grossières dans lesquelles est tombé surtout le P. Désidery; c'est pourquoi nous prendrons pour guide, dans l'histoire que nous allons donner du costume de ce peuple, la relation de Turner, préférablement à celles que nous en ont laissées les voyageurs qui l'ont précédé.

DESCRIPTION DU TIBET.

ON comprend sous le nom de Tibet tous les pays situés au nord de l'Indostan, à l'est de la grande Bucharie, au midi de la petite, au sud-ouest du Tangut, en prenant ce dernier nom dans le sens le plus restreint, à l'ouest de la Chine, et au nord-ouest de l'empire des Birmans. Dans cette vaste étendue de pays, le petit Tibet et l'Etat de Latak à l'occident, ainsi que le Boutan au midi, peuvent être considérés comme des contrées à part. Vers le sud-est les limites sont incertaines: il parait que du côté du nord il y a des provinces entières qui nous sont encore inconnues. *Limites incertaines.*

Le nom générique de ce pays n'est pas moins incertain que ses confins. Les habitans l'appellent *Pon* ou *Bout*, en y ajoutant le mot *Yid*, qui signifie pays: ce qui semble vouloir dire pays du Dieu Boudda. Turner dit que les naturels lui donnent le nom de *Piue*, ou *Piue Koachim*, qui est un composé des mots *Piue*, qui veut dire septentrional, et de *Koachim* qui signifie neige; ensorte que ces deux mots joints ensemble veulent dire *pays neigeux du nord.* On prétend que les sages venus de l'Inde, pour apporter au Tibet la religion qui y domine encore aujourd'hui, sont ceux qui lui ont donné cette dénomination à cause de la rigidité de son climat. Celle de Tibet, Tebet ou Tobbat, que lui donnent les Persans et les Arabes, ne parait pas être usitée dans le pays même, et *Noms.*

n'est peut être qu'une corruption du mot Tibétain *Tan-Bout*, qui veut dire, royaume de Bout. Les Chinois l'appellent *Schian*, et les Mongols *Baran-Tala*, c'est-à-dire pays à la droite.

Les monts Sewalick et Gorkah au couchant et au midi offrent une chaîne de montagnes escarpées et très-hautes, que traversent le Gange et le Gagra : derrière ces montagnes s'étendent des vallées avec divers plateaux, qui sont compris en partie dans l'Indostan. Viennent ensuite les monts Himmala, Hima ou Hemakote proprement dits, l'Imaüs et l'Hémodus des anciens, qui semblent former un croissant depuis les sources du Gange jusqu'aux frontières d'Ascham, dans une direction qui va du nord-ouest au sud-est. Au nord du fleuve Sampou s'élève une chaîne parallèle, et encore plus haute vers le nord, des sommets de laquelle on aperçoit plusieurs grands lacs. Le Cumular près Fari, sur la frontière du Boutan, est un des pics les plus élevés : à l'ouest on trouve le pic Langour qui parait être un volcan éteint.

Fleuves. Le principal fleuve du Tibet est le Sampou ou Bourhampouter, Broumapouter et Brahma-poutre, qui veut dire fleuve de Brahma : il prend sa source à l'ouest dans les mêmes montagnes que le Gange, et va se perdre ensuite dans l'embouchure de ce dernier. Le *Lacs.* lac le plus considérable qu'on ait encore reconnu dans ces régions montueuses porte le nom de Terkiri ; il a environ 27 lieues de longueur et 9 de largeur.

Il règne dans la température du Tibet, et la durée des saisons, une uniformité remarquable : au printems, qui a lieu depuis mars jusqu'en mai, l'atmosphère est très-variable, et l'on éprouve de grandes chaleurs : la saison des pluies commence en juin et finit en septembre : depuis octobre jusqu'en mars le ciel est toujours serein, mais pendant trois mois le froid est peut-être plus rigoureux qu'en aucun pays de l'Europe. Le climat n'a plus cette apreté au midi des monts Himmala. Turner assure que, malgrés ses montagnes informes et confuses, le Boutan est couvert d'une verdure éternelle, et abonde en forêts dont les arbres sont d'une grosseur et d'une hauteur prodigieuses. Le Tibet propre n'a offert aux regards du même voyageur que des collines basses et rocailleuses sans végétation, ou des plaines arides d'un aspect triste et uniforme.

Végétation. La végétation du Tibet est peu connue. Le grain ordinaire est le froment : le riz ne croît que dans les contrées les plus méridionales : les montagnes sont couvertes à leur base de forêts de bam-

bous, de bananiers, d'ifs et de cyprès: les frênes y sont grands et beaux, le pin et le sapin petits et rabougris. On y trouve aussi le pêcher, l'abricotier, le pommier, le poirier, l'oranger et le grenadier. Parmi le arbustes et les plantes, Saunders cite l'airelle au fruit noir, l'airelle aquatique, la *datura ferox* ou pommier épineux commun à la Chine et au Tibet, et qui passe dans ces deux régions pour un narcotique puissant. Il est une espèce de laurier, dont la racine appelée cannelle bâtarde, a l'odeur et le goût de la vraie cannelle.

Le Boutan a des singes en quantité: l'animal qui donne le musc se plait dans les alpes glacées du Tibet, il est poursuivi par l'once et autres espèces de bêtes sauvages semblables au tigre, mais il est probable que ce dernier animal ne s'avance que bien rarement sous une aussi froide température. L'ours, le cheval sauvage et le lion appartiennent aussi à la zoologie de ce pays. Les chevaux domestiques y sont petits mais pleins de feu: les moutons y sont de même en général de petite taille, et ont la tête et les jambes noires, la laine fine et la chair excellente. Les chèvres y sont en grand nombre, et renommées par la finesse de leur poil dont on fait les schaals les plus recherchés. Nous n'oublierons pas non plus le bœuf du Tibet ou yak, auquel la nature a donné un poil long et épais, avec une queue extrêmement longue et luisante, qui est un article de luxe dans tout le levant. On le voit représenter à la planche 7. *Animaux.*

Turner dépeint les Tibétains comme un peuple affable et doux: les hommes sont vigoureux, et ont un peu de la physionomie des Mongols: les femmes ont le teint brun, mais qui est relevé par un rouge semblable à celui des fruits exposés aux ardeurs du soleil. L'air vif de ce climat donne aux uns et aux autres une santé robuste.

Turner nous a procuré des notions plus satisfesantes sur la minéralogie de ce pays. Dans le Boutan il n'a trouvé que du fer et un peu de cuivre. Le Tibet au contraire est riche en mines, et l'or y abonde, comme l'avait dit Marc-Polo: quelquefois on le rencontre en poudre dans le lit des fleuves. A deux journées de Teschou-Lumbou il y a une mine de plomb. Le Tibet a encore des mines de cinabre riches en mercure, mais le défaut de combustibles y fait languir généralement l'extraction des métaux. Le sel gemme et le tinkal ou borax gris sont des productions particulières à ce pays. Ceux qui désireraient avoir des renseignemens plus détaillés sur la botanique *Mines.*

et la minéralogie du Boutan et du Tibet pourront lire les notions qu'en a données Robert Saunders, l'un des compagnons de Samuel Turner dans son ambassade à Teschou-Lumbou, et qui se trouvent à la suite de la relation de ce voyageur.

Divisions géographiques.

Les limites du Tibet sont arbitraires et incertaines. Le P. Georgius indique les provinces suivantes, savoir; le Latak, royaume à l'occident qui comprend le petit Tibet; le Nagari, royaume; l'Hor avec le lac Terkiri; le Kiang; le Daum et la principauté de Kahang: ces quatre derniers sont au nord; l'Amdoa (l'Ard-Andam de Marc Polo) royaume au levant; le Brediong ou Bramasiong royaume au midi, ainsi que le Tac-Pou ou Boutan des voyageurs Anglais, et le Combo ou Conopo; au centre, la province d'Ou, qui est le Wey de la géographie Chinoise; et enfin la province de Gzang ou Scang. Il en est qui prétendent que le Latak forme une souveraineté à part; que les provinces de Hor et de Kiang sont sujettes du royaume de Nagari; et que celle de Daum dépend de la principauté de Kahang, et celle de Combo du Tac-Pou. Mais le mélange des possessions Chinoises, Tibétaines et Mongoles, et la grande imperfection des cartes rendent inutile à cet égard toute discussion.

Villes du Tibet. Lassa capitale.

Selon la géographie officielle des Chinois, il n'y a que seize villes dans tout le Tibet. Lassa ou Dsassa capitale se trouve dans la province d'Ou au milieu d'une grande plaine: cette ville est petite, mais ses maisons sont hautes et bâties en pierre; elle est le siége du gouvernement Tibétain et des Mandarins Chinois qui en ont la surveillance, et renferme beaucoup de marchands et d'artisans. La fameuse montagne, à sept milles au levant de Lassa, sur laquelle est bâti le palais du Grand-Lama, s'appelle Pouta-La c'est-à-dire montagne sainte. Sera est un monastère avec une ville à peu de distance de Lassa. Teschou-Lumbou est un autre monastère où réside le second Lama. Tassisoudon au midi est le séjour du Prince du Boutan vassal du Lama de Teschou-Lumbou. A l'occident, Latak capitale d'un royaume, passe pour une ville considérable.

Petit Tibet. Ascarde capitale.

Le petit Tibet semble être un pays physiquement et politiquement distinct du grand: il est situé au nord-ouest de Cachemire. Ascarde ou Eskerdon en est la capitale, et l'on croit que l'Indus y a sa principale source. Il y a apparence que cette contrée renferme plusieurs provinces célèbres par d'anciennes relations. Le pays de Belour, selon la description de Marc Polo, situé au levant

de celui de Badakshan ou Balascha, offre dans son intérieur des montagnes où règne un printems perpétuel : on y trouve quelques sauvages errans au milieu d'immenses forêts ; mais au centre de ces chaînes est une vaste plaine avec de riches prairies, où coule une belle rivière à laquelle viennent se réunir plusieurs autres plus petites, et où se jouent des troupeaux de gazelles. Cette plaine s'appelle Pamer ou Panir, qui veut dire pays des sources. C'est encore dans cette contrée que se trouve, mais du côté opposé et au sud-est, le Parestan avec la ville de Pader, où quelques-uns placent les Padées d'Hérodote et les Parians de Mela. Le nom de Baltistan, en sanscrit Baladeschan, qui semble embrasser tout le petit Tibet, rappelle les Biltes de Ptolémée. En général ce pays appartient à l'Inde des Perses, d'Hérodote et de Ctésias, et dans des tems postérieurs fit partie de la Sérique.

Plaine de Pamer.

Parestan.

Ce qui forme le caractère distinctif du Tibet, c'est que ce pays est le siège principal d'une religion qui domine dans toute l'Asie centrale, et qu'il a pour chef spirituel le Dalaï Lama, lequel en est en même tems souverain temporel, et en perçoit les revenus, malgré que les Empereurs Chinois s'y soient acquis un pouvoir absolu, sous le pretexte d'un pieuse protection, et en fesant occuper par leurs troupes les places les plus importantes. Les opinions religieuses de l'Asie centrale se divisent en trois principales branches, qui sont; le Schamanisme, le Braminisme et le Lamisme. On ne peut refuser au Schamanisme l'honneur d'avoir été la plus ancienne de ces croyances. Ses prêtres s'appliquaient à l'étude de la philosophie, et les Brames avouent que c'est d'eux qu'ils tiennent toutes leurs connaissances; ils lisent encore à présent le petit nombre de livres qui leur viennent des Schamans, avec autant de respect que nous en avons pour les ouvrages des auteurs Grecs et Latins. Cela ne les a pourtant pas empêché d'accuser les Schamans d'idolâtrie, de les persécuter et de les chasser de l'Indostan, et avec un tel succès, que depuis six cents ans, on ne trouve plus en deçà du Gange, de prêtres Schamans, ni de sectateurs de leurs dogmes. Les anciens Schamans n'établissaient aucune succession de tems, de lieu, ni d'ordre dans la génération de leurs innombrables divinités. La Théogonie des Lamistes porte au contraire, que par une opération mystérieuse qui s'est faite dans la personne du Grand-Lama, une même divinité subsiste éternellement dans ce pontife suprême, mais sous diverses formes humaines, qu'il daigne prendre l'une après l'autre.

Gouvernement civil et ecclésiastique.

Religion.

Différence entre le Schaminisme, le Bramanisme, et le Lamisme.

Etymologie du mot Schaman. Après avoir entrepris de prouver dans sa Géographie Universelle l'identité du Schamanisme avec la religion de Fo ou Boudda, Malte-Brun en vient à l'étymologie du mot Schaman; il prétend, d'après La-Laubére, que ce mot dérive de la langue Pahli, ou de l'idiome dans lequel sont écrits les livres sacrés des Siamois, et qu'il signifie *solitaire*. Et en effet, cette interprétation s'accorde parfaitement avec ce que Clement d'Alexandrie dit des Schamans, qu'il appelle Sarmans: « Ce sont, dit-il, des solitaires qui n'habitent ni villes ni maisons, qui s'habillent d'écorces d'arbres, qui vivent des productions que la terre donne spontanément, et ne boivent que de l'eau qu'ils puisent avec le creux de la main. „

Origine du Dalaï-Lama Fischer assigne une origine plus récente au système religieux, ou Dalaï-Lamisme, qui domine au Tibet: il y reconnait un mélange de Bouddhisme, et de Christianisme corrompu par les Nestoriens. Les Tibétains eux mêmes ne font pas remonter leur histoire, pour ce qu'elle a de certain, au delà de l'an 790. Les voyageurs du treizième siècle n'avaient aucune connaissance du Dalaï-Lama. Rubruquis semble pourtant en avoir eu quelqu'idée; mais il parle principalement du fanatisme de certains Chrétiens Nestoriens, auxquels il donne pour chef spirituel un Evêque, qui réside dans une ville de la Chine appelée Seghia. Marc Polo fait aussi mention d'une ville Chinoise, qu'il appelle Zun-Gui, dont les habitans lui semblent être Nestoriens. Carpini prend les Oigoures pour des Chrétiens imbus des erreurs de Nestorius, et plusieurs autres écrivains attestent que la religion Chrétienne s'est répandue dans le Tangut, en Chine, et dans les pays occupés par les Mongols. Néanmoins, les dernières relations que nous avons sur l'état actuel de ce pays, n'annoncent pas qu'on y ait trouvé la moindre trace de Christianisme, si ce n'est en Chine où cette religion a été prêchée par des Missionnaires catholiques. Le Dalaï-Lamisme, au contraire, s'est conservé, répandu, et affermi parmi les peuples du Tangut, dans la Mongolie, chez les Calmouks, dans quelques contrée de l'Inde, et même à la Chine. Ficher suppose cependant que le Nestorianisme s'est réelement introduit autrefois dans la haute Asie, mais que les prêtres qui propagaient cette hérésie se sont écartés peu-à-peu de sa doctrine, et embrassèrent les idées superstitieuses du pays qu'ils habitaient. Cela étant, le Lamisme ne pourrait pas vanter une origine bien ancienne. Malte-Brun croit apercevoir quelques traits d'une grande ressemblance entre le Lamisme et le Christianisme;

Nestoriens répandus dans l'Asie centrale

Si le Lamisme a été substitué au Nestorianisme.

et il en conclut, que le premier est composé de maximes prises de la doctrine des Schamans, et d'usages appartenans au culte plus moderne des Chrétiens; qu'il emprunta des premiers son respect pour Fo et le dogme de la métempsicose; et que, selon toutes les apparences, il est redevable aux seconds de ses rites et de ses usages (1). Le même écrivain cite à l'appui de son opinion un passage de la relation de Turner, où cet ambassadeur s'exprime ainsi: « Quant aux rites et aux cérémonies des Tibétains, ils diffèrent essentiellement, autant que j'ai pu en juger, de ceux des Indiens. Les Tibétains se rassemblent, pour l'exercice de leur culte, dans des temples où ils chantent en chœur, accompagnés de beaucoup d'instrumens. Toutes les fois que je les ai entendus, ils ont rappelé en moi l'idée des offices qui se célèbrent dans les églises du culte romain. „

Jugement de Turner sur la religion du Tibet.

Nous ne voulons pourtant pas passer sous silence l'aveu que fait Turner du peu de connaissance qu'il a de la religion du Tibet, motif pour lequel il s'est abstenu d'entrer dans aucun détail à ce sujet. « Pour la bien connaître, dit-il, et en parler avec fondement, il faudrait que j'eusse fait un plus long séjour dans ce pays, et que j'en eusse appris parfaitement la langue; c'est pourquoi je me bornerai à l'exposé des notions superficielles que j'ai pu en acquérir, et de ce que j'ai été à portée de voir relativement à ses usages extérieurs. „

L'opinion de cet écrivain est, que la religion du Tibet n'est qu'un schisme de celle des Indiens, et qu'elle fut originairement introduite dans ce pays par un disciple de Boudh ou Bouddha, lequel fut le premier propagateur du culte qui règne encore à présent dans toute la Tartarie. On prétend que la partie du Tibet la plus voisine de l'Inde fut la première à l'admettre, et que c'est pour cela qu'elle a mérité d'être la résidence du Souverain Lama. De là ce culte se répandit chez les Tartares Mantchous, puis à la Chine et au Japon. Malgré qu'il diffère beaucoup dans ses pratiques extérieures de celui des Indiens, il n'en conserve pas moins de grands rapports avec ce dernier. L'idole principale qu'on voit dans les temples du Tibet s'appelle Mahamounié (2); c'est le Bouddha du

(1) On peut consulter l'*Alphabetum Tibetanum* du P. Giorgi imprimé à Rome, et Pallas où il parle de la religion des Calmouks.

(2) Ce nom signifie en sanscrit *Grand Saint.*

Bengale, qui est adoré sous ces deux noms, et sous plusieurs autres encore, non seulement par les Tartares, mais encore par toutes les nations qui sont au levant du Bourhampouter. Les habitans du royaume d'Ava, du Pégu, de l'Arracan, et d'Assam, donnent à cette divinité le nom de Godma ou Goutom. Les Siamois l'appellent Sommona-Codom, les Japonais Amida-Bouth, les Chinois Fo et Fohi, les Indiens Bouddha et Schakamnua, et enfin les habitans du Boutan et du Tibet Dherma-Rajah, et Mahamounié.

Divinités Indiennes adorées des Tibétains.

Dourga et Cali, Ganeisch emblême de la sagesse, Partikéah avec tous ses bras et autant de têtes, ainsi qu'une infinité d'autres divinités de l'Inde, occupent une place entre celles des Tibétains et des Boutanians. Les lieux saints, que les Indiens ont en vénération, et où ils vont en pélerinage, sont également révérés des Tibétains, qui pour porter leurs hommages à Prag, Caschi, Dourgidin, Sagour et Jagrenat, entreprennent des voyages longs et pénibles, dans lesquels ils courent de grands périls. Turner a rencontré de ces pélerins qui grimpaient les monts escarpés du Boutan, et traversaient une partie du Tibet, chargés d'un seau d'eau qu'ils étaient allés puiser jusqu'au Bengale, pour le porter à quelque fanatique, au nom duquel ils fesaient ce voyage dont ils étaient généreusement payés.

Néanmoins les Tibétains sont exempts de plusieurs des préjugés dont la religion des Indiens est pleine, et surtout de ceux qui ont rapport à la distinction des castes. Mais ce qui distingue particulièrement les Tibétains des Indiens dans leurs usages, ce sont les établissemens religieux qu'on trouve chez les premiers. La religion des Indiens n'a ni chef, ni maisons où les prêtres vivent en communauté : au contraire ses ministres se répandent dans le monde, et l'on en rencontre à chaque pas, qui ne diffèrent en rien des autres hommes, car il est bien rare de voir à quelque Brame son *Zennar* ou petit cordon qu'il porte sur la peau. Mais au Tibet, les prêtres sont soumis à une discipline et à des régles; ils ont une autorité supérieure à laquelle ils obéissent. Cet ordre a pour chef suprême un Lama souverain, immaculé, immortel, qui est présent partout, et qui sait tout. Il est le substitut de Dieu, et le médiateur entre lui et les hommes. L'esprit de Dieu, en sortant de chacun des corps qu'il abandonne, passe dans un nouveau, et c'est à l'aide de cette succession de changemens de forme, que le chef du Lamisme soutient la merveille de son existence perpétuel-

Le Lama principal.

le. Une odeur d'ambroisie s'exhale, dit-on, de toute sa personne, les fleurs naissent sous ses pas, et à sa voix des sources d'eau pure jaillissent dans le désert le plus aride (1). Ses sectateurs le voient sous l'aspect le plus avantageux, en le croyant continuellement absorbé dans la profondeur de ses méditations religieuses, dont il ne sort que pour s'occuper du bonheur des mortels, les consoler, les fortifier par sa sainte bénédiction, et pour exercer les plus doux de ses attributs, qui sont la miséricorde et le pardon.

Hiérarchie sacerdotale.

Le Lama est l'âme de toutes les institutions religieuses, et le premier anneau de la chaîne hiérarchique qui embrasse tous les membres de l'ordre des Gilongs, depuis le grade le plus élevé, jusqu'au dernier. Le chef d'un couvent porte toujours le titre de Lama joint à celui qu'il a dans son ordre, et après lui les Gilongs, les Tohba et les Touppa. Le couvent de Teschou-Loumbou renferme trois mille sept cents Gilongs, qui vont chaque jour au temple pour faire les prières et leur office, sous la direction de quatre Lamas choisis parmi eux. Chaque année il en est élu un, de l'ordre des Gilongs, pour le maintien de la règle et de la discipline. C'est lui qui dirige l'administration de la table; il a le droit d'entrer dans chaque cellule quand il lui plait, et assiste aux processions et à toutes les cérémonies religieuses. D'une main il tient une verge, et de l'autre un grand bâton, au bout duquel est attaché avec trois chaînettes un petit vase où brûle de l'encens. Ces attributs de son autorité lui servent encore à châtier les prêtres qui s'oublient dans leurs dévotions, soit en les brûlant légèrement, soit en les frappant. Ce Gilong n'est en charge que pendant un an, et durant tout ce tems il porte le titre de Kegoui. Les jeunes gens qui entrent dans l'ordre des Gilongs, sont reçus au couvent à l'âge de huit ou dix ans, et y prennent dès lors le nom de Toup-

Ordre de moines, Gilongs, Tohba et Touppa.

(1) C'est un fait aujourd'hui bien constaté, dit Malte-Brun, qu'on recueille ses excrémens pour être distribués aux dévots, qui les portent au cou comme une relique, et prennent son urine comme un breuvage d'une efficacité infaillible.

Plusieurs savans ont cru apercevoir dans ce personnage mystérieux des rapports avec le fameux Prêtre Jean, dont le règne céleste et immortel a tant occupé les géographes et les historiens du moyen âge. Le même écrivain expose les raisons qu'on a apportées à l'appui de cette opinion, et qui sont très-spécieuses : ceux qui seraient curieux de les lire, trouveront à se satisfaire à l'article du Tibet de sa Géographie Universelle.

pa : on leur y donne une éducation analogue à leur âge et à l'emploi auquel on les destine. A quinze ans ils passent avec les Tohba, qui forment la dernière classe de l'ordre. Lorsqu'ils ont atteint l'âge de vingt un ou de vingt quatre ans, on leur fait subir un examen rigoureux, et s'ils y donnent des preuves d'une instruction suffisante, on les élève au grade de Gilong. Ceux qui ont des protections, ou qui montrent un talent extraordinaire, sont nommés de suite prieurs d'un des plus riches couvens, et prennent, comme nous venons de le dire, le titre éminent de Lama.

Les personnes qui se destinent à cette profession religieuse doivent faire vœu de tempérance et de chasteté, et se soumettre à toutes les règles austères qui sont établies dans le couvent. Les monastères de femmes ne sont pas moins nombreux que ceux d'hommes, et il y a des lois sévères pour empêcher qu'une religieuse ou un religieux ne puisse s'arrêter de nuit dans l'enceinte d'un couvent, qui n'est pas pour son sexe.

Monastères pour les femmes.

Habillement des prêtres.

L'habillement sacerdotal de ces religieux consiste en une longue robe de drap jaune ou rouge, avec un bonnet pointu de même couleur, qui a de chaque côté des ailes assez longues pour couvrir les oreilles. Les peuples qui professent le Lamisme se distinguent entre eux par le bonnet, qui est rouge ou jaune. Ceux du bonnet rouge diffèrent particulièrement des autres, en ce qu'ils admettent, dit-on, le mariage des prêtres; ceux du bonnet jaune passent pour être plus orthodoxes, et leur prépondérance est beaucoup plus étendue. L'empereur de la Chine Kien-Long, qui tenait à cette secte, voulant donner une preuve de sa prédilection pour la couleur jaune, publia une loi qui en réservait l'usage à lui seul et aux prêtres (1).

Prêtres divisés en deux sectes.

Gyllukpas.

Ces deux sectes se divisent en Gyllukpas et en Schammars : la forme de l'habillement est la même pour les uns et les autres, à l'exception du bonnet que les premiers portent jaune, et les seconds rouge: distinction qu'ils observent scrupuleusement dans l'exercice de leurs fonctions. Chaque secte a trois Lamas principaux : ceux des Gyllukpas sont le Dalaï Lama, le Teschou-Lama, et le Taranot-Lama : le premier réside à Pu-ta-la (2), le second à

(1) Cet Empereur semble avoir permis encore à quelqu'autre classe de personnes l'usage de cette couleur, car ses *colao* portaient aussi une robe de dessus jaune.

(2) Le Pu-ta-la est un couvent bâti sur une montagne, à peu de distance de Lassa.

Teschou-Lumbou, et le troisième à Kharka. Cette secte est répandue dans presque tout le Tibet, et s'étend, dit-on, jusques dans la province de Seurra ou Serrora, qui fait partie du Décan.

Schammars. Les trois chefs des Schammars sont, le Lama-Rimbochaï, le Lama-Sobrou-Navangnamghi, et le Lama-Schassatou, qui tous trois ont leur résidence dans le Boutan : leurs couvens sont séparés, mais à peu de distance les uns des autres, le pays ayant peu d'étendue. Le chef des Schammars au Tibet s'appelle Gongso-Rimbochaï, et fait son séjour à Sakia.

Il existait une grande inimitié entre les Gyllukpas, et les Schammars, et l'on prétend que ces derniers furent autrefois plus puissans que les premiers. Le Khumbak professait déjà leur religion, lorsque les Gyllukpas vinrent s'établir dans le Kilmak. Les couvens des uns et des autres étaient répandus dans tout le pays. Mais les Gyllukpas qui habitaient le Kilmak prirent les armes, attaquèrent les Schammars, et leur enlevèrent les domaines qu'ils avaient en diverses provinces, et surtout aux environs de Teschou-Lumbou, où ils avaient établi le siège de leur juridiction. Après avoir chassé les Schammars de leur capitale, les Gyllukpas la détruisirent de fond en comble, sans y laisser debout un seul édifice, et bâtirent ensuite sur ces ruines le couvent de Teschou-Lumbou. On déféra successivement la primatie au Teschou-Lama, laquelle prit encore un nouveau degré de consistance, par la reconnaissance qu'en fit l'Empereur de la Chine en se déclarant pour le bonnet jaune, qu'il adopta, comme nous venons de le voir, pour une des marques distinctives de sa dignité. Cet événement important fit pencher la balance en faveur des Gyllukpas, et les Schammars ne se trouvant plus en état de leur résister, crurent prudemment devoir rester tranquilles dans les lieux où ils avaient été confinés, et se regardèrent même comme très-heureux de pouvoir s'y maintenir.

Les Gyllukpas chassent les Schammars de leur capitale.

Etablissement de la primatie du Teschou-Lama.

Gouvernement civil. Population. Le Teschou-Lama, cette divinité terrestre de la plus grande partie de l'Asie, est un Prince dont le pouvoir est de peu de poids dans le monde temporel. On ne sait rien de positif sur la population du Tibet : les Chinois y comptent 35 millions d'habitans, et ce nombre est probablement exagéré du décuple : cette population doit aller au contraire toujours en diminuant, s'il est vrai que le nombre des hommes surpasse celui des femmes. A en juger par la facilité avec laquelle les Calmouks firent la conquête de ce pays, on serait fondé à croire qu'à peine il pourrait mettre sur pied une

armée de 50 mille hommes. Ses revenus doivent être proportionnés à la pauvreté de ses habitans. Les lois des Tibétains ont beaucoup de rapports avec celles des Indiens. Le Lama était dans l'usage de nommer un Tipa ou régent séculier, auquel est substitué aujourd'hui un Giun-Van ou Prince Gouverneur envoyé de la Chine. Il est vrai, dit Turner, que ce peuple n'est pas dans la dépendance immédiate de l'Empereur Chinois, mais il n'en ressent pas moins les effets de la domination de ce Monarque; et la crainte où il est sans cesse d'encourir sa disgrâce, fait qu'il se regarde plutôt comme son sujet que comme son allié. Son joug, tout léger qu'il est, ne laisse pas de lui causer de l'inquiétude et de la défiance (1).

Pour donner à nos lecteurs quelqu'idée de la cour du Grand-Lama, nous allons faire un récit succinct de ce qu'en dit Turner, et surtout de la réception que le régent du Tibet fit à l'ambassade Anglaise. Turner, arriva au Tibet à l'époque la plus solennelle pour ce peuple, sous les rapports religieux et politiques. C'était celle où il s'agissait de reconnaître son Souverain dans la personne d'un enfant nouveau né; de lui rendre ses premiers hommages, non seulement en cette qualité, mais encore comme premier Pontife; et de le proclamer en conséquence comme le médiateur régénéré et immortel entre les hommes et l'être Suprême.

Audience donnée à l'ambassade Anglaise.

Turner était chargé, de la part de M.r Waren-Hastings Gouverneur général du Bengale, de remettre à Maha-Rajah régent du Tibet (2) divers présens, de le complimenter sur la nouvelle apparition du Lama, et de lui demander la continuation des relations amicales qui existaient entre sa nation et l'ancien Lama. Le régent donna audience à l'ambassade Anglaise dès le lendemain de son arrivée

(1) « Soupun-Chumbou, dit Turner, ne voulut point me cacher, que lui, aussi bien que le régent, dont nous parlerons ensuite, avaient eu de fortes raisons pour hésiter à nous permettre de venir à Teschou-Lumbou. Il voulait m'expliquer ces raisons, mais il n'eut pas le courage de me dire qu'ils étaient, lui et le régent, dans la dépendance absolue des Chinois. Je vis néanmoins clairement qu'ils craignaient de déplaire à l'Empereur de la Chine, et qu'ils se défiaient des agens que ce monarque tenait à la cour de Lassa sous le titre d'Umbas et de Jasus, et même du Rajah de cette ville, appelé Gesub-Rimbochaï, qui avait usurpé presque toute l'autorité du Dalaï-Lama. »

(2) Le grand Rajah, titre du régent Chanjou-Couschou. Maha est un mot sanscrit qui signifie Grand.

à Teschou-Lumbou. « Nous fûmes introduits, dit Turner, dans la salle d'audience, qui est très-vaste, fort-haute et de forme ovale; elle est décorée d'un rang de colonnes disposées de la même manière, et reçoit la lumière par une ouverture qui est au milieu du toit. Les colonnes sont peintes en vermillon; et leurs chapiteaux, les extrêmités de leurs corniches et leurs cannelures parfaitement dorés. Les murs sont de couleur d'azur, et bordés de deux larges raies rouges séparées par une jaune. Le pavé n'est point fait de briques ni en planches, mais avec une espèce de ciment composé de petits caillous blancs et bruns, qui est lisse et très-luisant. Cette salle est sans fenêtres, et n'a qu'une seule porte par laquelle nous entrâmes, et qui se trouve à l' une des extrémités. A l'autre des bouts était un alcove où s'élève le trône du Teschou-Lama, à environ cinq pieds de hauteur, sur lequel étaient étendus des coussins de ràs jaune, garnis en soie de diverses couleurs, avec un riche brocart. Au pied du trône brûlaient de petites torches d'une composition odorante, et des bois aromatiques dans des vases d'où s'exhalait une vapeur des plus suaves. Le dernier Teschou-Lama s'asseyait sur ce trône pour administrer la justice, et donner au peuple sa sainte bénédiction dans les jours de solennité. Au fond de la salle étaient le régent et Soupun-Chumbou (1), tous deux en habits religieux, et assis sur des coussins de ràs placés entre les colonnes et à la droite du trône. » Les ambassadeurs présentèrent à l'un et à l'autre, selon l'usage du pays, une écharpe de soie blanche, qu'ils reçurent sans bouger de leur place, et Turner remit au régent la lettre du Gouverneur général du Bengale, à laquelle était attachée une file de perles et

Salle d'audience.

Trône.

(1) Soupun-Chumbou, auquel on donne aussi le nom de Sadik, occupait le second rang à la cour de Teschou-Lumbou. Il était Mantchou d'origine, et avait été recommandé, étant encore enfant, au dernier Teschou-Lama par le Lama-Changée, qui était aussi Mantchou, et restait toujours auprès de l'Empereur de la Chine. Elevé sous les yeux du Teschou-Lama, doué de beaucoup de talens et plein de zèle pour son maître, il avait gagné toute sa confiance. Lorsque Soupun-Chumbou accompagna le Teschou-Lama à la cour de Chine, l'Empereur lui donna le titre de Mirkin Chassa-Lama. La charge qu'il occupait auprès du dernier Teschou-Lama était celle de Sadik, qui correspond à la place de Grand Echanson et de Maître des cérémonies, et il était devenu en outre Grand Maître de la maison du Lama, emploi qu'il devait garder jusqu'au moment où le Lama régénéré monterait sur le trône.

de coraux, et fit en même tems poser devant lui les autres présens que lui envoyait ce Gouverneur. On avait disposé pour Turner et Saunders deux siéges de coussins, que le régent leur indiqua par un regard plein d'expression. Après avoir exposé l'objet de leur message, les ambassadeurs eurent en réponse, que le Teschou-Lama actuel était absolument le même que son prédécesseur, et qu'il n'y avait d'autre différence entre l'un et l'autre, si ce n'est que le nouveau Lama était encore enfant, et que son âme ne fesant que reparaître au monde n'était pas encore en état d'agir, ni de faire entendre ses paroles de consolation.

Réponse du régent à l'ambassade.

Vers la fin de l'audience, on plaça devant les ambassadeurs de petites banquettes sur lesquelles on leur servit le thé dans de tasses de l'espèce de celles qui sont reservées exclusivement au Dêb-Raja et autres Lamas du premier rang. Ces tasses, ou pour mieux dire ces coupes, ont la forme d'une assiette de porcelaine, avec un support concave qui leur sert de pied, et par où on les prend pour boire; elles sont de la plus belle porcelaine, d'une finesse et d'une blancheur également admirables. Sur les côtés est peint le dragon impérial de la Chine avec tous ses emblêmes, et leur transparence est égale à celle d'un papier blanc à travers lequel on voit le nom et la marque du fabricant. Les ambassadeurs étant sur le point de se retirer, on leur apporta des corbeilles remplies de thé et de sucre, avec des peaux dans lesquelles il y avait du beurre, des œufs, des dattes et autres fruits. Le régent donna de sa propre main à Turner et à Saunders une écharpe, après quoi ils se rétirèrent satisfaits du bon accueil qui leur avait été fait.

Présens du régent aux ambassadeurs.

Habillement du régent.

Le régent était habillé en religieux, et cet habillement semblait être le costume d'étiquette de toutes les personnes attachées à la cour du Lama. Il se compose d'un simple pourpoint sans manches, d'un drap de couleur brune-foncée; d'un grand manteau de la même étoffe ou d'un drap plus fin, qui ressemble assez à une grande écharpe; d'un court *philibeg*, et de larges bottes de maroquin grénelé, doublées de drap ou en fourrure. Turner fut étonné de voir les Tibétains porter dans l'intérieur de leurs maisons des bottes d'une grandeur aussi démesurée, mais il ne fut pas long-tems à s'apercevoir qu'elles leur étaient nécessaires pour se garantir du froid. Le régent, pendant tout le tems que les ambassadeurs restèrent avec lui, tint ses bras croisés sous son manteau.

Translation du jeune Lama au couvent de Terpaling.

Lorsque Turner arriva à Teschou-Lumbou, le jeune Lama était encore à la maison où on l'avait découvert dans la vallée de Païnom, et on se disposait à le transporter dans peu au couvent de Terpaling, qui est bâti au haut d'une montagne à deux journées de Teschou-Lumbou, et où l'on avait fait tous les préparatifs nécessaires pour le recevoir. On s'imagine bien que les Tibétains ne négligèrent rien de ce qui pouvait donner à cette cérémonie religieuse un éclat et une magnificence analogue à leur manière de voir; c'est pourquoi nous croyons à propos d'en tracer ici une description succincte, comme pouvant contribuer à faire connaître encore mieux à nos lecteurs le costume civil et religieux de ce peuple.

L'Empereur de la Chine, qui professe aussi la religion du Tibet, avait donné ordre à un de ses Généraux de faire escorter par un détachement de troupes le jeune Lama. Son *Tuckt-rcouan*, ou trône mobile, était porté par des Chinois. Le régent et Soupun-Chumbou marchaient à la tête du cortège. Turner qui désirait voir cette cérémonie demanda à y assister, mais le régent lui répondit qu'il ne pouvait absolument pas le lui permettre, à cause de la présence des Chinois qui sont extrêmement ombrageux à l'égard des étrangers, et auxquels il ne voulait donner aucun sujet de plainte ni de soupçon.

Le régent à la tête du cortège.

Au jour marqué pour cette fête, le cortège partit du couvent de Teschou-Lumbou pour se rendre à Kylié, maison située dans la vallée de Païnom, où se trouvait le jeune Lama avec ses parens, et dès le lendemain commença la cérémonie de sa translation. Durant tout le chemin, il fut accompagné d'une foule de peuple, qui dans l'ivresse de sa joie et de son enthousiasme était accouru de toutes parts pour lui rendre ses hommages. Le couvent de Terpaling, où l'on avait fait de grands préparatifs pour le recevoir, n'était qu'à seize milles de Kylié; mais le cortège était si nombreux, et l'affluence des dévots qui venaient se prosterner sur le passage du Lama fut si grande, qu'il fallut dresser des tentes à moitié chemin pour y passer la nuit. Le lendemain on se remit en marche, et il était plus de midi lorsqu'on arriva à Terpaling. Après avoir installé le jeune Lama avec ses parens dans le couvent, en le recommandant particulièrement aux soins de ceux-ci, et toutes les dispositions qu'exigeait ce changement de résidence étant données, le régent s'en retourna à Teschou-Lumbou avec toute sa suite.

Habillement du régent et du cortége.

Comme les appartemens de Turner avaient vue sur la route par où devait passer le régent, il lui fut facile de le voir avec tout son cortége. Il avait avec lui deux ou trois cents hommes à cheval dont la plupart le précédait, et il était lui même à cheval entouré des ministres et officiers du premier rang. Son habillement différait totalement de celui qu'il avait, lorsqu'il donna audience à l'ambassade Anglaise; il était vêtu d'une robe de râs jaune, doublée d'une fourrure noire, et serrée sur les reins par une ceinture. Un manteau brun qui se repliait autour de lui couvrait une partie de cette robe, et était rejetté sur son épaule gauche de manière à laisser libre son bras droit. Il avait pour coiffure un chapeau rond vernissé en jaune, et qui avait l'air d'une glace dans laquelle se jouaient les rayons du soleil. Ses bottes étaient en maroquin grénelé, et de couleur rouge. De sa ceinture pendait un couteau avec une gaine, et une grande bourse dans laquelle il portait sa tasse à thé et autres petites choses, qui font toujours partie de l'habillement d'un Tartare. Le cheval qu'il montait était magnifiquement harnaché: la têtière de sa bride était ornée de grosses et riches houpes en cramoisi, et son sous-gorge garni de sonnettes qu'on entendait plus ou moins fort selon l'allure du cheval, qui avait en outre autour de lui un si grand nombre de *chowris*, ou queues de vache, qu'on pouvait à peine apercevoir son corps. Voy. la planche 4. L'habillement des officiers était à-peu-près le même que celui du régent. Celui des gens d'un grade inférieur ne différait que par la qualité de l'étoffe, et ils étaient vêtus, pour la plupart, de drap jaune ou écarlate, ou tout au moins rayé en couleur de l'une ou l'autre sorte. Ils avaient un chapeau rond, dont la calotte était ornée de grosses houpes en soie rouge. Quelques-uns de ces chapeaux étaient un tant soit peu relevés en arrière au moyen d'une petite ganse; d'autres étaient bordés d'une fourrure; mais les plus singuliers étaient ceux des *Kilmaks* ou Calmoucks, qui avaient le fond bas, le bord très-large, et une circonférence aux moins de deux pieds; ils étaient en outre entièrement couverts de longues tresses de laine d'un jaune très-vif. Il y avait parmi cette troupe beaucoup des *Gosseyniens* ou pélerins avec le turban et vêtus à l'Indienne, ainsi que des Mogols des frontières de la Perse habillés à leur manière. Cette variété de vêtemens, et la pompe de cette marche, offraient un spectacle vraiment magnifique. Il n'y avait personne dans ce cortége qui fût armé.



On voyait au loin des deux côtés de la route des feux allumés, d'où s'élevaient jusqu'aux nues des colonnes de fumée : ces feux sont particulièrement en usage chez les Boutaniens en signe d'allégresse et de respect, toutes les fois qu'il passe quelque personnage distingué sur leurs terres ; et plus le rang de ce personnage est élevé, plus ces feux sont grands et multipliés. Une foule de spectateurs rangés en haie se prosternait au passage du régent ; lorsqu'il fut près de Teschou-Lumbou, on arbora des étendards sur les murs du palais, et son entrée fut annoncée au bruit des *nowbuti* (1), des trompettes, des *gong* et des cymbales.

D'après tous ces détails, que nous avons puisés dans la narration de Turner, le lecteur pourra se former une juste idée de tout ce qui concerne le costume civil et religieux du Grand-Lama et de ses nombreux ministres. Mais pour ne laisser rien à désirer à ceux qui voudraient connaître les relations antérieures que nous avons sur ce personnage, nous allons rapporter succinctement ce que nous en ont appris entre autres les missionaires qui ont pénétré dans ces contrées. Il est bon d'observer pourtant, que ces relations ne reposent que sur des informations obtenues des gens du pays, car les Chrétiens ne pouvant alors paraître devant le Grad-Lama, il ne fut pas possible aux missionnaires de le voir.

Le P. Régis (2) donne la description de l'habillement ordinaire des simples Lamas : ils sont vêtus d'un drap de laine : outre le chapeau ils portent divers ornemens de tête selon leur dignité : leur coiffure la plus remarquable en ce genre est une espèce de mître, assez semblable à celle de nos évêques, mais dont la partie ouverte est par devant.

L'habillement du Grand-Lama est rouge ; mais depuis que le Tibet est sous l'influence du gouvernement Chinois, ses Lamas, ainsi que ceux des Mogols et les Kalkas ont pris le jaune. Bentink observe que ces derniers sont vêtus de longues robes jaunes à manches larges, qu'ils portent une ceinture de la même couleur

(1) Le *Nowbut* est une espèce de timbale : le *gong* est un instrument de métal fait au marteau, qui ressemble à un bassin, de figure ronde, d'environ deux pieds de diamètre avec un rebord de deux pouces de haut. Pour s'en servir on le tient suspendu, et on le frappe avec un marteau recouvert d'une peau. Les Chinois l'appellent *Lo*, comme nous l'avons vu en traitant de leur costume.

(2) V. la Chine du P. Du-Halde.

d'environ deux doigts de large, et qu'ils se rasent le plus souvent qu'ils peuvent la barbe et les cheveux. Ils ont des bonnets jaunes, et un grand chapelet de corail ou d'ambre jaune, qu'ils roulent sans cesse entre leurs doigts, en récitant des prières. Les religieuses sont habillées à-peu-près de la même manière, si ce n'est qu'au lieu de chapeau, elles ont un bonnet à poil ourlé. Plusieurs Princes du Tibet s'honorent de porter l'habillement de Lama, et prennent le titre de principaux officiers du Grand-Lama. La dignité de Lama n'est pas réservée aux seuls habitans du Tibet. Les Chinois et les Tartares, également jaloux de cet honneur, font le voyage de Lassa pour l'obtenir. Grueber (1) a pu prendre le portrait du Grand-Lama, à l'occasion d'une consultation qu'il fut appelé à donner sur la destinée d'un enfant. Nous en présentons la copie à la planche 8.

Le même Grueber (2) rapporte que le Grand-Lama est assis dans un des grands appartemens de son palais, decoré d'ornemens en or et en argent, et éclairé d'une quantité de lampes, sur une espèce de lit couvert d'un riche tapis. En s'approchant de lui ses adorateurs se prosternent jusqu'à terre, et lui baisent les pieds avec un respect inexprimable. Il a le visage toujours voilé, et ne se laisse voir qu'aux personnes qui sont en confidence avec lui. L'habileté avec laquelle il joue son rôle est parfaitement secondée par le zèle que mettent à le servir les Lamas ou prêtres dont il est sans cesse entouré, et par leur empressement à expliquer tous les oracles qui sortent de sa bouche. Régis nous représente le Grand-Lama assis, les jambes croisées, sur un grand et magnifique coussin posé sur une espèce d'autel. Ogilby (3) écrit qu'on élève sur le sommet des montagnes des trophées en honneur du Grand-Lama, pour la conservation des hommes et des animaux; et que tous les Rois qui professent son culte se croyent en devoir, à leur avénement au trône, de lui envoyer des ambassadeurs avec de riches présens, afin d'obtenir sa bénédiction qu'ils croyent necessaire à la prospérité de leur régne.

(1) Grueber et Dorville tous les deux Jésuites, revenant de la Chine en Europe par le Tibet, dont ils parcoururent une grande partie en 1661, ont été les premiers à nous faire connaître le costume de ce peuple. Les lettres qui contiennent leurs relations se trouvent dans la Collection de Thévenot.

(2) La Collection de Thévenot. Part. IV.

(3) V. Chine d'Ogilby.

MILICE.

POUR se former une idée précise de l'art militaire de ces peuples, il faudrait lire la longue relation des troubles excités dans le Boutan par le Zumpoun de Vandipore contre le Dêb-Rajah, et des combats qui se sont livrés entre les deux partis. Nous nous bornerons à observer ici, que leur mauvaise manière d'attaquer et de se défendre en corps d'armée, ne doit être imputée qu'au manque absolu de discipline, à l'usage où ils sont de combattre sans se mettre en ligne, et à leur défiance les uns envers les autres. Les Boutanians n'observent ni ordre ni discipline dans leurs guerres, et ils aiment mieux se battre en rase campagne, que d'avoir recours à quelque stratagême militaire. Le plus souvent ils imitent les bons chasseurs, qui cherchent à faire feu sans être vus. Leur circonspection, et leur attention à se mettre bien à couvert des coups de l'ennemi sont telles, qu'à peine voit-on le bout de leur casque et de leur arc : aussi n'y a-t-il rien d'étonnant qu'ils perdent fort-peu de monde dans leurs batailles. *Discipline militaire.*

L'habillement d'un soldat complétement armé est extrêmement incommode. Il se compose de plusieurs vêtemens, qui se mettent les uns par dessus les autres, et sont tous fort-larges; et, outre le manteau que ce soldat ne quitte jamais, d'une couverture de laine dans laquelle il s'enveloppe, et d'une espèce de corset piqué garni d'une ouate très-épaisse. Son casque, qui a la forme d'un cône, est fait de cannes entrelacées ou de cordes de coton ; il est recouvert en dedans et au dehors d'une étoffe, est également rembourré, et a de chaque côté un prolongement, qui, au besoin, se rejette derrière les oreilles, avec un autre par devant qui sert à couvrir le nez. Ce casque et le corset ne sont pas précisément impénétrables aux coups de sabre ni à la pointe des flèches, mais ils en amortissent beaucoup l'effet. Le guerrier porte à son bras gauche un grand bouclier convexe, fait de cannes entrelacées et peintes: de sa ceinture pend en avant un sabre droit et fort-long; il est armé d'un arc, et d'un carquois attaché à son épaule gauche, ce qui lui donne beaucoup de facilité pour prendre les flèches, et tient de la main droite son arc qui est de bambou et a six pieds de long : la corde en est de chanvre, et sa tension ainsi que la courbure que prend l'arc, dépendent de la force avec laquelle on tort plus ou moins cette *Armes.*

corde avant de la bander. Les flèches sont aussi de bambou, et armées d'une pointe de fer applatie, et aussi aigue qu'il est possible, laquelle a à son extrémité deux petites rainures, ou deux petits crochets retournés en dehors, pour retenir le poison dans lequel ces peuples ont, dit-on, l'usage cruel de tremper cette arme. Quelques-uns portent un fusil à mèche, auquel est attaché un petit bâton fourchu qui se fiche en terre, et sert d'appui pour tirer. Les Boutaniens sont très-adroits à manier le sabre et le bouclier, et tirent de l'arc avec beaucoup de justesse; ils ont encore deux autres sortes d'armes, qui sont; la première, une machine avec laquelle ils lancent de grosses pierres contre les villes qu'ils assiégent; et la seconde, une grosse flèche à laquelle ils attachent des matières propres à incendier.

MARIAGES ET FUNÉRAILLES.

Mariage.

L'union des deux sexes au Tibet se fait sur des principes bien différens de ceux qui sont consacrés en Europe, où une seule femme devient l'épouse d'un seul homme, et tout-à-fait opposés à ceux établis dans une partie de l'Asie, où un homme peut prendre en même tems plusieurs femmes, et règle sur l'état de sa fortune le nombre des femmes et des concubines qu'il peut tenir. La *polyandrie*, s'il nous est permis de lui donner ce nom, qui a lieu dans presque tout le Tibet, est un usage encore bien plus étrange, puisqu'il offre le spectacle d'une femme qui donne des droits égaux sur sa personne, ses biens et sur son sort, à tous les frères d'une même famille, quelques soient leur nombre et leur âge. Mais le droit de la choisir appartient toujours à l'aîné. Les Tibétains regardent le mariage comme un état méprisable et odieux, comme un poids incommode, pesant, honteux, et tellement à charge, que tous les mâles d'une famille doivent chercher à en alléger les dégoûts, en se les partageant entre eux: d'après cette maxime, le nombre des maris est illimité, et s'il se rencontre quelque femme qui n'ait qu'un mari, c'est qu'il n'y avait qu'un seul mâle dans la famille où elle est entrée. Turner a connu par le moyen d'un Tibétain de distinction, durant son séjour à Teschou-Lumbou, cinq frères qui partageaient paisiblement, et sans la moindre altercation, les embrassemens de la même femme.

Polyandrie *usitée dans presque tout le Tibet.*

Ce serait ouvrir un vaste champ à l'imagination, que de vouloir rechercher l'origine d'un usage qui est antérieur à l'époque des annales écrites, et auquel la tradition même n'assigne pas une date précise; et alors tous les raisonnemens qu'on peut former, ne servent souvent qu'à faire naître de nouveaux doutes, et à envelopper d'un voile encore plus épais l'objet que l'on cherche à éclaircir. Nous renoncerons donc à l'idée de vouloir découvrir l'origine de la *polyandrie* au Tibet; mais pourtant nous indiquerons les causes auxquelles il nous semble qu'on peut l'attribuer. Peut-être que dans les tems où ce pays commença à se peupler, il s'y trouva une si grande disproportion entre le nombre des hommes et celui des femmes, qu'il ne fut pas possible de donner une femme à chaque homme: motif pour lequel on prit le parti de donner en même tems à la même femme plusieurs maris. Qui sait encore si cet usage n'est point dérivé de la crainte de voir trop s'accroître la population, dans un pays aussi stérile, où elle ne tarderait pas à manquer de subsistance? Quelle que soit la cause d'un usage aussi singulier, nous laisserons décider à d'autres la question de son origine, et nous nous bornerons à exposer ingénument la manière dont on le pratique. *Origine de cet usage*

Les préliminaires du mariage au Tibet n'ont rien d'ennuyeux ni d'extraordinaire: l'amour s'y fait sans détours, et sans perdre beaucoup de tems. Lorsque l'aîné d'une famille, auquel appartient toujours le choix de l'épouse, a conçu de l'amour pour une jeune fille, il en parle d'abord à ses parens, qui, si ses propositions leur conviennent, fixent un jour pour la conduire chez lui, et y réunir en même tems tous les hommes et toutes les femmes des deux familles. On fait venir des joueurs d'instrumens, on danse, et l'on passe trois jours entiers dans les festins et dans la joie. Au bout de ce tems, le mariage se conclut sans que les prêtres, qui ne peuvent se mêler en rien de ce qui a rapport aux femmes, y aient la moindre part. Le consentement mutuel des époux est leur seul lien, et ceux qui assistent à la fête servent de témoins à cette union, qui n'est presque jamais rompue. *Cérémonies nuptiales.*

Un mari ne peut se soustraire à la dependance d'une femme insociable, ni une femme se séparer de son mari, hors le cas où ils rechercheraient le divorce d'un consentement aussi uniforme, que celui qu'ils ont donné à leur mariage; mais alors il ne peuvent plus se remarier ni l'un ni l'autre. Les exemples de libertinage *Lois concernant le mariage.*

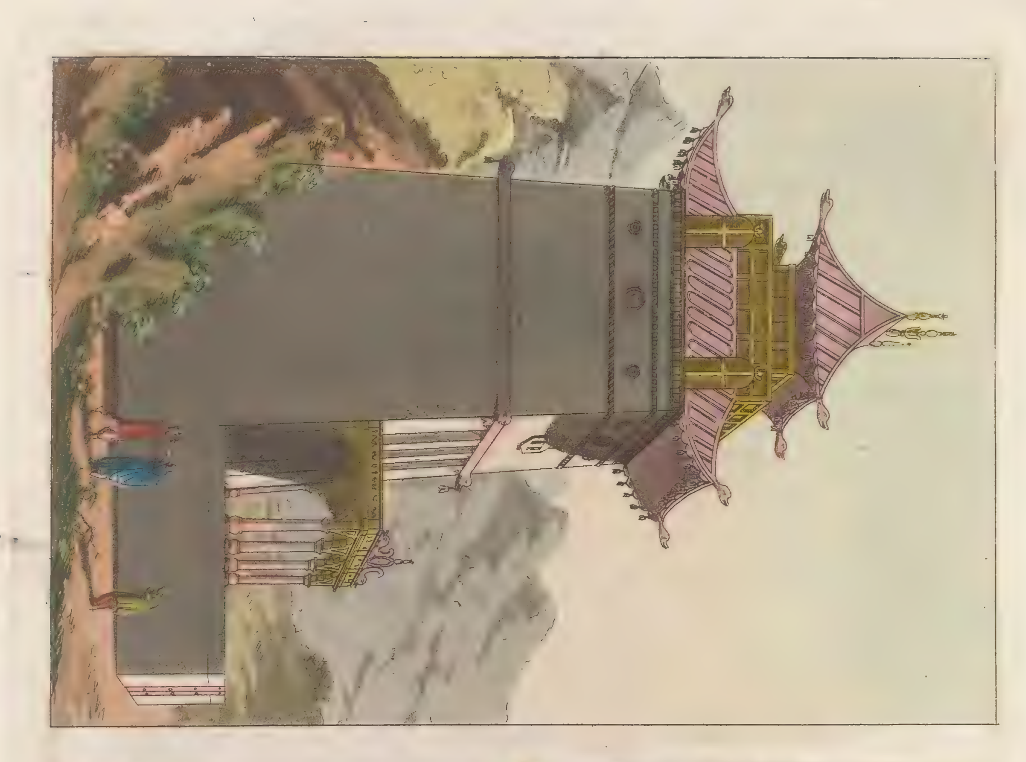
sont fort-rares au Tibet. La femme surprise en adultère est condamnée à une peine corporelle, et son séducteur au payement d'une somme au mari ou aux maris. Un Tibétain peut quelquefois être taxé d'indifférence et de froideur envers la femme, mais il n'arrive jamais qu'il la maltraite. Malgré que les lois imposent à la femme l'obligation de demeurer fidèle à son epoux sous des peines très-sévères, elle a pourtant, avant le mariage, la liberté de satisfaire tous ses caprices, sans que son honneur en souffre, et sans que le mari puisse lui en faire ensuite le moindre reproche.

Cérémonies funèbres.

Les Tibétains ont dans leur religion divers préceptes sur la sépulture des morts. Les corps des Lamas souverains sont déposés dans des caisses faites exprès, pour y être conservés et exposés à la vénération publique comme des objets sacrés: ceux des Lamas, d'un ordre inférieur, sont pour la plupart brûlés, et leurs cendres recueillies dans de petites statues de métal, qu'on place ensuite dans la galerie des idoles. Quant aux autres morts, les cérémonies de leurs funérailles se réduisent à peu de chose: les uns sont transportés sur le sommet des montagnes, où on les coupe par morceaux, pour que les corbeaux, les vautours, et autres oiseaux de proie aient moins de peine à en faire leur pâture; on jette les autres, sans tant de façons, au milieu d'un champ pour y être dévorés. Il est encore une autre manière de s'acquitter de ces derniers devoirs envers les morts, c'est de les jeter à la rivière; mais ce dernier usage est peu suivi, et celui de les ensevelir n'est pas du tout connu.

Cimetière.

Turner vit, à l'un des côtés de couvent du Teschou-Lumbou, l'endroit où l'on portait les corps morts: c'était une espèce de cimetière assez vaste au pied d'un roc à pic, et entouré de tous les autres côtes de murs élevés, lesquels avaient été construits sans doute, pour dérober aux regards des vivans la vue du spectacle triste et rebutant qu'ils renfermaient. Le haut de cette enceinte était à découvert, pour que les oiseaux de proie pussent y abaisser leur vol; et il y avait au bas un trou, pratiqué exprès dans le mur, pour y faire passer les chiens et les bêtes féroces. On a formé comme un plateau sur une des parties de ce roc qui s'avance en dehors, d'où l'on jette les cadavres dans ce cimetière: là, le seul soin qu'on prend de leur sépulture est de les placer, de manière à ce qu'ils puissent être promptement dévorés par les oiseaux de rapine ou par les chiens. Quoique ce soit là l'endroit où l'on





porte ordinairement les corps morts, il est encore d'autres lieux où certains Tibétains transportent les restes de leurs parens et de leurs amis, et ces lieux sont les sommets des montagnes.

Anniversaire des morts.

Au Tibet on célèbre un anniversaire en l'honneur des morts : le jour de cette cérémonie, qui est le 29 octobre, les temples et les édifices du couvent de Teschou-Lumbou sont illuminés à leur sommet, ainsi que toutes les maisons et les villages répandus dans la plaine. La majesté de la nuit, un silence profond interrompu de tems à autre par des sons lugubres, et par des marches funèbres qui succédent au silence des instrumens, tout concourt à faire naître dans l'âme des idées de tristesse, et à exciter dans le cœur un sentiment de respect religieux. Outre ces cérémonies, les Tibétains se distinguent encore dans ce jour de solennité, par des actes de bienfesance envers les pauvres ; et ils s'imaginent qu'à cette époque, ces marques de piété leur sont encore plus méritoires.

Mausolée de Teschou-Lama.

La dépouille mortelle des Lamas repose dans des monumens magnifiques, à l'embellissement desquels quelques-uns ont employé des sommes immenses. Celui du Teschou-Lama, qui était à peine achevé lorsque ce Pontife Souverain partit pour la Chine, avait été enrichi de toutes les offrandes qu'il avait reçues de ses sujets dans tous les lieux de son passage. Turner ayant témoigné le desir de le voir en obtint la permission du régent, qui la lui accorda de bon gré. Ce grand mausolée (voy. la figure à gauche de la planche 5) s'élève au milieu d'une cour bien pavée, et a trois de ses côtés entourés d'un péristile, destiné à servir d'abri dans les mauvais tems, aux pélerins et aux pénitens qui vont visiter ce lieu saint. Les murs de ce péristile sont ornés de peintures, qui représentent des figures d'une stature gigantesque, et sont des emblêmes allégoriques à la mythologie Tibétaine. Les deux figures principales, qui sont peintes en bleu céleste et en rouge, et sous des aspects épouvantables, représentent les incarnations de Cali. Les colonnes sont en vermillon, et ornées de dorures, et le frontispice qu'elles soutiennent est surmonté du dragon impérial de la Chine. Au milieu du péristile est une large porte, en face de l'allée principale qui conduit au couvent de Teschou-Lumbou ; et vis-à-vis de cette porte est l'entrée du mausolée, au dessus de laquelle on voit un trophée représentant un habillement militaire, et entouré d'une balustrade. Parmi les diverses pièces qui composent ce trophée, on remarque celle du milieu qui ressemble à une lance, dont le bout a la forme d'une feuille de grand

bananier, et qui est droite sur un piédestal très-bas. De tous les côtés on voit un daim étendu qui dort le museau en l'air, et le cou appuyé sur l'épaule d'une figure d'environ huit pieds de longueur, et qui est à une distance égale de l'un et de l'autre. Ces figures, qui sont magnifiquement dorées, occupent tout le dessus du portique, et ressortent toutes en dehors de l'édifice.

Il y avait sous ce portique un prêtre assis, qui lisait attentivement dans un grand livre; c'était un de ceux qui viennent tour-à-tour prier en ce lieu, et sont chargés d'entretenir le feu toujours allumé devant le sépulcre. Cet édifice ne renferme autre chose qu'une pyramide de la plus grande beauté, et on entre, pour la voir, par une porte qui a deux enormes jambages peints en vermillon, avec deux grandes images en relief. Au pied de cette pyramide était un cercueil en or massif, dans lequel était renfermé le corps du Lama, et qui avait été fait à Pékin par ordre de l'Empereur, lorsque ce Monarque fit transfèrer avec la plus grande pompe le corps de l'illustre défunt au couvent de Teschou-Lumbou (1). La statue de Teschou-Lama, qui était toute en or, s'élevait au sommet de la pyramide sous un grand coquillage, dont les raies étaient peintes alternativement en rouge et en blanc, et le contour fait en festons formait un dais qui recouvrait toute la statue : cette figure assise sur des coussins, est revêtue d'un manteau jaune, et a pour coëffure un bonnet qui ressemble parfaitement à une mître. Aux bords de ce coquillage étaient suspendues les différentes couronnes, que le Lama avait portées pendant sa vie; elles étaient presque toutes en pierres précieuses, et disposées en forme de festons.

Les côtés de la pyramide sont garnis de plaques en argent. Ce monument est partagé dans toute sa hauteur en diverses degrés, sur lesquels on expose à la vue tous les objets précieux que possédait le Lama, et tous les présens que lui avaient faits ses dévots pénitens. A la hauteur d'environ quatre pieds, il y a un de ces degrés beaucoup plus large que les autres, qui présente en avant deux lions sculptés et accroupis, entre lesquels est une statue d'homme ayant les yeux d'une grandeur démesurée et qui lui sortent de

(1) Le Teschou-Lama Erteni mourut à Pékin en 1780. L'Empereur ordonna qu'on fit à cette occasion et pendant trois jours des priéres publiques, aprés lesquelles il fit transférer son corps au Tibet.

la tête. Son corps est dans un état de contorsion singulière; sa physionomie annonce l'agitation et l'angoisse, et ses mains posent sur les cordes d'une espèce de guitare. Au bord de ce degré, et sous les pieds des figures, sont étendus des clairons, des trompettes, des tymbales et autres instrumens de musique; et tout l'espace du milieu est rempli par des vases de porcelaine de la Chine, par des vases de couleur bleu céleste du Japon, et par une quantité d'autres en argent.

A droite de cette pyramide est une autre statue du Lama en argent doré, de grandeur naturelle, assise dans une chaire sous un dais de soie, et tenant un livre en main. Vis-à-vis la pyramide est un autel recouvert d'un tapis de drap, de couleur bleu céleste, sur lequel on place les offrandes de chaque jour. Il y a aussi sur cet autel plusieurs lampes qu'on tient sans cesse allumées, et tout le temple est obscurci par la vapeur d'une infinité de torches odorantes, qui y répandent une odeur embaumée.

De tous les côtés pendent de la voûte des pièces de ràs et autres étoffes en soie, des plus belles qu'on puisse voir; et tout près de la pyramide sont déployées deux pièces de velours noir, garnies d'un bout à l'autre d'une magnifique broderie de perles en forme de réseau. Les murs sont couverts du haut en bas de peintures qui représentent des Gilongs en prières, et le pavé est jonché de livres sacrés, qui tous traitent de la religion des Lamas.

ARTS ET SCIENCES.

Quelle a été l'origine des arts et des sciences au Tibet.

C'est une opinion générale parmi les Tibétains, que les arts et les sciences tirent leur origine de la ville sainte de Bénarès, qu'ils révèrent comme étant, selon eux, non seulement la source et le centre de toutes les connaissances humaines, mais encore le berceau de leur religion. Cette ville est pour eux le point d'où sont émanées toutes les notions qui se sont ensuite répandues dans tout l'univers, et où a brillé le premier rayon de lumière, auquel le monde doit toutes ses institutions civiles et religieuses. C'est de son sein que sont sortis, dit-on, les premiers apôtres de la foi que professe ce peuple, et qui après s'être avancés vers l'orient, et avoir traversé l'empire de la Chine, prirent le chemin des contrées de

l'Europe. On ne doit pourtant pas s'attendre à trouver de grands savans ni d'habiles artistes dans un pays, qui n'a que peu ou point de relations avec les autres peuples, et qui est séparé du reste de la terre, d'un côté par une partie de l'Imaüs, et de l'autre par l'immense et triste désert de Cobi.

Ecriture des Tibétains.

Turner raconte que, pour lui prouver l'antiquité de leur écriture, le régent et plusieurs de ses courtisans lui fesaient la comparaison des lettres de leur alphabet avec celles de la langue *Sanscrit*; et que tout en lui avouant que leurs caractères avaient été formés sur le modèle de ceux de cette dernière langue, ils prétendaient qu'on en avait un peu altéré la figure, en voulant les appliquer à une autre langue. On voit en effet que les caractères, appelés par eux *ucheni*, et qui ont servi à l'impression de leurs livres sacrés, ont beaucoup de ressemblance avec ceux du *Sanscrit*. On remarque néanmoins entre ces mêmes caractères, et ceux qu'ils appellent *umini*, dont ils font usage pour leurs affaires et leur correspondance, autant de différence qu'il y en a entre nos majuscules et les lettres ordinaires de notre alphabet. On trouvera à se former une idée de l'écriture et du style de ce peuple, dans la planche qui est à la suite de la Relation de Turner, où cet ambassadeur rapporte une lettre trés-courte à lui adressée par le Dêb-Rajah, avec sa traduction, et quelques mots qu'il y a ajoutés en caractère *ucheni*. Il observe que dans ces deux genres d'écriture, on lit de gauche à droite.

Analogie de l'alphabet sanscrit avec l'alphabet Tibétain.

Tipographie.

On prétend que l'art de l'imprimerie est connu au Tibet depuis une longue suite de siècles, mais que l'empire des préjugés en a restreint l'usage dans des bornes très-étroites, en ce qu'il ne s'applique qu'à l'impression des livres sacrés et autres ouvrages destinés à l'instruction publique et à la religion. Lorsqu'il sagit d'imprimer quelques-uns de ces ouvrages, on employe, au lieu de caractères mobiles, de petites planches sur lesquelles est gravé le texte avec des ornemens analogues au sujet. Le papier en usage au Tibet est étroit et très-fin, et s'imprime néanmoins des deux côtés: il est fait avec la racine fibreuse d'un arbuste délicat qui croît dans ce pays. L'impression d'un livre étant achevée, on en met les feuillets les uns sur les autres sans les lier ensemble, et on les enferme entre deux petites planches qui leur servent de couverture.

Papier.

Turner vit à Tassisoudon une des principales manufactures de papier, qu' on y fesait avec l'écorce d'un arbre appelé *deh*, dont

les montagnes d'alentour sont couvertes. Les procédés qu'on employe pour convertir cette écorce en papier, sont très-faciles et peu coûteux. Après qu'on en a réuni une certaine quantité, on la coupe par petits morceaux qu'on fait macérer et bouillir dans un cuvier. Lorsqu'on les en a retirés, on les met en tas pour les faire égoutter, puis on les bat avec un marteau sur une pierre, jusqu'à ce qu'ils soient bien broyés. Alors on remet cette ecorce dans une autre cuve pleine d'eau, et on l'y remue bien, jusqu'à ce que les parties grossières qui flottaient à sa surface aient entièrement disparu. On verse ensuite cette bouillie dans une eau claire, et l'on juge du bon apprêt de la matière lorsqu'elle se précipite toute entière au fond, et se convertit en une pâte mucilagineuse, qu'ensuite on étend en feuilles sur des claies faites avec de petites cannes. Le papier fait de cette manière a beaucoup plus de consistance qu'aucun autre; et en le dorant, on peut aisément le tisser avec la soie pour en faire des choses d'ornement, comme on le voit par les ràs et autres ornemens qui viennent de la Chine.

Géographie.

Les Tibétains sont extrêmement ignorans en géographie. Il fut impossible à Turner de se former la moindre idée de l'ancienne étendue du Tibet, en ce que les noms que le régent et ses courtisans donnaient aux divers lieux dont ils parlaient lui étaient tout-à-fait inconnus, et qu'ils n'entendaient nullement ceux dont ils se servait pour les leur indiquer. Il ne trouva pas moins de difficulté à découvrir l'origine de leurs institutions religieuses, à cause de la confusion qui règne dans leurs dates, et du manque d'ère fixe d'où l'on puisse partir pour compter le cours des années; ils ont pourtant un cicle de douze ans, qui est également usité dans la Tartarie occidentale. L'année de ce peuple est lunaire, et commence au premier de janvier; elle est de douze mois, et chaque mois est composé de 29 jours.

Cicle de 12 ans.

Astrologie.

Les habitans du Tibet se règlent en tout d'après les préjugés de leur religion: ainsi on ne doit pas s'étonner s'ils croyent à des jours heureux et malheureux. Esclaves, comme ils le sont, de l'astrologie judiciaire, ils ont beaucoup de respect pour ceux qui la professent, et la plus grande confiance dans la vérité de leurs présages: il suit de là, qu'aucun d'eux n'oserait se mettre en voyage, ni entreprendre rien d'un peu important, sans avoir consulté auparavant quelqu'un de ces devins pour avoir son avis. C'est l'astrologie qui dispose des mariages, et des noms à donner aux enfans nou-

veaux-nés. Parmi ceux qui président aux cérémonies religieuses, il en est qui passent pour être fort-habiles dans cette science trompeuse et ridicule : ceux qui la professent sont toujours quelques rusés Gilongs, qui ont soin de ne prononcer leurs oracles que dans le plus grand secret. L'action d'aller consulter ces astrologues avant de commencer quelqu'entreprise considérable est une œuvre sainte et méritoire ; mais pour les choses ordinaires, on se contente de tirer les dès, qui, pour cette raison, font toujours partie de l'équipage d'un Tartare. Ce préjugé, qui sert de guide aux Tibétains dans leurs affaires privées, n'a pas moins d'influence dans celles qui concernent l'intérêt général ; et c'est d'après lui qu'ils dressent leurs calendriers, dont le principal mérite est l'indication des jours heureux et malheureux.

Médecine.

La médecine, dit Robert Saunders, dans ses observations sur les productions du Tibet, a aussi chez ce peuple, comme chez les Boutaniens, ses jours de bon et de mauvais augure ; mais pourtant je les ai vus aussi quelquefois revenir des erreurs, où ce préjugé les avait fait tomber. Leurs médecins ne font au malade aucune question sur le mal qu'il sent, et se bornent à lui toucher le pouls au poignet avec les trois premiers doigts, et en passant subitement de la main droite à la gauche ; ils prétendent juger de la nature et du siége de la maladie, moins par la fréquence de pouls que par l'intensité de ses vibrations. Presque tous leurs médicamens sont pris dans le règne végétal du Boutan : ils n'ont pour la plupart rien de désagréable et sont peu stimulans ; mais c'est de la Chine et de Tassa qu'ils tirent leurs principaux purgatifs. Les vomitifs n'étaient point connus dans ce pays, lorsque Turner donna un peu d'ipécacuana au Rajah du Boutan, qui voulut en faire l'expérience sur lui même. Quant à la saignée, ils pensent que son efficacité dépend de la partie du corps où il convient de la faire ; mais ils la regardent comme très-pernicieuse lorsqu'il fait froid, et alors rien ne peut les déterminer à l'ordonner.

Agriculture.

Le Tibet est un pays rebelle en quelque sorte à toute espèce de culture ; il est entrecoupé de montagnes, ou plutôt de rocs, qui ne présentent aucune trace de végétation, et ses plaines même sont extrêmement arides. La grande élévation du sol y rend le froid si piquant, que les habitans sont forcés d'aller se réfugier dans les vallées, dans les gorges des montagnes et dans le creux des rochers, où le froid se fait sentir moins vivement. Un climat aussi rude et

un sol aussi ingrat ne peuvent par conséquent pas promettre d'abondantes récoltes en grains ni en fruits. Les Tibétains ne cultivent que du froment, de l'orge et des pois, mais ils élèvent de nombreux troupeaux, et employent leur industrie à la fabrique des schaals et des étoffes de laine. Turner a vu dans les environs de Ramtchieu une quantité prodigieuse de ces chèvres rares, dont la laine sert à faire ces écharpes si belles et si précieuses. « Ces animaux broutaient, dit-il, quelques brins d'herbe sèche sur des montagnes, qui nous paraissaient absolument nues. Cette race de chèvres est la plus belle que j'aie vue en aucun autre lieu, et l'emporte de beaucoup, selon moi, sur celle d'Angora ». La couleur de leur poil varie singulièrement: il y en a de noires, de blanches, d'un bleu céleste, et même d'un rouge clair; leurs cornes sont droites et très-petites. Le poil dont on fait ces écharpes est extrêmement fin et moelleux, il est recouvert d'un autre poil long et dur qui enveloppe l'animal, et conserve celui de dessous: cette espèce de chèvre est particulière au Tibet, car celles qu'on a transportées au Bengale y ont perdu en peu de tems la beauté de leur poil, et sont même devenues galeuses.

Fabriques de schaals.

Beau poil des chèvres du Tibet.

La vallée de Jhanseu au Tibet est renommée par ses manufactures de draps, dont il se fait une grande consommation. Ce drap n'a qu'une demi-aune de large, et est de deux couleurs seulement, savoir; brun foncé, et blanc. Il est d'un tissu très-serré, qui le rend fort, et ressemble à celui que nous connaissons en Europe sous le nom de *drap de Frise*. La finesse et l'excellente qualité des laines de la Tartarie lui donnent un moelleux, une souplesse et une chaleur, qui font que presque tous les prêtres du Tibet et du Boutan s'en servent pour le pourpoint qu'ils portent sur la peau: ceux qui ont le moyen, en font leur manteau d'hiver. Cette vallée se trouve précisément au centre du Tibet: l'agrément et l'avantage de sa situation lui donnent les plus grandes facilités pour l'extraction des laines dont ses manufactures ont besoin, et pour l'expédition de ses draps à Teschou-Lumbou, à Lassa et dans le Boutan: c'est là enfin où se trouvent les meilleures fabriques de draps de ces contrées.

Fabriques d'étoffes de laine.

On n'est pas en droit, dit Turner, de critiquer le genre de construction qui y est usité dans les édifices, s'il s'éloigne des règles de notre architecture Européene, parce qu'elle n'y est nullement connue: celle des Tibétains est d'un genre mixte. L'intérieur des appartemens est toujours fait en forme d'arc découpé en festons: les colonnes et le fronstispice sont de style Asiatique

Architecture.

ou plutôt Indostanique, et l'extérieur en est décoré à la Tartare ou à la Chinoise. Les Tibétains sont portés pour les tours de cette dernière nation, pour ses coupoles en forme de pavillon, et pour son dragon impérial. Le fameux palais ou temple du grand-Lama, sur la montagne de Pu-ta-la, a soixante deux brasses Chinoises de hauteur; il est surmonté d'une coupole dorée, et offre une quantité prodigieuse d'aiguilles, qu'on dit être en argent et en or: d'innombrables idoles du même métal remplissent ses chambres, qui sont au nombre de dix mille. Le monastère de Teschou-Lumbou, qui sert de résidence au second Lama, renferme environ quatre cents appartemens occupés par des moines, sans compter les temples, les mausolées et le palais du Lama. Ces édifices sont en pierre, et ont le toit en terrasse, avec un parapet en bruyère ou de branchages. Nous avons donné plus haut la description du beau mausolée du dernier Teschou-Lama, et des ornemens qui l'embellissent: nous ajouterons seulement que le lion est en si grande vénération au Tibet, qu'on ne manque jamais d'en placer l'image à l'endroit le plus distingué dans tous les édifices sacrés. On ne rencontre pas de temple ou de monument remarquable, qui n'ait à tous ses angles une tête de lion avec des clochettes pendues à sa mâchoire inférieure. Cependant on ne trouve point cet animal au Tibet ni dans les contrées voisines: ce qui donne lieu d'être surpris de l'y voir aussi révéré.

Palais de Tassisoudon

Nous allons donner la description de quelques grands édifices, dont Turner présente les dessins dans la relation de son ambassade, et d'après laquelle on pourra se former une juste idée de l'architecture Tibétaine. Le premier est le palais de Tassisoudon où loge le Lama-Rimboschiaï, qui, à présent, est le Dêb-Rajah; il s'élève au milieu de la vallée du même nom, est bâti en pierre, et a la figure d'un carré long; sa façade est plus longue d'un tiers que ses côtés: voy. la fig. n.° 1 de la planche 6. Le second, à peu de distance du premier, (voy. la fig. 2 de la même planche), est le palais du Lama Chassatou, en avant duquel on voit une esplanade longue et étroite, où sont plantés plusieurs étendards, qui portent des lettres mystérieuses. La fig. à droite de la planche 5 représente l'appartement du Lama Tessaling, qui était un des principaux chefs de l'ordre des Gilongs, ainsi que le temple appelé Kongopoa, où sont rassemblés les portraits de tous les Lamas souverains qui ont régné sur ce pays, avec une quantité d'autres tableaux al-

Palais du Lama Chassatou.

du Lama Tessaling.





G. Castellini f.



légoriques aux principaux sujets de la mythologie Tibétaine. Ces deux édifices sont à l'extrémité nord-est du couvent de Teschou-Lumbou.

Turner donne encore la description de quelques autres palais ou forteresses. Les ponts qu'on voit au Tibet sont d'une forme variée et romantique. Tantôt ils sont faits avec des chaînes tendues d'un précipice à l'autre : d'autres fois ce sont des pièces de bois fixées par un des bouts sur chaque bord, et dont l'autre bout supporte une espèce de plancher, ce qui donne à ces constructions une forme semblable à la section supérieure d'un octogone.

Château et pont de Vandipore

Le château de Vandipore et sa coupole dorée sont aussi anciens que le pont par lequel on y va. L'un et l'autre ont été construits il y a environ cent quarante ans, et sont l'ouvrage du Lama-Sobra, qui s'empara du Boutan. Ce conquérant, en fesant de Vandipore le lieu principal de sa résidence, n'a pas montré moins de goût que de prudence et de sagesse, car dans tout le Boutan il ne pouvait trouver de position plus agréable, ni plus sûre. Le château est bâti à l'extrémité méridionale d'une montagne escarpée, qui forme un angle très-aigu. Cette montagne est baignée à sa base, savoir ; au couchant, par le Malchieu-Patchieu, et au levant par le Taant-Chieu, dont les eaux se précipitent avec fracas sur un lit de roches. Ces deux rivières se joignent à la pointe du roc de Vandipore, immédiatement au dessous du château, qui est un édifice des plus irréguliers, bâti en pierre, et qui occupe toute la partie supérieure du roc. Voy. la planche 7. Ses murs sont solides et élevés ; il n'a qu'un accès du côté de la façade, devant laquelle est une grande plate-forme. Vis-à-vis le château, et à environ cent pas de distance, on voit sur une hauteur une tour ronde, qui présente à sa partie supérieure plusieurs ouvertures, avec un grand nombre de canardières pratiquées dans les murs. Le pont de Vandipore est d'une construction fort-simple, et offre une perspective charmante. Il est en bois de sapin, et ses parties ont été jointes ensemble sans le secours d'aucun métal.

Maisons et villages.

Les maisons, dans les villages du Tibet, ne peuvent être plus mal bâties ; elles ont toute la forme et les dimensions de nos fours à briques, et ne peuvent pas être mieux comparées qu'à ces sortes de constructions. Elles sont faites en pierres sans aucun ciment, et n'ont, à cause des vents qui soufflent continuellement dans ces climats, que trois ou quatre petites ouvertures pour le passage de la

lumière. Leur toit est fait en forme de terrasse, avec un parapet autour, de deux ou trois pieds de haut: au milieu s'élève un pilastre en pierre, auquel est attaché ou un petit étendard, ou une branche d'arbre, ou bien encore une corde garnie de rognures de papier, ou de petits morceaux de toile blanche joints ensemble, et formant comme une queue de cerf-volant. Lorsque cette corde est tendue d'une maison à une autre, elle devient, dans l'opinion des Tibétains, un talisman aussi puissant et aussi infaillible contre les prestiges des mauvais génies, que peuvent l'être un fer à cheval cloué sur le seuil de la porte, ou deux brins de paille mis en croix sur le chemin par où un sorcier a coutume de passer: choses qui toutes paralysent ses maléfices.

Statuaire. Teschou-Lumbou est un lieu renommé pour les petites statues de bronze qu'on y fait: il y en a une grande fabrique qui est dirigée par les prieurs du couvent, et ne cesse jamais de travailler: ces statues sont beaucoup plus belles que celles qui viennent de la Chine, de Lassa et du Népal. Entre le palais du Lama-Chassatou et celui de Tassisoudon, et un peu plus près de ce dernier, on trouve une longue file de portiques remplis de fourneaux et d'enclumes, où l'on travaille continuellement à faire de petites idoles et autres espèces d'ustensiles sacrés.

Musique. Les instrumens de musique dont se servent les Tibétains sont d'une grandeur démesurée: leurs trompettes ont plus de six pieds de long; et ils ont des tambours en cuivre, garnis de peau, semblables à ceux que les Indiens appellent *norrbouts.* Ils ont aussi le *gong*, qui, comme nous l'avons dit à l'article de la musique des Chinois, rend un son extrêmement fort et bruyant, ainsi que des cymbales, des clairons, et un autre tambour qu'on bat sur chaque bout avec une baguette de fer longue et recourbée. Ce dernier instrument est court, mais d'une grande circonférence, et a pour support un pied mince et peu élevé en bois, sur lequel on le fait tourner à volonté pour le frapper aux deux bouts, et en tirer au besoin des sons plus ou moins aigus. Outre ces instrumens, les prêtres Tibétains en connaissent encore plusieurs autres, du nombre desquels sont une espèce de flûte faite avec le tibia d'un homme, et une autre flûte faite avec un gros coquillage.

Les sons de ces divers instrumens, quoique durs et choquans quand on les entend séparément, ne laissent pas de plaire à l'oreille lorsqu'ils se réunissent au chant de deux ou trois cents personnes

tant hommes qu'enfans; et la variété de ces sons, depuis les tons les plus grâves jusqu'aux plus aigus, produit un effet imposant et agréable en même tems. Les instrumens dont nous venons de parler sont ceux dont les Tibétains se servent ordinairement dans leurs temples; mais ils en ont encore d'autres, et lorsque Turner alla rendre visite à la mère du jeune Teschou-Lama, elle lui chanta un air très-mélodieux, en s'accompagnant d'une guitarre, aux sons de laquelle son mari joignait ceux d'une petite flûte.

MOEURS ET USAGES.

TURNER nous représente les Tibétains comme un peuple doux et affable: une sensibilité compatissante, et une bienveillance naturelle sont les vertus qui les caractérisent. Il n'est aucun autre peuple que je connaisse où l'on trouve ces qualités portées à un aussi haut degré. Les Tibétains sont polis et cérémonieux, mais sans avoir de manières serviles: ceux même qui sont d'un rang élevé ne montrent jamais de hauteur; les autres sont toujours respectueux et pleins de grâce. Ils sont généralement portés pour le beau sexe, mais très-modérés dans leurs passions, et leur conduite envers les femmes n'a ni rudesse ni adulation. Les Tibétaines jouissent de plus de considération dans la société que leurs voisines du midi, car elles y sont non seulement en pleine liberté, mais encore les maitresses de la maison, et les compagnes réeles de leurs maris. Il est vrai qu'une femme ne peut pas avoir constamment près d'elle toute sa troupe de maris, car il y en a toujours quelqu'un hors de la maison, soit pour les travaux des champs, soit pour affaires de commerce, ou autre besoins quelconque; mais ce qu'ils gagnent est toujours apporté à la masse commune, et celui d'entre eux qui s'est éloigné du pays, qu'il soit heureux ou malheureux, est toujours bien reçu des autres à son retour. *Affabilité et douceur des Tibétains.*

Rubruquis dit que les Tibétains étaient anciennement dans l'usage barbare de manger leurs parens lorsqu'ils mouraient de vieillesse, et que depuis ils se contentaient de boire dans leurs cranes. Les voyageurs modernes ne font aucune mention de cet usage.

Les Boutaniens sont grands, et leurs membres offrent l'image de ces formes robustes qu'on donne aux Athlètes; on est étonné *Parallèle des Tibétains avec les Boutaniens.*

de voir, par le développement de leurs muscles, jusqu'à quel point l'exercice et la fatigue peuvent accroître les forces de l'homme. Les Tibétains sont d'une taille plus petite, moins actifs et par conséquent moins robustes; ils n'ont pas besoin de grimper sur les montagnes, et ne marchent que dans la plaine : leurs vêtemens sont d'une épaisseur qui les rend impénétrables au vent le plus piquant, et ils portent des espèces de bottes fortes avec lesquelles ils ne craignent ni les pierres aigues dont leurs chemins sont hérissés, ni les eaux fangeuses qui viennent de la fonte des neiges. Les Boutaniens ne peuvent sortir de chez eux sans être obligés de monter ou de descendre; ils sont vêtus légèrement, vont toujours nu-tête au vent et au froid, et courent également les pieds nus par les chemins et sur les rocs les plus escarpés.

Habillement. Ces peuples visent à la plus grande économie dans leur habillement; ils cherchent toujours les étoffes les plus durables, et préfèrent les plus pesantes et les plus grossières pour être plus au chaud. L'été ils font usage d'étoffes de laine, et l'hiver ils s'habillent de peaux de mouton ou de renard, qui ont tout leur poil. Nous n'entendons parler ici que du peuple, car les gens de condition et les riches portent des vêtemens de soie et de belles fourrures.

Gyap, père du jeune Teschou-Lama, était vêtu d'une longue robe de râs jaune brochée en or et portant le dragon impérial de la Chine. La mère du même enfant, à laquelle on ne pouvait guères donner que vingt cinq ans, avait l'extrémité des paupières prolongée artificiellement jusques vers les tempes : usage que toutes les femmes de distinction au Tibet poussent à l'excès. Ses cheveux noirs étaient presqu'entièrement cachés sous la quantité de perles, de rubis, d'émeraudes et de coraux dont sa tête était parée. Elle portait aux oreilles deux grandes files de perles et de rubis montés en or, et au cou plusieurs colliers de rubis-balais, de lapis-lazzuli, d'ambre et de corail qui lui descendaient en échelons jusqu'à la ceinture, laquelle était agrafée avec une boucle en or, au milieu de laquelle brillait un gros rubis. Une large écharpe, de couleur orange, parsemée d'étoiles blanches complétait son habillement somptueux, qui ne dépassait pas le genou; et elle avait pour chaussure des brodequins de maroquin rouge. Voy. la fig. à gauche de la planche 8.

Mets et boissons. Les Tibétains font geler leurs viandes pour les conserver. Après avoir écorché l'animal, ils le dressent sur ses pieds et le laissent



exposé au froid, jusqu'à ce qu'il soit bien durci et desséché. Cette viande peut ensuite se transporter partout où l'on veut, et même se garder pendant tout l'été: on lui donne cette préparation sans avoir besoin d'y employer de sel: ce qui n'est cependant pas sans inconvénient, car en la laissent long-tems à l'air, il arrive souvent que la graisse en devient rance, c'est pourquoi on a la précaution de la serrer dans des barils bien fermés. Cette viande ainsi sechée est très-succulente, et a, malgré qu'elle n'ait été exposée ni à l'ardeur du soleil ni au feu, la même apparence que si elle était cuite, parce que la rigidité du froid lui a fait perdre cette couleur sanguine qui est rebutante. Il est difficile de la couper en travers, mais on la dépéce, ou pour mieux dire on la partage en gros filamens dans la longueur de ses fibres, qui se détachent sans peine, chaque muscle restant entièrement enveloppé dans sa membrane.

Dans le Boutan, on est dans l'usage de manger le riz et autres grains grillés, et de boire du thé. Au Tibet, chacun met dans sa tasse de thé de la farine d'orge bien moulue, et l'y remue avec un couteau d'ivoire: quelquefois aussi on le prend avec du beurre. On a encore la coutume dans ces deux pays, lorsque quelqu'un vient de loin, de lui préparer une belle collation, qui consiste en thé chaud, en grains grillés et en fruits secs. Turner nous a donné la description de celle à laquelle il eut l'honneur d'être invité à Tassisoudon par le Dêb-Rajah. On plaça devant nous, dit-il, trois petites banquettes semblables à celle qu'avait le Rajah: puis vint bientôt après un officier avec un grand vase de métal blanc pour le thé, enrichi d'ornemens en métal d'une autre espèce et de couleur jaune. Il s'approcha du Rajah, et se mit a remuer le vase en tournant, comme pour bien mêler ce qu'il y avait dedans, ensuite il en versa un peu dans la paume de sa main, et le but. Cet usage, qui est général dans ces contrées, tire son origine de la crainte qu'on a d'y être empoisonné, parce que ce genre de délit y était devenu anciennement très-fréquent. Au Boutan, il est né du caractère soupçonneux de ses habitans, et s'y est maintenu jusqu'à présent par la même cause. « Nous trouvâmes, continue-t-il, que le thé était d'un goût bien différent de celui que nous étions accoutumés de prendre: c'était un mélange d'eau, de farine, de beurre, de sel, de thé séché au soleil, et de quelques autres ingrédiens astringens qu'on avait fait cuire, et bien battus ensemble pour les mêler. Nous aurions bien voulu pouvoir nous dispenser d'avaler cette espèce de

breuvage, qui nous paraissait peu ragoûtant; mais nous crûmes qu'il était prudent pour le moment de vaincre cette répugnance. Nous mangeâmes encore du riz cuit qu'on nous apporta. „

Echarpes de cérémonie.

Mais de tous les usages qu'on a pu observer au Tibet et dans le Boutan, le plus remarquable est celui de s'envoyer réciproquement des écharpes; et quand on veut entrer en relation avec quelqu'un, l'on ne peut se dispenser de commencer par ce présent. Les lettres de compliment, ou pour affaires, sont donc toujours accompagnées d'une écharpe qui se met sous l'enveloppe: les gens du premier rang s'en donnent une réciproquement en s'abordant, mais s'ils sont de même condition, ils ne font qu'échanger entre eux celle qu'ils portent. Celui qui est d'un rang plus élevé tend à l'autre la main pour recevoir son écharpe, et en le congédiant, il lui en fait mettre une semblable au cou par un de ses domestiques. Les écharpes dont on fait présent pour cette sorte de cérémonie sont toujours blanches ou de couleur cramoisi, mais les premières sont beaucoup plus en usage. Le tissu en est très-fin, et elles ressemblent pour la qualité à cet étoffe de la Chine, connue sous le nom de *pe-long*. Leur principal prix consiste à être extrêmement blanches et luisantes; elles sont pour la plupart damassées, et ont à chaque bord une frange où sont tressés ces mots sacrés, *oum maunie paimi oum*. La grandeur et la qualité de l'écharpe varient suivant les facultés de celui qui la donne, et selon le degré de considération et d'estime qu'on veut témoigner à la personne à qui on l'offre. On ne sait rien de positif sur l'origine de cet usage, dont l'observation est regardée comme une marque de bienveillance et d'amitié. Il est reçu dans toutes les parties du Tibet, et surtout dans les Etats du Dêb-Rajah, où il est suivi scrupuleusement, il s'étend depuis le Turkestan jusqu'aux confins du grand désert, en Chine, et sur les frontières de cette partie de la Tartarie qu'habitent les Mantchous.

Commerce.

Nous avons déjà vu quelles sont les principales productions de ce pays, et quel est le genre d'industrie de ses habitans: nous allons examiner maintenant quels sont les articles qui font particulièrement l'objet de leur commerce. Turner donne à la fin de sa relation une longue liste des marchandises, dont le Tibet trafique avec les contrées qui l'avoisinent. Nous dirons donc en peu de mots, que les Chinois tirent du Tibet de la poudre d'or pâle, des diamans, des perles, du corail, du musc, des peaux d'agneau et des

étoffes de laine; et qu'ils y portent des brocarts en or et en argent, des soieries, du thé, du tabac, des verges d'argent, de la porcelaine et des fruits secs de diverses qualités. Le Tibet expédie au Népal, ou Népol, du sel-gemme, du tinkal ou borax gris, et de la poudre d'or; et il en reçoit en échange, de l'argent monnoyé, du cuivre, du riz et de grosses toiles de coton. Les Tibétains fesaient encore, par le Népal, quelque commerce avec le Bengale en poudre d'or, en musc et en borax; et ils en retiraient des draps, des épiceries, des toiles à voile, des émeraudes, des saphirs, des lapis-lazuli, du corail, des perles et de l'ambre. L'esprit ombrageux et jaloux du gouvernement Chinois a fermé l'accès de ce pays aux négocians étrangers.

Il est défendu de battre monnaie au Tibet par les Princes religieux qui y règnent; c'est pourquoi on n'y en connait pas d'autre, que celle du Népal, et encore de la dernière espèce. *Monnaie.*

LE COSTUME DES HABITANS
DU CAUCASE.

INTRODUCTION.

Le Caucase est un pays important par son histoire naturelle et civile.

Le Caucase, cette espèce d'isthme couvert de montagnes dont les sommets sont ensevelis sous des neiges éternelles, présente dans son histoire naturelle et civile certaines particularités qui méritent toute notre attention. Les végétaux et les habitans de l'Europe et de l'Asie croissent et se multiplient dans cette contrée, où ils semblent s'être tous réunis. Des côteaux fertiles, d'excellens paturages, des champs couverts de vignes, d'oliviers, de ciprès, de cédres, de dattiers, de figuiers et de lauriers, s'étendent au dessous des glaces et des roches arides; et les profondes vallées sont embaumées des parfums du jasmin, de la siringue (1), et de la rose. La végétation de l'Asie étale son plus beau luxe à quelques milliers de pieds plus bas que les bruyères et les plantes rampantes du nord de l'Europe. De grands fleuves traversent ces régions montueuses, et reçoivent dans leur cours d'innombrables ruisseaux qui se précipitent du sommet des monts. Mais si l'on porte ailleurs les regards, on voit d'immenses forêts peuplées de loups, de sangliers et d'ours, ou de vastes plages couvertes de plantes curieuses : des sites sauvages et pittoresques succèdent tout-à-coup à des paysages enchantés. Il semble que la nature ait voulu faire pompe de toutes ses beautés dans ce petit espace; mais les richesses qu'elle y a renfermées nous sont encore inconnues en partie ainsi qu'aux indigènes, et il reste au naturaliste curieux à y faire une infinité de découvertes.

(1) V. Clerici, Bart. Histoire et culture des plantes etc. III.e part. liv. IV. pag. 583.

L'histoire civile du Caucase n'est pas moins remarquable que son histoire naturelle. Ce pays est le lieu par où se firent, de tous tems, les nombreuses émigrations des peuples de l'Europe en Asie, et de l'Asie en Europe. L'expédition des Argonautes et la fable allégorique de Prométhée l'ont rendu célèbre dans l'antiquité, comme nous l'avons vu en traitant de la Gréce et de la Colchide. Pendant les troubles de la Perse, de la Turquie et de la Tartarie, les peuples étrangers vinrent y chercher un asile contre la barbarie des vainqueurs. Les Médes, les Alains, les Avares, les Polovtzes, les Arabes et les Juifs y ont laissé des traces de leur séjour. Ces émigrations et ces passages ont rassemblé dans le Caucase des individus de toutes les nations: ce qui a fait dire à Levesque que cette contrée offre des témoignages vivans des malheurs qui ont affligé la terre (1).

(1) Histoire de la Russie, tom. VIII. sect. II. chap. I. On peut aussi consulter les écrivains suivans, qui nous ont donné des notions intéressantes sur cette contrée.

Reisen durch Russland und im Caucasischen Gebürge etc. von J. Ant. Guldenstedt. *Pétersbourg*, 1787 et 1791, 2 vol. in 4.° Guldenstedt étant mort durant ce voyage, Pallas fut chargé de publier cette relation.

Beitrag aus etlichen Briefen zu seiner Reise nach den Caucasischen Gebürgen und Georgien gehoerig, von J. Ant. Guldenstedt. V. le troisième vol. des Mémoires de la Société physique de Berlin.

Uber die Völkerschaften des Caucasus. V. le second vol. du Magasin de Gottingue.

Voyage historique et géographique dans les pays situés entre la mer Noire et la mer Caspienne etc. *Paris*, 1798, in 4.°

Descriptio Caucasi etc. etc. Description du Caucase et des Nations Caucasiennes, d'aprés Strabon, comparée aux Relations Modernes. Par M. Lunemann. Cette dissertation remporta en 1803 le prix proposé par la Société Royale de Gottingue. Une autre dissertation de M.r Romel eut l' *accessit*. V. Annales des Voyages etc. par Malte-Brun, tom. premier.

Tableau général des pays et des peuples Caucasiens par Malte-Brun. V. Annales des Voyages, tom XII.

Analyse du tableau historique, politique, ecclésiastique et littéraire de la Georgie, écrit en Russe par l'archimendrite Eugenius. V. Malte-Brun, Annales des Voyages, tom XII.

Voyage de Saint-Pétersbourg au Caucase et dans la Georgie, entrepris dans les années 1807 et 1808, d'aprés les instructions de l'Académie

Plusieurs auteurs y ont encore cherché le berceau du genre humain; et l'on y trouve en effet, sur l'histoire des premiers âges du monde, quelques traditions qui s'accordent avec la Bible. Nous ne chercherons point à connaître si elles y ont été apportées par les peuples qui y ont passé, et nous laisserons également de côté plusieurs autres questions qui nous éloigneraient trop de notre but, pour ne nous occuper que de la description de cet intéressant pays.

DESCRIPTION DU CAUCASE.

Définition de l'isthme Caucasien.

LES contrées qui sont baignées, savoir; par la mer Caspienne au levant des rivières Kur et Rhion ou Phase au midi; par la mer Noire et le palus-Méotide, appelé encore mer d'Asof au couchant; et par les rivières Manytsch et Kuma au nord, forment une espèce d'isthme qui joint l'Europe à l'occident de l'Asie, et sur lequel s'étend le Caucase comme une immense muraille. Nous ne dirons rien sur l'étymologie du nom de cette chaîne de monts si célèbres dans les ouvrages des historiens et des poètes, parce que nous n'avons à cet égard aucune opinion qui soit bien fondée. Les anciens ont comparé le Caucase aux Alpes. Reineggs prétend que l'Elburs, qui est le sommet le plus élevé du Caucase, n'a que 5,400 pieds au dessus du niveau de la mer Noire. Au midi, le Caucase va s'unir aux nombreuses chaînes du mont Taurus; au nord, il sert comme de limite immédiate aux vastes plaines, où erraient autrefois les Sarmates, et qu'habitent aujourd'hui les Cosaques et les Calmouks; au levant, il domine de

Élévation.

Ramifications.

des Sciences de Saint-Pétersbourg, par M. Jules de Klaproth. *Halle* et *Berlin*, 1812, in 8.°

Tableau général des pays et des peuples Caucasiens par Malte-Brun. V. Annales des Voyages, tom XII. Ce tableau qu'il faut comparer avec la *Notice des auteurs* qui ont écrit sur le Caucase *tom. XI. cah.* 33 du même ouvrage, nous présente les principaux résultats de la description Historico-Géographique du Caucase de Reineggs.

Description du Caucase oriental, ou des contrées situées entre les fleuves Kur et Térek, par M. Marschall de Bieberstein, analysée par M. Depping. V. Annales des Voyages par Malte-Brun, tom XII.

ses pics arides l'espace étroit qui le sépare de la mer Caspienne; et à l'occident, l'autre chaîne se termine brusquement au nord de la Mingrélie par des montagnes escarpées, qui sont les monts Cérauniens des Anciens : viennent ensuite les chaînes inférieures qui longent les bords de la mer Noire, et forment les montagnes basses qui séparent les Circassiens des Abbasses, appelées monts Cocassiques par les Anciens. Parmi les cimes du Caucase, on distingue l'Elburs ou plutôt l'Albordi dans le pays des Ossètes, et le Bischbor-mak ou mont des cinquante doigts dans le Lesghistan; il y a un promontoire qui s'avance dans la Circassie, et produit une bonne race de chevaux, que les Anciens désignaient sous le nom d'*Ippici Montes*, et auquel les modernes donnent celui de *Beesch Tau*.

Portes Albanaises ou Sarmatiques

Les Anciens appelaient portes Caucasiennes ou Albanaises les deux principaux passages du Caucase. Le premier est le défilé qui conduit de Mosdok à Tiflis, et la forteresse qui en ferme l'entrée s'appelle aujourd'hui Dariel. Les anciennes portes Albanaises seraient, selon l'opinion commune, le pas de Derbend le long de la mer Caspienne : cependant Ptolémée les place précisément près des sources du Casius, qui est probablement le Koisou d'aujourd'hui; et Malte-Brun croit que c'est là le véritable endroit des portes Albanaises ou Sarmatiques, sur lesquelles on s'est trompé jusqu'à présent. Le nom de portes Caspiennes, qui était particulier à une gorge près de Téhéran dans l'ancienne Médie, a été vaguement appliqué par Tacite à divers passages du Caucase. Le plus renommé est celui qui est connu sous le nom de portes Ibériennes ou pas de Parapaux, aujourd'hui Chaurapo, par où l'on vient de l'Imerette en Cartalinie.

Muraille du Caucase.

Les peuples originaires du Caucase prétendent que l'entrée de ces monts était autrefois défendue par une grande muraille, pour empêcher les invasions des barbares : on attribue la construction de ce grand ouvrage, tantôt à Alexandre, et tantôt à Nuchyrvan, et l'on en fait voir encore des restes; mais il est douteux si ces débris ont appartenu à un mur qui traversait tout l'isthme, ou bien s'ils fesaient partie de fortifications locales.

Mines, rocs.

Les anciens et les modernes s'accordent à dire que les contrées du Caucase renferment des mines d'or, d'argent et de fer : plusieurs rivières y charrient des paillettes d'or, qui s'attachant aux peaux de mouton qu'on place à ce dessein dans leur lit, donnent à ceux qui veulent tout interpréter, une explication toute

naturelle de la fable de la toison d'or (1). Les sommets du Caucase sont de granit. La couche granitique est accompagnée latéralement de montagnes schisteuses, puis calcaires. Aux animaux et aux végétaux dont nous avons indiqué les noms dans l'introduction, on peut encore ajouter les suivans, savoir; le bouquetin, ou chèvre caucasienne, qui se plait sur la cime des montagnes schisteuses; le chamois qui se tient sur les monts inférieurs et calcaires; les lièvres, les putois, les hermines, les beaux chevaux Circassiens, et une quantité d'oiseaux de proie et de passage. Nous mettrons aussi à la suite des végétaux, le hêtre et le chêne qui ombragent le sommet des montagnes; l'amandier, le pêcher, le cognassier, l'abricotier sauvage, le poirier à feuilles de saule, la *spina-christi*, qui attestent la douce température du climat; le rhododendron ponticum et l'alzalea pontica qui embellissent les marais; et le platane oriental qui pare les rivages de la mer Caspienne.

Animaux, végétaux.

Sept divisions des peuples du Caucase.

Le nombre des peuplades qui habitent le Caucase est extraordinaire: quelques unes sont les restes des hordes Asiatiques qui ont passé et repassé ces monts dans les émigrations dont nous venons de parler; mais la plus grande partie est composée de tribus indigènes primitives, qui ont conservé leur ancien langage. Nous classerons donc les peuples Caucasiens en sept grandes divisions, d'après les sept principaux dialectes qu'ils parlent, savoir; 1.° les Georgiens qui se subdivisent, en Georgiens proprement dits Imerettes, en Gouriens, en Mingréliens et en Souaniens; 2.° les Abbasses qui forment plusieurs tribus; 3.° les Tcherkesses ou Circassiens, qui se divisent en Circassiens du Kuban, et en Circassiens de la Cabardie, 4.° les Ossètes, qui sont partagés en plusieurs tribus; 5.° les Kistes ou Tchetschenses avec les Ingusques et autres tribus; 6.° les Lesgues, qui se distinguent suivant leur huit dialectes; 7.° enfin les descendans des Tatars ou Tartares, des Mongols, des Huns et autres colonies étrangères disséminées dans le Caucase.

Georgie.

La Georgie, qui se trouve au centre de l'isthme, appelle avant toutes les autre notre attention. Les Russes donnent à ce pays le nom de Grusie, et les Persans celui de Gurgistan: les indigènes comprennent les quatre royaumes de Kartuel, d'Imerette, de Mingrélie et

(1) Voy. ce que nous avons déjà dit dans le Costume de la Gréce au sujet de la toison d'or. *Europ. vol.* 1.er *pag.* 76 *et suiv.*

de Gurie, sous la dénomination générique d'Ibérie : on ne sait pas précisément d'où dérive le nom de Georgie. Les divers partages qui eurent lieu dans les tems modernes entre les Princes d'Ibérie donnèrent naissance à trois royaumes ; celui d'Imerette dont la Mingrélie et la Gurie furent ensuite détachées, et ceux de Cartalinie ou Kartvel et de Katchétie. L'Imerette fut indiquée quelquefois sous le nom de Georgie Turque ; et le reste sous celui de Georgie Persanne, à laquelle les écrivains actuels, surtout Russes, restreignent le nom de Georgie. Ce pays est subdivisé en cinq provinces, qui sont ; le Carduel supérieur, celui du milieu, le Carduel inférieur, le Kacheti et le Somchet. Un Prince belliqueux nommé Héraclius, en forma, il y a vingt ans, un état indépendant, qui fait aujourd'hui partie de l'empire Russe sous le nom de Grusie. *Partages.*

Le Kur, qui arrose la grande vallée Georgienne, grossit son cours des eaux de l'Aragui, de l'Iora qui est probablement l'Ibère des Anciens, et de l'Alasan qui est leur Alazon. Ce pays, que la nature a favorisé d'une température douce et en général très-saine, est abondament pourvu de toutes les productions communes aux contrées Caucasiennes : les chevaux et le bétail à cornes y rivalisent en taille et en beauté avec les meilleures races de l'Europe : les moutons à grosse queue y donnent une excellente laine. *Fleuves, productions etc.*

Les Georgiens sont en général beaux, bien faits, agiles, et ne manquent pas d'esprit : leurs femmes ne sont pas moins renommées pour leur beauté que les Circassiennes, malgré qu'elles ne soient pas d'un teint aussi blanc ni d'une taille aussi svelte. La population de la Georgie peut monter à 300,000 personnes, dont les deux tiers sont indigènes : les Arméniens et les Juifs y sont en grand nombre (1). *Habitans.*

Tiflis, ou Téflis, appelée encore Tbilisi, capitale, renferme à-peu-près 20,000 habitans : on y compte 20 églises du rite Georgien, 18 d'Arméniens, une Catholique, et une mosquée Persanne. Mzcheti, ancienne résidence des Rois, a une belle cathédrale dont la fondation date de neuf siècles. La ville de Tzchinval est peuplée de Juifs, et celle de Gori d'Arméniens. *Villes. Tiflis capitale.*

Avant que la famille royale, que quelques-uns font descendre d'un Juif appelé Bagrat, et d'autres d'un Persan nommé Farnabase, eût cédé ses droits à la Russie, la Georgie était une monarchie féodale, qui n'a jamais pu s'affermir ni se perfectionner, *Gouvernement.*

(1) V. Chardin, Guldenstedt, Reineggs, Klaproth.

malgré qu'elle ait eu d'excellens Princes parmi ceux qui y ont régné. Les Princes et les nobles y formaient deux castes séparées: les premiers étaient exempts de toutes contributions; mais en tems de guerre ils étaient obligés de suivre le Roi avec leurs vassaux, et les différends qui s'élevaient entre eux étaient jugés par le Roi: les nobles payaient certaines taxes au Monarque et aux Princes; et quoique logés dans des huttes, leur orgueil ne le cédait point à leur misère et à leur ignorance. Les gens du peuple étaient dans l'esclavage le plus absolu, et leurs maîtres les vendaient, les donnaient ou les mettaient en gage comme des bêtes de somme. Tout les hommes en état de porter les armes étaient soldats: chaque noble avait le commandement de ses esclaves, mais c'etait le Roi qui nommait le Général en chef. Les revenus du Souverain se composaient du cinquième de toutes les récoltes des champs et des vignobles, de droits d'entrée et de sortie sur les marchandises, et du produit de quelques mines faiblement exploitées. Aujourd'hui ce pays est entièrement organisé à la Russe.

La Russie, dit le Comte de Rechberg (1), peut opérer en Georgie d'heureux changemens sous les rapports physiques et moroux, en y accoutumant le peuple au travail, à la paix, et à la soumission aux lois. Il faut espérer que les Princes Georgiens acquerront, par les fréquens voyages qu'ils font en Russie, des idées saines, et des sentimens de philantropie, et qu'ils tâcheront ensuite de réformer les mœurs de leurs vassaux: l'intérieur de leurs maisons à Tiflis prouve déjà que leur séjour dans la métropole leur a donné beaucoup de goût pour l'imitation. Il serait à souhaiter pour la Georgie qu'elle eût des Princes semblables à Salomon I.er, Prince d'Imerette, qui protége son peuple contre les incursions, qui réprime les violences de la noblesse, et défend sous pene de mort le commerce des esclaves (2).

(1) Peuples de la Russie, tom. II.

(2) En 1812 le Marquis Paolucci, natif de Modène, et Général dans l'ex-Royaume d'Italie, se trouvait à Téflis en qualité de Gouverneur général de la Georgie, et s'y était acquis l'estime et l'attachement des habitans par son zèle pour la prospérité de ce pays. Il a fondé dans cette ville un hopital bien organisé, ainsi qu'une école publique qui a déjà fait de bons éléves: car les Georgiens ont les plus heureuses dispositions pour l'étude, et ne manquent que de bons maîtres. L'épouse du Gouverneur général ne contribuait pas peu de son côté à étendre les bienfaits

Les Georgiens sont encore tous soldats aujourd'hui en tems de guerre : les vassaux s'enrôlent sous les drapeaux des nobles, qui vont avec eux rejoindre leur Prince. Ils sont armés de pistolets, d'un sabre, d'une carabine et d'un poignard, et portent une boîte où est leur poudre avec une tasse pour boire. Les nobles se revêtent d'une jaque de mailles, et font usage de chaînes d'or et d'argent dans leur parure : les Georgiens portent presque tous des moustaches, des pantalons de toile ou de soie, une chemise de soie rouge, et des pantoufles de maroquin. *Armes des Géorgiens.*

Ils suivent le rite Grec, et ont un Patriarche qui réside à Tiflis; on trouve encore dans ce pays beaucoup de couvens d'hommes et environ trois mille églises, dont la plupart a été ruinée dans les guerres que les Persans et les Turcs se sont faites pendant long-tems pour la possession de ce pays. Procope cite les Ibériens dans le sixième siècle comme étant les seuls qui eussent conservé le Christianisme dans toute sa pureté. *Religion.*

Après la prise de Constantinople, beaucoup de prêtres Grecs se réfugièrent en Georgie; la littérature Grecque s'y répandit, et plusieurs ouvrages écrits en cette langue furent traduits en Georgien : ce qui donne à présumer qu'on trouverait encore dans ce pays des ouvrages précieux sortis de la plume des Anciens. Les Georgiens se servent encore dans l'exercice de leur culte de leur langue primitive; mais on y reconnait beaucoup de mots et de locutions dérivés du Persan, du Turc et de l'Arménien. Le voisinage des cours d'Ispahan et de Bysance eut autrefois une heureuse influence en Geor- *Sciences et arts.*

de la civilisation, en recevant tous les soirs chez elle les Dames de la ville, qui sont presque toutes des Princesses issues du sang de ses anciens Rois. Ces dames se rendaient à la conversation à cheval, selon l'usage du Pays, et couvertes de la tête aux pieds d'un voile blanc, qui les fesait paraître aux Européens comme des fantômes ambulans. Arrivées à la maison du Gouverneur on leur ôtait leur voile, et elles se présentaient en habillement Georgien. Le Marquis Paolucci avait néanmoins tenté d'introduire dans le costume des dames, comme dans tout le reste, les usages Européens, et il y avait déjà en partie réussi. Ces relations continuelles des dames Georgiennes avec l'épouse du Gouverneur, étaient certainement l'école la plus sûre pour la propagation des mœurs et des idées Européennes dans cette partie de l'Asie. V. Edinburgh Review vol. 28, *Edinburgh* 1817. Lettres sur le Caucase et la Georgie, suivies d'une relation d'un Voyage en Perse en 1812.

gie pour le goût des lettres, et y fit fleurir l'éloquence et la poésie. « Si les hautes sciences de la nature, dit l'Archimandrite Eugène (1), ont toujours contribué au développement du génie pour la poésie, quelle contrée peut être plus propre que la Georgie à produire des poètes ? Il n'en est point qui ait plus de ressemblance avec l'ancienne Thessalie, mais la Thessalie n'avait qu'un Pinde et qu'un Olympe ; et ici, plusieurs Olympes s'élèvent en groupe vers les cieux ; d'innombrables Hippocrènes versent leurs eaux de toutes parts ; plus loin, des rochers entassés sur des rochers rappellent à la mémoire le combat des Titans ; chaque vallée est une autre Tempé où mille *Pénées* roulent leurs flots écumans, qui s'écoulent ensuite paisiblement parmi les prairies et à l'ombre des bosquets ». Les Georgiens, ou pour mieux dire les Ibériens, peuples originaires du Caucase, parlent une langue qui diffère radicalement de toutes celles qu'on connait, et dans laquelle ils ont écrit au douzième siècle divers ouvrages d'histoire et de poésie. On a traduit depuis peu en langue Georgienne plusieurs ouvrages Latins, Français et Russes, et il y a à Tiflis une imprimerie qui les propage ; mais les Georgiens n'ont pas montré jusqu'à ce jour beaucoup de goût pour s'instruire.

Les arts de la paix semblent même, généralement parlant, ne pas convenir beaucoup à ce peuple ; à peine sait-il profiter des avantages de la fertilité de son sol : la vigne y croit, pour ainsi dire, d'elle même, et on y a quantité de bons fruits sans beaucoup de soin. On vante l'excellente qualité du miel de Georgie : d'immenses forêts fournissent aux habitans de beaux bois de construction, et cependant ils se creusent, pour la plupart, un logement dans des fosses comme les sauvages, pour se mettre à l'abri des rapines des Lesgues et autres montagnards. Ce fait suffit seul pour donner une idée de la misère du pays. Dans le Kachet, province où la civilisation a fait le plus de progrès, on trouve des espèces de maisons. Une légère charpente en bois ; des claies en guise de murs, enduites de glaise et de fiente d'animaux, avec un toit en jonc ; une chambre d'environ neuf pieds de long sur sept pieds et quelques pouces de large, qui ne reçoit de jour que par la porte ; un plancher où l'on fait sécher la garance et le coton ; un petit trou au milieu de la

Construction de leurs maisons.

(1) Tableau historique, politique, ecclésiastique et littéraire de la Georgie. *Pétersbourg* 1802, (en langue Russe).



chambre pour y faire le feu, et au dessus une grande chaudière de cuivre attachée à une chaîne, et entourée d'une épaisse fumée qui sort par le toit et par la porte, voilà en quoi consiste une de ces maisons. Il y a dans presque tous les villages des tours, où vont se renfermer les femmes et les enfans à l'approche des Lesgues. Les maisons de la capitale ne sont également que des cabanes faites avec des éclats de pierre ou de brique, ou en terre glaise, qui tombent en ruine au bout de quinze ans.

Nourriture, habillement.

Les esclaves ne possèdent rien, et ils sont trop fainéans pour s'acquérir quelque chose par l'industrie et le travail. Le Georgien ne cultive de terrein que ce qu'il lui en faut pour pourvoir à sa subsistance: une épaisse bouillie qui lui tient lieu de pain, avec de la viande de cochon, voilà toute sa nourriture: l'avoine distillée lui fournit une mauvaise eau de vie. Cependant avec cette apparente sobriété, il ne laisse par d'être un glouton sans égal lorsqu'il en trouve l'occasion, et sa gourmandise est accompagnée d'une impudence extrême et d'excès les plus dégoûtans. L'habillement des Georgiens est en grande partie à la Persanne, en ce que les nobles étaient souvent élevés à la cour de Perse, et que les gens du peuple en formaient la garde; ils sont rarement sans armes, et portent même, en allant travailler aux champs, des fusils ou des poignadrs, pour se défendre contre les assassins des montagnes voisines.

Commerce.

L'exportation du vin, de la soie, du coton, du bois, des fruits et des métaux serait pour ce peuple une source de richesses, si son indolence ne lui fesait pas laisser tout son commerce entre les mains des Arméniens, sans lesquels il tomberait entièrement. Les deux bazars ou marchés de Tiflis sont les principaux édifices de cette ville; ils renferment plus de sept cents boutiques, qui présentent, comme tous les bazars des villes Asiatiques, la réunion de tous les arts et de tous les métiers. Voy. la planche 9, qui est une nouvelle production du génie de M.r Pélage Palagi pour la peinture (1): le dessin en représente la boutique d'un marchand d'étoffes de coton: le Georgien est assis devant sa boutique, discourant avec un

(1) Nous sommes redevables de la plus vive reconnaissance envers ce célèbre artiste, qui par pur zèle pour la gloire de son art, veut bien nous sacrifier des momens précieux sur l'emploi qu'il fait de tout son tems aux grands ouvrages dont il s'occupe, et qui doivent immortaliser son talent et son nom.

habitant de la province d'Imerette qui veut acheter, à ce qu'il semble, une pièce d'étoffe, sur le prix de laquelle il ne sont pas tout-à-fait d'accord. On trouve dans ces boutiques des marchandises de la Russie, de l'Allemagne, de la Tartarie et de la Perse; mais les schaals et autres étoffes de l'Asie, au rapport de M.r Klaproth, y sont plus chers qu'à Pétersbourg et dans toute la Russie.

Il se fait encore un commerce considérable d'esclaves en Georgie; mais depuis quelque tems il va diminuant de jour en jour, et il faut espérer que le gouvernement Russe le fera cesser tout-à-fait. Il n'était pas rare de voir, par le passé, les pères vendre leurs fils et leurs filles, les frères leurs sœurs, et les nobles leurs vassaux. La Turquie recevait par mer de cette contrée de nombreux chargemens d'esclaves.

Pays des Imerettes. Les Imerettes sont les voisins des Georgiens du côté du nord-ouest: leur pays, à cause de l'élévation du sol, reste long-tems enseveli sous les neiges, et les vallées en sont marécageuses. A Zadi, vers le levant, on trouve l'amatite d'où l'on tire le fer. Les Imerettes habitent le long des fleuves et des forêts, et forment à-peu-*Population.* près vingt cinq mille familles, sous la dépendence d'un Czar héréditaire, qui s'est reconnu plusieurs fois vassal de la Russie. Leur *Langage.* langage est un dialecte Georgien. Ils ont de petits bonnets qui leur sont particuliers, les cheveux longs, le menton rasé, et les mousta-*Habillement.* ches relevées: une robe qui descend jusqu'aux genoux, et forme plusieurs plis sur les cuisses, des bandelettes qui enveloppent le mollet, et une large ceinture, voilà tout l'habillement et toute la parure d'un Imerette. Le soin des troupeaux, des abeilles et des vers à soie a été porté dans ce pays à un plus haut degré de perfection qu'en aucune autre contrée du Caucase. Un seul cep de vigne y suffit pour fournir le vin nécessaire à toute une famille, mais la paresse des habitans y rend inutiles tout les avantages du sol et du climat. Le Rion ou Phase, où l'on ne voit plus aujourdh'hui que des barques creusées dans un tronc d'arbre, se traversait pourtant autrefois sur cent vingts ponts; et la navigation qui s'y fesait continuellement pour le transport des marchandises, en l'unissant en quelque sorte au Sir, formait une communication directe entre la mer Caspienne et la mer Noire. On voit encore les ruines de Sarapane, maintenant Choraban, et le bourg Cotatis ou Cutaïs, qui est probablement l'ancienne Cythée, aux environs duquel le Czar fait *Commerce.* sa résidence dans une espèce de camp. Le peu de commerce qui

occupe actuellement ce peuple, se fait sur deux points du Rion, savoir; à Oni, et à Chioni : il consiste en échange de grains, de chevaux, d'ustensiles de cuivre, de draps et d'étoffes. Du côté du nord se trouve Radscha, district principal, qui peut mettre cinq mille hommes sous les armes.

Les Gauriens. La Gurie, située au midi du Phase, jouit d'une saine température : son sol est propre à l'agriculture, et l'on y voit prospérer les citroniers, les oliviers et les orangers; mais les exactions des Pachas voisins ne permettent point aux Guriens de jouir des biens que leur offre la nature. *Les Laziens.* Sur les bords de la mer Noire, et plus bas que les Guriens, sont les Laziens.

Pays des Mingréliens. Les Mingréliens habitent au dessus des Guriens et près des Imerettes, dans le pays même qu'occupaient autrefois les Colchidiens, et après eux les anciens Laziens. La Mingrélie est encore humide, chaude et fiévreuse, comme dans les tems où Hyppocrate l'a décrite sous le nom de Colchide. La végétation y est d'une activité extrême. Les anciens possesseurs de la toison d'or, selon Malte-Brun, n'ont aujourd'hui aucune sorte de métal sur leur territoire.

Leurs moeurs. De vieilles villes en ruines, des forteresses Turques et Russes sur les bords de la mer, des bâtimens chargés d'esclaves qui font voile pour la Turquie, des Princes et des nobles qui parcourent les campagnes pour ravir au cultivateur le fruit de ses sueurs, des femmes qui trahissent leurs maris, des guerres de village à village, des invasions hostiles et fréquentes, tel est le tableau que présente aujourd'hui la Mingrélie. *Habillement.* Se habitans ont pour coiffure un grand bonnet de feutre, et pour chaussure, lorsqu'ils ne vont pas nu-pieds, une enveloppe de peau qui ne les préserve que bien faiblement des boues de ce climat humide; ils joignent à cela une chemise et quelques haillons qui forment tous leurs vêtemens : dans cet état ils vivent au milieu de femmes dissolues, qui mangent avec les doigts, et élèvent leurs enfans au mensonge et à la rapine. *Commerce.* Le commerce des esclaves est encore en vigueur dans la Mingrélie : le maître vend le domestique, le père son fils, et le frère sa sœur. Les Turcs y vont chercher, outre des esclaves, des toiles, des fourrures, et surtout des peaux de castor, ainsi que du miel roux et blanc; ils y portent en échange des sabres, des arcs, des flèches, des ornemens pour les chevaux, des draps, des couvertures, du fer et du cuivre. Près d'Iskuriah ou Isgor, qui est l'ancienne Dioscu-

rie, vers le nord, est le lieu du commerce principal, et la monnaie Turque y a cours.

Superstition. La superstition triomphe en Mingrélie. Les missionnaires du dix septième siècle ne purent jamais venir à bout de faire supprimer une fête qui se célébrait en l'honneur d'un bœuf. Le Souverain de cette contrée prend le titre de Dadian, ou seigneur de la mer; il ne possède qu'une barque de pêcheur, va la plupart du tems errant d'un endroit dans un autre avec sa suite; et son camp, qui est le théâtre de la licence, est en même tems le séjour de la misère. Les nobles aiment la chasse, et s'occupent à dresser des faucons pour prendre le gibier.

Souaniens. Un profond ravin, qui va du midi au nord, sépare les Mingréliens des Souaniens, peuple le plus voisin de l'Elbur, dernière montagne du Caucase, et qui vit là, au nombre de cinqmille familles à l'abri de tout danger, sans Princes et sans chefs. Les Souaniens, nom qui dans le langage de ce peuple signifie habitans des hautes montagnes, sont actuellement libres, et n'ont d'autres rapports avec les Georgiens que celui de leur dialecte. Mais leur malpropreté, leur penchant à la rapine, et leur habileté à manier les armes n'ont rien d'égal. Les femmes s'enveloppent la tête dans un mouchoir de lin rouge, de manière à ne se laisser voir qu'un œil. Les Souaniens, jadis redoutables à l'empire de Bysance, sont encore renommés par leur bravoure féroce: leur stature haute et avantageuse contribue à les faire craindre; ils savent manier le fusil, fabriquer la poudre et toutes sortes d'armes, et trouvent dans leur pays tout ce qui leur est nécessaire à cet effet.

Les Abasses. Les Abasses ou Abasges habitent au dessus des Souaniens et des Mingréliens, dans un pays situé au pied du Caucase au nord-ouest, et qui s'étend en partie sur les bords de la mer Noire, et en partie vers les sources du Kuban, où s'élève l'Elbur, qui domine les six tribus d'Abasses, appelées par les Tartares Altikesek. La première partie est la grande Abasside, pays fertile quoique montagneux; la seconde est la petite Abasside, dont les habitans sont forcés de se réfugier dans les gorges des montagnes, pour se soustraire aux violences des Circassiens.

Villes de l'Abasside. L'Abasside est généralement couverte de broussailles, où la chaleur et l'humidité entretiennent une abondante végétation. Sujukkalé et Ghélingik sont deux bon ports de cette longue côte. Pitzunda fesait anciennement, sous le nom de Pityus, un commerce

florissant, et Mamaï semble être la principale des villes et des villages du pays. Les plus connues d'entre les tribus des Abasses sont celles des Beschilbaï, des Chapsich, et des Natuschasses. Le plus grand brigand qui se trouve parmi eux est ordinairement leur Prince ou leur chef. Les Abasses sont des hommes barbares, bien faits et agiles: un visage ovale, une tête comprimée sur les côtés, un menton court, un grand nez, et des cheveux châtain foncé leur donnent une physionomie nationale. Ils furent connus autrefois des Grecs sous le nom d'Achéens, pour de rusés et dangereux pirates; et ils étaient décriés chez les Bysantins, sous le nom d'Abasges, parce qu'ils fesaient le commerce d'esclaves. *Tribus principales.*

Les Circassiens invitèrent un jour à une assemblée les Princes des Abasses; et après avoir gagné leur confiance, ils assassinèrent ces chefs d'un peuple libre. En proie aux guerres civiles depuis cette époque, les Abasses ont perdu le peu de civilisation qu'ils avaient reçu de Constantinople. Les uns mènent une vie nomade et paisible au milieu des forêts de chênes et d'aunes qui couvrent leur pays; les autres tirent leur subsistance d'un peu d'agriculture, mais tous sont enclins au vol, et se vendent mutuellement aux marchands d'esclaves. Ils conservent encore un reste de Christianisme dans la célébration du dimanche. Le langage et les mœurs des Abasses ont beaucoup de ressemblance avec ceux des Circassiens. Les articles de leur commerce consistent en manteaux de drap et de feutre, en peaux de renard et de fouine, en miel, en cire et en buis. Les Turcs et les Arméniens leur portent du sel et des étoffes. *Etat civil langue, commerce.*

Au nord du pays des Abasses on trouve les bouches du Kuban, qui descend des parties centrales du Caucase: ses deux branches forment l'île marécageuse mais fertile de Taman, où la ville de Fanagorie, qui est l'ancienne Fanagorie, attire un peu de commerce. Elle appartient aux Russes, comme tout le pays au nord du Kuban, et au sud-est de la mer d'Asof. Ces contrées stériles couvertes de sel et de sable, ces déserts où l'on n'apperçoit de loin en loin que quelques bouquets de saules, ou quelques ormes, portent aujourd'hui le nom de pays des Cosaques Chernomorsks ou de la mer Noire, restes des fameux Cosaques Zaporogues, desquels nous parlerons en traitant de la Russie. Ces Cosaques Chernomorsks, habitans de l'île de Taman, ont pour villes principales Ecathérinoder, forteresse bâtie en 1792, et Taman qui se trouve dans les environs

Bouches *du Kaban.*

Cosaques de la mer Noir.

de l'ancienne Fanagorie. Ils ont déjà mis en culture une partie du beau territoire qu'ils occupent; mais ils préfèrent la pêche à l'agriculture, et font pour la plupart le commerce de poisson. Ils portent en général les cheveux fort-courts, et se les rasent souvent, à l'exception d'une longue touffe, qui leur pend du côté gauche de la tête, et se perd derrière l'oreille. Leur habillement est semblable à celui qu'a la figure qu'on voit debout dans la planche 10.

Plaines stériles de Manytch et de Kuma.

Les plaines qui avoisinent les bords du Manytch et du Kuma sont tout-à-fait arides. En suivant le cours de ces deux rivières, on retrouverait peut-être des traces de cet ancien canal de communication, que plusieurs savans croyent avoir uni anciennement la mer Caspienne avec le palus-Méotide. Une discussion sur l'existence de ce canal serait ici déplacée.

Gouvernement du Caucase.

Toutes ces basses terres qui s'étendent au levant du pays des Cosaques Chernomorsks et au nord du Kuban, forment un gouvernement, qui comprend ce qu'on appelait autrefois province Caucasienne, et font partie de l'empire Russe. Elles sont habitées par diverses tribus de Cosaques et de Tartares Nogais, qui, forcés d'errer sans cesse de contrée en contrée, vivent par hordes sous la protection des Russes, et tirent leur subsistance du produit de leurs troupeaux, d'un peu de millet et de quelques rapines. Des châtimens barbares, tels que l'amputation d'un bras ou d'un pied, ont pourtant répandu une terreur salutaire parmi ces malheureux vagabonds. Les Cosaques forment la population la plus nombreuse, et leur tribu principale porte le nom de Grébenski. Une ligne de forteresses met l'empire Russe à l'abri des invasions des peuples indomptables du Caucase.

Cosaques Grébenski.

Les Cosaques Grébenski sont originaires du Don. Quelques-uns disent, que dans une campagne du Czar Ivan I.er contre les Tartares du Caucase, un corps de Cosaques du Térek, qui fesait l'avant garde de son armée, escalada une montagne, dont les scabrosités la fesaient comparer à un peigne ou *greben*; et que cet acte de bravoure leur fit donner le surnom de Grébenski. Ces Cosaques n'ont conservé de leur ancien costume que les pantalons et les bottes: du reste ils ont adopté en grande partie les vêtemens Asiatiques. Leur robe de dessous, faite d'une étoffe légère, est serrée par une ceinture et ne leur arrive que jusqu'au genou: celle de dessus, ou le surtout, est ordinairement en drap avec une doublure, ou pour le moins est bordée d'une fourrure, et leur descend jusqu'au



pied. Ils ont pour coiffure un bonnet d'une forme semblable à celle d'un melon, qui est galonné et bordé de même d'une fourrure; et ils ne rasent point leur barbe. Les femmes portent la robe de dessous avec des manches longues et larges : celle de dessus les a plus courtes, et est garnie par devant de deux rangées de boutons en or; elles ont en outre un petit tablier. Leur tête est enveloppée d'un grand mouchoir, dont deux des bouts se nouent autour du cou, et les deux autres tombent sur les épaules. Voy. les deux figures assises à la planche 10.

Circassiens.

Après avoir passé le Kuban et le Térek on trouve sur la croupe septentrionale du Caucase la fameuse nation des *Schierkes*, connue des Russes sous le nom de Schierkesses, et des autres Européens sous celui de Circassiens (1). Ils s'appellent eux mêmes *Adighé*. Le mot *Schierkes* parait être d'origine Tartare, et dérive de *Schier*, qui veut dire chemin, et *kessmek*, couper : ainsi le mot *Schierkessan* ou *Schierkessidshi*, serait synonime avec celui de *yeul-kessidshi*, qui est encore usité en Turquie, et signifierait *coupe-chemin*, ou voleur de grand chemin. Il est probable que les Ziges de Strabon, les Ziques et les Zéques des auteurs Bysantins étaient une tribu Circassienne. Les Ossètes les appellent encore Kasaques, nom qui rappelle les Kasaques du dixième siècle, qui, selon les Bysantins, habitaient les environs du Caucase. Enfin celui de Cercètes semble formé de sons semblables à ceux du précédent, Scihierkes : ce qui a induit Pallas et Keineggs à regarder cette ancienne tribu comme la véritable souche des Circassiens. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Circassiens sont les vrais indigènes de ce pays.

Nom, origine

Voici, dit Klaproth, les notions que les anciens de ce peuple m'ont donnnées sur son origine, ou pour mieux dire, sur celle de ses Princes. Ils prétendent avoir eu pour chef Arab-Khàn, Prince, qui était venu déjà depuis long-tems de l'Arabie avec un petit nombre des siens pour s'établir à Schiant-Schir, ville à présent détruite, et qui était à peu de distance d'Anapa dans le pays des Natukhasses: les Princes des Témirgoï et des Schierkess la regardent comme leur patrie. On en voit encore l'enceinte, qui a environ une lieue de diamètre, et consistait en un rempart avec un fossé. Arab-Khàn

(1) V. Klaproth, Jules, sur les Tcherkesses ou Circassiens : Fragment tiré d'un voyage inédit au mont Caucase. V. Annales des Voyages par Malte-Brun tom. XVII.

eut pour successeur son fils Khupataia, dont le fils Inal, surnommé Nef ou le Borgne, est considéré par les Princes des deux Cabardes comme la tige de leurs familles. Inal-Nef laissa cinq fils, qui sont; Taw-Sulthan, Akhlaw, Mondar, Beslén, et Komukwa, lesquels se partagèrent l'Etat après sa mort. Taw-Sulthan, dont le nom en langue Tartare signifie *maître des montagnes*, était l'aîné, et avait eu en héritage le territoire le plus étendu: c'est de lui que descend la famille du même nom, qui est encore aujourd'hui en possession de la partie occidentale de la petite Cabarde, à laquelle on donne aussi le nom de Tolostanié. Akhlaw et Mondar se réunirent, et devinrent les fondateurs de deux maisons qui gouvernent maintenant la partie orientale appelée Guislakhstanié. Beslén et Komukwa, en se séparant de leurs frères, s'unirent également, et formèrent la souche des Princes de la grande Cabarde, qui porte encore le nom de Besiankèb. Toutes ces notions n'ont de rapport, en définitive, qu'à des Princes dont l'origine ne remonte pas au delà du dix septième siècle. Il est encore peu vraisemblable que ces Princes soient venus de l'Arabie, malgré que leur premier aïeul se soit appelé Arab-Khàn. Les Asiatiques ont toujours conservé l'usage de rapporter les noms propres des personnes et des lieux aux événemens, et l'on en trouve plusieurs exemples dans l'ancien Testament. C'est pour cela qu'un vieux Mullah Tartare dit sérieusement un jour à Klaproth, que le mot Schierkess était composé de *schiehar*, mot Persan qui veut dire quatre, et de celui de *Kes*, qui en Tartare signifie homme, parce que la nation descendait de quatre frères ou fondateurs. Mais l'histoire nous apprend, qu'à une époque bien plus ancienne, il y avait des Schierkess dans cette contrée. Nous savons d'ailleurs que des Mamelouks Circassiens fondèrent en Egypte vers l'an 1392 une dynastie particulière, qui se maintint jusqu'en 1517; et que dès 1453 elle comptait parmi ses membres un Inal, qui était par conséquent antérieur au troisième rejeton des Princes de la Cabarde.

Klaproth cite encore une tradition mémorable, généralement répandue chez les Circassiens, qui est que leur pays aurait été jadis occupé par les *Frengui* ou Européens, desquels ils dépendaient. Un de leurs Princes, disent-ils, avait une femme d'une grande beauté, que le Souverain convoitait: la proposition lui ayant été faite de la lui céder, il y consentit moyennant une faveur qu'il lui demanderait. Il présenta donc la Princesse au Souverain, et après

lui avoir fait ratifier par serment sa promesse, il lui demanda le territoire qui était soumis à la domination du Frengui. Il existe encore en effet dans le pays un proverbe qui dit : *pour cette terre nous avons donné nos femmes.*

La nation Circasienne est divisée en cinq classes : la première est celle des *Pschi* ou Princes ; la seconde est la classe des *Work* ou anciens nobles appelés *Usden* par les Russes ; la troisième est composée des affranchis des Princes et des Usden ; la quatrième des affranchis de ces affranchis ; et la dernière l'est des *Chekohtl* ou serfs, appelés par les Russes *Chalopes*. *Nation Circassienne divisée en cinq classes.*

Les Princes Circassiens ne sont plus en aussi grand nombre ni aussi puissans qu'ils l'étaient par le passé ; ils se prétendent issus d'Arabkhan Arabe, mais cette origine est très-douteuse, Pallas, dans sa description de la Russie méridionale, nous donne leur arbre généalogique, à commencer par Inal qui vivait vers la fin du quinzième siècle, et était, dit-on, neveu d'Arabkan. Ces Princes maintiennent dans toute sa vigueur l'ancien systême féodal ; ils sont les feudataires des nobles, qui traitent à leur tour en esclaves leurs inférieurs. Chaque famille régnante a un certain nombre de nobles avec tous leurs esclaves. Les Usden sont obligés, toutes les fois que le Prince l'exige, de lui fournir autant de vassaux qu'il en demande, et de le suivre avec eux à la guerre, soit pour faire des excursions sur le territoire Russe, soit pour combattre les Ossètes ou autres populations qui habitent vers le Kuban. Les Princes et les Usden ont droit de vie et de mort sur leurs serfs, et peuvent vendre ceux qui sont à leur service. Si les Princes font des dettes, leurs Usden sont obligés de les payer, et les serfs sont tenus d'en faire autant envers leurs maîtres. D'anciens usages prescrivent à ces Princes, de faire de tems à autre des présens à leurs Usden ; mais si quelqu'un de ces derniers vient à refuser son hommage au Prince dont il dépend, et à l'abandonner pour en suivre un autre, il est obligé de lui restituer tout ce qu'il a reçu de lui ainsi que de ses ancêtres. *Princes Circassiens.* *Leur systême féodal.*

Tout Prince ou fils de Prince avait autrefois le droit de prendre une brébis dans chacun des troupeaux qui partaient au printems pour aller paître sur les montagnes, ainsi que dans ceux qui en revenaient en automne. Il avait encore ce droit lorsque, dans ses expéditions militaires, il s'arrêtait de nuit dans le voisinage d'une bergerie ; et s'il se trouvait un haras sur son passage, il pouvait *Leurs droits.*

également y prendre un cheval, pour s'en servir et le garder tant qu'il en avait besoin. Ces Princes ont cependant renoncé à ces priviléges depuis l'introduction de l'islamisme.

Orgueil extrême des Princes Circassiens.

Il n'est pas de nation où l'orgueil de la noblesse soit porté à un aussi point que chez les Circassiens. Un prince ne peut s'allier qu'à la fille d'un Prince. Un Usden qui enlève une Princesse encoure la peine de mort. Les enfans issus d'un Prince hors du mariage ne peuvent jouir du titre et des prérogatives de leur père, qu'en épousant une Princesse, et encore, dans ce cas, ne deviennent ils Princes que de la troisième classe. Un Usden Circassien se croit l'égal d'un Prince Abasse, et peut épouser sa fille, parce que les Abasses ont été dans un tems sous la dépendance des Circassiens; mais un Abasse ne peut jamais entrer dans la famille d'un Usden Circassien. Avant de se marier, le Prince Circassien paye à son futur beau-père un *kalim*, qui vaut deux mille roubles, en armes, en chevaux et en bétail; et celui-ci donne en retour à son gendre un nombre déterminé de serfs. La naissance d'un enfant se célèbre par de grandes fêtes, et si c'est un mâle, on le remet aussitôt entre les mains d'un Usden pour avoir soin de son éducation, ou plutôt pour lui enseigner à chasser, à combattre et à piller. Dès lors le Prince ne revoit plus son fils que quand il se marie.

Leurs mariages.

Education des enfans.

Les fils des Usden restent dans la maison paternelle jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans: ensuite on les met sous la direction d'un précepteur, avec lequel ils demeurent jusqu'au jour de leurs noces. Ce précepteur est obligé de pourvoir à l'entretien de son élève, sans en recevoir aucune indemnité de la part de ses parens; mais il a la plus grande part du butin que cet élève fait à la guerre ou dans ses excursions, durant tout le tems qu'il reste avec lui. La chasse et les exercices militaires forment les occupations continuelles des Princes et des Usden.

Armure des Princes et des Usden Circassiens.

Rien de plus beau que leur équipage de guerre ou de parade. Ils sont armés à la manière de nos anciens chevaliers, et ont une cuirasse ou jaque de mailles, un grand casque, des gantelets, des cuissards, des brassards, et enfin tout ce qui composait autrefois l'armure d'un chevalier, à l'exception du bouclier dont ils ne connaissent pas l'usage. A cette brillante armure, qui est en fer bien poli, ou en acier garni en argent, ils joignent le sabre, la carabine et les pistolets; il portent en outre, les jours de parade, l'arc, les flèches, et le carquois. L'armure complette d'un Prince coûte





A. Biasioli inv. all. A. T.

environ deux mille roubles. La planche 11 offre les portraits de trois Circassiens ainsi armés: le premier est un Prince de la grande Cabarde; le second est de la petite Cabarde, et le troisième un Usden.

M.r le Comte de Rechberg a donné, dans son grand ouvrage sur les peuples de la Russie, une description détaillée de l'habillement de deux Princes Circassiens, qui ont séjourné pendant quelque tems à Petersbourg. Les habitans de cette capitale, dit-il, bien qu'accoutumés à voir des gens de toutes les nations, ne pouvaient se lasser de regarder ces deux étrangers. Leur costume était en effet si brillant, qu'il effaçait celui de tous les autres Princes; ils portaient une espèce de robe d'une étoffe blanche des Indes, avec une autre robe plus courte d'une étoffe brune: ces deux robes étaient serrées par une ceinture chargée d'ornemens en or bruni, et les manches en étaient ouvertes jusqu'au coude; ils avaient le cou nu, et la tête couverte d'un bonnet fait avec des bandes de drap, qui allaient en diminuant jusqu'au sommet, et leur chaussure était des bottes jaunes qui se terminaient en une longue pointe. Leur teint brun et leurs cheveux noirs formaient un contraste singulier avec cette sorte d'habillement; mais leur armure était ce qui fesait plus particulièrement l'admiration des habitans de Petersboug. Il n'est jamais sorti des fabriques Anglaises d'ouvrage plus parfait que la jaque de mailles de ces deux Circassiens; elle était faite en anneaux d'acier d'un éclat éblouissant, et joints ensemble avec un art admirable: ils étaient armés d'un poignard dont le manche était en or, d'un petit sabre damasquiné et richement garni, et de deux pistolets couverts de figures en or: leur arc était dans un étui de maroquin qu'ils portaient sous le bras gauche, et un autre étui, de même en maroquin, et garni en or, renfermait leurs flèches, qui avaient quatre pieds de long, et la pointe en acier.

Education des filles.

Les filles des Princes sont élevées de même par les Usden hors de la maison paternelle: on leur enseigne à coudre, à faire des corbeilles de paille, des fils d'or et d'argent et autres ouvrages de femme. Les épouses des Princes ont leurs appartemens séparés qui sont inaccessibles aux étrangers, et leurs maris même ne vont les trouver que de nuit. Un Européen qui, par politesse, demanderait à un Circassien des nouvelles de sa femme serait taxé d'incivilité: le Circassien lui tournerait le dos sans daigner lui répondre.

Affranchis.

Les affranchis des Princes et des Usden composent, comme nous l'avons dit plus haut, la troisième classe de la population. Ils deviennent eux mêmes Usden et gentils hommes après avoir obtenu leur liberté; mais en cas de guerre ils sont obligés de suivre leurs anciens maîtres, et de combattre sous leurs ordres. La classe des serfs est très-nombreuse; ils ne payent point d'impôts fixes, et ne sont tenus qu'à fournir le nécessaire à leurs Usden, comme ceux-ci le font envers leurs Princes. Les serfs sont occupés, partie à l'agriculture, et partie au service des nobles. Au premier ordre que leur en donne l'Usden ses vassaux deviennent tous soldats ou brigands, et changent le soc de leur charrue en un poignard triangulaire; ils sont ennemis du travail, et cherchent à se procurer par la force ou la ruse ce qu'ils ne peuvent obtenir de leur industrie.

Ils n'ont point de lois écrites.

Les Circassiens, comme tous les autres peuples de l'orient, portent beaucoup de respect à la vieillesse: lorsqu'il s'élève parmi eux quelque contestation, les plus anciens d'entre les Princes, les Usden et les particuliers les plus riches s'assemblent, et jugent le différend, en criant les uns plus fort que les autres. Ils n'ont point de lois écrites: leurs vices héréditaires et pour ainsi dire nationaux, qui sont le vol et l'homicide, se punissent d'après d'anciennes coutumes. Celui qui a volé un Prince est obligé de restituer neuf fois la valeur de ce qu'il a pris, et de donner en outre un esclave: le vol fait à un Usden se rachète par la restitution de l'objet volé, plus quinze paires de bœufs.

Religion.

La religion n'a point, chez les Circassiens, un caractère qui les distingue: le christianisme s'introduisit chez eux sous le règne du Czar Iwan Wasilievitch; et George Interian, qui voyageait dans la Cabarde vers la fin du quinzième siècle (1), dit qu'il y avait dans ce pays des eglises et des prêtres Grecs; que les nobles allaient à la messe; mais que jusqu'à soixante ans, ils ne l'entendaient que hors de l'église et à cheval, pour ne point profaner le sanctuaire, attendu qu'ils professaient le brigandage jusqu'à cet âge.

Cette étrange religion s'évanouit peu-à-peu: depuis quarante ans les Circassiens n'en ont plus aucune; et sans les ruines de quelques églises et les croix qui se trouvent sur les tombeaux, on ne croirait pas qu'ils en aient jamais eu. Cependant, depuis que les

(1) V. la relation de ce voyageur dans le Recueil de Ramusio, tom. II.

Russes ont tiré leur ligne du Caucase, les Turcs, jaloux de leur puissance, ont fait tous leurs efforts pour convertir les peuples de ces contrées au Mahométisme, afin de se les attacher par les liens de la religion. Les prêtres Musulmans sont parvenus à leur faire embrasser l'islamisme: malgré que les Circassiens ne se montrent pas très-zélés pour leur nouvelle religion, ils ont néanmoins renoncé à l'usage des liqueurs, du tabac et de la viande de cochon.

Mariages des Circassiens.

Les jeunes filles se marient de douze à dix sept ans, et les garçons à vingt cinq. M.r Klaproth assure qu'une fille qui a passé l'âge de dix sept ans trouve difficilement à se marier. Le mari ne peut voir sa femme que de nuit: dans la classe des serfs les hommes vivent avec leurs femmes, mais seulement lorsqu'elles commencent à vieillir. Si le mari ne trouve point dans son épouse les preuves auxquelles il attache l'idée de sa virginité, il la renvoye à ses parens et reprend son *kalim*: dans ce cas l'infortunée est vendue ou mise à mort par sa famille. Une femme convaincue d'adultère subit le même sort: cependant le mari lui fait auparavant des incisions aux oreilles, lui coupe les cheveux et les manches de ses vêtemens, et l'ayant mise sur un cheval il la renvoye à ses parens. Quant à son complice, il doit s'attendre à une mort certaine de la part du mari ou de ses amis. Les Circassiens ont deux sortes de divorce: le divorce solennel et définitif, qui donne au mari la faculté de se remarier, et le divorce provisoire, qui consiste dans une convention particulière que font entre eux les deux époux de se séparer pour un an, au bout duquel si le mari ne reprend pas sa femme, le père et les parens de celle-ci lui font faire un divorce solennel, après lequel elle peut contracter un nouveau mariage. A la mort du mari, la femme prend la direction de la maison, sans cependant entrer dans le partage des biens avec les enfans: si elle vient à mourir la première, c'est ordinairement la femme de l'aîné des fils qui lui succède: il arrive pourtant quelquefois que les enfans demandent le partage de la succession, et alors la plus grande partie en revient à l'aîné: malgré que les enfans illégitimes n'y aient pas droit, leur entretien n'en est pas moins à la charge de la famille.

Adultère.

Divorce.

Cérémonies funèbres.

Les Circassiens sont dans l'usage d'ensevelir leurs morts avec leurs vêtemens: les femmes poussent des cris aigus dans les cérémonies funèbres, et les hommes se frappaient autrefois la tête avec de grands fouets, en accompagnant le corps du défunt au lieu de sa sépulture. La couleur de leur deuil est le noir comme en Eu-

rope, et ils le portent pendant un an; mais on ne pleure point la mort de ceux d'entre eux qui périssent en combattant contre les Russes, parce qu'on croit qu'ils vont directement en paradis. On sent combien un pareil préjugé doit contribuer à propager la haine de ces peuples contre la Russie.

Haines perpétuelles.

Ces haines perpétuelles ont encore une autre cause dans l'usage où sont les Circassiens de se transmettre de père en fils leurs inimitiés et leurs vengeances. Ils donnent le nom de *tli'l-ouassa*, qui veut dire prix du sang, à ces vengeances héréditaires. Cet usage barbare fait que des familles entières sont poursuivies pour le délit d'un seul, et voyent sans cesse aiguiser les poignards contre elles. Le peuple n'est pourtant pas implacable dans ses haines ni dans ses vengeances, et il y renonce volontiers moyennant une bonne compensation.

Hospitalité des Circassiens.

Les Circassiens se distinguent cependant par une vertu qui leur fait beaucoup d'honneur, c'est l'hospitalité; ils en remplissent les devoirs avec autant de scrupule que de générosité: quiconque a reçu l'hospitalité d'un Circassien, peut compter fermement sur son assistance et celle de toute sa famille. Si l'étranger a des ennemis qui veuillent l'emmener de vive force, la femme de son hôte lui donne à sucer de son lait, alors il devient comme son enfant légitime, le fils le regarde comme son frère, et tous se réunissent pour le défendre et venger son sang dans celui de ses ennemis.

Arts et sciences. Agriculture.

L'agriculture est fort-simple chez ce peuple: au commencement du printems on met le feu aux mauvaises herbes dont les champs sont couverts, et leur cendre y tient lieu d'engrais: on les ensemence deux ou trois fois de suite, et lorsqu'ils ne rendent plus rien on en cultive d'autres: après que toutes les terres d'un village ont été ainsi épuisées, la population se transporte avec tout ce quelle a dans un autre lieu. Le produit le plus abondant que les Circassiens retirent de leurs terres est le millet, dont ils font leur principale nourriture: ils y joignent en outre du lait, du fromage et de la viande de mouton: le poivre de Turquie (*capsicum*) et les oignons sont les moyens d'assaisonnement dont ils se servent. Le peuple ne fait point usage de sel, et y supplée en imbibant sa viande de lait aigri: un de ses mets favoris est le *schinkal*, qui est un composé de lait acide, de beurre, de fromage frais, d'oignons et d'œufs durs. Le miel tient lieu de sucre aux Circassiens; ils font aussi un mélange de miel et de beurre où ils mettent tremper la



viande. Ils ont une sorte d'hydromèle qu'ils appellent *faus*, et une autre liqueur qu'ils expriment de la graine de chanvre, et à laquelle ils mêlent encore du miel : cette boisson, qui est enivrante, parait avoir été inventée dans l'Inde et se nomme *brug*.

Villages.

Les villages en Circassie sont ordinairement de quarante ou cinquante cabanes disposées en rond : on y retire de nuit les animaux domestiques, et en cas d'attaque toutes les personnes en état de porter les armes; il y règne la plus grande propreté, ainsi que dans la manière d'apprêter les mets et dans le vêtement. On mange assis à terre, les jambes croisées, autour d'une petite table de la hauteur d'un pied, et l'on ne connait point l'usage des assiettes, des cuillères ni des fourchettes.

Habillement des Circassiens.

Les Circassiens portent en général l'habillement Tartare, qui consiste en une chemise de toile blanche ou de taffetas rouge, en une robe de soie avec les poches brodées, en une autre robe très-courte, et en un petit bonnet rond qui fait leur coiffure : ils se coupent les cheveux ras, et n'en laissent qu'un petite touffe sur le sommet de la tête; ils ont pour chaussure des bottes rouges avec des talons fort-hauts : lorsqu'ils sortent de chez eux, ils se revêtent d'un manteau de feutre appelé *Schako* dans leur langue, et s'arment d'un sabre ou d'un poignard qu'ils pendent à leur ceinture. L'homme qu'on voit à la planche 11, lançant un dard, est un Circassien dans son habillement de maison. Les hommes de la Cabarde sont nerveux et bien faits, et ne négligent rien pour se donner une taille svelte. La beauté des Circassiens est d'avoir la poitrine et les épaules larges, et le bas de la taille mince; ils ont les cheveux chatains, la tête ovale, et le nez long et délié. La planche ci-dessus, et la suivante n.° 12, offrent les portraits de Circassiens de diverses classes dessinés par M.r Pelagio Palagi : la première à droite de la planche 11 représente un Khan de Circassiens; la première et la dernière de la planche 12 sont deux Circassiens du Kuban; la figure assise de la même planche présente un Circassien de distinction, l'autre qui suit, un Cabard du Caucase, et la seconde à gauche un Prince Circassien.

Beauté des Circassiennes.

Les femmes de la Circassie étaient renommées pour leur beauté; mais beaucoup de voyageurs ont rabattu de l'idée qu'on en avait eue jusqu'alors. Il est bon néanmoins d'observer, que les femmes qu'on envoye aux harem de Turquie et de Perse, ne sont pas toutes Circassiennes, parce que ce peuple n'est pas dans l'usage de ven-

dre les siennes, mais bien celles des autres peuples du Caucase ou des contrées voisines, qui, vendues par des Circassiens qui les ont achetées et élevées, passent pour Circassiennes. On prétend même que les belles femmes sont rares en Circassie. « Je n'ai point trouvé, dit le Doct. Kimmel, cité par le Comte de Rechberg, de femmes Circassiennes d'une grande beauté, et quelques officiers qui ont demeuré long-tems dans le Caucase, m'ont assuré que les belles femmes y sont fort-rares „. M.r Klaproth dit que les Circassiennes sont les plus belles femmes du Caucase. Rechberg cherche à concilier ces contradictions: on ne peut nier, dit-il, que la race Circassienne ne soit une des plus belles du globe, mais l'éducation gâte en partie les dons qu'elle a reçus de la nature. Le plus haut degré de beauté pour les Circassiennes est d'avoir un corps extrêmement mince: pour qu'elles l'aient tel, on les étreint fortement dès l'enfance dans une ceinture de cuir; on va même jusqu'à leur faire disparaître entièrement le sein dans un corset de même matière, et on ne leur donne en même tems que très-peu de nourriture, afin que rien ne puisse mettre obstacle à l'effet de cette mode bizarre. L'emploi de semblables moyens ne peut manquer de détruire en grande partie leurs charmes. Voy. les figures de la planche 13, qui est aussi l'ouvrage de M.r Palagi. Les femmes de la classe du peuple jouissent de beaucoup de liberté: voyez la première figure à droite de la même planche: celles des serfs paraissent souvent en public sans voile. Les jeunes filles gardent le costume de l'enfance jusqu'à leurs premières couches, ensuite elles prennent l'habillement des femmes mariées, et se couvrent la tête d'un linge blanc, qu'elles s'attachent sous le menton.

Danse. La danse est en Circassie un amusement commun à toutes les classes. On y voit des troupes de dix ou douze pauvres allant de rue en rue exécuter des danses nationales: les uns jouent d'un instrument semblable à un clairon; les autres, rangés sur une même ligne, battent des mains en mesure, en criant sans cesse *a-rira a-rira*. Les danseurs se placent vis-à-vis cette espèce d'orchestre, qu'ils ne surpassent point en habileté, tout leur savoir se bornant à faire une pirouette sur la pointe du pied, à lever tantôt un bras et tantôt l'autre, à se courber en joignant leurs mains sur le dos, et à pousser de tems à autre des cris de joie perçans. Voy. la planche 14 dessinée par le même peintre.







Palagi inv. e dis. *A. Biasioli inc. all' A. T.*



La langue Circassienne diffère de toutes les autres, et offre beaucoup de difficultés aux étrangers qui veulent l'apprendre, à cause du sifflement de ses sons; elle s'écrit avec des caractères Tartares, et a plusieurs dialectes; mais le vrai Circassien se parle dans la Cabarde et la tribu de Beslen le long des bords de la Laba. M.r Klaproth assure que les Circassiens n'ont point de livres écrits dans leur langue, et que cette nation belliqueuse dédaigne les arts et les lettres. Outre la langue vulgaire, ce peuple a encore deux dialectes dont il fait usage dans ses excursions, et qu'il tient secrets: l'un est le *Schakobsché* et l'autre le *Farschispé*: le premier est un idiome tout-à-fait particulier; et le second ne diffère de la langue vulgaire, que par l'insertion qu'on fait dans tous les mots de certaines syllabes, telles que *rè* ou *fè*. Il est un chose à remarquer dans la langue Circassienne, c'est qu'on y trouve la plupart des mots Polovtzi dont fait mention l'ancienne histoire de Russie: cette circonstance pourra peut-être conduire les savans à découvrir l'origine d'un peuple, sur lequel on a formé pendant long-tems beaucoup de conjectures. Les nobles parlent en grande partie la langue Tartare, qui est répandue non seulement dans le Caucase, mais encore dans toute l'Asie Occidentale. *Langue.*

Les Basians, dont le pays est au dessous des Circassiens, et sur le côté des Souaniens, sont les anciens habitans de la Cabarde: poursuivis par les cavaliers Circassiens, ils ont été obligés d'aller se refugier au sein de montagnes escarpées, arides et couvertes de neige, où il vivent maintenant dans la dépendance de leurs anciens persécuteurs dont ils sont encore tributaires. Ils forment trois tribus qui sont celles des Schègèmes, des Bakars et des Karachas. On trouve parmi eux des traces de christianisme, et ils ont une église fort-ancienne, où l'on conserve encore un évangile et des rituels en Grec. Les Basiens nourrissent une quantité de gros bétail: ils recueillent du millet et de l'avoine, et tirent du plomb des mines du Kargagin-Tau. Reineggs a trouvé dans leur pays beaucoup de choses intéressantes en histoire naturelle, telles que des exhalaisons sulphureuses, des sources chaudes, de la poudre d'or, et des colonnades de basalte à prismes de trois, cinq, huit et neuf faces. Basians. *Tribus. Culte.* *Productions et qualité du sol.*

Les Ossètes habitent au levant des Basiens: leur pays s'étend depuis les sources du Terek jusqu'aux branches septentrionales du Kur: à leur habillement, à leurs cheveux chatain-clair, et à leur barbe *Ossètes.*

rouge, on les prendrait pour des paysans de la Russie septentrionale.
Mœurs. Quoique sujets de la Russie, les Ossètes n'en vivent pas moins dans une sauvage indépendance; ils ont des mœurs fort-simples: leur salut consiste, pour les hommes, à se toucher la poitrine, et pour les femmes le sein. Les funérailles d'un Ossète se font avec une ostentation de douleur accompagnée de beaucoup de bruit: les femmes se déchirent le sein, et menacent de se jetter en bas d'un rocher; après cela, on mange et on boit pendant trois jours en honneur du défunt. Les maisons des Ossètes sont de petites forteresses. On trouve dans leur pays des milliers de cavernes d'environ dix huit pieds de hauteur, qui ont été creusées à main d'homme dans les flancs de monts escarpées; elles sont maintenant abandonnées, *Tribus.* mais on y reconnait des traces de leurs anciens habitans. La tribu la plus considérable des Ossètes est celle des Dugores, qui sont, dit-on, tributaires des Badilles, espèce de chevaliers qui font leur séjour dans la partie la plns élevée de ces monts, et sont séparés par une petite rivière, de la tribu des Nitigures qui est inconnue. Les Scherkessats ont des bois sacrés, partagés en plusieurs sections selon le nombre des familles: tous les ans ils célèbrent des fêtes qui dureut huit jours, et les voyageurs ainsi que les passans sont invités à y prendre part. Les Dinfares, peuple républicain, affrontent et battent les Dugores: il y a dans leur canton une caverne dite de Saint Nicolas, ce qui semble indiquer leur ancienne religion.

Kistes. Au levant du pays des Ossètes et vers le nord, entre les deux rivières de Sunschie et d'Aksai, est la Kistia ou la Kistesie contrée montueuse, couverte de bois et de paturages. Les diverses tribus sauvages qui l'habitent sont appelées Kistes par les Georgiens, et Mizshegis par les Tartares; la principale est connue sous le nom *Inguschés, Karabulaks, Schietschenzes.* d'Inguschés ou Intuschés. On y remarque encore les Schietschenzes ou Tétenzes, les Karabulaks et les Tusches. Ils portent à la guerre un bouclier, usage qui les distingue de tous les habitans du Caucase. On aperçoit chez les Inguschés quelques traces de christianisme: ils peuvent mettre cinq mille hommes sous les armes, et prennent le nom de *Lamur*, qui veut dire montagnards. « J'ai vu, dit Pallas, deux de leurs députés au camp de Baksan, et jai fait faire leurs portraits pour donner aux lecteurs une idée précise de la physionomie qui caractérise ce peuple, de sa stature, et de sa manière de s'armer: ce qui a été parfaitement exécuté par le





peintre que j'avais chargé de ce travail „. Sa prononciation ressemble à celle d'un homme, qui aurait la bouche embarrassée de petits caillons. Il est, dit-on, loyal, brave, jaloux de son indépendance, et n'obéit qu'à ses anciens, qui sont en même tems ses sacrificateurs. Ce sont presque les seuls habitans du Caucase chez lesquels s'est conservé l'usage du bouclier, qui est en bois couvert d'un cuir, et garni de lames de fer ovales. Leur lance courte et noueuse leur sert non seulement à se défendre, mais encore, en la fichant en terre, à appuyer sur ses nœuds le bout de leur carabine pour tirer juste. Voy. les deux figures à la gauche de la planche 15. Les Karabulaks sont remarquables par leur idiome, qui semble être celui des fameux Alains. La ville de Théodosie en Tauride s'appelait Ardauda, mot Alanique, qui signifie sept Dieux, et dont le sens est encore le même chez les Karabulaks. Les Schietschentzes habitent sept grands villages: ce peuple que ses montagnes inaccessibles mettent à l'abri des Cosaques, pousse quelquefois ses rapines jusqu'au delà des frontières Russes. La première figure à droite de la planche 12 représente un Schietschentze; ses armes, son habillement et les traits de son visage sont les mêmes que ceux des Inguscches, des Kistes et des Tusches. Ces derniers sont au sud-est, et ils ont le chat en grande vénération. On dit que le père y donne à son fils, dès l'âge de six ou sept ans, une jeune fille pour épouse, et qu'il remplit lui même les devoirs du mari, jusqu'à ce que celui-ci soit parvenu à l'âge de puberté; les enfans qui naissent de cette union font partie de la famille: cet usage singulier subsistait il n'y a pas encore long-tems dans la Russie Européenne.

Caucase oriental divisé en Daghestan et Lesghistan.

La partie orientale du Caucase, qui est l'ancienne Albanie, est divisée en un nombre infini de districts qu'on comprend sous deux dénominations, savoir; le Daghestan, qui embrasse toutes les descentes du Caucase vers la mer Caspienne; et le Lesghistan qui renferme les vallées les plus hautes, du côté du pays des Kistes et de la Georgie. Cependant les limites du Lesghistan varient suivant le sort des guerres continuelles qui ont lieu entre les brigands appelés Lesgues, et les autres nations du Caucase. Ces Lesgues, qui semblent être les Lesgues de Anciens, se font redouter par leurs brigandages perpétuels. Accoutumés à souffrir la faim et la soif, il ne portent dans leurs courses que peu de provisions dans des outres: lorsqu'ils sont réduits à la dernière extrémité, le sort décide quel est celui d'entre eux qui doit servir de pâture à ses

Lesgues.

camarades. Leur genre de vie et la pureté de l'air qu'ils respirent, prolongent au delà des bornes ordinaires leur existence. Peu d'instans avant de mourir, le vieux Lesgue, s'il ne périt pas sur un champ de bataille, fait venir ses héritiers, et après leur avoir indiqué le lieu où il a caché son argent et ses bijoux, il meurt le sourire sur les lèvres. Leurs femmes, dont on vante la beauté, se distinguent encore par leur bravoure et leur intrépidité. Plusieurs de leurs tribus sont Mahométanes: on trouve parmi eux quelques traces de christianisme, mais la classe la moins civilisée adore encore le Soleil et la Lune. Le district d'Avar ou Aor, le reste des Aorses, ainsi que les descendans des fameux Avars, portent aussi le nom de Cusang, qui veut dire empire des Cuns ou des Huns. Ces diverses peuplades forment environ quinze cents familles Mahométanes, vivant en paix sous l'autorité d'un Khan, qui passe pour un des Princes les plus puissans du Caucase, et dont l'habitation se distingue des autres par des fenêtres vitrées. Les tribus de Dido et d'Unso habitent les montagnes au dessus du district des Schars; elles mènent paître leurs troupeaux dans le Kascheti, et vivent dans une heureuse oisiveté. Les Kabutsches demeurent, dit-on, près de Dido au levant. Les Andes habitent, selon Guldensted, le long d'un des bras de la rivière Koisou. Les Acusches, les Kuvesches et les Zudacars sont trois autres tribus, dont le pays s'étend le long de la frontière du Daghestan. Les Kuvéses ou Kubasches méritent d'avantage notre attention; ils jouissent d'une certaine aisance, et sont laborieux, sobres, polis et sincères. Les Kubasches sont les courtiers du commerce qui se fait entre la Perse et la Russie, et ils portent à Kisliar une grande quantité de coton: ceux qui restent au pays y font des ouvrages en fer, en or et en argent, ainsi que des cuirasses, des mouchoirs fins, des manteaux de feutre et des tapis: leurs femmes sont adroites, spirituelles, agréables, et elles travaillent à la broderie. Les Kubasches ne veulent parmi eux ni oisifs ni mendians; ils jouissent d'une réputation de probité et d'intégrité telles, que les Princes des Lesgues déposent chez eux les trésors qu'ils ont amassés, et que les nations voisines les prennent pour juges. Ils sont Mahométans, mais ils n'ont qu'une seule femme; et douze de leurs anciens sont chargés de la garde d'un trésor, qui est le produit du travail commun. Les Kasicumusches, à la fois pasteurs et brigands, habitent le long d'une des branches du Koisou. Les Kaidasches ou Karakaidasches occupent les districts

Avars.

Dido, Unso etc.

Kuvèses ou Kubasches.

Kasicumasches, Kaidasches.

qui sont entre les villes de Tarku et Derbend ; ils sont agiles à la course, et manient bien le sabre et le fusil : leurs fertiles vallées sont parsemées de jolis villages : leur Prince s'appelle Uzmey ; et il fait, dit-on, allaiter son fils par toutes les femmes du pays, dans la vue, sans doute, de leur inspirer plus d'amour pour leur nouveau Souverain. Les Karaels ont quelques villages aux environs de Tabasseran, qui est un autre district florissant, gouverné par un Prince particulier.

Tartares du Caucase oriental. Koumouches et Trucmènes.

Il y a en outre dans le Caucase oriental deux nations Tartares qui sont, les Koumouches et les Trucmènes ; les premiers sont au nord du Daghestan sur les bords de la mer Caspienne, et au nombre d'environ douze cents familles, qui obéissent à certains Beys, et habitent dans des cabanes d'osier ; les seconds s'étendent sur toute la côte orientale du Caucase, mais surtout dans le Daghestan méridional, et dans toute la province du Chirvan. Ces Nomades parlent le dialecte Turc de la langue Tartare, et sont soumis à leurs Khans héréditaires, dont les plus puissans font leur résidence à Kupa, à Schiamaschia et à Salian.

Les Trucménes ou Turcomans, dit Pallas, sont bien faits, et pleins d'esprit ; ils vivent dans l'aisance, et sont, de tous les habitans des stepps, ceux qui mettent le plus de luxe dans leurs vêtemens. Ils vont ordinairement à cheval, armés d'un arc et d'un carquois bien ornés, et sont très-habiles dans l'usage qu'ils en font : de beaux sabres et de riches ceintures font partie de leur habillement, qui est le plus souvent d'une étoffe de couleur cramoisi : voy. la fig. au milieu de la planche 15. La plupart porte des bonnets, garnis de peaux d'agneaux noirs ; ils se rasent la tête, et plusieurs se coupent aussi les moustaches. L'habillement de leurs femmes ne diffère pas de celui des Nogaies ; et elles portent, comme les femmes Tartares d'Astrakan, un anneau passé dans une de leurs narines.

Limites du Daghestan et du Schirvan.

Le nom Daghestan signifie pays de montagnes, et le sens en est aussi indéterminé que celui de la dénomination de Gorsks ou habitans des monts, que les Russes donnent à la plupart des petites peuplades répandues dans le Caucase. Les limites du Chirvan sont également incertaines : l'usage et les circonstances les font commencer, tantôt à Derbend et tantôt à Baku. Le pays des Kumusches est compris entre les courans du Terek et du Koisou, et embrasse le golfe ainsi que la péninsule d'Agraschianskoi : l'endroit le plus remarquable est Endery, marché où les Lesgues vont vendre le

Villes et lieux principaux.

fruit de leurs rapines. Au midi du Koisou on trouve le territoire d'un chef Tartare, qui prend le titre de Schiamkal, et réside à Tarku, ville de dix mille ames au bord de la mer Caspienne. En remontant le Koisou on arrive dans la souveraineté de Schiunsangha. Sur la croupe orientale des montagnes on rencontre la ville de Kubaschia, qui contient six mille habitans industrieux. Le Prince Uzmey pousse les frontières de ses domaines jusqu'à Derbend, et fait son séjour à Barschli. La Ville de Derbend, renfermée entre les montagnes et la mer, compte environ sept mille maisons : ses murs larges et élevés étonnent le voyageur, mais ne sont pas capables d'arrêter une armée ; et son port, qui n'est guères sûr, est le centre d'un très-petit commerce. Là, commence à se faire sentir l'influence d'un climat plus doux : le territoire des villes de Derbend, de Kura et de Kuba peut être mis au nombre des contrées les plus agréables. Les moissons y rendaient, au dire de Strabon, le cinquante pour un, et s'y renouvellaient deux ou trois fois par an : le sol en est encore si gras aujourd'hui, qu'il ne faut pas moins de six à huit bœufs pour une charrue. On en exporte une grande quantité de froment, de l'orge, du safran, du coton et des fruits de différentes sortes : les Persans donnent au territoire de Kuba le nom de paradis des roses, et il y a des endroits où l'on voit sortir un cep de vigne de chaque fente de rocher. Les villes de Tabasseran, d'Acuti et autres sont les chefs-lieux de petites principautés disséminées dans les montagnes. Le Khan de Kura étend sa domination jusqu'à la mer, où la rivière Samur, qui est probablement l'Albane des Anciens, décharge le volume de ses eaux par dix ou douze embouchures. Kuba, qui est le lieu de la résidence du Khan le plus puissant de ces contrées, ne contient guères que cinq mille maisons. Plus bas que Kuba est le bourg de Schiabran, bâti par les Juifs sous le nom de Samarie. Toutes ces villes adossées au Caucase du côté de l'orient regardent la mer Caspienne. La nouvelle Schiamaschia, ville mercantile de cinq mille ames, passe pour être la capitale du Schirvan.

Ville de Derbend.

Fertilité du Daghestan méridional.

Péninsule d'Apschéron.

A l'orient de Schiamaschia le Caucase commence à s'abaisser : une grande langue de terre s'avance dans la mer Caspienne, et forme la péninsule d'Apschéron ou Okoressa, dont le sol argilleux et salin n'offre qu'une végétation languissante : les célèbres sources de Naphte qu'on y voit sont un objet de curiosité pour les étrangers, et un trésor inépuisable pour la ville de Baku. Les principales sont à Balagan, et l'une d'elles rend cinq cent francs par

Sources de Naphte.

jour. Non loin de là est le lieu qu'on appelle la campagne de feu, qui a environ un verst carré, et d'où s'échappe continuellement un gàz inflammable. Les Guèbres ou adorateurs du feu, dont nous avons déjà parlé, y ont bâti plusieurs petits temples, dans l'un desquels on a planté en terre, près de l'autel, un large tube par où sort une flamme couleur d'azur, plus pure que celle de l'esprit de vin. Il y a près de Bak une colline qui donne du naphte blanc, mais en petite quantité : les Russes s'en servent comme d'un cordial, et l'appliquent encore extérieurement. A peu de distance de là, on trouve deux sources bouillantes comme le naphte, dont l'eau est imprégnée d'une argille couleur d'azur qui se condense. Le Khan de Baku tire du naphte un revenu de quarante mille roubles. Cette ville, qui a une rade peu sûre, et pourtant la meilleure de toute la côte, exporte en Russie, outre le naphte, du coton, du riz, avec un peu de vin et d'opium : son territoire fournit encore du sel, qu'on extrait de plusieurs lacs ou marais salins. *Ville de Baku.*

Nous finirons ici cette description des nations du Caucase, que la multiplicité des objets ne nous a pas permis de resserrer dans des bornes aussi étroites que nous l'aurions désiré.

TURCS OTTOMANS.

Notions générales sur l'origine, les conquêtes et le caractère des Turcs Ottomans.

L'Anatolie ou Asie mineure, l'Arménie, la Mésopotamie, la Syrie, la Palestine et les autres provinces de la Turquie Asiatique, ont déjà été décrites dans le volume précedent, avec toute la précision qu'exigeaient des pays autrefois si célèbres. Nous devrions traiter maintenant du costume des Turcs Ottomans, comme étant un peuple qui appartient à cette vaste partie du monde, si nous ne jugions pas plus à propos d'en renvoyer la description à l'article de l'Europe, où ils occupent une si grande étendue de pays, et où le siége de leur empire est fixé depuis plusieurs siècles. Nous nous bornerons donc ici à rechercher l'origine de ce peuple, et à exposer en peu de mots, sur les traces du savant Malte-Brun (1) et autres écrivains fidèles, la manière dont il est parvenu à étendre ses possessions, et à régner jusques dans nos contrées.

Les ténèbres qui enveloppent l'histoire des nations Turques nous dérobent encore l'origine de cette tribu devenue si fameuse dans la suite sous le nom d'Ottomans, qu'on prononce en Arabe Oschmans. Le berceau des Turcs, dit Castellan (2), comme celui de presque tous les autres peuples, est entouré d'épais nuages: les uns le placent chez les Tartares du Caucase; d'autres chez les anciens Parthes; il en est enfin qui le portent jusques dans le pays des Scythes ou Tartares-Nomades, habitans des régions situées entre la Sarmatie et le Tanaïs, qui après avoir parcouru toute l'Asie, subjuguèrent le Turquestan, d'où est dérivé le nom de Turcs. Quelle que soit son origine, aucun peuple, depuis les Romains, n'a étendu aussi loin ses armes et sa puissance. Rome possédait bien, il est vrai, quelques provinces dont les Turcs n'ont pu s'emparer; mais aussi ces derniers règnent sur des pays qui étaient entièrement inconnus aux Romains. Du tems de Mahomet, les Turcs étaient confondus dans la foule des Barbares qui regorgeaient de tous côtés, dans les vastes déserts de cette portion de la Tartarie appelée Turquestan, et s'entre-détruisaient sans laisser aucune trace dans l'his-

(1) Géographie Universelle, tom. III. liv. 51. Continuation de l'Asie etc.

(2) Mœurs des Othomans, *Paris*, 1812, vol. premier.

toire. Ils ne se sont réunis en corps de nation, qu'après avoir adopté les lois et la religion de ce hardi novateur, époque à laquelle ils acquirent ce caractère marqué, cet ascendant terrible qui devait avoir tant d'influence sur les destinées de l'Europe. Nous avons déjà vu qu'aux dixième, onzième, et douzième siècles, une tribu de Turcs gouvernée par des Princes de la race Seldgiuchide formait un état considérable, qui, sous le nom de Sultanat de Konia ou Rum, embrassait l'Asie mineure avec l'Arménie et la Georgie. Cet état fut détruit par les Mongols vers l'an 1308, et de suite l'on vit paraître à sa place la puissance Ottomane. Le savant De-Guignes croit prouver que ces Ottomans étaient une tribu du Cumau, qui avait été chassée du Corassem par ces mêmes Mongols, et était venue s'établir sur le mont Taurus sous la protection des Sultans de Rum, vers l'an 1231. Quoiqu'il en soit, un des chefs de ces tribus, appelé Othman, se rendit indépendant vers l'an 1300; et ses successeurs, après avoir changé leur titre d'Emir en celui de Sultan, parvinrent dans le cours d'un siècle à étendre leur domination depuis l'Euphrate jusqu'au Danube. Déjà la Thrace, la Servie, la Macédoine et la Thessalie étaient dans leur dépendance; déjà Constantinople se voyait enfermée dans le cercle de leurs conquètes, lorqu'en 1402 Tamerlan défit Bajazet I.er L'empire Ottoman parut alors prêt à s'écrouler, Constantinople respira; mais Mahomet I.er, aidé du Visir Ibrahim Khan, rétablit les affaires. Le grand Amurat II lutte contre Uniade et Scanderberg, ennemis dignes de lui, et punit la perfidie des Chrétiens par la destruction de leur grande armée à Varna. Mahomet II s'empare de Constantinople en 1453; rien ne résiste à ses armes depuis Trébisonde jusqu'en Bosnie, il soumet la Crimée, et ses flottes viennent même attaquer l'Italie. En 1517 Selim I.er renverse le Sultanat des Mameluks, et soumet la Syrie et l'Egypte. Rhodes est enlevée à ses vaillans Chevaliers. La Hongrie, déchirée par les guerres civiles, ouvre en 1529 la route de Vienne à Soliman II; mais cette ville devient le terme fatal des succès du croissant. Selim II prend l'île de Chypre aux Vénitiens. En 1571 l'armée navale des Turcs est défaite près de Lépante, mais cet événement n'a point de suites importantes pour eux. Une série de Sultans pusillanimes, et les révolutions du sérail jètent dès lors des germes d'anarchie dans l'empire. Sous Mahomet IV, cette nation semble reprendre de l'énergie; elle fait la conquête de l'île de Candie, et assiège Vienne une seconde fois en 1685:

Conquêtes.

Prise de Constantinople.

Premier et second siége de Vienne.

la conquête de Bagdad annonce la supériorité des Turcs sur les Persans, mais Constantinople n'a plus ni Solimans, ni Amurats. Un siècle se passe dans des guerres fréquentes, et nullement décisives: Azof au nord, conquise en 1642, est tour-à-tour perdue et reconquise. La Morée insurgée en 1599, rentre peu de tems après sous la domination Turque. L'Autriche, qui, en 1699 et en 1718, avait obtenu de grandes cessions en Servie et en Valachie, perd ces avantages par le traité de 1739, qui oblige les Russes même à restituer les conquêtes qu'ils avaient faites sous Munich. Néanmoins cette guerre révèle aux Russes et à l'Europe le secret de la faiblesse Ottomane. Peu de tems après la Russie ose lutter seule contre les Turcs, et les écrase par terre et par mer. Romanzow passe le Danube, et la flotte d'Orlow fait le tour de l'Europe: les flammes dévorent la marine Turque dans la baie de Schesmé. Le traité de 1774 donne l'indépendance au Kuban et à la Crimée, livre aux Russes les places les plus importantes de ces deux pays, et ouvre à leur marine la mer Noire et le canal des Dardanelles. La Porte Ottomane a bien cherché à éluder d'aussi dures conditions; mais il n'en est résulté pour elle que l'occupation de la Crimée par les Russes en 1783, et cinq ans après une guerre ouverte contre la Russie et l'Autriche. Cette guerre, qui semblait menacer l'expulsion des Turcs de l'Europe, se termina par la perte d'Otsschakow. Mais bientôt la Russie sut profiter habilement de l'évènement de la révolution Française, pour engager le Turc à une alliance qui lui a été plus funeste que la guerre. Un Divan faible ou corrompu sacrifia à l'espoir de reprendre l'Egypte l'indépendance de l'empire. Les escadres Russes passèrent sous les murs sacrés du sérail: des troupes de cette nation s'établirent dans les îles de la Gréce: son nom est invoqué par les rebèles de la Servie et les mécontens de la Valachie, et la Turquie se voit serrée chaque jour de plus en plus par les Russes.

Décadence de la puissance Ottomane.

Frontières de l'empire Ottoman.

Les frontières de la Turquie offrent presque de toutes parts l'image des désastres d'une fortune ennemie. En Afrique il ne lui reste plus qu'une souveraineté précaire. L'Arabe insulte aux limites incertaines de la Syrie. Ses frontières du côté de la Perse n'ont pas changé depuis plus d'un siècle; le Pacha de Bagdad et les Turcs ne lui prêtent plus qu'une obéissance équivoque. Du côté de la Russie, on ne saurait guères déterminer ses frontières: actuellement elles s'étendent depuis le Phase jusqu'au Danube. Vers l'Autriche, les montagnes de la Transylvanie, et en partie le cours du Danube et

de la Save établissent en quelque sorte une limite naturelle, dont l'inutilité est un effet nécessaire de la position de la Dalmatie, qui enveloppe la Bosnie et la Servie. Quant à la population, on ne peut pas prétendre de la connaître dans un Etat, où les moyens d'en faire le recensement sont inconnus.

Constitution physique des Turcs.

Tout le monde s'accorde à désigner les Turcs comme des hommes grands, robustes, bien faits, ayant une physionomie rude, mais souvent noble, le teint basané, et les cheveux plutôt bruns que noirs. L'ampleur de leur vêtemens, l'usage imposant du turban et de longues moustaches ajoutent encore à la gravité naturelle de leur maintien: ce dernier ornement est sacré pour eux comme pour tous les peuples Asiatiques. Leur extérieur n'a rien qui rappelle en eux l'origine Mongolle, que leur donnent les écrivains de leur nation: si l'on remarque en eux quelque différence avec les autres peuples Tartares, elle est toute à leur avantage, et ne peut s'attribuer qu'au mélange de leur race avec le sang Européen. Leur langue d'ailleurs, au dire des connaisseurs, présente dans ses élémens fondamentaux beaucoup de rapports avec le Tartare. Mais les écrivains Turcs ont introduit dans le beau style une quantité de mots et de phrases empruntés des richesses de l'Arabe ou de l'élégance du Persan moderne: ce qui a fait donner à la langue Turque le nom de *Mulemma* ou Cavale-Pie. Comme les Turcs sont, de tous les peuples de l'Asie centrale, les derniers venus en Europe, et le souvenir de leur puissance et de leur gloire leur ayant inspiré beaucoup d'orgueil, ils conservent encore aujourd'hui, surtout dans les provinces Asiatiques, la croyance religieuse, les coutumes et les mœurs qu'ils avaient il y a trois siècles: persévérance louable, si elle avait la politique pour guide! Une nourriture frugale, qui consiste le plus souvent en végétaux; l'abstinence du vin; l'habitude des exercices de force; une hospitalité grâve et cérémonieuse; beaucoup de silence et de dévotion extérieure; des habitations simples et paisibles; des jardins romantiques et solitaires, tels sont les principaux traits qui donnent à la vie des Turcs, et, l'on peut dire, aux Orientaux en général, un caractère original et singulier. Le Turc indolent ne sait point ce que c'est que l'agitation de nos sociétés: il repose mollement sur les coussins de son sopha, fume son tabac de Sourie, se rechauffe avec son café de Moka, et s'amuse à regarder les danses de ses esclaves: quelques grains d'opium le transportent dans le troisième ciel

S'ils sont d'origine Mongolle ou Tartare.

Langue.

Caractère original.

au milieu de beautés immortelles; mais il s'en faut bien que dans cette vie terrestre, la polygamie lui fournisse cette moisson de plaisirs licentieux, dont ce seul nom excite l'idée chez les autres peuples de l'Europe. La polygamie n'est qu'une espèce de luxe réservé aux riches et aux Grands. Beaucoup de Turcs semblent avoir un fond de douceur naturelle: ce sentiment d'humanité, qui empêche aux Indiens de tuer les animaux, se fait aussi apercevoir chez les maîtres du Bosphore. Plus d'un voyageur a eu occasion d'observer dans les Turcs de la Morée, de la Natolie et de Candie des mœurs pures, l'image du bonheur domestique, et une hospitalité vraiment patriarchale. Mais l'orgueil extrême de cette nation, que la dureté de ses manières rend encore plus choquant, a tellement indisposé la plupart des voyageurs, qu'ils n'ont cru voir en elle qu'une horde féroce, ignorante, grossière et incapable de toute espèce de civilisation. L'Europe a oublié la politique, la puissance et la gloire des Solimans et des Amurats; un mépris aussi injuste qu'outré a succédé en nous à de honteuses terreurs, et à un étonnement mêlé d'admiration; mais c'est une vérité qui ne peut être assez répétée, que les nations ne sont que ce que les lois et les institutions les font être, ainsi que nous le verrons par le tableau que nous présenterons à nos lecteurs du costume de cette nation jadis si célèbre.

DES SCYTHES.

INTRODUCTION.

Les savans ne se sont jamais plus fréquemment ni plus étrangement trompé, que dans les compilations qu'ils nous ont données sur l'histoire des Scythes. C'est ainsi que s'exprime le docte Pinkerton, dans l'introduction de son ouvarge sur l'origine et les divers établissemens des Scythes ou Goths (1). Ces peuples, continue-t-il, ont été confondus avec les Celtes, malgré que les écrivains de l'antiquité aient été d'une opinion contraire, et qu'ils n'aient peut-être jamais marqué autant de différences entre deux races d'hommes, qu'ils en ont établi entre les Scythes et les Celtes. On a pris les Scythes pour les Sarmates, contre le sentiment de tous les Anciens, qui, dès le siècle d'Hérodote, les distinguent soigneusement de ces derniers. Plusieurs auteurs modernes ont cru que cette nation était la même que les Tatares ou Tartares, erreur la plus étrange de toutes, en ce que les Tartares (2) ont été totalement

(1) Recherches sur l'origine et les divers établissemens des Scythes ou Goths etc. Ouvrage traduit sur l'original Anglois de J. Pinkerton, avec des augmentations etc. *Paris*, 1804, in 8.°

(2) Le nom de Tartare, aussi vague pour nous que celui d'Indien, n'a en lui même qu'une signification peu étendue, car l'usage n'en remonte pas au delà du XII.e siècle, et on ne l'employait dans le principe que pour désigner une petite nation, qui était peut-être un reste des anciens Huns, subjugués par les Mongols sous Gengyz-Kan, malgré que M.r De-Guignes prétende, dans ses relations Chinoises, que les Huns étaient eux mêmes des Mongols. Mais par une suite de l'habitude où nous sommes, de donner aux noms propres, dans l'usage que nous en fesons, une extension qu'ils n'ont pas réelement, nous appliquons celui-ci presqu'à la moitié de l'Asie. Les Usbecks sont actuellement la principale nation Tartare: les Calmoucs ne sont point Tartares, mais Mongols, peuple considérable, qui parle un langage différent. Les Mantchoux, autre grand peuple, sont tout-à-fait distincts des Tartares: les peuplades à l'est de la Lena viennent de l'Amérique, et différent de toutes les autres nations Asiatiques, comme l'ont demontré Tooke dans son ouvrage sur la Russie, et Lesseps dans son voyage au Kamtschatka.

ignorés des Anciens, jusqu'à l'époque où les Huns parurent sur la scène du monde, et envahirent le territoire des Scytes d'Orient. Ces peuples n'étaient donc, selon l'opinion de Pinkerton, ni Celtes, ni Sarmates, ni Tartares; il formaient une nation particulière bien distincte et bien caractérisée, appelée Scythes par les Grecs, qui leur ont conservé ce nom jusqu'à la prise de Constantinople; mais les Latins, qui dans la suite apprirent à les connaître à leurs dépens, les nommèrent Goths, comme ils se nommaient eux mêmes. Pinkerton donne pour vérité historique, que les Scythes ou Goths partirent des contrées voisines de la mer Caspienne et du Pont-Euxin pour venir en Europe, en s'avançant vers le nord-ouest; et que la Scandinavie, au lieu d'être la région d'où ils sont sortis, comme quelques-uns l'ont écrit, est au contraire le dernier point où ils se sont arrêtés.

Nous laisserons aux écrivains jaloux de faire pompe d'une profonde érudition, le plaisir de s'étendre en recherches minutieuses sur l'identité des Scythes, des Gètes et des Goths, ainsi que sur leur origine et leurs divers établissemens : car, outre qu'on ne sait que très-peu de choses sur l'antiquité de ces peuples errans, sans litterature et sans monumens, nous n'oublions pas d'un autre côté, que notre principal but est de donner la description du costume des peuples: ce que nons allons faire rapidement pour celui-ci, en prenant pour guide les opinions les plus accréditées des auteurs anciens et modernes.

Mais avant de commencer cette description, il est bon d'avertir nos lecteurs une fois pour toutes, que les notions que nous avons sur les Scythes, nous venant en grande partie d'Hérodote et autres écrivains Grecs, qui ne pouvaient pas être les amis d'un peuple, par qui leur pays fut tant de fois envahi, ravagé et presque détruit, nous ne devons pas croire aveuglement toutes le relations qu'il nous en donnent, et dont plusieurs, à dire vrai, sont bien déshonorantes pour cette nation antique et belliqueuse. Nous aurons occasion dans le cours de cet ouvrage d'en réfuter quelques-unes, et d'en rejeter d'autres tellement horribles, qu'elles passent les bornes de toute croyance, surtout quand on les met en parallèle avec le portrait que fait de ces mêmes Scythes Justin, dont Boccart et autres écrivains éclairés ont savamment défendu le témoignage.

DESCRIPTION DE LA SCYTHIE.

SANS nous arrêter au récit extravagant que fait Hérodote sur l'origine du nom donné anciennement à cette vaste étendue de pays appelé Scythie (1), nous dirons seulement, que certains écrivains le font dériver du mot Grec σκυξεθαι, qui exprimait dans cette langue la férocité de la physionomie, et le caractère des peuples qui habitaient cette contrée ; et que d'autres croyent en voir l'étymologie dans le mot Teutonique *scheton* ou *schuten*, qui veut dire *lancer* : ce en quoi ces peuples étaient très-fameux selon ce qu'en rapportent Hérodote, Lucien et autres ; ensorte que dans cette hypothèse, le mot Scythe signifierait proprement un habile archer. *D'où dérive le mot de Scythie.*

La Scythie, selon l'opinion des lettrés Anglais dans leur Histoire Universelle, commençait à l'Istre ou Danube, qui était la limite du pays des Celtes, et s'étendait depuis le vingt cinquième degré environ de longitude orientale jusqu'au cent dixième. On la divisait en Scythie Européenne et en Scythie Asiatique ; elle comprenait les deux Sarmaties, ou comme les appellent les Grecs, Sauromathias, pays connu aujourd'hui sous le nom de Tartarie des Circassiens, qui séparait l'une de l'autre ces deux Scythies. Mais les Sarmates, s'il faut en croire Hérodote, liv. IV, différaient si *Géographie de la Scythie.* *Scythie Asiatique et Européenne.*

(1) Hérodote raconte, liv. III, qu'Hercule étant allé dans la Scythie, qui n'était pas encore habitée, et les jumens attelées à son char s'étant écartées du chemin pendant qu'il dormait, il arriva qu'en les cherchant il rencontra un monstre moitié femme et moitié serpent, qui lui promit de les lui faire retrouver s'il voulait coucher avec lui. Le héros ayant consenti à tout ce qu'il désirait, le monstre lui demanda, au moment de son départ, ce qu'il devait faire des trois enfans qu'il avait déjà conçus de lui. A cette demande Hércule lui laissa un de ses arcs avec son baudrier, au bout duquel était suspendue une coupe d'or, en lui disant, que lorsque ces enfans seraient devenus grands, il gardât celui qui aurait pu bander son arc, et renvoyât les deux autres. Le monstre exécuta fidélement les ordres d'Hercule, et *Scytha* qui était le plus jeune et le plus fort de ces trois enfans fut le premier Monarque de ce pays. C'est pour cela que, dans la suite, tous les Rois de Scythie prirent le même nom, et portèrent une coupe attachée à leur baudrier.

peu des Scythes par le langage, la religion et les mœurs, qu'on pourrait les regarder comme une branche de ces derniers.

Régions comprises dans la Scythie Asiatique.

La Scythie Asiatique comprenait en général la grande Tartarie et la Russie Asiatique, surtout la Scythie au de là de l'Imaüs, ainsi que les régions de Bogdoï, ou des Ostiacohs et des Tanguts. Celle qui est en deçà de l'Imaüs renfermait le Turquestan et la Mongolie, le pays des Usbecks ou le Zagatai, celui des Tartares Calmoucks, le Nagaian et la Sibérie, le pays des Samoïedes et la nouvelle Zemble. Ces trois dernières contrées étaient entièrement inconnues des Anciens, et l'on croit qu'elles n'ont été habitées que dans la suite, tandis que les autres étaient peuplées de Bactriens, de Sogdiens, de Gandares, de Saques et de Massagétes. La Sarmatie se composait de l'Albanie, de l'Ibérie et de la Colchide, qui forment aujourd'hui la Tartarie Circassienne et la Georgie.

Mers, Monts, fleuves.

Les mers qui confinaient à ces vastes contrées étaient, outre les deux Océans Arctique et Indien, la mer Caspienne, le Pont-Euxin, et le Palus-Méotide. Leurs montagnes les plus remarquables étaient le Taurus, l'Imaüs et le Caucase; et leurs principaux fleuves le Rha ou Volga, le Tanaïs ou Don, l'Oby, la Lena, l'Amur et l'Hélum, auxquels on peut ajouter l'Iaxartes et l'Oxus.

Scythie Européenne.

Les Anciens divisaient la Scythie d'Europe en Scythie Arimaspée qui était à l'est, et en Sarmatie Européenne à l'ouest: la première était habitée par les Arimaspées, et les Gètes ou Daces qui s'étendaient sur la rive méridionale du Danube, et par les Neures qui étaient entre ces deux peuples; elle comprenait par conséquent la Russie Européenne ou Moscovie, la petite Crimée à l'orient, et la Lithuanie, la Pologne, une partie de la Hongrie, la Transylvanie, la Valachie, la Bulgarie et la Moldavie à l'occident. On croit que vers le nord, la Sarmatie s'avançait jusqu'à cette partie de la Suède anciennement appelée Féningie, et maintenant Finlande, qui était le séjour des Œnes, des Panotes et des Hyppopodes.

Mers, fleuves.

Cette Scythie comprenait la mer Sarmatique, appelée maintenant mer Baltique, les golfes de Bothnie et de Finlande, et la mer Blanche qui tient à l'Océan arctique: toutes ces mers étaient inconnues aux Anciens, à l'exception du Pont-Euxin et du Palus-Méotide, qui terminaient cette Scythie du côté méridional. Les principaux fleuves étaient, au midi le Donetz ou petit Tanaïs, le Boristhène ou Nieper, le Bog, le Tyras ou Niester, et l'Istre ou

Danube; au nord-est la grande et la petite Dwina; et à l'ouest la Vistule.

On ne trouve pas qu'il y eût de villes dans aucune des deux Scythies, malgré qu'Hérodote fasse mention d'une branche de Scythes, appelés Scythes Royaux, dont il place le séjour sur les bords du Tanaïs, qui les séparait des Sarmates Asiatiques. Ce peuple, comme nous le verrons par ce qu'en dit le même écrivain, fut le seul qui eut réelement un Roi, quoique n'ayant point de villes ni d'endroits fortifiés, et vivant dispersé et errant d'un lieu à l'autre, selon que l'exigeaient ses besoins et sa propre sûreté.

GOUVERNEMENT ET LOIS DES ANCIENS SCYTHES.

Il serait bien difficile de savoir à quelle époque les Scythes ont commencé a avoir un gouvernement régulier, et quel était ce gouvernement. Il parait néanmoins, d'après ce qu'en dit Hérodote, qu'une ou deux tribus au moins de ce peuple, savoir les Scythes Royaux et Libres, vivaient sous un Monarque, et jouaient un rôle distingué dans le monde. Mais nous ignorons absolument si les Scythes Royaux ont été la branche la plus ancienne, ou les premiers à gouverner les autres; s'ils envoyaient des Vice-Rois dans les autres provinces de ce vaste pays, ou bien si chacune d'elle avait ses Princes particuliers; si leur succession au trône était héréditaire ou élective; enfin si leur puissance était despotique ou sujette à des lois. Ce qu'il y a de plus vraisemblable, à en juger par le peu qui nous est parvenu de leur histoire, c'est que la tribu où résidait la dignité royale, avait une espèce d'autorité sur les autres; et que celles qui en étaient les plus éloignées, avaient leurs Princes et leurs lois propres. On lit en effet dans Hérodote, que les Scythes craignant d'être attaqués par Darius, et de ne pouvoir résister aux efforts de ce Monarque, leur Roi invita tous les Princes de la Scythie, savoir ceux des Tauriens, des Agatyrses, des Neures, des Androfages, des Mélanclènes, des Budes et des Sarmates à venir à son secours. Le résultat de cette invitation fut, que les trois dernières de ces nations lui envoyèrent aussitôt les renforts qu'il demandait; mais que les autres s'y refusèrent, sous le prétexte que c'était lui qui était l'aggresseur.

Ce serait également une entreprise vaine, que de vouloir jeter quelque jour sur l'histoire de cette nation, et sur la chronologie de ses Rois, dont les noms et les faits se trouvent épars çà et là dans les œuvres d'Hérodote et autres écrivains. Ceux dont nous allons faire mention sont cités dans Hérodote, Justin, Diodore, Strabon et Mela, mais sans aucuns détails qui nous indiquent le commencement, la durée ni la fin de leurs règnes.

Rois de la Scythie.

Scytha est ce fils d'Hercule né d'un monstre, dont nous venons de parler. Cette fable parait avoir été inventée par les Grecs, dans la vue de ravaler l'origine et la valeur des Scythes, auxquels ils étaient dans les commencemens bien inférieurs en force et en courage. Sagille était père de Panasagoras au Protothyas père de Madyés, et fut celui qui envoya son fils au secours d'Orithye Reine des Amazones contre Thésée. On croit que Madyés, qui fut un Prince belliqueux, est le même que l'Indatyrse de Strabon, malgré qu'il diffère de celui d'Hérodote. Thomyris fut cette Héroïne fameuse, que Cyrus le Grand fit demander en mariage. Tout le monde sait, combien Cyrus fut irrité du refus de cette Princesse; quelle fut l'issue de la guerre qu'il entreprit contre les Massagètes, peuple alors soumis à la domination de Thomyris; et quelle foi on doit prêter à l'histoire qu'on a faite sur la fin tragique de ce Prince, et la vengeance que cette Reine exerça sur le cadavre de Cyrus. Jancyrus fut un Prince altier et magnanime, célèbre dans l'histoire par la défaite de Cyrus Roi de Perse. Saulius est celui qui tua Anacharsis Prince du sang royal, pour avoir osé introduire en Scythie les rites nocturnes, que ce dernier avait vus célébrer en Gréce en l'honneur de la mère des Dieux. Arypite eut un grand nombre d'enfans, dont un, nommé Scytha, fut élevé par sa mère, Istre d'origine, à la manière des Grecs, et trouva le moyen de s'emparer du royaume de son père, après que celui-ci eut succombé à la trahison du Roi des Agatyrses. Scytha ayant montré du goût pour les usages des Grecs, fut déposé par quelques-uns des principaux de sa nation, qui élurent à sa place Octamasade son frère pour leur Souverain. Le dernier Roi dont nous ferons mention (1), et sous le règne duquel les Scythes essuyèrent un échec considérable contre

(1) Nous avons passé sous silence plusieurs autres de leurs Rois, dont on ne trouve que les noms, ou sur lesquels nous n'avons que des récits fabuleux et ridicules, qui ne méritent pas d'être rapportés.



Philippe Roi de Macédoine, fut Atheas, ou comme d'autres l'appellent Mathea ou Machaeas. Cet échec ne fut pourtant pas tel d'empêcher que cette nation ne se signalât ensuite dans d'autres occasions, non seulement contre les Macédoniens et les Romains, mais encore contre divers autres peuples, ainsi que l'atteste son histoire. On croit que son dernier Roi a été Lambin, mais il n'est guères facile de savoir comment il parvint au trône. On voit dans les bas-reliefs de la colonne Théodosienne, dessinée par Gentil Bellino, un Prince Scythe (1) sur un char tiré par deux bœufs, selon l'usage de ces peuples. Nous l'avons ainsi représenté sous la première figure qui est à droite dans la planche 16.

Lois des Scythes.

Si l'éloge pompeux que fait Justin de la tempérance des Scythes, de leur justice, de leur mépris pour les richesses et le luxe, de la simplicité et de l'innocence de leurs premières mœurs, n'était pas susceptible d'être révoqué en doute, il est certain que cette nation n'avait pas besoin de beaucoup de lois (2). Les Scythes, dit cet écrivain, n'avaient aucune connaissance des arts, mais aussi ils ignoraient nos vices. Les terres n'étaient point partagées chez eux : ce qui aurait été inutile, puisqu'ils ne les cultivaient pas (3).

(1) Columna Theodosiana quam vulgo historiatam vocant ab Arcadio Imperatore Constantinopoli erecta in honorem Imperatoris Theodosii Junioris a Gentile Bellino delineata nunc-primum aere sculpta et in XVIII. tabulas distributa. V. aussi Canduri-Imperium Orientale sive Antiquitates Costantinopolitanæ etc. *Parisiis*, 1711, vol. 2.° pag. 508 et suiv.

(2) Les historiens nous donnent, sur les mœurs et le caractère des Scythes, des relations opposées et qui semblent tout-à-fait contradictoires entre elles. Ils nous les représentent, d'un côté, comme le peuple le plus juste et le plus modéré qu'il y eût au monde, et de l'autre comme une nation barbare et féroce, coupable d'excès de cruauté qui font horreur à la nature. Ces contradictions sont une preuve évidente, qu'il faut en rapporter les différens sujets à des peuples divers répandus dans ces immenses régions, qui, bien que compris sous une même dénomination, ne doivent pourtant pas être confondus dans la même classe.

(3) Horace dans la belle Ode où il se déchaîne contre le luxe et les désordres de son siècle, donne de grands éloges à l'innocence des mœurs qui régnait chez les Scythes, ainsi que chez les Gètes leurs voisins. « Plus heureux, dit-il, cent fois les Scythes, qui traînent sur des chars leur maisons errantes! Plus heureux les Gètes, qui habitent des climats glacés! Chez eux la terre n'est point divisée par des bornes; les grains et les fruits qu'elle y produit sont recueillis en commun. Les travaux de la campagne

Ils n'ont, poursuit-il, ni maisons ni séjour fixe, et vont errant de pays en pays avec leurs troupeaux; ils conduisent avec eux leurs femmes et leurs enfans sur des chars couverts de peaux, qui leur servent d'habitations. La justice règne parmi eux par un effet naturel de leur goût et de leur caractère. Il n'est pas de délit qu'ils punissent plus rigoureusement que le vol, et avec raison; parce que leurs troupeaux, qui font toutes leurs richesses, n'étant jamais renfermés, comment subsisteraient-ils si le vol n'était pas sévèrement réprimé? Ils ne courent point, comme les autres hommes, après l'or ni l'argent; leur principale nourriture est le lait et le miel. L'usage de la laine et du drap leur est inconnu, et ils ne se servent que de peaux d'agneaux, pour se garantir des froids violens et continuels auxquels leur climat est sujet. Leur mépris pour les commodités de la vie, continue encore Justin, est un effet de la droiture de leurs principes, qui leur empêche de convoiter jamais le bien d'autrui: d'ailleurs le désir des richesses ne se fait sentir, que quand on peut en faire usage. Justin termine ce tableau des Scythes par une réflexion judicieuse. On est étonné, dit-il, qu'un naturel heureux, privé des secours de l'éducation, ait procuré aux Scythes une modération et une sagesse, que les Grecs n'ont pu acquérir à l'aide des meilleurs législateurs, ni avec les préceptes de leurs philosophes; et que les mœurs d'un peuple barbare soient préférables à celles des nations les plus civilisées. Ainsi l'ignorance du vice a mieux valu pour les uns, que n'a valu pour les autres la connaissance de la vertu.

Une nation de ce caractère et avec de semblables mœurs, n'avait effectivement besoin que de bien peu de lois, pour assurer la propriété des particuliers. On lit pourtant dans le IV.e livre d'Hérodote, qu'ils en avaient quelques-unes concernant la religion, les

ne durent qu'un an pour chaque individu, et lors qu'il est arrivé à ce terme, un autre vient prendre sa place, et remplit la même tâche. Là, les belles-mères ne sont point des marâtres pour les enfans d'un autre lit; elles les traitent au contraire avec bonté, et n'attentent point à leur vie. Les femmes y sont en garde contre les discours insidieux de ceux qui cherchent à les séduire, et elles ne se font pas de leur dot un motif pour maitriser leurs maris. La dot la plus précieuse d'une fille est la vertu de ses parens, son attachement inviolable à son époux, son éloignement pour tout autre homme, et enfin l'opinion où elle est que l'infidélité est un crime digne de mort. »

mœurs et la politique, et qui défendaient sous peine de mort qu'on n'y fît la moindre altération (1). Le même écrivain fait encore mention d'une autre loi, d'après laquelle les femmes ne pouvaient point se marier, ni les hommes assister aux fêtes royales, jusqu'à ce qu'ils eussent tué un ennemi. Il arrivait de là, continue Hérodote, que les femmes qui n'avaient pu obtenir cet avantage, étaient forcées de languir dans le célibat, sans jamais pouvoir se marier : quant aux hommes, il raconte que le Gouverneur de chaque province devait donner tous les ans une fête, dans laquelle on offrait du vin à boire à tous ceux qui avaient tué un ou plusieurs ennemis, et qu'il leur était permis d'en boire outre mesure dans les cranes de ceux qu'ils avaient tués, et en proportion du nombre de ces derniers, tandis que ceux qui ne s'étaient pas encore signalés par quelqu'exploit de ce genre, étaient obligés de se tenir à une certaine distance, simples spectateus de la fête, sans pouvoir goûter de vin. Il faut avouer néanmoins qu'une pareille loi et autres de ce genre, particulières aux Scythes, malgré qu'elles eussent pour but de nourrir en eux cet esprit martial qui les a rendu si fameux dans l'histoire, n'étaient pas exemptes d'une certaine disposition à la cruauté, à moins, comme nous l'avons observé au commencement, que les historiens Grecs n'aient pris à tâche de les représenter sous des couleurs odieuses.

Défense aux femmes de se marier, et aux hommes d'assister aux fêtes royales, avant d'avoir tué un ennemi.

Les Scythes avaient leurs Rois en grande vénération : ce qui le prouve c'est la magnificence des honneurs funèbres qu'ils leur rendaient, et dont le même historien nous fait la description suivante. Après avoir embaumé, dit-il, et enduit de cire le corps du Monarque décédé, on le conduisait sur un char d'une ville à l'autre, pour le faire voir à tous les peuples auxquels il commandait pendant sa vie. A l'exemple des Scythes Royaux, chacun était obligé de se couper un bout de l'oreille, de se raser la tête, de se faire des blessures au front, au nez et aux bras, et de se percer la main gauche avec une flèche : le cadavre était ainsi accompagné de province en province avec les mêmes cérémonies, jusqu'à la plus éloignée, qui était celle des Gers sur le Boristhène. Là, on enterrait le défunt dans une grande fosse avec une de ses fem-

Profond respect des Scythes pour leurs Rois.

Cérémonies usitées dans leurs funérailles.

(1) Nous avons vu plus haut que le Scythe Anacharsis fut tué, et qu'un Roi de cette nation perdit la couronne et la vie, pour avoir voulu introduire chez elle certains rites Grecs.

mes, son échanson, son intendant, son grand écuyer, son chancelier et son secrétaire d'Etat, qu'on avait soin d'égorger auparavant. On y joignait en outre plusieurs chevaux avec un grand nombre de coupes d'or et autres ustensiles à son usage; et après avoir recouvert le tout de terre, on élevait dessus un tombeau le plus haut qu'il était possible. Le jour de l'anniversaire, on immolait cinquante officiers du Roi décédé avec autant de chevaux; et après avoir dépouillé tous ces cadavres de leurs intestins, on les remplissait de paille, et l'on plaçait ceux des hommes sur les chevaux autour du tombeau, comme pour en former la garde.

MILICE.

Les Scythes étaient doués d'une force et d'un courage tels, qu'au dire de Thucydide, nul autre peuple ne pouvait leur être comparé. On lit en effet dans Hérodote, liv. II, que rien ne pouvait résister à leur puissance lorsqu'ils étaient réunis. Ils entretenaient avec le plus grand soin parmi eux cet esprit beliqueux qui les distinguait, et on cherchait à l'inspirer aux femmes même, en ne leur permettant pas de se marier, ainsi que nous venons de l'observer, jusqu'à ce qu'elles eussent tué au moins un ennemi de leur propre main. Les Scythes étaient trés-adroits à se servir de la fronde et de l'arc, et les enfans même étaient exercés à frapper au but avec une flèche étant à cheval: leur adresse avait même donné lieu à ce proverbe, *que les Scythes étaient aussi habiles à se servir de l'arc, que les Grecs de la lyre.* Aussi voit-on que Cyaxare Roi des Médes envoya un de ses fils chez les Scythes, pour y apprendre à bien tirer de l'arc. On dit encore que leurs femmes ne le cédaient point aux hommes dans cet exercice, ni dans l'art de monter à cheval. Les Scythes combattaient presque nus: leurs enseignes faites d'étoffes de diverses couleurs imitaient la figure d'un Dragon. Leur nombreuse cavalerie était armée et combattait comme celle des Parthes, les cavaliers portaient une coupe suspendue à leur baudrier: les guerriers qui avaient tué quelqu'ennemi en présentaient la tête au Monarque, et cet exploit était pour eux un titre indispensable pour pouvoir assister à certaines

fêtes, et avoir part au butin (1). Ils enlevaient la chevelure de ces têtes, et l'attachaient à la bride de leurs chevaux: ils écorchaient les vaincus, et se fesaient avec leurs peaux des trophées, des serviettes et des habillemens, et leurs cranes desséchés étaient les vases dont ils se servaient pour boire. Avant d'entrer en campagne, ils fesaient une revue de leurs troupes au moyen d'une flèche, ou, selon Hérodote, d'une pointe de flèche que chaque combattant devait jeter dans un récipient à ce destiné, et qu'il reprenait à son retour de la guerre. De cette manière, ils parvenaient à connaître non seulement leur nombre, mais encore celui des hommes qui avaient péri, ou des fuyards.

Si les Scythes n'avaient déployé cette férocité que contre ceux qui venaient les attaquer, ils seraient en quelque sorte excusables: car alors forcés de se défendre, il leur importait d'effrayer leurs ennemis par ces traits de cruauté, que du reste ils regardaient comme le juste châtiment de ceux qui tentaient la conquête d'un pays, où il n'y avait rien qui pût flatter leur cupidité. Mais il ne parait pas, d'après ce que dit Hérodote, qu'ils traitassent avec plus d'humanité les peuples qu'ils allaient attaquer eux mêmes. Et en effet, c'eût été pour leurs femmes une condition trop dure que celle de ne pouvoir se marier, avant d'en avoir acquis le droit par un trait de bravoure tel qu'on le demandait d'elles, si leurs entreprises militaires s'étaient bornées à des guerres défensives, que la pauvreté de leur pays, et le bruit de leur valeur devaient rendre fort-rares. Il est donc plus probable, comme l'assure Thucydide, que les Scythes, accoutumés à ne vivre pour la plupart du tems que de rapine, ne sortaient point de leurs vastes contrées, et que par conséquent leurs tribus ne fesaient d'incursions que sur leurs territoires respectifs.

(1) Cet usage subsiste encore dans les armées Turques, où chaque tête se paye un prix fixe par le Grand Vizir auquel elle est présentée.

RELIGION.

Divinités des Scythes.

Les Scythes adoraient la Déesse Vesta qu'ils appelaient Tabiti, Jupiter auquel ils donnaient le nom de Papée, et Apie ou la Terre son épouse. Outre ces divinités, ils adoraient encore Apollon, la Vénus Céleste, Diane et Neptune sous les noms d'Oetosire, Artimpasa et Thanimasades. Il parait néanmoins que leur Dieu le plus favori était celui de la guerre, ou Mars, auquel ils consacraient, selon Hérodote, des temples, des autels et des images. Mais cet auteur ne nous dit rien de la manière dont les temples de ce Dieu étaient bâtis, et l'on ne trouve chez eux aucun monument constatant qu'ils aient élevé des temples sous ce nom. Le savant antiquaire Keysler, dans ses dissertations sur les antiquités du nord, dit que les Scythes consacraient des bois magnifiques à cette divinité; qu'ils ne négligeaient rien pour y faire croître des chênes d'une grosseur prodigieuse qu'ils réputaient sacrés; que c'était un crime puni de mort que d'en arracher seulement une feuille, d'en entamer l'écorce ou d'y faire le moindre dommage; et qu'on ne manquait jamais de les arroser copieusement avec le sang des victimes. C'est pourquoi quelques-uns sont d'avis qu'Hérodote s'est laissé induire en erreur, en prenant, sur la foi d'autrui, ces bois pour des temples construits comme ceux des autres nations.

Bois consacrés au Dieu de la guerre.

Le même écrivain rapporte que les Scythes formaient dans les lieux destinés aux assemblées de chaque nom de grands tas de menu bois, qui occupaient un espace de trois stades en longueur sur autant de largeur: le sommet de ces tas ou espèce d'autels devait se terminer en une forme quadrangulaire, dont trois des côtés étaient perpendiculaires, et le quatrième un peu incliné pour faciliter le moyen d'y monter. Tous les ans on devait porter à chacun de ces autels cent cinquante charetées de bois (1), pour remplacer celui qui s'était pourri: un vieux cimetère de fer était planté sur la cime,

Autels.

(1) Larcher observe avec raison qu'il doit y avoir quelqu'erreur de copiste dans ce passage d'Hérodote, parce que le bois était fort-rare dans ces contrées.

où il figurait comme l'image emblématique de Mars, auquel on immolait des chevaux, des bœufs, et le centième homme fait prisonnier à la guerre. Le sacrifice de cette dernière victime se fesait, en lui versant d'abord un peu de vin sur la tête, puis on lui coupait la gorge, et avec le sang qu'on recueillait dans une grande coupe, on lavait le glaive de cette divinité guerrière: on coupait ensuite le bras droit de la victime jusque à l'épaule, et l'ayant jeté en l'air, on laissait le cadavre sur le lieu où il avait été immolé. *Sacrifices.*

Manière d'immoler les autres victimes.

Quant aux autres animaux dont on fesait le sacrifice à Mars ou à quelqu'autre divinité, on leur liait les pieds de devant avec une corde à nœud coulant; le prêtre saisissait par derrière le bout de cette corde, et la tirant tout-à-coup, fesait tomber la victime: après avoir invoqué la divinité à laquelle l'animal était offert, il l'etranglait avec une autre corde qu'il tortillait à l'aide d'un bâton, et ensuite il l'écorchait sans libation ni autre cérémonie préliminaire. On mettait la chair de la victime dans des marmittes; ou si l'on n'en avait pas, on en enfermait une partie dans le ventre même de l'animal avec la quantité d'eau nécessaire, et à défaut de bois on se servait des os pour la faire cuire. Lorsqu'elle avait suffisamment bouilli, le prêtre en offrait au Dieu une portion en la jetant devant l'autel. De tous les animaux le cheval passait pour être le plus noble, et par conséquent pour la victime la plus agreable aux Dieux. Les Scythes avaient soin en outre d'offrir à leurs Dieux les prémices de leurs troupeaux, de leurs champs, ainsi que des dépouilles de leurs ennemis.

On voit dans les planches où sont représentés les bas reliefs de la colonne Théodosienne, des chameaux portant les idoles des Scythes qui semblent avoir la tête de Jupiter, pour lequel cette nation avait beaucoup de vénération: le corps de ces idoles était un tronc d'arbre couvert d'un long vêtement comme on le voit à la planche 16. La figure du milieu représente un prêtre de la même divinité. A côté on aperçoit une prêtresse de Diane conduisant un cerf à cette déesse, que ce peuple chasseur honorait par des sacrifices.

Devins.

Ses devins portaient des paquets de brins de saule qu'ils déliaient et dispersaient lorsqu'ils voulaient exercer leur art, puis ramassant un à un tous ces brins, ils formaient leurs prédictions: quelques-uns de ces devins appelés *Enarré* se donnaient pour inspi-

rés, et prétendaient connaître l'avenir en prenant de l'écorce de tilleul, qu'ils divisaient en trois, et qu'ils roulaient et déroulaient autour de leurs doigts. Il leur arrivait quelquefois d'être punis lorsque leurs prédictions ne se réalisaient pas : à cet effet on les garrottait avec un bâillon à la bouche, et après avoir mis le feu à leurs vêtemens, on les attachait à des bœufs auxquels on fesait prendre la fuite en les épouvantant, et qui leur fesaient souffrir, en les traînant çà et là, le plus cruels tourmens.

Voici les cérémonies qui se pratiquaient chez les Scytes pour la ratification des traités publics et des contrats particuliers. On versait un peu de vin dans quelque vase de terre, où les deux contractans devaient mêler de leur sang, au moyen d'une incision qu'ils se fesaient en quelqu'endroit du corps que ce fût. Ils trempaient ensuite dans ce vase la pointe d'un dard, d'un javelot ou le tranchant d'une hâche, et prononçaient certaines imprécations contre celui des deux qui violerait le premier ses engagemens; et après avoir bu un peu de cette liqueur, ils se retournaient vers quelques-uns des principaux personnages de l'assemblée, qu'ils prenaient à témoins du contrat, et chargeaient d'en assurer l'exécution si jamais le besoin l'exigeait. Les engagemens pris de cette manière étaient si sacrés aux yeux de cette nation, qu'elle ne trouvait point de châtiment assez sevère, pour punir celui qui venait à les enfreindre.

Mariages. Il parait que ses Rois avaient plusieurs femmes, et qu'ils n'avaient pas beaucoup de respect pour le lien du mariage. Plusieurs d'entre eux épousèrent des femmes étrangères, et un entre autres en prit une qui avait été l'épouse de son père. On ne voit pourtant pas que les particuliers eussent la même liberté.

Funérailles. Nous avons déjà fait mention des honneurs funèbres que les Scythes rendaient à leurs Monarques : il nous reste maintenant à parler des funérailles des particuliers. Lorsqu'un Scythe venait d'expirer, ses plus proches parens le fesaient embaumer, et l'ayant mis sur un char on le conduisait de maison en maison chez toutes ses connaissances: le cortége était fêté chez chacune d'elles, et dans le festin qui se donnait on avait toujours soin de laisser au mort sa portion. Cette cérémonie durait quarante jours, au bout desquels on ensevelissait le défunt: ceux qui l'avaient accompagné allaient ensuite se purifier, non par des ablutions, mais à la fumée d'une espèce de chanvre particulière à ce pays, laquelle mise

sur des pierres ardentes, exhalait une odeur des plus agréables: tout cela se fesait en poussant des cris perçans et des hurlemens épouvantables. Après, on plantait autour du tombeau trois pieux qui se rapprochaient par le haut, on les couvrait de chiffons, et l'on plaçait dessous un vase fait en forme de bateau, qui était plein de pierres blanches et luisantes. Les Scythes des pays plus septentrionaux se contentaient de porter le cadavre du défunt sur une montagne, où ils le suspendaient à un arbre.

ARTS, SCIENCES ET USAGES.

L'éloge que fait Thucydide de l'industrie avec laquelle les Scythes se procuraient toutes les choses nécessaires à la vie pourrait faire croire qu'ils s'occupaient beaucoup de manufactures. Un autre écrivain Grec parle fort au long de leur commerce, et des progrès qu'il fesait chaque jour sur les côtes de l'Hellespont (1). Nous sommes d'avis néanmoins que ce dernier auteur s'est trompé comme ceux qui l'ont précédé, en prenant les Scythes pour des Celtes, car en effet ces derniers fesaient un commerce considérable par terre et par mer sous le règne de Mercure un de leurs Monarques. D'ailleurs la vie guerrière que menaient les Scythes était incompatible avec cette profession. D'un autre côté, il ne parait pas que ce peuple ait jamais connu l'écriture, ni qu'il ait eu des historiens et des poètes, tels qu'étaient les Curètes ou les Bardes chez les Celtes, et les Druides chez les Gaulois. Hérodote qui a beaucoup parlé des Scythes, ne dit pas d'avoir puisé dans leurs écrits les notions qu'il en donne, mais seulement de les avoir sues par tradition: c'est pourquoi nous nous dispenserons de rapporter diverses particularités qu'il a recueillies par cette dernière voie, persuadés que les peuples voisins de la Scythie de qui on les tenait, n'auront jamais été bien sincères dans leurs rapports sur le caractère d'une nation, avec laquelle ils n'avaient d'autre liaison que la guerre. Quant à son langage, nous voyons les ténèbres s'épaissir toujours d'avantage autour de nous.

(1) Ditys Cret. de bell. Trojan. liv. II.

Agriculture des Scythes.

L'agriculture ne semble pas non plus avoir été en honneur chez les Scythes : néanmoins Hérodote, en parlant d'une province de la Scythie, dit que ses habitans appelés Olbiopolitains, et connus des Grecs sous le nom de Boristhénes, parce que leur pays était au nord de ce fleuve, se nommaient encore agriculteurs, comme semant du grain, non pour leur nourriture, mais pour le vendre aux étrangers. Mais dans le reste de la Scythie, l'agriculture était entièrement négligée, et les habitans, contens des fruits que la terre leur offrait spontanément, ne cherchaient pour leur séjour que les lieux où leurs troupeaux pouvaient trouver les meilleurs paturages. C'est là vraisemblablement la cause pour laquelle on rencontrait dans ces contrées, au rapport des historiens et des géographes de l'antiquité, tant de déserts, tant de vastes forêts, et d'aussi grands espaces de terre inhabités entre une tribu et l'autre. Les principales richesses de ce peuple et sa subsistance ordinaire dépendaient de ses nombreux troupeaux, dont le soin était laissé à des pasteurs, gens d'une condition inférieure à celle des Scythes belliqueux, qui avaient des esclaves à leur service. Ils allaient ainsi de paturage en paturage avec tout ce qui n'était pas propre au métier des armes, et se nourrissaient particulièrement de lait et de miel.

Manufactures.

L'industrie des Scythes semble s'être bornée à la construction des chars sur lesquels ils transportaient leurs familles et leurs bagages. L'usage où ils étaient de les couvrir de peaux, donne à croire qu'ils avaient appris l'art de les préparer, surtout celles dont ils se servaient pour leur vêtement. On peut également présumer qu'ils fabriquaient eux mêmes leurs armes, qui consistaient en javelots, hâches, arcs et flèches.

Habillement des Scythes.

Nous ne connaissons pas de monument qui nous ait conservé la forme de l'habillement des anciens Scythes : selon Plutarque, ils laissaient tomber leur cheveux épars et négligés sur leurs épaules : leur habillement ne différait que peu ou point de celui des Perses ; ils avaient la tiare pour coiffure, et portaient des caleçons. La colonne Théodosienne nous offre néanmoins beaucoup de particularités sur l'habillement de ce peuple vers la fin du quatriéme siècle : les Princes qu'on y voit à cheval en costume militaire Romain, et revêtus d'un long et large manteau garni d'une fourrure au dehors, ne sont pas des Scythes, comme l'a cru Montfaucon, mais des Princes Goths, avec lesquels Théodose avait fait une al-





liance quelques années auparavant. Les Scythes ont quelquefois un manteau par dessus leur tunique, avec des manches longues et étroites, qui est ceint sur les hanches, et descend jusqu'au bas des cuisses. Voy. la seconde figure à gauche de la planche 17. On croit que l' espèce de casaque dont ils se servaient à la manière des Sarmates, était celle qui s'appelait *sarabalum*: leurs caleçons descendaient audessous du genou, et étaient recouverts en haut par un large morceau d'étoffe, tantôt festonné et flottant autour de la jambe, et tantôt lié au dessus et au dessous du mollet: voy. les figures de la même planche: on en voit encore avec une chaussure qui est liée et se termine au dessus de la cheville du pied. Un de leurs Princes porte deux tuniques (voy. la première figure à droite de la planche 16), celle de dessous n'arrive qu'au genou, et les manches en sont retroussées jusqu'à mi-bras: celle de dessus est beaucoup plus courte, et n'a pas de manches; le col et les ouvertures par où passent les bras sont festonnés: elle est ceinte sur les reins, et se noue sur la poitrine. Un autre Prince porte par dessus sa robe, qui tombe jusqu'aux pieds, une simarre dont le bord est à franges, avec un long et large manteau, qui descend de l'épaule gauche sur la hanche droite: la simarre est quelquefois festonnée. Voy. la figure au milieu de la planche 17. Parmi les Scythes qu'on distingue sur la colonne dont nous parlons, les uns ont la tête nue, les autres portent ou un bonnet qui leur couvre les oreilles, ou une tiare, ou une espèce de chapeau ayant un large bord par devant, ou se sont fait une coiffure d'un pan de leur manteau. La première figure à gauche de la planche ci dessus (planche VIII de la même colonne) représente un Scythe chargé de la garde des chevaux pris à la guerre sur d'autres Scythes. La troisième figure à gauche de la même planche est celle d'un Scythe qui conduit les chevaux, tel qu'on le voit à la planche I. de cette colonne.

Habillement des femmes.

L'habillement des femmes est sans manches à la Dorienne (voy. les trois figures à droite de la planche 17), et quelquefois agrafé sur une épaule: leur manteau est carré et souvent relevé sur la hanche droite. Quant à leur coiffure, les unes ont leurs cheveux rejetés en arrière, avec un petit bonnet; les autres portent un petit voile carré qui leur ceint la tête, et dont les bouts vont se rejoindre entre les épaules; plusieurs sont encore voilées avec la *palla* dont le bord est quelquefois festonné, et ont un bonnet

Moyen dont elles se servaient pour se tenir propres.

par dessus la gorgerette. On lit aussi dans Hérodote que les femmes Scythes ne se lavaient jamais, mais qu'elles se frottaient le corps et le visage avec une certaine pâte faite avec du bois de cyprès et de cédre, et de l'encens broyés ensemble sur une pierre raboteuse; et que cette pâte détrempée dans l'eau pendant un jour, avait la propriété de leur rendre la peau nette, luisante et odorante.

AUTRES PEUPLES DE LA SCYTHIE.

Après avoir parlé des Scythes royaux, nous dirons maintenant quelque chose des autres petits états de la Scythie, et de certaines particularités de leurs habitans, qui se sont rendus fameux dans l'histoire des guerres auxquelles ils ont pris part avec les tribus des Scythes royaux.

Les Saces, peuple Nomade de la Scythie, étaient armés d'une hâche à deux tranchans, d'un arc et d'un poignard : ceux qui servaient dans l'armée de Xerxès n'avaient d'abord pour toute armure qu'un casque, auquel ils joignirent dans la suite la cuirasse et les cuissards. Ils portaient des caleçons avec des bonnets pointus en feutre, et leurs femmes étaient guerrières. Les Issedons, peuple qui habitait les deux Scythies et surtout celle d'Europe, s'assemblaient en famille à la mort de l'un d'eux : ils prenaient l'animal le plus gras qu'ils pouvaient trouver dans leurs troupeaux, et après l'avoir coupé en morceaux avec le cadavre du défunt, ils fesaient cuire le tout ensemble et le mangeaient dans un festin; ils enlevaient les cheveux de dessus le crâne, et lorsqu'ils l'avaient bien nettoyé, ils le doraient, et s'en servaient comme d'un vase précieux dans les sacrifices qu'ils fesaient tous les ans; ils étaient encore dans l'usage de se couvrir la poitrine avec la peau et la chevelure de leurs ennemis.

Saces.

Issedons.

Les Sarmates, selon le témoignage d'Hérodote (1), descendaient des Scythes et des Amazones. Lorsque ces femmes guerrières, dont nous avons fait mention dans le costume des Phrygiens,

(1) Certains auteurs, s'appuyant d'un passage de Pline (liv. VI. c. VII.) et de l'autorité de Justin (liv. XII.), ont prétendu que les Sarmates, qui avaient beaucoup de rapport avec les Parthes, étaient Mèdes d'origine, et que le nom de Sarmate n'est qu'un corrompu du mot Chaldéen *Sheer Madai*, qui veut dire reste ou rejeton des Médes. Il est vrai qu'on ne peut rien dire de positif sur ces différentes opinions; mais pourtant nous croyons, que celle d'Hérodote est plus digne de foi que l'opinion des deux autres qui ont écrit plusieurs siècles après lui, et à des distances bien plus éloignées.

peuple de l'Asie mineure, s'enfuirent de chez les Grecs, les Scythes Libres, maîtres des précipices du Palus Méotide près lesquels elles vinrent debarquer, les engagèrent à se marier avec eux. Elles surent tellement les gagner, qu'elles les déterminèrent à quitter cette partie de la Scythie, comme ne pouvant suffire, disaient-elles, à la subsistance de tous, et à se retirer dans la Sarmatie, qui était de l'autre côté du Tanaïs. Le même écrivain observe à ce sujet, que les femmes de ce pays avaient en effet conservé tout le caractère et le genre de vie des Amazones, et que c'était les femmes les plus belliqueuses de toute la Scythie. Il ajoute que la langue des Sarmates se changea dans la suite en un langage Scythique corrompu, les Amazones n'ayant jamais pu l'apprendre parfaitement. Leurs filles ne pouvaient non plus se marier avant d'avoir tué un ennemi à la guerre.

Huns. Les Huns n'avaient, ainsi que les Scythes, ni temples ni idoles, et comme eux ils adoraient Mars sous la forme d'un cimetère. Ils étaient de petite taille, et avaient les épaules larges, la tête grosse, le teint brun, les yeux petits, le nez applati et fort-peu de barbe : les Calmouks ont encore aujourd'hui à-peu-près les mêmes traits.

Massagètes. Les Massagètes, dont le nom signifie Grands-Gètes, habitaient les plaines immenses qui sont à l'orient de la mer Caspienne, et n'avaient ni villes ni temples; ils adoraient le soleil, auquel ils sacrifiaient des chevaux, animal qu'ils regardaient comme le plus noble de tous. Ils ressemblaient aux Scythes Libres par leurs vêtemens, leurs armes et leur esprit guerrier, avec cette différence, qu'outre l'arc et les flèches dont l'usage était familier aux Scythes, ils étaient encore habiles à se servir du javelot et du cimetère. *Armes.* Leurs armes étaient toutes en cuivre, avec quelques ornemens en or, surtout aux casques, aux baudriers et aux cuirasses. Leurs chevaux portaient également un poitrail en cuivre, et leurs brides ainsi que les autres parties de leur harnois étaient de même garnies en or, l'argent et le fer étant fort-rares dans ce pays.

Habillement. Larcher se trompe dans ses savantes notes sur Hérodote, lors qu'il dit que les Massagètes n'ayant pas de troupeaux se fesaient des vêtemens d'écorce d'arbre. Cet usage parait avoir eu une toute autre cause, car il est certain que ce peuple tirait de ses troupeaux et de la pêche tout ce qui était nécessaire à son entretien. Il se servait même du suc de certaines plantes pour peindre des figures d'animaux sur leurs vêtemens.

Malgré que ce fût pour les Massagètes une obligation de se marier, il ne laissaient pas d'user de leurs femmes en commun, ensorte que lorsqu'un homme recontrait une femme qui lui plaisait, il la fesait monter sur son char et se couchait avec elle, sans autre précaution, que celle de suspendre son carquois sur le devant du char. Or cet usage, d'après ce que dit Hérodote, liv. I.er, était particulier aux Massagètes, et c'est à tort que les Grecs l'ont attribué à tous les Scythes. *Mariage.*

On lit dans le même auteur que quand un homme était parvenu à un âge très-avancé, toute sa famille se réunissait, et on le tuait en cérémonie avec plusieurs animaux de diverses espéces; on fesait bouillir ensemble toutes ces viandes, et on les mangeait avec l'appareil d'un festin solennel. Les Massagètes regardaient ce genre de mort comme le plus heureux, et au contraire comme la plus grande disgrâce la fin de l'existence par suite de maladie, ne pouvant espérer dans ce dernier cas que d'être ensevelis, au lieu de l'honneur d'être sacrifiés à leurs Dieux, et mangés par leurs proches et leurs amis. *Usages barbares.*

Ce peuple ne s'appliquait point à l'agriculture; il ne vivait que du lait et de la viande de ses troupeaux, ainsi que du poisson que l'Iaxarte lui fournissait en abondance. A part les deux usages que nous venons de rapporter, les Massagètes passaient pour la population la plus distinguée d'entre les Scythes: car, au dire de Diodore et de Strabon, non seulement ils égalaient la tribu royale en courage et en grandes entreprises, mais encore ils la surpassaient de beaucoup en richesses.

COSTUME DES TARTARES.

Origine des Tartares ou Tatares.

Malte-Brun est d'avis, que les peuples désignés dans l'histoire comme habitans de la Scythie d'Asie, ne différaient point d'origine de ceux que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de Tartares ou Tatares. Nous avons déjà rapporté, en traitant du costume des Scythes, l'opinion de Pinkerton et autres érudits, sur l'origine, les établissemens et l'identité de ces peuples; c'est pourquoi nous croyons inutile de reproduire ici une question, qui d'ailleurs est tout-à-fait étrangère à notre objet. Nous passerons donc de suite à la description du costume des Tartares, que nous ferons pourtant précéder d'un abrégé succint des notions particulières que nous avons sur la Tartarie (1).

(1) Pour avoir des notions satisfaisantes sur les habitans de cette vaste région, il faut consulter le Recueil des Voyages d'Asteley, et surtout celles de Goez, d'Olearius, de La-Mottray, de Strahlenberg, d'Antermony, de Hanway, d'Otter, ainsi que la Description de Du-Halde, l'ouvrage de Took, les Voyages des Russes, et le bel ouvrage récemment publié par le Comte de Rechberg sur les peuples de la Russie. Voici les relations particuliéres à la Tartarie.

Opera dilettevole a intendere, nella quale si contiene de' Itinerarii in Tartaria per alcuni frati dell' ordine minore ec. mandati da Papa Innocento IV. nella provincia de' Scythia per ambassatori. *Venezia*, 1537, in 8.° Le principal mérite de ce voyage est dans son ancienneté.

Historia del Gran Tamerlan, o Itinerario y e narration del viage y relacion de la ambassada que Ruy Goncales de Clavijo le hizo por mandado del Rey Don Henrique el Tercero de Castille en 1403, etc. *Siviglia*, 1582, in f.° Selon De-Bure cette relation est très-recherchée des amateurs.

Voyage d'Antoine Genkinson pour découvrir le chemin du Catay par la Tartarie etc. Voyage inséré dans le Recueil de Thévenot. Première partie.

Guillelmi Brussii Diarium de Tartaria. *Colon.*, 1593. *Francfort*, 1598, in 8.°

Le nom de Tartares, ou pour parler plus exactement Tatares, ne commença à devenir célèbre en Europe que dans le douzième siècle. Aboul-Gazi affirme que, parmi les Turcs venus en Europe, il y avait une tribu appelée Tatare, et il en parle comme d'une des plus considérables de la nation Turque. D'autres prétendent

Extension du nom de Tartares.

Relation des Tartares Procapites et Nogais, Circassiens etc. par Jean de Luces. Additions à la Relation précédente etc. V. le Recueil de Thévenot. Première partie.

Relation de la Tartarie orientale par le P. Martini. V. le Recueil des Voyages au Nord, tom. 4.

Relation du Sieur Ferrand, médecin du Kan des Tartares, touchant la Crimée, les Tartares Nogais, etc. V. le tome 4 du même Recueil.

Legatio Bataviae ad Magnum Tartariae Chamum per Jo. Niewhovium. *Amsterd.*, 1668, in f.°

Historia van Tartarien etc. du P. Dan. *Amsterd.* 1684, in 4.°

A voyage into Tartary etc. by Hellogenes etc. *London*, 1689, in 12.°

Tartarie septentrionale et orientale etc. par Nicolas Artsen. *Amsterd.*, 1691, in f.° fig.°

Noorden-Oost-Tartarye von Nicol. Witsen. *Amsterd.*, 1692, ibid. 1705, 2. vol. in f.° Ouvrage excellent selon le jugement de J. R. Forster, qui nous en a donné un court extrait dans son histoire des découvertes etc. tom. I.er

Relation de la Petite-Bucharie. *Cologne*, 1782, in 12.°

Les mœurs et usages des Ostyaques etc. par Jean-Bernard Muller. V. le tom. 8 du Recueil des Voyages au Nord.

Relation de la Grande-Tartarie Asiatique etc. *Amsterd.* 1737, in 8.°

Sammlung historischer Nachrichten über die Mongolischen Völkerschaften, von P. S. Pallas. *Petersbourg*, 1776, in 4.°

Staat der gesamten Tartarey etc., aus den bewährtesten nachrichten gezogen. *Riga*, 1780, in 8.°

Curiosités remarquables des Morduans, des Cosaques, des Kalmouks, extraites des Voyages de Pallas, in 12.°

Voyages chez les Kalmouks et les Tartares. *Berne*, 1792, in 8.° fig.° Ce sont des bons extraits des Voyages de Pallas, Gmelin, Lepechin etc.

Nomadische Streifereien unter den Kalmuken etc. von B. Bergman. *Riga*, 1805 et 1806, 4. vol. in 8.°

Nouvelle description de la Kharismie ou Khowarezmie partie de la Tartarie Indépendante. V. Malte-Brun. Annales des Voyages etc. tom. quatrième.

au contraire que la dénomination de Tatares est étrangère à ce peuple, et qu'elle ne lui est donnée que par les Chinois, qui semblent en effet l'appliquer à toutes les nations errantes de l'Asie centrale. L'érudit Quatremère se propose de prouver que les Tatares étaient une tribu Mongolle et non Turque. Quoiqu'il en soit de ces opinions diverses, le nom de Tatares, changé desormais en celui de Tartares, devint fameux dans les 14.e 15.e et 16.e siècles, surtout lorsque ces peuples inondèrent l'Asie centrale et septentrionale, et envahirent même l'empire des Mongols sous la domination desquels étaient les Tartares. Les victoires de Gengis-Khan furent la cause de cet événement: car les Tartares subjugués par lui, ayant été incorporés dans ses armées et dans celles de ses successeurs, s'y trouvèrent en un bien plus grand nombre que le sujets naturels de ces Princes, et finirent par faire oublier le nom des Mongols leurs vainqueurs.

Différence entre les Mongols et les Tartares.

Il existe néanmoins une grande différence de physionomie, de constitution physique et de langage entre les Tartares et les Mongols. Un visage Européen, quoiqu'un peu jaunâtre, une longue barbe, des cheveux frisés, et une taille svelte distinguent les premiers du monstre court et gros, presque sans barbe, avec le nez épaté, les joues proéminentes et les cheveux hérissés, qui habite lés déserts de la Mongolie. Les pays qu'occupent ces deux races diffèrent également entre eux par leur état physique: les Mongols et les Calmoucks, qui sont une ramification des premiers, sont répandus sur le plateau central, depuis le lac Paléatis et les monts Belur jusqu'à la grande muraille et au mont Siolki, qui les sépare des Mantchous, tribu de la grande race des Tonguses; et les Tartares sont restés maîtres des vastes contrées qui s'étendent depuis les monts Belur jusque vers le lac Aral et la mer Caspienne, et auxquelles on peut donner indifféremment le nom de Tartarie ou Turkestan.

Les Tartares ont aussi habité autrefois la petite Tartarie, mais ils y furent subjugués par les Calmoucks; ils ont encore possédé les royaumes ou Khanak de Sibir ou Sibérie, appelés aussi Tura, de Kasan, d'Astrakan et de Crimée, qui sont tous aujourd'hui au pouvoir des Russes. Il y est resté cependant un certain nombre de Tartares, les uns sur le Tobol et l'Irtych jusqu'au Yenissey en Sibérie, les autres dans les environs de Kasan: quelques-uns sont aussi demeurés en Crimée, et on en trouve également quelques tribus dans le Caucase où elles se sont réfugiées: telle est l'étendue de

la Tartarie dans le sens ethnographique de ce mot, ou considérée comme pays des Tartares.

Quant à la portion de ce peuple qui vit encore dans l'indépendance, elle est renfermée dans des bornes plus étroites : la région qu'elle occupe est bornée au nord par les monts Algydim-Zalo, et le cours de l'Irtych; à l'occident par le cours de l'Ural et la mer Caspienne; au midi par le Korasan et les montagnes de Gaur, et au levant par les chaînes du Belur. Les divisions principales sont; au nord le pays des Kirghises, avec les districts des Karakalpaki et des Arals, et les Etats de Taschkent ou Turkestan; à l'ouest la Kovarezmie avec le pays des Turcomans ou Trukmènes; au sud-est la Grande-Bucharie avec le Fergana et les districts de Sogd, d'Osrushna et autres.

Confins de la Tartarie indépendante.

Divisions.

La Tartarie ainsi limitée est entourée de montagnes au midi, au levant et en partie au nord. Au levant, les principales sont celles de Belur, qui forment une chaîne couverte de neiges éternelles: au nord-est, cette chaîne se joint par l'Alak au grand Bogd, montagne la plus élevée de l'Asie centrale, s'il faut en croire les Tartares. Au midi, la Grande-Bucharie est enclavée dans un cercle que forment l'Indu-kohs et les montagnes de Gaur. Toute la partie orientale du bassin du Gihon est hérissée de montagnes.

Montagnes, Belur, l'Alak.

Des stepps immenses ou plaines désertes occupent une bonne moitié de la Tartarie. Le pays des Kirghises en forme presque la totalité. La Grande-Bucharie a un désert au nord et un autre au couchant. La Kovarezmie en est environnée de toutes parts. Les rives orientales de la mer Caspienne ne presséntent qu'une longue et triste chaîne de monceaux de sable et de roches arides.

Stepp des Kirghises.

L'Ama et le Sirr sont deux grands fleuves qui arrosent la Tartarie indépendante : on joint à ces noms, qui sont Tartares, celui de *Daria* qui veut dire fleuve : les géographes orientaux appellent l'un Gihon, et l'autre Sihan. Le premier prend sa source dans les monts Belur, et porte d'abord le nom d'Harrat : les rivières les plus remarquables qu'il reçoit sont la Sogd ou Samarkand, la Margab, et la Kizil-Daria ou rivière Rouge : après un cours de 300 lieues il se jette dans la mer d'Aral. Le Sirr ou Sash sort aussi des monts Belur, et a son embouchure dans la même mer au levant, après un cours d'environ 200 lieues. Le plus grand lac est la mer d'Aral, qu'on appelle encore mer des Aigles : les Orientaux la désignent sous le nom de lac Kovarezm, ou lac d'Oguz;

Fleuves.

Lacs.

ses eaux sont presque douces. Les autres lacs, peu remarquables par leur étendue, le sont presque tous par la qualité saumâtre de leurs eaux.

Climat. Le climat de la Tartarie parait sain en général: dans sa partie méridionale le chaud est tempéré par le voisinage des montagnes. Au nord du Sirr l'hiver est quelquefois très-rude. *Productions.* Le sol est très-fertile le long des fleuves, et l'herbe y croît à une hauteur prodigieuse: en plusieurs endroits le riz est cultivé avec autant d'art que de succès: la vigne et quelques arbres fruitiers du midi de l'Europe prospèrent en Bucharie: les bois sont généralement rares. *Minéraux.* Les montagnes de Belur et l'Hindu-Kohs semblent receler dans leurs flancs de l'or, de l'argent des lapis lazzuli et des rubis-balais. Au douxième siècle on tirait du Fergana, canton situé vers les sources du Sirr-Daria, du sel ammoniac, du vitriol, du fer, du plomb, de l'or et des turquoises: on y a découvert depuis des mines de mercure.

Après ces notions générales sur la Tartarie indépendante, nous allons passer à l'examen de chacun de pays qui la composent, et des diverses tribus et hordes dont-elle est habitée.

PAYS DES KIRGUISES.

LE vaste territoire occupé par les Kirguises est le premier qui se présente, si l'on veut commencer par le nord la description du costume des Tartares La petite horde des Kirguises vit entre le Taik, la mer d'Aral et les environs d'Orenbourg : la moyenne va errant au nord de cette mer jusqu'au fleuve Saras au sud-est, et porte souvent ses tentes au delà des monts Algydim-Chialo dans le Stepp d'Issin. La grande horde s'étend au sud-est du lac Aral, sur les bords des rivières de Sarasue et du Sirr, jusqu'à la ville de Taschkent, et peut-être même jusqu'à Fergana. *Séjour de trois hordes de Kirguises.*

Ce pays semble composé en général de monceaux de sable entremêlés de collines d'argille, et entrecoupé de vastes plaines salines, où plusieurs rivières vont se perdre dans les sables et dans des lacs ou marais salés. Les principaux monts sont les Ulu-Tau, et les Algyuski. Il y souffle en hiver un vent du nord violent, accompagné de neige et d'un froid excessif: néanmoins la neige n'y séjourne pas long-tems, surtout vers les rivages de la mer Caspienne. Le lac salé d'Indersk près les bords de l'Ural ou Faïk, mérite, au dire de Pallas, le nom de merveille de la nature. C'est un amas d'eau, de 80 versts de circonférence, tellement imprégné de sel, que la surface en est toute blanche: ses rives offrent un mélange singulier de couches d'argille et de marne, d'écailles d'huitre, de cristaux d'alun et de soufre. *Nature du sol.* *Climat.* *Lac salé d'Indersk.*

Les plantes salines dominent dans cette contrée stérile: néanmoins il y croît au bord des fleuves diverses espèces d'arbres, et l'on y trouve des vallées très-agréables en été. Sans leurs vastes paturages, les Kirguises ne pourraient point entretenir le grand nombre de chevaux, de chameax, de dromadaires, de moutons et de chèvres qu'ils possédent. On rencontre dans les stepps beaucoup de loups, de renards, d'hermines, de belettes, de blaireaux et de marmottes. Dans les montagnes qui s'étendent du levant au midi on voit errer la brébis sauvage, le bœuf du Tibet ou l'yak, le chamois, le loup doré, espèce d'animal qu'on a pris pour un tigre, le culan ou âne sauvage, la gazelle saïga, et le takia ou cheval *Végétation.* *Animaux.*

sauvage. Les Kirguises dressent à la chasse, des aigles d'une espèce appelée en Russe berkuti. Les oies, les canards et autres oiseaux aquatiques fourmillent dans les vastes marais. Des serpens blancs, de plus de six pieds de long, ont effrayé les troupes Russes; mais les habitans disent que ces reptiles ne font encore aucun mal. Les Kirguises ont la physionomie Tartare, le nez applati, les yeux petits sans être obliques comme ceux des Mongols et des Chinois: leur langue est un dialecte Tartare: la population de cette immense contrée peut monter à douze cent mille individus.

Physionomie, langue, population des Kirguises.

Etat politique.

Les Princes des Kirguises sont héréditaires, et ont peu d'autorité; toutes les affaires se traitent dans des assemblées générales. Selon les relations les plus récentes, les deux hordes appelées petites se sont mises sous la protection de le Russie en 1732, pour se garantir des incursions des Songars et des Basckirs; mais elles ne se reconnaissent point comme sujettes de cette puissance, et ne lui payent aucun tribut: au contraire le gouvernement Russe leur envoye chaque année de petits présens. Les caravanes de la Bucharie, de Kiva et de Taschkent payent un droit de transit pour traverser le pays des Kirguises, qui leur fournissent une escorte. La grande horde vit encore dans l'indépendance: quoique riches en bétail, les peuples qui la composent préfèrent le pillage. Ces brigands infatigables ne sont pas sanguinaires; ils mettent dans leurs rapines une adresse extrême, et n'en exemptent pas même les individus qui vivent sous la protection de la Russie: ce gouvernement avait beaucoup à craindre d'eux par le passé, et encore aujourd'hui il ne peut guères se fier aux arrangemens qu'il prend avec eux, car ils ne s'abstiennent de commettre des hostilités sur ses frontières que quand ils y mènent paître leurs troupeaux; mais dès qu'ils les y ont mis en sûreté, ils se cachent dans des ravins d'où ils sortent pour aller piller les caravanes et les bourgades voisines. Le gouvernement Russe cherche à s'assurer de leur fidélité par des otages pris parmi les Khans et la noblesse, et qui sont traités selon les conventions (1).

Kirguises sous la protection de la Russie.

Kirguises indépendans.

Religion.

Vers le commencement du dix septième siècle, ces peuples qui étaient autrefois Schamans, convertis par les soins des prêtres du Turkestan, se firent Mahométans; mais il se montrent peu zélés pour leur nouvelle religion, du moins ils en ignorent les dog-

(1) V. Les peuples de la Russie du Comte Charles de Rechberg.



mes et les rites, et n'ont point d'autres prêtres que les Mollahs, qui viennent dans leur pays, ou qui y sont conduits comme prisonniers. Mais en 1769, Pallas les trouva en proie à toutes les superstitions de la magie. Ils ont beaucoup de respect pour les morts, et célèbrent tous les ans une fête en leur honneur.

Les Kirguises sont d'une ignorance extrême: leurs mœurs sont dures et sauvages: lorsqu'ils ne tuent point leurs prisonniers ils les font esclaves; mais on dit que leurs femmes sont, en revanche, d'une humeur très-gracieuse, et que souvent elles adoucissent le triste sort des prisonniers condamnés parmi eux à un esclavage perpétuel. Les Kirguises ainsi que les autres Tartares, achètent autant de femmes qu'ils en peuvent entretenir : les riches en ont quelquefois trois ou quatre avec huit ou dix concubines; ils se montrent très-jaloux de leur virginité. Les femmes des nobles vivent très-retirées, et on ne les voit que quand la horde change de station. Ce jour est une fête pour elles; certaines d'être exposées aux regards de toute leur hordes, elles s'habillent de leur mieux. Les hommes sont extrêmement portés pour les Calmouckes, et il n'est pas de ruse qu'ils n'imaginent pour en attraper quelqu'une.

Les Kirguises se font des habits de peau, des bonnets de feutre et des chemises de toile couleur céleste : les riches portent des habits de peau de poulain ou de drap, avec des bonnets d'étoffe brodée. Leur coiffure d'hiver est garnie d'une fourrure : le pied de leurs bottes est recourbé sur le devant, et se termine en une pointe qui leur sert d'éperon : la semelle en est couverte d'une plaque de fer qui y est attachée avec des clous : leurs vêtemens sont larges et serrés par une ceinture, à laquelle un poignard est suspendu; ils portent de longs caleçons, et se rasent la tête : les jeunes gens ont des moustaches, et les vieillards laissent croître leur barbe, qu'ils rasent seulement au dessous de la lèvre inférieure et jusqu'au bas du menton : voy. la première figure à droite de la planche 18, qui représente un Prince ou chef de la nation. *Habillement.*

Les femmes Kirguises de distinction enveloppent leur tête d'une étoffe ample et légère, à laquelle elles donnent la forme d'un haut turban : voy. la fig. dans la même planche : leur habillement est de soie, ou de toile peinte, de drap fin, et ordinairement de velours, et elles le garnissent de petits cordons, de galons d'or, et de riches fourrures. Les femmes du commun se mettent le plus souvent un voile, mais les jours de fête elles portent des bonnets ornés de

glands et de grains de corail : les jeunes filles vont la tête une, et partagent leurs cheveux en un grand nombre de tresses.

Les Kirguises habitent sous des tentes de feutre, qui sont quelquefois assez grandes pour contenir vingt personnes : les riches en ont plusieurs où l'on ne trouve que des coffres remplis de hardes, des outres et de la vaisselle. Les armes et les vêtemens sont suspendus sur les côtés de la tente, et l'on y voit quelquefois des étoffes de diverses couleurs et même en soie. Ces armes sont la lance, l'arc, le sabre et le fusil à mèche. M.r Rytschkow dit que les Kirguises savent faire de la poudre noire et blanche, mais que la manière de la fabriquer est un secret qu'ils gardent scrupuleusement (1).

Armes.

Leur nourriture

Toutes les richesses de ce peuple sont en bétail. Un Kirguise d'une fortune médiocre a de cinquante à cent chevaux, autant de vaches, dix à vingt chameaux, une centaine de brébis et une cinquantaine de chèvres. Ils se nourrissent de la viande de mouton à grosse queue, et font leur boisson ordinaire du lait de leurs jumens et de leurs chameaux naturel, ou distillé ; ils reçoivent de la Russie et de la Bucharie de la farine et du son : la chair de leurs moutons à grosse queue est succulente, et on en envoye jusques dans l'intérieur de la Russie ; ils mangent encore de la viande de chameau et autres animaux domestiques.

La chasse est un des principaux amusemens des Kirguises. Les Princes et les nobles ne s'y livrent que par agrément ; et à cet effet ils élèvent des lévriers et une espèce de faucon, *falco fulvus* de Linnée, qu'ils appellent *birkut*, et dressent à enfoncer ses griffes dans les yeux de l'animal qu'il poursuit, lequel est forcé alors de s'arrêter : ce qui donne le tems d'arriver au chasseur, qui est à cheval et achève de le tuer à coups de fouet. Voy. la planche 19.

Commerce.

Les Kirguises font quelque commerce avec les Russes, et Orenbourg est le centre ordinaire de leurs relations. La horde moyenne va jusqu'à Omsk en Sibérie. On évalue à cent cinquante mille le nombre des moutons qu'ils conduisent chaque année à Orembourg ; ils y vendent en outre un grand nombre de chevaux, et autres animaux, des fourrures, du poil de chameau, et quelquefois des esclaves Persans et Turcomans. Ils prennent en échange des objets de manufacture et surtout des draps. La Russie leur refusant des armes, ils les tirent de la Bucharie et de Kiva, et donnent en retour des chameaux et du bétail.

(1) Journal d'un Voyage dans les stepps des Kirguises.



LE TURKESTAN.

Tout le pays qui s'étend des deux côtés de l'Iaxartes jusqu'à la chaîne des monts Ak-Tau fesait anciennement partie du Turkestan. On désignait celui-ci sous le nom d'occidental, pour le distinguer d'un autre appelé oriental, et qui semble avoir compris une partie de la Calmouckie et de la petite Bucharie. Selon les géographes orientaux, le Turkestan renfermait, la province de Fergana, où sont les villes d'Andegan, d'Achsikat et autres sur le haut Sihon ; la province d'Osrushna avec un chef lieu du même nom; celle d'Ylak ou Ylestan, que traverse le Tankat rivière qui se jette dans le Sihon, et sur les bords de laquelle s'élevait Otrar, ancienne capitale non loin des ruines d'Iessi, capitale encore plus ancienne, et qui répond à l'Issedon Scythique des Grecs; enfin l'Al-Shash, qui était situé le long de l'embouchure du Sihon. Les relations modernes ne font presque plus mention de ces divisions, et nous représentent le Turkestan actuel comme un petit pays arrosé par le Karasou, qui se jette dans le Sirr, et dont le sol produit du coton, du millet, du grain et des chataignes; mais il n'est que médiocrement cultivé. La ville qui porte les deux noms de Turkestan et Taras renferme mille maisons bâties en pierre cuite. Un Prince Kirguise y régnait il y a quelques années. Le reste du pays a pour capitale Taschkent (1) située au bord du Sihon, et où l'on

Divisions du Turkestan selon les géographes Arabes.

Ville de Turkestan.

(1) *Taschkend* signifie en langue Tartare et Turque *Château de pierre*. Cette ville se trouvant sous la latitude de quarante trois degrés, qui était précisement celle du *Lithinos Pyrgos* ou *Château de pierre* décrit par Ptolémée le géographe, on serait fondé à la prendre pour le fameux comptoir des négocians Grecs qui allaient dans la Sérique, et pour cette *Petra* fortifiée du tems d'Alexandre, où se réfugia la belle Roxane avec d'autres demoiselles nobles de la Perse, et qui ayant été prise ensuite par ce conquérant, fut le terme de ses expéditions dans cette partie de l'Asie. Ce château célèbre, inutilement cherché jusqu'ici par les géographes Français *Danville* et *Gosselin*, vient d'être retrouvé par M.r le Chevalier *Hager*, qui par de savantes recherches faites sur les lieux même, a prouvé que c'est la ville de Taschkent. Voy. la dissertation de cet

compte, dit-on, 6000 maisons. Les habitans font un petit commerce, cultivent le froment, la vigne, le pêcher, le coton et la soie: l'hyver n'y dure que trois mois, et les montagnes y recèlent de l'or. Le gouvernement est entre les mains d'un Khan élu par le peuple dans la famille régnante; mais ce Prince est le plus souvent vassal des Kirguises, dont les bandes Nomades parcourent son territoire.

Physionomie, habillement, et usages des Taschkents.

Les habitans du Taschkent sont d'une conformation semblable à celle des Tartares de Kasan; ils sont pour la plupart d'une taille haute et mince, et ont les yeux petits, les oreilles grandes et pendantes, et les cheveux chatain-foncé: leurs usages ne diffèrent guères de ceux des habitans de Kasan. Les hommes se laissent croître une touffe de cheveux sur la tête, avec un peu de barbe sous la lèvre inférieure, et tout le reste est rasé. Leur tête chauve a pour coiffure un bonnet pointu et *galonné*, et quelquefois un autre sorte de grand bonnet ou chapeau à larges bords garnis de fourrures, qui leur couvrent les oreilles; leur surtout, qui est en drap, est ordinairement doublé de fourrure. Ils portent l'arc, le carquois et autres armes semblables à celles des Kirguises.

Ces peuples sont naturellement spirituels, sincères, honnêtes, laborieux, tempérans, et propres surtout dans leurs habitations; ils ont dans leurs chambres des cheminées et de larges bancs qu'ils couvrent de beaux tapis: la lumière y pénètre à travers un treillis pratiqué dans le toît qui est plat; et on bouche entièrement cette ouverture lorsqu'il pleut.

La planche 20 offre les portraits de deux femmes de cette nation, savoir; d'une mère qui est celle de gauche, et de sa fille avec son petit frère qui est au milieu: il est aisé de voir que ces personnages appartiennent à une classe aisée; leur vêtement annonce le luxe, et leur attitude le repos et l'oisiveté, qui sont l'état habituel de toutes les femmes riches de l'Orient. Les fourrures, la gaze, les étoffes à fleurs, les tapis teints des plus vives couleurs, les plumes et enfin tout l'habillement de la femme Taschekine, dénotent

auteur, imprimée à Milan par Jean Pirotta en 1816 in 4.°, et intitulée ΛΙΘΙΝΟΣ ΠΥΡΓΟΣ ou fort de pierre, château antique, situé selon les géographes Grecs Marin et Ptolémée sous le quarante troisième degré de latitude en Scythie, et récemment découvert sous le même degré et le même nom dans la Tartarie etc.



clairement que ce peuple cultive les arts d'industrie et s'est déjà mis bien au dessus des premiers besoins. Ces femmes ont beaucoup de ressemblance à l'extérieur avec les Tartares; elles partagent leurs cheveux en tresses, et ont pour coiffure un bonnet ou grand turban bordé d'une fourrure, richement brodé et orné d'une plume de paon ou de quelqu'autre panache; elles ont des files de corail qui leur tombent des tempes sur le sein, et au bout desquelles sont attachés des glands de soie: la mère qui, selon l'usage Tartare, est toujours mieux habillée que la fille, a en outre le front ceint d'un riche bandeau garni de corail. Nous avons cru inutile de représenter ici l'habillement des hommes du Taschkent, dont nous avons donné plus haut la description, parce qu'il est à peu-près le même que celui de leurs voisins. On voit néanmoins à la planche ci-dessus les armes du mari, suspendues aux murs de la chambre. Les riches ont ordinairement trois ou quatre femmes. La figure qui est debout à droite dans la même planche est celle d'un négociant Persan domicilié dans le Turkestan.

Karakalpaki.

Les Karakalpaki habitent aussi les rives du Sihou; ils se donnent le nom de Kara-Kiptschak, c'est-à-dire de Kiptschak noirs: c'est une Tribu de Tartares de Kiptschak, qui ont été subjugués par les Kirguises. Ils se divisent en horde ou Uluss supérieure et inférieure. En 1742 la horde inférieure, composée alors de quinze mille familles, implora la protection de la Russie; mais les Kirguises la détruisirent presqu'entièrement, pour avoir osé invoquer contre eux le secours d'une puissance étrangère. Ils sont Mahométans, et les chefs des Uluss se vantent d'être descendans de Mahomet: le pouvoir des Khans est limité par l'influence des Kodscha ou prêtres. Les cabanes où ce peuple fait sa demeure en hiver sont fixes, et celles d'été mobiles; il a peu de chevaux, et se sert de bêtes à cornes pour monture et pour le trait: il vend à ses voisins des couteaux, des sabres, des fusils, de la poterie et de la poudre à fusil.

LES TURCOMANS.

Nature du sol, végétation, animaux.

TOUTE la côte orientale de la mer Caspienne, pays sablonneux, pierreux et sans eau, est habitée par les Turkmènes ou Turcomans. La chaîne des monts Mogulshar, ou monts de Mangischlak n'est pas très-élvée; mais ses flancs brisés et entrecoupés de profonds ravins, présentent du côté de cette mer des roches calcaires. Les eaux y sont salées ou saumâtres, la végétation y est limitée à un petit nombre d'espèces, parmi lesquelles on distingue à ses formes rudes la *salsola orientalis*: le renard, le chat sauvage, le mouton d'orient et le chameau, sont les animaux les plus répandus dans cette contrée. Les Turcomans, plus bruns, moins grands, mais plus membrus que les autres Tartares, vivent sous des tentes ou dans les cavernes des rochers. Ces sont de rustiques pasteurs, qui se font de la rapine un métier accessoire; il sont divisés en plusieurs hordes sous la direction de Princes Kirguises, qui n'ont que peu d'autorité. Les Russes les distinguent en deux états fédératifs; celui de Mangischlak, composé d'environ vingt cinq mille familles, et dont la tribu principale est celle d'Abdallah; et celui d'Astrab ou de Perse, où se fait remarquer la puissante tribu de Tackeiomut de douze mille familles, qui habite les environs du golfe de Balkan. Les Turcomans nourrissent beaucoup de chameaux et de moutons; ils fabriquent des étoffes grossières avec le poil des premiers, et cultivent un peu de froment et de riz: leur habillement, leurs armes et leur équipement offrent un mélange d'usage Tartares et Persans; ils habitent sous des tentes de feutre. Mangischlak était autrefois une ville, maintenant on n'y voit plus que quelques cabanes où logent des marchands Russes: le port est un des meilleurs de la mer Caspienne. La baie de Balkan est aussi fréquentée par les vaisseaux Russes: les îles voisines produisent un peu de riz et de coton: celle de Naphtonie contient une grande quantité de naphte: ces îles portent le nom d'Ogurtschi ou pays des concombres.

Mangischlak et Astrab.

Baie de Balkan, île de Naphtonie.

LA KARISMIE.

LE Khovaresm des Arabes, le Karissim des Tartares et des Russes, la Corasmie des Anciens, porte encore le nom de Kiva qui est celui de sa ville principale. Les monts Veisluka, qui sont une ramification de l'Aktau, et renferment des mines d'or et d'argent, occupent une partie de la Karismie orientale: la plus grande partie du pays est en plaine: le sol qui est généralement recouvert d'un argile rougeâtre, se prête à toutes sortes de culture; mais les déserts de sables mouvans qui bordent ses frontières, en envahissent quelquefois des portions considérables. Le grand fleuve Gihon ou Amur qui traverse ce pays, arrivé au pied du Veisluka, se divise en plusieurs canaux d'irrigation, et conserve néanmoins deux branches principales, dont l'une dans le tems de ses crues, se déborde sur une plaine marécageuse qui lui sert de limite. Selon les relations Russes, le climat de cette contrée est tempéré, et la glace n'y dure que peu de jours: la neige y tombe rarement, et se fond aussitôt: les chaleurs de l'été n'y sont pas incommodes, et l'automne y est pluvieux.

Noms divers de la Karismie.

Montagnes, sol, rivières, climat.

Le froment, l'orge, le millet de Bucharie, le *schegura* espèce de riz, les pois, les fèves, le chanvre, le tabac et le coton, sont les principales productions de la Karismie: on y trouve aussi une quantité d'arbres fruitiers de la meilleure qualité, de vignes et de mûriers. De nombreux troupeaux de bœufs vont errant dans de riches prairies, et des bandes d'oiseaux sauvages de diverses sortes offrent au chasseur une proie facile et abondante. La population de ce pays se compose de Tartares de tribus différentes, surtout d'Usbecks et de Bucharieus.

Productions.

Habitans.

Les Turcs de Karissem avaient au douzième siècle un puissant empire: aujourd'hui la Karizmie est divisée en deux Etats indépendans qui sont, celui de Kiva, et celui de Karrat ou des Arals. L'Etat de Kiva compte une population d'environ vingt cinq mille habitans. La ville de ce nom est située sur un des canaux du Gihon; elle est entourée d'un fossé et d'un mur en terre glaise; elle a trois portes, un château, trente mosquées, une école supérieure, et trois mille maisons bâties aussi en terre glaise, avec une population

Etat de Kiva et de Karrat.

Ville de Kiva.

de dix mille âmes. Urghenz la nouvelle, à onze lieues au nord de Kiva sur le même canal, renferme vingt mosquées, quinze cents maisons et cinq mille habitans. Schiaba, Ket, Ambari, Schianka et Azaris sont d'autres petites villes du même Etat. A la tête du gouvernement est un Khan, qui tient une cour brillante, mais qui n'a plus qu'une ombre d'autorité, toutes ses attributions se bornant à mettre le sceau de l'Etat sur les actes publics qu'on lui présente. L'autorité réele réside entre les mains de l'Inak, qui est le président du Divan ou Conseil d'Etat, composé des grands officiers qui sont à la nomination du peuple. Le Mula-bashi, ou chef des docteurs de la loi Mahometane, exerce une grande autorité. La dynastie indigène s'étant éteinte il y a un demi siècle, les habitans de Kiva élurent un Khan parmi les Princes Kirguises leurs voisins. Leur force armée peut s'élver, dit-on, à vingt mille hommes, y compris les Turcomans et les Usbecks que le Khan prend à sa solde. Ces troupes consistent principalement en cavalerie: un arc, une lance et un sabre composent toutes leurs armes: rarement elles ont des mousquets, qui sont à mèche.

Gouvernement de Kiva.

Mœurs des Kiviens.

Les Kiviens sont dans un moyen état de civilisation; ils montrent plus d'intelligence que les autres peuples de la Tartarie, s'appliquent à la poésie, et ont beaucoup de dispositions pour la musique. Abul-Gazi, Prince du Kiva nous a donné une histoire des Tartares. Ce peuple cultive bien ses terres; il sait élever aussi les vers à soie, et fabriquer des étoffes de coton, de soie, et mélangées; ce sont les femmes qui font ces ouvrages dans leurs maisons, n'y ayant pas de manufactures comme en Europe. Les caravanes de Kiva portent à Orenbourg des grains, du coton écru, des étoffes de soie et coton, des robes de chambre brodées en fils d'or, des peaux d'agneau, et quelquefois des monnaies de la Perse et de l'Inde. Elles achètent en Russie des objets de fabrique Européane; et des Turcomans, des chevaux, des bœufs et des moutons. Kiva est en outre un grand marché d'esclaves.

Commerce.

Les Usbecks Arals, qui habitent les plaines aux environs du lac Aral, prennent aussi le nom de Konrat, de leur principale ville, qui n'est à proprement parler que leur campement d'hiver. Manhuf et Kisilscosoba sont d'autres petites villes: Koptschak est une espèce de forteresse où il y a toujours 1500 hommes. Les Arals sont gouvernés par deux Bek électifs, et doivent à l'Etat de Kiva un tribut annuel de deux mille séquins; mais ils ne le payent que quand ils ne sont pas en guerre avec lui.

GRANDE BUCHARIE.

Les limites de la grande Bucharie, qui comprend les plus belles provinces de la Tartarie, varient au nord et au couchant selon le degré de puissance des Usbecks qui y règnent. La partie qui est au nord du Gihon est celle qui portait autrefois les noms célèbres de Transossiane et de Maveralnhar, qu'on a étendus à tout le Turkestan. La plus fertile de ces provinces est celle de Sogd, ainsi nommée d'une rivière qui la traverse.

Samarcande, située sur le bord méridional de la Sogd, était autrefois la capitale de l'empire de Tamerlan, et est encore aujourd'hui la ville la plus considérable de la grande Bucharie. On n'en a point de relations récentes. Il parait que vers le commencement du siècle dernier elle était fortifiée d'un mur de tuf, et que ses maisons étaient bâties en argile, à l'exception de quelques-unes qui étaient en pierres. Le Khan était campé dans les plaines environnantes, et le château tombait presqu'en ruines. L'Académie des sciences était la plus renommée de tous les Etats Mahométans, et avait un grand nombre d'étudians. Cette ville était connue dans tout l'Orient par le beau papier de soie qui s'y fesait, et l'on prétend même que l'art de le fabriquer y a pris naissance. Ebn-Haukal, célèbre géographe oriental, fait remonter l'existence de cette manufacture jusqu'à l'an 650. *Samarcande.* *Académie.* *Papier de soie.*

La Sogd voit encore s'élever sur ses bords la ville de Bockhara ou Bucara, qui disputa souvent le titre de capitale à Samarcande. En l'an 1220 elle se rendit à Gengis-Khan qui la réduisit en cendre, mais après sa mort elle fut rebâtie par ordre d'Octai-Khan son successeur à l'empire des Mongols. Le fameux philosophe Avicène naquit à Asnana, qui est un bourg de ce pays. Lorsqu'en 1741 les négocians Anglais visitèrent cette ville, qui est située sur le penchant d'un côteau en forme d'amphithéâtre, ils la trouvèrent grande, peuplée et gouvernée par un Khan: on y fabriquait du savon et des toiles de coton: le riz était cultivé dans ses environs, et ses habitans y élevaient du bétail; ils recevaient des Calmouks de la rhubarbe, du musc, des lapislazuli, avec quelques autres pier- *Bockhara,* *Détruite par Gengis-Khan, et rebâtie par Octai-Khan.*

res précieuses; et de Badak-Shan des monnaies d'or et de cuivre : le peuple y était civilisé, mais perfide. Le sol en est si fertile, au rapport du géographe que nous venons de citer, qu'un champ d'un ou de deux arpens au plus y suffit pour l'entretien d'une famille.

Provinces de Vash, Kotlan et Kilan.

La partie orientale de la Bucharie est très-montueuse : les provinces de Vash, de Kotlan et de Kilan s'étendent vers les monts Belur : parmi les autres villes on trouve Badakshan sur l'Amur, ville petite, mais bien peuplée, qui, dans le dernier siècle appartenait au Khan de la Grande Bucharie ou plutôt de Samarcande : l'or, l'argent et les rubis qui se rencontrent dans ses environs forment la richesse de ses habitans. La fonte des neiges au commencement de l'été donne naissance à des torrens, qui entraînent avec eux une quantité de paillettes d'or et d'argent.

Provinces de Balk, de Tokarestan et de Gaur.

Les provinces de Balk, de Tokarestan et de Gaur s'étendent au midi de l'Amur. Balk, qui est l'ancienne Bactres, est une des trois principales villes de la Bucharie; elle fut prise par Gengis-Khan en 1221. Au commencement du dernier siècle elle avait un Khan particulier; ses maisons étaient bâties en pierres et en briques, et son château presque tout en marbre : c'était enfin la ville la plus considérable de ces contrées, et un objet d'envie pour la Perse et l'Indostan : cette jalousie mutuelle contribuait plus à sa sûreté que les hautes montagnes qui la défendent d'un côté, et les déserts qui l'avoisinent de l'autre. Ses habitans sont les plus civilisés de tous les Tartares; leur soie est la plus belle du pays, et ils en fabriquent des étoffes qui sont très-estimées. Anderab est la capitale du Tokarestan.

Le pays que nous venons de décrire est le célèbre Maveralnahr de l'histoire Arabe et Tartare. C'est là que s'élevait le trône de Tamerlan; c'est là que les ambassadeurs de tous les Princes du monde venaient courber la tête devant le chef des Mongols. Nous avons déjà vu, en parlant de l'Indostan, qu'en 1494 le Sultan Baber, après avoir été chassé de la Grande Bucharie avec ses Mongols, pénétra dans l'Indostan, et y fonda l'empire du Mogol. Les

Monarchie des Usbecks.

Tartares Usbecks qui l'avaient vaincu créerent en Bucharie une puissante monarchie, dont le trône fut occupé par des Khans depuis 1494 jusqu'en 1658 : il semble que ce grand et fertile pays était alors partagé en plusieurs Etats sous l'autorité de divers Khans. Les Usbecks, qui l'habitaient probablement depuis le troisième ou

quatrième siècle, ne firent point disparaître entièrement la race qui les avait précédés. Cette race indigène, appelée Tadjik, a des formes beaucoup plus belles, et une physionomie bien plus agréable que les Tartares. Elle ressemble aux habitans de la petite Bucharie, non seulement par la figure, mais encore par son vêtement. La plupart des riches s'habillent en soie et en pelleteries: le beau sexe porte de longues robes à plis, et les cheveux arrangés en tresses entremêlées de perles.

Genre de vie des Buchariens.

Les Buchariens sont sobres: leur nourriture consiste principalement en riz, froment, millet et fruits: ils font un grand usage d'huile de sésame: le thé anisé et le moût de raisin sont leur boisson favorite. Ils s'enivrent d'opium, et ne mangent pas de pain de froment. Ils ne portent point d'armes, mais les Usbecks savent maintenant manier le mousquet; et l'on assure que les femmes même, beaucoup plus belles que toutes les autres Tartares, suivent leurs maris à la guerre et combattent à leurs côtés. Les Usbecks parlent la langue Zagataie qui est le Turcoman: quant à celle des Buchariens, elle n'a pas encore été analysée. Ils professent les uns et les autres la religion Mahométane, et sont tous de la secte des Sunni. Le gouvernement des Khans n'est pas absolu, la religion et les lois lui servent de guide, et ces souverains peuvent même être légalement déposés. Nous n'avons que des notions vagues sur la population de ce pays; mais il est probable, qu'en cas de besoin, il pourrait mettre sur pied une armée de quatre vingt mille hommes.

Langue, religion, gouvernement.

Mœurs des Buchariens décrites par Ebn-Haukal.

Ebn-Haukal, ce père de la géographie Arabe, nous a fait une vive peinture des mœurs des Buchariens de son tems. « Leur libéralité et leur générosité sont telles, dit-il, qu'il n'en est point d'entre eux qui manque aux devoirs de l'hospitalité. Lorsqu'un étranger arrive chez eux, on s'empresse autour de lui, chacun se dispute le plaisir de le recevoir, et envie le sort de celui qui obtient cet honneur. Ceux même qui n'ont que le simple nécessaire, portent à sa demeure une portion des fruits de leur récolte, et leur bon cœur sait trouver des richesses au sein même de la pauvreté. Etant dans le pays de Sogd, je vis un grand édifice semblable à un palais, dont les portes tout-à-fait ouvertes, étaient fixées au mur avec de gros clous. J'en demandai la raison: il y a plus de cent ans, me répondit-on, que cette maison n'a été fermée ni jour ni nuit: les étrangers, en quelque nombre qu'ils soient, peuvent s'y présenter à toute heure: le maître y a abondamment pourvu aux

besoins des hommes et des animaux, et il n'est jamais si content que lorsque ses hôtes font chez lui un long séjour. Je n'ai jamais rien vu de semblable dans aucun autre pays. Ailleurs, les riches et les grands emploient leurs trésors à des objets de luxe, ou les prodiguent à des favoris, dont tout le mérite est d'être encore plus corrompus qu'eux. Les habitans du Maveralnahr font un usage bien plus sage de leurs économies; ils construisent des carovanserais, des ponts et autres édifices utiles. Il n'y a pas de villes ni même de désert dans cette contrée, qui n'offre au voyageur tous les secours de l'hospitalité. Le Maveralnahr ne le cède à aucun autre pays en gloire militaire; il a été le berceau d'illustres Monarques et de grands capitaines, et nul autre peuple Musulman ne surpasse ses habitans en courage; ils l'emportent même sur tous les autres par leur nombre et leur discipline: car la perte d'une armée réduit pour long tems les autres nations à l'impuissance d'en avoir une autre pour se défendre; mais ici, une tribu est toujours prête à réparer les pertes d'une autre „. Cependant, s'il faut en croire les relations des Russes qui ont pénétré dans ces derniers tems jusqu'à Kiva et Bockara, un Chrétien y trouverait aujourd'hui des obstacles insurmontables dans l'intolérance fanatique des Musulmans. Les figures de la planche 21 représentent, savoir; celle de droite un Bucharien; les deux de gauche deux Usbecks; et celles du milieu deux Tartares de Casan.



A. Biasioli inc. all' A.T.

SIBÉRIE.

INTRODUCTION.

Quelle affreuse contrée allons nous maintenant aborder? Au seul nom de Sibérie, un froid mortel semble tout-à-coup paralyser nos sens et nous glacer le cœur. Notre imagination se représente, des chaînes de montagnes dont les sommets sont ensevelis sous une neige éternelle; des volcans qui ne cessent de vomir des tourbillons de fumée et de flammes mêlées de pierres; de vastes stepps ou des plaines arides couvertes de sel; des régions désolées, où la terre n'offre qu'un sol fangeux presque toujours gelé, et semé de loin en loin de quelques plantes rabougries et languissantes; des mers solides dont les glaces ne fondent jamais; des lacs salés du fond desquels se font entendre des bruits épouvantables, qui annoncent des convulsions intérieures dans cette partie du globe; des eaux douces qui bouillonnent et jettent du bitume sur leurs bords; des sources chuades d'où s'élèvent des vapeurs, qui tiennent le ciel constamment obscurci. La nature a voulu aussi que de grands fleuves parcourussent ces immenses déserts, d'où un hiver perpétuel bannit les arts et les charmes de la vie sociale, et dont les bords n'offrent que le triste aspect de marais infects, ou de sombres forêts, repaire de loups et d'ours affamés: là, on n'entend que les hurlemens de bêtes féroces, et le bourdonnement d'innombrables troupes d'oiseaux aquatiques: là, l'image de la vie ne se montre que dans les travaux du paisible castor, occupé à construire sa demeure merveilleuse sans craindre de tomber dans les pièges du chasseur. Et pourtant, qui le croirait? le voyageur étonné rencontre le long de ces fleuves, et jusques sur les rivages de la mer glaciale une quantité d'ossemens d'éléphans, de rhinocéros, et autres animaux particuliers à la zone torride, restes incompréhensibles d'une population animale tout-à-fait étrangère au climat actuel de la Sibérie, qui ont exercé la sagacité des naturalistes et des astronomes, et donné lieu à une foule d'hypothèses contraires les unes aux autres.

Cependant, l'homme vit sur cette terre de désolation; il y vit en respirant un air glacé qui lui déchire la poitrine, et lui fait souffrir des douleurs aigues et continuelles; son souffle gèle sur ses lèvres et forme une croûte de glace sur sa barbe: les extrémités de ses membres gèlent, et tout son corps même s'engourdit dès qu'il sort de sa demeure. L'homme vit en Sibérie, mais parmi les vapeurs d'un brouillard épais et pestilentiel, qui y perpétuent le scorbut et les épidémies. Des chasseurs errans dans ces tristes solitudes, et tout-à-fait sauvages, dorment sur la terre gelée, étanchent leur soif avec les baies que produisent quelques arbustes, et se rechauffent quelquefois en buvant le sang encore tiède des animaux qu'ils ont atteint de leurs flèches. Des hordes barbares et de sauvages conquérans ont donné à ces contrées et à ces fleuves des noms vagues, dont un simple accident détermine la signification; ils y ont bâti des villages et fondé des villes, dont la population s'est composée de déserteurs, de négocians ruinés, d'aventuriers, de proscrits et de milliers de vauriens condamnés aux travaux des mines de toutes sortes de métaux, et à la fouille des pierres précieuses dans les entrailles de la terre.

A la suite de tant de misères, dont le seul tableau effraye l'imagination, on sera surpris de trouver des lois sages, fruit des soins d'un gouvernement éclairé, qui fait les plus louables efforts pour tirer de l'ignorance et de la barbarie ces populations lointaines, et adoucir les malheurs de leur existence, en introduisant parmi elles, autant qu'il est possible, l'agriculture, le commerce, les arts et les sciences. Mais la nature âpre, sauvage et indomptable du climat, y oppose encore une résistance opiniâtre aux bienfaits de la philosophie, et aux progrès de la civilisation.

La Sibérie était connue des anciens.

Cette vaste région de l'Asie septentrionale, qui présente le plus vaste champ aux projets de la politique, aux spéculations du commerce et aux méditations du philosophe, était ignorée des Grecs et des Romains, qui étendaient leur océan Scythique sur l'immense espace de terrein qu'elle occupe. Ptolémée, le plus savant géographe de l'antiquité, place au nord-est de la mer Caspienne une grande terre inconnue; mais les derniers rayons de la géographie ancienne arrivent à peine aux monts Urals. Les voyageurs du moyen âge, et entre autres Marc Polo, entendirent les Tartares parler vaguement d'un pays riche en pelleteries, et couvert de ténèbres éternelles. En 1242 quelques Tartares fondèrent sur les bords de

Quelles notions en ont acquises les modernes.

l'Irtych et de l'Oby un Kanat qui prit de sa capitale le nom de Sibir, et d'une rivière voisine celui de Turat. La conquête de cet état par les Cosaques donna lieu à une suite de découvertes, qui étendirent les domaines de la Russie, et les connaissances géographiques jusqu'aux extrémités orientales de l'Asie, ainsi que le nom de Sibérie, qui malgré la ressemblance des sons, n'a rien de commun avec celui que les Russes donnent à ce pays dans leur langue. On a appliqué indistinctement le nom de Sevveria, qui veut dire pays du nord, à toutes les contrées alors connues dans cette partie du globe. L'histoire des découvertes qui y ont été faites, tout intéressante qu'elle pût être, serait trop longue, et nous entraînerait trop loin de notre sujet, pour que nous voulions ici l'entreprendre. Cependant, pour ne pas laisser nos lecteurs dans une ignorance absolue, sur les principales époques auxquelles elles ont eu lieu, nous croyons leur faire une chose agréable, que de leur présenter un tableau chronologique de ces découvertes, extrait de l'histoire de la Sibérie par Fischer, et du Recueil pour servir à l'histoire de Russie par Muller, Georgi et autres: nous y avons joint en outre le catalogue des ouvrages principaux qui traitent de cette immense région. *Nom de Sibérie.*

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

DES

DÉCOUVERTES FAITES EN SIBÉRIE,

ET DES

PRINCIPAUX OUVRAGES QUI EN ONT ÉTÉ PUBLIÉS.

1242 *Scheiban* conduit les Tartares en Sibérie, et y fonde le Kanat de Sibir ou Tura.

1246 *Carpini* cite les Samoïedes au nombre des peuples conquis par les Mongols.

1558 *Troganow* trafique en Sibérie.

1563 *Ivan Wasiliowitsch* ajoute le nom de Sibérie aux titres des Czars Russes.

— Eigentliche Beschreibung des Koenigreichs von Siberien; wie solches unter Iwan Wasiliowitsch Zaren von Russland Bohmaessigkeit gekommen etc. Cette description de la Sibérie est insérée dans le Magasin de Busching tom. 18.

1580 *Jermak Timofeyew* à la tête d'une troupe de Cosaques envahit le Kanat de Sibir ou la Sibérie occidentale.

1584 Les Russes abandonnent la Sibérie.

1587 Fondation de Tobolsk.

1598 La mort de Kutschum-Kan met un terme à la résistance des Tartares

1604 Fondation de la ville de Tomsk.

1618 Fondation des Villes de Ieniseisk et de Kutznesk.

1621 *Ciprian*, métropolitain de Tobolsk, publie une description de la Sibérie.

1636 Vaisseaux Russes descendent la Lena, et côtoyent les plages de la mer Glaciale.

1639 *Demetrius Kopilow* touche les rives de l'Océan oriental.

1646 *Bomisklan*, en allant de Kowyma à Anadyr, double le cap de Sciukotshi.

1648 *Deschnew*, autre Cosaque, fait le même voyage.

1648-58 Fondation des villes d'Irkutsk, Iakutsk et Nertscinsk.

1690 Le Kamtschatka est connu à Iakutsk.

1695 Première expédition Russe au Kamtschatka.

1706 Arrivée à la pointe méridionale du Kamtschatka.

1711-1724 Des négocians de Iakutsk visitent les îles et les terres au nord de l'embouchure de la Lena et de l'Iana.

1713 Relation d'un nouveau voyage en Sibérie par *Brand*, *Utrecht* 1713, in 12.°

1720-26 *D. Messerschmidt* voyage en Sibérie jusqu'à Turukhansk au nord, et jusques à Nertschinsk au levant.

— Daniel Messerschmidt de Dantzic mourut dans une extrême misére à Pétersbourg en 1735. Ses écrits, qui sont en grand nombre, ont été recueillis dans les archives de l'académie, et publiés par ses successeurs.

1721 *Strahlemberg* pousse son voyage jusqu'au Ienissei.

— Tobert capitaine Suédois, devenu célébre à la faveur du nom de Strahlemberg, est l'auteur de l'ouvrage, *Asie septentrionale et orientale*, 1730.

1727 *Behring* longe les côtes jusqu'au 61° 18', et double ainsi le cap Schiukotshi, sans néanmoins apercevoir l'Amérique.

— Vito Behring Danois, né à Horsens dans le Jutland, mort en 1741 dans l'île qui porte son nom.

1733 *Behring*, de l'Ile de la Croyére, *Muller* et *Gmelin* partent pour la grande expédition.

— Louis de l'Ile de la Croyére, géographe et astronome Français, mort en 1741 sur la côte d'Amérique.

1733-43 *Gmelin*, Botaniste, passe en Sibérie, et va à Iakutsk et Kirensk à l'est, à Turukhansk au nord, à Nertscinsk et Sayanskoi-Ostrog au midi. *Muller* et *Fischer* font le même voyage en qualité d'historiens et d'antiquaires.

— Jean George Gmelin, né en 1709 à Tubing en Suède, mort au même lieu en 1775, auteur de la *Flore Sibérique*, oncle de Samuel Gmelin voyageur en Perse, mort en 1774.

— Muller né dans le cercle de Vestphalie, mort à Moscou en 1784, historiographe, conseiller d'Etat etc.

— Fischer, qu'on croit Livonien, mort en 1771, de l'académie de Pétersbourg.

— Reisen durch Siberien von dem Jahr 1733, bis 1743, von Joh. Georg. Gmelin. *Gottingue*, 1751 et 1752, 4 vol. in 8.° fig.° Il en a était fait une traduction abrégée en Français par M.r De-Keralio. *Paris*, 1767, 2 vol in 12. Le même abrégé traduit en Hollandais. *Amsterdam*, in 8°

1737 Lettre de M. d'Anville au P. Castel sur le Kamtschatka, et réponse. *Paris*, 1737, in 12.°

1738 Le lieutenant Owzin va par mer de l'Oby au Ienissei.

— Le lieutenant Laptiew suit par terre la côte, depuis l'Ienissei jusqu'à la Lena.

1739-40 Le même va par mer de la Lena à Kowyma.

1740 *Steller* naturaliste arrive au Kamtschatka, et y reste pendant toute l'anné 1743.

— George Guillaume Steller de Franconie, mort misérable en 1745, auteur de la description suivante du Kamtschatka, et autres ouvrages qui y ont rapport.

— Beschreibung von dem Lande Kamtschatka; dessen Einwohnern, deren Sitten, Namen, Lebensart etc. von Georg. Wilh. Steller, *Francf.* et *Leipsick*, 1774, in 8.°

— Tagebuch seiner Seereise aus dem Petri-Paul Hafen in Kamtschatka bis an die westlichen Küsten von Georg. Wilh. Steller (inséré dans les 5.e et 6.e volume des Nouveaux Mémoires du nord de P. S. Pallas.)

— Topographisch und physikalische beschreibung der Berings-Insel, von Georg. Wilh Steller (inséré dans le second volume des mêmes Mémoires). Krascheninnikow s'est servi du manuscrit de la Relation de Steller, pour publier la description suivante.

1754 Opizanie zemli Kamtschatki sotschenennoja H. Krascheninnikow. *Pétersbourg,* 1754, 2 vol. in 4.° Cette description a été traduite du Russe en Anglais, et imprimée à *Glocester* en 1764, in 4.° De l'Anglais elle fut traduite en Français. *Lyon*, 1767, 2 vol. in 12.° Une autre traduction Française a été ajoutée au voyage de Chappe en Sibérie; et comme meilleure que la précedente, elle fut encore imprimée séparement et publiée à *Amsterdam*, 1770, 2 vol. in 8.° avec fig.

1761 L'Académie des sciences propose des questions à tous les gouverneurs etc.

— *Pleisner* Curlandais, commandant d'Okhotsk, prouve aprés beaucoup de recherches, que le pays des Schukotschi est une péninsule séparée de l'Amérique par un détroit où il y a deux îles.

— *Chappe d'Auteroche* de l'Académie royale des sciences. Voyage en Sibérie fait par ordre du Roi en 1761, contenant les mœurs, les usages des Russes et l'état actuel de cette puissance etc. Description du Kamtschatka, traduite du Russe etc. *Paris*, 1768, 3 vol. in 4.° fig. avec atlas in f.° Le même voyage réduit en abrégé. *Amsterdam*, 1769, 2 vol. in 8.° Traduit en Anglais *Londres*, 1770, in 4.°

— Lettre d'un style franc et loyal à l'auteur du Journal encyclopédique (critique du voyage de Chappe). *Paris*, 1771, in 12.°

— Antidote, ou Examen d'un mauvais livre intitulé *Voyage en Sibérie* etc. *Amsterdam*, 1771, tom. 2 in 8.°

— Voyage from Asia to America, the discoveries of the north-west coast America: to which is prefixed a summary of the voyages of the Russian on the Frozen-Sea, translated from the German, by Samuel Muller. *London.*, 1761, ibid, 1774, in 8.° Traduit en Français sous le titre de Voyages et découvertes faites par les Russes le long des côtes de la mer Glaciale etc.

avec l'histoire du Fleuve Amour etc. *Amsterdam*, 1765, 1766, 2 vol. in 12.°

1764 *Sind*, Lieutenant d'un vaisseau Russe, examine le détroit de Behring et la côte voisine de l'Amérique. Un vaisseau marchand va de Kowyma à Anadyr.

1765 *Laxmann* Minéralogiste et botaniste s'avance en Sibérie jusqu'au nord du Kamtschatka.

— Henri Laxmann, Suédois de Finlande, berger, puis académicien, conseiller des mines, chevalier etc., mort en 1795. On regrette qu'il n'ait écrit que la lettre suivante.

— Erich Laxmann's Briefe herausgegeben von Schloetzer. *Gottingue*, 1769, in 8.°

— *Jacob von Stähenlin's* von den Russen, in den Jahren 1765, 1766, und 1767 entdecktes Nordisches Inselmeer, zwischen Kamtschatka und Nord-America. *Stutgard*, 1774, in 8.°

1768-1774 *Pallas* fait son grand voyage: il reste en Sibérie depuis 1770 jusqu'en 1773, et va jusques en Daourie, tandis que son adjoint Suiew visite l'Obdorie.

— Pierre Simon Pallas de Berlin, Membre correspondant de l'Institut etc.

— Fortsetzung von Steller's Reise, darim Berings tod und das schiksal der übrigen personen bis zu ihrer ankunft in Kamtschatka erzählt werden, von P. S. Pallas. (Inséré dans les deux premiers volumes des nouveaux Mémoires du nord du même Pallas). Le voyage de Pallas est traduit en Français et en Italien.

— Beschreibung der sogennanten Kupfer-Inseln im Kamtschadalischen meer, von P. S. Pallas. (Inséré dans les Mémoires ci-dessus).

— Notice sur les îles Laechof situées vis-à-vis du Swetoi-nos dans la mer Glaciale, par P. S. Pallas. (Inséré dans le 7.° vol. des mêmes Mémoires).

1771 *Nicolas Rytschow* capitaine Russe, et *Bardanes* appelé l'Illyrique, en accompagnant un détachement Russe, visitent le stepp des Kirguises.

1771-72 *Falk* savant botaniste voyage en Sibérie.

— Jean Pierre Falk Suédois, élève de Linnée, savant distingué, victime de l'intrigue et de l'envie, se tue d'un coup de pistolet le 31 mars 1774. Ses écrits ont été publiés par Georgi en 1785.

1772 *Georgi* collègue de Falk examine en détail le lac Baikal, les montagnes de Daourie, l'Ural etc.

— Jean Gotlob Georgi, de la Poméranie Suédoise, auteur de la meilleure statistique de Russie.

1775 *Liechow* et *Chwoinow* visitent une grande terre au nord du cap Svietoi.

1776 Relation ou Journal d'un officier Français (*Therby de Belcourt*, lieutenant-colonel d'infanterie) au service de la confédération en Pologne, pris par les Russes, et relégué en Sibérie. *Amsterdam*, 1776, in 8.° La même traduite en Allemand. *Leipsick*, 1776, in 8.°

1780 Account of the Russian discoveries between Asia and America, by Will. Coxe. *London*, 1780, in 4.° Cette ouvrage a été traduit en Français sous ce titre -- Les Nouvelles Découvertes des Russes entre l'Asie et l'Amérique, avec l'histoire de la conquête de la Sibérie etc. avec des cartes et des planches. *Paris*, 1781, in 4.°

1781 Relation d'un voyage aux monts Altaï en Sibérie, pendant l'année 1781, par *Patrin. Pétersbourg*, 1783, in 8.°

— Cette relation est en grande partie un voyage minéralogique.

1785-1794 *Billings*, Anglais, tente envain d'aller de Kowima par le détroit de Behring à Anadir.

— Le même navigue dans les mers du Kamtschatka. Sauer, Allemand, et Sarytschew Russe, ont recueilli quelques relations de cette expédition mal conduite.

— An account of a geographical and astronomical expedition to the northern parts of Russia by commodor Jos. Billings, during the years 1785-1794, and published upon his manuscrits, by M. Sauer. *London*, 1800, in 4.° Cette relation a été traduire en Français. *Paris*, 1802, 2 vol. in 8.° avec 15 estampes gravées par Adam, in 4.°, et en Italien. *Milan*, etc.

— Puteschestwie flota kapitana Sarytschewa po sewerowostot schoi tschasti Siwiri, ledowitomu moru i wostotschnomu Okeanu etc. *Pétersbourg*, 2 vol. in 4.°

1787 Beschreibung von Kamtschatka, dessen Inwohnern und physikalischen merkwürdigkeiten von Oedmann. *Upsal*, 1787, in 8.°

1790-95 *Sievers*, botaniste et pharmacien, voyage dans les montagnes du midi de la Sibérie.

— Sievers, Allemand, est une autre victime; il s'est empoisonné. Pallas a publié en partie ses plantes.

1798 Voyage historique et géographique dans les pays situés entre la mer Noire et la mer Caspienne etc., suivi d'un Mémoire sur le cours de l'Araxe et du Cyrus, et d'un voyage en Crimée et dans les parties méridionales de l'empire de Russie. *Paris*, 1798, in 4.°

1804 Expédition de Krusenstern, Langsdorf, Tilesius etc.

DESCRIPTION DE LA SIBÉRIE.

Etendue et confins de la Sibérie.

On voit par le plan d'une description de l'empire de Russie inséré dans les actes de l'Académie de Petersboug, que cette société savante a reconnu la chaîne des monts Urals, qui divise cet empire en deux grandes parties, comme la ligne qui fixe invariablement les confins de la Sibérie. Ainsi donc, cette vaste contrée a pour limites, savoir; au nord la mer Glaciale; à l'ouest les monts Urals, qui la séparent de l'Europe; au sud-ouest les monts Algydim-Schalo qui la séparent de la Tartarie indépendante; au midi les chaînes Altaïques, Sayniques et de la Daourie qui marquent la frontière de la Chine; et à l'est l'Océan oriental et le détroit de Behring qui la sépare de l'Amérique septentrionale. Sa surface est d'environ 700 mille lieues carrées: ce qui forme une étendue des deux septièmes plus grande que celle de l'Europe entière, même en reculant les limites de celle-ci jusqu'à la mer Caspienne.

Montagnes. Monts Urals.

Les monts Urals, qui séparent la Sibérie de l'Europe, se dirigent du nord au midi sur une espace de 400 lieues de longueur: peu élevés entre le Bas-Oby et l'Usa, qui se jette dans le Petschiora, ils acquièrent près de Solikamsk et de Vercature une hauteur considérable, puis s'abaissent jusqu'à être de niveau avec le sol sous le parallèle d'Ekaterimboug, et se relèvent de nouveau dans le pays des Baskirs. Les monts Vercotures ont plusieurs sommets qui sont toujours couverts de neige. En général la chaîne de l'Ural présente un long plateau de 4 à 5000 pieds de hauteur, sur lequel sont jetées des montagnes qui s'élèvent de mille à quinze cents autres pieds. Le fer s'y trouve en abondance; il y a même une colline appelée la Magnetnoi-visokogora, qui est entièrement composée de fer magnétique. Cette chaîne renferme encore beaucoup de cuivre, un peu d'or et de plomb, de la serpentine, du jaspe et du marbre salin.

Montagnes de la Sibérie méridionale.

Les montagnes de la Sibérie méridionale, depuis l'Irtych jusqu'à l'ouest du lac Baikal, sont toutes des promontoires ou comme des terrasses avancées du plateau central de l'Asie, et des grandes chaînes qui en forment le couronnement. Le petit Altaï, qui est à l'extrême frontière, est une espèce de palier placé au dessous du grand Altaï, qui est tout-à-fait hors des confins de la Sibérie. Le premier s'etend depuis l'Irtych jusqu'au Ienissey, et

Petit Altaï.

laisse passer à travers une gorge étroite le Dschabekan, qui est le commencement de l'Oby : au midi, un plateau élevé le sépare du grand Altaï; et au nord, les monts métalliques de Kolivan en sont détachés par une vallée. Les minéralogistes Russes ont indiqué dans le petit Altaï de riches mines de cuivre, de plomb et d'argent. Une chaîne granitique, qui se détache de ce mont, s'avance entre l'Irtych et l'Oby: des montagnes chisteuses et calcaires, qui contiennent beaucoup de cuivre mêlé d'or et d'argent, signalent de tous côtés leur charpente granitique : tels sont les monts métalliques de Kolivan. Les éminences qui cotoyent l'Oby à gauche, jusqu'à son confluent avec l'Irtych, s'appellent Urman. Les montagnes de Kutznezk, entre l'Oby et l'Ienissei, renferment de grandes couches de charbon de terre, dont quelques-unes embrasées par la foudre, brûlent depuis plus d'un demi siècle. Les monts Sayans, entre le Ienissei et le lac Baikal, semblent un plateau de rochers; il se divisent en deux chaînes, qui forment le lit de ce fleuve.

Monts Kolivan. *Kutznezk.* *Sayans.*

Au sud-ouest du lac Baikal, la Sibérie présente un système continu de montagnes. La grande chaîne centrale de l'Asie entre ici sur le territoire Russe, et se prolonge sous divers noms jusqu'au détroit de Behring. Elle s'annonce par un cercle de hautes montagnes qui renferment une étroite vallée, où le lac Baikal étend ses eaux profondes dans un bassin de pierre presque sans gravier. Les monts Baikal sont très-élevés au nord et à l'occident du lac. Une branche moins considérable passe au midi de l'Onon et le long de l'Argoun; elle est peu élevée, mais fort riche en métaux de toutes sortes, et porte le nom de montagnes de Nertschinsk. La chaîne principale court sans interruption au nord-est, et sépare les rivières qui se jettent dans la Lena, de celles qui vont se joindre à l'Amour; à son origine elle porte le nom générique de montagnes de la Daourie : un peu à l'ouest des sources de l'Olekma elle reçoit celui de monts Iablonnoi : en s'avançant toujours d'avantage vers l'Océan oriental, elle commence, dès les sources de l'Aldan, à prendre la dénomination de monts Stannovoi, à laquelle succède le nom vague de monts d'Okhotsk. Une branche qui s'en détache longe l'Olekma, et se porte même au delà de la Lena : ces montagnes, de nature schisteuse, forment sur les rives de ce dernier fleuve une suite curieuse de roches pyramidales. La chaîne qui va au delà de l'Okhotsk est très-peu connue; plusieurs branches s'étendent entre la Lena, l'Indygyrka et le Koryma; et de

Montagnes de la Sibérie orientale. *Monts Baikal.* *Montagnes de Nertschinsk.* *De Daourie.* *Montagnes Iannobloi, Stannovoi etc.*

ces diverses branches à la mer Glaciale il y a fort-peu de distance. Une autre branche bien plus importante entre dans la péninsule du Kamtschatka, et après l'avoir traversée, elle se prolonge, comme chaîne maritime, par les îles Kouriles jusqu'au Japon. Les montagnes de cette presqu'île sont toujours couvertes de neige, et en même tems remplies de volcans. Parmi ces monts ignivomes on en distingue trois, qui sont ceux d'Avatscha, de Tolbatschik, et de Kamtschatka: ce dernier est extrêmement élevé.

Montagnes volcaniques du Kamtschatka.

Les vastes plaines nommées stepps occupent une grande partie de la Sibérie: on trouve dans quelques-unes de grands et riches pâturages; d'autres sont d'une nature saline; le sel s'y montre comme une efflorescence à la surface de la terre, et s'y résout en marais et en lacs salés: en général les stepps renferment beaucoup de ces amas d'eaux stagnantes, le sol n'y ayant aucune pente par où elles puissent s'écouler. Les stepps d'Issim et de Barabin son connus: le sol de ce dernier est plutôt bon et entrecoupé de forêts de bouleau: celui d'Issim présente rarement un aspect semblable: on trouve dans l'un et l'autre beaucoup de tombeaux, qui renferment les dépouilles des Chefs de tribus Tartares et Mongolles. Une plaine vaste et marécageuse s'étend vers le bas de l'Oby et du Ienissei: affreuse contrée, où la terre n'est qu'une fange presque toujours gelée, parsemée ça-et-là de quelques plantes languissantes, et de touffes de mousse.

Stepps ou vastes plaines de la Sibérie.

Plaines marécageuses du nord.

Les deux îles de la Nouvelle Zemble sont traversées du midi au nord par un prolongement des monts Urals; mais leur sol semble n'être en grande partie qu'une plaine marécageuse tapissée de mousse: on a reconnu depuis peu qu'il s'y trouve des lacs salés. L'espace compris entre le Ienissei et la Lena est indiqué par les Russes sous le nom de stepp: dénomination vague, qui sert quelquefois de subterfuge à l'ignorance des voyageurs.

Nouvelle Zemble.

Les fleuves de la Sibérie sont mis au rang des plus considérables de l'Asie. L'Irtych, après avoir erré long-tems sur le plateau de la Calmoukie, traverse le grand lac Sesan-Nor, et descend par une gorge du petit Altaï: il a déjà fait quatre vingt lieues lorsqu'il arrive sur le territoire Russe. L'Oby se forme de la réunion de la Katemia et du By qui sort du lac Altun; mais il parait que le Dchabekan, qui est le seul affluent du lac, doit être considéré comme la source de l'Oby. Ce fleuve se trouve grossi presque du double à sa jonction avec l'Irtych, qui a déjà reçu les eaux du

Fleuves. Irtych.

Oby.

Ienissei. Tobol et de l'Issim. Le Ienissei est plus large et plus majestueux que l'Oby, malgré que le cours de ce dernier soit plus long; il a sa source dans les montagnes au sud-ouest du lac Baikal, et se forme de la réunion du Siskit et du Beikem: ensuite il se dirige au nord, et va presque en droite ligne dans l'Océan Arctique. On pourrait néanmoins regarder avec quelque raison le Ienissei supérieur comme un affluent de l'Angara ou du haut Tunguska, qui, *Angara, Tunguska.* au sortir du lac Baikal se joint à lui, et le surpasse en importance et en longueur: ce qui devrait par conséquent lui faire conserver le nom d'Angara, jusqu'à son embouchure dans l'Océan Arctique. Les deux autres affluens remarquables du Ienissei sont le Podkamenoia-Tunguska, c'est-à-dire Tunguska au delà des monts, et le bas Tunguska qui est une rivière plus grande que le Rhin. *Selinga.* La Selinga se jette dans le lac Baikal après avoir reçu l'Orchon et autres rivières. *Lena etc.* Le dernier grand fleuve de ces contrées est la Lena, qui prend sa source à l'ouest du lac Baikal, et après s'être grossie des eaux du Vitrin et de l'Olekma poursuit son cours jusques prés d'Iakutsk, d'où elle se porte presqu'en droite ligne au nord, en ramassant sur son passage l'Aldan au levant et le Vilui au couchant. Les autres fleuves les plus remarquables qui vont se jeter dans la Mer Glaciale sont le Taz, le Catanga et l'Olenek au couchant de la Lena, l'Indigirka au levant du même fleuve, et le Kovima à l'est de l'Indigirka.

Lacs. Baikal, Tchiany etc. Le lac Baikal est, après la mer Caspienne et l'Aral, un des plus grands lacs connus dans l'ancien continent: ses eaux sont douces et demeurent gelées depuis la fin de décembre jusques vers le mois de mai: il bout quelquefois intérieurement, et vomit sur certains endroits de ses rivages une espèce de bitume, appelé goudron de montagne. On trouve un grand nombre de lacs dans la Sibérie occidentale. Celui de Tchany est dans le stepp de Barabin, où les lacs se *Lacs salés.* touchent presque l'un l'autre. Les lacs salés n'appartiennent pas exclusivement aux stepps de sables de la partie méridionale; on en rencontre aussi au milieu des hautes et froides montagnes de la Daourie, *Lac de Seidieschevo.* et parmi les marais glacés des côtes du nord. Le lac de Seidieschevo, dans la province d'Isct, contenait autrefois des eaux douces qui sont devenues saumâtres. Le savant Sokotof a donné une description intéressante des lacs salés de cette province. On trouve d'autres lacs *d'Ebeloï.* semblables dans le stepp d'Issim; celui d'Ebeloï ou de Bieloï est un des plus abondans; il est à peu de distance des sources du Tobol, et fournit un fort-beau sel aux Basckirs. Le district d'Issim

renferme aussi des lacs dont les eaux sont salées et amères : au milieu du stepp de Barabin est le fameux lac d'Iamisch, qui a 100 verstes de tour, et donne un sel de la plus grande blancheur. Ces lacs salés sont un peu moins fréquens dans la Sibérie orientale. Le lac mugissant est à peu de distance de la petite rivière Uibat, qui se jette dans l'Ubakan : on y entend des bruits épouvantables, qui annoncent des révolutions dans les entrailles de la terre, semblables à celles qui ont fait écrouler les digues du lac Gusinoi dans la Daourie. La Sibérie a plusieurs eaux minérales, surtout dans le monts Altaïques et Daouriques. On trouve des sources imprégnées de naphte et de pétrole aux environs du lac Baikal, contrée qui est pleine de sources chaudes; mais les plus renommées sont celles du Kamtschatka, qui ont été décrites par Lesseps. *d'Iamisch.* *Lac mugissant.* *Eaux minerales.*

La température la plus douce de la Sibérie n'est nullement comparable à celle de la Norvège : au nord le froid y est infiniment plus rigoureux et plus constant qu'en Laponie, et il conserve quelquefois la même intensité dans les montagnes méridionales sous les 50 et 55.e degrés de latitude. L'hiver dure neuf et jusqu'à dix mois dans presque toute la Sibérie. Lorsque les récoltes ne sont point mûres au mois d'août, on les regarde comme perdues : au levant du Ienissei et au nord du lac Baikal, l'agriculture est presqu'inconnue. Les vastes marais que traverse l'Oby dans la première partie de son cours, ne degèlent jamais à plus d'un pied de profondeur : Gmelin fit creuser la terre le 28 juin près d'Iakutsk sous le 60.e degré de latitude, et il la trouva encore gelée de trois ou quatre pieds. A Krasnoiarsk sous le 56 degré Pallas vit le mercure se geler. La chaleur est de courte durée, mais forte et subite : près Iakutsk les Tonguses vont souvent nus en été ; les grains et autres végétaux y croissent pour ainsi dire à vue d'œil ; mais aux environs de la mer Glaciale c'est envain que les rayons du soleil dardent sur cette terre condamnée à rester ensevelie sous des glaces éternelles. Le tonnerre se fait entendre souvent dans les montagnes du midi. Dans les contrées qui s'étendent depuis l'Ienissei inférieur jusqu'à la mer glaciale, on a depuis le commencement d'octobre jusqu'à la fin de décembre de fréquentes aurores boréales : ce brillant phénomène ne se montre nulle part ailleurs avec plus de magnificence. Ce climat, quoique généralement favorable à l'espèce humaine, n'est pourtant pas exempt de certaines causes d'épidémie. Les épais bouillards qui couvrent les côtes orientales *Climat. Froid excessif.* *Glaces perpétuelles.* *Aurores boreales.*

et septentrionales de la Sibérie, y perpétuent le scorbut; et ceux qui régnent sur le stepp de Barabin, ne sont pas moins dangereux.

Minéraux. Ce pays est le Pérou de la Russie. Ses principales mines d'or sont celles de Berezof dans le district d'Ekaterimbourg: elles acquirent beaucoup d'importance sous Catherine II, et ce sont les seules qu'on exploite pour avoir de ce métal: celle de Kolywan et de Nertschinsk ne sont considérées que comme des mines d'argent, attendu que leur produit en or se réduit à peu de chose. Rarement on y trouve de l'argent natif, il y est mêlé avec de l'or, et dans les montagnes de la Daourie avec du plomb. Depuis 1745, époque où le gouvernement prit possesion de ces mines, jusqu'en 1787, c'est-à-dire durant un espace de 42 ans, elles ont donné un produit net de 23 millions de roubles. Il y a aussi des mines de cuivre dans les monts Urals et Altaïques; mais les plus riches sont celles de Turia Vasiliewskoi, de Frolewskoi et d'Olgowskoi. Le cuivre de Sibérie est facile a mettre en œuvre. Les mines de fer qu'on rencontre dans toutes ces régions sont peu considérées: les paysans le fondent dans les environs de Krasnoiarsk et du Ienissei; mais à Nertschinsk et à Kolivan ce métal est dédaigné, tandis que dans l'Ural c'est le principal article de richesse. On trouve le plomb rouge de Sibérie dans les mines de Berezof: cette substance a donné lieu à la découverte du nouveau métal appelé chrome.

Pierres précieuses. Parmi les pierres précieuses de la Sibérie on distingue le topaze limpide et transparent de la montagne d'Adun-Schollon en Daourie, et du mont Totchilnea près Mursink dans l'Ural. Le béril ou eau marine occidentale, se rencontre assez fréquemment dans les monts Daouriques et Altaïques. Les beaux cristaux de quartz ne sont pas rares: ceux de Tiégeruk dans l'Altaï sont d'une belle couleur de rose. Il est encore douteux que l'opale di Sibérie soit de la bonne espèce; mais les onyx de la Daourie sont de la plus grande beauté: on y trouve des calcédoines et des agathes: le vrai grénat est rare et coûte cher; on le polit à Ekatherimbourg. Mais il serait trop long d'indiquer toutes les pierres précieuses que fournit cette immense région.

Végétaux. Le règne végétal y présente moins de variétés, la rigueur du climat ne permettant qu'aux végétaux les plus robustes d' y prospérer. La chêne, le noisetier, l'aune, le platane et le pommier sauvage ne peuvent résister aux hivers de la Siberie, et ils disparaissent dans le voisinage des monts Urals et sur les rives du Tobol : les deux


22
2
1
3
5
4
6
C. A. Raineri f.
A. Biasioli inc. all' A. T.

premières espèces se montrent de nouveau, mais faibles et languissante sur les bords de l'Argoun à l'extrémité de la Daourie. Les tilleuls, au nombre desquels est l'arbre de la vie, (voy. la 1.re figure de la planche 22) cessent de se montrer aux environs de l'Irtych. Le sapin qui se trouve en Norvège jusques sous le 70.e degré, ne passe point ici le 60.e Cette apreté du climat n'empêche pourtant pas que les grands fleuves de la Sibérie ne soient bordés de forêts de bouleaux, de saules, d'ormes, d'érables de Tartarie, de trembles, de peupliers blancs et noirs, (voy. la 2.e fig. de la même planche) et d'une espèce de sapin très-multipliée. On distingue parmi tous ces végétaux le cédre de Sibérie, ou le *pinus cembra* de Linée, qui s'élève quelquefois jusqu'à 120 pieds de hauteur, et dont les couches circulaires annoncent quelquefois un âge de 150 à 200 ans. Cet arbre ne fait pompe de toute sa magnificence que jusques aux rives du Ienissei : plus à l'est il perd de sa grandeur, et au delà de la Lena vers l'Océan oriental, il devient nain en conservant ses proportions. Pallas qui vit la place de Verknoï-Tagilskoi entourée de ces beaux arbres, en donne la description suivante. « Ces cédres ou pins du Liban, quoique plantés il y avait déjà plus de quarante ans, n'avaient guères que cinq pouces de tour, et portaient néanmoins du fruit depuis plusieurs années. Alors ils n'en avaient point, ou du moins fort-peu; et les habitans de cette contrée, qui est la patrie de cette sorte de pin ou cédre, assurent qu'il ne produit pas de fruit tous les ans. En effet ceux des forêts n'en avaient pas d'avantage ». Quelques-uns dirent à Pallas qu'il n'en portait que tous les quatre ou cinq ans, et d'autres seulement tous les dix ans. Il crut néanmoins reconnaître que l'abondance de son fruit dépendait du plus ou moins d'humidité de la saison, en ce que les cédres qui en avaient une plus grande quantité, étaient ceux des marais où il y avait le plus d'eau. De tous les arbres résineux qui naissent dans cette contrée, ce cédre du Liban est celui dont l'accroissement est le plus tardif. Cependant son bois n'a pas cette dureté dont il semblerait devoir être susceptible, il est même moins fort que le pin ordinaire. Mais il surpasse en beauté tous les autres arbres, et sa couleur, les veines dont il est parsemé ainsi que sa légéreté le rendent propre aux ouvrages de marqueterie. Gmelin en donne un dessin exact dans sa Flor. Sib., dont nous présentons la copie sous le n.o 3 de la planche ci-dessus. La Sibérie ne produit ni pommes ni poires; mais

Forêts.

Cédre de Sibérie.

Fruits d'arbres et d'arbustes.

on y trouve une quantité d'arbustes qui portent des baies, dont on extrait des boissons agréables. Les stepps sont peuplés d'une sorte de cerisier, qui produit en abondance un fruit avec lequel on fait une espèce de vin. L'abricotier de Sibérie, qui ne vient qu'en Daourie, donne un fruit aigrelet: le cerisier à grappes croît dans toute la Sibérie, mais celui qu'on cultive commence déjà à languir aux environs d'Issim.

Fleurs.

Plusieurs espèces de la famille des Orchis donnent des fleurs bizarres et brillantes, et sont indigènes dans les forêts de la Sibérie. L'ophrys monorchis, le bel'orchis à capuchon, le lys des vallées, l'ellébore blanc et noir, l'iris de Sibérie, l'anémone à fleurs de narcisse, la violette, l'argentine, le bel astragale de montagne, offrent en plusieurs endroits une réunion de couleurs, ou exhalent un mélange d'odeurs, qu'on chercherait envain dans les climats plus meridionaux. Il n'est pas de contrée en Sibérie, qui ne posséde quelque fleur particulière; mais la Daourie est celle qui renferme le plus de richesses en ce genre. On trouve dans la Sibérie orientale plusieurs sortes de lys, et entre autres celui du Kamtschatka, avec une autre espèce, dont la racine sert de nourriture.

Dans la Sibérie occidentale sur l'Oby, l'agriculture disparait vers le soixante sixième degré de latitude : les grains ne réussissent plus à son extrémité orientale, ni à Udskoi au 55.e degré de latitude, ni au Kamtchatka au 51.e Les hautes montagnes du côté du midi sont aussi trop froides et trop arides pour ce genre de production; ensorte que les trois cinquièmes de la Sibérie ne sont pas susceptibles de culture ; mais au midi et au couchant la terre est d'une fertilité remarquable. Au nord du Kolyvan, l'orge rend le douze pour un, et l'avoine jusqu'au vingt. Le blé sarrasin est sujet à manquer dans cette terre noire et légère; mais quand on le sème dans un terrein plus maigre, il donne jusqu'au douze et au quinze. La plupart des gramen qui croissent en Europe viennent aussi dans le midi de la Sibérie, tels que le seigle, l'orge et l'avoine. Les Tartares qui aiment le pain blanc, ont peine à obtenir un peu de froment. Le millet prospère à l'ouest de la Sibérie. Le blé sarrasin de Tartarie se sème dans les stepps mis en culture par le moyen du feu : un champ ainsi cultivé continue à rendre du douze au quinze pour un pendant trois ou quatre ans consécutifs, sans qu'il soit besoin de l'ensemencer de nouveau, parce que le grain qui tombe en moissonnant suffit pour reproduire

une autre récolte l'année suivante; mais aussi la quantité d'herbes parasites qui s'y mêlent, s'augmente tous les ans. Ce genre de culture est parfaitement analogue à la nonchalance des Sibériens, qui battent le grain sur le lieu même où ils l'ont recueilli, et en brûlent le chaume. Il y a déjà un demi siécle que le blé sarrasin, le riz, l'orge et l'avoine abondent au midi de Tobolsk et du lac Baikal. Au delà du 60.e parallèle et du 110.e méridien de Paris, les plantes céréales ne prospèrent plus; au nord le froid les détruit, et à l'est les brouillards les empêchent de venir à maturité. Ainsi les deux tiers de la Sibérie manquent encore de grain; mais la pomme de terre commence à y suppléer.

Animaux.

Parmi les animaux domestiques de ces régions presqu'encore sauvages, le plus remarquable est le renne. Pallas et Sokolof en ont vu de grands troupeaux sur les montagnes qui entourent la Mongolie Chinoise, près des sources de l'Onon, entre les 49.e et 50.e degrés de latitude. Le renne est un présent de la nature pour le malheureux habitant du pôle arctique; il l'attèle à son traineau, en boit le lait, en mange la viande et se fait de sa peau un vêtement; sa vessie lui sert de bouteille, ses boyeaux et ses fibres de fil, et il vend ses cornes dont l'usage est connu en pharmacie. L'entretien de cet animal est peu coûteux, il ne se nourrit presque que d'une espèce de mousse qu'il trouve sous la neige; mais sa faiblesse ne lui permet guères de faire que quatre ou cinq lieues par jour, et il a besoin de reprendre souvent haleine. Un Samoïède passe pour très-riche quand il a cent cinquante rennes: un Tonguse économe en a jusqu'à mille, et un Koriak plusieurs milliers. (Voyez-en la figure à la planche 35). Le chien de Sibérie, semblable au loup, est en quelque sorte compagnon du renne: il sert de bête de trait non seulement au Kamtschatdales, mais encore aux Tonguses, aux Samoïèdes et à quelques Ostiaks; il court avec beaucoup de vitesse: son ardeur fait qu'il est difficile à guider, et que souvent il se précipite avec le traineau et le voyageur en descendant les hauteurs un peu dangereuses; il se nourrit de poisson sec.

Le renne.

Chien de Sibérie.

Troupeaux, chevaux.

Les Buriaits et les Mongols sont, de toutes les peuplades de la Sibérie, ceux qui ont le plus de troupeaux: leurs moutons sont de l'espèce à large queue. Les chevaux Mongols sont d'une beauté surprenante; quelques-uns ont la peau rayée comme le tigre, d'autres tachetée comme le léopard. Les Tartares de la Sibérie occi-

dentale ont amené avec eux leur animal favori, le cheval, qui va errant en troupes nombreuses dans le stepp de Barabin : la plupart des chevaux de la Sibérie ont le poil blanc. Les bœufs qu'on y a transportés de la Russie ont perdu de leur taille, et gagné en force. Non seulement le chameau y vient en caravanes, mais il vit même en Daourie avec les Mongols Russes.

Zibelines, renards, hermines etc.

Après l'Amérique septentrionale et l'Afrique méridionale, la Sibérie est le plus vaste parc de chasse qu'il y ait sur le globe. Les meilleures zibelines (voy. le n.° 4 de la planche 22) se trouvent aujourd'hui aux environs de Iakutk et de Nertschinsk, mais elles sont en plus grand nombre au Kamtschatka. On employe plusieurs stratagêmes, et surtout des flèches à pointe obtuse pour tuer cet animal sans endommager sa peau, qui vaut quelquefois jusqu'à 240 francs, sur les lieux même. La peau d'un renard noir se vend jusqu'à mille roubles : le renard de montagne ou des glaces, qui est généralement blanc, et quelquefois un peu azuré habite la zone froide, le Kamtschatka et les îles orientales. Les autres animaux dont la peau est recherchée sont l'hermine (voy. la fig. 5 de la même planche), la marmotte, la martre, l'écureuil et autres d'un moindre prix.

Ours blanc, l'once, le cheval sauvage etc.

L'ours blanc est le plus redoutable des animaux féroces de la Sibérie. L'once se montre en Daourie : le linx et l'*ursus gulo* se trouvent dans toute la Sibérie. L'élan est plutôt répandu dans cette contrée, mais il ne passe pas le 65.e degré. On rencontre aussi (fig. 6 idem), dans les déserts d'Issim, le takia ou cheval sauvage, le kulan ou âne sauvage, le schiegetai, espèce intermédiaire entre le cheval et l'âne, le cerf, le chévreuil, diverses espèces d'antilopes, et l'argale qui s'étend depuis le Caucase jusqu'au Kamtschatka : on trouve encore beaucoup de castors surtout dans cette dernière contrée, et quelques sangliers sur les bords de l'Irtych. La Sibérie possède en outre diverses autres espèces de petits animaux, tels que le lièvre de la Daourie et de la Mongolie, le liévre de montagne, et plusieurs espèces de rats. Les habitans y sont tourmentés par les insectes : des nuées de gros cousins obscurcissent l'air, et le froid n'empèche pas que les maisons n'y soient infestées de punaises.

Oiseaux.

Cette contrée abonde en gibier volatile excellent, tel que canards et oies sauvages, poules-reines, bécaces et perdrix. On distingue parmi les oiseaux de passage l'oie polaire, et l'*anas glacialis* appelée canard de Terre Neuve. On trouve dans la Sibérie

orientale et au Kamtschatka une espèce d'oie qui vit sur mer, et est quelquefois rejettée sur le rivages au nombre de plusieurs milliers.

Les Samoïedes pêchent dans les golfes de l'Oby et de Kara le beluga de mer, qui est une espèce de dauphin, le chycal, l'omul et la truite blanche. L'Oby contient diverses espèces de saumon, et une immense quantité d'esturgeons, de brochets et de murènes. Les eaux un peu calcaires de l'Irtych nourrissent d'excellens esturgeons: l'*acipencer* et le *gadus* sont très-gros. L'Ienissei et autres fleuves de la Sibérie orientale abondent en saumons, en omuls et en truites. *Poissons.*

Nous n'oublierons pas également de dire un mot de ces débris étonnans d'une population animale, répandus en plusieurs endroits de la Sibérie, et tout-à-fait étrangers au climat actuel de ce pays. Ce sont des ossemens d'éléphans, de rhinocèros et autres animaux de la zone torride qu'on rencontre en quantité le long de l'Issim, de l'Irtych, de l'Oby, du Ienissei, et jusques sur les bords de la mer glaciale. Ces débris sont jetés pêle-mêle avec des coquillages marins et des ossemens, qui semblent être des crânes des plus grands poissons: on ne les trouve que parmi des couches de terre, et presque jamais dans un sol pierreux. Les îles de Lieïkhof ne sont composées que de gravier, de glaces, d'os d'éléphans, de rhinocéros, de buffles et de cétacées. On a aussi découvert des rhinocéros et des éléphans entiers, avec leur peau en partie conservée. On ne s'attendrait pas non plus à voir revivre en Sibérie l'activité merveilleuse de ces madrépores, qui créent de nouvelles îles dans les mers de l'équateur; et pourtant le lac de Kamyschlova sur la rive droite de l'Irtych, et à peu de distance de Petropaulofzk, a été insensiblement comblé par des bancs de corail; s'il faut en croire quelques voyageurs, les madrépores continuent encore à y former d'autres bancs. *Ossemens d'animaux des pays chauds.*

CHOROGRAPHIE DE LA SIBÉRIE.

La province d'Ekaterinbourg appartient au gouvernement de Permia, dont la plus grande partie se trouve en Europe; elle s'étend sur le penchant oriental des monts Urals. Ekaterinbourg, ou, plus proprement, Ie-katerinebourg, ville de deux mille maisons, est le siége de l'administration générale des mines qui abondent dans *Province d'Ekaterinbourg.*

cette province. Cette ville fut fondée en 1723 par Pierre I.er, et achevée par Catherine II dont elle prit le nom. Elle est forte, bien bâtie et heureusement située sur la rivière Iset qui la traverse. On peut la regarder comme le point central des fonderies et des mines de toute la Sibérie, et elle n'est habitée que par des inspecteurs, des mineurs et des fondeurs. En 1734, on n'y comptait que trois cent trente huit marchands, et quatre cent cinquante maisons. A l'époque où y passa Pallas, le corps des marchands se montait à mille trois cent soixante dix personnes, les maisons à mille deux cent quarante six, et l'un et l'autre y allaient toujours croissant. Voy. la planche 23. Irbit est célèbre par une grande foire, où se fait le commerce entre l'Europe et la Sibérie.

District de Troitzk.

Le district de Troitzk, qui renferme la ville du même nom, appartient au gouvernement d'Orenbourg. La ville est le point de réunion des caravanes Kirghises.

Gouvernement et arrondissement de Tobolsk.

Le gouvernement de Tobolsk s'étend le long des rives de l'Oby, de l'Irtych et du Tobol. L'arrondissement de Tobolsk se trouve au confluent de ces trois fleuves, dans une plaine immense, où l'on n'aperçoit de loin en loin d'autres inégalités que quelques roches brisées. Malgré que le climat y soit très-rude, on ne laisse pas d'y éprouver en été de fortes chaleurs, et il n'est pas rare d'y voir le thermomètre de Réaumur monter à 26 et même jusqu'à 28 degrés. Les orages y sont fréquens, et il y tombe de grosses pluies. Autant la chaleur y est insupportable en été, autant le froid y est rigoureux en hiver: car il arrive souvent que le même thermomètre y descend à 40 degrés au dessous de zéro. On ne voit pas un seul arbre fruitier dans toute cette contrée. L'arbre à pois de Sibérie, l'aune noir, le bouleau, sont les arbres favoris des habitans de Tobolsk: le sol y produit toutes sortes de grains. Tobolsk, située sur la rive gauche de l'Irtych, et vis-à-vis l'embouchure du Tobol, passe pour la capitale de toute la Sibérie; elle est le siége d'un gouvernement et d'un Archevêché. Ce n'était d'abord qu'un petit fort bâti en 1587, dont l'incendie donna lieu à la construction de la ville qui existe aujourd'hui. Elle est divisée en ville haute et en ville basse. La première est élevée de 35 toises au dessus de la seconde, et on passe de l'une à l'autre par un escalier qui à 290 degrés. Des coupoles et des clochers en quantité lui donnent de loin un air de magnificence. Les rues y sont tirées au cordeau et pavées avec des madriers; ses

Climat.

Végétation. Tobolsk capitale de toute la Sibérie.



G. Castellini incise



maisons, quoiqu'élégantes, sont pour la plupart en bois : voy. la planche 24. Cependant la ville haute, dont la fondation date du commencement du XVIII.e siècle, est bâtie en pierres et entourée d'un rempart. C'est là qu'est la forteresse, qui est aussi en pierre, et forme un carré presque parfait : on y trouve en outre deux églises, le palais de l'Archevêché, la chancellerie, avec une bourse qui a soixante dix boutiques, et tous ces édifices sont également en pierre. La ville basse renferme sept paroisses, et le couvent de Snamenskoï qui est de même bâti en pierre. Le commerce florissant qui se fait à Tobolsk y a porté la population au nombre d'environ 17 mille habitans, dont un quart est Tartare et le reste Russe, et presque-tous exilés ou enfans d'exilés. Le quartier des Tartares se trouve au delà de la ville basse, et est devenu le séjour des descendans des anciens maîtres de la Sibérie. L'Irtych et le Tobol inondent quelquefois les environs de cette ville jusqu'à la distance de quarante versts. Ceux qui voudraient en avoir une plus ample description pourront consulter le voyage de Pallas.

Ruines de Sibir.

Sibir était la capitale des Tartares, lorsqu'ils étaient les maîtres de ces contrées; elle est à 16 versts de Tobolsk, sur la petite rivière de Sibirka, mais à peine en voit-on aujourd'hui quelques restes.

Arrondissement de Berezof.

Le vaste territoire de Berezof, qui s'étend jusqu'au golfe de Kara, de l'Oby et de Taz, espace deux ou trois fois plus grand que la Finlande et la Norvège réunies, et situé sous la même latitude, est pourtant deux ou trois cent fois moins peuplé. A Berezof, qui est sous le 64.e degré de latitude, les chaleurs de l'été sont courtes mais fortes : le froid y succède tout-à-coup, car il recommence à geler ordinairement à la fin du mois d'août, et l'Oby n'est jamais debarrassé de glaces avant la fin de mai. Là on ne trouve plus d'agriculture, malgré qu'il y croisse encore quelques légumes, et les forêts ne sont composées que de bouleaux, de sapins et de cédres de Sibérie tout rabougris. Le gibier d'eau et le poisson y abondent.

Obdorie.

Le pays appelé Obdorie, qui est à l'embouchure de l'Oby, offre un aspect encore plus triste. A peine la terre y degéle-t-elle à une palme de profondeur, même dans les longs jours de l'été : on n'y voit que des marais où croissent toutes sortes de joncs, entremêlés de touffes de saule rampant, de bouleaux pigmées à grandes feuilles, de cistes de marais, d'andromèdes et d'arbousiers des

Végétation arctique.

alpes. Des melèzes d'une toise de hauteur, des buissons d'aunes et de saules forment quelquefois, sur les flancs de l'Ural, d'épaisses palissades. On ne trouve au bord de la mer que l'épine du nord et celle de marais.

Arrondissement de Surgut et de Tobolsk.

Le territoire de Surgut au sud-est de Berezof et au nord de Tobolsk, a des endroits élevés couverts de marais et de broussailles, qui étaient autrefois remplis de zibelines, de martres et de renards. Surgut est une petite ville sur l'Oby. L'arrondissement de Turinsk, à l'est de Tobolsk, offre quelques terres labourables, et les vivres y sont à bon marché. Turinsk qui en est le chef lieu sur le bord de la Tura, est une ville considérable pour ces contrées.

Woevodat de Pelym.

Pelym est le lieu où le fameux maréchal Munnich a passé vingt ans de sa vie, qui avait été si utile à la Russie. « Le Woevodat de Pelym, dit ce maréchal, est couvert de forêts marécageuses qu'il est impossible d'aborder en été avec le moindre char; on les traverse en hiver avec des patins de cinq pieds de long, sur six à sept pouces de large, qui sont garnis en dessous d'une peau de renne pour ne point glisser: les habitans se dirigent à travers ces forêts à l'aide d'une boussole qu'ils se font eux mêmes, et dont la présence de l'aimant, qu'ils rencontrent à chaque pas, leur a sans doute enseigné l'usage „.

Arrondissement de Tiumen, d'Ialutorowsk ou de Tura.

Le territoire de Tiumen au sud-ouest de Tobolsk est plus ouvert et moins boisé que celui de Turinsk: on en exporte des grains, et l'on y voit même quelques pommiers. Tiumen, ville florissante sur la Tura, a dans le nombre de ses habitans beaucoup de Tartares, et des fabriques de beaux tapis. Non loin de là on rencontre le tombeau du voyageur Steller, dont les écrits ont été d'un grand secours à Kraschenninikow, pour nous faire connaître le Kamtschatka. L'arrondissement de Ialutorowsk est au levant du précédent. Nulle part ailleurs on ne voit d'aussi gras paturages: ils y sont à la disposition du premier occupant, à cause du manque de bétail pour en consommer le fourrage. Le district de Tara sur l'Irtych, au sud-est de Tobolsk, renferme un pays plat et couvert de bois, où il y a beaucoup de gibier. Tara est une belle ville.

Arrondissement de Kurgan, d'Ischim, et d'Omsk.

L'arrondissement de Kurgan est au midi de celui de Ialutorowsk sur la Tobol. Le gouverneur de Tobolsk dit à Kotzebue, que ce pays était l'Italie de la Sibérie. La terre s'y revêt des plus belles fleurs, et les bêtes à cornes ainsi que les chevaux y paissent en troupes sans gardiens: on y trouve une quantité de bécaces, de

canards et de pigeons. Kurgan est moins une ville, qu'un amas de maisons sur la rive du Tobol. « Il y a, dit Kotzebue, le long de cette rivière des endroits où les jeunes filles vont laver le linge et se baigner. Ces bains sont pour elles un exercice singulier et vraiment gymnastique etc. ». A l'est de ce district est celui d'Ischim, qui confine avec le grand stepp d'Ischim ou Issim qu'habitent les bandes errantes des Kirghises de la horde du milieu. Le district d'Omsk sur l'Irtych, vers le stepp de Barabin, ne présente rien de remarquable. Omsk qui en est le chef-lieu renferme un grand nombre d'exilés.

Gouvernement et province de Tomsk.

Arrondissement de Mangaseisk ou Turukhansk.

Le gouvernement de Tomsk comprend les pays situés sur le haut Oby et sur le Ienissei en général. La province de Tomsk offre à son extrémité septentrionale le vaste territoire de Mangaseisk, ou, selon le langage le plus usité, de Turukhansk, qui n'est qu'une série de broussailles, de marais et de déserts. Les renards des glaces, les ours blancs et les loups y sont d'une taille plus grande qu'en aucun autre lieu de la Sibérie; leur poil est plus épais et d'une qualité meilleure que par tout ailleurs: le poisson et les oiseaux aquatiques y abondent. Le climat y est plus rude que sur l'Oby. Les ormes, les mélèzes, les saules et les boulaux n'y montrent leurs feuilles que pendant deux mois de l'année. La ville de Turukhausk, appelée aussi Mangaseisk compte une population de mille personnes.

Arrondissement de Ienissei, de Narym, de Tschiulym, et de Tomsk.

Au midi de Turukhansk, l'arrondissement de Ienissei s'étend le long du fleuve de ce nom, et sur la Tonguska supérieure, qu'on appelle encore Angara. On y trouve des grains et de la volaille en abondance, mais il n'y a point d'arbres à fruit. Ienissei, ville située sur le fleuve ainsi nommé, a six versts de tour, et fait beaucoup de commerce: ses habitans passent pour êtres fourbes, trompeurs, ivrognes et débauchés. Les districts de Narym, de Tschiulym, de Tomsk et de Kansk sont au sud-ouest des deux précédens. Le premier, qui est le plus au nord, est un pays de chasse, où il n'y a que peu de bétail et point d'agriculture: celui de Tschiulym a quelques troupeaux. Au bout de celui de Tomsk que traverse l'Oby, le sol produit des grains de toutes sortes: on y trouve beaucoup de chevaux et de bêtes à laine. Tomsk, dit Pallas, mérite qu'on en donne la description. Cette ville est située sur la rive droite de la Tom, à environ quarante versts du lieu où cette rivière se jette dans l'Oby. Tomsk s'est élevée au rang de troisième ville de Sibé-

Ville de Tomsk.

rie : sa population, qui est déjà d'onze mille habitans, va toujours croissant, et sa position centrale en fera peut-être la capitale de la Sibérie. La ville s'étend le long du fleuve du midi au nord: il y a à-peu-près vers le milieu une éminence assez considérable, au sommet de laquelle est un fort, bâti il y a environ un siècle et demi, et qui tombe en ruine. Ce fort a quatre tours, deux portes et un clocher; et il renferme dans son enceinte l'église principale qui est en bois, la chancellerie, un archive et quelques magasins. La partie la plus considérable de la ville est en bas le long du fleuve. Un an avant l'arrivée de Pallas, une grande partie de ses maisons et trois églises avaient été la proie de flammes. Rien de plus irrégulier que la disposition des rues et des habitations de cette ville: la plupart de ces dernières ne sont que de misérables huttes. On y voit néanmoins un palais de ville, une cour de justice, une prison, une douane, un couvent d'hommes et un autre de femmes. Tomsk est le séjour, ou le point de réunion d'un grand nombre de négocians Russes, Tartares, Buchariens et Calmoucs. Les habitans y sont, pour la plupart, Roskolniks, qui sont des sectaires austères et ridicules, et qui, dit-on, s'abandonnent en secret à l'ivresse et à la débauche.

Kainsk, Kolivan. L'arrondissement de Kainsk, qui comprend une partie du stepp de Barabin, renferme une quantité d'hermines. La province de Kolivan était sous Cathérine II un gouvernement à part, et forme la partie méridionale de la Sibérie occidentale. Le pays entre l'Oby et la Tom est d'un sol extrêmement fertile; mais lorsque Pallas le parcourut, il n'était couvert que de bouleaux. C'est là qu'a été bâtie la ville de Kolivan, tantôt dans un lieu et tantôt dans un autre. La moderne, qui est une ville médiocre, se trouve sur l'Oby.

Semipalatnoi. Le district de Semipalatnoi est l'extrémité méridionale de l'ouest de la Sibérie, et mérite d'être distingué sous le rapport de la géographie naturelle. *Schlangenberg.* La mine et le bourg de Schlangenberg, nommé par les Russes Zmeiewskea-Gora, est le lieu le plus important de ce district: la montagne de ce nom est ainsi appelée, du grand nombre de serpens qui s'y trouvent. *Barnaul.* Aux environs de Barnaul, dans l'arrondissement de Biisk, l'air est plus tempéré, et il y croît toutes sortes d'herbages. Barnaul est une ville de mines, d'environ mille habitations, où il y a des forges renommées. L'arrondissement de Kutznezk, avec une ville du même nom, s'étend à l'entour des

sources du Tomsk et jusqu'au Ienissei. Celui d'Abakansk à l'est sur le haut Ienissei, bien que très-montagneux, renferme également d'excellens paturages et des terres fertiles en grains. On rencontre dans ce district, comme dans toute la Siberie méridionale en général, un grand nombre d'anciens tombeaux, ou de collines sépulcrales : les Tartares les appellent collines des Cataï : les ornemens en or et autres métaux qu'on y a trouvés, prouvent que la nation dont ils sont l'ouvrage était dans un état florissant. On voit encore sur les bords des rivières d'Abakan et de Tschiulym des statues de figure humaine, de sept à neuf pieds de hauteur, et couvertes d'hiéroglyphes.

Abakansk.

Monumens d'anciens peuples.

En descendant le Ienissei on entre dans le district de Krasnoiarsk, dont le sol est si fertile, qu'il peut produire cinq ou six récoltes de suite sans avoir besoin d'être engraissé : ce qui fait que les grains et autres denrées y sont à fort-bon compte. Krasnoiarsk, dit Pallas, n'a nullement changé dans l'espace de trente ans qui se sont écoulés depuis le voyage de Gmelin jusqu'au sien. On n'y voit point de nouveaux édifices publics, si ce n'est l'église paroissiale qui est en pierre ; sa population n'est pas augmentée, son commerce ne s'est point enrichi, et il n'y a encore d'artisans que pour les besoins les plus indispensables. Cette ville, ajoute-t-il, ne sera jamais florissante, parce que la paresse et l'ivrognerie sont trop invétérées parmi le peuple : ce qui est une suite nécessaire du prix trop bas des grains, et de l'abondance de toutes le autres denrées. Cependant elle est dans une situation heureuse pour le commerce, et c'est le lieu de passage de tous les négocians Russes qui vont à Kiatka. On trouve dans les collines sépulcrales des montagnes de Krasnoiarsk des armes, des ornemens, des patères, et des monnaies d'or, d'argent, de cuivre et de fer, objets qui attestent les progrès qu'avait fait l'industrie chez les anciens peuples de la Sibérie. Du haut des bords du Ienissei, on decouvre, dit encore Pallas, dans une étendue de cinq à six versts plusieurs anciens tombeaux de pierre, et surtout un espace de terrein d'environ quatre cents toises qui en est si couvert, que ces tombeaux, placés ordinairement deux à deux, ont à peine deux toises d'intervalle de l'un à l'autre. Chacun d'eux forme un carré composé de grandes pierres : quelques-uns ont un comble en terre, les autres sont tout-à-fait unis. Il est probable que ce lieu était autrefois un cimetière renommé, à moins de supposer qu'il n'ait été le théâtre

Krasnoiarsk.

Tombeaux.

d'une grande bataille, où l'on à élevé des tombeaux aux personnages les plus distingués qui y ont perdu la vie. Le pas du Ienissei, continue le même voyageur, est au dessous d'Abakansk au pied de la Pérévosnaia, montagne escarpée, dans les flancs de laquelle particulièrement sont incrustées des pierres, que le roc même préserve de tout dégât, où sont tracées de nombreuse inscriptions en lettres cubitales, avec de l'encre de la Chine, ou autre matière noire, et qui sont, au moins en grande partie, parfaitement conservées. Ces inscriptions sont presque toutes en langue Mogolle, et deux en Tartare. Pallas ajoute qu'elles paraissent être d'une date plus ancienne que la conquête de cette partie de la Sibérie par les Russes; mais il n'apporte aucun raison à l'appui de cette conjecture.

Rochers avec des inscriptions.

Sibérie orientale. Province d'Irkutsk.

La Sibérie orientale est comprise dans le vaste gouvernement d'Irkutsk, lequel se divise en quatre provinces qui sont, Irkutsk, Nertschinsk, Iakutsk, et Okhotsk. Irkutsk capitale de tout le gouvernement, l'est en particulier de la province du même nom. Cette ville, qui est le siége du Gouverneur et de l'Archevêque, est sur les bords de l'Angara dans une belle plaine, à 63 versts du lac Baikal: c'est une des plus considérables et des plus belles villes de toute la Sibérie; elle a des fortifications et une population de 11,200 habitans, qui, pour la plupart se sont enrichis par le commerce. On y tire de la Chine presque tous les objets d'ameublement, ainsi que les étoffes qui servent à l'habillement des femmes. Irkutsk a de beaux environs et un sol fertile; l'agriculture y est florissante, mais on y éprouve de fréquens tremblemens de terre.

Kirensk.

Kirensk sur la Lena est aussi dans un sol fertile, où les arbres acquièrent une grosseur prodigieuse. Les habitans ont des goîtres d'un volume considérable, et il est même assez ordinaire d'en voir aux bœufs et aux vaches.

Bas Udinsk.

L'arrondissement du bas Udinsk, à l'ouest de celui d'Irkutsk, est presqu'entièrement couvert de broussailles épaisses et marécageuses, où il ne croît que de la mousse et des plantes aquatiques. Le climat en est extrêmement froid.

Kiachta.

Kiachta, ville bâtie sur les confins de la Mongolie dans l'arrondissement du haut Udinsk, est devenue célèbre par le commerce qui s'y fait entre la Russie et la Chine. Elle est dominée par le mont Burgultei, manque de bonne eau, et a un terrein peu propre à la culture des herbages. Ses principaux habitans sont des négocians Russes, et leurs mœurs sont sociales et polies. Ils suivent en partie les

usages Chinois dans leur ameublement, et surtout dans leur habillement. Selenginsk, autre ville de l'arrondissement du haut Udinsk, est située près de hautes montagnes de sable, dont les éboulemens commencent déjà à encombrer toutes les routes. Ses habitans ne font pas beaucoup de commerce; leur sang et leur physionomie offrent des traces d'un grand mélange avec la race Mongolle. Les Russes qui s'y sont établis donnent la préférence aux femmes Burietes et Mongolles pour le mariage, et il nait de ces alliances des métis, appelés Karimki. Le climat de Selinginsk est plutôt tempéré, et pourtant les grains y viennent rarement à maturité. En général, le pays est peu propre à l'agriculture, même en y donnant des soins particuliers. *Selensginsk.*

La province de Nertschinsk, qui comprend la Daourie Russe, est couverte de montagnes: les plaines n'y sont que de grandes vallées, et le froid y est piquant même en été. Ses bois les plus communs sont des pins, des mélèzes, des sapins noirs et blancs, des cédres de Sibérie, et des bouleaux noirs qui ne se trouvent en aucun autre lieu de la Sibérie: les sommets de ces montagnes où la neige est permanente offrent quelques bouquets de pins du Liban, de bouleaux pigmées, et de certaines espèces de genêvriers et de saules. Les richesses de cette province en plantes et minéraux rares surpassent celles de toute la Sibérie. Nertschinsk, ville frontière avec un fort du côté de la Chine, peut être regardée comme la capitale de toute la Daourie Russe proprement dite: c'est après Kamstschatka le lieu d'éxil le plus affreux qu'ait la Russie. Les condamnés qu'on y envoye sont employés aux travaux des mines. Nertschinsk a dans son territoire une population d'environ seize mille individus entre Burietes et Tunguses, et d'onze mille huit cents Russes mâles, dont plus de dix mille travaillent aux mines d'Argunskoi. On y compte en outre à-peu-près trois mille colons. *Province de Nertschinsk.* *Ville de Nertschinsk.*

La province de Iakutsk renferme la plus grande partie du bassin de la Lena: cette bande méridionale qui s'étend à l'ouest de ce fleuve, jouit d'une température supportable; mais depuis ce même fleuve jusqu'au promontoire Tschialagiaskoi, le pays est hérissé de montagnes ou couvert de marais, et il y règne un froid excessif. Cependant l'orge y parvient à sa maturité en six ou sept semaines; mais la recolte en est incertaine, et la chasse seule y promet une subsistance assurée. Pendant les chaleurs momentanées de l'été, les Tunguses vont nus comme les Américains, et n'ont qu'un *Province de Iakutsk.*

Ville de Iakutsk. simple morceau de cuir autour des reins. Iakutsk sur la rive occidentale de la Lena, est capitale de la province: voy. la planche 25. Cette ville, composée d'environ six cents mauvaises habitations, fait un gros commerce de zibelines. Il y a autour d'Olekminsk, chef lieu d'un district du même nom, quelques endroits où l'orge est *Olensk, Shigansk etc.* cultivé. Les deux districts d'Olensk sur la rivière du même nom, et de Shigansk sur la Lena, ne sont que de vastes déserts que parcourent les hordes errantes des Iakuts et des Tunguses. Olensk est le lieu de notre globe le plus au nord, qui porte le nom de ville. A Kumak-Surka la Lena sort des montagnes, et offre un coup d'œil des plus pittoresques et des plus imposans. L'arrondissement de Saschiwersk est habité par des Iukaghirs. Ce sont des Cosaques, appelés *dvorienin*, c'est-à-dire demi-nobles, domiciliés à Iakutsk, qui perçoivent le tribut dans ces contrées.

Iles de la mer Glaciale. Tout le long de cette côte, la mer Glaciale semble parsemée d'îles. Celles qui se trouvent en face de l'embouchure de la Lena et de l'Iana ne sont, ainsi que la côte voisine, que de grands amas de tourbe, qui reposent sur une base de glaces éternelles: affreuses solitudes qui ne sont habitées que par des ours et des rennes. D'autres îles plus dignes de remarque ont été découvertes au nord du cap Svietoi: visitées en 1711 et 1724 elles restèrent depuis dans *Iles Liekof.* l'oubli, et ont été retrouvées en 1774 par le négociant Liekof. Ce voyageur parcourut deux de ces îles qui étaient planes, dont la plus méridionale renferme un lac: les sables ou terres mouvantes qui entourent ce lac présentent des crevasses, à travers lesquelles il aperçut des tas d'os et des squelettes entiers de bufles, de rhinocéros et d'éléphans: l'ivoire de ces derniers était intact et aussi blanc que celui qu'on tire d'Afrique. A cent versts de la seconde île, il vit une grande terre, qui fut examinée l'année suivante par Chvoinof, et plus recemment encore par Hedenstrom. Cette terre, à *Nouvelle Sibérie.* laquelle on donne le nom de Nouvelle Sibérie, présente une côte plutôt élevée, où le bois pétrifié se trouve en couches immenses et régulières entre le sable et l'argille: on y trouve une quantité d'os d'éléphans: une rivière considérable annonce que le pays est de quelqu'étendue; il possède quelques végétaux, et l'on a cru y apercevoir des traces d'homme. Cette nouvelle Sibérie n'est peut-être qu'une extrémité septentrionale de l'île.

La partie la plus au nord de la Sibérie est comprise dans la province d'Okhotsk, pays montueux et rempli de broussailles et de



G. Castellini incise

marécages. Il n'y croît pour ainsi dire aucun fruit propre à la subsistance de l'homme : on y fait venir d'Iakutsk les comestibles, et la pomme de terre même y dégénère. La seule ville qu'on y rencontre est Okhotsk, port de mer où les Russes s'embarquent pour aller au Kamtschatka et en Amérique : on y construit des bâtimens marchands.

Pays des Tschiuktsches.

Le pays des Tschiuktsches forme l'extrémité de l'Asie au nord-est, et recèle dans ses rochers d'innombrables troupes de rennes. Les habitans y font pour la plupart leur demeure dans des cavernes. Les îles aux ours, qui bordent le rivage septentrional de cette contrée, présentent plus de végétaux que celles de Liekof. On trouve dans le détroit de Behring les deux îles d'Imoglin et d'Igelim, qui sont probablement les îles Clarke des Anglais; elles sont habitées par les Achutlachs, pêcheurs intrépides, qui font cuire leurs alimens dans des pierres concaves remplies d'huile de poisson, qu'ils chauffent avec des mèches de jonc.

Péninsule du Kamtschatka. Lopatka.

Le Commodore Billings commence sa description détaillée de la péninsule du Kamtschatka par son extrémité méridionale, appelée Lopatka, et par les Russes *Lapatschia*. C'est une pointe de terre basse, qui s'élargit et s'élève graduellement jusqu'à quarante milles de la mer, et forme des montagnes stériles et rocailleuses, où la nature ne produit que quelques pieds de cèdres ou de saules nains. On trouve ensuite d'immenses vallées, où il croît quantité de bouleaux à l'entour de lacs et de rivières, qui se jettent dans la mer au levant et au couchant. Un groupe de montagnes occupe tout l'espace entre le Lopatka et la latitude de 53° 5′. Dans le voisinage du village de Malka, ces montagnes se divisent en deux branches : à l'endroit où elles se séparent, qui est le point le plus élevé de toute la péninsule, commence un désert de soixante cinq milles de long sur trois à quinze de largeur. Ce lieu est plein de sources, dont quelques-unes, qui se dirigent au sud et au sud-est, forment en se réunissant la Bistrée, tandis que les autres, prenant un cours tout-à-fait opposé, vont composer la rivière de Kamtschatka.

Village de Malka.

Village d'Apuschinsk.

A l'extrémité de ce désert, les montagnes se rapprochent au point de ne plus laisser entre elles qu'une distance d'environ deux milles: une forêt de bouleaux s'étend jusqu'au village d'Apuschinsk, d'où la rivière de Kamtschatka est navigable pour de petites barques jusqu'à son embouchure dans la mer. Tout le pays qui est au nord de ce village parait être extrêmement fertile. La plaine s'é-

largit insensiblement, et présente vis-à-vis de Virchni-Kamtschatka un espace de quarante milles au moins d'une montagne à l'autre, où la terre est encore d'une fertilité remarquable.

Vallée de Virchni-Kamtschatka.

Le climat de la vallée diffère beaucoup de celui de la partie septentrionale et méridionale de la péninsule. Elle est à l'abri du vent de mer, qui glace l'air sur les côtes, et s'y oppose à toute espèce de végétation. Cette étendue de pays est de la plus grande beauté. La rivière de Kamtschatka serpente au milieu de la vallée, et abonde l'été en truites et en saumons de toutes sortes. Cette vallée a cent quatre vingt milles de longueur: on découvre de là à diverses distances le Tolbatschinsk, montagne à double sommet, qui vomit sans cesse de noirs tourbillons de fumée, tandis que du Klutschefskoi, qui est d'une hauteur prodigieuse, s'élancent dans les airs des colonnes de feu. A douze versts au dessous de Wirchnoi-Kamtschiatkoi-Ostrog, on trouve le village de Milkovoi, habité par des paysans que le gouvernement à fait passer dans cette île, pour y enseigner aux indigènes la culture du froment et autres grains; mais ils la négligent eux-mêmes pour se livrer à la profession de mercier. Le chanvre réussit parfaitement au Kamtschatka, et la propriété d'une espèce d'ortie qui en tient lieu, fait qu'on ne s'y occupe presque pas de cette production (1) A Tolbatschinsk les montagnes sont escarpées et stériles; elles se rapprochent et retrecissent considérablement la vallée. Il s'élève de fréquentes tempêtes dans le trajet qui est entre ce volcan et celui de Klutschefskoi, mais il est rare qu'elles se fassent sentir aux environs de Milkovoi. A mesure qu'on s'avance vers le nord, le sol devient sablonneux, et les productions de la terre s'y montrent faibles et languissantes. L'isthme a environ quarante milles de large dans l'endroit où il est le plus resserré, et deux cent vingt dans sa plus grande largeur, depuis Kronotskoi-Noss jusqu'à l'embouchure de l'Itcha. A Nizchni-Kamtschatka il y a une cour de justice. En 1783, un Ukase de l'Impératrice éleva Nizchni-Kamtschatka au rang de ville, et en fit le siége du gouvernement, en le laissant néanmoins dans la dépendance de la chancellerie d'Okhotsk. Il fut accordé dans le même tems des priviléges aux marchands qui voudraient aller s'établir à Nizchni, et

(1) C'est l'*urtica cannabina* de Linnée, qui est commune en Sibérie et dans toute la Tartarie. Cependant elle ne croît jamais à plus de quatre à cinq pieds de haut.

on créa pour cette contrée lointaine des cours de justice, qui sont des établissemens nécessaires dans les lieux où il y a une certaine population, mais nullement convenables à un pays, qui ne compte guères que 1,500 habitans mâles, comme le Kamtschatka.

Côte occidentale.

La côte occidentale de la péninsule est basse et sablonneuse, et ne produit que des saules, des aunes, des frênes de montagne, et quelques touffes de bouleaux dégénérés. De tous les courans d'eau qui, de ce côté, tombent des montagnes et vont se perdre dans la mer, il en est peu qui méritent le nom de rivière : les plus considérables sont l'Itcha et le Tigil. Les villages qu'on rencontre sur cette côte sont Tigilsk, Itschinsk et Boltschioiretsk, qui prennent leurs noms des rivières au bord desquels ils sont bâtis.

Côte orientale.

La côte orientale est entrecoupée de montagnes, de rocs brisés et de promontoires d'une hauteur extraordinaire, qui forment entre eux de petites baies. D'énormes rochers s'élèvent çà-et-là dans la mer à deux ou trois milles du rivage. Les tremblemens de terre y sont fréquens, et quelquefois très-forts. Le seul port de la péninsule où les vaisseaux puissent jeter l'ancre est la baie d'Avatscha (1), peut-être la plus vaste et la plus sûre qu'il y ait au monde. Billings en a donné une exacte description. Le petit port de Saint Pierre et Saint Paul se trouve au nord : le cap qui est au midi de son entrée est très-élevé, et se voit à une grande distance; on distingue également de loin les maisons construites sur la petite langue de terre qui est en face de ce Cap. Ce port convient sous tous les rapports aux vaisseaux, qui ont besoin d'être radoubés et de faire de nouvelles provisions de vivres, d'eau et de bois. Le port de Tarinsk, dont l'ouverture est à l'ouest, a douze milles de long et trois de large : il est commode, mais dans une situation désavantageuse, en ce que les vaisseaux ne peuvent le quitter que par un vent d'est, qui leur est contraire pour sortir de la baie d'Avatscha. La pêche de la morue se fait toute l'année dans cette baie, les harengs et une espèce de sardine sont les premiers poissons de passage qui s'y font voir ; et les harengs y sont en essaims si nombreux, qu'il est impossible de s'en faire une juste idée.

Baie d'Avatscha.

Port de Saint Pierre et Saint Paul.

Port de Tarinsk.

Plaine d'Avatscha.

La plaine d'Avatscha a dix huit milles d'étendue de l'est à l'ouest, et trente cinq du nord au midi. On voit à l'extrémité

(1) On remarque dans la relation du troisième voyage de Cook, que le nom de baie ne convient pas à un lieu aussi bien abrité qu'Avatscha.

septentrionale de cette plaine quelques bouquets de bouleaux, de peupliers et d'aunes : tout le reste est rempli de marais couverts de joncs, où il y a une quantité de cignes, d'oies, de canards et de bécaces d'une foule d'espèces différentes. La rivière d'Avatscha arrose cette plaine; la longueur de son cours est de soixante dix versts, mais elle ne peut être mise au nombre des rivières navigables, malgré que les habitans de Koriatsk village à vingt milles au dessus de son embouchure, la descendent et la remontent, en tirant à force de bras leurs canots sur les bas-fonds qui s'y rencontrent.

Rivière d'Avatscha.

Rivière Kamtschatka.

Le Kamtschatka est la seule rivière importante qu'il y ait dans la péninsule de ce nom. Cette rivière coule presqu'en droite ligne au nord jusqu'à Nizchni-Kamtschatka; de là elle se replie à l'est, et après un cours d'environ vingt cinq milles dans cette direction, elle se jette dans une baie pleine de bas-fonds, où l'on ne trouve, même en haute mer, pas plus de huit pieds d'eau, et où, lorsque le vent d'est souffle, les flots viennent se briser avec fureur contre des écueils. Telle est la seule rivière navigable pour de grands bateaux, qu'il y ait au Kamtschatka.

Autres rivières.

Le Bolschioya-Reka, rivière formée par la jonction de la Bystrée avec la Natscheké, n'a que vingt milles de cours. L'Ilmitch, appelé ordinairement la Paratunka, après quatre vingt cinq versts de sinuosités, se jette dans la baie d'Avatscha : si son cours était en ligne droite, elle n'aurait que trois milles à parcourir depuis sa source jusqu'à son embouchure.

Lacs.

Le Kamtschatka n'à point de lacs d'une grande étendue. Les principaux sont l'Ozernoi, qui est à environ quarante milles du Lopatscha; le Kronotskosi, à vingt milles au sud-est du volcan de Tolbatschinski; et un autre plus petit, appelé le lac de Nerpitschi, à quarante milles au nord de Nizchni-Kamtschatka.

Sources chaudes. Source d'Opaalski.

On trouve une quantité de sources chaudes dans cette péninsule, et il n'y a presque pas d'endroit qui n'en ait quelqu'une. Les plus remarquables sont celles d'Opaalski ou d'Ozernoi, à peu-près à moitié chemin du Cap Lopatka à Bolchioiretsk, environ quinze milles au dessus du village de Tarinsk. La principale source, dit Billings, est au pied d'une montagne : en y allant j'entendis, à près d'un mille de distance, le bruit qu'elle fesait; elle a environ six toises de circuit, et s'élève en bouillonnant presque toujours à une grande hauteur; son centre peut se comparer à une

chaudière sur le feu dans sa plus forte ébullition. Vers l'endroit d'où sort la Bystrie près le village de Malka, il y a sur le penchant d'une montagne deux ou trois de ces sources, qui jaillissent de la terre à gros bouillons par des ouvertures d'environ un pied de largeur. Le village de Natscheké a également dans ses environs des sources chaudes qui sortent du sein de la terre; elles exhalent une odeur de soufre, et sont plus abondantes que celles de Malka. Au nord ouest du village de Paratunka, et à la distance de douze versts, on trouve l'embouchure d'un ruisseau profond, dont l'eau est chaude, et qu'on appelle le Klutschevoya. Les sources chaudes de Schiamatschik sont à quatre vingt dix versts au nord de la baie d'Avatscha, et tombent dans celle de Kronotskoi.

Sources de Malka, de Natscheké etc.

Le Kamtschatka, comme nous l'avons dit plus haut, compte parmi ses montagnes plusieurs volcans, dont voici les plus considérables. L'Opalsk lance de tems à autre, et seulement depuis peu d'années, des colonnes de fumée; mais personne ne se rappelle d'en avoir vu sortir du feu. Le Viluitch ou Viluitschishof-Sopha semble maintenant presque tout-à-fait éteint. L'Avatscha, qui est à vingt cinq milles au nord de la baie de ce nom, vomit continuellement des tourbillons de fumée, ainsi que le Tibaltsch et le Klutschefskoi: ces deux derniers sont à peu de distance de la rivière Kamtschatka. Le Klutschefskoi, peut, selon l'opinion de Billings, être mis au rang des plus hautes montagnes du monde; il est à cent soixante quinze milles de l'île de Behring, d'où on le voit distinctement lorsque le tems est serein au coucher du soleil: c'est du moins ce qui fut assuré à Billings par plusieurs Kamtchadales, qui avaient séjourné dans cette île. Les éruptions de ce volcan sont fréquentes: en 1789 on entendit dans son intérieur un grand bruit, qui fut aussitôt suivi d'un tremblement de terre, puis il vomit des flammes avec une immense quantité de cendres et de petites pierres. Cette éruption se répéta l'année suivante avec la même violence. Le Schevelutch est à quatre vingt versts de celui-ci; il était anciennement en éruption, mais il est rare à présent qu'il en sorte de la fumée.

Volcans du Kamtschatka.

Les îles Aleuts appartiennent trop évidemment à l'Amérique, pour que nous suivions l'opinion de ceux qui les comprennent dans la description de l'Asie; mais l'île Behring, et celle appelée de cuivre doivent être placées après le Kamtschatka, dont elles semblent être un prolongement à l'est. L'île Behring, qui est la plus voisine, a pris son nom du célèbre navigateur Danois, qui termina

Ile Behring.

ses jours sur cette plage déserte. Elle est inhabitée, et son sol est granitique. Le froid y est peu piquant au bord de la mer, et la glace n'y est jamais permanente. Mais les montagnes intérieures, dont Steller estime la hauteur à 1,000 toises, ont leurs sommets toujours couverts de neige. L'île manque de bois, et est entourée de récifs cachés sous l'eau.

Île du Cuivre.

Mednoi-Ostrow, ou l'île du Cuivre, tire cette dénomination du cuivre natif, qu'on a trouvé sur sa côte occidentale, mêlé avec le gravier qui forme la plage. En 1762, le navigateur Melenski put en extraire environ quatre cents livres, mais le filon est maintenant épuisé. Ces deux îles sont peuplées d'une infinité de renards polaires: les loutres de mer, les vaches marines et les baleines s'y réunissent en troupes.

HABITANS DE LA SIBÉRIE.

Nations Sibériennes, Russes, Cosaques etc.

CETTE vaste contrée est habitée par tant de peuples différens, que pour donner une description exacte de leur costume, il est indispensable que nous traitions de chacun d'eux en particulier.

Les Russes, les Cosaques et autres colons Européens habitent particulièrement les villes, et occupent les postes militaires en Sibérie: les uns sont descendans des soldats qui en firent la conquête, les autres sont des enfans d'exilés: ces deux classes de gens se sont successivement accrues d'aventuriers, de déserteurs et de négocians ruinés, qui se sont réfugiés dans ces contrées avec l'espoir d'y trouver quelque ressource. Les indigènes avaient, il y a seulement un siècle, des mœurs si rudes et si sauvages, que Pierre I.er ne crut pouvoir infliger un châtiment plus rigoureux aux Suédois, ses ennemis mortels, que de les releguer en Sibérie. En cherchant à améliorer leur sort par l'introduction des arts et des manufactures d'Europe dans ces tristes climats, ces malheureux bannis y communiquèrent aux habitans le bienfait de la civilisation. La première école de Tobolsk, fut fondée en 1713 par des Suédois, et l'on y enseignait le latin, le français, la géographie, la géométrie et le dessin. En 1801, Kotzbue y trouva des personnes qui s'occupaient de la littérature Russe, Française et Allemande, et y vit ses drames représentés sur un théatre public. Mais ces avantages n'ont pu s'étendre jusqu'aux petites villes, ni aux villages qui se trou-

vent dispersés au loin dans de vastes forêts; et leurs habitans y mènent encore, au milieu de leurs troupeaux, une vie patriarchale, et ignorent presqu'entièrement l'usage de l'argent.

Peuples Tartares.

Les nombreuses tribus Tartares occupent la partie méridionale du gouvernement de Tobolsk: les plus éloignées à l'est sont celles des Biriuss, des Katschintzes ou Katschins et des Beltirs, dont la race est plus ou moins mélangée avec le sang Mongol, et qui habitent aux environs de l'Abakan, rivière qui se jette dans le haut Ienissei. Les Katschins sont riches en bétail: leur menton imberbe indique quelqu'affinité avec la race des Mongols. Pallas a eu lieu d'observer ces Tartares, et voici la description qu'il en fait.

Tartares Katschintzes.

Les Katschintzes occupent les pays, qui sont à l'occident de l'Ienissei entre l'Ius et l'Abakan, et où se trouvent de beaux pâturages: leur langage annonce que ce sont de vrais Tartares; mais ils ont beaucoup de ressemblance avec les Mongols du côté de la physionomie, de l'habillement et des mœurs; et s'ils se sont en quelque sorte abâtardis, c'est sans doute parce qu'ils sont restés long-tems sous la domination des Calmouks. Les hommes se rasent comme ceux-ci, et ne conservent de leur barbe qu'une moustache en forme de demi-lune, avec une petite touffe sous la lèvre inférieure ou au menton. Ils portent, pour la plupart, leurs cheveux noirs en tresses; mais les enfans n'en ont qu'une qui leur pend par derrière, et le reste de leur chevelure est épars et flottant autour de leur tête dans une longueur de six pouces. L'hiver ils ont, au lieu de chemise, une longue fourrure à manches étroites: ces fourrures sont pour la plupart en peau de chevreau, et l'ouvrage des femmes, qui savent leur donner en vingt quatre heures l'apprêt nécessaire, au moyen du foie bouilli de l'animal. Les riches portent des peaux de mouton et d'agneau avec leur laine; les chefs, des vêtemens de drap et des caleçons de soie dans les jours de solennité; et le peuple, des pelleteries de diverses sortes, avec de larges caleçons de grosse toile et des bottes. Les femmes font elles mêmes cette toile avec une espèce d'ortie semblable au chanvre, qui croît dans les vallons. L'habillement des femmes diffère peu de celui des Calmoukes dans la classe vulgaire. Elles ont des caleçons et des brodequins en forme de bas, faits en peau et brodés. Leur vêtement de dessous est long, et de toile fine en coton de la Chine, ou de quelqu'étoffe de soie: celui de dessus est également fort-long et se joint au corps: il est de drap fin, de peau ou de soie

et se croise sur le devant. Leurs habits de parade sont richement brodés aux extrémités, et garni sur les coutures d'une fourrure fine, ou d'une bande d'étoffe d'une autre couleur. Leurs cheveux sont partagés en deux grandes tresses qui leur descendent sur le sein; elles portent des pendans d'oreille de diverses sortes, et quelques-unes parmi elles qui sont mariées ont un petit collier en grains de corail, qui leur tombe sur la poitrine. Leur coiffure consiste en un bonnet plat bordé d'une fourrure, et dont la convexité ressort beaucoup en avant. Les filles ont toujours un plus grand nombre de tresses que les femmes mariées; il est ordinairement de neuf, dont trois tombent sur les épaules, et trois de chaque côté: leur parure admet encore d'autres ornemens. Les filles des riches portent une ceinture sur leur vêtement de dessous, et tiennent celui de dessus ouvert pour laisser voir le premier, ainsi que leur belle chaussure brodée en forme de brodequins. Voy. la fig. à gauche de la planche 26 qui représente une fille Katschintze. La plupart des enfans sont tout-à-fait nus dans les cabanes.

Tentes, ustensiles, nourriture.

Les tentes où habitent ces Tartares, même en hiver, sont vastes, couvertes en feutre, et parfaitement semblables à celles des Calmouks. Au printems ils les démontent, les plient, et les déposent dans les cavernes de rochers. Ils passent ensuite la belle saison dans des cabanes faites avec des branchages de bouleau, et ne les quittent que lorsque les pluies d'automne deviennent trop fortes. Leurs ustensiles de cuisine consistent en une marmitte de fer, et quelques baquets en bois de bouleau; ils distillent le lait pour en faire de l'eau de vie, et s'enivrent en été et en automne aussi long-tems qu'ils en peuvent avoir. Les hommes et les femmes sont également passionnés pour la pipe. Leur mets favori est une bouillie de farine d'orge ou de seigle, qu'ils font griller dans une poêle, et sur laquelle ils versent ensuite du beurre fondu; ils en mangent à toute heure du jour, et toutes les fois qu'ils se sentent appétit; ils se nourrissent encore des racines de certaines plantes propres au pays, qui leur tiennent lieu de légumes.

Leur caractère.

Les Katschintzes sont sales, grossiers et fourbes: les bons procédés les rendent insolens, et ils maltraitent quelquefois les Cosaques qu'on envoie chez eux pour les pacifier. Ils forment divers *uluss*, dont les chefs s'appellent *kniazi*, ou petit Prince, et payent leur tribut en pelleteries, ou en donnent l'équivalent en argent: le jour où ils vont le porter, on les régale en liqueurs fortes; ce qui est souvent la cause de querelles sanglantes.



Maladies des Tartares.

Les Tartares de cette contrée ne sont atteints de la petite vérole qu'à certaines époques, et ils passent des années sans en voir la moindre trace; mais aussi lorsqu'elle parait, elle fait de funestes ravages, qui ne viennent peut-être que du peu de soin qu'on a des malades, dans la crainte de gagner leur maladie. Il n'y a encore que peu de tems que le mal vénérien s'est manifesté parmi eux; il y a pris un caractère singulier, qui se développe par une éruption de bubons sur tout le corps, sans en excepter la tête. Mais il est une autre maladie encore plus étrange, à laquelle sont sujettes depuis quelque temps les jeunes filles de ces Tartares, c'est une espèce de fureur utérine qui les prend à l'âge où elles deviennent nubiles, et les tourmente souvent plusieurs années de suite. Dans les accès de cette maladie, elles se jettent hors de leurs habitations en poussant des hurlemens épouvantables, et en fesant toutes sortes de gestes lascifs; elles s'arrachent les cheveux, et finissent par s'étrangler, ou se détruire de quelqu'autre manière. Ces accès ne durent ordinairement que quelques heures; mais ils se répètent tous les mois, et souvent même tous les huit jours sans suivre de règle fixe. Pallas dit avoir vu quelques-unes de ces jeunes filles, qui dans leurs intervalles lucides étaient remplies de bon sens, et montraient beaucoup de décence dans leur maintien.

Bétail.

Leur richesse consiste en bétail, qu'ils laissent paître tout l'hiver dans les belles landes de leurs montagnes: l'été ils le mettent à l'abri des grandes chaleurs dans de jolis vallons, où il croît à merveille. Leurs chevaux sont très-agiles, et pour la plupart d'un poil clair, avec le nez fendu. Pallas dit avoir vu quelques-uns de ces chevaux parfaitement noirs, ayant la tête, la crinière et la queue d'un gris de fer, et les quatre jambes blanches. Leurs bœufs et leurs vaches sont pour la plupart tigrés, d'une grosseur médiocre, mais très-vigoureux. Les Katchintzes élèvent beaucoup de moutons, de l'espèce de ceux dont la queue forme comme une excroissance de graisse, d'un peu plus de deux doigts d'épaisseur, et se termine par une autre queue mince: ces moutons ont presque tous des cornes, et on en voit qui en ont jusqu'à quatre et six.

Religion et cérémonies.

Selon la relation de Pallas, ces Tartares sont payens, et extrêmement stupides; ils adressent leurs prières à un Dieu bienfesant en se tournant du côté de l'orient; mais ils craignent en même tems une divinité malfesante, qu'ils prient également, pour qu'elle ne leur soit point nuisible: au printems ils consacrent un étalon

noir ou un cheval avec les cérémonies suivantes. Ils conduisent l'animal devant un bûcher, le parfument avec des herbes odoriférantes, le lavent avec du lait dont ils jettent le reste sur le foyer, en récitant certaines prières, puis ils le laissent retourner au haras, après lui avoir attaché à la crinière et à la queue un morceau d'étoffe rouge et blanche. Cette cérémonie se renouvelle tous les ans avec le même animal. Ces Tartares firent entendre à Pallas, qu'une idole qui était placée à l'orient hors de leurs tentes, représentait la divinité malfesante, qu'ils appellent *Tus*. On trouve aussi près de leurs tentes, un bâton fourchu, aux bouts duquel est tendue une courroie, à laquelle sont attachés de petits morceaux de bois grossièrement travaillés, et représentant des oiseaux. A côté de ce bâton il y en a deux autres petits, fixés entre les cordes qui soutiennent la tente: l'un de ces bâtons porte un morceau d'étoffe rouge, et l'autre un morceau d'étoffe blanche, qui est ordinairement accompagné d'un troisième de couleur bleu-céleste. Le refus que font les Tartares de laisser toucher ces objets par qui que ce soit, les marques de dévotion avec lesquelles ils s'en approchent eux mêmes, et l'usage où ils sont de venir faire leurs prières devant eux à l'occasion de quelque besoin, ne permettent pas de douter qu'ils ne les regardent comme des choses sacrées pour eux.

Fête solennelle appelée Fun.

La fête la plus solennelle pour les Tartares Katschintzes, ainsi que pour les autres Tartares idolâtres est le *Fun* ou la *fête du printems*, qui tombe à-peu-près dans le mois de juin, époque à laquelle ils commencent à traire leurs jumens. Ils ne la célèbrent pas tous dans le même tems; et comme ils la passent à boire, ils se concertent entre eux, pour qu'elle ait lieu dans chaque canton à des jours différens; à cet effet ils ont soin de garder le lait de trois ou quatre jours pour en faire de l'eau de vie. On fait ensuite un sacrifice public, auquel interviennent plusieurs *uluss* ou communautés, et l'on récite avec ferveur certaines prières, le visage tourné du côté de l'orient. Le sacrifice se fait en plein air, et de préférence sur un lieu élevé. Il s'en fait encore de particuliers dans les familles, à l'occasion de la maladie de quelqu'un d'entre elles, ou de quelque disgrâce. Dans ces circonstances, on immole aux *Tus*, ou Dieux pénates, de petits animaux, dont on leur offre la peau, avec des comestibles ou autres choses de prix, ou qu'on souhaite avoir en abondance. Le rite veut qu'il y ait un *Kami* ou magicien au sacrifice public; lorsque Pallas se trouvait

Prêtre ou magicien des Katschintzes.

chez ces Tartares il n'en avaient que deux, ce qui les obligeait d'avoir recours à ceux de Tomsk pour les jours de fête. Il vit à Karisck un des magiciens Katschintzes, et voici la description qu'il en fait. C'était un jeune homme, dit-il, qui tombait de tems à autre dans des accès de folie; et lorsqu'il etait dans cet état, il passait des nuits entières à faire ses enchatemens, qu'il continuait jusqu'à ce que les forces vinssent à lui manquer. Son habillement n'était pas très-recherché, parce que n'exerçant le métier que depuis peu de tems, il n'avait pas encore gagné les moyens de s'équiper. Il avait la tête nue, avec une espèce de camisole sale, jointe au corps, et faite de kitaika ou mousseline imprimée, à laquelle était adapté un collet de drap rouge renversé sur les épaules, et orné de treize bandelettes pendantes. Ces bandelettes étaient, partie en soie, partie en mousseline de diverses couleurs, vert, jaune, rouge, bleu-céleste, noir, et partie brodées en similor. Au lieu du tambour de basque magique, dont nous parlerons ensuite, il tenait d'une main un morceau de bois arrondi au milieu, auquel était attachée une clochette, et formant aux deux bouts la pelle d'une rame; de l'autre il tenait une baguette dont il se servait avec une agilité surprenante, pour frapper alternativement sur les extrémités du premier instrument. Beaucoup de magiciens de la race des Kisiles font usage de ce morceau de bois, en attendant, disent-ils, que leurs esprits leur permettent de prendre le tambour de basque, ou, pour mieux dire, jusqu'à ce qu'ils soient devenus assez riches pour pouvoir immoler un cheval, et se faire de sa peau un tambour de basque, qui ne peut être fait que de la peau d'un cheval immolé. Dans toutes leurs fêtes ces Tartares se servent d'un instrument appelé *jettaga*, qui consiste en une petite caisse de sapin de deux aunes de longueur, et de la largeur d'une main : cet instrument à un chevalet qui porte six cordes de laiton de différentes grosseurs, sous chacune desquelles est placé un petit morceau de bois, qu'on monte ou qu'on descend pour les accorder.

Son habillement.

Instrument de musique usité dans leurs fêtes.

Le mariage chez ces peuples mérite aussi notre attention. Les Katschintzes n'épousent qu'une femme, et semblent avoir en cela imité les Mongols. Lorsqu'un jeune homme veut se marier, il charge quelqu'un de confiance de porter au père de la fille qu'il a en vue une certaine quantité d'eau de vie et de tabac. L'envoyé fait la demande de la fille, en invitant son père à boire un verre d'eau de vie, et à fumer une pipe de tabac avec lui. Si le père se rend

Mariages.

à l'invitation, c'est une preuve qu'il donne sa fille, et l'envoyé s'en revient avec cette bonne nouvelle. Peu de tems après, on traite des conditions; on détermine la dot, et l'on convient du jour pour la célébration du mariage. Ce jour arrivé, l'époux se rend avec ses amis à la tente de son futur beau-père: le père et la mère de l'épouse sont assis à la tête des parens et des amis rangés en cercle autour d'eux. La fille se jette aux pieds de son pére et de sa mère, et prend congé d'eux en pleurant: tous les assistans se mettent également à pleurer, jusqu'au moment où l'époux prend l'épouse par la main, et la conduit dans une autre tente préparée à quelque distance de là, où toute la compagnie les suit; et là, on mange, on boit et l'on se divertit pendant plusieurs jours. Pallas dit que plusieurs de ces Tartares pratiquent dans ces circonstances certaines cérémonies qu'il doit taire. S'il est prouvé que l'épouse ait mené une conduite déreglée avant son mariage, celui qui a eu des intrigues amoureuses avec elle, est condamné à des dédommagemens envers le mari.

Lorsqu'une femme est accouchée, son mari reste un mois entier sans la voir, et elle ne peut lui rien apprêter pour ses repas. Au moment de l'accouchement les voisines accourent pour l'assister, et le mari s'en va de la maison. Le premier arrivé donne le nom à l'enfant, et voilà pourquoi tant de Tartares, bien qu'idolâtres, ont aujourd'hui des noms Russes. Il est de règle générale que les femmes restent trois jours chaque mois, sans pouvoir vaquer aux soins du ménage. Les filles ont une portion égale à celle des mâles dans le partage de la succession de leur père.

Cérémonies funèbres.

Les Katschintzes ensevelissent leurs morts avec leurs vêtemens ordinaires; ils mettent dans le cercueil plusieurs bagatelles, et le ferment dans la fosse avec des planches avant d'y jeter la terre; après l'avoir comblée, ils placent dessus une écuelle et s'en vont. Le jour de l'anniversaire tous les parens se rassemblent de nouveau pour fêter la mémoire du défunt: les femmes commencent par des gémissemens et des plaintes, mais on finit par manger et se divertir, et l'on se sert, pour boire, de l'écuelle qui est sur la fosse.

Beltires. Leurs usages.

Les Beltires se sont emparés des paturages qui sont le long de l'Abakan, et surtout du territoire qui est à sa droite. Il en est parmi eux qui possèdent une grande quantité de bétail, et ils ont pour la plupart des champs de blé. Les plus riches tiennent deux femmes, et même plus: ce que ne font point les autres Tartares du

Jenissei : l'état d'aisance dans lequel ils vivent est cause qu'il n'a pas été possible jusqu'ici, dit encore Pallas, d'en convertir un seul à la religion Chrétienne ; ils sont idolâtres, superstitieux et entièrement dévoués à leurs magiciens.

Les Beltires, à l'exemple des Katschintzes, plantent devant leurs tentes de longues perches, auxquelles ils attachent des peaux de petits animaux, et des morceaux d'étoffe ; ils ont en outre, comme les Burietes, des idoles habillées qui ressemblent à des poupées. Dans les jours de sacrifices, leurs magiciens prennent ces idoles et les bénissent. *Superstition.*

Ce peuple n'est point dans l'usage d'enterrer ses morts, et en cela il ressemble aux Téleuths de Kusnetzk, et à quelques autres Tartares des montagnes. Ceux dont nous parlons exposent les cadavres sur des arbres, et cherchent pour cela les lieux les plus retirés ; ils remplissent ce devoir dans le plus grand secret, et nient même, à l'occasion, qu'il soit dans leurs usages, sans doute pour éviter qu'on n'aille troubler le repos de leurs morts. Pallas assure qu'il n'aurait jamais su la vérité à cet égard, sans le hazard qui lui fit voir, tandis qu'il était à herboriser, le convoi funèbre d'une jeune Beltire et de sa mère dans un bois aux environs de Taschtip. Les deux cercueils, dit-il, étaient faits d'écorce de bouleau, dont les diverses pièces étaient liées ensemble avec des cordes : ces cercueils furent placés à la distance de cinquante pas l'un de l'autre sur deux arbres, et précisément à l'endroit où les premières branches commencent à se séparer. L'un d'eux était si peu élevé, qu'un Cosaque qui accompagnait Pallas, put y monter sans peine ; il y vit le cadavre tout habillé, et à côté de sa tête quelques ornemens de femme. D'un côté il y avait un petit sac plein de farine, un vase de graisse, quelques morceaux de poisson sec, une cuillère à pot, un couteau recourbé, ayant le taillant dentelé comme une scie et avec sa gaîne, une hâche comme l'ont les Tartares, de gros ciseaux sans manche, et un fouet. On avait posé entre les jambes du cadavre une selle : on avait aussi attaché à un arbre voisin la peau d'un cheval immolé le jour des funérailles, à un autre le bout des jambes et la queue, et à un troisième la tête avec le mors dans la bouche. *Cérémonies funèbres.*

Si le mort est un homme, on met tous ses vêtemens dans son cercueil, avec un arc, quelques flèches brisées et un carquois ; et s'il était amateur de musique, on y ajoute un luth à trois cordes

ou une grosse timbale. On lui sacrifie ensuite le plus beau cheval qu'il avait; et s'il était riche, on lui en sacrifie un autre le septième jour suivant; la famille répète ensuite deux ou trois fois la même cérémonie, en ayant soin de brûler chaque fois les os de l'animal qui a été sacrifié. Le jour de l'anniversaire, on suspend à côté du cercueil un outre plein d'eau de vie de lait de jument.

Monumens sépulcraux.

On ne trouve nulle part autant de tombeaux antiques, et de monumens extraordinaires par leur figure et leur grandeur, que dans le vaste stepp des Beltires. Ces tombeaux sont ordinairement entourés de grosses pierres, qui forment un carré. Les uns sont élevés en forme de collines; les autres sont au niveau du sol, avec une petit bord en pierres à l'entour. Il en est où l'on voit une pierre sépulcrale, avec une figure humaine grossièrement sculptée. On prétend que ces pierres sépulcrales, comme celles qu'on rencontre dans les landes près de l'Ienissei, et que les Tartares appellent *gensoek*, étaient là long-tems avant que les Kirguises vinssent s'établir dans ces contrées. A deux versts au dessus de la résidence du chef des Beltires, on trouve deux pierres sépulcrales de trois aunes environ de hauteur, sur lesquelles est tracée l'image d'une figure humaine. L'une, que les Tartares désignent sous le nom de *Kuss-tach* ou la fille, présente au bord d'un de ses côtés des figures de dromadaire sculptées, et sur l'autre côté l'image d'un enfant. La seconde de ces pierres, que les Beltires nomment *Kusi-tach*, qui veut dire la pierre de l'homme, a sur son rebord de droite un cavalier tenant une lance, à laquelle est attachée une banderolle; un peu plus bas est un arc tendu avec sa flèche : on ne peut point distinguer les figures de l'autre bord : on voit en haut une lance avec une autre banderolle à trois rayons, et plus bas une botte couchée, dans laquelle on aperçoit la tête d'un enfant.

A cent toises de là s'élève une autre pierre de la hauteur d'un homme, sur laquelle est représenté un grand visage de femme ayant la bouche ouverte, et d'un relief plus saillant que les figures précédentes. Les Tartares idolâtres appellent cette pierre *kurté-jaktach*, c'est-à-dire pierre d'une femme, ou la grande femme; et lorsqu'ils passent auprès en allant à la chasse des zibelines, ils ne manquent pas de lui faire leurs prières, et de lui offrir un peu de graisse et de beurre, dont ils lui frottent la bouche.

Mais le monument le plus digne d'être cité parmi les antiquités de la Sibérie se trouve à deux versts plus haut, en remontant

le cours de l'Abakan. Il est dans un endroit où le stepp forme une éminence, au haut de laquelle s'élève un grand tombeau en forme de monticule, à plus de quatre toises au dessus du sol. Ce tombeau a plus de cent cinquante pas de circonférence, et une enceinte de pierres énormes. Quatre autres tombeaux plus petits sont rangés autour de celui-ci, en forme de triangle, et environnés de pierres sépulcrales, dont la hauteur est de quatre aunes hors de terre, sur quatre palmes environ de largeur. On voit sculpté sur une d'elles un grand visage, qui occupe presque la moitié de la pierre : les Tartares lui donnent le nom de *kitschi kurtejak*, ou la *petite femme* : il y a de l'autre côté de cette figure des caractères dont on ignore le sens, mais que Pallas a soigneusement copiés, et rapportés à la planche 30 du quatrième tome de son ouvrage, avec ceux d'une autre grande pierre qui se trouve près du plus remarquable de ces tombeaux.

Il est peu de ces monumens qui n'aient été fouillés. Cependant Pallas en fit ouvrir quelques-uns, mais il n'y vit que des restes d'ossemens mêlés à des têts de vases de terre, et à quelques grains de corail ; il trouva seulement dans l'un d'eux une plaque d'or de l'épaisseur d'un demi rouble, attachée à un bouton de cuivre tout rongé par la rouille, et qui lui parut avoir servi de gland à un bonnet. Ce voyageur est d'opinion que ces tombeaux sont d'une antiquité très-reculée.

Les tribus Koïbales occupent le pays situé entre l'Abakan et l'Ienissei ; elles forment une nation entièrement distincte des Tartares idolâtres dont nous venons de parler, tant par leur physionomie et leur constitution physique, que par leur langage. Les Koïbales ont beaucoup de ressemblance avec les Tunguses, ayant comme eux le visage rond et applati, et la barbe très-épaisse. Leur langue n'a pas moins de conformité avec celle des Samoïedes, d'où l'on peut conclure que ce peuple est un reste des anciens Samoïedes, qui ont été forcés de quitter cette contrée, et de se refugier plus au nord. Les Koïbales sont presque tous Chrétiens, et ont abandonné, au moins en apparence, les usages du paganisme. Leur ancien culte et l'accoutrement de leurs magiciens les rapprochent plus des Kaïmacs, que des Tartares leurs voisins. Ils enterraient leurs morts dans des fosses, à l'exception des enfans qu'ils exposaient sur les arbres, comme font les Beltires. Ils ne sont pas fort-riches en bétail, mais l'agriculture et la chasse leur fournissent les *Koïbales.*

moyens de bien vivre. Les femmes des Koïbales portent leurs cheveux en tresses pendantes sur leurs épaules; et leurs bonnets sont à-peu-près semblables à ceux des Mongolles. Elles accouchent, dit-on, à genoux, et avec l'assistance d'un homme. On fait manger à l'accouchée beaucoup de beurre et de viande grasse, et toute boisson froide lui est interdite pendant trois jours. Il ne lui est pas permis de préparer à son mari rien à manger, jusqu'au terme de la purification, qui est de quinze jours après l'accouchement. Dans les sept premiers jours elle se lave trois fois: l'usage veut, et c'est même une obligation pour toutes, de se laver une fois par mois. Le dernier acte de purification pour l'accouchée est de se parfumer tout le corps.

Sajans, Téleuths, et Télenguts.

Le midi de l'Abakan est habité par d'autres Tartares, qui diffèrent peu de ceux que nous venons de décrire. Les Tartares Sajans sont répandus dans les montagnes qui s'étendent entre le lac Baikal et l'Ienissei, et forment un plateau de rochers de granit: cette contrée a des mines de fer et de cuivre: les Sajans paraissent avoir quelques notions dans l'art d'extraire de la mine, et de travailler le premier de ces métaux. En été, ces Tartares remontent le Ienissei presque jusqu'à sa source; mais à l'approche de l'hiver ils descendent dans un pays plus ouvert le long des rives de l'Abakan. Ils voyagent toujours avec leurs *iurtes* de *feutre*, et avec leurs troupeaux composés de chevaux, de bêtes à cornes et de moutons. La chasse est une des principales occupations de ce peuple, et l'usage du fusil lui est plus familier aujourd'hui que celui de l'arc. Il se nourrit de viande, de plantes sauvages, et de racines de toutes sortes, qu'il va cueillant çà-et-là, ou enlève aux rats des champs qui en font des provisions dans leurs souterrains pour l'hiver. Il en est peu parmi ces Tartares qui veuillent cultiver un peu de terrein, pour se procurer du grain et de la farine.

Les Sajans sont plus grands et plus robustes que les Katchintzes; ils ont la barbe épaisse et le corps velu: quoique voisins des Mongols, ils ne se sont pas mêlés avec eux: leurs traits sont absolument ceux des Tartares, et ils en ont même conservé le vêtement. Leurs femmes s'habillent avec beaucoup d'élégance: en voyant leur petit bonnet plat bordé de fourrure, et entouré d'une file de médailles ou petites monnoies; les tresses de leurs cheveux, dont deux leur tombent sur le sein, et cinq sur les épaules; et leur habillement d'été, qui permet de distinguer toutes les formes de leur

corps, on est forcé d'avouer que le goût n'est pas seulement particulier à nos climats. L'hiver, elles mettent une seconde robe plus pesante, et doublée d'une fourrure : voy. les figures à droite de la planche 26. Elles font des cordons et du fil à coudre avec des orties et du lin sauvage, qui sont des productions communes dans leurs déserts.

Les meubles des Tartares Sajans consistent en nattes faites avec des feuilles de *robinia*, d'un tissu très-ingénieux, et qui leur servent de lits et de siéges. Plusieurs de ces Tartares ont embrassé le christianisme ; mais ils sont encore payens pour la plupart : néanmoins ces derniers ont contribué à la construction et à l'entretien de l'église que leurs frères convertis ont bâtie.

Téleuths.

Une tribu des Téleuths ou Télenguts habite les bords de plusieurs petites rivières, qui se jettent dans la Tom aux environs de Kutznesk : les autres font leur séjo r dans la Calmoukie. Ils ont pour la plupart beaucoup de ressemblance avec les Calmoucks : ce qui fait que les Russes les appellent Calmouks blancs ; quelques-uns ont une physionomie Tartare. Leur langue est un mélange de Tartare et de Mongol, que plusieurs peuplades de la même origine n'entendent pas. Ce peuple stupide, paresseux et insouciant a des desirs très-limités ; il ne demande à ses Dieux, que des troupeaux, des grains et des enfans : il vit en bonne harmonie avec les Russes, et leur paye le tribut qui lui a été imposé en pelleteries. Avant de s'établir dans le pays qu'ils habitent maintenant, les Téleuths menaient une vie errante ; mais l'exemple des Russes, et le manque de paturages les ont déterminés à se livrer à l'agriculture, dont ils font aujourd'hui leur principale occupation, la chasse n'ayant pas cessé d'être pour eux une autre ressource pendant l'hiver. Les plus riches bâtissent leurs maisons à la Russe, mais ils les blanchissent, et y font la cheminée à la Tartare : on ne trouve dans ces maisons ni tables, ni lits, ni siéges : une marmitte de fer, et quelques ustensiles de bouleau composent tout leur ameublement. Ils se nourrissent de fruits, de racines et de la viande de toutes sortes d'animaux ; mais leur mets favori est la viande de cheval ; ils boivent de l'eau, du bouillon, de la sauce de poisson, du lait aigri, de la bierre, et de l'eau de vie de seigle. Le procédé qu'ils emploient pour se procurer cette dernière boisson est fort-ingénieux : ils enfouissent dans la terre des sacs pleins de seigle, sur lesquels ils versent de l'eau chaude pour le faire germer

Leur physionomie. *Langue.* *Agriculture.* *Nourriture.* *Manière d'extraire de l'eau de vie du seigle.*

plus promptement ; ils broyent ensuite ce grain dans un mortier de bois, pour en extraire la partie farineuse qui a déjà fermenté, puis ils en forment des tourtes qu'ils font dessecher à petit feu ; et quand ils veulent régaler quelqu'ami, ils mettent une de ces tourtes dans la marmitte, versent de l'eau dessus, la couvrent de l'alambic, et dans un moment ils ont une bonne eau de vie chaude.

Religion. Certains Téleuths suivent la religion Mahométane ; d'autres ont été contraints de se laisser baptiser, et ne font par conséquent que des Chrétiens sans ferveur et sans instruction, qui n'ont pas même la moindre connaissance des rites de l'eglise Grecque ; mais la plus grande partie de ce peuple est adonnée au Schamanisme. Nous avons tracé à la planche 27 l'image d'une de ces Schamanes ou prétresses, et dans les Téleuths qu'on y voit celle de leur habillement, qui ne diffère guères de celui des autres peuples de la Sibérie. Nous parlerons ailleurs de l'impudence avec laquelle les Schamans abusent de la crédulité et de la sensibilité des jeunes filles, pour en faire le complices et les victimes de leurs cérémonies. La Schamane porte ordinairement sur sa chemise un vêtement court, garni d'une quantité de sonnettes et de grélots avec des figures en fer-blanc, et une infinité de bandelettes de peau attachées au dos et aux manches. Après qu'elle a allumé le feu, et brûlé beaucoup de paille au milieu de la cabane, tenant d'une main le tambour magique, et de l'autre une baguette recouverte en peau de renne, et garnie également de grélots, elle s'agite, se tourmente, saute sur le feu en battant le tambour, et pousse des cris et des hurlemens, comme pour effrayer les assistans : puis s'arrêtant tout-à-coup, et approchant le tambour de son oreille avec l'air de le consulter, elle donne à ceux qui l'ont interrogée des réponses qui sont presque toujours ambigues. Pour prix de sa peine, on lui fait présent d'un renne, d'un cheval, ou d'une fourrure selon les facultés de celui qui l'a consultée. Les Téleuths donnent à ces sortes de magiciens le nom de *Kam* ou *Kammea*, qui veut dire prophète.

Féte des Téleuths. Ces peuples révèrent l'Etre Suprême sous le nom de *Kudoï*, et les Kamtschadales sous celui de *Kutka* : ils célèbrent en automne, comme tous les sectateurs du Schamanisme, une grande fête, dans laquelle il font le sacrifice d'un jeune cheval blanc. Le printems est également pour eux le sujet d'une fête religieuse : après avoir assemblé le peuple en plein champ au son du tambour, le prêtre fait des prières, et offre à la divinité du lait, de la bierre et des grains rôtis, dont il distribue les restes aux assistans.



A. Biasioli inv. all. A.T.

Les Téleuths commencent leur année au printems, et la partagent en douze lunes, qu'ils désignent sous les noms les plus bizarres, tels que; la lune de la propreté, la lune des racines, la lune des vieilles femmes: cette dernière correspond à notre mois de novembre, et il semblerait que ce peuple a eu en vue, dans cette allusion, de consacrer aux vieilles femmes le mois des brouillards. Presque chaque famille compose un hameau, qui a pour chef un *bachlik* ou ancien. Un mari est obligé de travailler une ou plusieurs années pour son beau-père: il est rare qu'un mari prenne deux femmes, mais il fait divorce quand il lui plait. Ainsi que les sauvages de l'Amérique, les Téleuths suspendent aux arbres les cadavres de leurs enfans, et enferment leurs autres morts dans des cercueils qu'ils enterrent: durant l'inhumation, un magicien entreprend de chasser les esprits malfesans par divers enchantemens; à cet effet il récite certaines prières accompagnées de formules mystérieuses, et fait plusieurs mouvemens en l'air avec la bêche, pour faire croire qu'il disperse ces êtres invisibles, par la seule force de ses paroles et de son bras. *Usages divers.*

En descendant la Tomsk et le Tschiulim, on trouve deux tribus Tartares qui portent les noms de ces deux rivières; elles furent converties au christianisme par l'Archevêque Filofei, qui leur donnant la chasse à la tête d'un corps de Dragons Russes, et les ayant forcées de se jeter dans le Tschiulim, les déclara bien baptisées; mais à peine redevenues libres, elles se sont fait un culte de fantaisie, qui n'est qu'un mélange bizarre de rites chrétiens et idolâtres.

Pallas nous a donné une longue description de la ville de Tomsk; elle a au milieu de son enceinte une hauteur assez considérable, sur laquelle on voit un château, dont la construction date d'un siècle et demi, et qui tombe en ruine. Ce *Kreml* a quatre tours, deux portes et un clocher; il renferme l'église principale qui est bâtie en bois, la chancellerie, un archive, un magasin pour les peaux qu'on reçoit en tribut, un corps de garde tout délabré, et une cave appartenant à la ville, où jadis on régalait de bierre les Tartares lorsqu'ils apportaient leurs contributions. La partie la plus considérable de la ville est au bas de la montagne, et le long de la rivière. Rien de plus irrégulier que la disposition de ses rues et de ses maisons, qui ne sont pour la plupart que de misérables chaumières, *Ville de Tomsk et ses habitans.*

Les plus distingués d'entre les Tartares de Tomsk sont les Tschiatzki.

Le commandant de Tomsk a sous ses ordres ceux de Krasnoïarsk et d'Udinsk. La chancellerie, quoique dépendante de Tobolsk, a dans sa jurisdiction l'arrondissement le plus peuplé de la Sibérie après celui de la capitale. Ses habitans suivent à-peu-près les mêmes pratiques religieuses, et le même genre de vie et d'habillement que les Tartares de Casan.

Habillement des Tartares de Tomsk.

A Tomsk, les hommes et les femmes portent un surtout doublé de fourrure. La coiffure ordinaire des femmes consiste en un grand morceau de linge appelé *tastar*, qui leur sert en même tems de voile; lorsqu'elles veulent se parer, elles mettent par dessus un petit bonnet d'une étoffe riche, et pour sortir elles en prennent un autre qui est plat et bordé de fourrure: le col de leur chemise est de diverses couleurs et brodé: voy. les figures de la planche 28; elles portent en outre des boucles d'oreilles avec des pendans de perles en verre, ainsi que des brodequins ou des bas de peau jaune, avec des pantoufles. L'habillement des filles est, comme chez tous les Tartares, moins riche que celui des femmes; cependant leur coiffure, est, à l'exception du voile, absolument la même. Voy. la même planche.

Les Tartares de Tomsk ne sont pas très-portés pour la chasse, malgré les avantages qu'elle leur offre dans les montagnes du district de Kusnetz. Leur pauvreté ne leur permet guères d'avoir plus d'une femme, et la plus belle ne coûte jamais plus de cinquante roubles à son mari. Le professeur Müller qui s'est trouvé présent à quelques mariages des Tschiatzki, observe que les cérémonies en sont les mêmes, que celles qui sont en usage chez les Tartares de Casan. Une femme de vingt ans, d'une bonne complexion sans être belle, ne coûtait qu'un cheval et qu'un habillement de parure pour la mère de l'épouse.

Ce peuple choisit le lieu de ses sépultures dans le voisinage de quelque forêt: les enfans y construisent des cabanes en bois sur la tombe de leurs pères. Le voyageur en apercevant de loin un de ces cimetières y dirige aussitôt ses pas, croyant s'avancer vers quelque village; mais lorsqu'il y est arrivé, il voit avec surprise qu'au lieu de maisons ce ne sont que des tombeaux. Les Tartares de l'Oby, de Tobolsk et de Turaline semblent avoir une origine commune avec ceux de Tomsk.

La plupart des habitans de cette ville tirent du commerce leurs moyens de subsistance: néanmoins toutes leurs manufactures



se réduisent à des tanneries de cuir de Russie, et à quelques établissemens où l'on fait des toiles peintes. Pallas ajoute qu'il n'a pas vu de pays où le vice de l'ivrognerie fût aussi général qu'à Tomsk; il y est accompagné de deux autres maux inséparables, qui sont le libertinage et les maladies vénériennes. Ce dernier fléau, dit-il, fait d'affreux ravages dans toutes les villes de la Sibérie, et a les plus funestes effets sur la population de ce pays, tant son action y est générale et destructive. Pour surcroit de disgrace, il n'y a point de médecins ni de chirurgiens pour soigner les malheureux qui sont atteints de cette cruelle maladie.

Tomsk est dans une position heureuse pour le commerce; ses communications avec plusieurs des rivières dont la Sibérie est entrecoupée, la mettent dans le cas d'étendre au loin ses relations; aussi est-elle l'entrepôt de tout le commerce qui se fait dans ces vastes contrées: le pain et la viande y sont en outre à bon marché. D'un autre côté, l'Oby et la Tom lui fournissent une quantité de poisson, dont on fait passer des approvisionnemens à plusieurs autres places pour l'hiver. Il ne manque aux habitans que de l'activité pour profiter de tous ces avantages.

Les Barabins ou Barabinsks.

Au de là de l'Oby on trouve les Barabins ou Barabinsks, qui vivent de pêche et du produit de leurs troupeaux dans le grand stepp dont ils portent le nom; quelques-uns sont Mahométans, et les autres Payens. La lande qu'habitent les Barabins, dit Pallas, quoique très-aride en général, offre néanmoins ça et là de grands espaces de terre propre à la culture, ainsi que des lacs abondans en poisson: on pourrait par conséquent espérer d'y voir quelque jour un peuple, qui partageant ses soins entre la pêche et l'agriculture, fournirait de grains les forteresses et les postes avancés de la ligne, et enverrait avec le même avantage son poisson à des peuples plus éloignés. A l'égard des grains, Pallas observe que le pays commence déjà à se peupler d'agriculteurs; quant à la pêche il rapporte que, par le passé, elle se fesait dans les lacs de la lande par des compagnies, qui approvisonnaient de poisson tout le district de l'Irtich, et en envoyaient même jusqu'à Tobolsk: ces convois se composaient en hiver de poisson frais, et en été de poisson sec.

Habillement des Barabinsks.

L'habillement des Barabinsks ressemble à celui des Baschirs, mais il est plus misérable. Les hommes ne se rasent point la tête comme les autres Tartares; ils conservent leur barbe, sans cepen-

dant la laisser croître beaucoup. Les femmes mariées partagent leurs cheveux en deux tresses, (voy. la figure au milieu de la planche 29), et les filles en un plus grand nombre (voy. la seconde figure à droite de la même planche): les unes et les autres les ornent de rubans. La coiffure des femmes consiste en un bonnet plat bordé en fourrure: celui des filles est ordinairement pointu, bordé de même, mais plus petit que celui des femmes. Dans quelques-uns de leurs *volost*, on voit des bonnets de femmes mariées garnis de perles en verre, comme ceux des femmes Baschires: voy. la première figure à gauche de la planche ci-dessus. Leur habillement d'été se compose d'une chemise de toile d'ortie, ornée de broderies de diverses couleurs, et semblable à celle des femmes Schiermisses. Voy. la seconde figure à gauche de la même planche.

Les Tartares de l'Oby font leur séjour sur la rive gauche de ce fleuve, jusqu'aux environs de Narym. Ceux de Tobolsk habitent les deux côtés de la Tobolsk, depuis la frontière jusqu'à l'embouchure de cette rivière. Les Tarals, dans le district de Tara, parlent le même dialecte que les précédens. La ville de Tara est située sur la rive gauche de l'Irtich: sa population, dit Pallas, ne montait pas à deux mille individus mâles, parmi lesquels on comptait environ trois cents Bukarsks; sa garnison, qui est trés-peu nombreuse, et sa chancellerie sont dans la dépendance de Tobolsk. Elle a néanmoins une très-grande jurisdiction, qui s'étend sur cent trois villages Russes, et cent trente quatre Tartares. Le nombre de ces derniers, qui ne sont que tributaires, y compris quelques Ostiaks qui habitent le même territoire, est évalué à environ six mille, dont partie est de la race des Barabinsks, et partie d'origine Bukarske. Les vastes déserts du pays de Tara, et les sombres forêts dont il est couvert sont peuplés d'animaux sauvages, tels qu'ours, loups, renards, martres, hermines, castors etc.: aussi la chasse y est-elle d'un produit considérable, en raison des précieuses fourrures qu'on en retire. Ce pays a pourtant des cantons fertiles en grains; l'Irtych et les lacs répandus dans les stepps de Barabin et d'Ischim, y fournissent en outre beaucoup de poisson. Les Turalinzs ou Turalins, peuple le plus civilisé de tous les Tartares de Sibérie, habitent les villes et villages situés sur les bords de la Tura, depuis les montagnes jusqu'aux environs de la Tobol; ils ont été baptisés dans cette rivière par M.r l'Archevêque Filofei, accompagné de ses Cosaques.

Les Tarals.

Turalinzs ou Turalins.



Les Tartares en général sont d'une complexion robuste et vigoureuse: la simplicité de leur vie, leur frugalité et leur propreté les préservent de la plupart des maladies contagieuses et malignes, à l'exception de la petite vérole, qui fait de tems à autre parmi eux de terribles ravages. Leur netteté et leur tempérance sont en partie l'effet de leur religion, qui leur prescrit de se laver plusieurs fois par jour, et donne aux femmes même des préceptes à observer dans certaines circonstances particulières à leur sexe. La prohibition qu'elle leur fait de boire ni vin ni eau de vie les garantit du vice de l'ivrognerie, qui est si familier aux Russes. La population de toutes ces tribus réunies monte à environ cent mille individus.

Mœurs des Tartares en général.

Les Burietes ou Barga-Buriatt, qui sont une portion des tribus Mongolles tombées sous la domination de la Russie, forment presque toute la population des provinces d'Irkutsk et de Nertschink, que l'on evalue à 98 mille ames. Ces peuples, appelés par les Russes Bratski, vinrent chercher une asile dans les montagnes qui avoisinent le lac Baikal sous Gengis-Kan, et n'ont jamais plus quitté cette retraite. Depuis la conquête de la Sibérie par les Russes, et la fixation de ses limites en vertu des traités conclus entre eux et les Chinois, ils sont irrévocablement demeurés sous la domination des premiers.

Buriats ou Barga-Buriatt de race Mongolle.

Les Mongols proprement dits, sous le nom desquels on entend tout ce qui est resté de la puissance Mongolle, ensuite de la révolution qui lui fit perdre l'empire de la Chine en 1368, sont pour la plupart sujets des Chinois, qui furent auparavant conquis par eux. Depuis l'anéantissement de la domination Soongarienne, et le rétablissement de la paix dans la Mongolie, ces Mongols se sont étendus depuis les frontières de la Daourie Chinoise, et les rivières de Naun et Charamorin, jusqu'aux déserts de Soongar et de Tangut, de sorte qu'il serait bien difficile aujourd'hui d'établir une différence précise entre les Mongols jaunes appelés *Charra-Mongol*, qui depuis très-long-tems sont dans la dépendance Chinoise, et les *Mongols-Kalkas*, qui, à la même époque, furent soumis à la domination de Khans indépendans de la famille de Gengis. Mais d'après le dernier traité de confins conclu entre la Russie et la Chine, une partie de ces Mongols est passée avec les Burietes septentrionaux sous la puissance des Russes. Ils sont allés s'établir dans la partie orientale de la Sibérie et du gouvernement d'Irkutsk, au midi du district de Selinginsk, dans les environs de Se-

linga, au sud de Chilok, et sur les bords des rivières Temmik, Dshida et Tschikoï.

Les Burietes ressemblent extérieurement aux Calmoucks; mais on trouve parmi eux un plus grand nombre de gens gras; ils ont peu de cheveux, beaucoup n'ont même pas de barbe: leur teint est pâle et jaunâtre, ils sont naturellement faibles; et un Russe de même âge et de même taille qu'un Buriete peut vaincre à la lutte plusieurs d'entre eux. Et pourtant, malgré la faiblesse de leur complexion, ils jouissent d'une bonne santé, mais il est rare qu'ils parviennent à un âge avancé. La petite vérole, qui était si funeste à ces tribus par le passé, y a cessé ses ravages, depuis qu'il a été formé un établissement d'inoculation à Irkutsk. La galle qui y est très-commune, provient de la qualité des alimens, et de la manière de vivre et de se vêtir: au levant du lac Baikal on fait usage de bains chauds dans les maladies chroniques. Les médecins sont des Schamans ou magiciens, qui tentent la guérison de leurs malades plutôt par des sacrifices et des talismans, que par des remèdes naturels. Les Buriètes parlent un dialecte Mongol très-rude, que la fréquence des transpositions et des changemens de consonnes rend inintelligible.

Leur habillement.

L'habillement des gens du peuple est en cuir ou en peau de mouton avec et sans laine: les gens aisés s'habillent en drap ou en soie; ils portent des caleçons, et des bottes fort-larges, et n'ont pas tous des chemises: leur robe de dessus arrive jusqu'aux talons, et en recouvre une seconde moins longue, qui a les manches courtes et se lace par devant. Ils ont une ceinture de cuir garnie de plaques de fer-blanc, qui leur sert à porter le poignard, leur bourse à tabac et le briquet. Ils coupent leurs cheveux ras, et n'en laissent sur le sommet de la tête qu'une touffe, dont ils font une tresse qui leur pend le long du dos: en été ils vont nu-tête, et en hiver ils se la couvrent d'un bonnet rond en drap bleu céleste, orné d'un gland de crins rouges, et bordé d'une fourrure. Voy. la planche 30.

Les femmes partagent leurs cheveux en deux tresses, qui leur tombent sur le sein, et qu'elles renferment souvent dans une bourse de drap ou de velours: leur coiffure se compose d'un bandeau enrichi de corail, et en partie recouvert d'un bonnet rond; et elles se font des colliers de plusieurs files de corail. Voy. les figures de la même planche.

30



Bottigelli inc.

Il existe parmi les femmes Buriettes une espèce d'ordre, où les veuves seules peuvent être admises. Une femme qui a eu trois maris doit renoncer au mariage: celle qui n'en a eu qu'un ou deux au plus, peut y renoncer de même pour entrer dans cet ordre. Il a pour signe distinctif un ruban de soie ou de velours, garni en corail, et de la largeur d'une main. Ce ruban ou écharpe se met transversalement de l'épaule droite à la gauche, ou de la gauche à la droite.

Tunguses.

La troisième grande race des peuples indigènes de l'Asie septentrionale, qui forme la plus grande partie de la population de la Sibérie, est celle des Tunguses. Le mot *Tunguses*, qui veut dire *porc*, est un surnom que les Tartares leur voisins leur donnent par dérision; mais ils s'appellent entre eux *Douki*, et plus généralement *Boïé* qui signifie *hommes*. Les Russes les nomment *Konnié-Tunguzes*, qui veut dire *Tunguses* des *chevaux*, parce qu'ils élèvent une quantité de ces animaux; mais leur vrai nom en Russe est *Lota*: les Chinois les appellent *Tergésin*. L'origine des Tunguses est la même que celle des Mantchous. Leur langue et leurs mœurs ont avec celles des Burietes Mongols beaucoup de rapports, qu'on attribue à leur voisinage, car il se trouve parmi eux des vieillards, qui parlent leur langue originaire dans toute sa pureté. Leurs fréquentes relations avec les Russes font qu'ils en apprennnet facilement la langue, qu'ils en saisissent bien la prononciation, et la parlent beaucoup mieux que les Burietes.

Leur langue.

Physionomie.

Les Tunguses ont le visage plus applati et plus large que les Mongols: leurs yeux sont petits et vifs, et leur nez proportionné; ils ont peu de barbe, et beaucoup d'entre eux n'en ont même pas du tout, sans qu'ils aient eu pour cela besoin de se l'arracher. Ils sont en général d'une taille moyenne, et ont tous la voix rauque et grèle. Pallas dit avoir emmené avec lui en Daourie un Tunguse âgé de soixante dix ans, qui était d'une humeur très-gaie, et dont le visage frais et lisse n'en annonçait pas plus de quatorze. Les Tunguses ont les cheveux noirs et longs, qu'ils laissent pendans autour de leur tête dans une longueur uniforme, à l'exception d'une touffe plus longue qui est au sommet de la tête, et dont ils font une tresse à laquelle ils attachent leur arc, pour empêcher qu'il ne se mouille lorsqu'ils ont occasion de traverser à la nage quelque rivière en allant à la chasse.

Tribus Tunguses de la Daourie Russe.

Les tribus Tunguses qui habitent la Daourie Russe, à partir de l'extrémité de l'angle que forme le fleuve Amour, là où la Schilak et l'Argun se joignent à lui, sont au nombre de quinze, savoir; la Dulegat, la Bogasgit, la Koeltoéiet, la Potschiegorré, la Saradur, la Schiunikan, la Sartot, l'Udsun, la Tukschin, la Guai-Mongol, la Balikagit, la Kuidselik, l'Uliat, la Namiat, et la Tschilkaïr. Les journaux des caravanes, qui fesaient autrefois le voyage de Tzurukaïtu à Pékin, rapportent qu'il y a un grand nombre de Tunguses soumis à la domination Chinoise. Ces Tunguses habitent les pays compris, entre le mont Kingan et les montagnes sauvages, qui s'étendent plus à l'est vers l'Amour; mais ils n'ont point de séjour fixe, et vont d'un lieu à un autre en hordes errantes avec leurs chameaux. Les Mongols leurs donnent indistinctement, ainsi qu'à ceux qui dépendent de la Russie, le nom de Solon, qui veut dire chasseur, et de Kamnégassolon, qui signifie chasseur guerrier. Plus proprement, Kamnéga veut dire un étranger, un nouveau venu qui parle une autre langue: c'est le synonime du *barbare* des Grecs et des Latins. Il y a néanmoins une très-grande différence entre les Tunguses de la Daourie et les Tunguses Chinois: les premiers sont devenus cultivateurs, et les seconds ont conservé leurs mœurs sauvages beaucoup plus que ceux de la Sibérie, qui s'appellent les Tunguses des forêts, à cause de la vie errante qu'ils menent dans les déserts du nord, depuis l'Ienissei jusqu'au de-là de la Lena, où ils ne vivent pour la plupart que de chasse.

Tunguses Chinois.

Tunguses de l'Argun et de l'Onon etc.

Les Tunguses qui habitent les landes arrosées par l'Argun, l'Onon et la Iuhoda, avaient autrefois des richesses en bétail, qui ne le cédaient pas à celles des Burietes les plus opulens, car il y en avait beaucoup d'entre eux qui possédaient jusqu'à mille chevaux. Leur misère actuelle est le fruit de leur esprit inquiet et turbulent; ils fesaient autrefois de fréquentes incursions dans la Mongolie, et y commettaient toutes sortes de rapines, lorsque les confins de ce pays étaient encore mal gardés; et les Mongols, moins aguerris qu'eux, souffraient patiemment toutes leurs violences. Cependant, comme les Mongols étaient plus nombreux ils songèrent à se réunir et à se venger: les échecs qu'ils leur firent éprouver, et les maladies épidémiques dont ils furent attaqués en même tems les épuisèrent tout-à-fait; et ils sont aujourd'hui si misérables, que beaucoup d'entre eux n'ont pas même un cheval, ni aucune autre espèce

d'animal. D'un autre côté, la chasse, qui auparavant était pour eux une source de richesses, ne leur rend presque plus rien, le nombre des animaux ayant considérablement diminué, à mesure que la population s'est accrue entre l'Argun et l'Amour. Néanmoins, le besoin de cette ressource les fait sortir souvent de leurs limites, et ils vont dans la Daourie Chinoise, qui abonde en espèces d'animaux dont les peaux sont très-estimées; mais ce n'est pas sans inconvénient, car les chasseurs Mongols et les gardes des frontières Chinoises leur tombent dessus, les dépouillent de tout ce qu'ils ont, et les renvoyent ensuite sur le territoire Russe, non par la ligne de l'Argun, qui serait la plus courte pour rentrer chez eux, mais par celle de l'Urga et au delà de Selenginsk. Ainsi, entre la route immense qu'il leur faut parcourir, et les formalités à remplir pour leur restitution, il arrive que le tems de la chasse passe, et qu'il n'ont pas de quoi payer le tribut, ni de pourvoir aux premiers besoins de leurs femmes et de leurs enfans, qui périssent de misère. C'est pour cela qu'on en voit maintenant plusieurs, qui se sont établis dans les villages Russes et à Nertschinsk, où ils travaillent dans les forges à la journée, et du meilleur cœur, pourvu qu'on paye leur tribut, et qu'on leur fournisse la nourriture et l'habillement. Plusieurs d'entre eux, pressés par la nécessité, se font baptiser. Les chefs des Russes prennent quelquefois à leur service des femmes Tunguses, pendant que leurs maris sont absens, et les font baptiser: les maris viennent ensuite les réclamer, en offrant de se faire baptiser eux mêmes; mais souvent on n'écoute point leur demande, pour n'avoir point à leur faire cette restitution.

Leur agilité et leur adresse dans le maniement des chevaux et des armes.

De toutes les peuplades qui habitent les vastes landes de l'empire Russe, les Tunguses sont ceux qui manient le mieux un cheval, qui sont les plus adroits à tirer de l'arc, et qui ont le plus de courage. Leur fidélité en fait d'excellens soldats, qu'on incorpore parmi les Cosaques chargés du service militaire sur les confins de la Chine. Etant à Achschinskara, Pallas vit faire l'exercice à un corps de troupes Cosaque-Tunguses, avec un ordre et une habileté surprenante. Ces cavaliers plantent en terre, dit ce voyageur, une flèche qui leur sert de but, puis se mettant au grand galop, en frappant leur cheval à coups de fouet, ils prennent leur arc, et décochent leur flèche sans cesser de courir et sans tenir de bride, dirigeant ainsi leur cheval par le seul mouvement de leur corps et des cuisses: en les voyant partir, on ne croirait pas qu'ils puis-

sent rester en selle, et cependant ils ajustent le but et l'atteignent: on les voit se pencher en courant, tantôt à droite tontôt à gauche, et se remettre tout-à-coup en selle avec une extrême agilité; ils tirent également en arrière, toujours au grand galop et sans s'arrêter.

Leurs chefs. Les chefs des tribus Tunguses s'appellent Toïon; ils sont chargés de tenir un rôle exact de leur population, et de porter le tribut à la chancellerie de Nertschinsk. Ce Toïon anticipe ordinairement l'impôt en argent; et après le tems des chasses, il se fait rembourser des contribuables en peaux de zibelines, de loutres et autres animaux.

Religion. La plupart des Tunguses sont payens et professent le Schamanisme: peu d'entre eux ont encore voulu se faire baptiser. *Boa* est leur divinité suprême, qui commande, selon eux, aux Dieux subalternes tant bienfesans que malfesans; ces derniers s'appellent *Buni*; et bien que leur emploi soit de punir le vice, ils ne laissent pas aussi de persécuter la vertu: ce qui leur a fait établir un principe absolu, qu'il faut avoir recours aux sacrifices et aux exorcismes, pour se soustraire à leurs influences malignes. Après le Dieu *Boa*, le plus grand en pouvoir est *Détatschia* ou *Tirgani*, c'est-à-dire le soleil, qui est une divinité bienfesante. *Bega*, la lune, et *Donda* la terre sont d'autres divinités: ces peuples en reconnaissent encore d'autres, qui président aux fleuves, aux montagnes, aux vents, aux tempêtes, et à tous les objets marquans dans la nature.

Les prêtres ou Schamans sont à la fois devins, magiciens, sacrificateurs et médecins: les Tunguses réclament souvent leur ministère; ils redoutent leur pouvoir, et les prennent même quelquefois en haine, persuadés que les maux qui les affligent sont un effet de leurs enchantemens. On peut dire des Schamans que la crédulité des peuples fait toute leur science: car tout leur savoir se borne à la connaissance de quelques plantes, le reste ne consiste qu'en jeux de main, et en contorsions épouvantables. Ils se montrent en public vêtus d'une robe chargée de bandelettes de cuir, (Voy. la planche 29), de serpens empaillés, de sonnettes et de grélots, d'anneaux, de petites statues en fer-blanc et de griffes d'aigle, tenant en main un tambour de bouleau ou de saule, sur la peau duquel sont peints le soleil, la lune, les étoiles, des rennes, des serpens et divers autres objets, et qu'ils battent avec des baguettes recouvertes en peau: puis comme s'ils étaient saisis d'un accès de frénésie, ils tombent en convulsion, invoquent les esprits, les com-

battent, les chassent, prédisent l'avenir d'une manière ambigue et obscure, comme les anciens oracles, et finissent souvent par succomber à un épuisement total de forces, qui dure des heures entières.

Les Schamans ne jouent pas toujours, à ce qu'il parait, le rôle d'imposteurs et de charlatans; ils sont souvent eux mêmes les victimes de l'art qu'ils exercent, et voici comment. On choisit les personnes qu'on destine au Schamanisme parmi les enfans d'une extrême sensibilité, et qui sont sujets à de fréquentes pertes de sang par le nez: on accoutume ces enfans dès leur bas-âge à prendre des convulsions: on leur donne des boissons enivrantes, et on leur parle sans cesse de la puissance des mauvais génies, et de leur influence sur eux mêmes. L'irritation du système nerveux portée au plus haut point dans ces malheureux, et le délire d'une imagination continuellement troublée par des fantômes, finissent par produire en eux des visions, des paroxismes, des fureurs momentanées, et enfin cet état violent où on les voit pendant l'exercice de leurs fonctions. C'est une espèce d'épilepsie, dont les crises durent quelquefois plusieurs heures, pendant lesquelles ils perdent l'usage des sens pour toute une journée, et ne le recouvrent qu'en respirant la fumée de peaux ou de poils de renne brûlés. Cependant tous les Schamans n'ont pas les fibres aussi délicates; il en est même beaucoup d'entre eux qui savent feindre on ne peut mieux les sensations les plus violentes, et s'acquitter avec la plus grande vraisemblance du rôle de fourberie auquel ils ont été élevés dès leur enfance; pour le jouer avec encore plus de vérité, ils commencent par boire une infusion de mucomore, puis ils font des exorcismes et des prédictions tant qu'ils veulent. La figure qu'on voit à la planche 27 est une Schamane qui remplit les mêmes fonctions que les prêtres: les femmes, comme étant d'une fibre plus délicate, et par conséquent plus sensible à l'effet de ces crises, passent même pour être plus propre au métier que les hommes. Les Schamans emploient leurs momens de loisir à faire de petites idoles qu'ils vendent aux gens du peuple, ou s'occupent de chasse et de pêche pour subsister (1).

Habillement des Tunguses.

On ne distingue point les deux sexes à leur habillement: ils portent l'un et l'autre sur la chair leur robe de peau, qui ne leur arrive pas au genou: leurs caleçons courts sont en fourrure pour

(1) Voy. l'article Tunguse dans les ouvrages de Gmelin et de Georgi.

l'hiver, et de peau de poisson en été : leurs bottes sont doublées et ont des ornemens en grains de verre, ou en raies de diverses couleurs; ils ont en outre une espèce de petit tablier de cuir jaune ou brun orné de franges. Leur surtout est lacé par devant; mais comme il est trop étroit, et ne peut par conséquent se joindre sur la poitrine, ils font usage en hiver d'un pectoral brodé avec des grains de jais ou des crins de différentes couleurs : les plus superstitieux portent sur la poitrine nue en été, ou sur ce pectoral en hiver, quelque petite idole en fer-blanc, représentant une figure d'homme, de quadrupède ou d'oiseau; et sûrs d'être pris ainsi sous sa protection, ils se flattent d'être heureux à la chasse ou à la pêche. La plupart des Tunguses se font des raies ou autres figures sur le front, les joues ou le menton, et ce sont les pères qui impriment eux mêmes ces signes sur le visage de leurs enfans entre l'âge de six et dix ans. Ils se servent, pour cette opération douloureuse, d'un fil qu'ils humectent de leur salive, puis l'ayant noirci avec une espèce de terre, ou avec la suie de leurs chaudières, ils le passent, au moyen d'une aiguille, dans la peau du malheureux qu'on veut embellir des taches azurées qu'y laisse cette couture, et ne peuvent plus s'effacer. La planche 31 représente les Tunguses des forêts, prêts d'abandonner au printems leur campement d'hiver.

Voguls.

Au pied des monts Urals au nord et sur le bas Oby, on rencontre quelques tribus d'origine Finnique, et peut être venues d'Europe, car rien ne prouve que cette race soit originaire d'Asie. Les Voguls, qui se donnent à eux mêmes le nom de Manses, sont entre la Tobol, Berezof, l'Oby et les monts Urals; il sont de petite taille, efféminés, et ressemblent un peu aux Calmoucks, mais sont un peu plus blancs; ils ont le visage rond, les cheveux longs et bruns ou noirs, le nombre de ceux qui les ont blonds ou roux étant très-peu considérable : leur barbe est rare et pousse fort-tard : leurs femmes sont avenantes, et passent même pour coquettes.

Leurs traits.

Les Voguls sont distribués par familles.

Les Voguls sont ordinairement distribués par familles, dont chacune étend son territoire jusqu'où elle peut étendre sa chasse, mais sans jamais violer celui des familles limitrophes. N'ayant pas d'autre occupation que la chasse, ils sont contraints de se tenir éloignés les uns des autres, afin de pouvoir se procurer assez de gibier pour leur subsistance. Les animaux qu'ils prennent, et surtout les zibelines, sont pour eux une ressource qui les fait vivre dans l'aisance; mais ils n'ont point de chevaux, comme les autres peu-

La chasse est leur principale occupation.



plades, parce que d'un côté le sol marécageux qu'ils habitent ne leur permetterait pas d'en faire usage, et que de l'autre ils manquent de paturages. Les plus riches ont à peine quelques vaches, qu'ils laissent sous la garde des femmes autour de leurs cabanes: il en est fort-peu qui aient des chiens, et nul ne tient aucun autre animal domestique. En revanche, la nature leur a fait présent d'une quantité d'animaux sauvages. Ils font de l'élan leur nourriture ordinaire, et chaque famille a dans la forêt un espace de terrein à elle, de dix ou douze versts d'étendue, où sont tendus des rets pour prendre cet animal et autres bêtes fauves. Ces espaces sont entourés d'une enceinte d'arbres, partie plantés en terre, et partie posés en travers, qu'ils ont soin d'entretenir dans le meilleur état possible; et ils veillent attentivement à ce que personne n'aille couper le fourrage ni le bois qui y vient, et s'emparer du gibier pris au piège. Les Voguls payent leur tribut en peaux d'élan, et vendent celles qui leur restent; il coupent en longues tranches la chair de cet animal, la font sécher à l'air sans l'exposer au soleil, la tiennent à la fumée, et la mangent ensuite cuite ou crue. Lorsqu'ils restent quelque tems sans prendre de gibier, et qu'ils sont pressés par la faim, ils ramassent les os des animaux qu'ils ont tués, les rompent et les font bouillir pour en boire le bouillon. Ceux qui habitent le long des rivières se nourrissent de poisson. Ils joignent à ces mets des amandes sauvages, des pignons de cèdre, et quelques graines qui viennent dans leurs marais, et vivent ainsi dans un état de santé parfaite. Ils ne sont pourtant pas exempts d'une espèce de luxe dans leur nourriture et leur boisson, car ils achètent des Russes de la farine, avec laquelle ils font toutes sortes de pâtes, et sont très-friands de liqueurs spiritueuses.

Leur nourriture

Les Voguls achètent encore des Russes tout ce qui leur est nécessaire pour s'habiller, depuis qu'ils ont oublié l'art d'apprêter les cuirs et les pelleteries; ils ne savent plus aujourd'hui que préparer la peau des pieds de l'élan dont ils se font des gants, et emploient pour cela de la graisse ou de l'huile de poisson, avec laquelle ils la frottent jusqu'à ce qu'elle ait acquis la souplesse convenable. Ils font encore usage de cette peau pour recouvrir la chaussure en bois, qui leur sert à courir sur la neige; et pour lui donner plus de consistance, ils étendent dessus de la gomme de melèze, ou une espèce de colle particulière qu'ils font avec de la farine détrempée dans du sang d'élan, auquel ils mêlent de la raclure des ongles de

Habillement.

cet animal, en laissant le tout dans une poêle chaude pendant toute une nuit. L'habillement des femmes consiste en une chemise de grosse toile blanche, qui descend jusqu'à terre, et recouvre les autres vêtemens qu'elles se mettent, surtout en hiver, pour se garantir du froid. Elles s'enveloppent la tête d'un mouchoir, sous lequel elles portent un bandeau noir garni de corail. Les jeunes filles tressent leurs cheveux comme les femmes Russes.

Iurten ou cabanes. Les cabanes des Voguls, dont les habitations ne ressemblent en rien à celle des paysans Russes, sont en bois et carrées, avec la porte tournée vers le levant ou au nord : à gauche de la porte et contre le mur il y a un foyer bas, et à côté une cheminée surmontée d'une ouverture en carré, par où passent également la fumée et la lumière. Au devant de ce foyer est un large banc qui sert de lit; et il y en a un autre adossé au quatrième mur pour s'asseoir. *Ustensiles.* Vis-à-vis cette cabane est ordinairement un autre lieu couvert, où se mettent les vases et autres ustensiles, qui consistent pour la plupart en baquets et en touneaux faits avec des troncs de bouleau creusés, ou avec l'écorce de cet arbre : les Voguls emploient encore cette écorce à divers usages, comme à faire des gobelets, des plats et des berceaux en forme de petites barques, où l'on met dormir les enfans, et que l'on suspend. Les femmes en font en outre d'autres berceaux plus petits, pour porter leurs enfans derrière le dos. Le bouleau leur fournit encore dans son écorce supérieure, après qu'elle a été bien nettoyée et qu'elle a bien bouilli, une matière propre à faire de petites boîtes de toutes sortes, qu'elles cousent avec des filamens de nerf, et ornent de découpures de la même écorce finement travaillées: elles mettent dans ces boîtes leur ouvrage et toutes leurs bagatelles. En été les Voguls habitent peu leurs *iurten*, mais ils en ont d'autres appelés *balagani*, qui sont entièrement construits en écorce de bouleau, et devant lesquels ils font un feu continuel, pour éloigner les mouches et les taons dont le pays est infesté.

Danse. Ce peuple a adopté en grande partie les usages des Russes: par exemple il préfère la danse de ces derniers à la sienne propre. Cette danse consiste en petits pas pressés, et qui se font ayant les pieds bien près l'un de l'autre : le couple danse ainsi en rond, le visage tourné l'un vers l'autre, soit qu'il reste à la même place, soit qu'il se tienne embrassé en arrière et dos à dos. Les danseurs ont à la main un mouchoir blanc, avec lequel ils font, ainsi qu'avec la tête, divers gestes, accompagnés de certains mouvemens

qui marquent la cadence. L'instrument dont on se sert ordinairement pour cette danse est une espèce de harpe, appelée *schiongurt*, qui a la forme d'une petite barque couverte d'une table harmonique, sur laquelle est placé un chevalet avec sept cordes de boyau. Le musicien tient l'instrument sur ses genoux, marque les tons de la main droite, et joue de la gauche. Les airs sont simples, mais harmonieux.

La langue des Voguls a beaucoup d'affinité avec la Finlandaise, selon le jugement de Pallas, d'après l'examen qu'il a fait d'un de leurs vocabulaires; ils ont néanmoins plusieurs dialectes: car ceux qui habitent le long de la Sosva diffèrent de ceux qui sont aux environs de la Tura, non seulement par la prononciation, mais encore par la manière de s'exprimer. *Langue.*

Pallas dit n'avoir pu s'instruire à fond de l'ancienne religion de ces peuples, parce qu'ils ont grand soin de cacher leurs superstitions. Ils se disent chrétiens, mais ils rendent un culte secret à une multitude d'idoles, surtout au moment de leur départ pour la chasse des élans, des zibelines etc.; ils adressent des invocations à ces divinités, et leur sacrifient quelques-uns de ces animaux. Pallas rapporte avoir vu à côté de l'*iurten* d'un riche Vogul appelé Denichkin, qui demeurait près de la Sosva, une figure de pierre grossièrement faite, representant un jeune élan; et il dit qu'on racontait des choses étranges au sujet de cette figure, qui passait pour un objet sacré, et à laquelle on avait dressé un *iurten* particulier. Les Voguls y venaient en dévotion de pays éloignés, et invoquaient son assistance par des prières, des offrandes et des sacrifices, pour être heureux à la chasse. On dit à Pallas qu'ils avaient dans leurs habitations plusieurs autres figures en bois, dont les yeux étaient marqués par deux grains de plomb ou de corail. Un an avant son arrivée dans ces contrées, des mineurs parcourant le sol d'une forêt qui avait été incendiée, entre la Sosva et la Lobva, avaient trouvé près d'un pin très-élevé une statue de cuivre, qui représentait un homme tenant en main un javelot. Il soupçonne que cette statue était une idole des Voguls: car on sait qu'avant l'époque de leur conversion, ils plaçaient ordinairement leurs idoles dans des antres, sur le sommet de rocs escarpés, ou au faite des plus hauts pins, afin d'inspirer plus de vénération pour elles. Près de la Lobva, et au bord du ruisseau de Schiaïtanka, on voit dans une montagne une grotte, que ces peuples regardent encore à présent comme un temple; elle est encom- *Religion.*

brée d'ossemens de victimes, et l'on y trouve quelquefois de petites images, des anneaux de cuivre où sont gravées diverses figures, et plusieurs autres objets de ce genre, que les Voguls achètent des Russes, et qu'ils révèrent en secret. Le même voyageur observe en outre, qu'on rencontre dans cette partie de la Sibérie plusieurs endroits appelés *Schiaïtanka* ou *Schiaïtanskaia*, où les Voguls sacrifiaient à leurs idoles, auxquels les Russes de cette contrée donnent généralement le nom de *Schiaïtan*. Mais il faut avouer que toutes ces notions sont trop imparfaites, pour nous donner une idée de la religion de ces peuples.

Ostiaks de l'Oby.

Les Ostiaks de l'Oby, qui sont aussi de race Finnique, forment une des tribus les plus considérables de la Sibérie, car ils s'étendent des deux côtés de ce fleuve, depuis Berezof et bien au dessus, jusqu'à Narim et Surgut. *Population.* Cette nation a été découverte et conquise avant toutes les autres par les Russes; elle était alors bien plus nombreuse encore, mais la petite vérole et autres maladies qui lui étaient inconnues l'ont de beaucoup diminuée. *Nom.* On croit que le mot Ostiak est d'origine Tartare, et qu'il veut dire *étranger*. Les Ostiaks dont nous allons parler habitent l'Obdorie, et se donnent à eux mêmes le nom de *Kondicho*, sur lequel on ne dit autre chose, sinon que le mot *cho* dans leur langue signifie *personne*. Le Tunguses de l'Ienissei les ont appelés Ostiaks: les Samoïdes les nomment *Thabé*, et les Voguls *Mansi*, qui est, comme nous l'avons observé plus haut, leur prénom: cette dernière dénomination indique peut-être que ces deux peuples se regardent comme étant d'une même race.

Leur physionomie.

Les Ostiaks sont pour la plupart d'une stature moyenne et plutôt petite; ils ont une faible complexion, et les jambes maigres et minces: les traits de leur visage sont laids, leur teint est pâle, et ils n'ont rien dans la physionomie qui les caractérise: leur chevelure roussâtre ou d'un blond d'or, qu'ils laissent éparse et flottante autour de leur tête, les rend encore plus difformes. On trouve peu de leurs femmes qui aient quelqu'agrément, et celles qui sont d'un âge un peu avancé sont toutes dégoûtantes.

Gouvernement. Princes des Ostiaks.

Avant d'être conquis par les Russes, ce peuple avait de petits Princes ou chefs héréditaires qui le gouvernaient: les chefs des tribus se prennent encore parmi les descendans de ces Princes; mais du reste on a peu d'égards pour eux, et ils sont réduits comme les simples particuliers à vivre du produit de leur travail, ou de ce qu'ils possédent. Lorsqu'un de ces chefs meurt sans laisser

d'héritier mâle, on choisit son successeur dans une des familles les plus anciennes et les plus considérées. Les Ostiaks font décider leurs différends par leurs Princes, ou par des juges qu'ils nomment eux mêmes. Si l'affaire est portée à un tribunal Russe et embrouillée, on les appelle au serment. A cet effet, on apporte une de leurs idoles, et après avoir expliqué à la partie le danger auquel l'exposerait un parjure, on l'oblige à couper avec un couteau ou une hâche le nez de l'idole, ou à la mutiler en quelqu'autre endroit, en prononçant le serment dont voici la formule. -- Je veux que mon nez soit ainsi défiguré; que cette hâche me coupe en deux; qu'un ours me dévore dans la forêt, et que toutes les disgrâces possibles m'accablent, si je ne dis point la vérité dans la cause pour laquelle je comparais. -- Ce peuple se fait une loi de respecter ces sortes de sermens, et il est bien rare de trouver un Ostiak qui se soit rendu parjure. Lorsqu'on les appelle à prêter serment à un nouvel Empereur, on les rassemble par petites troupes, et les ayant fait mettre à genoux devant une peau d'ours, ou devant une hâche qui a servi à tuer un de ces animaux, on présente à chacun d'eux un morceau de pain sur la pointe d'un couteau, et on lui fait prononcer ces mots. -- Si dans le cours de ma vie je manque jamais de fidélité à mon Czar, si je ne paye point mon tribut, si je quitte mon canton etc., puisse un ours me dévorer, puisse-je être étouffé par ce morceau de pain que je vais manger, puisse cette hâche me trancher la tête, et ce fer me percer le cœur „. La prestation du serment devant une peau d'ours, est d'un usage très-commun chez la plupart des peuples idolâtres de la Sibérie.

Leur serment dans les affaires contentieuses.

Serment de fidélité au nouveau Czar.

Il y a peu de chrétiens parmi les Ostiaks; le plus grand nombre d'entre eux professe encore l'ancien culte, qui est celui des idoles: chaque Ostiak a les siennes propres dans sa cabane, et les femmes ont aussi les leurs. Ces idoles sont de petites statues en bois et mal faites, dont plusieurs sont couvertes de haillons arrangés en guise de vêtemens; on les place dans le coin le plus propre de l'*iurten*, avec une petite boîte devant elles pour recevoir les offrandes. La manière de les honorer est de leur frotter la bouche avec de la graisse de poisson, et de tenir toujours devant elles un cornet plein de tabac en poudre, avec quelques petits morceaux d'écorce de saule pour leur boucher les narines. Cependant, malgré que l'Ostiak ait beaucoup de vénération pour ses idoles, il n'est

Religion.

Leurs idoles.

pas d'injure et d'outrage dont il ne les accable, lorsqu'il est frappé de quelque disgrâce, ou qu'elles n'y remédient pas; il les jette à terre, les foule aux pieds et les met en pièces.

Les prêtres ou magiciens bénissent ces idoles, et désignent le lieu où il faut les placer : ces lieux deviennent ensuite une espèce de sanctuaire, où l'on va les invoquer à l'occasion de quelque calamité publique ou particulière. L'idole, pour laquelle les Ostiaks de l'Oby et les Samoïèdes marquent le plus de vénération, est dans la contrée des *iurten* de Voksarskoi, à soixante dix versts au dessous d'Obdorskoi. Elle est dans un vallon couvert d'un taillis, que les Ostiaks gardent religieusement, et dont ils ont soin de cacher les sentiers aux Russes. Ils y vont très-souvent en processions nombreuses, divisées par communautés ou par tribus, pour lui porter leurs offrandes. On dit que cette idole représente deux personnes habillées l'une en homme et l'autre en femme, dans le costume des Ostiaks. Rien n'est épargné pour la beauté et la richesse de son habillement; il est fait du drap le plus fin et des plus rares pelleteries qu'on puisse avoir; et pour en relever encore le prix, on a soin de le garnir de plaques de laiton ou de fer-blanc, où sont représentées toutes sortes d'animaux. Chaque idole a sa cabane particulière, qui est bâtie près d'un arbre, dont le tronc est aussi recouvert en drap ou en étoffe, et la cime décorée de lames de fer-blanc, auxquelles sont attachées des sonnettes que l'agitation de l'air seul fait sonner sans cesse. L'arbre, auprès duquel est la cabane de l'idole représentant un homme, est garni d'arcs et de carquois; et aux arbres d'alentour sont suspendues les peaux des rennes et autres animaux qui ont été sacrifiés. L'idole est entourée de divers ustensiles de ménage, tels que chaudières, cuillères, vases, cornets de tabac, et autres choses semblables qui lui ont été apportées en offrande. Les hommes seuls sont admis à lui rendre hommage, de même que l'autre n'est honorée que par les femmes, qui ne peuvent être introduites dans sa cabane que par une prêtresse ou magicienne, pour aller déposer leurs offrandes aux pieds de l'idole. Le culte des Ostiaks s'étendait par le passé à plusieurs arbres du vallon, où se trouve ce sanctuaire sacré, et ils attachaient à chacun d'eux les peaux des animaux qu'ils y avaient immolés. Mais s'étant aperçu que les Cosaques allaient les leur voler, ils ont coupé ces arbres, et les ont transportés dans des lieux retirés, où ils vont encore adresser leurs vœux et leurs offrandes.

Sanctuaire de Voksarskoi.

Les prêtres de cette nation, appelés aussi Schamans, sont habiles à profiter de son ignorance, pour la tenir dans la superstition et dans la crainte, par des fables et de folles prédictions, dont ils savent tirer parti pour leur propre intérêt. L'Ostiak auquel il est arrivé quelque disgrâce, qui a fait un mauvais songe, et n'a point été heureux à la chasse ou à la pêche, a de suite recours à ses Schamans. Ces imposteurs, comme tous les autres Schamans de la Sibérie, font usage du tambour de basque entouré de sonnettes et de bandelettes pendantes; et lorsqu'ils veulent exercer leur prétendue magie, ils se mettent devant un grand feu, où ils font leurs contorsions accoutumées de corps et de visage, jusqu'à ce qu'ils aient reçu la réponse de l'esprit qu'ils invoquent, ou qu'ils l'ayent chassé pas leurs conjurations. Pendant cela, les assistans font un bruit épouvantable, en frappant sur des chaudières et autres corps sonores, et en poussant des cris perçans, jusqu'à ce que leur imagination exaltée leur ai fait voir une fumée bleue-céleste sortir de la tête du Schaman, lequel feignant alors d'être hors d'haleine, se laisse tomber et reste quelque tems étendu par terre. *Prêtres.*

Une des principales fonctions de ces Schamans est de préparer tout ce qui est nécessaire pour les sacrifices, qui se font de la manière suivante. Le Schaman lie les quatre jambes de la victime, qui est ordinairement un renne; puis se présentant devant l'idole, il expose à haute voix ce que demande la personne qui fait faire le sacrifice, et tous les assistans répètent mot à mot ce qu'il dit. Un Ostiak se place sur un des côtés de l'animal à quelque distance, armé d'un arc tendu; au signal que lui fait le Schaman, en touchant la tête du renne avec une baguette, il décoche la flèche, et un autre Ostiak achève de le tuer avec un pieu bien pointu: on le prend ensuite par la queue, et après l'avoir trainè trois fois autour de l'autel on l'éventre. On frotte la bouche de l'idole avec le sang du cœur de la victime; sa peau et sa tête sont suspendues à un arbre voisin, et on fait de sa viande un festin accompagné de cris d'allégresse. Avant et après le sacrifice on chante des cantiques, et chacun est libre de chanter celui qu'il veut. La cérémonie achevée, tout le monde léve les bras au ciel pour remercier l'idole, chacun ramasse de ce qui est resté du festin pour le porter à sa femme et à ses enfans, avec un peu de la graisse de la victime pour en faire offrande à l'idole domestique. Les Ostiaks font quelque fois de grands sacrifices publics, à l'occasion desquels *Sacrifices.*

les riches conduisent au sactuaire leurs meilleurs rennes en troupes; et ils y en sacrifient un si grand nombre dans les transports fanatiques de leur dévotion, qu'il leur en reste à peine assez pour tirer la slite qui doit les reconduire chez eux.

Leurs mariages. Les Ostiaks prennent autant de femmes qu'ils en peuvent entretenir: ils épousent la veuve du frère, la belle-mère, la belle-fille, et toute autre parente quelconque du côté des femmes; ils aiment à se marier avec deux sœurs, persuadés qu'il doit en résulter un bien pour la famille. Ceux qui contractent de ces sortes de mariage ont l'avantage de ne payer au beau-père, pour la seconde fille, que la moitié de ce qu'ils lui ont donné pour la première. C'est néanmoins à leurs yeux une espèce d'infamie, que d'épouser une femme de leur famille, et qui porte leur nom. Lorsqu'un Ostiak a l'intention de se marier, il prend parmi ses plus proches parens et ses amis quelques compagnons de son âge, et choisit un d'eux pour son médiateur. Après cela, toute la troupe se rend à la cabane du père de la fille recherchée par le jeune homme: à l'approche de tout ce monde, le père se doutant de l'objet de la visite, fait préparer un grand repas. Au sortir de table, les convives passent dans une autre cabane, où le médiateur communique au père de la fille la proposition qu'il est chargé de lui faire, et lui demande en même tems qu'elles sont ses prétentions: le jeune homme en est immédiatement informé. Lorsque les deux parties sont d'accord, le jeune homme s'en retourne avec sa compagnie, et revient bientôt pour porter à son futur beau-père la moitié du *Kalim* convenu, qui consiste ordinairement, pour les riches, en cent peaux de rennes, et une quantité de pelleteries de toutes sortes. Si le père de la fille se montre satisfait des objets qui lui sont apportés, l'époux lui annonce qu'il viendra le lendemain coucher chez lui, et le prie de tenir sa fille à la maison, ce que le père lui promet. L'époux trouve en effet le lit prêt à son arrivée, et au bout de quelques heures qu'il y est, la fille va se mettre dans un autre lit voisin, où elle reste seule, jusqu'à ce que le feu et les flambeaux soient éteints. Le matin suivant, la mère demande au mari s'il a été content de sa fille; et s'il lui dit qu'oui, il lui fait présent d'un vêtement de peau de renne; elle prend ensuite celle sur laquelle les époux ont couché, et la coupe en morceaux qu'elle jette çà-et-là en signe de triomphe. Si, au contraire, le mari est mécontent, la mère de la fille est obligée à lui donner un renne.

Lorsque les deux époux ont passé une nuit ensemble, ils vivent ensuite familièrement; mais le mari n'ose point emmener sa femme avec lui, jusqu'à ce qu'il ait payé son *Kalim* en entier.

La femme évite autant qu'elle le peut la présence du père de son mari, tant qu'elle n'a pas eu d'enfans, et le mari en fait de même à l'égard de sa belle mère: cet usage s'observe si scrupuleusement, que s'il arrive au mari de rencontrer sa belle-mère, ou à la femme son beau-père, le premier tourne le dos, et la seconde se cache le visage.

Comment les Ostiaks regardent leurs femmes.

Les Ostiaks regardent leurs femmes comme des animaux domestiques qui leur sont nécessaires: à peine leur adressent-ils quelquefois une parole obligeante, malgré qu'il n'y en ait pas de plus laborieuses, ni de plus empressées qu'elles dans les soins du ménage: cependant ils ne leur infligent aucun châtiment corporel, quelle que soit la faute qu'elles aient commise, sans le consentement du père: et en cas de mauvais traitement de la part de son mari, la femme va se refugier chez ses parens, et oblige son père à restituer le *Kalim* qu'il a reçu, et à lui trouver un autre mari. Il est rare qu'un Ostiak ait beaucoup d'enfans: ce qui parait moins provenir du peu de fécondité de la race, que de la mortalité extraordinaire qui a lieu parmi les enfans en bas-âge, par suite de la mauvaise nourriture, et du peu de soin qu'on leur donne.

Cérémonies funèbres.

Avant d'ensevelir leurs morts, les Ostiaks les exposent, et mettent à côté d'eux un couteau, une hâche, un cornet de tabac, et une forme de briquet faite en bois: pendant tout le tems que le mort reste exposé dans sa cabane, ses parens, ses amis, et ses voisins se rassemblent autour de lui, et déplorent sa fin en poussant des plaintes et des cris épouvantables: les hommes se tiennent debout, et les femmes assises, le visage couvert de leur voile. On met le cadavre dans un petit canot, dont on a coupé les deux pointes: on le revêt de ses meilleurs habits, plus ou moins chauds selon la saison, et on place à côté de lui les objets indiqués cidessus. Après cela on le transporte au lieu de sa sépulture, où, si c'est un homme, il est accompagné par des hommes seuls, et si c'est une femme également par des femmes; celles-ci menent néanmoins quelqu'homme avec elles pour creuser la fosse, qui n'est jamais bien profonde, la terre étant gélée de manière à ne pas permettre de pénétrer bien avant au dessous de sa surface. Les Ostiaks choisissent ordinairement des lieux élevés pour leur sépul-

ture, et tournent toujours vers le midi la tête du défunt. Lorsque c'est un homme, le convoi est suivi des quatre plus beaux rennes qu'il eût, bien équipés et attelés à des slites: l'enterrement fini, on attache une courroie aux pieds de derrière de chacun de ces rennes, et tandis qu'un homme les tire en avant à la course, quatre autres se mettent à leur poursuite avec des pieux aigus, qu'ils leur enfoncent impitoyablement dans toutes les parties du corps: si le mort était riche, on en assomme un grand nombre de la même manière. Ces rennes, ainsi sacrifiés en l'honneur du defunt, restent sur son tombeau; on élève au même lieu une espèce d'échaffaud, et l'on place dessus leurs harnois avec les slites renversées. La cérémonie se termine par un repas qui se fait auprès du même tombeau; et on en emporte les restes pour les distribuer aux voisins en l'honneur du mort.

Mœurs et usages des Ostiaks. *Caractère moral.* Les Ostiaks sont simples, timides et remplis de préjugés, mais ils ont le cœur bon. Ils sont hospitaliers envers les étrangers, et font tout leur possible pour les bien traiter: ceux qui ont des rennes en font tuer un aussitôt, et en servent à leur hôte la langue, la cervelle, la poitrine et le filet qui sont les parties les plus délicates de l'animal. Après avoir ainsi donné à manger à l'étranger, ils lui font encore des présens selon leurs moyens; il est bon d'observer encore à leur avantage, que leur hospitalité n'a point pour motif l'espoir de se ménager à l'occasion un pareil traitement à l'étranger, car ils ne voyagent jamais: ainsi elle est parfaitement désintéressée.

Langue. La langue des Ostiaks a beaucoup d'affinité avec la Finnique ou la langue des Tschiudes, mais plus encore avec celle des Voguls: on remarque qu'elle prend divers dialectes selon les différens pays. Les peuples qui habitent au dessus de Berezof, et le long du pays des Voguls parlent un idiôme très-mélangé. Celui des Morduans est, de tous les dialectes Finniques, celui qui a le plus de rapport avec l'Ostiak. Ceux qui voudraient lire une série de noms Ostiaks, Voguls et Morduans, pourront consulter le voyage de Pallas, où il s'en trouve un grand nombre, que l'auteur a extraits d'un dictionnaire Vogul composé aux environs de la Sosva. Les Ostiaks n'ont point d'alphabet, et ils ne comptent point au delà de dix, comme toutes les autres nations Finniques.

L'habillement, tant de l'un que de l'autre sexe, n'a presque rien de commun avec celui des autres nations; il se compose le



Gallo Gallina inc.

plus souvent de peaux d'animaux qu'ils préparent eux mêmes, et qu'ils portent sur la peau nue : il n'y a que les riches qui aient des chemises. Les Ostiaks de l'Oby se couvrent d'un manteau en peau de loutre. Les hommes (voy. la planche 32) portent habituellement des caleçons de la même peau ou de celle de renne, qui sont étroits, et n'arrivent point au genou; ils y joignent une espèce de bas court, et mettent par dessus des bottes faites avec la peau des jambes du renne: ils y adaptent pour semelle la partie velue qui se trouve entre les éperons de cet animal, parce qu'elle est de bonne durée, et que le poil dont elle est garnie les empêche de glisser sur la neige. Ils ont pour la plupart les oreilles percées, d'où pendent de petits anneaux. *Habillement des hommes.*

L'habillement des femmes consiste en une pelleterie étroite et à manches qu'elles portent sur la peau, qui leur arrive à peine jusqu'aux reins, et s'appelle *mavliza.* Cette pelleterie a une ouverture pour y passer la tête, et est fermée devant et derrière. C'est ordinairement une peau de renne né au printems, dont on a laissé le poil qui s'applique sur la peau : elle est recouverte d'une fourrure ordinaire appelée *parga*, ayant un capuchon rond qui leur sert de bonnet. Le capuchon et la *parga* sont bordés en peau de chien, et se portent en été comme en hiver lorsqu'il souffle des vents froids : cependant ces femmes prennent en hiver une autre fourrure plus large et plus longue, appelée *gus*, qui est en peau de renne bien fournie de poil. L'été, elles se font une *mavliza* de luxe, avec des bandelettes de diverses couleurs cousues ensembles, laquelle est sans doublure, et bordée en peau de chien blanc et en queues de renards polaires. Elles portent en outre une espèce de ouate de peau, ouverte par devant, mais pourtant de manière qu'un des côtés avance sur l'autre, et qui se serre avec de petites courroies, ensorte qu'on ne voit aucune partie de leur corps à nu; elles n'ont point de caleçons, et vont sans bas en été ; ceux qu'elles se mettent en hiver sont en peau avec des courroies blanches. Leurs cheveux sont partagés en deux tresses, qui tombent sur les épaules, et sont entremêlés d'un cordon. Les plus riches joignent à ces tresses deux longues bandelettes de drap jaune, garnies de plaques de laiton ou de cuivre, sur lesquelles sont imprimées de petites figures de chevaux, de rennes, de poissons et autres animaux. Les vieilles qui n'ont plus de cheveux se font autour de la tête une espèce de couronne avec une bande de drap, qui se lie avec deux attaches, dont les deux extrémités retombent *Habillement des femmes.*

croisées sur le dos. Les filles portent sur la tête une couronne de petites plaques, avec des bandelettes qui leur descendent jusqu'à la moitié des reins. Toutes les femmes en général ont des pendans d'oreille en corail de diverses couleurs. Elles ne peuvent paraître à visage découvert que devant leur mère; lorsqu'il entre dans l'*iurten* quelqu'étranger, ou même un de leurs parens, elles se mettent sur la tête un voile appelé *vortschié*, et à franges; et si elles n'ont pas ce voile dans le moment, elles sortent aussitôt de l'*iurten*, ou vont se cacher dans un coin. Voy. la planche ci-dessus.

Figures imprimées sur diverses parties de leur corps.

Les femmes se font en outre une parure de certaines figures qu'elles s'impriment elles mêmes sur le dessus des mains, sur l'avant-bras, et sur les jambes. A cet effet, elles tracent avec de la suie sur leur peau le dessin qui leur plait, puis avec une aiguille elles en piquent tous les traits jusqu'au sang, et les frottent avec de l'autre suie, qui pénètre dans toute ces piqures, et en rend ainsi la trace ineffaçable. Les hommes s'impriment au poignet la marque sous laquelle ils sont notés dans les registres des tributaires; et c'est là le signe qui, dans toute la Sibérie, tient lieu de signature de la part de quiconque ne sait point écrire. Les Ostiaks, lorsqu'ils sont malades, se font faire de ces empreintes représentant diverses figures, sur les épaules ou autres parties du corps, et attribuent à cette opération le même effet que nous à nos ventouses.

Usage singulier des Ostiakes.

Les femmes de ce pays ont emprunté de celles du Kamtschatka l'usage bizarre de se tenir continuellement dans les parties *sexuelles*, un morceau d'écorce de saule bien roulé et bien lisse, qu'elles enfoncent autant qu'il est possible, et ne retirent qu'en cas de besoin, ou pour le changer aussi souvent que la propreté l'exige. Pour empêcher que cette espèce de tampon ne puisse se déranger, ou même tomber en fesant quelque mouvement, elles ont imaginé une ceinture appelé *vorost*, qui sert à le contenir dans sa place.

Les Ostiaks sont pêcheurs.

Les Ostiaks, dit Pallas, peuvent être regardés comme un peuple de pêcheurs, car la pêche est leur unique occupation pendant tout l'été, et même une partie de l'hiver. Lorsqu'ils n'ont rien de mieux à faire ils vont à la chasse, et prennent des oiseaux au filet: ce qui les oblige à mener une vie errante; ils ont néanmoins des habitations fixes où ils passent l'hiver. Leurs *iurten*, ou cabanes d'été, sont construites avec des pieux qui se croisent, et couvertes en bandes d'écorce de bouleau cousues ensemble, qu'ils transportent avec eux. Les Ostiaks qui sont au dessus de Berezof, ont pris des Russes

Leurs habitations.

l'habitude de mener une vie plus agréable, et d'avoir une demeure stable. Ils choisissent pour leur séjour des lieux élevés aux environs de quelque rivière, et y construisent leurs habitations en bois de charpente, et de forme carrée comme celles des Russes; elles sont néanmoins plus basses, et quelquefois à moitié sous terre; le toit en est de glaise, et elles n'ont qu'une seule ouverture qui sert de fenêtre, et se ferme avec un morceau de glace, pour empêcher que la chaleur ne s'en échappe, et y recevoir la lumière au travers. Au devant de la porte est un portique aussi en bois, des deux côtés duquel il y a de petites chambres où se mettent les pelleteries et tous les ustensiles du ménage. Les femmes tiennent leurs enfans dans de petits berceaux de bouleau suspendus au plancher, et lorsqu'ils commencent à grandir on les laisse à terre sur du foin, et couverts d'une fourrure; les chiens restent sous les bancs qui servent de lit. Le foyer est au milieu de la cabane, et chacun va y faire cuire son manger quand il a faim, n'y ayant point d'heure fixe pour les repas. On peut se faire une idée de la malpropreté qui doit régner dans ces misérables huttes, où toute une famille vit pêle-mêle avec les chiens, sans qu'on songe jamais à la nettoyer. Les Ostiaks ne se lavent jamais les mains, et se contentent seulement de les frotter sur leur fourrure lorsqu'elles sont grasses; ils ne nettoyent pas non plus leurs chaudières ni autres vases quelconque, malgré que l'usage leur en soit commun avec les animaux. Pallas attribue la saleté des femmes Ostiakes à l'excès de leurs occupations. Ce sont elles, dit-il, qui dressent et démontent les cabanes, qui apprêtent le manger, préparent le poisson et le gibier, font les vêtemens des hommes, écorchent les animaux et en corroyent les peaux, leurs maris ne s'occupant que de la chasse et de la pêche, et du soin des objets qui leur servent à ces deux choses. Leur extrême malpropreté n'empêche pas néanmoins qu'ils ne jouissent d'une bonne santé.

Leur malpropreté.

Les Ostiaks riches ont des troupeaux de rennes, et ceux qui habitent au midi de Tobolsk possèdent en outre du gros bétail et des moutons. La pêche à laquelle ils s'exercent dès l'enfance est néanmoins leur principal moyen de subsistance. Ils prennent rarement la peine de faire cuire leur poisson, et préfèrent le manger cru. Cependant leurs femmes ont trois manières de préparer celui qui est de meilleure qualité ou qu'ils veulent garder. La première appelée *poseem*, consiste à couper le long des côtes des grands poissons, nommés *muksum*, des tranches qu'ils font sécher sur des perches et

Nourriture.

Poissons.

ensuite rôtir, pour empêcher qu'elles ne moisissent. La seconde, qu'on indique par le mot *varka*, est de faire sécher le poisson à l'air, de le mettre ensuite bouillir jusqu'à ce qu'il ait pris une couleur brune, et d'en emplir des vases faits d'écorce d'arbre, afin de le conserver pour l'hiver. La troisième, dite *iutta*, est de remplir également des sacs de peau d'esturgeon, de petites poissons coupés comme pour le *posem*. Les hommes vont à la chasse pendant l'hiver, et leurs enfans pêchent à la nasse sous la glace. L'élan et le renne fournissent la grosse viande des festins, qu'ils donnent à leurs amis et à leurs voisins. Ils en mangent crus les rognons, la rate, le foie, le cœur et la moelle: on fait fumer ce qui n'a pu être consommé, pour l'être ensuite dans la famille, ou donné en présent. Lorsqu'ils sont pressés par la faim, ils mangent les ours, les renards, les écureuils et jusqu'aux charognes qu'ils rencontrent: car il leur arrive souvent de s'enfoncer dans des solitudes, où ils ne trouvent plus aucune espèce de nourriture.

Gibier.

Leurs chasses durent plusieurs mois, et les conduisent au loin dans des landes et des forêts désertes; ils portent avec eux leurs provisions sur de petites slites traînées par des chiens. Quant à leurs armes, il se servent de diverses sortes de flèches, grandes et petites selon la nature des animaux qu'ils poursuivent. Ils prennent des zibelines, des écureuils, des renards roux et blancs; et lorsqu'ils ont tué quelque grosse bête, ils l'écorchent et l'enterrent sous la neige, s'ils ne peuvent la transporter de suite avec eux, en laissant sur le lieu une marque pour le reconnaître; ensuite ils reviennent avec des rennes ou des chiens pour l'enlever.

Leurs maladies et leurs remèdes.

Malgré que les Ostiaks vivent fort-mal et ne boivent que de l'eau, ne pouvant avoir que bien rarement de l'eau de vie que leur vendent les Russes, ils ne laissent pas de se bien porter, du moins tant qu'ils sont jeunes; mais lorsqu'ils avancent en âge et ne peuvent plus mener la vie active qui leur est propre, ils commencent à sentir des atteintes de maladies chroniques, scorbutiques et nerveuses, dont ils ont peine à se guérir. La petite vérole exerce parmi eux de cruels ravages, qui ont considérablement diminué leur nombre de ce qu'il était avant l'invasion des Russes. Les maladies vénériennes sont également communes parmi eux, mais on a observé qu'elle se communiquent difficilement. Ils ne connaissent que fort-peu de médicamens; le plus usité est l'application des ventouses pour les douleurs des jointures et les tumeurs: quelquefois aussi ils font brûler

sur la partie malade de l'agarie de bouleau : pour les constipations ils font avaler au malade beaucoup de graisse de poisson, et prennent même dans les cas graves de la noix vomique : ils attribuent beaucoup de vertu au fiel et au cœur de l'ours, et en font usage dans les maladies des enfans, pour la colique et le mal vénérien.

Danse et musique.

Pallas parle au long des danses de ces peuples, et dit les avoir vu exécuter par des Russes, qui avaient vécu long-tems parmi eux. Voici ce qu'il en rapporte. « Je ne puis mieux comparer ces danses qu'à des pantomimes burlesques, à cause des figures risibles qu'y prennent les danseurs. Les Ostiaks se livrent à cet amusement les jours de fête, et surtout lorsque leurs échanges avec les Russes leur ont procuré beaucoup d'eau de vie. Il n'y a parmi eux que les hommes et les jeunes gens qui dansent; cet exercice est fatiguant et demande beaucoup de souplesse et d'agilité. Les danseurs y représentent, par les différentes positions qu'ils prennent, ainsi que par leurs pas et leurs gestes, l'allure des quadrupèdes et des oiseaux auxquels ils donnent la chasse, et même celle des poissons qui tombent dans leurs filets. Il est un autre genre de danse, dans lequel les Ostiaks contrefont parfaitement leurs voisins, en observant avec précision la mesure, que celui qui joue a soin de varier selon les divers objets que le danseur veut représenter. J'ai vu, continue Pallas, figurer la chasse de la zibeline, de la grue et du renne, le vol du buisart et la manière dont il attrappe sa proie, la posture et les gestes des femmes Russes lorsqu'elles lavent le linge à la rivière, et diverses autres choses curieuses. L'Ostiak imite tout cela à merveille, et s'attache particulièrement à rendre les momens de pause et d'action les plus saillans. L'allure de la grue m'a paru la chose la plus difficile à imiter. Le danseur tout accroupi se tient caché sous une fourrure, au bout de laquelle il a fixé un bâton avec une tête de grue à son extremité. Dans cette posture il danse sur ses talons, et cherche à imiter par ses sauts et avec son bâton tous les mouvemens de cet oiseau. Lorsqu'il veut représenter l'allure du renne, celui qui joue de l'instrument doit varier ses tons selon les mouvemens particuliers à cet animal, pour exprimer son pas, son trot, son galop, et la manière de s'arrêter pour voir comment il peut échapper à la poursuite du chasseur. Je n'aurais jamais cru trouver tant d'art chez un peuple aussi peu civilisé. Les Ostiaks préfèrent à toute autre les danses sauvages; ils aiment les facéties, les bons mots et les railleries dans leurs chan-

sons, et ils mettent tout en chansons lorsqu'ils sont de bonne humeur, et qu'ils ont bu „.

Instrumens de musique.

Leurs instrumens de musique se réduisent à deux qui sont, la *dombra* et le *dernoboi*; le premier ressemble parfaitement à l'instrument usité chez les Voguls, et dont nous avons donné la description en parlant de ce peuple; le second est une harpe, qui consiste en une longue caisse harmonique, à laquelle est adapté un manche semblable au cou d'une cigogne avec une tablette très-mince, qui ferme l'angle du triangle dont cet instrument a la forme. Cette caisse renferme une trentaine de cordes, que le musicien touche des deux mains, en pressant de tems en tems avec le pouce la tablette, pour rendre les sons forts et tremblans.

Samoïèdes. Pays qu'ils occupent.

Les Samoïèdes proprement dits occupent un terrein immense, couvert de broussailles et de marais. La rivière de Mesen leur sert de limite en Europe, sous le 40.ᵉ degré environ de longitude orientale, et ils s'étendent en Asie jusques dans le voisinage de l'Olenek près la Lena, presque sous le 115.ᵉ méridien: ce qui forme une étendue de pays de 750 lieues de long, et de 100 à 200 lieues de large.

Si tous les peuples connus sous les noms de Samoïèdes ont une origine commune.

Ces peuples se composent de diverses tribus, dont les plus remarquables sont celles des Obdoriens et des Iuraks; ils n'arrivent pas en tout à vingt mille individus; ils se donnent entre eux le nom de Ninetz, qui veut dire hommes en général, ou celui de Chosovo, qui signifie mâles. Les Samoïèdes ont conservé leur idiome, qui ne ressemble à aucun autre; ils ont néanmoins plusieurs dialectes, et malgré que les Russes les désignent tous sous la dénomination générale de Samoïèdes, on n'en est pas moins fondé à douter s'ils sont d'une origine commune. Les notions que nous donne Sujef sur les Samoïèdes concernent les peuplades qu'il rencontra vers les rivages de la mer Glaciale, et celles que nous tenons de Pallas regardent les Samoïèdes, qui habitent les pays situés entre l'Oby et les monts Jugores; ces derniers diffèrent en beaucoup de choses de ceux qu'on trouve au levant de ce fleuve jusqu'aux côtes de Iuraki: et auxquels les Tunguses de l'Ienissei donnent le nom de *Jurakel.*

L'opinion la mieux établie au sujet de cette race d'hommes fait supposer, que les contrées les plus reculées de l'hémisphère boréal, furent autrefois peuplées par une nation, que de longues guerres auront presque détruite, ou qui fut chassée d'un pays moins

triste. Mais si ce pays n'avait pas été froid lui même, comment cette notion aurait-elle pu s'accoutumer à un climat aussi rude que celui qu'elle habite maintenant ? Comment aurait-elle pu résister à son âpreté dans les cabanes portatives où elle loge, lorsque nulle autre ne peut y passer l'hiver dans des maisons bien fermées? Il faut observer en outre, qu'on trouve encore aujourd'hui des restes de cette nation dans la partie orientale de la Sibérie, et tout prouve que cette longue bande des terres polaires fut jadis très-peuplée. On ne pourra plus douter enfin que ce pays ne soit la véritable patrie des Samoïèdes, quand on saura que les Soïètes, les Koïbales, les Karagasses, les Kamachinzes, les Abotores et autres petites tribus qui s'étendent depuis le haut Ienissei et l'Abakan, jusqu'à l'extrémité occidentale du lac Baikal, ont toute la figure des Samoïèdes et parlent la même langue. Il paraitrait naturel de regarder les Ostiaks de l'Ienissei et de Pumpokol, comme un anneau de cette chaîne; mais cette tribu de chasseurs semble s'être formé un jargon particulier, qui égare les historiens dans leurs recherches.

Constitution physique des Samoïèdes

Les Samoïèdes diffèrent totalement des Ostiaks par la figure et le langage. Les Ostiaks ressemblent aux Russes par la physionomie, et plus encore aux Finlandais; mais les Samoïèdes ont plus de ressemblance avec les Tunguses. La taille ordinaire des Samoïèdes est entre quatre et cinq pieds; ils sont trapus pour la plupart, et ont les jambes courtes: leur tête est grosse, leur visage plat, et leur nez écrasé ; ils ont le bas de la figure proéminent, la bouche et les oreilles grandes, les lévres grosses et saillantes, peu de barbe au menton, et deux petits yeux noirs et longs qui animent cette figure rebutante. Ils joignent à cela une peau olivâtre et luisante de graisse, des cheveux noirs et rudes qu'ils arrangent soigneusement quoiqu'ils en aient peu. Les femmes ont une taille un peu plus élégante, avec quelqu'air de douceur dans la physionomie, et sont nubiles de bonne heure. Les filles, pour la plupart, peuvent être mères dès l'age d'onze ans; mais elles sont peu fécondes, et cessent de l'être tout-à-fait avant trente ans. Pallas ne parle point d'une singularité propre aux femmes de ce pays, et sur laquelle il n'y a désormais plus de doute, c'est qu'elles ont les mamelons extrêmement gros et noirs.

Religion.

M.r Sujef n'a pu prendre des informations bien exactes sur la religion de ce peuple. Tout ce qu'il a pu en savoir, c'est que les Samoïèdes ont tous chacun dans leur tente une idole, qui est de

pierre ou de bois, à laquelle ils adressent leurs hommages, et qu'ils attachent à leur slite lorsqu'ils vont en voyage. Leurs magiciens ou *tadib*, qui sont de rusés charlatans et d'habiles escamoteurs, font accroire à la multitude qu'ils s'enfoncent un couteau dans le corps sans en être blessés, et sont renommés par d'autres tours dont ils amusent ce peuple simple, bon, et trop facile à duper. Plusieurs de ces magiciens, en fesant les inspirés, deviennent réelement frénétiques; il en est même qui, au moindre attouchement, au moindre regard, à un cri ou à un coup de sifflet, entrent dans une espèce de rage, se roulent par terre, poussent des hurlemens, et se jettent sur le premier venu, armés de tout ce qui leur tombe sous la main. Ces convulsions viennent, comme nous l'avons dit plus haut, de la contraction habituelle et de l'extrême sensibilité de leurs fibres, du climat qu'ils habitent, de leur éducation, de leur genre de vie, de l'exaltation de leur imagination et de leurs préjugés.

Mariage. Lorsqu'un Samoïède veut prendre femme, il la cherche dans une famille qui ne soit point inférieure à la sienne en condition ni en fortune, et ne parait faire aucun cas de la beauté. Il se procure pour cela un médiateur, auquel il donne ordinairement un renne pour ses peines, et se rend avec lui et avec ses parens à la tente de son futur beau-père. La troupe y étant arrivée, personne n'entre dans la tente, et tout le monde reste dans les slites qui sont rangées à la porte. Le médiateur est seul admis à traiter l'affaire, et s'il ne reussit point, il s'en retourne aussitôt avec la compagnie, non sans mécontentement, mais cela arrive fort-rarement. Les pères dans ces circonstances recherchent avec beaucoup d'avidité le *Kalim*, qui consiste en vêtemens de toutes sortes, en meubles, en ustensiles de cuisine et autres bagatelles que les Samoïèdes achètent des Russes, et enfin en une quantité de peaux de renne. Néanmoins le père de l'épouse ne peut prendre pour lui que la moitié du *Kalim*, et l'autre moitié se partage entre les autres membres de sa famille. Lorsque l'époux a payé tout son *Kalim*, le beau père l'invite à diner, et le régale en viande de renne. Durant le repas, le beau-père et le gendre chantent, celui-ci en demandant à son beau-père son amitié et ses bonnes grâces, celui-là en recommandant à son gendre d'aimer et de bien traiter sa fille : on fixe ensuite le jour où le père doit remettre sa fille, avec le présent qu'il est obligé de faire selon l'usage aussitôt après le mariage, et qui consiste en vêtemens tant pour le mari

que pour la femme. Le premier devoir de l'épouse est de préparer le lit nuptial, et malgré que les deux époux y reposent ensemble, le mariage n'est consommé entre eux qu'au bout d'un mois. La belle-mère reçoit aussi un présent de la part de son gendre, lorsqu'il a trouvé l'épouse telle qu'elle devait être.

Confession des femmes Samoïèdes lorsqu'elles sont pour accoucher.

Les femmes des Samoïèdes restent après l'accouchement environ trois mois, sans avoir la moindre communication avec leur mari; pendant ce tems il leur est interdit de manger de la viande fraiche, et elles ne peuvent se nourrir que de mets vieux et le plus souvent moisis. Vers l'époque de leurs couches, elles sont obligées de faire leur confession en présence du mari et de la sage-femme, c'est-à-dire de déclarer si elles se sont rendues coupables de quelqu'infidélité, en nommant la personne avec qui elles l'ont commise. Elles se gardent bien de nier le fait, dans la crainte d'être punies de leur mensonge en fesant une mauvaise couche, de manière qu'elles avouent sincèrement comment la chose s'est passée. Il est vrai que cet aveu n'a point de fâcheuses conséquences pour elles: car le mari se contente d'aller trouver celui que sa femme a indiqué pour son complice, et d'en retirer quelque dédommagement. Si c'était un proche parent, la femme tait son nom, et le mari le devine.

Cérémonies funèbres.

Ainsi que les Ostiaks, les Samoïèdes ont soin d'enterrer leurs morts; ils n'ont point de cimetières déterminés, et ils choisissent pour le lieu de leur sépulture la première colline ou hauteur qu'ils rencontrent. Ils revêtent le défunt d'autant d'habits qu'ils peuvent, et placent ceux qui restent autour de lui. Ensuite ils posent sur sa tête une chaudière renversée, croyant que l'âme s'y arrête encore après que le corps est anéanti. Après avoir enveloppé le cadavre, avec ces différens objets, dans une couverture de peau de renne, et lié le tout avec des cordes, ils le sortent la tête la première par un large trou pratiqué exprès dans la tente ou dans la cabane, et se gardent bien de le faire passer par la porte, dans la persuasion où ils sont que, dans ce dernier cas, il mourrait bientôt quelqu'un de la famille. Le convoi étant arrivé au lieu de la sépulture, on creuse, si c'est en été, une fosse d'une profondeur à peine suffisante pour que le cadavre y soit couvert, puis on plante dessus des branches d'arbre; si c'est en hiver, on dépose le mort dans une cabane, et on place sur son tombeau une hâche, un couteau, un arc, des flèches, du tabac, une pipe, une cuillère, et une coupe;

on immole enfin les rennes, qu'on a employés à le transporter, et on les laisse là avec leurs harnois: les riches tuent en outre ceux de ces animaux dont le défunt se servait pendant sa vie pour aller à la chasse. Les Samoïèdes font venir souvent de loin quelqu'un de leurs *Tadib*, pour qu'il conjure les mauvais génies, et appaise l'esprit du défunt. Lorsqu'un Samoïède passe prés de la sépulture d'un de ses parens, en quelque tems que ce soit, il est obligé de tuer un renne, et de le manger avec ses compagnons de voyage en mémoire du mort, puis il met sa tête au bout d'un pieu planté en terre auprès du tombeau. *Deuil.* Le deuil pour un parent ou un ami consiste à se laisser tomber les bottes sur les talons, et à ne pas porter de ceinturon autour du corps: les veuves délient les tresses de leurs cheveux qu'elles laissent épars: le deuil fini elles les remettent en deux tresses, et y en ajoutent une troisième qui pend sur une oreille, et gardent ensuite cette coiffure tout le reste de leur vie.

Mœurs et usages. L'habillement des Samoïèdes ne diffère guères de celui des Ostiaks: Voy. la planche 33; mais ceux-ci se rasent la tête en tout ou en partie, tandis que les premiers gardent leur chevelure; ils portent même des moustaches, et plusieurs d'entre eux se laissent croître de chaque côté du menton quelques brins de barbe, malgré qu'ils l'aient fort-rare. On remarque dans l'habillement des femmes certaines particularités qui leur sont propres: elles ne connaissent ni le voile ni le *vorost* *Habillement.* des Ostiakes; elles vont la tête nue et le visage découvert, excepté lorsqu'elles sont en voyage, et l'on peut dire qu'elles n'ont aucune idée de pudeur. Leurs cheveux sont partagés en deux tresses, qui leur tombent sur les épaules; elles ont des pendans d'oreille en petits grains de corail: leur robe est un composé de divers morceaux d'étoffe sur la poitrine et derrière le dos; elle est faite ordinairement d'une peau de renne jeune, garnie sur les bords en bandelettes de drap, et au bas d'une belle fourrure. Cette robe est ouverte par devant et pourtant croisée, et se serre sur les reins avec une ceinture qui a un gros anneau de fer. Elles portent des caleçons de peau de renne, et ne quittent jamais leurs vètemens, même pour dormir, au lieu que les hommes se déshabillent et gardent seulement leurs caleçons. Ce peuple n'est pas moins sale que les Ostiaks dans son manger ainsi que dans son habillement.

Nourriture. Les Samoïèdes vivent de chasse comme les Tunguses; ils mangent des rennes sauvages, qui suffisent à presque tous leurs besoins, même de vètement et de logement: car ils se servent des nerfs de



cet animal en guise de fil, et de ses cornes pour faire divers ustensiles. Lorsqu'ils se trouvent sur les bords de la mer Glaciale, ils font leur nourriture des ours marins qui viennent sur le rivage, ainsi que de la baleine et autres animaux qui y sont jetés par les vagues. De tems à autre ils passent dans les golfes et dans les lacs; ils font leurs filets avec de l'écorce de saule, et les cordages dont ils ont besoin avec de jeunes rejetons. En automne, l'occupation des hommes, des femmes et des enfans est la chasse du renard blanc: les hommes tendent les rets, et les autres vont ensuite déterrer l'animal dans les trous où il s'est caché, et le tuent à coups de bâton. Certains Samoïèdes riches transportent en été leurs baraques sur l'Oby, pour s'y procurer le plaisir de la pêche, laissant leurs troupeaux de rennes sous la garde de leurs gens, et il restent là jusqu'au tems de la chasse.

Aussitôt qu'un Samoïède a tué un renne sauvage, il le découpe de manière à n'en pas perdre la moindre partie; d'abord il lui coupe les oreilles sur le lieu même où l'animal est mort, et les jette comme en offrande dans la vue d'être toujours heureux à la chasse. Il tire ensuite les os des jambes, et les fend pour en manger la moelle fraiche et crue: la cervelle crue et encore fumante est pour lui le mets le plus exquis: lorsqu'au printems le renne a changé ses cornes, qui sont alors tendres et velues, il les mange également crues après en avoir grillé le poil: on fait cuire sa chair, et lorsqu'il y a plusieurs familles de réunies, chacune d'elles prend sa portion et va la manger dans sa tente. La femme ne mange jamais avec son mari, et il faut qu'elle se contente de ce qu'il lui laisse.

Malheureuse condition des femmes chez les Samoïèdes.

Les Samoïèdes sont plus malheureuses que les Ostiakes, parce qu'outre la vie errante que mène cette nation, outre l'obligation où elles sont de faire tout le service de la maison, c'est encore elles qui sont chargées du soin de dresser et de plier les tentes, de charger et décharger les slites, et de pourvoir à tous les besoins du mari, qui ne fait pour cela que leur lancer un regard austère, sans daigner ouvrir la bouche. Le Samoïède regarde sa femme comme une chose impure: aussi ne peut-elle entrer dans la tente lorsqu'elle l'a dressée, qu'après s'être purifiée et parfumée avec la vapeur du poil de renne brûlé sur des charbons ardens, et après avoir également parfumé tout ce qu'elle a touché, même les slites qu'elle a déchargées. Mais ce n'est pas là seulement que se borne cet esprit de dûreté envers les femmes. Il leur est encore défendu, étant en

voyage, de traverser la file des slites qui se suivent, pour passer devant; et dans ce cas, il faut qu'elles aillent passer par la tête ou la queue de la file, ou qu'elles se glissent par dessous le timon d'une slite, en ayant bien soin de ne pas la toucher. D'autres précautions non moins incommodes doivent également accompagner leurs pas dans l'intérieur de leurs habitations; si par exemple elles en fesaient le tour, le Samoïède ignorant et brutal croirait que les loups viendraient infailliblement la nuit suivante dévorer ses rennes. Mais c'est particulièrement dans le tems de leurs menstrues, que ces malheureuses créatures souffrent le plus de gène et d'humiliations: alors elles sont obligées de se parfumer à chaque instant avec du poil de renne ou de castor, et il ne leur est pas permis de préparer aux hommes leur nourriture, ni de leur offrir aucune autre chose.

Divertissement des Samoïèdes.

Ce peuple n'est pourtant pas sans avoir des jeux, de la musique et des danses. Il y a les jours de fête des défis à qui sautera le plus loin. La danse s'éxécute par couple, et chaque danseur prend diverses attitudes, sans s'éloigner beaucoup de sa place, en fesant toujours des pas fort-courts, et en marquant bien la mesure. Les hommes et les femmes chantent tous ensemble, et leurs chansons sont pleines de refrains.

Un spectacle étrange est celui qu'offre la foire des Samoïèdes et autres peuples errans au mois de février à Obdorsk, un peu au dessus de l'embouchure de l'Oby. Ce triste pays, couvert de neige, est alors privé de la lumière du soleil: les aurores boréales éclairent quelque peu l'horison, et ne dissipent que faiblement les ténèbres. Qu'on se figure un pays enseveli sous la neige, où luit à peine un demi crépuscule; des marchands sauvages chargés de peaux de rennes, d'ours et de chiens, campés sous des tentes autour des feux qu'ils tiennent sans cesse allumés, pour se garantir du froid le plus rigoureux; qui font leurs échanges à la lueur d'un tison, tandis que d'autres tirent de leurs slites, trainées par des chiens et des rennes, du gibier gelé, qu'ils mettent au bout d'un bâton pour le faire chauffer, et le manger ensuite presque cru; les uns s'enivrer d'eau de vie, les autres fumer continuellement; et l'on aura une juste idée du tableau que présente cette foire, pour ainsi dire, nocturne. Voy. la planche 34.

Les Yakuts.

Les peuples que les Russes désignent sous le nom de Yakut, et qui se donnent à eux mêmes celui de *Sokhu*, se trouvent à l'ouest

Castelli f.

des Samoïèdes dans la ville de Yakutsk et ses environs, et sur les bords de la Lena jusqu'à la mer Glaciale. Billings croit (1) que cette ville a pris son nom de son fondateur, ou de l'aventurier qui le premier fit connaître cette nation, laquelle prétend être venue anciennement du midi. Malte-Brun dit que les Yakuts semblent être des Tartares dégénérés, qui se sont réfugiés dans ces contrées lointaines, pour se soustraire à la domination des Mongols. Et en effet, on trouve dans le district de Krasnoyarsk une horde de Mongols, qui s'étend jusqu'à la Chine, prend aussi le nom de Sokha, et parle la même langue que les Yakuts. Ceux qui désireraient connaître l'histoire de leur émigration, telle qu'ils la racontent eux mêmes, pourront consulter le tableau que Billings a donné de cette nation dans son ouvrage.

Quand ils ont été découverts par les Russes.

Les Russes n'ont connu ce peuple qu'en 1620, et ce furent les Cosaques stationnés dans le Mengazey qui en firent la découverte. A cette époque les Yakuts étaient partagés en tribus, et les dissensions qui les divisaient contribuèrent à leur assujétissement au joug de la Russie. Un de leurs chefs nommé Millach, fut, dit-on, le premier qui passa du côté des Russes. Sa tribu peu nombreuse fesait partie des Ghanghalaskis, qui avaient alors certain Tygin pour chef. Millach habitait la montagne de Schiebedal, qui est sur la rive orientale de la Lena, à soixante versts au dessous de Yakutsk: se trouvant sans vivres il en demanda aux Russes, et leur donna en même tems quarante archers pour les aider à soumettre Tygin. Attaqué peu de tems après, ce dernier mourut sur le champ de bataille, et les Ghanghalaski furent subjugués. En 1630, les Russes leur imposèrent un tribut: douze ans après ils fondèrent le premier *Ostrog* qu'ils aient eu dans ce district, et l'établirent sur la montagne de Schiebedal: ensuite ils le transportèrent à l'endroit où se trouve maintenant la ville de Yakutsk. La tribu de Millach est connue aujourd'hui sous le nom de *Namski-Oulos*, ou *notre tribu*, que lui ont donné les Russes.

Ostrog.

(1) Voy. le voyage dans le nord de la Russie Asiatique etc. fait par le Commodore Billings, et rédigé par M.r Saver. Nous emprunterons de cet ouvrage les notions importantes qu'il renferme sur les Yakuts, en nous servant de la belle traduction qui en a eté faite en Italien par M.r le Comte Louis Bossi, laquelle est enrichie de notes savantes du traducteur, et a été publiée en 1816 à Milan dans le Recueil des voyages les plus intéressans etc., par *Sonzogno et Comp.* Imprimeur.

Population. La population des Yakutks peut monter à cinquante mille individus mâles; mais ils prétendent qu'en 1780 ils étaient plus nombreux, plus riches et plus heureux qu'aujourd'hui. Billings cite dans son voyage plusieurs causes, qui, sous le gouvernement Russe, n'ont pas peu contribué à la dépopulation de ce pays, et à la misère de ses habitans.

Constitution physique des Yakuts. Il n'est peut-être pas de nation au monde, qui présente une aussi grande variété que celle-ci, dans la stature des individus qui la composent. Les Yakutslajats, qui habitent autour des prairies situées au midi des montagnes de Virchoyansky, ont généralement de cinq pieds dix pouces, à six pieds et quatre pouces de hauteur; ils sont bien faits, forts et actifs. Les plus pauvres qui vivent au nord de ces montagnes, sont tous au dessous de la taille moyenne, paresseux et mal sains, et semblent être redevables de ces trois défauts, à la rigueur du climat, et au manque de vêtemens.

Religion. Ces peuples croyent être sous l'influence immédiate des esprits malfesans; ils donnent à Dieu le nom de *Tanghra*, à une église celui de *Tanghra-Dehi*, ou maison de Dieu, et au Dimanche celui de *Tanghra-Konin*, ou jour de Dieu. Il ne m'a jamais été possible, dit Billings, de découvrir quels sont pour eux les attributs de Dieu. *Divinités bienfesantes.* Ils reconnaissent encore d'autres divinités, et voici ce qu'ils en disent. *Aar-Toyon*, ou le chef miséricordieux, est l'auteur de la création; il a une femme appelée *Kubey-Khatun*, ou brillante de gloire, et ils croient que l'un et l'autre sont tout-puissans: ils donnent à un autre Dieu le nom de *Uchsyt*, ou avocat, et disent qu'il est le porteur de leurs prières au ciel, et l'exécuteur des volontès du Tout-puissant; qu'il a paru plusieurs fois parmi eux, et qu'il continue encore à s'y montrer, tantôt sous la figure d'un cheval blanc, et tantôt sous celle de quelqu'oiseau. *Chessogai-Toyon*, ou le protecteur, intercède pour eux et leur procure l'accomplissement de leurs souhaits; il a une femme appelée *Aksyt*, ou la libérale. Outre ces divinités bienfesantes, les Yakuts en reconnaissent une autre qui est le soleil, et ils leur font à toutes ensemble un seul sacrifice par an. Ils croyent encore qu'il existe dans le feu un être, auquel ils attribuent la faculté de dispenser les biens et les maux, et auquel ils sacrifient sans cesse.

Esprits malfesans. Les esprits malfesans qu'ils reconnaissent sont en grand nombre; ils ne comptent pas moins de vingt sept tribus d'esprits aériens, dont le chef nommé *Ulu-Toyon* a une femme et beaucoup

d'enfans. *Sugai-Toyon*, le Dieu du tonnerre, est le ministre des vengeances du premier. Les Yakuts distinguent les autres démons sous le nom des différentes couleurs· Les bœufs et les chevaux sont consacrés aux esprits, dont le nom est celui de leur couleur. Ils comptent en outre huit tribus d'esprits, qui sont mariés, et habitent le *Mang-Taar*, ou la misère éternelle : le chef de ces esprits s'appelle *Acharai-Bioho*, ou le puissant ; le bétail qui a le poil entièrement blanc est consacré à ce chef. Ce peuple est dans la croyance que ses Schamans, lorsqu'ils meurent, vont se réunir à ces esprits. Il craint extrêmement une Déesse malfesante, qu'il appelle *Enachsys*, ou la gardienne des vaches, parce qu'elle est funeste à ces animaux, leur envoie des maladies, et fait périr leurs veaux. Ceux qui ont du bétail l'honorent souvent par des sacrifices, pour se la rendre propice.

Magiciens ou devins.

Les individus des deux sexes sont reçus dans l'ordre des magiciens ou devins : on y trouve néanmoins peu de femmes, parce qu'il faut, pour y entrer, que leur naissance, ou les premières années de leur enfance, aient été signalées par des circonstances particulières. Les jeunes gens destinés à cet état sont instruits par un vieillard, qui les mène nuit et jour au fond des bois les plus solitaires, leur montre les lieux favoris des esprits aériens, et ceux des esprits infernaux, et leur enseigne la manière de les évoquer, et d'implorer leur secours. Voici les moyens qu'emploient ces devins pour conjurer ces esprits. Lorsqu'un malade envoie chercher le devin, pour appaiser les esprits malfesans qui le tourmentent, ce devin prend une baguette, à laquelle il attache quelques crins qu'il a arrachés à la crinière d'un cheval ; ensuite il se met à marcher et à sauter autour du malade, en secouant plusieurs fois sa baguette, et somme les démons de comparaître, pour qu'ils révèlent la cause de leur colère contre un malheureux, et fassent connaître leur nombre. Après cette évocation, le devin s'arrête un moment, puis reculant tout-à-coup avec un violent tremblement dans tous ses membres, il assure de voir les esprits, écoute quelque tems comme s'ils lui parlaient, s'approche de nouveau du malade, et lui apprend quels sont les auteurs de ses maux. Il lui dit que ces esprits sont dans l'intention de le faire périr ; mais qu'on peut les engager à agréer un sacrifice pour qu'ils le laissent en repos, et qu'ils se contenteront d'une vache grasse, ou d'une belle jument, dont il a soin d'indiquer la couleur. La victime est

Manière de conjurer les esprits.

Sacrifices.

aussitôt trouvée, et lorsqu'on l'a amenée, le magicien se revêt de ses habits de cérémonie, ensuite il s'approche du malade, tenant en main sa baguette, l'embrasse et commande aux démons de l'abandonner. Puis tout-à-coup, comme s'il était saisi d'un transport violent, il s'élance vers la victime en poussant des cris de joie : l'animal s'épouvante, s'inquiéte, fait des sauts, ce qui est une preuve que les démons le tourmentent. Le lendemain, on conduit l'animal au lieu destiné pour le sacrifice, et il y est immolé sur un autel : le devin prend du sang du cœur de la victime, en frotte une petite idole qu'il tient en main, et fait ses invocations. On fait cuire ensuite la viande, qu'on mange sur le lieu même ; et après en avoir ramassé les ossemens, qu'on enveloppe dans la peau de la victime, on les place au haut d'un arbre. Si le sacrifice a été fait aux esprits aériens, la tête de l'animal doit être tournée vers le ciel ; et si c'est aux esprits infernaux, il faut qu'elle penche vers la terre. Ce sacrifice achevé, le magicien muni de tous ses attributs magiques prend son tambour, et prédit, en fesant toutes les grimaces ordinaires des Schamans, le jour de la guérison ou de la mort du malade. S'il se trompe, son erreur n'est point une preuve de l'insufisance de son savoir, mais bien de la sévérité des esprits qui n'ont pas voulu de la victime : alors on renouvelle de tems à autre la même offrande, jusqu'à ce que le malade guérisse ou meure.

Serment. La prestation du serment est accompagnée de cérémonies terribles. Lorsqu'un Yakut est appelé au serment, comme accusé de quelque délit, un magicien pose son tambour et ses vêtemens de cérémonie devant un brasier. L'accusé se tient debout derrière le tambour, le visage tourné vers le soleil, et dit : « Puisse-je perdre dans le cours de ma vie tout ce que l'homme a de plus cher . . . . et puisse mon esprit s'abîmer dans la misère éternelle, si je suis coupable du délit dont on m'accuse ». Alors le magicien jette du beurre sur les charbons ; l'accusé se met à cheval sur le tambour, prend les vêtemens du magicien, se penche sur le feu, et avale une partie de la fumée produite par la combustion du beurre : puis regardant le soleil, il dit : « Si j'ai juré le faux, prive moi de ta lumière et de ta chaleur ». Cette cérémonie se termine, dans quelques tribus, par obliger l'accusé à mordre la tête d'un ours, et cela parce qu'on y attribue à cet animal une sagesse supérieure à celle de l'homme, et qu'on croit que si celui qui l'a ainsi mordu est coupable, il sera devoré par un ours.

N. 35



A. Biasioli fece all'acqua tinta.

Habillement des magiciens.

On voit représenté à la planche 35 un magicien Yakut, d'après le portrait qu'en a donné le comte de Rechberg dans son ouvrage sur les peuples de la Russie. L'habillement des magiciens Yakuts, selon la description qu'en fait Billings, ne diffère que peu ou point de celui des Schamans que nous avons déjà décrit, et ne répond point par conséquent à la figure de la planche ci-dessus.

Fête du Kumis.

Les fêtes en usage chez les Yakuts commencent au mois de juin et durent quinze jours. Mais avant de parler des cérémonies qui ont lieu dans la célébration d'une de leurs plus grandes solennités, appelée la fête du *Kumis*, il est bon de savoir ce que c'est que ce *Kumis*. Lorsque les jumens ont mis bas, on ne les laisse teter par leurs poulains que deux fois par jour, et encore pour quelques instans seulement chaque fois. Dans l'intervalle de l'une à l'autre, on tient ces poulains renfermés dans un parc voisin de l'habitation. On trait les jumens, et on en met le lait dans des vases de cuir faits en forme de bouteille, de la capacité d'une amphore: on jette dans ce lait un morceau de poitrine de veau ou de poulain, on y mêle un peu d'eau, et on remue le tout avec un bâton dont les bouts sont larges et aplatis, jusqu'à ce qu'il commence à fermenter. De cette manière le lait prend un goût aigrelet et agréable, et devient très-nourrissant, mais il enivre lorsqu'on en boit avec excès. Voilà la boisson qu'on appelle *Kumis* : les Yakuts en font autant qu'ils peuvent, et il est de leurs chefs qui s'en procurent jusqu'à cinq cents amphores par an. Chacun de ces derniers fixe un jour pour la célébration de la fête de son *Kumis*, qui se fait de la manière suivante.

On construit au milieu d'un grand prè une cabane d'été, à laquelle on donne une forme conique; elle est faite de baguettes, et couverte avec de la seconde écorce de bouleau : il y a un foyer au milieu, et des ornemens en branches de bouleau au dedans et au dehors. On invite particulièrement les parens et les amis au festin, et on y accueille avec une égale bienveillance toutes les personnes qui s'y présentent, de quelque nation qu'elles soient. Les devins occupent les premières places, et les autres convives prennent la leur selon leur rang d'ancienneté. Lorsque la cabane est pleine, le plus ancien des devins se lève et appelle un des Yakuts, qu'il sait être dans un état de pureté parfaite, c'est-à-dire qui depuis un mois n'a vu aucun cadavre, qui n'a jamais été accusé du vol, et n'a point rendu de faux témoignage contre per-

sonne, chose qui imprime une tache perpétuelle, et rend inhabile à la cérémonie du *Kumis*. Cet individu s'étant présenté, le devin lui ordonne de prendre une grande coupe, appelée *schioron*, qui ne sert que pour ces cérémonies, et lui dit de la remplir du *Kumis* du premier outre, de se placer devant le foyer le visage tourné vers l'orient, et de la tenir environ pendant deux minutes à la hauteur de sa poitrine. Alors le même homme verse trois fois du *Kumis* sur le brasier, comme une offrande faite à l'*Aar-Toyon*. Puis se tournant un peu vers la droite, il en verse encore trois fois en l'honneur de *Kubey-Khatun*, et en fait autant à chacune des divinités bienfesantes, du côté du midi. Il verse également trois fois de cette liqueur, au couchant, en l'honneur des vingt sept tribus d'esprits aériens, et en offre de même en se tournant vers le nord aux huit tribus des esprits infernaux, ainsi qu'aux ames des magiciens décédés. Après une courte pause, il fait la dernière libation à *Enachsys*, la déesse des troupeaux. Toutes ces libations finies, le devin fait tourner vers l'orient l'homme qui tient la coupe, et prononce à haute voix une prière pour remercier le Tout-puissant des bienfaits reçus, et lui demander la continuation de ses faveurs pour cette tribu. Cette prière achevée, il tire son bonnet, et s'en fait du vent trois fois, en criant *uruwi*, mot qui est aussitôt répété par tous les assistans. Ensuite il prend la coupe, boit un peu, et la fait passer à tous les autres devins. Lorsqu'ils ont goûté de cette liqueur, on en présente à tous les convives, à l'exception de ceux qui se sont rendus coupables de quelque délit. Les femmes ne sont point admises dans la cabane où se célèbre cette fête : il leur est même défendu, ainsi qu'aux impurs, de boire de la liqueur du premier outre, parce qu'on le regarde comme sanctifié et doué de la faculté de fortifier l'esprit, et de le remplir d'un sentiment divin. Après que les Yakuts, auxquels il est permis de boire de la liqueur sacrée, ont porté la coupe à leurs lèvres, ils sortent tous de la cabane, et se mettent à s'asseoir sur des branches de bouleau, rangés en plusieurs demi-cercles, et tournés du côté de l'orient. Tous les outres ayant été portés hors de la cabane, et placés au milieu de branches d'arbres plantées en terre, les convives commencent à boire. Chaque demi-cercle a son outre, sa coupe et pour président un devin, qui la remplit, et la fait circuler, en suivant toujours le cours du soleil. Il se boit dans ces fêtes une quantité incroyable de cette liqueur, et alors commencent les jou-

tes, la lutte, la course, les sauts et divers autres jeux d'adresse. Celui qui remporte le prix dans tous ces exercices, passe pour être singulièrement favorisé des Dieux, et dès ce moment son témoignage prend plus de crédit, et a plus de poids que celui d'un homme ordinaire. Après ces jeux, on monte à cheval, les demi-cercles se forment de nouveau, on boit le verre du départ, le visage toujours tourné du côté du soleil, et chacun se retire chez soi. Les femmes réunies de leur côté, à quelque distance des hommes, célèbrent aussi ces jours de fête au milieu des coupes, des danses et autres divertissemens.

Cérémonies nuptiales.

Le mariage, ou plutôt l'acquisition d'une femme chez ce peuple, est accompagné de céremonies longues et ennuyeuses. Lorsqu'un jeune homme veut se marier, il envoie un de ses amis au père de la fille qu'il a en vue, pour s'informer du prix qu'il en veut, c'est-à-dire du nombre de chevaux ou de têtes de bétail qu'il demande, et de la quantité de viande de cheval et de bœuf qu'il faudra pour le repas de noce. Le père sonde auparavant les intentions de sa fille, et si elle ne lui montre point de répugnance pour le mariage qu'il lui propose, on convient du prix. Le jeune homme tue deux jumens grasses, dont il accomode les têtes entières, et le reste du corps par morceaux; puis il va trouver son futur beau-père, accompagné de deux ou trois amis. Lorsqu'ils sont à la cabane de l'époux, un des amis prend une de ces têtes et la met devant le feu, après quoi il va rejoindre ses compagnons sans proférer un seul mot. Alors ils entrent tous ensemble dans la cabane, où un magicien est devant le feu, tandis que le gendre, un genou en terre, et le visage tourné vers le foyer, jette du beurre sur les charbons allumés. Le gendre relevant un peu son bonnet fait trois inclinaisons de tête, après quoi le magicien lui dit qu'il est un homme heureux, et lui prédit une longue prospérité. Le gendre se relève, salue le père et la mère de son épouse, et va s'asseoir vis-à-vis d'elle, toujours dans le plus profond silence. Pendant ce tems on apporte dans la cabane les viandes que l'époux a préparées: le père de l'épouse en fait la distribution à ses amis, et régale en même tems les autres convives d'une jument grasse qu'il a fait tuer pour cette cérémonie. Après le repas, l'époux se met au lit, et l'épouse qui n'y à point pris part est reconduite à la cabane par une matrone, qui l'accompagne au lit nuptial, où les nouveaux époux passent la nuit. Lorsque l'épouse s'en vient à la cabane du

mari, qui doit être bâtie à neuf, elle est suivie de tous ses parens et amis : trois d'entre eux entrent dans l'ancienne habitation de l'époux ; l'un porte neuf peaux de zibeline, un autre autant de peaux de renard, et le troisième vingt sept peaux d'hermine ; ils suspendent ces pelleteries a une cheville et se retirent. Alors l'épouse, le visage couvert d'une peau d'hermine, est conduite à la cabane par une troupe de femmes : la porte en est traversée par une baguette de fer très-mince, l'épouse la rompt en entrant avec la poitrine ; elle s'assied devant le feu, étend les mains et les tient ouvertes, puis on lui met dans chacune sept petites baguettes, avec de petits morceaux de beurre qu'elle jette sur le feu. Le magicien prononce quelques mots, après quoi l'épouse se lève, et est accompagnée, le visage toujours voilé, à la nouvelle cabane où on lui ôte son voile. L'époux vient l'y joindre, et traite les convives pendant deux jours de suite.

Au moment de l'accouchement on appelle le mari, et deux matrones font en sa présence l'office de sages-femmes : si l'enfant est un mâle, on tue une jument grasse le troisième jour de sa naissance, et tous les voisins sont invités au repas : on frotte bien le nouveau-né avec de la graisse de la jument, et on lui impose un nom. Si c'est une fille, on ne fait aucune cérémonie.

Cérémonies funèbres.

Lorsqu'il meurt un Yakut, on le revêt de ses plus riches vêtemens, et on l'étend dans un cercueil, avec un couteau, une pierre à feu, un briquet et de l'amadou à côté de lui : on y met en outre quelque peu de viande et de beurre, afin disent-ils, que le mort n'ait pas faim pendant son voyage pour se rendre au séjour des ames. Un magicien préside aux funérailles, les femmes et les parens accompagnent le convoi jusqu'à une certaine distance : le cheval favori du défunt, sellé et équipé, porte une hache, une chaudière et quelques autres ustensiles, et suit avec une jument grasse le convoi au lieu de la sépulture. On creuse deux fosses sous un arbre : dans l'une on enterre le mort, et dans l'autre le cheval après l'avoir tué. On tue aussi la jument, et de sa viande on apprête un repas auquel assistent tous ceux qui sont venus à la cérémonie : sa peau est suspendue à un arbre qui ombrage le tombeau, et la tête tournée vers l'occident. Le magicien prend son tambour, conjure les démons de laisser en paix l'esprit du défunt, et finit par combler la fosse de terre.

Lorsque le frère aîné dans une famille vient à mourir, ses femmes deviennent l'apanage du second ; mais si le défunt a des sœurs ou des frères aînés, ses femmes restent libres. Les veuves ne se remarient presque jamais, à moins qu'elles ne soient extrêmement pauvres.

Mœurs et usages.

Caractère des Yakuts.

Ils sont vindicatifs et reconnaisseurs.

Je ne me suis jamais aperçu, dit Billings, que ces peuples fussent dominés par des vices atroces : il est vrai qu'ils sont vendicatifs, et qu'ils étendent leurs vengeances jusques sur la postérité de celui qui les a offensé ; mais aussi ils n'oublient jamais un bienfait. Un Yakut ne se contente pas de reconnaître généreusement le bien qu'on lui a fait, il recommande encore à ses enfans de rester à jamais attachés à ses bienfaiteurs, par les liens de l'amitié et de la reconnaissance.

Soumission à leurs supérieurs.

Les Yakuts montrent la plus grande soumission à leurs chefs et à leurs sages, et leur témoignent leur respect par de fréquentes visites et des présens. Ils exercent l'hospitalité avec un scrupule religieux, et ont les plus grands égards pour les voyageurs ; ils sont en même tems curieux et intelligens ; ils questionnent avec franchise, et répondent toujours sans hésiter. Ils paraissent portés à se faire des amis, et jaloux de mériter une bonne réputation : ils étudient bien le caractère des personnes qui peuvent leur être utiles, leur font souvent des présens, et savent même les flatter. Toutes les fois qu'ils se réunissent, c'est pour délibérer sur leurs intérêts communs, dont la chasse est un des principaux : les anciens sont alors entourés de la multitude, et leur avis est toujours suivi. Je n'ai jamais entendu, dit encore Billings, répondre à un vieillard, ni le contredire : au contraire, j'ai remarqué, qu'un vieillard est toujours respecté, et qu'on lui obéit comme à un père.

Leur superstition.

Ce peuple est extrêmement superstitieux : chaque tribu a quelqu'objet pour lequel elle a beaucoup de vénération ; l'une en a pour l'aigle, l'autre pour le cigne, le cheval, ou autre objet quelconque. Les corbeaux, les corneilles et les coucous sont regardés comme des oiseaux de mauvais augure ; au contraire, les aigles et tous les grands oiseaux de proie sont toujours d'un heureux présage.

Disposition de leurs cabanes.

Les Yakuts ont soin de disposer leurs cabanes, de manière à ce que la porte regarde l'orient : le foyer est à-peu-près au centre, et le derrière du foyer du côté de la porte, mais on peut en faire le tour : il y a de chaque côté, des bancs d'environ quatre pieds de large, qui servent de chaise et de lit : les hommes s'y placent

au midi, et les femmes au nord. Aucune de celles-ci, pas même la maîtresse de la maison, ne peut passer devant le foyer pour offrir à manger ou à boire à un étranger, et il faut pour cela qu'elle en fasse le tour par derrière. Avant de goûter de leurs mets, il en jettent une cuillerée au feu, en signe d'offrande commandée par la reconnaissance.

Habillement.

L'habillement des Yakuts est beaucoup plus soigné et plus commode que celui des Tunguses. Les plus aisés portent une robe de drap, bordée et doublée en fourrure, avec des pentalons étroits et bien faits: néanmoins leurs bottes sont d'une forme détestable. Les femmes s'habillent presque toutes comme les hommes, mais leurs vêtemens sont beaucoup plus recherchés; lorsqu'elles se mettent en grande parure, elles portent une robe de dessus sans manches, et pour coiffure un bonnet fait de la peau de la tête de quelque quadrupède, en ayant soin de lui laisser les oreilles, qu'elles dressent comme deux cornes. Voy. la planche 35. Ce qui distingue les femmes mariées des jeunes filles, c'est que celles-ci arrangent leurs cheveux en tresses, et roulent autour de leur tête un bandeau brodé, d'où pendent de droite et de gauche deux files de perles de verre. Un morceau d'étoffe, d'environ dix huit pouces de longueur sur quatre de largeur, enrichi de perles ou de corail, leur descend du haut de la tête derrière le dos. Voy. la planche 36.

Diverses manières de préparer le cuir et les peaux pour faire les bottes etc.

Les Yakuts ont diverses manières d'apprêter le cuir. Pour faire la semelle de leurs bottes, qui sont à l'épreuve de l'eau, ils prennent une peau de vache ou de cheval encore fraiche, et la tiennent pendant quelques jours dans l'eau, pour en ôter plus aisément le poil. Lorsqu'elle est bien épilée, ils la suspendent pour la faire sécher; après, ils la trempent dans le sang, et la laissent ensuite exposée pendant long-tems à la fumée. Il font encore avec cette espèce de cuir des outres, qui sont imperméables à l'huile. Les tiges de leurs bottes sont faites en peau de veau ou de poulain, qu'on racle et qu'on frotte jusqu'à ce qu'elle soit bien amollie: on la coud ensuite, après l'avoir laissée tremper dans le sang et sécher à la fumée, ce qui la rend impénétrable, puis on la noircit avec du charbon pilé et mêlé de graisse, et on la met de nouveau à la fumée. On prépare les peaux d'élan avec et sans poil: on les enduit d'une pâte faite avec de l'argile, de la fiente de vache, et avec la nourriture qui a été trouvée dans l'estomac de l'animal; on les suspend ensuite jusqu'à ce qu'elles soient séchées, puis en


36
Castelli f.

les raclant bien elles se ramolissent. Quelquefois on laisse à ces peaux leur couleur naturelle; d'autres fois on les teint en rouge, en les fesant bouillir avec de l'écorce d'aune et avec des cendres; ou bien en jaune, en leur donnant la même préparation avec la racine de l'oseille sauvage (1). Ils tirent leur fil à coudre des nerfs des jambes des chevaux, des rangiers et des élans.

Leurs propriétés.

Les propriétés des Yakuts consistent en chevaux, et en bêtes à cornes: aujourd'hui il n'est personne d'entre eux qui ait plus de deux cents têtes de bétail. Ces Tartares n'ont pas beaucoup de relations avec les autres nations, car ils n'ont besoin que d'un couteau, d'une hâche, d'une chaudière, d'un briquet et d'une pierre à feu. Ils fabriquent leurs couteaux avec le fer qu'ils tirent des mines de Viluya, et font eux mêmes, non seulement tous leurs autres ustensiles, mais encore tout ce qui compose leur habillement et leur parure.

Chasse et autres occupations.

Lorsque les Yakuts partent pour la chasse ou quelque voyage, ils ne portent avec eux pour toutes provisions qu'un peu de kumis, s'abandonnant au hazard pour tout le reste. Si leur chasse n'a pas été heureuse, ou s'ils ne peuvent se procurer d'autres mets, ils mangent de l'écorce de pin et de bouleau, ou des racines qu'ils connaissent bien. Les écureuils sont fort-bons, mais leur chair est beaucoup moins recherchée que celle des marmottes.

Vers le 25 de juin, tems où finissent leurs fêtes, les Yakuts mettent la main aux ouvrages d'été. Ils commencent par amasser de grandes provisions de seconde écorce de pin et de bouleau, qu'ils mettent sécher sur des claies dans leurs cabanes: vienent ensuite la récolte des foins et la pêche, et lorsque les baies sont mûres, ils en cueillent une quantité, et les font bouillir pour les conserver. Dans les premiers jours d'octobre, ils tuent les animaux qu'ils veulent manger en hiver et les laissent geler, ce qui empêche leur viande de se corrompre, et la tient toujours fraiche. En octobre et en novembre, ils prennent le poisson sous la glace, et vers la fin du second mois ils partent pour la chasse. Ils tendent des rets et autres pièges aux animaux, et placent des amorces préparées avec du sublimé corrosif ou de la noix vomique, dans les lieux que fréquentent les loups et les renards. Ils sont très-adroits à tirer de l'arc,

(1) *Rumex acetosella.* On s'en sert dans plusieurs pays de l'Europe pour teindre le fil.

et portent dans leur carquois une quantité de flèches. Les occupations des femmes sont de faire tous les vêtemens, d'avoir soin du bétail, de traire les vaches et les jumens, de couper le bois et d'apprêter le manger.

Divertissemens.

Les amusemens de ce peuple se bornent aux plaisirs de la table. Les femmes dansent pourtant quelquefois, mais leur danse ne consiste qu'à se ranger en cercle, et à marcher suivant le cours du soleil. Leurs chansons sont sans harmonie et presque toujours improvisées : le premier objet qui fait sur eux quelqu'impression suffit pour leur en faire composer une.

Manière de diviser le tems etc.

Les Yakuts partagent l'année en quatre saisons égales aux nôtres, et qui ont un nom différent ; ils ont douze mois de trente jours chacun, mais tous les six mois ils comptent une lune de plus pour leurs jours intercalaires. La nuit, ils connaissent les heures à la position de la grande ourse et de l'étoile polaire. Ils jugent à certains phénomènes de l'approche ou du retard des saisons. Ils mesurent la distance d'un lieu à un autre par le tems qu'ils emploient à la parcourir, et évaluent une journée de chemin tantôt à trente, tantôt à quarante versts, selon que les routes sont plus ou moins mauvaises.

Diverses autres tribus de Tartares.

Les Yukaghirs habitent les montagnes, où l'Indigitka et la Kovima prennent leur source ; ils sont au nombre de cinq cents familles toutes baptisées, et vivent de la chasse et de leurs rennes. On ne sait si on doit les comprendre parmi les Samoïèdes ou les Yakuts, ou bien les mettre au nombre des tribus suivantes.

Tchiuktsches.

Les Tchiuktsches habitent le nord-est de la Sibérie, et sont par conséquent un des peuples les plus éloignés de la capitale de l'empire de Russie. Le pays des Tchiuktsches s'étend jusqu'à la mer Glaciale, au détroit de Behring et au golfe d'Anadyr : les Russes l'appellent *Tchiukotskaia Zembla*, et son extrémité orientale porte le nom de *Tchiukotskoi*. L'aspect en est affreux ; il est hérissé de rochers, et exposé à des froids aussi rudes que longs. Un été de quelques semaines y rend la chaleur du soleil plus incommode que bienfesante ; et à peine cet été rapide est il passé, que l'hiver recommence à l'envelopper de glaces pendant neuf ou dix mois. Malgré qu'ils soient habitués à une température aussi rigide, les habitans ne pourraient pas vivre dans ces climats sauvages, où la végétation est presque nulle, si leurs troupeaux de rennes et la chasse ne leur en fournissaient les moyens.

Les Tschiuktsches sont divisés en deux tribus, dont l'une s'appelle *stationnaire*, et a son séjour fixe; et l'autre se nomme des nomades ou des *errans*. Les premiers habitent les lieux propres à la pêche et à la chasse des veaux marins et autres amphibies, depuis la rivière d'Anadyrsk jusqu'à une petite distance du promontoire de l'est: d'après les meilleures notions qu'on ait pu se procurer sur ces tribus, le nombre des individus mâles s'y élève à trois mille. Leurs villages principaux sont aux environs de la baie d'Anadyrsk, et plus encore dans le voisinage de Zerdzi-Kamen et dans le golfe de Metschikma, qui est entre la baie d'Anadyrsk e celle de S. Laurent. Au nord du promontoire de l'est, les Tchiuktsches ont peu d'habitations, parce que la mer y est moins poissonneuse qu'ailleurs, et qu'on n'y trouve point de bois; mais en revanche les amphibies y abondent, ce qui fait que cette partie de la côte est fréquentée par les chasseurs. Ce derniers s'avancent quelquefois jusqu'au de là du promontoire de Schialatskoi, dans la baie de Tchiaun, qui est, dit-on, éloignée de quinze jours de navigation du cap de l'est, pendant lesquels on dort chaque nuit à terre. La pêche à laquelle s'exercent particulièrement les Tschiuktsches est celle de la baleine; mais la petitesse de leurs bateaux ne leur permettant pas de s'éloigner beaucoup du rivage, ils n'en prennent que de petites, les grandes se tenant en haute mer.

Sont divisés en deux tribus, l'une stationnaire, *et l'autre* errante.

La tribu stationnaire parait être extrêmement laborieuse, et tous ses ouvrages sont faits avec beaucoup d'art et de soin. Les lances, les arcs, les flèches, les vêtemens et les ustensiles dont se sert cette peuplade, offrent des preuves de son industrie. Elle fournit de ces objets aux Tschiuktsches errans, et leur vend même les femmes qu'elle prend à la guerre, en échange de rangiers, de chaudières de cuivre ou de fer, de couteaux, de grains de verre et autres objets, que ceux-ci achètent des marchands Russes.

Est extrêmement laborieuse.

Les stationnaires ont des appartemens souterrains, où ils gardent leurs provisions d'huile de poisson et de comestibles, qui consistent en viande fraiche de rangiers et d'animaux marins, en racines et en baies: ils font bouillir les lévres et le museau de la vache marine, jusqu'à ce qu'ils forment une espèce de gelée qui est pour eux un mets très-délicat. Ils mettent l'huile de poisson dans des peaux de veau marin, et en font une quantité considérable, à cause de la grande consommation qu'ils en font, non seulement pour leur nourriture, mais encore pour se chauffer en la mêlant avec de la

Leur nourriture et leur boisson.

mousse, pour faire cuire leurs alimens et pour s'éclairer; c'est en outre un article important de leur commerce avec les errans (1). Les os de la baleine leur fournissent la charpente de leur cabanes et de leurs canots. Ils ne boivent que de l'eau; mais souvent, à l'exemple de tous leurs voisins, ils y font infuser du mucomore pour se procurer le plaisir de l'ivresse. Cette espèce de champignon est rare dans leur pays, et ils la tirent en grande partie du Kamtschatka (2).

Habillement.

Les Tschiuktsches font leurs vêtemens avec des intestins de veau marin: la chaleur qui règne dans leurs cabanes les dispense de s'y tenir bien couverts, c'est pourquoi ils y restent presque nus. La femme qu'on voit représentée à la planche 37 a, suivant l'usage général de ces peuples, la peau marquetée de diverses figures: cette parure bizarre est encore accompagnée d'une autre, qui nous plairait encore moins, ce sont de petits os de *morjes* que les Tschiuktsches se font passer dans la levre inférieure. Edvvard Harding nous a donné le portrait d'un d'entre eux en armes, avec sa femme et un fils, ainsi qu'on le voit à la même planche.

Faits extraordinaires publiés sur cette nation.

Kobileff et Dauerckin ont publié plusieurs faits extraordinaires sur cette nation. Ils disent entre autres choses, que quand les Tschiuktches de l'un et de l'autre sexe sont vieux ou malades, ils prient leurs amis de les tuer, ce que ceux-ci ne manquent pas de faire; et ils ajoutent que chez ce peuple, un couteau bien affilé est leur unique remède dans les maladies. Mais, dit Billings, ceux d'entre eux que nous avons interpellés sur la vérité de ces faits, nous ont tous répondus négativement.

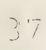
Remèdes usités dans leurs maladies.

Les vieillards sont sujets à des affections rhumatismales, et lorsqu'ils en sont attaqués, ils appliquent sur la partie infirme des feuilles d'absynthe sèches et bien broyées, de manière à ce qu'elles brûlent comme de l'amadou, et ils y mettent le feu. Ce remede singulier opère, dit-on, leur guérison (3). Ce qu'il y a de

(1) Le pays des Tschiuktsches manque de bois. Voy. l'extrait du journal d'Yvan Kowalef dans Pallas: *neue nordische Beytraege* tom. IV.

(2) *Agaricus muscarius.* Linnei-Species Plantarum, pag. 1640. Species 4. vol. II. Les peuples du Kamtschatka se font une boisson très-enivrante avec cette espèce d'agaric, et avec l'epilobe. (Plenk Tossic.). On trouve ce champignon bien peint dans la Flore Danique. Vol. VII. planche 1129. cah. 19.

(3) On emploie aussi un remède à peu-près semblable aux Indes orientales, et l'usage en a été apporté en Europe, où l'on en a même fait quelques essais, surtout en Angleterre. (Note du traducteur du Voyage de Billings.



Gallo F.

certain, c'est qu'il est également en usage chez les Yukaghirs, les Tunguts et les Yakuts. Lorsque les Tschiuktches ont quelqu'inflammation ou quelque tumeur provenant de blessure, de fracture, ou autre cause, ils y appliquent un cataplasme composé de racines mâchées et mouillées d'huile fraiche. Dans les maladies graves ils offrent des rangiers en sacrifice aux esprits malins : quelquefois ils tuent un chien, et après avoir fait promener le malade autour, ils le frottent avec du sang et de la graisse de la victime.

Religion

Il ne m'a pas été possible, dit Billings, de me procurer des notions certaines sur la croyance et les cérémonies religieuses de ce peuple, pas plus que sur la plupart de ses usages. Il ne connait que deux saisons, qui sont l'été et l'hiver; au commencement de chacune d'elles, il immole des victimes, et célèbre des fètes en reconnaissance du passé, et pour que l'avenir lui soit favorable.

Cérémonies funèbres.

A la mort d'un Tschiuktsche on brûle son cadavre, et après qu'il a été réduit en cendres on forme à la place où était le bûcher un tas de pierres, auquel on cherche a donner une figure humaine. Une grosse pierre bien frottée de moelle et de graisse lui tient lieu de tête, et l'on voit à peu de distance un monceau de cornes de rangiers. Les parens du défunt vont visiter ce lieu tous les ans. Ils rappellent alors les belles actions de celui dont ils honorent la sépulture, et chacun d'eux frotte avec de la moelle et de la graisse la tête de pierre, et ajoute une corne au monceau qui est à côté.

Edward Harding et le Comte de Rechberg, dans leurs ouvrages sur les mœurs des peuples de la Russie, font les plus grands éloges de l'hospitalité des Tschiuktsches, et rapportent sur la foi de Kobileff, qu'ils sont dans l'usage d'offrir jusqu'à leurs femmes et leurs propres filles aux étrangers qui se présentent chez eux : le premier ajoute même que si leurs femmes sont vieilles et laides, leurs filles vont en chercher de jeunes et de jolies dans le voisinage, pour donner à leurs hôtes un témoignage plus particulier de leur bienveillance. Mais Billings déclare que cette assertion est fausse, et dit au contraire que les Tschiuktsches des deux tribus ont beaucoup d'attachement pour leurs femmes et leurs enfans. Celle d'entre ces femmes qui se rendrait infidéle, serait abandonnée de tout le monde, et le plus grand affront qu'on puisse leur faire est de les soupçonner d'accorder leurs faveurs aux étrangers.

Les errans se regardent comme des êtres supérieurs, et les plus indépendans de tous les hommes; ils donnent l'épithète de *vieilles*

femmes aux hommes de toutes les nations voisines, surtout aux Koreks, et disent qu'ils ne sont propres qu'à leur servir d'esclaves, et à garder leurs troupeaux. Les deux tribus ont le même langage et les mêmes mœurs. Les Schielages vers le cap auquel ils donnent leur nom, les Aschiuschialats et les Peyeskolis qui habitent des îles encore peu connues dans la mer Glaciale, sont de la famille des Tschiuktsches.

Les Koreks ou Korieks.

Voici un autre peuple encore à demi-sauvage et d'une origine inconnue; il habite la partie orientale de la Sibérie, et se trouve dispersé dans plusieurs districts le long des rivières Anadyr et Olutora: sa langue, sa religion et ses mœurs ne diffèrent guères de ceux des Aleuts et des Tschiuktsches. Le nom de *Korek* ou Koriek, qu'il porte, dérive du mot Kora, qui, dans sa langue, signifie renne. En effet, les Koreks tirent particulièrement de cet animal leur subsistance; ils en ont des troupeaux considérables avec lesquels ils mènent une vie nomade: leurs cabanes sont couvertes en peaux de renne, et remplies, surtout en hiver, d'une si épaisse fumée, qu'on peut à peine distinguer les personnes qui s'y trouvent. C'est sans doute à cette fumée et à l'éclat éblouissant de la neige, qu'il faut attribuer le resserrement de la prunelle et de toute l'orbite de leur œil: ces petits yeux sont accompagnés d'un nez court et gros, et d'une grande bouche: leurs traits, tout laids qu'ils sont, seraient néanmoins supportables, s'ils n'avaient point le corps et les vêtemens couverts de crasse. Leur malpropreté les rend dégoûtans, et ce serait certainement un grand sacrifice à faire pour un Européen, que de devoir profiter de l'offre qu'ils font de leurs femmes et de leurs filles à tout étranger qui entre chez eux, en signe de l'amitié qu'ils lui vouent. Le refus d'une pareille faveur est, dit-on, pour le mari et les femmes une injure amère, digne de tout leur ressentiment. L'abjection dans laquelle vivent les femmes chez ce peuple les rend ignorantes, stupides, et serviles: le désir de plaire n'entre point dans leurs idées, et toutes leurs actions se bornent à servir leurs maris. Il y a néanmoins quelques tribus, où les femmes commencent à avoir quelque teinture de galanterie, car elles aiment à se farder de blanc et de rouge, et recherchent la parure dans leur habillement pour plaire aux étrangers.

Les Koreks ne menent pas tous une vie errante; il en est qui ont leur séjour et leurs habitations fixes, et qui vivent de chasse et de pêche. La planche 38 présente deux hommes et une



femme de cette classe. Ils sont habillés d'un gros drap bordé de fourrure, et les hommes ainsi que les femmes portent des bottes de peau de renne.

La religion de ce peuple est une Schamanisme grossier et matériel: il est cependant des Koreks nomades qui ne connaissent aucun culte, et ont à peine quelqu'idée de l'existence d'un Etre Suprême; mais tous croient aux esprits malins et redoutent leur influence. Un Schaman muni de son tambour est leur protecteur contre ces êtres nuisibles. Les Koreks permanens croient au *Kutkhu* ou Dieu des Kamtschadales, et célèbrent une fête expiatoire dont ils ignorent l'origine, et qui dure un mois. Quelquefois ils offrent un renne ou un chien en sacrifice, sans savoir pour quelle divinité. *Religion.*

Un mari peut avoir plusieurs femmes: les Koreks riches en ont une avec chacun de leurs troupeaux: il faut, pour avoir une femme, prêter ses services pour un tems déterminé à celui qui à une fille, ou bien la lui enlever (1).

Toute la nation des Koreks se réduit à peu-près à deux mille personnes. Les Russes distinguent sous le nom d'*Olurtorzi* les Koreks des bords de l'Olutora, qui parlent un langage particulier. Les Koreks, ainsi que les Tschiuktsches, se rendent une fois l'an dans les environs d'Ischiginsk, pour y négocier avec les Russes.

DESCRIPTION DU KAMTSCHATKA.

Après avoir étendu leur puissance vers le nord, et fondé plusieurs colonies sur les rives des fleuves les plus considérables qui se jettent dans la mer Glaciale, à partir de la Lena au levant jusqu'à l'Anadir, les Russes ne cessèrent point de faire tous leurs efforts, pour connaître les pays situés au de là de ce dernier fleuve, et pour subjuguer les peuples sauvages qui les habitaient. Il fut donc donné des ordres précis à tous les commissaires, pour avoir de renseignemens exacts sur ces contrées, sur leurs habitans et le nombre de leur population, sur leur force et leurs richesses. Il ne leur fut pas difficile de se procurer des notions sur le Kamtschatka, par le moyen des Koreks qui habitaient le rivage des mers de Pengina et d'Oliutor, peuple déjà tributaire des Russes, et qui *Découverte du Kamtschatka.*

(1) Steller-*Description du Kamtchatka.*

conduisait souvent ses troupeaux jusques dans l'intérieur du Kamtschatka. Malgré cela, nous ne savons pas positivement quel est le Russe qui en fit le premier la découverte : l'honneur en est attribué, selon quelques traditions, à un marchand appelé Théodore Alexeiew, lequel donna son nom à la rivière Nikul, qui se jette dans celle de Kamtschatka. Ceux qui desireraient connaître au long l'histoire de la découverte du Kamtschatka, les expéditions qui y ont été faites par les Russes, la manière dont ils s'y sont établis, et les diverses révolutions qui y ont eu lieu, pourront consulter l'ouvrage de Kracheninnikow (1).

Les Kamtschadales divisés en deux nations.

Les habitans du Kamtschatka, dit cet écrivain, sont tous aussi sauvages que leur pays. On peut les diviser en deux nations, selon la différence de leurs langage. La première est celle qui habite le long des bords de la Kamtschatka, depuis sa source jusqu'à son embouchure, ainsi que sur les plages de l'Océan oriental, depuis l'embouchure de la rivière Uka vers le midi, jusqu'à celle de la rivière Nalatschiewa : cette nation peut être regardée comme la principale, pour être la plus civilisée, et parce qu'on y parle partout la même langue, au lieu que les autres ont autant de dialectes que de pays différens. La nation méridionale est celle qui séjourne sur les côtes de la mer orientale, depuis la rivière Nalatschiewa jusqu'au cap de Kamtschatka ou Lopatka ; et du côté de la mer Pergina, à partir de ce cap en allant vers le nord, jusqu'à la rivière de Schiariuzovva.

(1) En 1733 les Russes pénétrérent dans le Kamtschatka par ordre de l'Impératrice leur Souveraine, pour aller à la découverte des côtes de la mer Glaciale, de celles de l'Océan oriental dans le voisinage du Kamtschatka, ainsi que de l'Amérique et du Japon, et donner ensuite une description de la Sibérie, surtout du Kamtchatka, en observant la qualité du sol et de ses productions, les mœurs de ses habitans, et tout ce qui pouvait contribuer à faire connaître ces vastes contrées. M.r Kracheninnikow était du nombre de ces envoyés, et le fruit de son voyage a été la savante description du Kamtschatka, pour laquelle les mémoires de Steller, autre voyageur qui a visité ces contrées, lui ont été d'un grand secours. Ceux qui désireraient avoir des notions plus récentes sur cette péninsule, pourront consulter la description du Kamtschatka insérée dans le voyage du Commodore Billings, qui pourtant, comme l'observe M.r le Comte Bossi dans une des notes de la traduction qu'il a faite de ce Voyage, n'a jamais vu ni l'History of Kamtchatka, *Glocester*, 1764, in 4.° fig.°, ni l'ouvrage de Kracheninnikow imprimé à Paris, 1768, in 4.° fig.° *Amsterdam*, 1770, 2 vol. in 12.° etc.

Les Kamtschadales, tant du nord que du midi, se donnent à eux mêmes le nom de *Itelmen*, qui veut dire habitant, et au féminin *Itelma*, mots qui dérivent du verbe *Itelaksa* qui signifie habiter, ainsi que l'a prouvé Steller, lequel observe en outre que le nom sous lequel nous désignons ces peuples n'est pas le leur propre, mais bien celui que leur donnent leurs voisins qui furent subjugés avant eux par les Russes, en accommodant les finales à leur prononciation. C'est pour cela que nous les appelons *Kamtschadales* en langue Koriaque, parce que le mot Kamtschadal dérive du mot Koriac *Kontschialo*. *Ils s'appellent eux-mêmes* Itelmen.

Nous ne pouvons assurer rien de positif sur l'origine et l'émigration de ces peuples, qui n'ont que des traditions fabuleuses pour prouver leur antiquité : ils prétendent avoir été créés dans le pays qu'ils habitent par le Dieu Kutku, qu'ils adorent comme l'auteur de leur race, ainsi que nous le verrons après. Mais les mœurs des Kamtschadales, leurs goûts, leur langue, leur manière de se vêtir et autres circonstances, ont donné lieu de croire à Steller, qu'ils sont anciennement sortis de la Mongolie, pour venir s'établir dans le pays qu'ils occupent. Ils sont, comme les Mongols, d'une petite taille, et ont le teint brun : comme eux ils ont les cheveux noirs, peu de barbe, le visage large, le nez écrasé, des traits irréguliers, les yeux enfoncés, les sourcils faibles, les jambes menues, le ventre tombant et la démarche lente. Ils sont les uns et les autres indolens, vains, timides et vils avec ceux qui les traitent rudement, obstinés et méprisans avec ceux qui leur montrent de la bonté et de la douceur : tel est le vrai caractère de ces deux peuples. *Leur origine et leurs formes.*

Avant la conquête de leur pays par les Russes, les Kamtschadales n'avaient jamais payé de tribut, et avaient toujours vécu dans une parfaite indépendance, sans Souverains et sans lois. Les anciens, ou ceux qui se distinguaient par leur valeur, avaient la préeminence sur les autres dans l'Ostrog ou habitation ; mais cette préeminence ne consistait que dans la préférence qu'on donnait à leurs conseils, car du reste il régnait parmi eux une parfaite égalité, et nul ne pouvait commander aux autres, ni n'osait infliger un châtiment quelconque de son propre mouvement. Mais, dit Steller, malgré qu'avant l'invasion des Russes dans le Kamtschatka, on ne connût point de chefs dans cette contrée, et que chacun y vécût dans l'indépendance, les Kamtschadales n'en étaient pas moins en proie à deux passions funestes, la haine et la cupidité, qui étaient *Gouvernement.*

pour eux une cause perpétuelle de troubles et de guerres civiles. Les femmes, l'ambition, le besoin d'ustensiles et des choses nécessaires à la vie les armaient les uns contre les autres, de sorte que pour résister à l'ennemi ils se soumettaient aux plus anciens d'âge et aux plus braves d'entre eux. Lorsqu'ils avaient remporté quelque victoire, ils se montraient à leurs chefs pleins de dévouement et de zèle pour l'objet qu'ils se proposaient; et cet objet n'était autre chose que l'accroissement de leur puissance, le désir de satisfaire leur vengeance, l'amour du pillage, et le partage entre eux, par portions égales, des dépouilles de l'ennemi qu'ils avaient vaincu.

Guerres des Kamtschadales

Les guerres que se fesaient entre eux les Kamtschadales ne furent pas d'un faible secours aux Cosaques, pour assujétir toute la nation: car lorsqu'il leur arrivait de ravager quelqu'habitation, les voisins se réjouissaient en voyant la manière dont ils s'en emparaient; mais ils ne tardaient pas eux mêmes à éprouver le même sort. Dans les démêlés qu'ils eurent avec les Cosaques, les Kamtschadales cherchèrent toujours à leur opposer la ruse, et en effet ils en détruisirent plus par ce moyen que par les armes. Les Cosaques trouvaient rarement de la résistance dans les habitations non encore soumises, lorsqu'ils y allaient pour lever le tribut; au contraire ils y étaient reçus comme amis et traités affablement. Après les avoir trompés sous ces fausses apparences, les Kamtschadales profitaient des ténèbres de la nuit pour les massacrer; ou bien, abandonnant leurs *iurt* tandis que les Cosaques étaient endormis, ils y mettaient le feu, et les brûlaient tout vifs. Lorsqu'ils voyaient ceux-ci s'avancer contre eux en grand nombre, au lieu de songer à leur faire tête en rase campagne, il se retiraient sur des lieux escarpés, et les y attendaient dans des retranchemens; ils se défendaient à coups de flèches, et par toutes sortes de moyens contre ceux qui venaient les attaquer; et quand il se voyaient réduits au point de ne pouvoir plus résister, ils égorgeaient leurs femmes et leurs enfans, et se précipitaient du haut de leurs rochers, ou se jettaient au milieu de l'ennemi les armes à la main, pour ne pas mourir sans être vengés.

Armes.

Leurs armes se composent d'arcs, de flèches, de lances, de piques, et de jaques de maille: l'arc est en bois de mélèze recouvert en écorce de bouleau, et les cordes en nerfs de baleine: leurs flèches sont armées d'une pointe faite en os ou en pierre, et portent plusieurs noms selon les différentes pointes qui y sont adaptées. Malgré que ces flèches soient grossièrement faites, le poison dont

elles sont imprégnées les rend très-dangereuses, et l'inflammation qui s'ensuit immédiatement cause ordinairement la mort dans les vingt quatre heures, à moins qu'on n'y remédie aussitôt en suçant la plaie. Leurs lances ont également un os ou une pierre qui leur sert de pointe : les piques qu'ils appellent *ukarel* en ont quatre : leurs jaques de maille ou cuirasses sont faites avec des bandes de cuir de veau ou de cheval marin, qu'ils entrelacent et cousent les unes sur les autres : ils y joignent en outre deux planches, dont celle de derrière est plus élevée pour garantir la tête, et celle de devant sert à défendre la poitrine.

Le Dieu des Kamtschadales est un certain *Kutkhu*, duquel ils croient tirer leur origine : ils ne savent point qui a créé le ciel et les astres, et ils disent seulement qu'ils existaient avant la terre, sur la création de laquelle ils ont des opinions diverses. Tous conviennent néanmoins que celle-ci a été créée par *Kutkhu*, lequel abandonna le ciel pour venir demeurer au Kamtschatka, où il eut un fils appelé Tigil, et une fille nommée Siduka, qui se marièrent aussitôt qu'ils en eurent l'âge. Kutkhu, sa femme Ilkkhum et ses fils portaient des vêtemens faits de feuilles d'arbres, et se nourissaient d'écorce de bouleau et de peuplier, parce que les animaux terrestres n'avaient pas encore été créés, et que leurs Dieux ne savaient pas prendre le poisson. Kutkhu quitta un jour ses fils, et disparut du Kamtschatka, sans qu'on ait su depuis ce qu'il est devenu. Tigil voyant continuellement augmenter sa famille, pensa aux moyens de pourvoir à sa subsistance, et inventa l'art de faire des rets avec l'ortie pour attraper le poisson. Son père lui avait déjà appris à faire des canots, et, après avoir créé les animaux terrestres, à se faire des habits de peau. *Religion.*

On ne peut imaginer rien de plus absurde que ce Dieu ; ils ne lui rendent aucun hommage, ne lui demandent aucune grâce, racontent de lui des obscénités qu'il n'est pas permis de répéter, et n'en parlent qu'avec mépris ; ils lui reprochent d'avoir créé une trop grande quantité de montagnes, de précipices, d'écueils, de bancs de sables, de torrens, et d'être la cause des pluies et des tempêtes ; c'est pourquoi, lorsqu'en hiver ils gravissent leurs montagnes ou en descendent, ils lui disent toutes sortes d'injures, et le chargent d'imprécations.

Les Kamtschadales ont cependant un Dieu, qu'ils appellent communément *Dustekthitch*, dont le nom leur inspire en quelque *Le Dieu Dustekthitch et diverses autres divinités.*

sorte la même vénération que celle qu'avaient les Athéniens pour leur Dieu inconnu; ils élèvent un pilastre, ou une espèce de colonne au milieu d'une plaine, et ne passent jamais devant sans lui jeter un morceau de poisson ou de quelqu'autre chose, dans la pensée que ces offrandes leur assurent une vie plus longue; ils ne cueillent aucun fruit, ni ne tuent aucun animal dans son voisinage. Ils croient en outre que les hautes montagnes, les volcans, les fontaines bouillantes et les bois sont habités par d'autres divinités qu'ils révèrent. Ils appellent Kamuls ou petits Génies les Dieux des montagnes; Uschiaktschiou les divinités des bois; Mitg le Dieu de la mer, et Gaetch celui du monde souterrain, où les hommes vont habiter après la mort.

Dogmes de leur religion.

Selon eux, Dieu n'est l'auteur ni du bien ni du mal, mais tout dépend de l'homme: ils croient que le monde est éternel, que les ames sont immortelles, qu'elles seront réunies au corps, que toutes les créatures, jusqu'aux plus petites mouches ressusciteront pour aller dans ce monde souterrain, où elles seront reçues par Gaetch, qui donnera de mauvais chiens et des haillons à ceux qui y seront allés avec de riches habits et de beaux chiens, et donnera au contraire de beaux chiens et des habits somptueux à ceux qui iront mal vêtus et avec de vieux chiens. Les idées qu'ont les Kamtschadales du vice et de la vertu, ne sont pas moins bizzarres que celles qu'ils ont de leurs Dieux; ils croient permis tout ce qui peut satisfaire leurs désirs et leurs passions, et que tout ce qui peut faire craindre un dommage réel est un vrai péché.

Leurs magiciens.

Les Kamtschadales n'ont point de Schamans particuliers comme leurs voisins; mais les femmes et surtout les vieilles passent pour êtres magiciennes, et pour savoir interpreter les songes. Ces femmes, pour l'exercice de leur métier, ne battent point le tambour, ni ne prennent aucun habillement pour cette cérémonie, comme le font les Koriaks, les Tunguses, les Borettes et autres natíons idolâtres de la Sibérie; elles se contentent de prononcer à demi voix quelques mots sur les ouies et les nageoires des poissons, sur l'herbe douce ou la *sarana*, et prétendent par ce moyen guérir les maladies, éloigner les disgrâces et prédire l'avenir. Outre la magie et les sortiléges, elles exercent encore la chiromancie, et se vantent de pouvoir pronostiquer à un homme sa bonne ou mauvaise fortune, par l'inspection des raies que présentent ses mains; mais elles font un mystère des règles de cet art.

Leurs fêtes.

Ce peuple n'a qu'une fête par an, dans laquelle il se purifie de tous ses péchés : elle se célèbre toujours au mois de novembre, qui est appelé pour cela le mois de la purification. Steller est d'avis que cette fête a été anciennement instituée pour remercier Dieu de ses bienfaits : car après que les travaux de l'été et de l'autonne sont finis, le Kamtschadale croirait se rendre coupable d'une faute grave s'il se remettait au travail, ou allait à la chasse, avant d'avoir célébré cette fête. Les cérémonics qui l'accompagnent sont si nombreuses, ou pour mieux dire si puériles, qu'il serait fastidieux de les rapporter : ceux qui voudraient connaître jusqu'où l'extravagance et la superstition sont portées chez cette nation, pourront lire le treizième chapitre de l'histoire du Kamtschatka de Kracheninnikow, qui en fait un récit très-détaillé.

Cérémonies nuptiales.

Lorsqu'un Kamtschadale veut se marier, il va fixer sa demeure dans l'ostrog de la femme qu'il recherche; et après avoir manifesté ses intentions au père et à la mère, il se met à travailler pour quelque tems chez eux, afin de leur prouver son adresse et son activité. Quand il a rendu à chacun d'eux tous les services qu'il a pu, il demande la permission de toucher sa future épouse. Si ses soins ont été agréés il l'obtient, et épie le moment de la saisir : ce qui n'est guères facile, attendu qu'elle est gardée par les femmes de l'ostrog, qui la quittent rarement. D'un autre côté, pendant tout le tems qu'elle est exposée aux poursuites de son amant, la jeune fille porte deux ou trois caleçons et autant de corsets, et est tellement enveloppée de courroies qu'elle ne peut se mouvoir, et parait une statue. Si le jeune homme a le bonheur de la trouver seule, ou si elle n'est gardée que par quelques femmes, il se précipite sur elle, et se hâte de déchirer ses vêtemens pour lui toucher les parties naturelles, qui est le point en quoi consistent toutes les cérémonies du mariage. Mais la fille et les autres femmes se mettent à pousser les hauts cris; elles se jettent sur l'amant, le frappent, lui arrachent les cheveux, lui égratignent le visage, et font tous leurs efforts pour lui empêcher de parvenir à sont but; mais s'il est assez heureux pour y arriver, il s'éloigne aussitôt de la fille, qui publie immédiatement son triomphe, en prononçant d'une voix tendre et plaintive les mots de *ni ni*. Après l'avoir touchée, le jeune homme peut coucher la nuit suivante avec elle, et l'emmener ensuite chez lui sans autre cérémonie.

Mariage des veuves.

Les usages que nous venons de rapporter ne regardent que les filles qui se marient en premières noces; car quand il s'agit d'une veuve, le mariage se réduit à une simple convention sans aucune cérémonie. L'homme ne peut pourtant point habiter avec elle, avant qu'elle ne se soit purifiée de ses péchés, ce qu'elle obtient en ayant commerce avec un autre homme; mais il ne faut rien moins qu'un étranger, ou quelqu'autre personne sans préjugé pour rendre ce service aux veuves, cette action passant généralement pour honteuse, et même infâme aux yeux des Kamtschadales. Aujourd'hui cependant que les Cosaques se sont établis dans ce pays, elles n'éprouvent plus autant d'embarras, et trouvent autant d'hommes qu'elles veulent pour se faire absoudre de leurs péchés.

Divorce, polygamie.

Les Kamtschadales font divorce avec leurs femmes sans formalité. Ils ont deux ou trois femmes qui habitent à leur gré dans la même cabane, ou dans des lieux séparés; mais ils sont toujours obligés, avant de les épouser, de remplir la formalité de l'attouchement.

Cérémonies funèbres.

Au lieu d'ensevelir leurs morts les Kamtschadales les donnent à manger aux chiens; ils lient le cadavre par le cou avec une courroie, le traînent hors de la cabane, et l'abandonnent à la voracité de ces animaux, dans l'opinion que celui qui en a été mangé doit en avoir de bons dans l'autre monde. Ils jettent ensuite hors de l'*iurta* tous les habits du défunt, persuadés que ce serait accélérer leur mort que d'en faire usage. Pour se purifier ils vont couper des branches d'arbre, qu'ils portent dans leurs *iurta*, et en font des cercles au travers desquels ils passent deux fois, puis ils les transportent dans le bois, et les jettent à côté du cadavre. Celui qui a traîné le cadavre hors de l'*iurta* doit prendre deux petits oiseaux, en brûler un et manger l'autre en le partageant avec toute la famille. Ces purifications doivent se faire le jour même des funérailles; c'est pourquoi ils ne sortent point de l'*iurta*, et n'y laissent entrer personne avant de s'être purifiés. Au lieu de prier pour les morts, ils jettent sur le feu les ouies du premier poisson qu'ils prennent, dans la pensée de faire un présent agréable au défunt, et mangent le reste du corps. Quant aux enfans, ils déposent leurs cadavres dans le creux des arbres sans autre cérémonie. Après avoir rendu ces derniers devoirs, ils quittent leurs habitations, et vont loin de là en construire d'autres.

Usages et Mœurs des Kamtschadales

Les Kamtschadales sont sales et dégoutants: jamais ils ne se lavent, ne se peignent, ni ne se coupent les ongles; il mangent

dans les mêmes vases avec les chiens, et exhalent tous une odeur infecte de poisson. Ils font consister leur bonheur dans le repos et dans la satisfaction de tous leurs goûts, et irritent leur concupiscence par des chansons, des danses et le récit d'aventures amoureuses. Les soucis, l'ennui, l'inquiétude sont les plus grandes disgrâces qui puissent leur arriver, et ils exposent quelquefois leur vie pour s'en préserver. Ils ont pour principe qu'il vaut mieux mourir, que de ne pouvoir vivre à sa fantaisie ni satisfaire tous ses désirs: ce qui fait que par le passé ils se donnaient souvent la mort comme le dernier moyen de se rendre heureux: l'invasion des Russes rendit encore plus commune parmi eux cette cruelle manie. Les Kamtschadales ne connaissent ni richesses, ni honneurs, ni gloire: aussi l'avarice, l'ambition et l'orgueil sont elles des passions qui leur sont inconnues. L'objet unique de leurs vœux est de vivre dans l'abondance de tout ce qui est nécessaire à leur subsistance, et de se venger de ceux qui leur volent leurs filles et leurs provisions. Grossiers à l'extrême ils ignorent l'usage des complimens, ne lèvent jamais leur bonnet et ne saluent personne. Malgré la misère de leur existence et leur stupidité, ils sont persuadés qu'on ne peut mener une vie plus heureuse que la leur, c'est pourquoi ils regardent avec un air d'étonnement et de mépris la manière de vivre des Cosaques et des Russes. Ils commencent cependant, au dire de Kracheninnikow, à revenir de leur erreur: le nombre des vieillards attachés aux anciens préjugés diminue chaque jour; les jeunes embrassent la religion Chrétienne, adoptent les usages des Russes, et se moquent de l'ignorance et des superstitions de leurs ancêtres.

Leur caractère.

Nourriture et boisson des Kamtschadales

La nourriture des Kamtschadales se compose de racines, de poisson et d'animaux marins. Leur mets principal, qui leur tient lieu de pain, est l'*yukola*, ou poisson de l'espèce du saumon, coupé par morceaux et séché à l'air ou à la fumée: après celui là ils ont le *caviar*, qui sont des œufs de poisson également séchés à l'air, et qu'ils mangent avec un peu d'écorce de bouleau ou de saule. Mais rien ne leur plait tant que le poisson qui a pourri dans des fosses: c'est pour eux le mets le plus délicieux, malgré qu'il répande un odeur plus fétide que c'elle d'une charogne. Ce poisson est quelquefois corrompu au point de ne pouvoir être enlevé des fosses qu'avec une pelle, mais alors on le donne aux chiens. Avant la conquête de leur pays par les Russes, les Kamtschadales ne connaissaient d'autre boisson que l'eau, dans laquelle, lorsqu'ils

voulaient un peu s'égayer, ils fesaient infuser du mucomore, sorte de champignon qui a la vertu d'enivrer, et dont nous avons parlé plus haut; mais à présent ils ont appris des Russes qui habitent parmi eux à boire de l'eau de vie, et ils y ont pris tant du goût, qu'ils vendent tout pour s'en procurer.

Leur habillement.

Les vêtemens que portaient autrefois, et que portent encore aujourd'hui la plupart des Kamtschadales sont faits de peaux de rennes, de chien et de veau marin cousues ensemble sans distinction. Les Kamtschadales portent ordinairement deux vêtemens, qui sont faits de deux manières différentes; l'un a les bords d'une longueur égale; dans l'autre ils sont un peu plus long par derrière que par devant: quelques-uns de ces vêtemens ont une longue queue. Les Cosaques donnent au premier le nom de kuklianki ronds, et aux autres celui de kuklianki à queue; ils descendent l'un et l'autre au dessous du genou, et ont les manches fort-larges: le collet en est garni en peau et jambes de chien, et les manches ainsi que le capuchon sont bordés en peau de chien blanc à long poil: cette bordure est la plus estimée de toutes. Le dos est ordinairement chamarré de bandes de peau ou d'étoffes de diverses couleurs, et quelquefois encore de glands en fil ou en courroies de couleurs différentes. Le vêtement de dessus a le poil en dehors, celui de dessous en dedans, et le revers en est teint avec de l'aune. Les fourrures noires, blanches ou bigarrées sont les plus recherchées des Kamtschadales. Ils portent encore un autre vêtement appelé kamlei, qui descend jusqu'aux pieds, et n'est teint d'aucune couleur Voy. les planches 39 et 40.

Mais le plus bel habillement dont se parent les Kamtschadales est celui qu'ils appellent *tingek*: il est aussi long que le Kuklianki, plus large par le bas et plus étroit sous les aisselles: le collet en est fait comme celui d'une chemise; il a les manches étroites avec les bords, le collet, et les manches bordées en peau de castor. Cette bordure est faite avec une bande de cuir de couleur de chataigne, d'un doigt et demi de largeur: on en forme trois rangs de petits carrés, dont chacun est cousu avec du fil de diverses couleurs, en laissant un vuide entre un carré et l'autre, comme on le voit dans l'habillement de parade de la Kamtschadale sous la fig. n.° 1 à droite de la planche 40. On met ensuite au dessus et au dessous de ces rangs de petits carrés, une autre bandelette de peau rouge ou noire, à laquelle on en attache d'autres


39
G. Gallina f.





G. Gallina f.

de peau coupées en pointe, et bordées en laine teinte. Cette sorte d'habillement est commune aux deux sexes, et ne diffère que par le vêtement de dessus et la chaussure. Celui de dessous, que les femmes portent ordinairement dans leurs maisons, est composé d'un caleçon et d'un corset cousus ensemble, et elles le gardent en été comme en hiver: celui d'été est fait de peau blanche et délicate, mais sans poil, ou de peaux d'animaux marins: celui d'hiver est en peau de renne ou de mouton, et quelquefois ils le portent avec le poil en dedans.

L'habillement des hommes dans la maison consiste en une ceinture de cuir appelée *Machwa*, à laquelle on attache par devant une espèce de bourse, avec un tablier de cuir pour couvrir le derrière: cette ceinture est faite en peau de veau marin de diverses couleurs. Les Kamtchadales allaient tous une fois en été, à la chasse et la pèche, habillés de cette manière; mais on ne la retrouve plus aujourd'hui que parmi les Kamtschadales éloignés des habitations Russes: ceux qui en sont voisins portent des caleçons et des chemises qu'ils achètent des Russes.

Chaussure.

La chaussure des hommes diffère ordinairement de celle des femmes, car les bottes qu'ils portent sont courtes, tandis que celles des femmes leur arrivent jusqu'au genou. Les bottes d'été et pour la pluie sont en peau de veau marin, et celles d'hiver sont pour la plupart en peau de jambe de renne avec le poil en dehors. La plus belle chaussure des Kamtschadales consiste en larges bottes, dont la semelle est en peau blanche de veau marin, avec l'empeigne de cuir teinte en rouge et bordée comme l'habit, et la tige aussi en cuir sans poil, ou en peau teinte de veau marin. Cette chaussure est si magnifique pour le pays, que celui qui la porte passe pour être amoureux. Leurs bas sont faits en peau de chien qu'ils appellent *schiaia*; mais en général ils enveloppent leurs pieds avec de l'herbe dite *tonschicht*, qui les garantit du froid autant que la peau de schiaia.

Bonnets.

Leurs bonnets ressemblent à ceux des Yakuts; mais Steller rapporte que les Kamtschadales portaient autrefois des bonnets ronds, sans pointe, faits de plume ou de peaux, comme les anciens bonnets des femmes Russes. En été ils se font une espèce de chapeau avec de l'écorce de bouleau, et se l'attachent ordinairement derrière la tête. Les femmes portaient la perruque, qu'elles regardaient comme leur plus bel ornement; et elles y attachaient tant

Coiffure des femmes.

de prix, au dire du même voyageur, que beaucoup d'entre elles refusèrent d'embrasser le Christianisme, parce qu'il leur fallait le quitter pour recevoir le baptême, et que celles qui avaient les cheveux naturellement frisés, se trouvaient dans la nécessité de les couper. Les filles partageaient leurs cheveux en petites tresses, et les oignaient avec de l'huile de veau marin pour les rendre luisans. Mais tout cela est maintenant changé : les femme et les filles s'habillent toutes à la manière des femmes Russes; elles portent des corsets, des jupes, des chemises à manches, des coiffures très-hautes, des bonnets, des rubans et se mettent du fard. Les vieilles seules suivent encore les anciens usages.

Ostrog, *ou habitations des Kamtchadales.*

Les Cosaques donnent le nom d'*ostrog* à une habitation composée d'un ou de plusieurs *jurtes* et *balognes*, qui sont des espèces de cabanes appelées *atinum* par les Kamtschadales. Voici comment ils les construisent. Ils font un trou en terre d'environ deux arschines (1) de profondeur, sur une longueur et une largeur proportionnées au nombre des personnes qui doivent l'habiter; ils plantent au milieu de ce trou quatre pieux sur lesquels ils placent de grosses traverses pour soutenir le toit, laissant au milieu une ouverture carrée, qui leur sert de fenêtre, de porte et de cheminée; ils ont soin de tenir deux des côtés plus longs, et entre les pieux de ces côtés ils établissent ordinairement leur foyer, au dessus duquel ils font une ouverture où mettent un tube, pour que l'air en s'y introduisant puisse chasser la fumée hors de la cheminée. Ils disposent sur les côtés de larges bancs, et mettent en face du foyer, les passes, les auges et autres ustensiles dans lesquels ils se font à manger pour eux et pour les chiens. Les Kamtchadales du nord ont dans leur *jurte* deux idoles; l'une appelée Khantaï et l'autre *Ajuschiak*. La première, semblable à une sirène, a la figure d'un homme depuis la tête jusqu'à la poitrine, et le reste du corps se termine en queue de poisson : sa place est ordinairement près du foyer. Ils en fabriquent une nouvelle tous les ans, au jour de la purification de leurs péchés, et la placent à côté de l'ancienne, de sorte que le nombre de toutes ces idoles indique depuis combien d'années est bâti leur *jurte*. La seconde idole consiste en une petite colonne dont l'extrémité à la forme d'une tête humaine : c'est elle qui pré-

(1) L'arschine est égale à 26 pouces, 6 lignes et 3 dixième du pied de Paris.


G. Gallina f.

side aux ustensiles de l'habitation, et qui en est regardée comme le Dieu tutélaire contre les esprits malfesans: c'est pourquoi les Kamtschadales lui offrent chaque jour à manger, et lui frottent de graisse le visage et toute la tête. Les Kamtschadales du midi ont la même idole, qu'ils appellent *Ajulunatch*; mais au lieu de l'idole Khantaï ils ont des perches dont les bouts représentent des têtes d'hommes, et ces idoles se nomment *Urilidatch*.

Les Kamtschadales descendent dans leur *jurte* par le moyen d'une échelle portative. Voy. la planche 41. Ils habitent ces cabanes depuis l'automne jusqu'au printems, époque à laquelle ils passent dans les balaganes qui leur servent de maisons et de magasins pour l'été: elles sont faites comme on le voit à la même planche. Les *ostrogs* un peu considérables sont entourés de balaganes, et offrent de loin une perspective agréable: chaque ostrog a l'air d'une petite ville, et les balaganes ressemblent à des tours. Les Kamtschadales du midi qui vivent le long de la mer de Pengina construisent ordinairement leurs ostrogs dans les bois et dans des lieux fortifiés par la nature: ceux qui habitent les bords de la mer orientale les bâtissent sur le rivage.

Meubles et ustensiles.

Les Kamtschadales n'ont pour tout ameublement que des tasses, des auges, des paniers, des corbeilles faites d'écorce de bouleau, des canots et des slites. Avant l'arrivée des Russes, ils se servaient d'os et de pierres au lieu de métaux, et s'en fesaient des couteaux, des piques, des flèches et des hâches: c'était avec ces outils qu'ils creusaient leurs canots et fabriquaient leurs vases, non sans beaucoup de tems et de peines. Leurs couteaux sont encore aujourd'hui d'un cristal de roc verdâtre; il sont pointus avec un manche de bois: leurs flèches et leurs piques sont armées du même cristal. Pour avoir du feu ils prennent une planche bien sèche et percée de plusieurs trous, dans un desquels ils font tourner rapidement un bâton rond et sec jusqu'à ce qu'il s'allume; ils se servent pour amadou d'une herbe sèche et bien broyée, qu'ils appellent *tokschitch*. Voy. la fig. 39.

Leurs occupations.

En été les hommes vont à la pêche, font sécher leur poisson et le portent à la maison. Les femmes aident leurs maris, et emploient le reste du tems à ramasser des herbes, des racines, des baies et de petits fruits qui leur servent de nourriture et de médicamens. En automne les hommes vont à la chasse des cignes, des oies, des canards etc.; ils dressent leurs chiens à traîner leurs far-

deaux, et préparent le bois pour faire les slites et autres ouvrages. Les femmes s'occupent dans cette saison à cueillir des orties, à les faire rouir, les depouiller de leur écorce, et les serrer sous leurs balaganes. Elles vont encore dans les champs couverts de mousse chercher les tanières des rats pour en enlever les racines que ces animaux y ont amassées. L'hyver, les hommes vont à la chasse des zibelines et des renards; ils font des rets, et transportent sur leurs slites à leurs *jurtes* le bois et autres provisions, qu'ils ont laissés en automne dans leurs balaganes. Les femmes préparent le fil pour faire les rets, et changent ce qu'elles en font au delà de leurs besoins pour des aiguilles, de la soie, des couteaux et autres bagatelles. Au printems les hommes font leur principale occupation de la pêche d'un certain poisson appelé *vachnia* (1), qui se trouve alors en quantité dans les golfes et dans les baies : quelques-uns vont jusqu'à la mer orientale et au Cap Lopatka pour prendre des castors marins. Les femmes s'empressent, dans cette saison, a recueillir dans les champs une espèce d'ail sauvage et autres herbes pour suppléer au manque de leurs provisions. Elles ont encore un autre soin qui leur est particulier, celui de préparer les peaux de rennes, de chiens, de vaux et castors marins, de les teindre et de les coudre, pour en faire des habits, des bas et des souliers.

Manière de voyager dans les slites tirées par des chiens.

Les chiens du Kamtschatka ne présentent aucune différence avec les nôtres; ils sont pour la plupart d'une taille moyenne, d'un poil bigarré, mais plus communément blancs-noir, et gris. Les Kamtschadales châtrent ceux qu'ils destinent à traîner leurs slites, et y en attèlent ordinairement quatre. Ces slites se composent de deux morceaux de bois recourbés : à cet effet on choisit un pied de bouleau qui ait cette forme, on le partage en deux, et on joint ensemble ces deux pièces à la distance de treize pouces l'une de l'autre par des traverses : on dresse sur ce premier chassis quatre épars dans un plan d'environ dix neuf pouces en carré, lesquels soutiennent un siége fait en petites pièces de bois ou en courroies, comme on peut le voir par la fig. 42 plus explicative à cet égard qu'une longue description. Les Kamtschadales se servent pour conduire leurs chiens d'un bâton recourbé, auquel sont attaché des grelots qu'ils sécouent lorsqu'ils veulent les faire aller plus vite;

(1) *Onos, Asinus Antiquorum*, espèce de merluche.

42



C. Gallina f.

pour s'arrêter ils plantent ce bâton dans la neige: veulent-ils aller à gauche? ils crient *uga* en frappant sur la neige ou la slite avec ce bâton; et pour aller à droite ils crient *kna kna* en posant en même tems un pied sur la neige pour retarder leur course par ce frottement. Quelquefois ils décorent ce bâton et la slite de courroies de diverses couleurs, et s'asseyent sur le côté droit de cette voiture les jambes pendantes: les femmes seules sont assises en dedans, et se font conduire par un guide. Lorsqu'il y a beaucoup de neige, on ne peut voyager avec les chiens, avant d'avoir fait battre la route: à cet effet un guide précède la slite ayant aux pieds des espèces de raquettes. Voy. la fig. ci-dessus. Le guide va devant, ouvre la route jusqu'à une certaine distance, et revient en arrière; ensuite il fait avancer les chiens, et continue ainsi à frayer le chemin jusqu'au lieu de l'arrivée. Mais cette manière de voyager est si lente et si pénible, qu'on peut à peine faire en un jour dix verstes, ou deux lieues et demie. Ces guides mettent encore aux pieds des patins ordinaires pour se faire issue; mais cet usage n'est pas très-fréquent.

Divertissemens des Kamtschadales.

Au Kamtschatka, les mariages, les grandes chasses et les pêches sont accompagnés de banquets splendides, où l'on fait pompe de manger avec avidité et de s'enivrer de mucomore. Les femmes, qui sont plus sobres en général, s'amusent à causer, à chanter et à danser. Steller parle longuement de diverses espèces de danses et de chants usités chez les Kamtschadales. Dix hommes et dix femmes, dit-il, vêtus de leurs plus beaux habits se rangent en cercle, et lèvent lentement et en mesure tantôt un pied et tantôt l'autre; il prononcent alternativement certains mots, de manière que quand la moitié des danseurs à achevé la dernière syllabe, l'autre moitiè commence la première: les mots dont il se servent dans cette danse sont tous pris de leur chasse et de leur pêche. Ils poussent de grands cris, et prennent à celà tant de plaisir, que quand ils ont une fois commencé ils ne finissent que lorsqu'ils sont hors d'haleine et épuisés. Les femmes ont une danse qui leur est particulière, et qui consiste à se mettre sur deux files en face l'une de l'autre, les mains appuyées sur le ventre: puis se levant sur la pointe des pieds, et se baissant tour à tour, elles remuent les épaules, sans bouger les mains, et sans sortir de leur place. Il est une autre danse où tous les hommes se cachent en différens endroits: un d'eux battans des mains sort tout-à-coup, se frappe la poitrine et les cuisses,

lève les mains en l'air, et fait des mouvemens extraordinaires: après celui-ci il en vient un second, un troisième et un quatrième qui répètent la même chose en fesant toujours un tour. Une autre danse encore usitée chez ce peuple est de s'accroupir sur les genoux, et de danser dans cette posture en tournant toujours, en frappant des mains, et en fesant des figures singulières: cette danse commence par un seul homme; les autres sortent d'un coin de la *jurte*, et vont danser successivement avec lui. Les Kamtschadales ont en outre une ancienne danse, qui leur est tout-à-fait particulière, et qu'ils exécutent de la manière suivante. Les femmes et les filles s'asseyent en rond: une d'elles se lève ensuite, et après avoir commencé à chanter une chanson, elle agite ses bras et tous ses membres avec une agilité surprenante. Ces femmes imitent si bien l'accent de divers animaux et des oiseaux, que la même voix fait entendre dans le même instant trois sons différens.

Le chant des Kamtschadales n'est pas désagréable: les femmes et les filles, qui composent ordinairement leurs chansons amoureuses ont pour la plupart la voix nette et délicate: cette nation parait aimer beaucoup la musique, et il est étonnant que ce goût ne lui ait pas fait inventer d'autre instrument, qu'une espèce de flûte ou de chalumeau, fait avec la tige de la plante qu'on appelle angélique, et qui est si mal construit, qu'on ne peut jouer aucun air dessus. Kracheninnikow a donné dans son histoire du Kamtschatka une chanson des habitans de ce pays avec l'air noté.

PETITE BUCHARIE, KALMOUKIE, MONGOLIE, ET MANTCHEOURIE.

La partie centrale de l'Asie, dont nous séparons le Tibet, forme cinq divisions géographiques, qui sont : la Mongolie ou le Mongolistan propre au nord de la Chine, et au midi d'Irkutsk; la Calmoukie ou Songarie à l'occident de la Mongolie, et au midi de Kolyvan; la Petite Bucharie ou Turkestan oriental au levant de la Grande Bucharie, et au nord de Cachemira; le Tangut ou pays des Eleuths de Koko-Nor, ou Calmouks orientaux, et enfin le désert de Kobi, avec les Oasis d'Aanul, Lop et autres situés au centre des quatre contrées précédentes. Nous allons donner la description de chacune d'elles, en commençant par celle qui est la plus voisine du Tibet et de la Tartarie indépendante.

Petite Bucharie.

Le pays improprement appelé Petite Bucharie s'étend, sur la carte de Danville, depuis le 34 jusqu'au 43 degré de latitude, et depuis le 73 jusqu'au 87 degré de longitude à l'est de Paris; mais le major Rennel a prouvé que les frontières occidentales s'avancent jusqu'au 67 degré de longitude. Ce qu'il y a de certain, c'est que les villes de Cashgar, Karcand et Khoten doivent être situées plus au nord qu'elles ne le sont sur la carte de Danville. Ce pays, habité et gouverné depuis long-tems par des Tartares, et compris sous le nom de Turkestan, confine au nord et au levant avec la Calmoukie, au midi avec le petit Tibet et les parties inconnues du grand Tibet, et à l'occident avec la grande Bucharie dont il est séparé par les montagnes de Belour. Il est traversé de l'ouest à l'est par la Karcand, rivière qui se jette dans le lac Lop, où plusieurs autres rivières paraissent avoir leur embouchure. Le sol semble être uni dans l'intérieur, au moins on ne suppose pas qu'il y ait des montagnes; mais à l'occident et au nord il est entouré de monts et de plateaux élevés. On prétend qu'il renferme des mines d'or et d'argent, mais que les indigènes ni les Calmouks ne savent point exploiter, et qu'ils se contentent de ramasser la poussière de ces métaux, que les torrens charrient en quantité dans leur lit.

Situation.

Fleuves. Terrein.

Province de Cashgar.

La province de Cashgar a, selon Marc Polo, une étendue de cinq jours de chemin ; elle est couverte de villes, de chateaux et de belles campagnes qui abondent en fruits et en raisin : on y cultive le coton, le lin et le chanvre. Les Chinois qui en firent la conquête en 1759 ont écrit, que le sol en est maigre ; que ses habitans sont avares et menent une vie chétive, et qu'on y compte 60 milles familles, 17 villes, et 1600 villages ou hameaux. Mais il est probable qu'ils ont entendu parler de toute la Bucharie qui porte le nom de royaume de Cashgar, et non de cette seule province. La ville du même nom, qui était autrefois la résidence des Khans de la Bucharie orientale, a une population de 2,600 familles, et est bâtie en pierres cuites.

Provinces de Yarcand Koton, Karea et Poyen.

La province de Yarcand située au levant de Cashgar est fertile en coton, et en tout ce qui est nécessaire à la vie. Ses habitans sont, au dire de Marc Polo, d'habiles ouvriers, mais ils ont pour la plupart les jambes enflées et des goîtres, ce qui provient de la qualité des eaux qu'ils boivent. La ville de Yarcand, qui est au bord de la rivière du même nom, passe, dans l'opinion de quelques-uns, pour être la capitale de la Bucharie actuelle. La province de Koten ou Kotan se trouve au sud-est de la précédente ; son étendue, selon Marc Polo, est de huit jours de chemin : on y cultive le lin, le coton, le chanvre, le blé et la vigne ; ses habitans sont industrieux et propres à la guerre. Karex ou Kerea, qu'on place à l'est de Koten, n'est ni le Carians, ni le Karit de Marc Polo, que nous trouvons au nord du Tibet et dans l'empire des Birmans. Cette province appartient probablement à la petite Bucharie ; mais cela est moins certain pour les deux provinces ou régions dont nous allons parler. « Au sud-est de Koten, dit Marc Polo, est située la province de Poyen, qui renferme beaucoup de villes et de châteaux. Sa capitale est traversée par une rivière qui roule des pierres précieuses, telles que le jaspe et la chalcédoine ; elle produit beaucoup de soie ». D'Anville et Forster regardent ce pays comme un Oasis voisin de la petite Bucharie. Toutes ces provinces, continue Marc Polo, font partie du Grand Turkestan : la première ville est Ciarchian ou Ciartiam ; après cinq jours de chemin à partir de cette ville, toujours dans un terrein sablonneux, parsemé de source d'eaux douces et amères, on arrive au commencement du grand désert, où se trouve une ville appelée Iob ou Lop entre l'est et le nord-est. On peut voir ce que dit Malte-Brun

de ces pays, mais on n'en obtiendra pas pour cela des notions plus précises.

Manière de vivre dans le XIII siècle.

Le Turkestan oriental, qui était autrefois une belle et riche contrée, avait été, du tems de Marc Polo, dévasté par les Tartares, et se trouvait encore exposé à leurs incursions. Ses habitans avaient des troupeaux; et après la moisson, chacun d'eux s'empressait de cacher son grain dans le sable, ou plutôt dans une caverne connue de lui seul: car les sables mobiles des deserts ne tardaient pas à l'ensevelir entièrement. Dans la crainte où ils étaient sans cesse d'être dépouillés, ils ne gardaient à la maison que ce qui leur était nécessaire pour leur subsistance pendant un mois.

Origine et usages des habitans.

L'origine et les usages des Buchariens nous sont peu connus: la population de ce pays, malgré le mélange de quelques Calmouks, est principalement composée d'indigènes auxquels on veut donner une teinte olivâtre, ce qui n'empêche pas que plusieurs d'entre eux n'aient de belles formes: ils parlent le Zagatai, qui est un Turc mêlé de mots Persans. Les Tartares, dit Bentinck, donnent ici comme dans la grande Bucharie, le nom de tadjik ou tributaires aux bourgeois. Ces tadjik ne prennent jamais les armes, ce qui les rend méprisables aux yeux des Tartares, qui perçoivent un tribut régulier sur chaque ville. C'est ainsi que les Missionnaires de la Chine distinguent les Buchariens des Tartares. Mais peut-être faut-il entendre ici par Tartares les Calmouks qui ont conquis le pays, et alors les Buchariens seraient de vrais Tartares ou Turcs.

Leur manière de se vêtir.

L'habillement des hommes ne descend pas au dessous du mollet, et ils le serrent avec une ceinture comme les Polonais. Celui des femmes est le même, et elles ont des pendans d'oreille comme celles du Tibet: leurs cheveux sont partagés en longues tresses ornées de rubans, et elles se teignent les ongles en rouge. Les deux sexes portent de longs caleçons et des brodequins de cuir de Russie, et leur coiffure ressemble à celle des Turcs. Leurs maisons sont ordinairement en pierre, et offrent dans leur intérieur quelques meubles de la Chine. Le thé est la boisson ordinaire de ce peuple, on le prend avec du lait, du beurre et du sel comme dans les autres pays de l'Asie centrale. Les femmes s'y vendent et s'y achètent, ensorte que la beauté dans les jeunes filles est un moyen de fortune pour leurs pères.

LA CALMOUKIE.

On a tant parlé en Italie des Calmouks qui fesaient partie de l'armée Russe qu'on y vit paraître vers la fin du dix huitième siècle, sous le commandement du général Souwarow, que nos lecteurs liront sans doute avec un intérêt particulier la description que nous allons faire des mœurs et des usages de ce peuple, en suivant particulièrement celle que nous en a laissée Pallas, qui est un peu plus étendue que toutes les autres relations qu'il nous a données sur les autres habitans des provinces lointaines de la Russie Asiatique.

Calmouks race Mongolle distincte des Tartares.

La plupart des historiens, qui n'ont pas compris tous les peuples nomades de l'Asie sous la dénomination générale de Tartares, rangent à juste titre dans la classe des peuples de race Mongolle les Calmouks et les Buriettes, comme ayant les plus grands rapports de langage, de mœurs et de physionomie avec les Mongols. D'ailleurs il n'existe parmi eux aucune tradition de leur identité avec les Tartares; et le nom de *Tatar*, auquel ils donnent la signification de *voleur pubblic* ou *brigand*, est pour eux une injure. Ajoutons à cela que les contrées voisines des monts Altaï, et surtout celles qui occupent la partie méridionale de ces monts, ont été de tems immémorial le berceau et le siége de la domination Mongolle. Les lacs, les fleuves, les montagnes y conservent encore aujourd'hui les noms que ces peuples leur donnèrent anciennement.

Princes Mongols, et leurs diramations suivant Pallas.

Quoiqu'il en soit, il parait que la nation primitive dont nous parlons, se divisait dès son origine en deux branches; que les Princes de chacune d'elles changèrent en haine nationale les sentimens qui naissaient de l'opposition de leurs intérêts; et qu'en fomentant les divisions et les guerres entre elles, ils parvinrent à les tenir dans une discorde perpétuelle. Il appartenait au fameux Gengis-Khan de réunir ces deux branches, ce qui fut le principe de la puissance à laquelle il éleva tout-à-coup cette nation. Mais le siècle qui suivit celui de ses conquêtes vit s'écrouler l'empire formidable qu'il avait fondé: les anciennes querelles des Mongols se réveillèrent, et produisirent une scission non moins fatale que la précédente: les guerres qui en résultèrent n'eurent d'autre terme que la ruine des chefs qui les avaient excitées. Sous les premiers successeurs de Ku-

blai-Khàn, les Mongols proprement dits rentrèrent dans leur ancienne obscurité, et furent contraints de se soumettre à ces Chinois, qu'ils avaient autrefois subjugués eux mêmes. Ce sont donc eux qui forment la première branche de ce peuple, et les *Derben-Oeroet* forment l'autre. Ce dernier nom signifie les quatre alliés, et non les Calmouks en particulier, comme quelques-uns l'ont pensé; les Calmouks même n'y voient que la dénomination des principales souches des tribus appelées, *Oelvet*, *Koït*, *Tuemm* ou *Tumutuet* et *Barga Buriat*. Les *Oelvet* sont ceux qui, en Europe et dans l'Asie occidentale, sont désignés sous le nom de Calmouks. D'anciennes traditions portent à croire, qu'à une époque bien antérieure à Gengis-Khàn, une partie des *Oelvet* fit une expédition vers l'occident, et se perdit dans les environs du Caucase. Ceux qui restèrent dans leur patrie furent appelés par les Tartares leurs voisins *Kalimak*, qui veut dire *désunis*, ou nation restée en arrière. Ils ne dédaignèrent point ce nom, et le changèrent peut-être par l'effet de la simple prononciation en celui de *Kalmik*, quoique celui d'*Oelvet*, sous lequels ils se sont rendus formidables aux Chinois et aux Mongols, leur ait toujours été propre. Les *Koït* ont été presqu'entièrement détruits dans des guerres et des expéditions lointaines; on en trouve pourtant encore quelque restes confus parmi les Calmouks *Songars*, ou dispersés dans la Mongolie, le Tibet, et dans les villes de la Bucharie. Quant aux tribus des *Tuemm*, les Calmouks en ignorent actuellement l'existence: cependant d'après certaines relations qui paraissent dignes de foi, il y a dans le grand désert une nombreuse tribu Mongolle appelée *Tumout*, et qui habite entre la rivière Naun et la muraille de la Chine. Les *Barga-Buriats*, appelés *Bratsksi* par les Russes, ont cherché un asile dans les montagnes voisines du lac Baikal sous le règne de Gengis-Khàn, et ne sont plus sortis de cette retraite.

Les Mongols proprement dits, sous le nom desquels on entend tout ce qui est resté de puissance Mongolle, après la révolution qui leur fit perdre l'empire de la Chine en 1368, sont pour la plupart sujets aux Chinois, qui furent autrefois subjugués par eux. Après l'anéantissement de la puissance Songarienne, et le rétablissement de la paix dans la Mongolie, ce peuple s'étendit depuis les frontières de la Daourie Chinoise, et les rivières de Naun et de Scharamorin, jusqu'aux déserts de Sougar et de Taugut, de manière qu'il est très-difficile aujourd'hui d'établir une différence précise

entre les Mongols jaunes appelés *Scharra-Mongol*, qui vivent depuis long-tems sous la domination Chinoise, et les *Mongols-Kalkas*, qui étaient à la même époque sous la puissance de Khàns indépendans de la famille de Gengis. En vertu du dernier traité de confins conclu entre les Russes et les Chinois, une partie de ces Mongols est passée avec les Buriats du nord sous la domination de la Russie.

Les *Oelvet* ou Calmouks prétendent avoir occupé autrefois le pays situé entre le *Koko-Noow* ou *lac azuré*, et le Tibet. Ils sont partagès, au moins depuis la dissolution de la puissance Mongolle, en quatre branches principales, qui forment un peuple nombreux. Ces branches ou grandes tribus sont les *Koscottes*, les *Darbets*, les *Songars*, et les *Torgots*. Chacune de ces tribus a été soumise de tout tems à un Prince particulier, depuis leur séparation d'avec les Mongols.

Description de la Calmoukie : sa situation et son extension.

Le pays des Calmouks, dit Malte Brun, a pour confins la Chine au levant et la Tartarie au couchant; il touche à la Sibérie au nord, et se confond avec le Tibet au midi: sa surface peut égaler celle de l'Espagne, de la France et de l'Italie ensemble: les latitudes sont aussi les mêmes; mais quelle différence de climat, d'usages et de productions!

Kankaragai, Tsahan-Tala, Ringui-Talas.

Nous ne connaissons qu'imparfaitement les provinces, ou pour mieux dire les déserts et les Oasis qui occupent cette vaste contrée. Celle que D'Anville désigne sous le nom de Kankaragai est un sol élevé où nait l'Irtich : c'est peut-être un des climats les plus rudes de l'ancien continent, quoique sa latitude ne soit pas plus au nord que celle de Paris. Le mont Bogdo et autres environnans sont couverts de neiges éternelles. Le Tsahan-Tala ou plaine blanche, est un des plus hauts plateaux du monde, et l'on peut en dire autant des environs du lac Zaizan. Il parait que dans les monts Bogdo se trouve le Ringui-Talas de Marc Polo, pays qui produisait de l'acier et de l'asbeste, à seize journées de distance de la province d'Hamil.

Songarie.

La contrée qui porte proprement le nom de Songarie est un bassin, ou plateau concave borné au nord par les monts Ulug ou Ulutag, et au midi par la chaîne des monts Alak. On y trouve des lacs les uns derrière les autres: celui de Palcati est le dernier et le plus grand de tous.

Lac Palcati.

L'Ili, rivière dont plusieurs torrens grossissent le cours, se jette dans ce lac qui n'a aucune issue. L'abondance des paturages avait déterminé les Songars à établir sur les

rives de l'Ili le siége de leur puissance; et c'est pour cela, dit Pallas, que les Chinois, en parlant des Songars, leur donnent encore aujourd'hui le nom d'*Ilis*. Leur Khân résidait dans un lieu appelé Harcash, où il avait de nombreux haras et des troupeaux immenses de moutons à grosse queue. On voyait sur les bords de cette rivière deux monastères, qui, par leur étendue, leur magnificence et leur population, pouvaient se comparer à deux villes considérables, et où les prêtres de la religion de Lama fesaient leur résidence. Ce pays est probablement l'Organum du voyageur Rubruquis, et l'Irgone-Kond d'Abulgazi. Les montagnes au midi de la Songarie comprenaient, selon D'Anville, les anciens établissemens des Oigures ou Igures, ancêtres des Hongrois. Le canton de Turfan est situé sur le penchant du plateau d'Oigur, au nord du lac Lop. Turfan est une ville importante, que fréquentent les marchands qui vont de la Perse en Chine. La ville de Lop, dont parle Marc Polo, se trouvait sur la rivière Yarkan un peu au dessus de son embouchure dans le lac Lop. Les voyageurs qui vont de la Bucharie en Chine s'y arrêtent pour se préparer à passer le grand désert.

Pays des Oigures.

Villes de Turfan et de Lop.

Le Tangut.

Après avoir traversé les plaines de sable et de sel du grand désert de Cobi, on entre dans le pays où existait au douzième siècle le puissant empire de Tangut, qui vraisemblablement s'étendait sur la partie nord-ouest de la Chine, sur le pays des Sifans, et peut-être même jusques sur le Tibet en tout ou en partie. Marc Polo en parle très-au-long: il parait que la ville de Campiù, qu'il indique comme la capitale du Tangut, est le Kant-Scheu des Chinois, et que celle de Singai n'est autre chose que Sigan. Les modernes désignent le Tangut sous le nom de Kokonor ou Hohonor, ou comme on lit dans Pallas Koko-Noov, qui est le Zin-Chiay de la géographie des Chinois. Les confins du Tangut et du Tibet sont encore enveloppés d'un voile impénétrable. Le Socor ou Sucor de Marc Polo, où croissait la rhubarbe, semble être le Suc dans la carte du Tibet faite par les Missionnaires. Non loin de là s'étend le canton des Sères. Quelques marchands Bucharieus, qui portaient de la rhubarbe à Kiachta, dirent à Pallas, « qu'une ville appelée Selin (peut-être Serin) est située au sud-ouest du lac Hohonor, sur une rivière qui se jette dans le Hoangho: tout le pays est hérissé de montagnes arides, et la rhubarbe y croît dans les fentes des rochers et dans les lieux humides. Le pays habité par les Sifans, qui parlent la langue Tibétaine, se trouve dans

Campiù.

Sucor.

Ville de Selin.

Pays des Sifans.

l'angle, où la Chine, le Tangut et le Tibet se touchent: on lui donne le nom de Tofan, et c'était autrefois un puissant empire, dont la grandeur s'écroula dans le neuvième siècle de l'ère vulgaire. Les Sifans noirs qui habitent sur le Hoango ou Hara-Moren, qui veut dire fleuve noir, sont moins civilisés que les Sifans jaunes, qui ont leur séjour sur les rives de l'Yant-Schiang ou fleuve jaune. Les chevaux de ce pays sont petits, mais fort estimés pour leur courage et leur force.

Chevaux, moutons etc. de la Calmoukie

Les chevaux de la Calmoukie, quoique, généralement parlant, un peu plus petits que ceux des Kirges, sont hauts de taille, agiles, ni beaux ni laids, mais mauvais pour le trait, parce qu'ils sont à la fois trop faibles et trop ardens; ils sont néanmoins plus vîtes à la course que ceux d'aucune autre race, et ne connaissent d'autre fourrage que celui qu'ils trouvent dans les landes où on les laisse paître toute l'année; c'est pourquoi on peut les conduire partout où l'on veut, sans avoir besoin de s'inquiéter pour leur nourriture, comme les chevaux des Kirges et des Baschirs. Les moutons des Calmouks ont, comme ceux des Kirges, la queue grosse et pleine de graisse; ils sont néanmoins plus petits; et dans la race Calmouke, on trouve moins de moutons avec les cornes que dans celle des Kirges. Les Calmouks ont dans leurs troupeaux des chèvres qui ont les oreilles pendantes, les cuisses garnies d'un poil long, et sont tachetées de diverses couleurs; plusieurs sont sans cornes. Ce peuple a peu de bétail et de chameaux.

Caractères physiques des Calmouks.

Si l'on voulait s'en tenir aux relations que nous en ont données divers voyageurs, on croirait que les Calmouks ont une figure hideuse et dégoûtante. Nous allons rapporter ce que dit Pallas de leur constitution physique, et nos lecteurs pourront d'après cela s'en former une idée précise.

Les Calmouks sont en général d'une taille moyenne, et l'habitude où l'on est de laisser à la nature le soin de leur enfance, fait qu'ils sont dispos et bien proportionnés. Ils ont la peau azzez blanche, surtout les enfans; mais accoutumés de bonne heure à courir nus au soleil, à dormir sur la terre en été, ne gardant que leurs caleçons, et toujours plongés dans la fumée dont sont remplies leurs cabanes de feutre, ils prennent bientôt un teint de couleur d'un jaune brun. Les femmes qui usent d'un peu plus de précautions, sont moins brunes. Les traits caractéristiques des visages Calmouks sont des yeux, dont l'angle disposé obliquement et descen-

dant vers le nez, est peu ouvert et charnu; des sourcils noirs, peu velus et bien arqués; une conformation particulière de nez, qui est pour l'ordinaire écrasé et parait se perdre tout-à-fait vers le front; les pommettes des joues proéminentes; la tête et la figure rondes. Ils ont la paupière très-brune, les lèvres grosses et charnues, le menton court et les dents blanches, qu'ils conservent dans cet état jusques dans leur vieillesse. Leurs oreilles sont généralement d'une grosseur énorme; et l'habitude où ils sont d'enfoncer leur bonnet sur la tête, contribue peut-être à les en détacher d'une manière aussi extraordinaire. Les Calmouks naissent tous avec les cheveux noirs, et cette règle paraît ne pas avoir d'exception: ils ont la barbe très-épaisse, et ne laissent croître pourtant que les moustaches avec une petite touffe de barbe sous la lèvre inférieure: il n'y a que les vieillards et les prêtres qui gardent la barbe avec les moustaches: quant aux autres poils du corps ils se les arrachent soigneusement. Le Calmouk est doué d'une finesse d'odorat, de vue et d'ouie, dont un Européen ne peut pas même se former l'idée: il sent l'odeur de la fumée d'un camp, entend le trot d'un cheval, et distingue dans ses vastes plaines le plus petit objet à une distance prodigieuse. Il est exercé, ainsi que les Kirges et les Russes des déserts, à reconnaître au premier coup d'œil une trace quelconque.

Constitution politique des Calmouks.

L'orgueilleuse ignorance des Européens, dit Malte-Brun, en parlant de la Calmoukie, regarde les peuples libres de l'Asie comme des sauvages, sans mœurs et sans lois; mais en réalité les Kanats Asiatiques semblent être ce qu'étaient parmi nous les états féodaux du moyen âge. On distingue trois ordres de Calmouks, qui sont: la noblesse, dont les membres s'appellent Os blancs; le peuple composé des esclaves appelés Os noirs; et le clergé composé d'hommes libres, qui descendent de l'un et l'autre. Les femmes nobles s'appellent Chair-blanche, et celles du peuple Chair-noire.

Trois ordres divers de Calmouks.

Toute la nation est divisée sous le commandement de quelques petits Princes, qui se font donner le titre de Noïon, et qui peu-à-peu n'obéissent plus à leur Khàn ou Prince en chef. La horde commandée par un Noïon s'appelle Ulus, et se divise en Aimaks, campés près l'un de l'autre: chaque Aimak est sous les or-

Princes Calmouks etc.

dres d'un noble appelé Saïssang. L'Aimak se divise, par rapport aux paturages, en plusieurs compagnies de dix ou douze tentes chacune; et ces compagnies se nomment Chatun, qui veut dire chaudière, pour indiquer que cette compagnie doit manger à la même chaudière. Chaque Chatun a son chef qui dépend du Saïssang, comme le Saïssang dépend du Noïon. Le Chatun lève tous les ans la dixme sur le bétail de ses sujets; il a le droit de leur infliger telle peine corporelle qu'il juge à propos, de leur faire couper le nez, les oreilles, ou une main, lorsqu'ils ont commis quelque délit; mais il n'ose faire mourir personne, du moins en public. Les Noïons s'arrogent quelquefois ce pouvoir en secret, quand ils veulent se débarasser d'une personne qui leur est contraire. Les hordes se partagent ordinairement entre elles les enfans des Noïons, à moins que le père n'en dispose autrement, ou que quelqu'un de ses enfans ne soit prêtre. Le Khàn est souverain des hordes: les gens de distinction qui composent la cour du Khàn ou des premiers Princes portent tous le nom Taïsscha.

Lois des Calmouks.

Les Calmouks tiennent de leurs anciens Princes des lois qui sont vraiment admirables; elles sont écrites en caractères Mongols, dont les Calmouks font usage dans toutes les affaires publiques et particulières. Le recueil de ces lois fut approuvé et confirmé il y a plus de deux cents ans, sous le Khàn Caldan, par quarante quatre Princes Mongols et Oïroétes, en présence de trois Kutuktu on Pontifes. Les peines décernées par ces lois pour tous les délits consistent en amendes et en confiscations de biens: les plus grâves sont corporelles, mais elles n'emportent jamais la privation de la vie. Les Princes sont sujets aux lois et aux réglemens comme le peuple. Voici un aperçu de ces lois. Le premier article regarde les trahisons et les hostilités, que les hordes et les Princes peuvent commettre les uns contre les autres. La loi condamne le transgresseur à perdre tout ce qu'il possède, ou au moins à de grosses amendes proportionnées à la richesse des Princes. Cet article concerne aussi ceux qui ne se rendent point a l'armée, lorsqu'il s'agit d'une guerre publique ou nationale. Une autre loi condamne tout chef ou simple soldat coupable de lâcheté, ou de s'être mal conduit dans une affaire, à une forte amende proportionnée à sa fortune. On lui ôte en outre ses armes, et on le promène dans le camp habillé en femme. Les peines contre l'homicide ne sont pas corporelles: tout spectateur indifférent d'une rixe est mis à

Peines pour la trahison des Princes, et la lâcheté des Soldats.

Peines contre l'homicide.

l'amende d'un cheval, si l'un des deux individus qui se battaient est resté mort. Un Calmouk qui en tue un autre en dispute, ou qui est l'aggresseur, est condamné à prendre chez lui la femme et les enfans du défunt, et à pourvoir à leur entretien. Il y a aussi des amendes pour quiconque a cassé une dent, coupé une oreille, ou un doigt, fait quelque blessure, ou commis quelqu'outrage sur la personne. Le délit le plus sévèrement puni est le vol : la loi condamne le voleur, non seulement à la restitution de la chose volée, et à donner un certain nombre d'animaux, mais encore à avoir un doigt coupé, lors même que cette chose n'est que de peu de valeur. Le coupable peut cependant se racheter de cette dernière peine en donnant cinq têtes de gros bétail. Enfin l'animadversion et la sévérité des lois contre ce délit sont telles, qu'elles punissent d'une amende le vol même d'une aiguille ou d'un peu de fil. Galdan-Khàn a ajouté à ce recueil de lois un article qui porte, que celui qui a l'inspection d'un Aimak, ou de cent tentes, est responsable des vols commis par ceux qui sont sous ses ordres ; et si les chefs du Catun ne dénoncent pas en bonne forme un coupable, ils sont condamnés à avoir la main coupée : le simple Calmouk qui ne dénonce pas un vol dont il a connaissance est mis aux fers. Celui qui est convaincu de vol pour la troisième fois, est condamné à perdre tous ses biens. Les amendes qui ont été perçues des delinquans sont partagées entre le noïon, les prêtres et le dénonciateur.

Peines contre l'homicide.

Punition du vol.

Il existe une loi portant qu'une fille ne peut pas se marier avant d'avoir quatorze ans, ni après qu'elle en a accompli vingt. Il en est une autre qui prescrit que, par quarante tentes, quatre hommes au moins doivent se marier tous les ans, et le trésor public fournit à chacun d'eux dix têtes de bétail pour l'achat de l'épouse. La dot qu'ils reçoivent consiste en quelques vétemens de peu de valeur.

Lois concernant le mariage.

Les Calmouks ont des formules particulières pour le serment. Ils le prêtent ordinairement, en portant à leur bouche la gueule du canon de leur fusil, et en la baisant : à défaut de fusil ils prennent une flèche, et après l'avoir touchée avec la langue, ils en appuyent la pointe sur leur front. L'épreuve du feu est en usage dans les cas grâves. On fait rougir à cet effet une hâche ou un morceau de fer quelconque, et l'accusé doit le porter l'espace de quelques toises sur la pointe de ses doigts, pour être déclaré innocent. Il est des Calmouks si habiles à faire passer ce fer ardent d'un doigt

Formules du serment.

Epreuve du feu.

à l'autre, qu'ils n'en sont nullement offensés : ce qui est regardé comme la plus grande preuve de leur innocence.

Milice. On doit considérer les Calmouks comme des militaires armés pour la défense de leurs biens et de leurs familles. Une lance, un arc et quelques flèches sont les armes dont ils se servent ordinairement. Leurs arcs sont faits de diverses espèces de bois, mais particulièrement d'érable : il en est aussi de corne, et ce sont les plus chers. Les flèches sont de diverses sortes : les unes sont tout en bois, courtes, et ne servent que contre de petits animaux et contre les oiseaux ; d'autres sont garnies d'un fer étroit, et malgré cela très-légères ; il en est où ce fer a la forme d'un ciseau : celles dont on fait usage à la guerre sont grandes et armées d'un fer aigu. Ces flèches sont toutes garnies de trois ou quatre rangées de plumes d'aigle prises à la queue, parce que celles des ailes imprimeraient une fausse direction : chaque espèce de flèche occupe dans le carquois un lieu à part : ce carquois est suspendu à la droite de la selle du cheval, et l'arc à gauche. Les Calmouks riches préfèrent les armes à feu. Un Calmouk bien armé doit avoir une cuirasse, composée de petits anneaux de fer et d'acier en forme de reseau, comme la portent les orientaux ; cette arme s'obtient des Turcomans par voie d'échange : il y en a aussi en Perse dont le prix est de cinquante chevaux et plus chacune, les communes ne se payent que sept à huit chevaux. L'armement complet d'un Calmouk se compose d'un casque rond garni d'un réseau en annaux de fer, qui retombe en avant sur les sourcils, et couvre en arrière le cou et les épaules : le corps est enveloppé d'une jaque de maille, avec les manches de même qui arrivent jusqu'au poignet, et se terminent par une pointe qui couvre la main et est fixée entre les doigts : le dessous du bras est garni d'une plaque d'acier, qui prend au coude et va jusqu'au poignet où elle est attachée par une boucle : cette plaque sert à parer les coups du sabre dans la mêlée.

Religion Les Lamisme est la religion des Calmouks, et de toutes les nations Mongolles, Mantchoues et Tibetaines. Nous avons exposé à l'article du Tibet les opinions concernant l'origine de cette religion, et nous en avons parlé assez longuement pour donner à nos lecteurs une idée précise du Dalaï-Lama, et de toute la hiérarchie sacerdotale de ce pays. Nous nous bornerons donc maintenant à rapporter quelques particularités de la religion des Calmouks, qui sont, plus qu'aucun autre peuple, esclaves de leurs prêtres ; et nous com-


43
1
2
3
4
6
5
D.H. Bonatti fec.

mencerons par donner quelques notions sur leurs Burcans ou divinités, sans entrer pourtant dans l'examen de leurs dogmes absurdes sur l'état passé et futur du monde et des hommes; les lecteurs qui désireraient s'en instruire pourront consulter l'ouvrage de Pallas, qui est entré dans beaucoup de détails sur cette matière.

Après avoir habité pendant long tems sur la terre, les Burcans l'abandonnèrent pour monter au ciel. La simple énumération de leurs noms et de leurs gestes remplirait de gros volumes, tant le nombre en est considérable. Leur histoire est d'ailleurs si obscure, et les prêtres qui la racontent sont tellement ignorans, qu'il est impossibile de lier les faits ensemble, sans traduire les livres religieux où il est parlé de ces sortes de divinités. Le fait est que ces Burcans furent de saints hommes, ou plutôt des fourbes adroits, qui donnèrent à entendre au peuple d'être passés par tous les degrés de la vivification, et d'avoir fini par renaître à une autre vie. D'autres ne sont que des figures imaginaires, ou des idole monstrueuses et burlesques, prises des religions les plus antiques, et peut-être représentées sous de pareilles formes pour en imposer à l'ignorance, ou en faire l'emblême de quelqu'opération de la nature, ou de quelque précepte de morale. Les Calmouks croient que tout ce qui arrive de bien ou de mal dans le monde est un effet de la volonté des Burcans, ou des bons et mauvais esprits aériens. Nos lecteurs verront sans doute avec plaisir les figures sous lesquelles sont représentés quelques-uns des principaux Burcans Le n.° 1 de la planche 43 offre l'image de *Maïndarin*, qui peut être pris pour l'emblême de la sagesse et de la force, si ses trois têtes et ses dix bras peuvent être susceptibles de quelque signification. *Abida*, fig. 2, pourrait être celui de la providence, arbitre des destinées humaines, qui médite profondément sur l'usage qu'il doit faire de la liqueur béatifique contenue dans le vase d'or qu'il presse dans ses mains. La coupe que tient de la main gauche *Schiakii-Muni*, fig. 3, indique peut-être le sacrifice qu'il a fait lorsqu'il habitait le corps d'un lièvre: car ayant rencontré un homme mourant de faim, il eut la bonté de se laisser prendre. *Erlik-Khàn*, fig. 4, est le terrible Dieu de l'enfer, et l'inéxorable persécuteur des méchans. *Altan-Dschidakti* doit sûrement avoir mérité le rang divin dont sa couronne brillante rend témoignage, en récompense du dévouement héroique avec lequel il se sacrifia pour autrui, comme l'attestent les plaies qu'il portent sur son corps. On

Burcans.

voit enfin à la même planche le *Dalaï-Lama*, chef suprême et immortel de cette secte, et qui est mis lui même au rang des Burcans. Les Calmouks donnent à chacun de leurs Burcans des grades et des emplois différens; ils semblent pourtant, dit Pallas, mettre Abida au premier rang, quoique Schiakii-Muni soit pour la plupart d'entre eux la divinité la plus connue et la plus révérée, l'idole de ce Burcan étant celle qu'ils tiennent la plus communément chez eux.

Idoles des Calmouks représentées sous des figures de femme.

Une chose curieuse et digne de remarque, c'est que les idoles des Calmouks sont représentées presque toutes sous des figures de femme, qui ont les lobes des oreilles extrêmement longs et percés, à l'exception de celles du Dalaï-Lama. Les ornemens de ces idoles ressemblent beaucoup à ceux des idoles Indiennes. Presque toutes sont assises les jambes croisées, excepté celles qui ont plusieurs têtes et plusieurs bras, ainsi que le simulacre d'Erlik-Khàn, Dieu de l'enfer. Les Calmouks décorent la plupart de leurs idoles d'écharpes appelées *Orkindshi*, qui sont la marque distinctive de leurs prêtres; ils donnent même à quelques-unes une sonnette et un sceptre, que les prêtres tiennent également en main ou devant eux pendant qu'ils officient. Ils reconnaissent aussi deux sortes de divinités, bienfesantes et malfesantes, qu'il est aisé de distinguer à leurs formes.

Idoles de cuivre, d'argent, et peintes.

Pallas a trouvé une prodigieuse quantité de ces idoles, jetées en cuivre, vuides dans l'intérieur, dorées à feu, et d'un beau travail: il y en avait même quelques-unes en argent. Outre ces idoles, les Calmouks ont des images de leurs Burcans peintes sur des papiers de la Chine, ou sur des étoffes; ils ont aussi des idoles faites d'argile, peintes en rouge, ou dorées en feuilles,

Dogmes du Lamisme.

Malgré ses allégories bizarres et inintelligibles, le Lamisme, comme toutes les religions les plus extravagantes et les plus barbares, tend à établir les préceptes d'une bonne morale parmi les hommes qui le professent. C'est ce qu'on voit clairement dans l'exposition que fait Pallas des opinions et de la croyance des Calmouks sur l'existence de l'âme après la mort, sur les récompenses dues aux bons, et sur l'enfer réservé aux méchans.

Enfer et peines pour les méchans.

Ceux qui ont été les auteurs de querelles et de meurtres entre parens et amis nagent dans une mer de sang: la peine de ceux qui ont méprisé le clergé, est de se traîner par terre privés de jambes: ceux qui ont négligé de subvenir aux besoins des prêtres pour leur subsistance et leur vêtement, sont condamnés à étendre sans cesse les

mains vers une terre blanche et tenace avec le desir d'en tirer de quoi appaiser leur faim et leur soif; mais c'est en vain qu'ils y travaillent, et à force de remuer cette terre, leurs bras et leurs mains se sont décharnés jusqu'aux épaules, et ils finiraient par tomber en lambeaux, s'ils ne se reproduisaient pour recommencer à souffrir. Ceux qui ont brûlé des livres sacrés, ou qui ont affiché de l'orgueil pendant leur vie, sont jetés dans des chaudières bouillantes et pleines de serpens. Les riches qui n'ont pas fait l'aumône aux pauvres sont transformés en monstres, qui ont la tête et le corps gros comme une montagne, tandis que leur cou est aussi mince qu'un cheveu. Ailleurs, les démons font rôtir sans cesse à la broche ou sur le gril les damnés etc. La luxure est le seul péché auquel le Lamisme n'ait pas assigné une place en enfer. Les animaux qui ont commis quelque faute y ont aussi leur punition, qui est de manger et de boire sans jamais pouvoir se rassasier. Les peines de l'enfer n'ont qu'un tems déterminé, mais la durée de ce tems est presque éternelle. Il arrive quelquefois qu'un saint Lama passe après sa mort en enfer, et en délivre, au moyen de quelques prières Tungutes, une partie des ames, qu'il envoie dans le séjour des bienheureux; mais cette grâce ne peut s'étendre qu'à ceux qui n'ont pas péché contre le clergé ni contre les Burcans.

Les bons qui ont rempli dignement les devoirs de leur état, et su vaincre toutes leurs passions vont droit au ciel pour habiter le séjour délicieux des Burcans, où ils jouissent d'une tranquillité parfaite avec les ames des justes, et ne sont occupés qu'à servir Dieu jusqu'à l'époque de leur nouvelle vie. *Récompenses des bons.*

Les Calmouks regardent le Dalaï-Lama comme un Burcan qui habite ici bas; c'est pourquoi ils l'adorent, croyant que son âme ne fait que passer d'un corps humain dans un autre. Il est le chef suprême du clergé appelé Chubruk, de la hiérarchie duquel nous avons suffisamment parlé dans la description du Tibet. Les Torgots ont des vicaires du Dalaï-Lama pris dans l'ordre des Zordshi, qui est le plus élevé du clergé. Ces vicaires se nomment proprement Lamas, et leur habillement est le même que celui du Dalaï-Lama, avec cette seule différence qu'il a des manches: le bas clergé paye chaque année au Lama un tribut en chevaux et en chameaux. L'habillement des Zordshi est sans manches; ils ont cependant une banderolle rouge comme les Lamas, et vont comme eux sans caleçons, pour ne point souiller leurs mains par les attouchemens qu'exigent *Prêtres.*

les besoins corporels. Les simples prêtres appelés Gilongs vivent épars dans les hordes ; ils n'ont pour tout revenu que des dons qu'ils reçoivent du peuple, surtout les jours de fête et de prière : leur habillement ne diffère de celui du peuple, qu'en ce qu'ils ont la tête tout-à-fait rasée, et le bonnet sans gland. Ils sont néanmoins sujets au célibat ; mais lorsqu'ils sont en voyage ils jouissent du droit de partager le lit de leur hôte, ce qui fait qu'ils voyagent souvent. Le Gilong qu'on voit représenté sous la première figure à droite de la planche 44, est pris de l'ouvrage de Harding.

Fêtes.

Les Calmouks ont trois fêtes qu'ils célèbrent dans la joie et les amusemens. La première est au commencement de l'année, qu'ils appellent *jour blanc*, ou *premier jour du printems*, et arrive dans la première lune d'avril : la seconde, qui est moins solennelle, a lieu dans la nouvelle lune de juin, et ils la désignent sous le nom de *commencement d'été*. Les Calmouks portent pendant quinze jours de la farine à leurs prêtres, selon leurs moyens, pour en faire certaines pâtes cylindriques et pointues, dans des moules de cuivre destinés à cet usage. La troisième fête tombe dans le mois de novembre ou dans la nouvelle lune de décembre, et s'appelle *commencement de l'hiver* ou *jour des cierges*, parce que les prêtres allument en ce jour devant leurs Burcans un cierge béni, que les pélerins apportent du Tibet, avec certaines pilules également bénies, et qui sont faites, dit-on, avec des excrémens du Dalaï-Lama.

Part qu'ont les Gilongs dans les mariages, les accouchemens, les maladies et les funérailles.

Les Gilongs ont beaucoup de part dans les mariages, les accouchemens, les maladies et les funérailles. Les Calmouks promettent ordinairement leurs enfans en mariage dès leur bas âge, et quelquefois même avant leur naissance : ces engagemens sont sacrés pour eux, mais le mariage n'a lieu entre les époux qu'à l'âge de quatorze ans et même plus tard. Les parens du jeune homme doivent convenir auparavant avec ceux de l'épouse, du nombre de chevaux et de la quantité de bétail qui doit former la dot. Les parens de la femme fournissent les vêtemens, les meubles, les coussins de feutre avec leur enveloppe et leurs ornemens en étoffe de soie, les couvertures de lit, et une tente encore de feutre, qui est ordinairement blanche. On prie ensuite le Gilong d'indiquer un jour propice pour la célébration du mariage, et lorsqu'il est arrivé, la fille accompagnée de tous ses parens va trouver son époux. On dresse la tente neuve, et toute la compagnie se réunit au prêtre, qui récite plusieurs prières Tungutes sur les époux, et ordonne à l'épouse

Cérémonies nuptiales.



de partager ses cheveux en deux tresses, comme les portent les femmes mariées. Après cela il demande les bonnets des deux époux, les prend, s'en va à quelque distance de la tente, où il les parfume d'encens en récitant quelques prières: puis rentrant dans la tente il les remet à la médiatrice, ou à la femme qui est chargée de tous les soins de la noce: celle-ci les reçoit et les met sur la tête des époux. La cérémonie est suivie d'un repas, où assistent les deux familles. Il arrive le plus souvent que pendant ce repas, le père fait la remise du nombre des chevaux et autres animaux qu'il a promis. Le repas fini, chacun s'en va, mais l'épouse reste dans la tente avec son mari, et ne peut plus en sortir qu'au bout d'un certain tems, pendant lequel elle ne peut recevoir d'autres visites que celles de sa mère et de ses parens.

Polygamie, Divorce.

Le Lamisme défend la polygamie: néanmoins on trouve des Princes Calmouks qui prennent deux ou trois femmes, quoique cela arrive rarement. Le divorce est également défendu, mais on voit pourtant assez souvent des Calmouks, et surtout les Grands, répudier leurs femmes. Lorsqu'un Calmouk est mécontant de sa femme, ou qu'il veut se séparer d'elle, il peut lui ôter tout ce qu'elle a, et la chasser à coups de fouet. S'il veut la quitter de bonne grâce, il invite ses parens à un repas, après lequel il lui donne en leur présence un cheval sellé, avec une certaine quantité de bétail, et la renvoie sans bruit.

Cérémonies à la naissance d'un enfant.

Lorsqu'une femme du peuple est pour accoucher, on appelle un prêtre lequel est obligé de rester près de la tente, et d'y reciter les prières Tungutes pour l'accouchement. Pendant cela, le mari, avec un gros bâton, frappe de grands coups en l'air autour de la tente, jusqu'à ce que l'enfant soit né, en criant sans cesse *Gasttchtkir*: qui veut dire, *retires toi démon.* S'il s'agit de la femme d'un riche, ou d'un homme marquant, les Gilongs qui entourent sa tente sont en si grand nombre, qu'ils se croyent eux seuls plus que suffisans pour éloigner les esprits malins, et leur empêcher de nuire. Les Calmouks donnent pour nom au nouveau-né la première parole remarquable qu'ils entendent au moment de sa naissance, ou le nom de la première personne ou du premier animal qu'ils rencontrent. Il se pratique encore chez ce peuple une autre cérémonie, dont Pallas n'a pu savoir la signification, et que voici: lors que l'enfant a quatre ans, on le porte au Gilong, qui après avois recité sur lui quelques prières, lui coupe une touffe de

cheveux, que la mère enferme soigneusement dans l'amulette qu'elle porte sur son sein.

Cérémonies funèbres.

Lorsqu'un malade est à l'article de la mort, on fait venir le Gilong, qui se met aussitôt à calculer l'heure où il doit expirer: après qu'il est décédé, il règle les cérémonies de la sépulture, et détermine le lieu où il doit être inhumé. Les Calmouks ont six manières différentes d'ensévelir leurs morts. La plus simple et la plus usitée est de transporter le cadavre au milieu du désert, et de l'y ensevelir nu, la tête tournée du côté de l'occident, et appuyée sur un de ses bras, comme s'il dormait. Ils plantent aux quatre coins de sa sépulture un pieu, auquel sont attachés des morceaux de toile bleue céleste en forme de banderoles, sur lesquels sont écrites en noir des prières Tungutes. Les parens font réciter par leurs prêtres un office des morts, selon l'heure du jour où le malade est expiré: les prières pour les trépassés durent ordinairement quarante neuf jours: les parens reçoivent des prêtres trois banderoles semblables aux autres, et vont les planter près du tombeau. Les Calmouks jugent à l'heure où une personne est morte, si elle a bien ou mal vécu: on brûle les cadavres des gens du haut clergé, des Lamas, de ceux qui ont vécu saintement, ainsi que ceux des Noïon et des Princes, dans la persuasion où l'on est qu'ils ressusciteront. Après qu'ils ont été brûlés on en recueille les cendres, qu'on mêle avec de l'encens, puis on les envoie au Dalaï-Lama.

Mœurs et usages. Caractère moral des Calmouks.

Le caractère moral des Calmouks est, selon Pallas, bien plus estimable que celui des autres peuples nomades. Ils sont affables, hospitaliers et pleins de loyauté. Ils aiment à rendre service, et sont toujours gais, ce qui les distingue des Kirges, dont l'air est triste et flegmatique. Ils sont cependant mal propres, et généralement lâches et fourbes: les preuves de ce dernier vice leur sont familières. Leur gaieté naturelle fait qu'ils ne sont pas aussi enclins au repos que les autres peuples nomades; et leur mal propreté, qui est leur plus grand défaut, doit être considérée plutôt comme l'effet d'une mauvaise éducation que de paresse. Leurs femmes sont très-laborieuses pour tout ce qui concerne les soins du ménage, et cette qualité les fait rechercher des Kirges. Les gens de métier, ou que leur pauvreté réduit à se louer aux Russes pour les travaux de la campagne, sont aussi d'une activité infatigable. Ils sont sociables, et aiment à se faire des présens réciproquement:

leur plus grand plaisir est de partager ce qu'ils ont avec leurs amis. Les vols sont extrêmement rares parmi eux, excepté dans les cas d'inimitié entre deux individus, ou entre deux tribus différentes. De même il ne s'y commet de meurtres que par l'effet de haines et de vengeances: hors de là il ne s'y fait aucun acte de violence à force ouverte.

Nourriture et boisson. Lait.

Les nombreux troupeaux qu'ont les Calmouks leur fournissent en été une quantité de lait, qui est leur principale nourriture. Ils ont plus de chevaux que d'autre bétail, et ils préfèrent le lait de leurs jumens à celui des vaches ou autres animaux, parce que pour peu qu'il s'aigrisse, il acquiert une force suffisante pour enivrer en en buvant deux ou trois écuellés. Lorsque les Calmouks font leur eau de vie de lait, ils invitent leurs voisins à la goûter, et la leur présentent toute chaude dans des vases, qui tiennent environ une pinte, en commençant par le plus âgé sans distinction de sexe. Mais avant de la donner à goûter, ils en font des libations sur le feu, et vers l'ouverture de la cabane. Lorsqu'ils s'enivrent de cette eau de vie, ils sont comme fous pendant quarante huit heures, et ne se remettent qu'au bout de plusieurs jours. Le lait qui reste au fond du vase, après que cette eau de vie est faite, est extrêmement acide, et les Calmouks le mangent à peine sorti de la chaudière mêlé avec du lait frais, où s'en servent pour corroyer les peaux d'agneau et de mouton. Lorsqu'ils font de l'eau de vie avec du lait de vache, ils font cuire le résidu jusqu'à ce qu'il se condense, et le mettent ensuite dans de petits sacs après l'avoir bien pressé; il s'en forme ainsi un fromage qu'ils coupent par morceaux et font sécher au soleil, pour le manger en hiver avec du beurre.

Viande.

Les Calmouks ne manquent jamais de viande, la chasse et leur bétail leur en fournissent en quantité; ils tuent néanmoins fort-rarement de leurs animaux, et jamais sans nécessité, si ce n'est les riches lorsqu'ils donnent des repas. En général ils mangent toutes sortes d'animaux et de volatiles. S'ils ont trop de viande en été, ils la coupent par tranches minces, et la font sécher au soleil, ou la suspendent à la fumée dans leurs cabanes lorsqu'il pleut: cette viande leur sert en hiver ou dans leurs voyages. Ils mangent en outre des racines de certaines plantes, bouillies avec la viande, ou réduites en poudre dans du lait. Les riches prennent le thé comme les Mongols avec du lait et du beurre, mais les pauvres font usage, *Racines.*

au lieu de thé, des feuilles d'une petite plante de réglisse, qui croît dans les lieux les plus arides de leurs landes.

Habillement des hommes.

Les Calmouks ne fabriquent ni draps ni étoffes, ce qui les oblige d'acheter des autres de quoi s'habiller. Ils ne savent que préparer des peaux de mouton et autres animaux, ainsi que des feutres dont ils se font des manteaux. L'habillement des hommes a beaucoup de ressemblance avec celui des Polonais, excepté que les manches en sont étroites et serrées sur le poignet. Ils portent sous l'habit une sorte de petite veste boutonnée, qu'ils appellent *bechmet*, et qui se serre avec une ceinture. Les riches ont sous cette veste une chemise courte, ouverte par devant, avec de larges caleçons de toile appelée *hitaïka*, qui descendent jusqu'à leurs brodequins. Voy. la seconde figure à gauche de la planche 44. Les pauvres n'ont pas de chemise, et s'enveloppent dans un habit ou dans une fourrure étroite, qu'ils serrent avec une ceinture.

Des femmes.

L'habillement des femmes diffère peu de celui des hommes : néanmoins l'étoffe en est meilleure et plus légère. Les femmes riches ont sous le bechmet une longue robe sans manches faite d'une belle étoffe, et elles portent leur habit comme un manteau sur une seule épaule ou sur toutes les deux. Leur chemise est ouverte par devant, de manière qu'elles peuvent se découvrir le sein jusqu'à la ceinture : les filles vont ainsi découvertes en été.

Coiffure.

Les hommes ont la tête rasée, et ne gardent à sa partie la plus élevée qu'une touffe de cheveux dont ils forment plusieurs petites tresses : les pauvres n'en ont qu'une, et les riches deux ou trois. Les Torgots portent presque tous, été et hiver, de petits bonnets ronds garnis en peau : en été les Songars portent des chapeaux couverts en feutre, semblables à ceux des Chinois, et ornés d'un gland. Les Calmouks coupent les cheveux à leurs enfans dès l'âge le plus tendre ; les femmes au contraire sont extrêmement jalouses des leurs. Les jeunes filles les portent flottans sur leurs épaules jusqu'à l'âge de dix ou douze ans, où elles sont nubiles ; puis elles en font des tresses, qu'elles roulent autour de leur tête. Les femmes en ont deux qu'elles laissent tomber par derrière. Celles du peuple renferment ces tresses, quand elles travaillent, dans une espèce d'étui. Les Calmoukes ont pour coiffure de petits bonnets, qui ne leur couvrent que le sommet de la tête. Ceux des filles et des femmes diffèrent peu l'un de l'autre : la plus grande différence qu'on remarque à cet égard est entre les bonnets des

femmes riches appelés *Scialban*, et ceux des pauvres nommés *Maschialé* : ceux-ci ont le fond en étoffe, et le bord garni en poil : ceux des riches sont de soie ou de quelqu'étoffe précieuse, avec un large bord retroussé, ouvert devant et derrière, et doublé en velours noir; ils sont surmontés d'un gros gland, qui le plus souvent est rouge. Les Calmoukes portent ordinairement des pendans d'oreilles. La première et seconde figures à gauche représentent une femme et une fille Calmoukes, telles qu'on les trouve dessinées dans l'ouvrage de Harding.

Les habitations des Calmouks sont des tentes de feutre, comme celles de tous les peuples nomades de l'Asie. La construction de ces tentes, appelées par les Russes *kibitk*, est très-ingénieuse. Leur charpente est un treillage de forme circulaire, de la hauteur de sept pieds et plus, et qui est composé de diverses pièces bien jointes entre elles. Dans le circuit on laisse une ouverture qui forme l'entrée, close par des battans et un rideau de feutre en dehors. De la même claie s'élèvent plusieurs longues perches, qui vont former le toit de la cabane, et dont les extrémités rapprochées au-dessus, se lient à un cercle, qui devient, dans le centre, une espèce de fenêtre, par où sort la fumée. Deux demi-cercles croisés sur ce cercle horizontal, font une espèce de coupole couverte d'une pièce de feutre qui s'ouvre, et se ferme à volonté, pour garantir du vent, de la pluie, ou conserver la chaleur dans l'intérieur de la cabane, quand le feu est éteint. Les perches et les cercles qui composent cette carcasse, sont ordinairement peints en rouge; et toutes les pièces peuvent être démontées et transportées avec facilité. Au milieu de cette tente, ou cabane, les Calmouks placent un grand trépied de fer, sous lequel ils entretiennent toujours du feu, et qui sert à faire la cuisine dans des vases de fer battu, fabriqués dans les forges de la Russie pour l'usage des peuples des déserts. Les ustensiles de cuisine des Calmouks consistent en chauderons, poëles et objets semblables, bassins, écuelles de bois, outres et autres vases de cuir, ainsi qu'une théière de la même matière. Ce meuble, pour les riches, est d'un bois artistement travaillé, garni de piastres, de cercles de cuivre, ou d'argent. Le lit des Calmoucks est placé au fond de la tente, en face de la porte; il est ordinairement petit, avec des coussins de feutre.

Habitations.

Leurs ustensiles.

Tous les soins domestiques appartiennent aux femmes : les occupations des hommes se bornent à construire les tentes et à les

Occupations des hommes et des femmes.

réparer; le reste de leur tems est employé à la chasse, au soin du bétail, aux amusemens ou au repos. Les femmes ont la charge de traire les bêtes, tanner les cuirs, défaire les tentes quand on lève le camp, et même de seller le cheval quand le mari veut aller en campagne. Elles sont tellement occupées qu'elles ne peuvent jamais penser à la toilette, ni à la propreté de leur individu. Pallas nous a laissé une exacte description de la tannerie des Calmouks, de leur adresse à faire des vases aussi transparens que la corne, avec des cuirs de bœufs et de chevaux, ainsi que de leurs fabriques de feutres, très-grands pour la couverture des cabanes, et petits pour tapis, coussins et autres objets de ce genre. Ils forgent eux-mêmes les petites pièces de fer nécessaires à leurs armes; ils ont aussi des orfèvres qui exécutent en argent tous les ornemens des femmes, appliquent aux théières de bois, des anneaux, ou cercles et figures d'argent, et savent en outre tremper le fer à la manière des Bratskis.

Chasse. La chasse des Calmoucks peut aussi mériter quelque considération. Personne ne connait et n'emploie mieux les filets, les lacs, et les pièges pour prendre les animaux sauvages, ils manient l'arc et l'arme à feu avec une égale habilité. Les riches prennent le divertissement du faucon; ils ont aussi des chiens de chasse de la même race que les chiens de garde ordinaire.

Leur vie heureuse. Ce peuple passe la plus grande partie de son existence dans les plaisirs, et se croit heureux, quoiqu'il puisse nous paraître misérable. Nous considérons leurs habitations et leurs alimens comme malsains; et cependant beaucoup d'entr'eux parviennent à un âge très-avancé, et jouissent jusqu'à la mort, d'une santé, et d'une gaieté presque inaltérables. Leur vie simple et frugale les exempte d'un grand nombre de maladies; ils en ont pourtant d'inflammatoires et de putrides, et sont sujets à une fièvre épidémique des plus malignes, qui tue le malade en huit jours. Le mal vénérien est très-répandu aujourd'hui parmi eux: rarement ils sont atteints de la petite vérole, mais lorsqu'elle parait, elle fait parmi eux d'affreux ravages.

Maladies.

LA MONGOLIE.

Désert de Chamo ou Cobi.

Passé le mont Bogdo, on entre dans le pays des Mongols proprement dits. Le milieu est un plateau élevé, froid et stérile, où se termine le désert de Chamo, ou Cobi, long de plus de cinq-cents lieues, et qui s'étend à l'occident et au midi vers le Tibet et la petite Bucharie. Le pays d'Hamil, de Lop et quelques autres Oasis fertiles, en interrompent ça et là l'affreuse monotonie. On y voit des prairies le long des fleuves, où paissent les grands et nombreux troupeaux de petits chevaux Mongols. Le climat des pays voisins de la grande muraille, a quelque ressemblance avec celui de l'Allemagne; et la nature du terrain y est en grande partie argilleuse. D'après le rapport des Anglais, le tremble, l'orme, le noisetier, le noyer croîssent à Zhe-holl, sur les confins de la Mongolie; mais sur les montagnes, le pin et le chêne y sont petits et rabougris. Les Mongols jaunes, ou Schiara-Mongols vivent errans dans le pays; les Kalkas, ou Mongols noirs, occupent les parties au nord du grand désert. Cette dernière contrée, voisine de la Sibérie, est peu connue. Comme les relations de Pallas, Sokolof et Patrin, portent que la Daourie Russe est sujette à des chaleurs considérables; que ses montagnes sont couvertes de belles forêts de pins, de bouleaux, d'ormes, et de peupliers; que les plaines nourrissent d'immenses troupeaux, et produisent plusieurs espèces de grains, il est présumable, dit Malte-Brun, que la Daourie Chinoise, avec quelqu'autre partie de la Mongolie septentrionale, offre un climat et des productions semblables. Le voyage de la dernière ambassade Russe ayant été commencé au milieu de l'hiver, et interrompu à la distance de 300 wersts (70 lieues) de la frontière, on a seulement pu savoir que le pays offre des plaines arides et des montagnes escarpées, souvent boisées, où fourmillent l'élan, le cerf et le sanglier. On voit une montagne sacrée, le Kan-Ola, ou mont royal, parsemée de temples et de sépulcres. On croit que les mines d'où les Chinois tirent leur étain, sont situées dans ce pays.

Pays des Schiara-Mongols, et des Kalka-Mongols

Montagnes.

Fleuves, lacs.

L'Hoango parcourt une partie de la Mongolie septentrionale. Vers le milieu et au levant, beaucoup de petites rivières se perdent dans les sables. Au septentrion, la Selinga et l'Orschion se jettent

dans le lac Baikal, tandis que le Kerlon et l'Onon concourent à former le superbe fleuve Amur, qui descend dans le pays des Mantchoux. Aux pieds des monts Bogdo, se trouve le grand lac Kosogol, et quelques autres considérables. Marc Polo nous a laissé une description du lac appelé Chianga, qui semble être celui de Tsahan, ou le Tsahan-Nor: le grand Khàn avait sur ce lac une maison de plaisance où abondaient les cignes, le *phasianus argus*, les grues, les perdrix, les cailles; mais l'excès du froid ne lui permettait de l'habiter que pendant l'été.

Villes.

Beaucoup ont cru que ce pays fut autrefois couvert de villes considérables; mais il est plus vraisemblable que les Mongols n'ont jamais été assez nombreux, assez riches, ni assez industrieux pour construire des habitations qui méritassent le nom de villes. La fameuse Kara-Korum, séjour du grand Empereur des Mongols, n'était elle même construite que de bois et de terre. C'était peut-être une résidence d'été, comme l'est aujourd'hui Zhe-Holl, où l'Empereur de la Chine reçut l'ambassadeur Macartney. Zhe-Holl comprend un vaste palais à la Chinoise, d'immenses et somptueux jardins, quelques pagodes, et quantité de misérables chaumières: tout disparaitrait en moins d'un siècle, si ce lieu était abandonné. Il n'est pas étonnant qu'on cherche en vain les vestiges de Kara-Korum, située, selon d'Anville, sur l'Engui-Moren, à 44 degrés de latitude environ, et 104 de longitude, et suivant Ficher, sur les rives de l'Orchion, à 101 degrés de longitude, et 47 de latitude. Il y a peu d'années que les Princes et Pontifes Mongols demeuraient dans un camp appelé Urga, sur le fleuve Tula: le camp fut changé en une ville nommée Kyre. On n'y compte que les temples, les maisons des prêtres et celles du Vice-Roi Chinois, tous édifices construits en bois: le reste de la population continue à vivre sous la tente. Maimatschin, petite ville sur l'extrême frontière de la Russie, est le siége du commerce avec Kiakta. Naun est une ville marchande située à trente journées de distance, au sud-est du poste Russe de Zuruchetu sur le fleuve Argun: les marchands de cette place y assistent armés de flèches et de lances, et y portent des étoffes de très-belle qualité.

Kara-Korum.

Kyre, Maimatschin etc.

Caractère physique des Mongols.

Les Mongols ont, comme les Calmouks, la face applatie, les yeux petits et obliques, les lèvres grosses, le menton court, et peu de barbe: leurs oreilles sont larges et saillantes; leurs cheveux noirs augmentent encore la nuance brune de leur teint rouge, ou jaunâtre. Mais plus civilisés que ceux-ci, par leur ancien séjour dans

la Chine, ils sont plus dociles, plus hospitaliers, plus actifs et plus voluptueux. Les Russes de Daourie considèrent les femmes Mongolles comme plus fécondes que les leurs; elles ont aussi plus d'industrie et d'enjouement.

Gouvernement et lois.

Les Mongols tirent leur nom de Mungl-Khàn, qui fut un de leurs anciens Empereurs. Après avoir été chassés de la Chine, les descendans de Gengis-Khàn s'emparèrent du pays, et formèrent différentes hordes, mais le titre de Khàn n'est resté qu'au principal d'entre eux nommé Schahar-Khàn : les autres tribus Mongolles furent tributaires des Princes qui lui succédèrent sous le même titre, jusques vers le commencement du dix-septième siècle, époque à laquelle leurs sujets ne pouvant plus souffrir leurs violences et leurs cruautés, appelèrent le fondateur de la monarchie Mantchoue en Chine, qui subjugua entièrement les Mongols voisins de la grande muraille, comme on peut le voir dans le second volume de Du-Halde. Ces nouveaux maîtres, que les Mongols regardent comme leurs Grands Khàns, conférèrent aux plus puissans d'entre eux les titres de Vang, Peylé, Pey-Tse et Kong, qui équivalent à ceux de Prince, Duc, Comte etc.; ils assignèrent à chacun un revenu, bien inférieur néamoins à celui dont jouissent les Mantchous qui tiennent les mêmes rangs à Pékin, fixèrent l'étendue de leurs possessions, et leur donnèrent des lois selon lesquelles ils sont encore gouvernés. Ces Princes tributaires n'ont pas le droit de condamner leurs sujets à la mort, ni de les dépouiller de leurs biens, ce droit n'appartenant qu'au tribunal suprême établi à Pekin pour les affaires des Mongols : tout sujet peut s'y appeler de la sentence de son Prince, et celui-ci est tenu d'y paraître toutes les fois qu'il y est cité. Les Kalka-Mongols eurent aussi un Khàn qui fut tributaire de Schahar-Khàn; mais leur nombre étant devenu considérable, les plus puissans d'entre eux se rendirent peu-à-peu indépendans les uns des autres, et même de leur propre Khàn. Cependant les Calmouks ayant envahi, en 1688, le territoire des Kalka-Mongols, ceux-ci se voyant à moitié détruits implorèrent l'assistance de l'Empereur de la Chine Khan-Hi, auquel ils se soumirent presque tous aussitôt après la guerre, et furent ensuite gouvernés selon les lois établies pour les Mongols.

Milice.

Les Mongols vont toujours à la guerre à cheval, et leurs armes sont l'arc, les flèches, la pique et le sabre qu'ils portent à la manière des Chinois. La plupart d'entre eux ont des jaques de

maille, des casques en fer, et suspendent au côté gauche de leur selle leur arc, qui est renfermé dans une espèce d'étui. Ils ont aussi de grands fusils à mèche, de six pieds de long, qu'ils appuyent sur une espèce de fourche pour tirer, et manquent rarement le but qu'ils visent, même à une distance considérable. Ces peuples ignorent l'art de combattre en ligne; lorsqu'ils veulent aller au combat, ils se divisent en autant de troupes qu'il y a de hordes composant l'armée, et chacune d'elles marche à l'ennemi, la lance à la main, sous les ordres de son chef. Ils ont été renommés de tous tems par leur habileté à se battre en fuyant: la vitesse de leurs chevaux leur sert admirablement pour ce genre de combat: lorsqu'on les croit en pleine déroute, on les voit tout-à-coup rebrousser chemin, et se précipiter sur l'ennemi avec la première vigueur: c'est s'exposer à une défaite aussi terrible que certaine, que de les poursuivre sans se bien tenir sur ses gardes. Chaque tribu à son étendard particulier, qui consiste en un morceau d'étoffe de couleur, fixé au bout d'une lance de douze pieds de long, sur lequel est représenté un dromadaire, un cheval, une vache ou autre animal: le nom de la tribu est écrit au dessous.

Religion. Quoique moins superstitieux que les Calmouks, les Mongols ne laissent pas d'avoir un culte plus apparent; et ils ont des temples, dont quelques-uns même sont en pierre. Ils ont beaucoup de respect pour leurs Lamas, et surtout pour les Kutuctù qui sont les chefs de ces prêtres, et les vicaires du grand Dalaï-Lama. Le Kutuctu des Mongols fait sa résidence à Kutuctu-Hotun, où il vit avec beaucoup de faste, et reçoit leurs adorations. Gerbillon, dans son premier voyage en 1688, dit que se trouvant avec l'Empereur Kang-Hi à Kutuctu-Hotun, il vit le Kutuctu dans le temple principal, où il fut introduit avec les ambassadeurs par quelques Lamas. Il avait, dit cet écrivain, un visage applati et fort-long, et était assis dans une niche au fond du temple sur deux grands coussins, dont l'un était en brocart et l'autre en ràs jaune: de chaque côté pendaient plusieurs lampes, dont une seule était allumée. Il était vêtu d'une robe de damas jaune qui le couvrait entièrement, et ne laissait apercevoir que sa tête avec sa chevelure frisée: cette robe était bordée d'un galon de diverses couleurs d'environ cinq pouces de large, à peu près comme une chape à laquelle elle ressemblait beaucoup. Toutes les civilités qu'il daigna faire à ces ambassadeurs furent de recevoir debout leurs complimens, ou plutôt leurs adora-

Le Kutuctu des Mongols.

Comment il reçut les ambassadeurs de Kang-Hi.

tions : car lorsqu'ils se furent approchés à six pas de lui, ils jettèrent leurs bonnets, et se prosternèrent trois fois le front à terre : puis s'étant mis à genoux l'un après l'autre devant lui, il posa une main sur leur tête, et leur fit toucher son rosaire. Alors les ambassadeurs renouvellèrent leurs adorations, et allèrent se placer dans les niches qui leur étaient destinées, après qu'il se fut assis. On servit ensuit une collation, et pendant que ce prétendu Dieu prenait une tasse de thé à la Tartare dans des vases d'or et d'argent, notre voyageur observa qu'il avait les bras nus jusqu'aux épaules, et n'avait par dessous d'autre vêtement que quelques écharpes rouges et jaunes roulées autour de son corps. Cette collation finie, et les tables étant levées, on se mit à causer pendant quelque tems; mais le Kutuctu sut si bien soutenir sa gravité, qu'il ne prononça pas plus de cinq ou six paroles à voix basse en réponse aux demandes des ambassadeurs, sans cesser néanmoins de promener autour de lui ses régards, qu'il fixait d'un air sévère tantôt sur l'un et tantôt sur l'autre. Les murs de ce temple étaient décorés de peintures représentant plusieurs divinités : il y avait dans une chambre un enfant de sept à huit ans, à côté duquel on voyait une lampe allumée; il était habillé comme le Kutuctu, et paraissait destiné à être son successeur. Lorsque les ambassadeurs prirent congé de ce dieu ridicule, il ne bougea pas de son siége, et ne leur donna pas la moindre marque de politesse.

Le Kutuctu des Kalka-Mongols.

Le Kutuctu des Kalka-Mongols, qui était aussi celui des Calmouks, se délivra de la dépendance du Dalaï-Lama vers l'an 1680; et il sut le faire avec tant d'adresse, que les Kalka finirent par oublier le Grand-Lama du Tibet, et ne crurent leur Kutuctu pas moins divin ni moins immortel que celui-ci. L'Empereur Kang-Hi voyant qu'il était de son intérêt de diviser les Kalka des Calmoucks, ne fit aucune attention à ce changement.

Mariages.

La polygamie, quoique permise, est peu en usage. Les Mongols se marient de très-bonne heure, et les femmes apportent une dot en troupeaux. Ils brûlent les cadavres de leurs morts, et en transportent les cendres sur les hauteurs où ils les déposent dans une fosse, qu'ils recouvrent ensuite d'un tas de pierres. Les corps des Princes et des principaux prêtres sont brûlés; les tombeaux qui renferment leurs cendres sont ordinairement entourés de murs, et surmontés de grandes perches, au bout desquelles flottent des étendards d'une forme bizarre.

Cérémonies funèbres.

Nous ignorons si les Mongols ont conservé un usage superstitieux mais touchant dont parle Marc Polo. Lorsque deux familles perdaient en même tems deux enfans de différent sexe, elles unissaient leurs ombres par une cérémonie qui s'appelait le mariage des morts: cette cérémonie se célébrait près de leurs tombes avec beaucoup de solennité, et les parens se traitaient ensuite réciproquement, comme s'ils eussent été unis entre eux par les liens du sang.

Alimens et boissons. Les Mongols se nourissent de viande et y joignent par fois quelques herbages: lorsqu'ils sont en voyage, ils font cuire des moutons en entier dans leur peau: pour cela, ils lèvent d'abord la première peau, et en forment une espèce de sac qu'ils remplissent d'eau; ils y mettent la viande après en avoir ôté les os, et y jettent ensuite une pierre brûlante, au moyen de laquelle ils ont un excellent bouillon et une viande parfaitement cuite. L'eau est leur boisson ordinaire; ils se régalent entre eux avec du lait, du beurre, et du kumis ou esprit de lait de jument; mais ils commencent à connaître l'usage de l'eau de vie, de l'hidromèle, et surtout du thé.

Habillement. Les Mongols portent des pantalons larges, avec une camisole légère qui a les manches étroites, et une ceinture à laquelle ils suspendent leur sabre, leur couteau et tout ce qui leur est nécessaire pour fumer: leur surtout est de drap avec des manches larges: leurs pieds sont enveloppés de linges, par dessus lesquels ils portent des brodequins en cuir, de couleur jaune ou noire; mais l'usage des chemises est un luxe qui leur est encore inconnu. Ils ont la tête rasée, à l'exception d'une touffe de cheveux qui pend du sommet, et portent pour coiffure, du moins les Mongols Scharra, un bonnet jaune et plat.

Tentes. Les tentes des Mongols ont la forme d'un cône tronqué, et sont couvertes d'un gros feutre gris et blanc. Un brasier placé au milieu, dont la fumée s'échappe par une ouverture ronde pratiquée à l'extrémité supérieure de la tente, y entretient une chaleur suffisante; on y brûle de la fiente de vache desséchée. Les tentes des nobles sont tapissées en dedans d'étoffes de soie, et l'on y marche sur des tapis de Perse: on y voit même des vases d'argent et de porcelaine. En certains endroits on trouve de petits temples, autour desquels les prêtres ont des cabanes en bois.

Occupations. Les Mongols ont des troupeaux de chevaux, de chameaux, de bœufs, de moutons et de chèvres. Les femmes apprêtent les cuirs, vont à la recherche des racines bonnes à manger, et préparent les

provisions d'hiver, soit en les salant, ou en les fesant sécher : ce sont aussi elles qui distillent le kumis. Les hommes vont à la chasse du gibier, et des nombreuses espèces d'animaux qui errent en troupes dans ces vastes déserts. Lorsque les paturages viennent à manquer, toutes les tribus lèvent les tentes, ce qui n'arrive pas moins de dix à quinze fois l'an. L'été elles se dirigent vers le nord, et l'hiver du côté du midi : hommes, femmes, enfans, troupeaux forment une procession qui est suivie des jeunes filles chantant gaiement et en cadence. Les amusemens de ces tribus errantes et joyeuses sont les courses à cheval, où les femmes se distinguent aussi, l'arc, la lutte, la pantomime, et les chansons des jeunes filles, qui sont ordinairement accompagnée des sons de la viole ou de la flûte. Les aventures amoureuses forment le sujet de leurs chansons, qui sont pleines d'un merveilleux gigantesque, mais les airs en sont durs et désagréables : le jeu des échecs est un de leurs principaux passe-tems. *Amusemens.*

LA MANTCHOURIE.

Situation.

La Mongolie et la chaîne des monts Solki terminent la zône centrale de l'Asie. Les fleuves ne serpentent plus sur une plaine élevée, et le sol s'abaisse des deux côtés vers la mer d'Okotsk et la mer Jaune. La végétation commence à se montrer dans des plaines situées sous un climat plus tempéré ; mais au levant, l'autre chaîne de montagnes qui cotoie la mer de Corée détruit en partie l'influence bienfesante des rayons du soleil. Le pays qui borde la mer Jaune, ou la province de Leao-Tong semble jouir d'une température égale à celle du nord de l'Allemagne. Les montagnes autour de Zhe-Holl ne sont pas très-élevées, et présentent l'image des ondes de la mer lorsqu'elle est agitée : au nord les monts Stanovoi déploient plusieurs branches vers les bords de l'Amur. Ce fleuve connu des Russes sous ce nom, est appelé Sagalien-Ula par les Mantchous et les Tunguses, et Ya-Long-Kiang ou fleuve du dragon par les Chinois : le Songari, l'Usuri et autres rivières encore plus grandes qui se joignent à lui, le font regarder à juste titre comme un des plus grands fleuves de la terre.

Montagnes.

Fleuve Amur ou Sagalien.

La Mantchourie comment divisée.

La Mantchourie se trouve décrite avec clarté dans les géographies Chinoises. Tout le pays forme le gouvernement de Schien-Gyn ou Schieng-Yang, qui est divisé en deux *fu* ou sous gouvernemens, savoir : celui de Fyn-Tien ou Leao-Tong au midi sur la mer Jaune, et celui de Mantchou sur l'Amur et sur la mer de Corée. La province de Leao-Tong a été décrite par l'Empereur Kien-Long dans l'éloge de Mug-Den, faible et froide production, considérée comme ouvrage poétique, mais de la plus grande utilité pour les géographes. Elle s'étend jusques à la grande muraille qui lui sert de limite au midi, et est fermée au levant, au nord et au couchant par une palissade, plus propre à défendre le pays d'une invasion de voleurs pendant la nuit, qu'à opposer une barrière à la marche d'une armée. Dans un espace de dix mille ly on voit se succéder rapidement des collines et des vallons, des fleuves majestueux, des torrens impétueux, des campagnes agréables et d'épaisses broussailles. Le mont de Fer, et le mont Brodé se montrent à une grande distance. Kien-Long indique parmi les arbres du pays le sapin, le ciprès, l'acacia, le saule, l'abricotier,

Province de Leao-Tong

le pêcher et le mûrier : le grain y donne le centuple : le ginseng, appelé *orhota* par les Mantchous, ou la reine des plantes, dont nous avons déjà parlé à la description de la Chine, croît sur toutes les montagnes. Il cite parmi les animaux, une espèce de tigre peu féroce, qui est peut-être le lion sans crinière représenté à Nieuhof, le léopard, le chighetei, le cheval sauvage, deux espèces d'once, la civette et la zibeline. Le faisan brille parmi les oiseaux innombrables qui peuplent les campagnes, les bois et le bord des eaux.

Mug-Den est la capitale.

Mug-Den, en Chinois Schien-Yang, est la capitale de tout le pays ; elle est bâtie sur une hauteur, et a l'apparence de deux villes renfermées l'une dans l'autre. La ville interne contient le palais de l'Empereur, avec les palais des premiers mandarins et des tribunaux : la ville externe est habitée par le peuple. La première a environ une lieue de circonférence, mais le mur qui entoure les deux villes en a plus de trois : ce mur a été réparé plusieurs fois sous le règne de Kang-Hi. Mug-Den fut la résidence des derniers Souverains ou Chwandi des Mantchous, immédiatement avant la conquête de la Chine. On voit près de ses portes deux tombeaux magnifiques des premiers Empereurs de la famille régnante ; ils sont construits à la Chinoise, et entourés de murs épais et crénelés : le service en est confié à des mandarins Mantchous, qui, à des époques déterminées, sont obligés d'y célébrer certaines cérémonies d'usage : devoir qu'ils remplissent avec tout le respect qu'ils porteraient à leurs Souverains, s'il étaient encore en vie.

Villes Fong-Hoang-Sching.

Les autres villes de cette province sont de peu de considération : cependant celle de Fong-Hoang-Sching mérite une attention particulière à cause de sa population, et de la richesse de son commerce avec la Corée, aux frontières de laquelle elle est située.

Province de Mantchou.

Il existe une ville médiocre du même nom dans la province de Mantchou, qui donne du cuivre et du fer, du jaspe, des perles et des fourrures.

Kirin.

Kirin, ville située sur la rivière Songari, qui dans son voisinage prend le nom de Kirin, est le lieu de la résidence d'un Général Mantchou, lequel jouit de toutes les prérogatives d'un vice-Roi, commande aux mandarins, et a l'inspection de toutes les troupes.

Ninguta.

La ville de Ninguta, qu'on regarde comme le berceau de la famille impériale régnante, est entourée de deux palissades, dont celle du dehors a environ une lieue de circonférence. Cette ville est la résidence d'un lieutenant général Mant-

chou, dont la juridiction s'étend sur les pays voisins, ainsi que sur tous les villages des Yupi, et quelques autres peuplades qui habitent les bords de l'Usuri, du Sagalien, et les rivages de la mer.

La ville de Tsitsicar.

Dans la partie la plus septentrionale de la Tartarie orientale on trouve la ville moderne de Tsitsicar, que l'Empereur de la Chine fit construire pour ajouter à la sûreté de ses frontières contre les Moscovites. Cette contrée est habitée par diverses tribus Tartares, dont les principales sont les Mantchous, les Solons et les Tagurs qui en sont les anciens habitans. Ces deux dernières tribus se sont soumises aux Mantchous, en implorant leur secours contre les Moscovites, qui passant avec des barques armées du Sagalien dans le Songari, et dans toutes les rivières qui se joignent à l'un ou à l'autre de ces deux fleuves, se fesaient craindre de toutes les nations Tartares, qui habitaient aux environs. La ville de Tsitsicar a deux enceintes, dans la première desquelles se trouvent la maison du Général Tartare et les tribunaux: les soldats, les artisans, et les marchands ont leur séjour dans la seconde : toutes les maisons en sont de terre. La juridiction du Général de Tsitsicar s'étend sur la ville moderne de Merguen et de Sagalien-Ula-Hotun, ou ville du fleuve noir ; c'est la plus peuplée, la plus riche et la plus importante par sa situation. Elle est sur le bord méridional du Sagalien, domine une vaste plaine où l'on a bâti plusieurs villages, et assure aux Tartares Mantchous la possession des grands déserts couverts de bois, où se trouve une quantité de zibelines. Les Moscovites n'auraient pas tardé à s'emparer de cette chasse, s'ils eussent pu conserver la forteresse d'Yacsa, qu'ils avaient construite sur le bord du Sagalien ; mais la démolition en fut décrétée dans le traité de paix conclu en 1689 entre la Russie et la Chine, pour prévenir tout sujet de plainte de la part des chasseurs Tartares.

Merguen, Sagalien-Ula-Hotun.

Forteresse d'Yacsa.

Population.

La Mantchourie entière ne comprend, selon la géographie Chinoise, que 47,124 paysans sujets au tribut; mais les indigènes ne semblent point compris dans ce nombre, qui est probablement celui des colons qui y ont été envoyés de la Chine. Le pays entretient dix mille soldats Mantchous.

Mantchous, leurs différentes tribus.

Les Mantchous sont de la grande race appelée Tunguse par les Russes et les Tartares, et Oven dans leur propre langue. Les Daouriens sont Mantchous, mêlés de Mongols. On ne distingue entre elles plusieurs tribus, telles que les Dutschiers sur l'Amur vers la moitié de son cours, les Solons sur l'Argun et autres, que par

leurs différens degrés de civilisation. Les Mantchous, sous le nom de Nieutsché, assujétirent avant le douzième siècle les Leaos ou Kitans, dont ils étaient auparavant vassaux, et qui habitaient la province de Mug-Den; ils envahirent en 1115 le nord de la Chine, où leurs Princes fondèrent la dynastie dite de Kin ou de l'Or. Dépouillés par les Mongols, ils rentrèrent dans leurs montagnes sauvages, d'où ils sortirent de nouveau en 1640 sous le nom de Mantchous pour faire la conquête de toute la Chine, qui conserve encore pour eux une obéissance mêlée de haine, et interrompue par des révoltes partielles.

Ils s'emparent de la Chine.

Les Mantchous étaient anciennement gouvernés par des Khàns indépendans les uns des autres; mais depuis que celui de Ninguta, qui était le plus puissant, s'est emparé de la Chine, l'Empereur de ce vaste état, qui est encore un de ses descendans, a soumis à sa domination tous les autres Khàns de la Mantchourie, et la gouverne immédiatement par des préfets et des officiers qu'il y envoie, comme dans toutes les autres provinces de l'empire.

Leur gouvernement.

Ces peuples répandus dans la Tartarie orientale n'ont ni temples ni idoles; ils n'adorent qu'un Etre Suprême qu'ils appellent Empereur du ciel, et n'offrent de sacrifices qu'à lui seul. Mais depuis leur entrée en Chine, quelques-uns d'entre eux ont embrassé le culte du Dieu Fo, ou autres idoles adorées dans l'empire. Néanmoins ils sont généralement plus attachés à leur ancienne religion, qu'ils regardent comme le fondement de leur grandeur actuelle et de la prospérité de leurs armes. Bien plus, c'est que depuis qu'ils se sont emparés de la Chine, semblables à tous les autres peuples, qui s'étant élevés d'un état obscur et misérable à la gloire des conquérans, ont eu la folle ambition de se créer une origine illustre, ils ont osé déjà se donner une origine céleste, mettre un Dieu à la tête de leur race, et débiter dans leurs livres les plus authentiques, sur le compte de leurs premiers Empereurs, mille fables absurdes, dont quelques unes se trouvent rapportées au long dans le premier volume de la Description générale de la Chine par l'Abbé Grosier.

Religion.

Parmi les trois nations de l'Asie centrale, les Mantchous peuvent être considérés comme ceux qui se sont le plus approchés de l'état de civilisation, surtout depuis qu'ils ont fait la conquête de la Chine; et la traduction qui a été faite des meilleurs livres Chinois dans leur langue par ordre du dernier Empereur, ne peut

Mœurs et usages des Mantchous etc.

qu'avoir considérablement ajouté à leurs progrès. Ce peuple a une conformation plus robuste, mais la physionomie moins marquée que celle des Chinois: ses femmes n'ont pas les pieds déformés comme les Chinoises, et leur tête est parée de fleurs naturelles et artificielles. L'habillement est en général le même que celui des Chinois.

Yupi. Les Tartares Yupi sont d'une humeur pacifique, mais stupides, grossiers, sans culture, sans aucunes connaissances, et sans religion. Ils ne sèment ni riz ni froment, mais seulement un peu de tabac à l'entour de leurs villages: le reste du sol est couvert d'immenses forêts presque impénétrables, qui fourmillent d'une infinité d'insectes incommodes, dont on ne peut se garantir qu'à force de fumée. Ils habitent le long des bords de l'Usuri, et se nourrissent de poisson qui abonde dans cette rivière: aussi la pêche fait elle toute leur occupation en été; ils se servent de filets pour prendre les petits poissons, et blessent les gros à coups de flèche. *Nourriture.* Ils emploient une partie du poisson qui reste de leur nourriture journalière à faire de l'huile, et font sécher le surplus au soleil pour le garder en hiver, où les glaces ne leur permettent pas de pêcher. *Habillement.* Ils se font des vêtemens avec la peau des gros poissons, qu'ils savent bien préparer, et teindre de trois ou quatre couleurs différentes. La forme de leur habillement ne diffère guère de celle des Tartares Mantchous; la seule diversité qu'on y remarque est dans leur long surtout, qui a une bordure verte ou rouge sur un fond blanc ou gris. Les femmes sont dans l'usage d'attacher à l'extrémité de leurs longs manteaux des monnaies et des grélots, dont le son annonce leur approche; elles partagent leur cheveux en plusieurs tresses qu'elles laissent tomber sur leurs épaules, et toutes ces tresses sont chargées de petits miroirs, d'anneaux et autres bagatelles semblables.

Tels sont les Yupi, pauvres et simples habitans de la côte orientale, dont quelques points ont été visités par l'infortuné La-Pérouse. *Ghilieki, Batki et Ketschieng.* On connait le nom particulier de la tribu des Ghilieki, qui habitent les deux rives du Sagalien près de son embouchure. La tribu des Natki ou Atchani commence à quatorze journées de navigation au dessus. Les individus qui composent l'un et l'autre s'habillent en été de peaux de poisson: les Natki attellent des chiens à leurs voitures, et les Ghilieki les font, dit-on, traîner par des ours apprivoisés. Au delà des Tartares Yupi on trouve les Ketschieng, qui font leur demeure sur les deux rives du Sagalien, et s'étendent jusqu'à l'Océan oriental. Ces Tartares ne se rasent point la tête com-



me les autres sujets de l'empire, mais ils portent leurs cheveux noués avec un ruban, ou enfermés dans une bourse qui leur pend derrière la tête : ils vont à la chasse des zibelines, et sont obligés d'en donner un certain nombre en tribut.

Tagurs.

Les Tartares Tagurs, qui, comme nous l'avons dit, semblent les plus anciens habitans de Tsitsicar, sont d'une haute stature, vigoureux et accoutumés à la fatigue ; ils construisent leurs maisons en terre et ne négligent point l'agriculture, quoiqu'entourés de tout tems de Tartares qui ne la connaissent nullement, et qui n'habitent que sous des tentes. La première figure à gauche de la planche 45, prise d'Isbrand Ides, représente un Tartare Tagur.

Les Tartares Solons sont encore plus robustes, plus adroits et plus braves que les autres, et presque tous chasseurs. Leurs femmes montent aussi à cheval, manient l'arc et le javelot, et vont à la chasse des cerfs et autres bêtes sauvages. Un grand nombre de ces Tartares habite présentement Nirgui, vaste bourg à peu de distance de Tsitsicar : vers le commencement d'octobre ils partent pour la chasse des zibelines, vêtus d'un habit court et étroit en peau de loup, avec un bonnet de la même peau, et l'arc sur le dos. Ils mènent avec eux quelques chevaux, qui portent des sacs de millet et leurs longs manteaux de peau de renard ou de tigre, dans lesquels ils s'enveloppent la nuit surtout, pour se préserver du froid. Leurs chiens, parfaitement exercés à cette chasse, grimpent sur les rocs les plus escarpés, et connaissent toutes les ruses de l'animal qu'ils poursuivent. Les meilleures peaux sont réservées pour l'Empereur, qui les achète à un prix fixe : les autres se vendent fort-cher dans le pays même, aux Mandarins et aux marchands de Tsitsicar.

Pêches des perles.

On pêche aussi des perles dans certaines rivières qui se réunissent au Sagalien : cette pêche n'a rien de difficile, les pêcheurs se jettent à l'eau qui n'est pas profonde, ramassent au hazard toutes les huitres qu'ils rencontrent et reviennent sur le bord. La pêche de ces perles appartient à l'Empereur, mais elles sont petites pour la plupart et n'ont pas une belle eau : on en trouve de meilleures et en plus grande quantité dans d'autres rivières de la Tartarie, qui se jettent dans la mer orientale.

Langue des Mantchous.

Nous ne voulons pas finir cet article sur le costume des Mantchous, sans dire un mot de leur langue, qui, depuis leur invasion en Chine, est devenue familière à la cour de Pé-King. Néan-

moins cet idiome, beaucoup plus connu que le Chinois (1), était menacé d'une décadence totale, si les Tartares n'avaient pas pris des précautions pour le conserver. Ils s'aperçurent que leur langue allait s'appauvrissant insensiblement par l'oubli des mots, parce que les vieux Tartares mouraient peu-à-peu en Chine, et que leurs enfans qui avaient presque tous des mères et des domestiques Chinois, apprenaient plus facilement la langue du pays conquis que celle de leurs pères. C'est pourquoi l'Empereur Kang-Hi croyant sa gloire intéressée au maintien de sa langue nationale, créa, dans le commencement de son règne, un tribunal composé de lettrés des plus instruits dans les deux langues Tartare et Chinoise; les uns y furent chargés de la traduction de l'histoire et des livres classiques, et les autres de la composition d'un ouvrage intitulé *Trésor* de la langue Tartare: ce dernier ouvrage fut exécuté avec une ardeur et une célérité extraordinaires. Le célèbre P. Parrenin nous a laissé, dans une de ses lettres, plusieurs notions importantes sur la langue des Mantchous: ceux de nos lecteurs qui seraient curieux de connaître ce que cette langue a de plus singulier, pourront avoir recours à cette lettre, et à la Description générale de la Chine par l'Abbé Grosier.

(1) Les trois langues Mantchoue, Mongolle et Tartare différent radicalement l'une de l'autre. Langlés qui a publié un Dictionnaire Mantchou, dit que c'est l'idiome Tartare le mieux entendu et le plus parfait, sans en excepter celui du Tibet, bien qu'on n'ait commencé à l'écrire que vers le commencement du dix septiéme siécle.

L'OCÉANIQUE

OU CINQUIÈME PARTIE DU MONDE,

QUI COMPREND LES TERRES

DU GRAND-OCÉAN

ENTRE L'AFRIQUE, L'ASIE ET L'AMÉRIQUE

DÉCRITE

PAR LE DOCTEUR JULES FERRARIO.

INTRODUCTION.

Un autre monde, ou plutôt les vastes débris d'un monde qui s'est écroulé, nous attendent au milieu du grand Océan. Là, sur une ligne de trois mille lieues s'étend un labyrinthe d'îles, un archipel immense dans lequel on rencontre de vastes terres, dont la principale passe pour être aussi grande que l'Europe, et qui offrent toutes des scènes capables d'échauffer l'imagination la plus froide. Ces terres situées entre l'Asie, l'Afrique et l'Amérique méridionale, et qui n'ont aucune relation avec ces trois continens, peuvent être considérées, dit Pinkerton (1), comme une cinquième partie du globe. Fabri et autres leur ont donné les noms impropres et ridicules de Terres Australes et Indes Méridionales : le *Indes.*
Président Des Brosses proposa d'appeler Australasie les terres situées au midi de l'Asie, et entre autres la Nouvelle Hollande, la Nouvelle Guinée, la Nouvelle Zélande etc., et d'assigner le nom de Polynésie (2) aux îles nombreuses de la mer Pacifique, nom que deux siècles auparavant [illegible] deux Portugais Jean de Barros et Diego Couto avaient donné aux [illegible] Moluques, aux Philippines et autres qui s'étendent à l'est de J[illegible]. Le savant Malte-Brun, qui n'a vu rien d'Asiatique dans la Nouvelle Hollande et la Nouvelle Zélande; qui a trouvé que les îles de Sumatra, Java et Bornéo n'étaient réunies à l'Asie, que parce qu'on ignorait l'étendue de l'Archipel dont elles font partie; qui a reconnu le ton de physionomie particulier que la nature a profondément imprimé à cette partie du monde, convaincu de l'insignifiance des noms d'Australasie, de Notasie, d'Indes Australes et d'Australasie donnés à ces vastes terres du grand Océan, en a fait une cinquième partie du monde, qu'il a appe-

(1) Géographie moderne, îles Asiatiques. Introduction.

(2) Polynésie en langue Grecque signifie un grand nombre d'îles. Le Président Des Brosses, dans son histoire des voyages aux terres Australes, a donné ce nom aux groupes nombreux des îles répandues dans l'Océan Pacifique, en deçà de l'Archipel oriental. Cette dénomination a été adoptée par les meilleurs géographes.

lée Océanique: distinction essentielle qui ne lui est commune avec aucune autre division du globe, et donne un caractère particulière à sa géographie, ainsi qu'à son histoire naturelle et civile. Voici les limites dans lesquelles ce fameux géographe a cru devoir circonscrire cette cinquième partie du globe.

Limites de l'Océanique

La mer de la Chine sépare l'Asie des terres du grand Océan, comme la Méditerranée sépare l'Afrique de l'Europe. A l'occident, la ligne de démarcation se prolonge par le détroit de Malacca, et tournant la pointe septentrionale de Sumatra vient aboutir au point d'intersection du 90.e méridien à l'est de Paris avec l'équateur: dans tout l'hémisphère austral, ce méridien forme une séparation convenable entre les eaux de la Nouvelle Hollande et celles de Madagascar et d'Afrique: les îles d'Amsterdam et de Saint Paul demeurent à l'Archipel de la mer des Indes, et au sortir de la mer de la Chine au nord, le canal entre Formose et les Philippines, le plus large servant de limite naturelle. De là nous tirerons une ligne, en suivant la partie de la mer la moins encombrée de petites îles, qui entoure le Japon à une distance de 100 et 150 lieues, et se termine au point de contact du quarantième parallèle avec le cent cinquantième méridien. Le quarantième parallèle servira de limite à cette nouvelle partie du monde, jusqu'au point où il se rencontre avec le cent soixantième méridien à l'ouest de Paris. Partant de là, nous séparerons les eaux de l'Amérique septentrionale de celles de l'Archipel Océanique, par la ligne la plus courte qu'il soit possible de tirer de ce dernier point, à celui où le cent dixième méridien se coupe avec l'équateur. Ce même méridien servira de limite dans tout l'hémisphère central.

Subdivisions de l'Océanique

Considérée dans les confins que nous venons de tracer, la cinquième partie du monde se trouve comprise toute entière dans le grand Océan, dans l'Océan par excellence. Mais pour bien connaître toutes les particularités de ce vaste théatre, il faut le décomposer en groupes et en subdivisions. Nous commencerons donc par les îles qui se trouvent entre la mer des Indes, celle de la Chine, et l'Océan jusqu'au cent trentième méridien à l'est de Paris, lesquelles, selon Malte-Brun, forment la partie nord-ouest de l'Océanique. Des Moluques nous passerons par un court trajet à la grande Océanique, à laquelle le hazard a fait donner le nom de Nouvelle Hollande: autour de cette île immense on

Océanique du nord-ouest.

Océanique centrale.

trouve la Nouvelle Guinée, la Nouvelle Brétagne, la Nouvelle Irlande, les Archipels de Salomon, de la Luisiade, du Saint Esprit, la Nouvelle Calédonie, la Nouvelle Zélande, et la terre de Diémen. Cette partie centrale de l'Océanique renferme les parties les moins connues, et les restes les plus considérables de la race des Négres Océaniques, qui semble être originaire de cette partie du monde. Enfin la troisième section comprendera la partie orientale de l'Océanique, ou ce nombre infini de petites îles qui couvrent l'Océan Pacifique, depuis les Mariannes jusqu'à l'île de Pâques et d'Ovaihi.

Océanique orientale, ou Polynésie.

Nous ne nous arrêterons point ici à faire des observations générales sur l'Océanique, en examinant la *polarité* des diverses chaînes de montagnes qu'elle renferme, et nous nous abstiendrons également de parler de l'origine de ses îles (1) et de la différence de leur niveau, des périls de la navigation, de l'étendue de ses bancs, des vents et des courans qui dominent sur cette vaste mer, ainsi que de plusieurs autres objets appartenans à la physique générale de l'Océanique. Ceux qui désireraient acquérir à cet égard des connaissances précises, pourront consulter le LXXIVe livre de la Géographie Universellede Malte-Brun, qui contient en outre un grand nombre d'observations savantes sur les différentes races d'hommes que la nature à placées dans cette partie du monde, et que l'auteur rapporte à deux races distinctes tant par la physionomie que le langage, savoir; les Malais (2) ou les Océaniques jaunes, et les Nègres d'Océanique.

(1) Sont-ce les polypes ou zoophites qui ont créé ces corps pierreux, ou cette matière qui compose la roche de corail où ils habitent, ou bien est-ce la nature elle même qui leur prépare cette demeure? Cette question est certainement une des plus intéressantes de la géographie physique; mais les observations qu'on a faites jusqu'à ce jour sont trop vagues et trop récentes, pour pouvoir la résoudre d'une manière satisfesante.

(2) Les Malais, dit Deschamps dans son voyage dans l'intérieur de Java, sont les peuples qui habitent la presqu'île de Malacca, et qui par l'étendue de leur navigation et leurs colonies ont propagé leur langue dans les îles situées au sud-est de l'Asie jusqu'à la Nouvelle Guinée, et même jusque dans la mer du sud. Ce peuple a beaucoup d'esprit et d'activité; il est entreprenant, emporté et cruel dans ses vengeances: au contraire les naturels des îles sont d'un caractère doux, d'une indolence extrême, faibles, et souvent patiens jusqu'à la lâcheté.

ILES DE LA SONDE

SUMATRA, JAVA ET BORNÉO.

SUMATRA.

En partant de l'île de Ceylan, qui est située, comme nous l'avons vu dans la description que nous en avons donnée (1), presqu'en face du cap Comorin, et naviguant à l'est dans le golfe du Bengale, on rencontre à l'autre extrémité de ce golphe la première terre de l'Océanique, ou l'île de Sumatra, qui est séparée de Malacca par le détroit du même nom, et la plus étendue des îles de la Sonde.

Sumatra, appelée par les indigènes Andelis, et peut-être encore Samadra, était ignorée des anciens; et si quelqu'auteur (2) a cru voir dans le mont *Ofir* un pays connu de Salomon, il est tombé dans une erreur grossière, ce nom n'étant qu'une dénomination moderne donnée par les Européens à cette montagne. Ptolémée semble avoir voulu indiquer l'île de Sumatra sous le nom de Samarada, qui se trouve dans quelques éditions de sa géographie: ce qui a fait croire à quelques-uns qu'il pouvait être une corruption de Sumatra. Les Arabes ont eu connaissance de cette île sous les noms de Lamery et de Saborma. Marc Polo en cite quelques contrées, et l'appelle la petite Java par opposition à Bornéo, qui est la grande Java. Les Portugais y abordèrent la première fois sous le commandement de D. Diego Lopez de Sequeira (3):

Puissances Européennes à Sumatra.

(1) V. Costume ancien et moderne etc. Asie vol. I.er

(2) V. Voyage du Pilote Davis aux Indes Orientales en 1598. Inséré dans l'Hist. Générale des Voyages de Prévost. V. Mémoire sur Ophir par Seetzen, traduit de l'allemand: Malte-Brun, Annales des Voyages tom. XI.

(3) Maffei. Histoire des Indes. I.ère part. liv. I.er

ils trouvèrent que le pays était fertile, riche, et assujetti à de petits Princes qui étaient toujours en guerre entre eux. Ils formèrent quelques établissemens le long de la côte, pour trafiquer avec les habitans qui leur y apportaient non seulement du soufre, du riz, du poivre, du camphre, de la casse, du sandal, des bois précieux et autres drogues, mais encore du fer, du cuivre, de l'étain, de l'argent, de l'or et des diamans. La couronne de Portugal eut de fréquens démêlés avec ces Princes, et malgré les avantages qu'elle remportait quelquefois sur eux, elle ne put jamais les subjuguer, ni occuper dans le pays la moindre Principauté, ou construire aucun fort, comme l'atteste le compte des revenus de l'Inde publié par D. Odoard De-Menezez, qui en était Vice-Roi en l'an 1584. Les Hollandais s'emparèrent de cette île sur la fin du seizième siècle, et après en avoir chassé les Portugais y formèrent plusieurs établissemens, qui leur donnèrent une grande influence dans les révolutions politiques de l'intérieur du pays. Les Anglais y établirent quelques factoreries sous la protection de plusieurs petits forts. Ces deux nations firent à Sumatra un commerce considérable, qui n'empêcha pas cependant aux Portugais d'y conserver quelques relations, et aux Danois d'y en former aussi quelques-unes.

Relations principales sur cette île.

Nous n'avions d'autres notions sur cette île, que celles que nous en avait données Beaulieu dans sa relation traduite par Thévenot, qui nous laissait beaucoup de choses à désirer. Mais l'histoire de Sumatra par Marsden a rempli ce vuide, par les détails qu'on y trouve, non seulement sur le gouvernement, les lois, les usages et les mœurs des naturels, mais encore sur l'ancien état politique de cette île. La relation de Sumatra publiée depuis par Shelbeare, est d'un mérite bien inférieur à celle de Marsden. Cependant, malgré ces deux relations et autres d'un moindre intérêt (1),

(1) Voici les principales relations de l'île de Sumatra.

Eschelskron, Adolph. Beschreibung des Insel Sumatra etc. *Hambourg*, 1781, in 8.°

Marsden, William, History of Sumatra etc. *London*, 1783, in 4.° Cette histoire a été traduite en Français par Perraud. *Paris*, 1788, 2. vol. in 8.°

On the natural productions of Sumatra, by John Macdonald. V. Asiatic. Researches, tom. IV.

Shelbeare-History of the Sumatra. *London*, 1787, in 8.°

Van Schirach-Description de l'Ile de Sumatra. *Harlem*, 1789, in 8.°

la comparaison des rapports des Anglais avec ceux des Hollandais, nous fait apercevoir qu'on ne peut encore donner une description exacte que des côtes de cette île.

Description et Topographie de Sumatra.

Etendue, montagnes, lacs, mines etc.

L'île de Sumatra a une étendue du sud-est au nord-ouest de 376 lieues, sur une largeur qui varie de 20 à 85. Une chaîne de montagnes la traverse dans sa longueur, en s'approchant d'avantage du rivage occidental : néanmoins les deux côtes sont également marécageuses. Quatre grands lacs, qui sont comme suspendus entre les monts de cette chaîne, versent leurs eaux par torrens, ou par cascades, dont la plus fameuse est celle de Manselar. Le mont Ophir, qui a été mesuré par Robert Nairne, est à 13,842 pieds Anglais au dessus du niveau de la mer, et renferme plusieurs volcans : les trois quarts de l'île, surtout au midi, sont couverts de broussailles impénétrables. Des mines d'or avaient fixé l'attention des Hollandais : il existe dans l'intérieur des mines de fer et d'un excellent acier : l'étain y est un objet d'exportation, et les côtes sont en grande partie entourées de bancs de corail.

Climat.

Sumatra, bien que sous la ligne, voit rarement le thermomètre monter à 85 degrés de Fahrenheit, tandis qu'au Bengale il arrive jusqu'à 101. On a parlé désavantageusement du climat de cette île : la côte occidentale, couverte de vastes marais, et de brouillards malfesans a pu mériter le nom de pestilentielle ; mais on trouve dans plusieurs autres parties de l'île, et surtout sur la côte orientale, des contrées où l'air est sain.

Végétaux

Il paroit, d'après ce que dit Marsden, que les îles Malaises, quoique riches en plantes rares et en arbres précieux, ont généralement le sol ingrat pour tous les genres de culture de première nécessité. Les habitans de Sumatra cultivent deux espèces de riz ; ils font de l'huile de sésame, et mangent la canne à sucre. Ils tirent un sucre noir, appelé jaggari, du palmier anou, qui leur fournit le sagou et une liqueur spiritueuse ; mais c'est particulièrement dans le cocotier qu'ils trouvent leur subsistance. Sumatra produit quantité de ces fruits délicieux que nous envions aux climats des tropiques, tels que le mangoustan, le dourian, les fruits de l'arbre à pain et de l'iambo moura, les ananas, les pommes de goïave, les limons, les citrons, les oranges et les grénades. Mais sa production


46.
1
2
3
4
5
Raineri fece.
Biasioli fece d.T.

la plus abondante est le poivre, qui y fait le principal objet du commerce des Anglais: cette denrée est la graine d'une plante rampante semblable à la vigne. Voy. la fig. 5 de la planche 46. Marsden a donné une description exacte de ses différentes espèces, ainsi que de la manière de le cultiver et de le recueillir. Le camphre est une autre production remarquable, qui se trouve sous la forme de cristallisation. L'arbre qui le porte croît spontanément dans la partie septentrionale de Sumatra: il égale en hauteur les plus grands arbres de construction, et a souvent quinze pieds de tour. Le benjoin est la gomme ou résine d'une espèce de sapin. La casse croît dans l'intérieur du pays. Les rotungs, appelés cannes d'Inde, se transportent en Europe: on y trouve le coton soyeux, dont l'arbre porte ses branches parfaitement droites et horizontales, toujours au nombre de trois, de manière qu'elles forment des angles égaux et d'une même hauteur: ses rejetons poussent également droits, et les branches conservent les mêmes gradations et la même régularité jusqu'au sommet: quelques voyageurs ont donné à cet arbre le nom de parasol. Deux espèces de café, mais d'une qualité médiocre, des ébéniers et des teks, enrichissent encore le sol de cette île.

Les chevaux de Sumatra sont petits, mais pleins de feu: les vaches et les brébis y sont également d'une moyenne grandeur, et le bufle y est employé au labour. On rencontre dans les forêts l'éléphant, le rhinocéros, l'hyppopotame, le tigre royal, l'ours noir, la loutre, le porc-épic, le daim, le sanglier, la civette et plusieurs espèces de singes, dont une qui a le menton barbu, est le *simia nemestrina*, et semble particulière à cette île. L'orang-outang prend souvent, dit-on, des libertés avec les femmes qui osent se hazarder seules dans les bois: les rivières sont infestées de crocodiles. Parmi le grand nombre d'oiseaux qu'on voit à Sumatra, le faisan y est d'une rare beauté: le coq d'Inde y est multiplié à l'infini, et il en existe dans la partie méridionale une espèce d'une hauteur considérable, qui est aussi connue à Bantam. On y trouve l'ardée argale, la plus grande espèce connue du genre du héron, et l'angang ou oiseau rhinocéros, qui porte sur son bec une espèce de corne. *Animaux.*

Les naturels partagent Sumatra en trois régions: la première au nord renferme le royaume d'Achem, ou plus exactement Atché, avec les principaux vassaux de Peder, Pacem et Delli; cette division est habitée depuis Batta, et se termine à la rivière Siak *Sumatra divisée en trois régions.*

sur la côte orientale, et à celle de Sinkol sur la côte occidentale. La seconde division est l'ancien empire de Menag-Cabo, qui comprend, sur la côte occidentale, les royaumes de Iamby et d'Andragiri; dans l'intérieur le pays des Rejanghi, et le reste de l'empire de Menang-Cabo; sur la côte occidentale, les pays de Baros, Tapanuly, Nattal et autres, les possessions ci-devant Hollandaises de Priaman, de Padang, de Sillida, et le royaume d'Indrapoura. La troisième division, appelé Ballum-Ary, ou Kampang, est formée du sud-est de l'île où se trouve le royaume de Bancahulo ou Benculen, avec un établissement Anglais, le pays de Lampuns, et le grand royaume de Palembang.

Premier royaume d'Achem.

Le royaume d'Achem renferme une capitale du même nom, composée d'environ huit mille maisons ou cabanes, avec une rade vaste et sûre à l'extrémité méridionale de l'île. Avant l'arrivée des Européens dans l'Inde, le port d'Achem était fréquenté par les Arabes. Les Portugais et les nations qui s'élevaient sur leurs ruines tentèrent d'y former des établissemens; mais les révolutions trop fréquentes chez un peuple belliqueux les forcèrent d'y renoncer. Les habitans avaient autrefois une marine considérable pour un peuple Indien; ils ont encore des manufactures de soie et coton, et des fonderies de canons. Le Roi d'Achem fait aujourd'hui le commerce par monopole, et vend de l'or très-fin, du benjoin, du poivre, des chevaux, et de ces nids d'oiseau dont nous avons déjà parlé plusieurs fois, comme d'un mets délicieux pour les orientaux, et en particulier pour les Chinois qui en sont très-friands.

Pays de Batta.

Le pays de Batta, ou plus exactement Batak, renferme les montagnes de Deira et Papa au midi de la plaine d'Achem; il est divisé en trois principautés: celle de Simamora contient des mines d'or: celle de Batta Silondong a un volcan: l'une et l'autre produisent du camphre et du benjoin: la principauté de Buran sur la côte orientale présente de riches campagnes de ris. Les habitans de Batta, dont la langue est remplie de mots inconnus aux Malais de la côte, reconnaissent trois grandes divinités, savoir; Battara-Curon qui règne aux cieux, Sorie-Pada dominateur de l'air, et Mangalla-Bullang Roi de la terre. Un géant soutient la terre sur sa tête: un jour qu'il était fatigué de son fardeau, il secoua la tête, et les continens s'écroulèrent: l'Océan demeura sans rivages: le maître du ciel y lança une montagne, qui devint le noyau de nouvel-

Religion.



les terres : une fille du ciel vint y habiter, et de ses trois filles, mariées avec leurs trois frères, naquit un nouveau genre humain. Les Battans croyent à une vie future et à une espèce de purgatoire. Les mariages sont accompagnés de certaines cérémonies singulières. La fille doit se montrer nue au jeune homme, qui convient ensuite du prix qu'il doit la payer. Les nouveaux époux goûtent ensemble de deux espèces de riz, et le père de l'épouse étend sur le couple une pièce d'étoffe. *Mariages.*

Les Battans ont appris à fabriquer de la poudre à fusil, et à se servir d'armes à feu ; ils emploient l'or, l'étain et le fer à se faire des ustensiles et des instrumens grossiers ; ils font des étoffes de coton : leurs livres sacrés, dont le gouverneur Siberg apporta un exemplaire à Batavia, sont écrits de gauche à droite, sur du papier fait avec de l'écorce d'arbre. Marsden a reconnu que les Battans sont antropophages ; il rapporte avec un sentiment d'horreur, que ce peuple mange les criminels et les prisonniers de guerre trop grièvement blessés pour pouvoir être vendus. *Arts et usages.*

Les principaux chefs-lieux des petits districts de la côte occidentale sont, Baros et Tapanuly, d'où l'on exporte le camphre; Nattal d'où l'on tire de l'or; Passamau où l'on trouve au bord des rivières des morceaux d'or du poids d'une once ; et Padang qui est la principale forteresse des Hollandais : on voit à la planche 47 la colline de Padang telle qu'on la trouve dessinée dans le voyage de Marsden : Indrapoura est la capitale d'un royaume démembré, et Bancahulo ou Bencoolen, le chef-lieu des établissemens Anglais, qui y ont bâti le fort Malboroug, et fait des plantations de poivre et de cannes à sucre. *Etats divers de la côte occidentale.*

Les naturels appelés Rejang sont petits et maigres; ils s'applatissent le nez, et s'allongent les oreilles; ils ont les yeux noirs et vifs, les femmes ressemblent aux Chinoises : leurs peau est plus jaune que bronzée et olivâtre : dans les cantons montueux, presque tous, et surtout les femmes, ont à la gorge une grosseur semblable aux goîtres des habitans des Alpes : quelques-uns de ces goîtres sont presque aussi gros que la tête d'un homme ; mais leur volume en général est celui d'un œuf d'autruche. *Naturels appelés Rejang.* *Leurs qualités physiques.*

Les Rejang se distinguent en plusieurs tribus qui descendent d'une même souche : les quatre principales viennent de quatre frères, et sont, de tems immémorial, alliées entre elles. Chaque Dusun ou village est sous un magistrat appelé Dupaty, qui a la di- *Gouvernement.*

rection d'environ cent personnes. Les Dupaty d'une même rivière se réunissent, et forment un tribunal judiciaire. Le Pangeram est comme le feudataire du pays, et préside à tout. Il est difficile de déterminer la dépendance de ces chefs entre eux. Les habitans sont presque tous égaux en propriété: la distinction entre les chefs et les subalternes n'existe guères que dans le titre, car les premiers n'ont aucune force coactive, et pourtant ils sont obéis, tant l'habitude de la pauvreté et de la paix ont d'empire sur les esprits. Les autres gouvernemens de l'île offrent tous un mélange d'institutions patriarchales et féodales, avec cette différence que les premières dominent dans les districts qui n'ont jamais été troublés par la guerre. Les Européens qui ont des plantations de poivre sur les côtes, exercent par le fait une véritable souveraineté sur les peuples voisins.

Empire de Menang-Cabo.

L'empire de Menang-Cabo situé derrière cette côte, et qui osa par le passé s'égaler à la Chine, est présentement déchiré par des guerres intestines; il a pour capitale Pangarayung: ses habitans font des ouvrages de filigrane on or et en argent, qui sont éstimés. L'intérieur de la province de Tigablas-Cottas est habité par les Gugons, race d'hommes couverte de longs poils, et peu supérieure à l'orang-outang qui lui dispute l'empire des bois. Le pays des Lampuns se compose de montagnes revêtues de forêts impénétrables, et de plaines qui sont exposées à des inondations subites. Ce peuple hospitalier, et peu propre à la guerre, vit dans l'anarchie et la licence, quoique sujet de nom au Roi de Bantam dans l'île de Java, auquel doit-être remise toute la récolte du poivre. Les Lampuns, semblables aux Chinois par leurs yeux longs et étroits, et leur visage rhomboïdal, parlent un idiome particulier, plein de sons gutturaux.

Les Gugons.

Les Lampuns.

Royaume de Palembang.

Le royaume de Palembang, ancienne dépendance du Susuhunan ou Empereur de Java, et récemment sous la tutelle de la Compagnie Hollandaise, comprend le sud-est de Sumatra, et les deux îles de Banca, et de Billiton. Les terres d'alluvion s'y accroissent avec rapidité. Ce pays mal cultivé et couvert de forêts exporte, outre les autres productions de Sumatra, du sassafras, du sang de dragon, et de beaux bois de construction. Ses principales mines d'étain sont à Banca. Le climat y est sujet à de grandes variations de chaud et de froid, sans cependant être malsain. Palembang, grande ville habitée par des Chinois, des Siamois, des Malais et des Ja-

vanais, ne renferme d'autres édifices en pierre, qu'un temple et le palais du Roi. Ce despote, sans troupes reglées, et sans revenus fixes, fait pompe dans un vaste sérail de son orgueil et da sa mollesse. Les habitans de Blida sont redevables à leur extrême stupidité du privilége d'être les seuls individus mâles qui soient admis dans cette enceinte, où ils sont employés à porter de l'eau. Là, les lois sont sans force, les juges sans honneur, et les négocians sans probité. Les prêtres Mahométans y prospèrent dans le commerce. Les filous, appelés *Sumbaravi*, y vivent dans une société légalement reconnue, sous un chef qui modère leurs excès et entretient une sorte de règle parmi eux.

Royaumes d'Iambi, d'Andragiri etc.

Le royaume d'Iambi, ceux d'Andragiri sur une grande rivière du même nom, et de Camper, ne présentent rien de particulier. Il y a dans l'intérieur de l'île des Nègres qui ont la tête extrêmement grosse, une taille de pigmée, les jambes et les bras fort-petits. Radermarcher en a vu quelques-uns à Palembang.

Mœurs et usages des habitans de Sumatra. Leur habillement.

L'ancien habillement des habitans de Sumatra est le même que celui que les navigateurs ont trouvé chez les peuples des îles de la mer Pacifique, et qui est généralement connu aujourd'hui sous le nom d'habillement Othaïtien. C'est aussi celui des Rejang lorsqu'ils sont à leurs travaux; il consiste en une camisole, en caleçons courts, et en un bonnet fait avec l'intérieur de l'écorce d'un certain arbre, bien battue, et à laquelle on donne quelquefois la souplesse de la peau de chèvre la plus délicate. Les habitans de la campagne s'habillent maintenant pour la plupart à la manière des Malais, toutefois en y mettant plus de simplicité.

Habillement des Malais.

L'habillement des hommes consiste en une espèce de veste étroite et sans manches, avec un col semblable à celui de nos chemises, et des boutons tout le long, le plus souvent en or et à filigrane; c'est le costume distinctif des Malais. Par dessus cette veste ils portent le *baju*, qui ressemble à notre robe de chambre, ouvert par devant, avec des manches généralement étroites, et neuf boutons depuis la moitié du bras jusqu'à la main. On trouve cependant d'autres *baju* avec des manches larges et flottantes, et d'autres avec des manches étroites, mais qui ne passent pas le coude; on en voit encore, que porte particulièrement la jeunesse des deux sexes, qui sont ouverts par devant, laissent la poitrine à découvert, et ne descendent pas au delà des reins, tandis que les autres arrivent jusqu'au genou, et quelquefois jusqu'au coude-pied.

Habillement des hommes.

Ces *baju* sont généralement faits d'une étoffe de coton blanche ou bleu-ciel : les plus distingués sont de toile de coton de l'Indostan, et ceux des seigneurs d'étoffe de soie à fleurs. Le *kaïn-sarong* ne diffère point en apparence du manteau des montagnards d'Ecosse ; il consiste en une bande d'étoffe à deux couleurs, de la longueur de six à huit pieds, sur une largeur de trois ou quatre, cousue aux extrémités, et formant un large sac sans fond. Il est jetté quelquefois sur une épaule, ou bien ployé et roulé autour des reins; et dans l'habillement complet il est retenu par le baudrier auquel est suspendu le poignard appelé *Kris*, lequel baudrier est en soie cramoisi, et fait plusieurs tours autour des hanches avec une boucle au bout, d'où pend ce poignard dans son fourreau. Les hommes portent encore des caleçons courts de taffetas, qui leur arrivent à peine à la moitié des cuisses, et sont ordinairement de couleur jaune ou rouge ; ils vont les jambes et les pieds nus, et ceignent leur tête d'un beau mouchoir de couleur, auquel ils donnent la forme d'un petit turban. Les habitans de la campagne ont pour coiffure un morceau d'étoffe blanc ou bleu-céleste roulé autour de leur tête, dont le sommet reste à découvert ; mais lorsqu'ils voyagent ils portent un *tudong* ou chapeau fait en forme de parasol, qui les met parfaitement à l'abri des intempéries de la saison.

Habillement des femmes.

Les femmes ont pour la plupart une espèce de corset, qui leur couvre la poitrine, et n'arrive que jusqu'aux cuisses; elles s'attachent sous les aisselles le *kaïn-sarong* dont nous venons de parler, qu'elles laissent flotter jusqu'aux pieds : quelquefois elles le replient autour de leur corps, et l'assurent avec le *tali-pending*, qui est une écharpe dont elles s'enveloppent les reins. Cette écharpe consiste pour l'ordinaire en une étoffe brodée, et quelquefois en une plaque d'or ou d'argent d'environ deux pouces de large, avec une large agrafe par devant en filigrane, et une pierre précieuse au centre. Leur *baju* ou surtout diffère peu de celui des hommes, et se boutonne de même depuis le coude jusqu'au poignet. Les femmes de condition s'attachent au dessous des yeux, lorsqu'elles sortent de chez elles, un morceau d'étoffe de coton ou de soie d'environ cinq pieds de long, brodé et garni d'une frange à son extrémité, qui s'appelle *salendang*, et couvre en guise de voile tout le reste du visage. Elles portent aussi un mouchoir tantôt étroitement ployé dans une main, et tantôt ployé mais flottant sur une épaule; elles arrangent leurs cheveux de deux manières, qu'elles appellent l'une *kundei*, et l'autre *sang-*

gol : la première est à la mode des Chinoises, et consiste à rouler les cheveux au milieu de la tête, et à les y attacher avec une épingle d'argent : la seconde, qui est plus générale, est d'en former une tresse qui tombe sur le dos, et dont le bout se rattache à la nuque au moyen d'une autre petite tresse, et d'un peigne en écaille ou en filigrane. Elles ont l'habitude d'oindre leurs cheveux avec de l'huile de coco, et les plus riches avec une huile extraite de la gomme du benjoin; elles mettent en outre beaucoup d'art à se parer la tête de fleurs. Les danseuses de profession, qui sont pour la plupart Javanaises, n'ont pas moins d'ornemens sur la tête que les Dames Anglaises, et y joignent en outre des panaches tels qu'en portaient celles-ci en 1777 (1). Il est impossible de dire en combien de manières différentes les femmes de Sumatra arrangent les fleurs sur leur tête ; le plus souvent elles les disposent en guirlandes, mais avec simplicité : ces fleurs sont ordinairement blanches ou d'une couleur tendre. Quelquefois cependant elles les réunissent sur une même tige, où elles semblent ne former qu'une seule fleur ; mais cette manière est trop étudiée, et a moins d'élégance que l'autre.

Marques distinctives des jeunes filles, etc.

Les jeunes filles, surtout dans les campagnes du midi, se distinguent par une enveloppe où est enfermée leur chevelure depuis le front jusqu'à la nuque : cette enveloppe consiste ordinairement en une mince plaque d'argent d'un demi pouce de largeur : les riches l'ont en or, et les pauvres en feuilles de *nipah* : outre cet ornement qui leur est particulier, elles portent encore des anneaux et des bracelets en or et en argent. Les filles et les garçons ont des colliers de pièces de monnoie : avant qu'ils soient parvenus à l'âge d'être habillés, on leur couvre le sexe avec une plaque d'argent en forme de cœur, appelée *ciaping*, qui tient à une chaîne aussi d'argent attachée autour de leurs reins. Les paysannes fabriquent elles mêmes l'étoffe du *kaïn-sarong*, avec lequel elles se couvrent, ainsi que les garçons, depuis la poitrine seulement jusqu'aux genoux : l'habillement des femmes descend néanmoins jusqu'aux pieds.

Manière de limer les dents.

Les deux sexes sont dans l'usage bizarre de limer leurs dents, qui sont ordinairement d'une blancheur et d'une beauté admirables, en raison de la simplicité de leur nourriture. On se sert pour

(1) Voy. Marsden dans son Histoire de Sumatra.

cela de pierres de différens degrés de finesse, et le patient est couché sur son dos pendant qu'on lui fait cette opération. On en voit beaucoup, et surtout les femmes de Lampong, dont les dents sont limées jusqu'aux gencives, d'autres les rendent pointues: il en est qui ne les liment qu'en dehors et à l'extrémité, pour qu'elles puissent mieux recevoir et garder le noir du *jet* ou *jeat*, dont elles se servent ordinairement pour les teindre. Ce noir n'est autre chose que l'huile empyreumatique de la coque de coco. Quand on n'emploie point cette huile, la limure, en enlevant l'émail des dents, n'en diminue pas la blancheur, mais l'usage du bétel les rend noires. Les Grands appliquent quelquefois une plaque d'or sur leurs dents de la machoire inférieure, et cet ornement produit un effet brillant à la lueur des flambeaux, par le contraste de l'or avec la couleur noire du bétel. Quelques-uns ont cette plaque taillée en forme d'une rangée de dents, mais la plupart la portent unie, et ne se l'ôtent ni pour manger ni pour dormir.

On perce les oreilles aux jeunes filles, et on leur lime les dents à l'âge de huit à neuf ans, cette opération, qui est toujours accompagnée de fêtes de famille, devant précéder leur mariage. Cependant le trou qu'on leur fait aux oreilles n'est pas aussi grand à Sumatra que dans les îles voisines, et surtout à Nias, où l'on peut y passer la main, l'oreille se trouvant allongée jusque sur l'épaule.

Leurs boucles d'oreille sont pour l'ordinaire en or à filigrane, et se ferment par le moyen d'un morceau de métal rivé à son extrémité, ou serré à vis en dedans.

Maisons. Les maisons de Sumatra ne sont pas seulement permanentes, mais encore décentes et très-proches les unes des autres. *Villages.* Les villages sont bâtis, pour la plupart, au bord d'une rivière ou d'un lac, pour la commodité d'avoir de l'eau et la facilité des transports; mais c'est particulièrement leur sûreté que les habitans ont en vue dans la construction de leurs habitations, c'est pourquoi ils les placent, toutes les fois qu'ils le peuvent, sur des lieux élevés et d'un accès difficile, et ne laissent pour y arriver que deux sentiers étroits et tortueux à l'usage des piétons seulement, dont l'un aboutit à la campagne et l'autre à la rivière: ce dernier est le plus difficile, car il est fait en gradins pratiqués dans le roc. Le grand nombre d'arbres fruitiers et de haute futaie qui entourent ces villages, et d'un autre côté la nudité des campagnes où l'on n'aperçoit que des champs de riz et des

plantations de poivre, leur donnent de loin l'aspect de bois plutôt que de lieux habités. Les maisons sont ordinairement disposées, de manière à ce que le village forme un carré entrecoupé de sentiers, qui séparent ces maisons les unes des autres. Au centre du village est le *balei* ou la chambre de la commune, qui a environ 150 pieds de longueur sur 30 de largeur ; elle est ouverte sur les côtés, hors certaines occasions où on la ferme avec des nattes ou des toiles de coton : cette chambre ressemble au portique d'une maison rustique, et n'a pour couvert qu'un toit, qui d'un côté descend jusqu'à terre. *Chambre de la commune.*

Il n'entre ni pierres, ni briques, ni mortier dans la construction de maisons de Sumatra, ainsi qu'il est d'usage dans les pays où il y a beaucoup de bois, et où la chaleur du climat rend l'air plus agréable qu'incommode. Mais la fréquence des tremblemens de terre dans cette île ne permet pas d'y construire des édifices solides. Ces maisons sont en bois et montées sur des pilastres de six à huit pieds de hauteur, qui ont une espèce de chapiteau, mais sans base, et par conséquent plus de largeur par le haut que par le bas. Ce peuple n'a aucune idée de l'architecture comme art, et cependant il fait des ouvrages en métaux qui annoncent de l'industrie, et a même certains termes techniques analogues à ceux de nos menuisiers; il n'a aucune connaissance des proportions, et met dans ses constructions de la solidité là où il n'en faut pas, tandis que les parties les plus faibles supportent les plus gros fardeaux. Le pavé de ses habitations est composé de madriers de bambou de quatre à cinq pouces de diamètre rangés en file, bien serrés les uns contre les autres et fixés par le bout à la boiserie : des espèces de lattes du même bois, de la longueur des murs, et d'un pouce de largeur, sont placées en travers par dessus ces madriers; elles sont liées ensemble avec des fils de *rattan*, et recouvertes ordinairement en nattes de diverses sortes. L'élasticité de ce pavé fait trembler les étrangers qui marchent dessus pour la première fois. Les murs sont généralement construits en *palup*, ou en bambou dont on a fait des planches, où l'on n'aperçoit plus ni nœuds ni inégalités quelconques, et qu'on a mises ensuite sécher au soleil surchargées d'un poids. Ces *palups* sont quelquefois cloués sur les madriers ou la boiserie, ou entrelacés avec elle et garnis d'une natte. Les maisons sont, pour la plupart, couvertes avec de l'*atap*, ou les feuilles d'une espèce de palmier appelé *nipah*, bien préparées et disposées à cet *Construction des maisons.*

effet. Il y a néanmoins des toits plus solides, faits de *kulitkaju* ou *culicoi*, comme le prononcent les Européens, qui est une écorce d'arbre du *bunut* ou de l'*ibu*. Le toit des grandes maisons a trois sommités: celle du milieu, au dessous de laquelle se trouve la porte, est plus basse que les deux autres: les maisons d'un ordre inférieur n'en ont que deux, toujours de hauteur inégale, et l'entrée est toujours sous la plus petite qui couvre une espèce de cuisine. On trouve aussi des maisons temporaires, qui ont un toit plat en planches de bambou, bien jointes les unes contre les autres. On monte à ces maisons à l'aide d'une pièce de bois, ou d'un fort bambou où l'on a fait des entailles; ce qui rend d'autant plus difficile à un Européen l'usage de cette échelle grossière, c'est qu'elle n'est le plus souvent attachée à rien. La nuit on la retire dans l'habitation, et il est à présumer que ce genre d'échelle à été inventé dans la crainte des bêtes féroces. Voy. la planche 48. La boiserie de la façade des maisons les plus marquantes est couverte de sculptures en relief, qui réprésentent toutes sortes de figures grotesques, azzez semblables aux hyérogliphes des Egyptiens, mais qui n'ont certainement aucun sens emblématique.

Ameublement.

Les habitans de Sumatra ont fort-peu de meubles: leur lit se compose d'un certain nombre de coussins ayant aux extrémités un ornement d'une matière luisante, qui a l'air d'être en feuilles d'étain: au dessus de la tête est suspendu une espèce de baldaquin en étoffe de diverses couleurs. Leurs tables ressemblent à de grandes coupes en bois, autour desquelles peuvent se placer trois ou quatre personnes: dessus on pose le *talamo* de cuivre, ou cet ustensile vulgairement appelé *serviteur anglais*, qui contient les écuelles pour leur soupe ou levain végétal, et des vases de natte pleins de riz. Ce peuple ne s'assied point à la manière des Turcs, c'est-à-dire les jambes croisées, mais sur les cuisses, ou sur le côté gauche en se soutenant de la main gauche et les jambes levées, et tenant libre la main droite dont il se sert scrupuleusement pour manger. Il ne fait point usage de couteaux, ni de cuillères ou autres ustensiles semblables; il prend avec les doigts le riz et les autres mets qu'il jette adroitement dans la bouche, et trempe souvent la main dans l'eau en mangeant. Il a un peu de vaisselle d'une porcelaine grossière qui lui vient de l'orient, ce qui est regardé comme un objet de luxe. Il se sert de vases de fer appelés *qualié* pour mettre sur le feu; mais sa vaisselle originaire pour faire cuire le riz est en bambou: les vases qui en sont faits, quoique presque brûlés



Castellini inc.

lorsque le riz est cuit, résistent à l'action du feu tant qu'il y reste quelqu'humidité. Les maisons sont sans cheminée, et l'on allume le feu sur quelques pierres, tantôt dans un coin de l'habitation, tantôt dans un autre, et souvent hors de la porte.

Arts et manufactures.

Les habitans de Sumatra, et surtout les Rejang, connaissent non seulement les arts de première nécessité, mais encore ceux qu'on peut appeler de luxe. Nous avons déjà vu que dans le pays d'Achem, et de Menang-Cabo, on trouve des fabriques d'armes à feu, de kris, et de filigrane en or et en argent : les ouvrages en filigrane y sont peut-être les plus beaux qu'il y ait au monde; ils sortent des ateliers d'orfèvres Malais établis sur les côtes de l'île, et sont d'un usage très-répandu. Ce peuple montre au contraire peu d'habileté dans les ouvrages en fer et en bois, et ne connaît pas même l'usage de la scie. Il emploie pour ciment dans les petits ouvrages du lait caillé de bufle, qu'il appelle *prakat*. La peinture et le dessin lui sont tout-à-fait inconnus; il sait sculpter le bois et l'ivoire, mais sans goût. Les femmes fabriquent des étoffes en coton et en soie pour leur propre usage, mais avec des métiers très-imparfaits. Les Malais distillent l'huile de benjoin pour se parfumer les cheveux, et font de l'huile avec la noix de coco : des morceaux de bambou enduits de résine leur fournissent une espèce de torche à vent, pour éloigner de leurs habitations pendant la nuit les bêtes féroces qui infestent cette île. Ils font de la poudre à canon, du sel, et tirent d'une espèce de palmier un suc doux qui leur tient lieu de sucre. Leur médecine se borne à l'application de simples connus de tout le monde : tout vieillard est médecin par expérience : la seignée est aussi en usage parmi eux. Ils ont à peine une teinture des principes de l'arithmétique : *laksa*, qui veut dire dix mille, est le plus grand nombre connu dans la langue Malaise. Ils sont passionnées pour la musique, et ont quelques instrumens qu'ils tiennent des Chinois, tels que le kalintang, le gong et le sulin.

ILES VOISINES DE SUMATRA.

Iles de Banca; de Lingan etc.

Les îles qui environnent Sumatra, parmi lesquelles on distingue au levant celle de Banca, et au couchant les îles Pogghy, ne sont point de nature à être oubliées. Banca est séparée de la côte d'Achem par un canal d'environ trois-lieues de largeur; elle renferme une ville du même nom, où les Hollandais avaient une factorerie : les navigateurs prétendent que le climat de cette île élevée et couverte de forêts est un des plus dangereux : on y trouve de riches mines d'étain fin, qui furent découvertes en 1710 et 1711; et quoiqu'on en tire trois millions de livres par an, la veine n'en parait encore pas moins inépuisable. On sait fort peu de chose de l'île de Lingan au nord, et de celle de Billiton à l'est. Les vaisseaux qui vont en Chine, et qui en reviennent, passent maintenant par le détroit entre Billiton et Banca. Les îles qui sont à l'ouest de Sumatra forment une chaîne régulière : celle de Nyas, qui est fertile et très-peuplée, est habitée par une race d'hommes singulière qui a la peau blanchâtre et écailleuse, et les oreilles fort-longues. Les îles Pogghy ont été visitées récemment par John Crisp qui y a séjourné un mois, et nous a laissé les notions suivantes sur les mœurs et les usages de la nation indigène qui les habite (1).

Iles Pogghy.

Mœurs et usages des habitans.

Un navigateur Hollandais a donné à ces îles le nom de Nassau, mais leurs habitans les appellent Pogghy. Ces habitans sont désignés par les Sumatrais sous le nom d'*Orang-Matawes*: leur nombre n'est pas considérable; ils sont divisés en petites tribus, dont chacune habite un petit village sur le bord d'un ruisseau. L'île septentrionale renferme sept villages, dont le principal se nomme Cockup : l'île méridionale en renferme cinq: la population de ces deux îles monte à peine à 1400 habitans: l'intérieur est inhabité. Porah, ou l'île de la fortune, a pour population la même race d'hommes, et le même nombre d'habitans. Leur taille est rarement au dessus de cinq pieds et demi, et beaucoup restent au dessous:

(1) An account of the inhabitants of the Poggy or Nassau islands, lying of Sumatra, By John Crisp. Esq. V. Asiatick Researches. Vol. VI. pag. 77.


M.Bonatti dis. e inc.

quelques-uns ont les membres bien proportionnés, et beaucoup d'expression dans la physionomie : leur teint, semblable à celui des Malais, est d'un brun clair ou tirant sur la couleur du cuivre. Si l'on considère la douceur du climat, la facilité de s'y procurer une nourriture saine et abondante, et le peu d'obstacles qui s'y opposent à la communication entre les deux sexes, on est forcé d'en conclure que ce peuple ne s'est établi que depuis peu de tems dans ces îles. Les maisons y sont de bambou et construites sur des poutres : la volaille et les cochons sont au dessous. L'habillement des habitans consiste en un morceau d'étoffe grossière faite d'écorce d'arbre, qu'ils roulent en ceinture et font passer entre leurs jambes. Ils portent des colliers composés de grains de verre, de petites perles de couleur verte, et autres colifichets. Les femmes qui allèrent rendre visite à Crisp dans leurs canots, avaient pour coiffure un bonnet de feuilles de pisang, fait en pain de sucre : deux autres feuilles leur couvraient, l'une la poitrine et l'autre le bas ventre ; et comme elles sont faciles à se déchirer, cette espéce de ceinture avait l'air de franges grossières. Voy. la planche 49. Mais dans l'intérieur des maisons, les deux sexes ne tiennent qu'un morceau de toile autour de leurs reins. Il ne font point usage de l'huile de coco pour oindre leurs cheveux noirs, qui deviendraient plus longs et plus beaux, et n'ont pas même soin de les peigner. Ils liment aussi leurs dents, comme à Sumatra, pour les rendre pointues, et ont presque tous la peau marquetée de petits points formant divers dessins. Lorsque les enfans ont atteint l'âge de seize ans, on commence à tracer sur leurs corps les contours de certaines figures, et à mesure qu'ils avancent en âge et vont en campagne, on agrandit ces contours et on les remplit : ces marques sont une récompense qu'on accorde à celui qui a vaincu un ennemi ; c'est l'explication qu'on donna à Crisp de cet usage, qui dans son origine aura été sans doute une distinction militaire, et qui est aujourd'hui devenu général. Voy. la même planche. Les femmes avaient une étoile sur les épaules, et quelques signes sur le dehors de la main. Le sagou est la principale nourriture de ce peuple. On coupe cet arbre lorsqu'il est arrivé à sa grosseur ordinaire, on en enlève la moelle, et à force de la remuer et de la pétrir dans un baquet où l'on a soin de renouveller l'eau fréquémment, on parvient à séparer la partie farineuse de la filamenteuse. La première se précipite au fond : on la met ensuite dans des sacs

Habitations. Habillement.

Marques sur la peau.

Nourriture.

faits avec une espèce de jonc, où elle peut se conserver pendant quelque tems; quand on veut s'en servir, on la lave de nouveau, on l'introduit dans le creux d'un bambou, et on la fait griller au feu. Ces insulaires ont en outre des ignames, des patates douces, des pisangs et autres végétaux; ils se nourissent aussi de viande de cochon, de volaille et de poisson: l'usage de mâcher du bétel si commun en orient leur est inconnu.

Armes. Leurs armes sont l'arc et les flèches: le premier est fait en bois de *necboug*, espèce de palmier, qui, au bout d'un certain tems devient très-élastique; la corde est en boyau: les flèches sont de bambou ou de quelqu'autre bois léger, et armées d'une pointe en cuivre ou d'un bois extrêmement dur; elles sont souvent empoisonnées, et quoiqu'elles ne soient point garnies de plumes, elles n'en sont pas moins lancées avec beaucoup de force et de justesse. Les tribus d'Orang-Mantaw qui habitent ces îles ne se font point la guerre entre elles; mais elles ont été autrefois long-tems en guerre avec les habitans d'une île plus au nord appelée Seybih.

Religion. La religion de ces peuples est celle de la nature. Les phénomènes les plus marquans, tels que le mouvement apparent du soleil, celui de la lune, le tonnerre, les éclairs et les tremblemens de terre leur donnent l'idée d'un être surnaturel: il s'en trouve parmi eux d'une intelligence et d'une pénétration supérieures, qui prétendent avoir des relations avec les puissances célestes, et savent captiver ainsi l'admiration de leurs compatriotes. Ils font quelquefois des sacrifices en volaile et en cochons pour obtenir la guérison de leurs maladies, pour appaiser le courroux de leurs Dieux, ou pour se les rendre favorables dans leurs entreprises.

Cérémonies funèbres. Leur manière d'ensevelir les morts ne diffère point de celle des habitans d'Otaïthi: dès qu'un homme est expiré, son corps est transporté dans un lieu destiné à cet effet, et placé sur un échafaud appelé *rati-aki*: on le pare de coraux et des autres ornemens qu'il portait pendant sa vie, ensuite on le couvre de feuilles sous lesquelles on le laisse pourrir, et les personnes qui composaient le convoi funèbre s'en retournent à la maison du défunt, où ils arrachent tous les arbres qui l'entourent.

Gouvernement et lois. Les chefs de ces insulaires n'ont rien qui les distingue dans leur habillement: ce sont eux qui règlent les cérémonies dans les fêtes publiques, mais ils n'exercent aucune autorité: les différends sont jugés et les délits punis par l'assemblée de tous les habitans

d'un village : les hommes seuls peuvent hériter : la maison, les plantations, les armes et les meubles du père passent à ses enfans. Celui qui a commis un vol un peu considérable, et se trouve inhabile à la restitution, est condamné à la mort : l'assassin est remis entre les mains des parens du mort, qui ont le droit de lui ôter la vie. Cependant les délits ne sont pas communs chez ce peuple.

Mariages. Les mariages se concertent entre les parens des enfans : lorsque les arrangemens sont pris, l'époux se rend à la maison de l'épouse et la conduit chez lui : cette cérémonie est accompagnée de fêtes, et on y tue un cochon. La polygamie n'est point permise : lorsqu'une femme a manqué à la foi conjugale, le mari a le droit de se saisir de tout ce que possède le séducteur, quelquefois aussi il punit la femme en lui coupant les cheveux. Si c'est l'homme qui s'est rendu coupable d'infidélité, la femme peut le quitter et retourner chez ses parens, mais elle ne peut plus se remarier. Le commerce des deux sexes, entre personnes nubiles, n'est point regardé comme une chose honteuse ni comme un délit : au contraire on estime et on recherche d'avantage une fille qui a eu un enfant avant d'être mariée : il en est même qui en ont eu deux ou trois, que le mari prend avec leur mère le jour du mariage.

Ile Engan. L'île Engan, située à environ trente lieues de Sumatra, et entourée de rescifs dangereux, est fort-peu connue : on la disait habitée par une race d'antropophages; mais Charles Miller qui l'a visitée, n'y a trouvé qu'un peuple simple et grossier, d'une stature haute, d'un teint bronzé, et qui vit dans des cabanes d'une forme singulière, bâties sur des piliers en bois de fer ; il fait sa nourriture de noix de coco, de pommes de terre douces, de cannes à sucre et de poisson sec.

JAVA.

L'ILE de Java, appelée par les indigènes Jana Jawa, terre de Java, ou Nusa Jawa, est une des plus grandes îles du vaste archipel auquel les géographes modernes ont donné le nom d'îles de la Sonde. Elle est comprise sur quelques cartes parmi les îles Malaises. Java forme une des divisions géographiques de l'archipel oriental, qu'on a voulu désigner dernièrement sous la dénomination d'îles du levant. Cette île s'étend depuis le 105° 11′ jusqu'au 114° 38′ de longitude orientale de Greenwich, et depuis le 5° 52′ jusqu'au 8° 46′ de latitude méridionale. Elle est baignée au midi et au couchant par la mer des Indes, et séparée de Sumatra par le canal nommé détroit de la Sonde, qui dans sa moindre largeur n'a guères que quinze milles. Le détroit de Bali, qui n'en a que deux, la sépare de l'île qui porte ce nom (1).

Ptolémée semble avoir eu quelqu'idée confuse de Java sous le nom d'île de *Jabadiu*. Ce nom est évidemment Arabe: *div* ou *diu* signifie île, et *Jaba*, que les Grecs prononçaient Java, est l'ancienne dénomination de cette île (2). On ne sait pas si Marc Polo en a eu quelque connaissance, ou si les deux Java dont il fait mention, sont Bornéo et Sumatra. Les Malais et les Arabes l'ont visitée avant les Européens. Le nom de Java ou *Djawa* est Malais, et signifie, selon quelques-uns, grande île, et selon d'autres une espèce de grain qui y croît (3). Les géographes Persans, au dire du savant Langlès, désignent l'île de Java sous le nom de *Maharadjé*, qui veut dire grand Roi, et les Arabes sous celui de *Djezyret-al-Maharadjé*, ou île du grand Roi.

L'île de Java, quoique plus petite que Bornéo et Sumatra, les surpasse néanmoins l'une et l'autre par son importance, et mé-

(1) Le nom de *Sonde* semble dériver, dit Malte-Brun, du mot sanscrit *sindu*, qui veut dire mer, fleuve, grande eau, et rappelle le Dund des Danois, et le Sound des Anglais.

(2) Valentyn, Indes Orientales, tom. V.

(3) Valentyn, ibid.

rite par conséquent une attention particulière. Elle domine par sa position les principales entrées des mers qui baignent l'Asie orientale, et est le siége d'un empire indigène considérable et florissant, qui est le centre des relations d'une compagnie de commerce, dont la puissance s'étendait sur toutes les mers de l'orient.

Expéditions des Européens dans cette île.

Raffles, dans la préface de son histoire de Java (1) récemment publiée, rappelle en peu de mots les circonstances de l'arrivée des Portugais sous Albuquerque en 1510 dans les îles de la Sonde. Ils s'emparèrent de Malacca l'année suivante. Albuquerque envoya aux Moluques et à Java Antoine d'Abrèce avec trois vaisseaux. Abrèce aborda à la ville d'Agassé, qui est probablement celle qu'on appelle aujourd'hui Gresik, laquelle est située dans le détroit qui sépare Java de Maduras: il rend compte de plusieurs autres expéditions, et des relations que leurs chefs ont données de cette île. Les Hollandais parurent par la première fois dans ces mers en 1595; leur flotte était commandée par l'Amiral Houtman, qui se rendit en droite ligne à Bantam, offrit ses secours au Roi du pays avec lequel les Portugais étaient en guerre, et en obtint en retour la permission d'élever à Bantam une factorerie, qui fut le premier établissement de la Compagnie Hollandaise aux Indes. La Compagnie Anglaise ne tarda pas à suivre cet exemple; elle expédia une flotte de quatre vaisseaux sous le commandement du capitaine Lancaster, lequel partit de Londres en 1602, et fit voile pour Achem, ville située sur la pointe N. O. de Sumatra: après y avoir conclu un traité avec le Roi, il passa à Bantam, où il établit également une factorerie, qui fut aussi la première possession Anglaises dans les Indes orientales. Bolt, qui fut le premier Gouverneur Général Hollandais, arriva à Bantam en 1610, et ne trouvant point ce lieu propre à un établissement solide, il transféra sa résidence dans le quartier de Iacatra le 4 mars 1621, et donna à ce nouvel établissement le nom de Batavia, qui devint la capitale des colonies Hollandaises dans l'orient.

Les Anglais, qui, dès l'année 1683, avaient heureusement rivalisé les Hollandais, se rendirent maîtres absolus des factoreries que ces derniers avaient à Bantam. Devenue province de la France en 1811, la Hollande vit flotter le pavillon impérial à Batavia;

(1) History of Java, by Thomas Stamford Raffles, Esq. etc. *London*, 1817, 2. vol. in 4.° fig.°

mais le 11 septembre même année, Lord Minto Gouverneur Général du Bengale, déclara que l'île de Java était sous la domination de l'Angleterre; et par un traité signé le 17 septembre suivant, cette île fut cédée avec toutes ses dépendances aux Anglais. En 1814, l'Angleterre, par une convention signée du Lord Castelreagh au nom du Roi, restitua aux Hollandais leurs possessions dans les îles du levant (c'est ainsi qu'on appelle l'immense Archipel qui se trouve à l'est du continent de l'Inde), et le 18 août 1816 le pavillon du Roi des Pays-Bas fut arboré à Batavia.

L'ancienne histoire de Java est inconnue.

Le peu que nous savons de l'histoire des peuples qui habitent Java ne date pas d'une époque bien éloignée, et il n'est pas possible d'avoir des notions positives sur les tems qui ont précédé les établissemens des Européens dans cette île. Ce que l'on en a appris par tradition est mêlé de tant de fables, qu'il est difficile d'y reconnaître la vérité. Il n'y a que les prêtres qui aient quelque connaissance de leur histoire; mais ils se plaisent à l'envelopper des voiles de la superstition la plus absurde. Les annales du Roi de Java, qui datent d'un déluge universel, font descendre cette nation de Visnou (1). L'abstinence de toute nourriture animale qu'observent encore les habitans des montagnes, la tradition qui leur donne pour origine une espèce de singe appelée *wow-wow*, et enfin leur croyance à la transmigration des ames humaines dans le corps des brutes (2), tout, ainsi que leur physionomie et leur caractère, semble annoncer que l'Indostan est leur ancienne patrie. D'un autre côté, ils ont dû au moins recevoir, à une époque très-reculée, une colonie de Chinois: car selon les relations des voyageurs du dix septième siècle, ils se disaient descendans de ce peuple (3). Ajoutons à cela que dans la partie orientale de l'île, on trouve encore d'anciens temples ornés de porcelaine et d'idoles Chinoises. Les Malais s'y sont aussi répandus comme dans toutes les îles voisines. On lit dans une relation récente, qu'aux environs de Yukké, on voit les ruines d'un ancien temple, parmi lesquelles on distingue encore une espèce de portique, quelques fragmens de colonnes, et dans tout l'ensemble un ordre régulier d'archi-

Conjecture sur l'origine des Javanais.

(1) Sagiara Raja Java, dans le I.er vol. des Transactions de Batavia.
(2) De Wurmb. pag. 134.
(3) Jean de Barros, dec. II. liv. IX.

tecture (1). On présume que ces ruines fesaient partie d'un temple bâti par les premiers habitans de Java; mais on ne trouve pas dans le pays la moindre tradition sur ce monument, et les prêtres eux mêmes, qui sont les seuls un peu instruits, sont à cet égard dans une ignorance absolue, qui laisse un vaste champ ouvert aux conjectures. Dans d'autres parties de l'île, et surtout à Ballam buang, on a découvert une quantité de grands bustes d'anciens Brames, dont quelques-uns sont bien sculptés; mais M.r Leschenault De-la-Tour, connu par son érudition, qui, durant son long séjour à Java, a fait une foule d'observations sur toutes sortes d'objets, n'a pu, malgré toutes ses recherches, obtenir le moindre éclaircissement à ce sujet.

On voit, d'après ce qui vient d'être dit, qu'on ne sait rien de positif sur l'origine et l'histoire ancienne des Javanais; et les Hollandais, depuis qu'ils sont en possession de ces îles, ne se sont occupés qu'à nous instruire des événemens qui avaient quelque rapport avec les affaires de leur compagnie. Cependant Java est, de toutes les îles de la Sonde, celle qu'on connait le mieux: car outre les descriptions qui en ont été faites par plusieurs voyageurs dans leurs écrits sur d'autres contrées de l'Inde, elle a encore un petit nombre de relations que lui sont tout-à-fait particulières (2).

(1) V. État actuel de l'Ile de Java, communiqué à la Société d'Émulation de l'Ile de France. Inséré dans le XII.e tom. des Annales des Voyages par Malte-Brun.

(2) Reise nach Java. *Dordrecht*, 1666, in 4.°

Walbaum, Ch. Fried. Historia der Ostindischen Insel Gros-Java etc. *Jena*, 1754, in 8.°

L'état présent des Indes à Batavia (en Hollandais). *La-Haye*, 1780, in 8.°

W. Wurdennar et Dupuy. Journal der Reise etc. door Seb. Corn. Nederburgh. *Amsterdam*, 1805, in 8.°

Deschamps. M. L. A. Mœurs, amusemens et spectacles des Javanois. Extrait d'un Voyage inédit dans l'intérieur de l'Ile de Java. V. Annales des Voyages etc. par Malte-Brun, tom. I.

— On trouve aussi plusieurs notions importantes sur l'île de Java, et particulièrement sur la ville de Batavia dans le Voyage de Ch. Fr. Tombe intitulé

Voyage aux Indes Orientales, pendant les années 1802, 3, 4, 5 et 6 etc. avec les notes de Sonnini. *Paris*, 1811, tom. II., in 8.°, avec Atlas in 4.°

Description de Java et de ses principales productions par M. D. Van Hogendorp, 1800.

On en trouve une description dans le V.e volume de l'ouvrage de Valentyn: les lettres écrites par M.r de Wurmb et par le Baron Wolzogen durant leurs voyages en Afrique et dans les Indes orientales en 1774 et 1792, contiennent des notions curieuses sur cette île. Celles de Wurmb, qui y est resté sept ans consécutifs, nous présentent, outre un grand nombre d'objets intéressans en histoire naturelle, un tableau fidéle du faubourg Chinois de Batavia (1). On trouve dans les voyages de Thunberg au Japon une foule de détails sur le caractère physique et moral des Javanais, sur l'état politique de leur île, et sur l'administration de la Compagnie Hollandaise à Batavia. Mais parmi les anciens voyageurs qui ont visité Java, il n'en est point qui nous ait donné des renseignemens plus étendus et plus intructifs que Stavorin sur cette île en général, et en particulier sur la colonie de Batavia: celui des modernes qui à parlé de Java avec le plus de connaissance et d'érudition est Raffles, car y ayant fait un séjour de cinq ans en qualité de Lieutenant et de Gouverneur, il a été à portée d'en prendre une connaissance parfaite et d'en tracer une exacte description: c'est pourquoi nous nous ferons un devoir de le suivre préférablement à tout autre, sans négliger cependant de prendre dans les relations des autres voyageurs, et surtout dans les plus modernes, ce qui pourrait être échappé d'important aux recherches de cet écrivain.

Description de Java.

Étendue, montagnes etc.

Valentyn, dans la grande carte qui accompagne sa description de Java, de 1726, et que tous les géographes ont copiée depuis, ne donne pas plus de 250 lieues de longueur à cette île; sa largeur varie de 30 à 50, et sa surface peut être de 6,700 lieues carrées. Mais la carte qui passe aujourd'hui pour être la plus exacte est celle que Raffles a dressée en 1808 par ordre du gouvernement Anglais, et qui se trouve à la tête de son ouvrage. D'après cette dernière

(1) Le Traducteur du Voyage de Barow en Cochinchine nous en a donné un excellent extrait dans le chapitre VII du second volume sous ce titre: Tableau du Faubourg Chinois de Batavia, tiré principalement des Lettres de M. de Wurmb, en Allemand. *Gotha*, 1794.

carte, Java a dans sa plus grande longueur 575 milles de 60 au degré, sur une largeur qui varie de 48 à 117. Elle est traversée du levant au couchant par une chaîne de montagnes, généralement plus proches de la côte méridionale, et qui étant doubles en plusieurs endroits, renferment divers plateaux, entre autres ceux où se trouvent Priangan et Mataram. La partie la plus occidentale forme une terrasse moins élevée. Les plus hautes de ces montagnes se rencontrent entre Chéribon et Mataram, dans la partie la plus resserrée de l'île. Parmi les volcans qu'on y voit, on croit que celui de Geté s'élève à huit mille pieds au dessus du niveau de la mer (1).

Climat.

Le climat de Java est aussi varié que les différens aspects que présente cette île. Néanmoins, d'après les meilleures observations, le chaud y est tempéré par des vents de terre et de mer, qui y dominent alternativement toute l'année: d'ailleurs comme le soleil s'y lève toujours à six heures, à quelques minutes près de différence, les longues nuits rafraichissent tellement l'atmosphère, que deux heures avant l'aurore l'air y est plus froid que chaud. Selon Labillardière (2), le thermomètre monte à Surabaya à 27 degrés de Réaumur dans la saison sèche; mais dans les tems pluvieux, cette température varie de 22 à 25 degrés. Les côtes septentrionales de Java sont très-malsaines: le climat de Batavia, de Samarang et autres places est presque pestilentiel pour les Européens: les marais, les eaux stagnantes, d'innombrables canaux, la trop grande quantité d'arbres et la malpropreté contribuent beaucoup à le rendre tel. A Batavia, un tremblement de terre forma en 1706, à l'entrée de la rivière, un banc qui tient ses eaux stagnantes. A douze lieues dans les terres on trouve d'agréables collines où l'air est frais et sain. Aux environs de Surakarta, qui est la résidence de l'Empereur de Java, le voyageur respire un air doux, pur et balsamique.

Végétation.

Les causes qui rendent les côtes de Batavia mal saines, ne contribuent pas peu à en faire le meilleur pays de la terre pour

(1) Nous suivrons la description de Java qui se trouve dans le chap. VIII. du Voyage de Barrow en Cochinchine traduit en Français par Malte-Brun. Ce savant traducteur ayant reconnu que cette description était, de l'aveu même de l'auteur, très-peu satisfesante, a jugé à propos de refaire cette partie de l'original, en se servant pour cela des relations Hollandaises et Allemandes, qui, malgré leur grande supériorité sur celle de Barrow, n'avaient jamais été traduites.

(2) Voyage à la recherche de la Peyrouse, tom. II. pag. 309.

plusieurs genres de culture. Le sol en est composé en certains endroits d'une argile rougeâtre peu fertile, et d'une marne jaune tout-à-fait stérile; mais en général il est noir, profond et d'une telle fécondité, que les productions de nécessité et de luxe y sont presque sans nombre. Le riz appelé *pady* par les Javanais y croît en abondance, et il y en a de plusieurs espèces: Labillardière et Thunberg y distinguent le riz de montagne de celui des terres basses; mais Wurmb en cite de trois qualités. La quantité prodigieuse de riz qu'on récolte dans cette île lui a fait donner le nom de grenier de l'orient, car elle en fournit à toutes les îles voisines, où, à l'exception de Célèbes, il n'est point cultivé. Java produit encore beaucoup de blé d'Inde ou *maïs*, plusieurs espèces de haricots, du millet et des raiforts: on trouve dans les jardins une infinité d'excellens légumes. La canne à sucre y rend beaucoup plus qu'en Amérique. Le poivre et le café sont les productions les plus importantes de Java, et l'on en fait des exportations considérables. Selon Stavorin, le royaume de Bantam et les côtes de Lampon à Sumatra, fournissent par an à la Compagnie Hollandaise plus de six millions de livres de poivre, qui, après celui du Malabar, passe pour être le meilleur de l'Inde. Parmi les plantes aromatiques qui servent à la consommation des habitans, Thunberg a remarqué le gingembre sauvage et le zerumbet, le bétel, l'arek, le curcuma et le poivre d'Espagne. Les arbres fruitiers sont le figuier d'Adam ou le bananier, le bananier pigmée qui porte un fruit très-sain et très-délicat, l'ananas, la goïave, l'iambos de Malacca, le catappa ou badam du Malabar, et le jaquier des Indes. Le corossel est un fruit qui vient de la *sanona squamosa* et de la *reticulata*. Le durion, selon Valentyn, est de deux espèces; l'une porte un fruit ovale qui a plusieurs noyaux; et l'autre un fruit rond qui n'en a qu'un seul. Le mangoustan tient le premier rang parmi les arbres à fruit: le dessin que nous en donnons à la planche 45, fig. 3, le fera mieux connaître que tout ce que nous en pourrions dire. Le ramboutan est le fruit du *nephelium echinatum*; voy. la fig. 4 de la même planche: il y a une espèce plus grande de cet arbre qui porte le pulosang. Les melons d'eau et les pamplemousses abondent dans cette île: les citrons y sont un peu rares, et le raisin n'y est pas d'une excellente qualité. La médecine fait usage avec succès de deux espèces de casse qui sont, la *cassia javanica*, et la *cassia fistula* de Lamark: ses fruits pendent de

Le riz y croît en abondance.

Poivre et café.

Plantes aromatiques.

Arbres à fruits.

Le mangoustan, ramboutan, casse etc.

l'arbre comme de longs bâtons. Cette île produit encore deux espèces de coton ; l'un est le *bombax pentandrum*, qui est un arbre très-élevé ; et l'autre est un arbuste, appelé par Lamark *grossipium indicum*, dont on trouve la description et le dessin dans Rumphius. On y voit plusieurs autres arbres qui forment de belles allées, et donnent un ombrage agréable. Le tek y présente des bois d'une grande étendue, et les forêts renferment de belles espèces d'*uvaria helicteres*, de *bauinia*, et l'*agave vivipara*, avec laquelle les habitans font des étoffes (1).

A côté de ces beaux et utiles végétaux, la nature a placé le plus violent des poisons. Les montagnes romantiques de l'intérieur de Java recèlent dans leurs vallées retirées le terrible *pohon-upas*. Cet arbre dangereux, qui porte avec lui un poison mortel, est encore plus renommé par les fables qu'on en raconte. On lui a donné, comme aux héros de l'antiquité, une origine surnaturelle, ou au moins très-extraordinaire. Le fait est que le *pohon-upas*, connu dans le pays sous le nom d'*Antjar*, croît comme tant d'autres dans les forêts de la province de Balanbonang, et que son voisinage n'est pas plus dangereux, que celui des autres végétaux vénéneux. Le suc épais qu'on en extrait par des incisions faites dans son écorce s'appelle *upas*, c'est un poison d'une si grande activité, qu'à peine introduit dans le corps par la moindre blessure, il cause immédiatement la mort. Les Malais s'en servent pour empoisonner leurs flèches. Le *pohon-upas* appelé *pohon-antjar*, ou arbre à upas etc., s'élève de trente à quarante pieds ; ses feuilles ressemblent à celles de l'orme, et quand on rompt ses branches, ou qu'on fait une incision dans son écorce, il en découle un suc laiteux qui se condense à l'air. Ceux qui désireraient avoir une description plus détaillée de cet arbre, pourront consulter l'extrait d'un voyage de Deschamps dans l'intérieur de Java (2). Le *pohon-upas* a été mal

Le pohon-upas.

(1) V. le chap. VIII. du voyage de Barrow en Cochinchine etc.

(2) V. Notice sur le *pohon-upas* ou arbre à poison. Extrait d'un voyage inédit dans l'intérieur de l'île de Java, par L. A. Deschamps, D. M. P., l'un des compagnons du Voyage du général d'Entrecasteaux, inséré dans le I.er vol. des Annales des Voyages etc. par Malte-Brun. M.r Tombe, au chap. XII. de son voyage aux Indes orientales, nie l'existence de cet arbre vénéneux à Java ; mais Sonnini dans ses notes sur le même chapitre, dit ouvertement que si Tombe n'a pas trouvé le *pohon-upas*,

représenté à la planche 87 du second volume de l'*Herbarium Amboinense* par Rumphius, sous le nom d'*Ipo*.

Animaux.

Parmi les animaux domestiques de l'île le bufle occupe le premier rang: on l'y employe à toutes sortes de travaux: il est grand et fort, et d'un poil tirant sur le gris: on lui fait dans les narines un trou par où l'on passe une corde qui sert à le guider. Les brebis y sont rares, et ont du poil au lieu de laine. Les chevaux sont petits, mais vifs et vigoureux. Les sangliers qui habitent les bois en grand nombre causent beaucoup de dégats dans les campagnes. Quelques voyageurs assurent qu'on y trouve aussi des rhinocéros. Entre les diverses espèces de singes qu'on voit à Java, les Naturalistes distinguent la *simia apedia* de Linnée, et la *simia aigula*. On rencontre encore dans les bois l'écureuil à deux couleurs, et l'écureuil volant. Le plus grand serpent de Java est, selon M.r De-Wurmb, l'*oular-sawa*, qui a ordinairement neuf pieds et vingt tout au plus de long; mais un naturaliste Français qui a visité les côtes orientales de cette île, dit qu'il existe dans les marais un serpent terrible appelé le *boa constrictor*, qui avale les coqs d'Inde, et jusqu'à des chèvres entières. On y trouve aussi d'énormes crocodiles. Les dragons volans voltigent aux environs des villes pendant les heures de la plus grande chaleur du jour, comme les chauves-souris en Europe, et on les prend avec facilité et sans aucun danger. La blatta *kakerlagor*, ou petite fourmi rouge s'introduit partout, ronge et détruit tout. Les oiseaux de Java ne le cèdent à ceux d'aucun autre pays pour la beauté du plumage: les perroquets y fourmillent, et les paons sont très-communs dans les bois: les fameux nids d'hirondelle, si recherchés des gourmands orientaux, s'y trouvent en quantité.

Caractère physique des habitans de Java.

La population de Java se monte à plus de deux millions de personnes, et se compose de naturels ou Bumi, et d'étrangers. Parmi ces derniers, les Hollandais, les Chinois, les Macassars, les Bali sont les plus nombreux. On distingue entre les indigènes une petite nation de Nègres, qui est, dit-on, errante dans les montagnes, et une tribu appelée Isalam, qui habite la côte; mais nous n'avons pu encore nous procurer aucun renseignement positif sur leur ca-

c'est parce qu'il n'a pas eu occasion d'aller dans les lieux où cet arbre croît pour le malheur de l'humanité, et il rapporte un long passage extrait du *Monthly Repertory*, contenant plusieurs particularités qui lui sont propres.

ractère ni sur leur langage. Stavorin nous a dépeint les indigènes généralement connus sous la domination de Javanais; ils sont pour la plupart d'une taille moyenne, mais bien faits; ils ont le front large, le nez applati et un peu retroussé, le teint olivâtre, les cheveux noirs, longs et oints avec de l'huile de coco.

Divisions géographiques.

Les Hollandais ont divisé l'île de Java en quatre parties inégales, savoir; les royaumes de Bantam, de Iacatra, de Chéribon ou Tsieribon, et la côte orientale qui s'étend depuis la rivière Lassary jusqu'au détroit de Baly. Cette côte se subdivise encore en trois parties qui sont; les possessions de l'Empereur ou Susu-Honam, celles du Sultan, et les provinces immédiatement soumises à la Compagnie.

Royaume de Bantam, a pour capitale la ville du même nom.

On distingue dans le royaume de Bantam la capitale du même nom avec un port, que l'insalubrité de l'air et l'accroissement progressif des bancs de corail rendent impraticable. Ce royaume inhabité, et qui n'offre rien autre de remarquable, n'a guères, selon les dernières relations, que quatre vingt dix mille habitans, qui vivent pour la plupart dans des villages répandus sur la côte.

Royaume de Iacatra, a pour capitale Batavia.

On trouve dans l'ancien royaume de Iacatra la ville de Batavia, capitale des établissemens Hollandais dans l'Inde, et qui occupe l'emplacement de Sunda Calappa, ancienne ville de Java. Les Hollandais semblent avoir choisi cette position à cause des commodités qu'elle présente pour la navigation intérieure: il est peu de rues à Batavia qui n'aient au milieu un canal d'une largeur considérable, mais dont les eaux croupissantes sont pour elle un poison plutôt qu'un embellissement. Cette ville est entourée d'un mur d'une hauteur médiocre, qui est ancien et tombe en ruine. Sa population, y compris les faubourgs et les villages d'alentour, était en 1779 de 175,117 habitans. Les provinces de l'intérieur, parmi lesquelles on distingue le Priangan, le Sukapoma, et le Samadang, sont gouvernées par des princes tributaires. Toute la population du royaume de Iacatra montait dans la même année à 340,915 personnes. Les curieux trouveront dans le Voyage de M.r Tombe aux Indes orientales une description plus récente et plus détaillée de Batavia, et de ses environs.

Royaume de Chéribon, a pour capitale la ville du même nom.

Le royaume de Chéribon a pour capitale une ville considérable du même nom, qui renferme quatre vingt dix mille habitans. Le Souverain portait autrefois le titre de Sultan. A une lieue et demie de Chéribon se trouve le tombeau d'Ibu-Cheyk-Mollanah,

premier apôtre de l'Islamisme dans cette île, où les Mahométans vont porter leurs hommages. La montagne sur laquelle est ce tombeau présente cinq terrasses avec des parapets couronnés des vases de fleurs, que les Rois Musulmans y ont envoyés en offrande de toutes les parties de l'île: le monument est ombragé de palmiers.

Côte orientale. Sur la partie de la côte orientale, qui est gouvernée au nom de la Compagnie, on rencontre, en allant du levant au couchant, les villes suivantes, savoir; Tagar qui compte 8 mille habitans; Samarang seconde ville de l'île, chef lieu de la côte orientale, et dont la population est aujourd'hui de 30,000 ames; Iapara ancien chef lieu de la côte; Iavana, Rembang où se tient un gros marché; Surabaia, ville forte, très-malsaine et ayant une rade, où l'on peut entrer et d'où l'on peut sortir avec tous les vents; et enfin les forts de Pama-Noneau, et Baniuvangni dans la province maintenant déserte de Balambonung, dont la capitale, portant le même nom, fut détruite par les guerres. La population de toute cette côte est généralement diminuée dans le cours du dix huitième siècle, et en 1774 les sujets de la Compagnie n'y étaient qu'au nombre de 414 mille individus; mais peut-être que le retour de la tranquillité a depuis amélioré l'état de ce pays.

Royaume de Mataram. Les parties intérieures et méridionales de la moitié orientale de l'île formaient autrefois le royaume de Mataram, dont le Souverain prenait le titre de Gusu-Honam et d'Empereur de Java. Les guerres civiles fomentées par la Compagnie lui permirent de partager cet empire entre deux Princes, dont l'un qui réside à Sura-Carta, conserve 512m. sujets et le titre d'Empereur; et l'autre, qui est établi à Giogo-Carta, reçut d'elle un Etat de 522m. habitans avec le titre de Sultan. La ville de Sura-Carta a un bel aqueduc qui lui fournit de l'eau: l'enceinte intérieure du palais s'appelle *thalm*, et personne du peuple ne peut y entrer: on y voit les statues des héros Javanais, et un grand cirque qui a trois quarts de lieue de circonférence, dans lequel on donne des fêtes publiques accompagnées de joûtes, et de combats de tigre. Deux grands tamarins y offrent leur ombrage à tout Javanais qui vient pour démander grâce à l'Empereur (1).

Gouvernement, religion etc. Le Gouvernement de Batavia, et de toutes les possessions de la Compagnie Hollandaise en Asie, réside dans le conseil suprême

(1) Voy. les lettres de Wollzogen.

des Indes, dont le Gouverneur général est le chef. Lorsque Stavorin était à Batavia, ce conseil était composé d'un directeur général, de cinq conseillers ordinaires, de neuf conseillers extraordinaires, et de deux secrétaires. Cinq de ces conseillers extraordinaires étaient alors gouverneurs des factoreries du dehors. *Gouvernement de Batavia.*

Ce conseil prononce sur tout, excepté sur les affaires judiciaires : on peut même s'y appeler en matière civile, pour obtenir la cassation des arrêts de la cour de justice.

Les promotions et les élections, sans en excepter même celle du Gouverneur général, dépendent toutes du conseil ; mais ces nominations doivent être sanctionnées ensuite par le conseil des dix sept qui est en Hollande.

L'autorité du Gouverneur général est pour ainsi dire illimitée. Il est pourtant certaines affaires qui doivent passer à l'examen du conseil ; mais les membres qui le composent s'y montrent bien rarement d'une opinion contraire à celle de leur chef, dans la crainte d'être, sous quelque prétexte, renvoyés en Europe ou destitués. Aussi tous les employés de la Compagnie ont-ils pour lui un respect sans bornes, et une soumission d'esclaves à toutes ses volontés.

Ce Gouverneur reste presque toute l'année dans ses maisons de plaisance, où il ne donne audience qu'à certains jours de la semaine, et se rend invisible le reste du tems : ceux qui la demandent doivent l'attendre à sa porte exposés à l'ardeur du soleil, jusqu'à ce qu'un de ses gardes vienne les appeler chacun à leur tour. Lorsqu'il sort en voiture, il est accompagné de quelques-uns de ses gardes, et précédé d'un officier et de deux trompettes : les personnes en voiture qui se trouvent sur son passage sont obligées d'en descendre et d'attendre qu'il soit passé. La maison qu'il habite est gardée par une compagnie de dragons ; et il a toujours à sa suite des hallebardiers chamarrés d'or, qui lui servent de messagers d'état. Lorsqu'il entre à l'église tout le monde doit se lever, sans en excepter même les conseillers, et l'on ne peut s'asseoir que quand il s'est mis à sa place : on rend à-peu-près les mêmes honneurs à son épouse et aux conseillers lorsqu'il sortent en voiture ou qu'ils entrent dans le temple ; mais dans ce dernier cas, il n'y a que les hommes qui se lèvent. Tel est pourtant le faste des chefs d'une simple compagnie de marchands. La distinction des rangs est un autre objet d'une grande importance à Batavia. Le gouvernement s'est occupé plusieurs fois de prévenir, par un ré- *Faste du Gouverneur Général.*

glement, les altercations ridicules qui en résultaient; mais ces réglemens qui avaient encore pour objet la police des cérémonies funèbres, et la répression du luxe dans l'habillement, sont tombés en désuétude.

Conseil de justice.

Un conseil de justice a l'inspection sur tous les employés de la Compagnie, et une autre cour de justice sur les habitans non salariés. Les supplices sont rigoureux surtout pour les orientaux, et Stavorin les croit malheureusement nécessaires pour contenir les esclaves des Célebes et de Macassar, qui, lorsqu'ils sont saisis d'une espèce de frénésie qui les prend après avoir avalé une quantité d'opium, s'en vont comme des furieux par les rues de Batavia, et tuent sans aucune distinction tous ceux qu'ils rencontrent.

Forces militaires.

Les forces militaires de cette ville consistent en un régiment de dragons, qui sert de garde du corps au Gouverneur Général, en deux bataillons d'infanterie de troupes réglées, et en six compagnies de milice urbaine.

Batavia forme un carré long, et se trouve divisée en deux parties par la rivière Iacatra que traversent trois ponts. Ses édifices les plus remarquables sont le palais du gouvernement, l'arsenal, l'hôtel de ville, les trois eglises réformées, le temple des Luthériens, et le château qui domine la ville et défend l'entrée de la rivière, qui a son embouchure dans la mer au sortir de la ville. Ce fort est entouré de bastions et d'un fossé, et renferme les appartemens où le Gouverneur Général et le conseil des Indes vont se réfugier en cas de siége, ainsi que les grands magasins de la Compagnie. La planche 50 en représente le plan pris du côté du pont de bois. Batavia ne peut être assiégée par mer, parce que l'eau y est si basse qu'une chaloupe peut à peine s'en approcher à la portée du canon, si ce n'est par un canal étroit appelé la *rivière*, lequel est défendu par deux môles qui se prolongent à environ un demi mille dans le bassin, dont l'autre extrémité se trouve sous le feu de la partie la mieux fortifiée du château. Le bassin qui forme le port de Batavia passe pour le plus beau de l'Inde, et peut contenir la flotte la plus nombreuse.

Les habitans de cette ville sont libres ou employés au service de la Compagnie. Sa population est un mélange de divers peuples: on y voit des Chinois, des Malais, des Amboiniens, des Macassars, des Hollandais, des Portugais, des Français etc. Les Chinois y font un commerce considérable, et contribuent singulièrement à



la prospérité de la ville : il surpassent tous les autres peuples de l'Inde en connaissances nautiques et en agriculture : c'est par leur activité et leur industrie que se soutient la grande pêche, et que Batavia est abondamment approvisionnée en riz, en viande, en froment, en légumes et en fruits de toutes sortes. Ils avaient pris à ferme par le passé la douane et les droits de la Compagnie. Il leur est permis d'y vivre en liberté, selon les lois de leur pays, et sous un chef qui veille à leurs intérêts. Ils vont habillés à leur manière, c'est-à-dire en robes de coton ou de soie très-amples et à grandes manches : cependant ils ne se rasent point les cheveux comme en Chine à l'usage des Tartares, et les portent longs, comme ils les avaient anciennement, et tressés avec beaucoup de grâce (1).

Les Malais n'ont ni l'esprit ni l'industrie des Chinois; ils s'occupent particulièrement de la pêche, et tiennent leurs barques avec une extrême propreté. Ils ont un chef de qui ils dépendent, et sont vêtus en soie ou en coton : les femmes les plus distinguées d'entre eux portent des robes larges et flottantes de quelque belle étoffe à fleurs ou à raies. La mode pour les hommes est de s'envelopper la tête d'une toile de coton, dont ils forment une espèce de bonnet pour retenir leurs cheveux. On les voit mâcher continuellement du bétel ou fumer dans des pipes de jonc vernissées.

Les Maures diffèrent peu des Malais, et s'habillent de la même manière : ils vendent par les rues diverses marchandises en corail et en verroterie. Les plus marquans d'entre eux s'adonnent au commerce, surtout à celui des pierres à bâtir, qu'ils tirent des îles voisines.

Le voyageur Graaf nous a laissé une peinture des vices des Hollandais établis à Batavia, et en particulier des femmes qu'il divise en quatre classes. Leur orgueil et leur passion pour le luxe et les plaisirs les rendent, dit-il, généralement insupportables. On

(1) Voy. ce que nous avons déjà dit à ce sujet dans le costume des Chinois. *Asie I.er Vol.*

Tombe, dans son voyage aux Indes orientales, traite dans un long chapitre des usages des Chinois à Batavia, qui y sont, selon lui, au nombre de 100,000. Il doit néanmoins y avoir erreur dans ce compte : car d'après un dénombrement exact fait en 1779, la population de Batavia, y compris les faubourgs, les villages Chinois, Macassar et autres, se montait, comme nous l'avons déja dit, à 173,117 habitans, dont 20m. Chinois, et 17m. esclaves Noirs. Voy. Malte-Brun, Géographie Universelle.

appelle Hollandaises celles qui viennent chaque année de leur patrie ; Hollandaises Indiennes celles qui sont nées à Batavia de parens Hollandais ; Métis celles dont le père est Hollandais et la mère Indienne ; et Kastis celles qui sont nées d'un Hollandais et d'une Métis. On donne le nom de *Liblats* aux enfans des Indiens-Hollandais, et on ajoute que les femmes de cette classe sont un peu folles. Toutes ces femmes se font servir par des esclaves, qui devinent leur volonté au moindre signe. Elles leur infligent pour les plus petites fautes des châtimens cruels. Une Hollandaise ou une Indienne de Batavia ne marche jamais dans son appartement sans être soutenue sur leurs bras, ou portée dans une espèce de chaise. Elles ont perdu l'usage constant en Hollande d'allaiter leurs enfans, et les donnent à nourrir à une Maure ou à une esclave, ce qui fait que presque tous ces enfans parlent le Malabare, le Bengalais ou le Portugais corrompu. Les Métis et les Katis sont encore pires que les autres : elles ne connaissent d'autre soin que celui de s'habiller richement, de mâcher du bétel, de fumer, de boire du thé, et de rester couchées sur des nattes : elles ne savent parler que de leurs modes, des esclaves qu'elles ont achetés ou vendus, ou de leurs intrigues amoureuses dont elles paraissent uniquement occupées. Les Hollandais et les Maures sont tour à tour les objets de leurs caprices. Néanmoins, s'il faut en croire le même auteur, le mari d'une Hollandaise est un homme heureux en comparaison de celui qui a épousé une Maure : car les femmes de cette nation sont, pour la plupart, d'une incontinence si effrénée, qu'elles ne laissent échapper aucune occasion de la satisfaire. Les Hollandais qui ont contracté de si funestes mariages sont bannis de leur patrie et de leur famille, et ne peuvent plus avoir de relations avec l'une ni avec l'autre qu'après la mort de la femme ; et s'ils en ont des enfans, ils ne peuvent quitter le pays sans avoir laissé une certaine somme pour leur entretien. L'auteur ne s'étend pas moins sur les fraudes et les abus du commerce.

Gouvernement de Bantam.

Le Roi de Bantam a le droit de vie et de mort sur ses sujets, mais il paye à la Compagnie un tribut annuel de 37,500 livres de poivre. Il est tenu d'ailleurs, par un engagement formel, à ne pas vendre de cette denrée ni autres productions de ses états à aucune autre nation : toutes doivent être livrées aux Hollandais moyennant un prix convenu. Il est défendu au Roi de Bantam de se donner un successeur, la nomination en appartient à la Compagnie qui le

choisit dans la famille royale, comme elle fit en 1797. Le discours que Van Ossemberg conseiller des Indes tint à cette occasion, dépeint parfaitement l'état précaire de ces prétendus Souverains. Ceux qui désireraient le lire pourront consulter l'article huit du Voyage de Barrow en Cochinchine traduit par Malte-Brun.

Royaume de Iacatra.

Iacatra, second royaume de l'île de Java, était autrefois gouverné par ses propres Princes; mais la Compagnie ayant forcé en 1619 son dernier Roi à lui rendre hommage, elle en usurpa l'autorité, et le mit sous la dépendance immédiate du Gouverneur Général et du Conseil des Indes, ensorte que tous les habitans de ce royaume sont ajourd'hui les sujets de cette Compagnie. Avant cette révolution, Iacatra était la capitale de cet état : Batavia a pris sa place, et se trouve à peu de distance de la première.

de Chéribon.

Chéribon est aujourd'hui, selon Barrow, sous la domination de trois Princes, qui sont tous les trois souverains dans les cantons qu'ils possèdent, sans être sous la dépendance de la Hollande; ils sont pourtant ses alliés, et obligés, comme le Roi de Bantam, à remettre aux Hollandais toutes les productions de leur pays, sans en permettre l'entrée à aucun étranger sous quelque prétexte que ce soit : la Compagnie qui avait le plus grand intérêt à la conservation de ce droit, tenait continuellement garnison dans les places maritimes. Ces Princes seraient véritablement les seuls souverains de Java, si la position de leur pays entre Iacatra et les états de Susu-Hunam ou Empereur de Java, qui dépend aussi de la Compagnie, ne les mettait pas dans la nécessité de faire tout ce qui lui plait, et même de laisser à son choix la nomination d'un autre Prince à leur place.

De Susu-Hunam-Mataram.

Le royaume de Susu-Hunam ou Empereur de Java comprenait autrefois la plus grande partie de l'île, et sa puissance s'étendait sur le Roi même de Chéribon; mais depuis l'établissement de la Compagnie, ce Souverain n'a cessé de perdre de son autorité jusques vers le milieu du siècle dernier, où la rebellion de Manko-Buni, Prince du sang royal, l'obligea à remettre les rênes de son empire entre les mains de la Compagnie, qui lui en restitua depuis la moitié, et garda le reste pour elle, en prenant l'engagement de le proteger, et de donner toujours la couronne à un Prince du sang impérial. L'empire ainsi divisé en deux parties, la Compagnie céda la sienne à Manko-Bruni aux mêmes conditions, et en lui conférant le titre magnifique de Sultan. Mais ces deux

Etats sont dans une discorde perpétuelle, et le vieux Prince Mangono-Kora tenta, il y a peu d'années, de réunir une autre fois l'empire de Mataram. Après avoir soutenu dans les montagnes une guerre de vingt ans contre la Compagnie, il feignit de faire la paix; mais il ne chercha réelement que l'occasion da se concilier l'amitié de Susu-Hunam, pour l'engager à chasser du trône le Sultan que protégeaient les Hollandais (1). La Compagnie avait entamé des négociations pour gagner du tems, mais nous ignorons en quel état ces affaires sont à présent.

Ces Souverains se sont obligés, comme ceux de Bantam et de Chéribon, à donner à la Compagnie exclusivement toutes leurs productions, et à ne faire aucune alliance avec les étrangers: engagement, de l'inviolabilité duquel la Compagnie avait voulu s'assurer, en établissant un grand nombre de postes militaires sur les côtes septentrionales. Les Hollandais auraient eu sans doute bien de la peine à maintenir l'intégrité de leur puissance dans l'île, si tous ces Princes eussent été d'accord entre eux; mais la jalousie et les dissensions qui régnent parmi ces despotes, leur ignorance dans la tactique Européene, et l'indolence voluptueuse où la plupart d'entre eux sont dans l'habitude de végéter, mettent les Hollandais parfaitement à l'abri de leurs tentatives.

Despotisme des cours de Java.

Les cours de justice offrent toute la pompe du despotisme, et tous les signes extérieurs de l'esclavage politique. Lorsque l'Empereur de Java se montre en public, il est précédé de sa garde, de ses nains, et d'une cinquantaine de jeunes filles, qui portent les marques de sa dignité, savoir; un bouclier où sont représentés, le soleil, la lune et les étoiles; un échaffaud d'or, une roue d'or, et autres instrumens de supplice. Nul ne peut s'approcher de lui ni s'en éloigner qu'en se traînant à terre. Les fêtes de la cour consistent en tournois sanglans et en combats contre des tigres. Dans les fêtes que le gouvernement de Batavia donne aux Rois ses alliés et ses vassaux, quelques-uns d'entre eux y paraissent vêtus à l'Européene (2). Mais le Susu-Hunam se montre toujours à son audience publique habillé comme un simple Javanais (3). Sans être réelement esclaves, puisqu'ils ne peuvent être vendus ni achetés, les Javanais n'en sont pas

(1) V. Wollzogen, Lettres.
(2) De Wurmb, pag. 168.
(3) Wollzogen, pag. 387.

pour cela moins malheureux. Toutes leurs terres appartiennent en propriété à leurs Rois, à leurs Princes et aux grands seigneurs. Les fermiers sont sujets au service militaire, et obligés de leur donner la moitié de toutes leurs récoltes. Mais la principale calamité de ces contrées c'est qu'il n'y a aucun ordre dans l'administration de la justice: celui qui a été offensé peut bien, il est vrai, s'en plaindre au Souverain à son audience publique; mais l'aggresseur cherche ordinairement à s'emparer de la personne du plaignant, avant qu'il puisse pénétrer dans la cour du Prince. Dans certains lieux, les seigneurs sont les héritiers de tout ce que leurs vassaux laissent à leur mort, ensorte que les enfans même et la veuve de ces derniers deviennent leurs esclaves, s'ils ne peuvent se racheter. Il semble pourtant que les Javanais n'ont pas été toujours assujétis à un joug aussi dur: car on sait que dans les XIV.e et XV.e siècles (1), la population de l'île était immense, que les arts y fleurissaient, qu'il y avait des fabriques d'armes renommées, qu'on y construisait beaucoup de navires, et que ses habitans, tantôt pirates et tantôt marchands, parcouraient toutes les mers environnantes. Dès l'an 1304 (2), ils avaient fondé quelques colonies aux Moluques où ils fesaient le commerce de drogues: on y retrouve encore des villages bâtis par eux, des espèces d'animaux qu'ils y ont apportées, et plusieurs mots dont ils ont enrichi le langage de ces insulaires.

Religion Mahométane.

Les Javanais convertis au Mahométisme vers le commencement du quinzième siècle, professaient anciennement une religion idolâtre dérivée du Bramanisme, ou au moins de la même source d'où provient celles des Indiens. Nous en avons déjà rapporté quelques preuves en parlant de l'origine de ces peuples, et nous avons également cité l'opinion de certains voyageurs, qui les font descendre d'une colonie venue de la Chine ou peut-être de l'Indo-Chine, opinion qui est particulièrement fondée sur l'existence de plusieurs temples Chinois, qu'on voit encore dans la partie orientale de l'île.

Polygamie.

La polygamie, quoique permise par la religion, n'est guères en usage que parmi les Grands. Les Javanais ont le plus grand

(1) Voy. Odoard Barbosa dans le premier tome du Recueil du Voyage de Ramusius.

(2) Valentyn, beschryv von Amboina, pag. 63-122. Moluksche zaaken, pag. 136, etc.

respect pour les tombeaux de leurs saints, et ce ne serait pas impunément qu'on souillerait d'ordure les lieux d'alentour. La plus fameuse de leurs mosquées est celles de Chéribon.

Arts, sciences, mœurs et usages. Caractère des Javanais.

Les Javanais sont en général fidéles à leurs engagemens, crédules comme tous les peuples ignorans, amans du merveilleux, indolens par caractère, patiens dans l'adversité, respectueux envers leurs parens, et attachés à leurs enfans; ils préfèrent une vie pauvre et paisible à des richesses qu'ils ne pourraient conserver. Le tumulte et l'agitation d'une vie active leur sont inconnus : à l'exception de quelques ouvriers qui font des ouvrages grossiers en métal, tous les Javanais se livrent uniquement à la culture de leurs champs, et passent le reste de leur tems à fumer de l'opium et à mâcher du bétel. Les femmes filent le coton et en font de la toile pour l'usage de la famille; mais dans ces climats brûlans on ne s'habille que par décence. L'habillement du peuple consiste en un simple morceau de toile de coton jetté autour des reins, qui passe entre les jambes et s'attache par derrière : le reste du corps est nu : les habitans de Bantam se distinguent des autres Javanais par un bonnet en forme de casque qui leur sert de coiffure. Voy. la 1.re fig. à gauche de la planche 51. Les gens de distinction portent une simple robe à la moresque, en toile de coton à fleurs, ou de quelqu'autre étoffe, avec le turban: voy. la 2.e fig. à gauche de la même planche. Ils laissent croître leurs cheveux, mais ils s'arrachent soigneusement tous les poils du corps. Leur arme principale, et qui ne les quitte jamais, est le *cris*; c'est une espèce de poignard de la longueur d'un couteau de chasse, d'un acier très-fin, tortueux dans sa longueur, qui fait de larges blessures, et cause immédiatement la mort lorsqu'il est empoisonné. L'habillement des femmes n'est pas plus élégant que celui des hommes; il est composé d'un morceau de toile appelé *saron*, dont elles se ceignent les reins, et qu'elles s'attachent au dessous du sein. Ce saron leur descend jusqu'au genou et quelquefois jusqu'aux pieds; leurs épaules sont nues ainsi qu'une partie du dos. L'habillement des Javanaises de distinction, qu'on trouve représenté dans le voyage de Tombe aux Indes Orientales (voy. la fig. au milieu de la même planche), est beaucoup plus décent; et celui des *Ronguines* ou danseuses de Java offre quelque chose d'extrêmement séduisant, voy. la 2.e fig. à droite. Toutes ces femmes portent leurs cheveux longs et roulés derrière la tête en forme de disque, qui est atta-


31
D.K.Bonatti fec.



ché avec des épingles en bois, en argent ou en or selon leur condition : ce genre de coiffure est également usité parmi les femmes de Batavia, qui y entremêlent encore toutes sortes de fleurs. Les enfans des deux sexes vont entièrement nus jusques à l'âge de huit à neuf ans.

Nourriture.

La principale nourriture de ce peuple est le riz bouilli, et un peu de poisson (1); il ne boit guères que de l'eau, et ne laisse pas cependant de rechercher le vin de palmier qu'il aime beaucoup, ainsi que la liqueur de coco non fermentée; il mâche sans cesse du bétel (2), et quelquefois même une espèce de tabac qui croît

(1) M.r Leschenault, dans une lettre à M.r De-Humbold, rapporte la circonstance suivante au sujet des habitans de Java. « La terre, dit-il, que mangent certains habitans de Java est une espèce de craie rougeâtre un peu ferrugineuse : on la réduit en lames minces qu'on fait griller sur une plaque de fer blanc, après les avoir roulées et mises à peu-près sous la forme qu'on donne à l'écorce de la cannelle : dans cet état, elle prend le nom de *ampo*, et se vend dans les marchés publics. Cet *ampo* a une saveur de brûlé fade que lui donne le feu; il est absorbant et desséche la langue. Il n'y a guères que les femmes qui en mangent, surtout dans les tems de grossesse, et lorsqu'elles sont atteintes de la maladie que l'on appelle *appétit déréglè* en Europe. Plusieurs d'entre elles mangent de cet *ampo* pour se faire maigrir, leur embompoint n'étant pas un attrait aux yeux des Javanais. Mais le désir de conserver ce genre de beauté pendant long-tems leur ferme les yeux sur les funestes conséquences de cet usage, qui dévient un besoin auquel il leur est ensuite difficile de renoncer. Leschenault croit que l'*ampo* n'a d'action que comme absorbant, en détruisant le suc gastrique; qu'il trompe, pour ainsi dire, les besoins de l'éstomac, sans les satisfaire; et que bien loin de nourrir le corps, il lui ôte l'appetit, c'est-à-dire, cet avertissement utile que la nature lui a donné pour pourvoir à sa conservation : aussi l'*ampo* le fait-il évanouir, et conduit insensiblement à l'étisie et à une mort prématurée ceux qui en font usage. Il pourrait être utile pour appaiser momentanément la faim à défaut d'autres alimens, ou lorsqu'on n'en a que de malsains et de pernicieux.

(2) Les Javanais composent leur bétel de trois ingrédiens, qui sont; la feuille du siri, *cirium myrtifolium* de Linnée, plante qui croît comme le lierre et est astringente; une noix d'arec, *areca cathecu* qui a une saveur très-amère; et une petite quantité de chaux d'écaille de poisson, appelée dans l'Inde *tschiénam*. On enveloppe la noix et la chaux dans la feuille de siri, et on y ajoute quelquefois un clou de girofle. Selon M.r Moor et autres Europèns cette espèce de cigare corrode l'émail des dents; mais, au dire de Valentyn, la chaux peut modérer l'aigreur du

dans son île, et en porte le nom. Il n'a ni tables ni chaises, et s'assied par terre sur des nattes, les jambes croisées et repliées sous les cuisses; il supplée également avec ses doigts à l'usage des cuillères et des fourchettes, qui lui est inconnu.

Habitations. Les habitations des Javanais peuvent s'appeler des cabanes plutôt que des maisons; elles sont bâties en bambou, enduites d'argile, et couvertes de chaume et de feuilles de coco; l'entrée en est très-basse, et on n'y voit ni portes ni fenêtres. Ces habitations consistent ordinairement en une seule chambre, où sont confondus pêle-mêle les hommes, les femmes, les enfans avec une quantité de volaille. Leur négligence à se servir du feu les expose à de fréquens incendies; mais lorsqu'ils peuvent sauver le coffre où est renfermé tout ce qu'ils possèdent, ils régardent avec indifférence brûler une habitation qu'il leur est si facile de reconstruire. Les principaux d'entre eux font quelquefois bâtir leurs maisons en pierre, mais toujours sur le même modèle; elles ont les fénêtres petites, le toit bas, et l'on éprouve dedans une espèce de suffoquement: aussi restent-ils pendant le jour sous des espèces de galeries isolées, où l'air circule librement, et où l'on est à l'abri des rayons du soleil.

Langue. Les Javanais parlent plusieurs dialectes, qui approchent tous du Malais. Celui de Sunda domine dans le royaume de Bantam et sur la côte opposée de Saumatra, et le bas Javanais dans tout le reste de l'île; mais à la cour de l'Empereur et des Princes on parle le haut Javanais, qui est rempli de mots Sanscrits. Les caractères dont ils se servent dérivent de l'Arabe.

Médecine. On trouve dans l'île de Java des médecins des deux sexes, qui sont très-instruits dans la connaissance des plantes de cette île, et font des cures étonnantes. Quoique dépourvus de toutes notions sur la structure intérieure du corps humain, ces médecins sont néanmoins recherchés des Hollandais établis à Batavia, préférablement à ceux qui ont fait leurs études en Europe. Ils ne manquent jamais, dans toutes leurs opérations, de frotter la partie malade avec deux doigts de la main droite, qu'ils pressent avec la gauche en les portant du haut en bas, après avoir fait sur cette même partie une

siri dans la proportion qu'on veut. M.r Péron regarde l'usage du bétel comme très-sain, et même nécessaire dans les climats de la Zone-torride. C'est peut-être le même besoin qui porte beaucoup de Javanais à manger de l'argile. V. Labillardière, Voyage tom. II. pag. 322.

friction d'un certain bois réduit en poudre, et macéré dans l'eau ou dans l'huile.

Les Javanais ne parlent que d'amour et de plasirs dans leurs compositions poétiques; leur langue est faite pour l'harmonie, mais leur musique monotone, traînante, et qui a plutôt l'air d'une psalmodie que d'un chant, n'y répond pas. Le *gomgom* est leur principal instrument de musique; il consiste, comme nous l'avons déjà vu en deux bassins de cuivre de grandeur inégale, sur lesquels on frappe avec un bâton. Ils ont une espèce de psaltérion composé de morceaux de métal de diverses grandeurs, qu'on frappe avec un marteau, et ils accompagnent ses sons d'une espèce de basse ou contre-basse à deux cordes, et d'un tambour sur lequel on bat la mesure. Les Javanais ne connaissent que deux sortes de poèsie : l'une, qui est le récitatif appelé par eux *chierita*, est un mélange de fables et d'histoire, où l'on représente les Dieux et les Rois se disputant l'empire de Java, Brama lançant des montagnes, et Visnou fesant jaillir des fleuves; l'autre comprend leurs chansons ou *panton*, qui sont de petites poésies d'un meilleur goût. Ils connaissent aussi l'apologue; mais la comédie est encore chez eux dans l'enfance, et peut être considérée comme une simple pantomime, dont on lit en même tems l'explication. Ils ont pour théatre une espèce de grande cabane ouverte de tous les côtés, le long desquels sont rangés les spectateurs : le lecteur ou souffleur, armé d'un bâton comme un maître d'orchestre, fait agir les acteurs chacun à leur tour, et lit la composition. Il commence par une espèce de prologue, annonce les acteurs qui vont entrer en scène, et en donne le signal en frappant avec son bâton : les personnages qui étaient cachés derrière un rideau paraissent aussitôt, il continue à lire, et les acteurs ne font qu'adapter leurs gestes au langage qu'ils devraient tenir. Lorsqu'ils ont fini il fait signe aux autres d'arriver, et ainsi de suite jusqu'à la fin de l'action. Le costume des acteurs est riche, et ils sont masqués selon l'usage du pays : les jeunes gens qui jouent les rôles de femme portent un masque blanc, quoique cette couleur ne soit pas celle des femmes du pays : ces masques sont en bois et très-bien faits : celui du bouffon a la bouche ouverte. On est étonné de retrouver cette analogie dans les représentations théatrales entre les Javanais et les anciens, qui ne paraissaient jamais qu'en masque sur la scène; mais cette analogie ne va pas plus loin, comme on en peut juger par l'analise que fait Deschamps d'une comédie

Poésie, musique.

qu'il vit jouer à la cour du Sultan de Java à l'occasion d'une grande fête, et dont il donne la relation dans son voyage (1).

Danse.

Parmi les divertissemens connus des Javanais, le plus général est celui de la danse qu'ils appellent *tandak*. A peine est-il nuit qu'on entend de tous côtés les sons d'une musique bruyante: le peuple sort de ses habitations et se porte en foule sur les places publiques où les danseuses sont rassemblées. Une tente dressée à la hâte et éclairée d'une quantité de lampes, met à couvert les acteurs et une partie des spectateurs: trois ou quatre femmes à demi-nues, la tête parée de fleurs, dansent au son des instrumens et s'accompagnent de la voix. Toutes les parties du corps sont mises successivement en mouvement pour l'éxécution de cette danse: les bras, les jambes, les mains, la tête, les yeux tout est en action; attirés par la voix de ces sirènes les hommes viennent prendre part à leurs jeux, la danse va toujours s'animant de plus en plus, les danseuses redoublent d'ardeur, les danseurs veulent les imiter; mais bientôt fatigués d'un exercice aussi violent, ils se retirent et vont reprendre leur place parmi les spectateurs, après avoir payé néanmoins le plaisir qu'ils se sont procurés, et embrassé leurs danseuses. Quelque séduisant que soit pour un Javanais un pareil spectacle, il n'est aux yeux d'un Européen qu'une série de contorsions. Les femmes qui en sont les actrices s'appellent *Ronguines*, comme nous venons de le dire, et sont les courtisannes du pays: leur profession est généralement méprisé, et il n'est pas de femme honnête qui voulût s'abaisser à danser même en particulier.

Le Sultan tient chez lui des danseuses d'un autre genre, qu'on nomme *bedoïo*: celles-ci dansent avec beaucoup de grâces et forment des ballets réguliers; elles ont quelque ressemblace avec les balliadères de l'Inde. Peu de gens ont eu occasion de voir de ces danseuses, le Sultan et le Gouverneur de Samarang ayant seuls le droit d'en avoir. On croit que la gravité Hollandaise est ce qui empêche au Gouverneur de jouir du même privilège; mais son lieutenant ou Gouverneur Javanais, qui dépend de ses ordres, a une troupe de *bedoïo* à son service, et fait consister en cela un des plus beaux attributs de sa place.

Lorsque le Sultan se montre en public, ses pages exécutent devant lui une marche, qu'on peut appeler plus proprement une

(1) Extrait d'un Voyage inédit etc. V. Annales des Voyages etc. tom. I.

danse, mais, ce cas excepté, les Javanais n'ont point de danses particulières aux hommes, comme on en voit chez leurs voisins; et ceux qui, à Batavia, se livrent à cet exercice dans les fêtes solennelles, sont des étrangers de Macassar, de Bely et de Bima (1).

Combat du coq.

Le peuple aime à la folie le combat du coq, et passe des journées entières à exciter les combattans du geste et de la voix : l'espérance et la crainte se peignent tour-à-tour sur le front des parieurs, et pour accélérer la victoire ils arment les éperons de leurs coqs d'un fer tranchant, qui termine promptement le combat. Il est de ces animaux tellement dressés à cet exercice, qu'ils tuent au premier abord leur adversaire : un coq de ce genre n'a pour ainsi dire plus de prix, et on en parle partout comme d'un héros.

Jeu appelé anclon.

Les Javanais sont d'un flegme et d'une patience qui ne leur permettent point d'avoir d'altercations, mais quelquefois ils se battent entre eux pour s'amuser. Cette espèce de jeu, qu'ils appellent *anclon*, consiste à se donner des coups de baguette en cadence, jusqu'à ce que l'un des deux acteurs s'avoue vaincu et se retire : ils se frappent indistinctement sur toutes les parties du corps, mais pour ne point se blesser à la tête ils l'enveloppent d'un morceau de toile, qui ne laisse que les yeux à découvert. Il est défendu de porter plus d'un coup chaque fois, et à chaque coup les combattans reculent de quelque pas et recommencent l'action. On ne peut se faire une idée de l'acharnement qu'ils mettent quelquefois à cet exercice, qu'accompagne le son des instrumens; souvent ils se battent jusqu'au sang, mais les spectateurs les séparent lorsqu'ils les voient se donner plusieurs coups de suite, ou se porter à d'autres excès dans la chaleur de leur emportement.

Combat du tigre.

Si le peuple a ses combats, les Grands ont aussi les leurs; mais les efforts de faibles animaux ne suffisent point à leurs plaisirs barbares. Ils tiennent aux environs de leurs palais des tigres, la terreur de ces contrées, pour les faire combattre contre leurs sujets, toutes les fois que cela leur plait. Ces combats ont ordinairement lieu dans leurs cours, pour que leurs femmes, qui se montrent rarement en public, puissent jouir de ce spectacle. On fait combattre le tigre de diverses manières, en lui donnant pour adversaire tantôt un bufle et tantôt un homme. Le bufle est quelquefois le premier à at-

(1) Voy. la description de ces danses dans les lettres De Wurmb, et dans le *Voyage à la Cochinchine* etc. par Barrow, trad. par Malte-Brun.

taquer son ennemi, et l'écrase contre les pièces de bois qui forment l'enceinte. Le combat de l'homme contre le tigre, est un spectacle ou un supplice. Dans le premier cas, on expose un tigre au milieu d'un bataillon carré, formé d'une triple haie d'hommes armés de longues piques : à peine l'animal se voit-il libre, son premier mouvement est de chercher à fuir; mais ne trouvant de tous côtés que des pointes dirigées contre lui, il s'agite, s'avance, recule, reste en suspens, puis s'élançant tou-à-coup pour franchir les piques, il tombe dessus, et meurt ainsi percé de mille coups. Quelquefois il parvient à se faire jour et à s'échapper au travers des rangs lorsqu'ils sont mal serrés; mais cet accident n'a rien de dangereux, car l'animal est porté alors, par son propre instinct, à se cacher dans le premier endroit obscur qu'il rencontre, où il est facilement tué.

Hommes exposés au tigre. Lorsqu'un homme est condamné à combattre contre un tigre, on construit sur la place publique une enceinte circulaire de vingt ou trente pieds de diamètre, faite avec des pièces de bois rapprochées les unes des autres, de manière à empêcher le tigre de s'enfuir, et à laisser voir ce qui se passe dans l'intérieur. Cette enceinte a deux ouvertures, l'une par où l'on introduit l'animal, et l'autre en face pour son adversaire qui entre le premier. Celui-ci est, selon l'usage du pays, nu jusqu'à la ceinture, et couronné de fleurs: il tient de la main droite un poignard, et de la gauche un morceau de bois dont les extrémités se terminent par un pommeau: cet instrument est une arme à l'aide de laquelle il peut plonger sa main dans la gueule de l'animal, qui alors ne peut plus la refermer. Mais quelle que soit la force qu'il mette à le tenir loin de lui, il ne peut jamais se garantir de l'atteinte de ses griffes, et d'en recevoir de profondes blessures : si le premier coup qu'il porte au tigre n'est pas mortel, il est aussitôt déchiré en pièces.

Pêche, chasse. La pêche et la chasse, surtout celle du cerf, sont un des amusemens favoris des chefs qui habitent l'intérieur du pays. On trouve dans le Voyage de M.r Deschamps une longue description des différentes manières dont ils se livrent à ces deux exercices.

ILES DÉPENDANTES DE JAVA.

JAVA a dans ses parages deux îles qui dépendent d'elle sous les rapports physiques et politiques. Celle de Maduras, qui est fertile en riz et renferme une population de soixante mille ames, formait une Principauté soumise à la Compagnie. Le Souverain qui porte le titre de *Pahambana* ou l'adorable, à été dépouillé de deux provinces appelées *Padakassam* et *Sampan*; il lui reste encore à l'ouest le tiers de l'île avec la capitale appelée Maduretna, ville d'environ neuf mille habitans. *Ile de Maduras.*

L'île Bali, séparée de celle de Java par un détroit qui porte le même nom, a été surnommée avec raison par un Hollandais, petite Java. Une chaîne de hautes montagnes couvertes de forêts impénétrables la partagent du nord-ouest au sud-est: ou y trouve des mines d'or, de fer et de cuivre. On rencontre dans la plaine, qui est fertile en riz, Gilgi capitale et résidence du Sultan, située au bord d'une rivière du même nom, qui va se jetter dans le détroit de Lombok au levant de l'île. Le détroit de Bali offre un passage sûr aux vaisseaux qui retournent en Europe avec la mousson d'occident. Les plus blancs et les mieux faits d'entre les habitans de Java réunissent à un grand courage beaucoup d'intelligence. Les esclaves de Bali sont très-recherchés. Les femmes se brûlent avec les cadavres de leurs maris, dans l'espoir de renaître à une autre vie. Les hommes couverts d'un vêtement léger et armés d'un bouclier qu'ils portent au bras gauche, exécutent des danses joyeuses, en brandissant leur *cris*, et en prononçant de sauvages accens.

S'il faut ajouter foi à ce que rapporte Tombe dans son voyage aux Indes Orientales, cette île est habitée par un peuple méchant, et même un peu cruel; et ses côtes sont ordinairement infestées de pirates. Parmi les planches qui accompagnent sa relation on trouve le portrait d'un vieux Malais de l'île Bali; quoique ce voyageur ne nous dise rien qui puisse en garantir l'authenticité, nous n'en avons pas mois cru devoir le communiquer à nos lecteurs dans la première figure à droite de la planche ci-dessus.

BORNÉO.

Expéditions des Européens à Bornéo.

Bornéo est la plus grande île que nous connaissions après la Nouvelle Hollande; elle est entourée d'une quantité d'autres îles parmi lesquelles il y en a de considérables, et qui forment un archipel nombreux dont elle semble être la souveraine. Mais ses habitans sont sauvages et féroces, et les Européens qui ont voulu former des établissemens sur les côtes ont tous été victimes de leur fureur. Les Portugais furent les premiers qui cherchèrent à s'établir dans cette île en 1526. Mais voyant qu'ils n'étaient pas assez forts pour se faire respecter, ils tentèrent de se concilier la bienveillance d'un de ces Souverains, au moyen de quelques pièces de soie peintes ou brodées dont ils lui firent présent. Ce Prince imbécille prit les figures qui étaient dessus pour des hommes magiques, qui auraient pu l'étrangler pendant la nuit en les gardant auprès de lui. Les explications qu'on lui fit à cet égard ne purent jamais dissiper ses craintes, et il refusa obstinément de recevoir ces présens, et d'admettre dans sa capitale ceux qui les lui offraient. Il est vrai qu'ils y furent accueillis dans la suite, mais pour leur malheur, car ils y furent tous massacrés. On raconte que quelques années après, les Anglais y eurent le même sort. Les Hollandais, après y avoir été traités de la même manière, y retournèrent en 1748 avec une escadre qui, toute faible qu'elle était, en imposa tellement au Prince de Tatas, dont le pays seul produisait le poivre, qu'il consentit à leur en permettre le commerce à l'exclusion de toute autre nation, se réservant seulement la faculté de pouvoir en livrer cinq cent mille livres aux Chinois, qui fréquentaient habituellement ses ports. Depuis ce traité la Compagnie envoyait à Banjar-Massin, du riz, de l'opium, du sel et de grosses toiles; et elle en tirait des diamans et environ six cens mille livres de poivre (1). L'expédition que firent les Français en 1774 à Passir, un des ports de cette île, fut des plus malheureuses: presque tous y furent égorgés par ordre de Pangaram Scrip qui régnait alors

(1) Voy. l'histoire philosophique et politique du commerce des deux Indes.

dans la ville de Coety, à trois journées environ du Passir. Les Mémoires de Sonnini, dans la nouvelle édition qu'il a publiée du Voyage de Sonnerat aux Indes Orientales (1), contiennent des éclaircissemens détaillés sur les circonstances de cette trahison, et sur l'inutilité des mesures que prit ensuite l'administration de Pondichéry pour en venger l'outrage. L'expédition Anglaise en 1772 dans l'île de Balamboang, située vers la pointe septentrionale de Bornéo, n'eut pas un meilleur succès : car à peine avaient-ils commencé à y former un établissement, qu'une dissension qui s'éleva parmi eux, fournit aux indigènes une occasion favorable pour le ruiner de fond en comble.

On voit d'après cela, que ce n'est pas seulement envain que les Européens ont essayé de former des établissemens dans l'île de Bornéo, mais que ceux qui y en avaient commencé quelques-uns, ont presque tous été victimes de la férocité de ses habitans, qui ne veulent point voir arriver chez eux des étrangers avec des vues de conquête et de domination. Nous ne devons donc pas être surpris si l'intérieur d'une île aussi vaste et aussi importante nous est presqu'entièrement inconnu, et si nous n'avons même que des relations stériles sur ses côtes (2).

(1) V. vol. 3. chap. 5. De l'île de Bornéo etc. Instructions pour M. de Trobriand commandant la flûte l'*Etoile*, pour l'expédition de Bornéo etc.

(2) Deroi-Hechelgke reys-togt na Borneo. *Leyde*, 1708, in 8.°

Des Capitain Beekman's nachrichten von des insel Borneo in jahr 1716. (V. Nouveaux Mémoires de Sprengel etc. vol. V.^e). *Londres*, 1718. in 8.°

Rapport sur une partie de l'île de Bornéo fait à la compagnie des Indes Anglaises par M. Iesse. Trad. de l'*Oriental Repertory*. V. Malte-Brun, Annales des Voyages tom. II. Quoique la date de cette Relation soit de 1775, elle ne fut néanmoins publié à *Londres* qu'en 1794.

Radermacher, J. C. Kurze beschreibung von Borneo. (V. le second volume des Transactions philosophiques de la Société de Batavie.

Von Wurmb-Description of the island of Borneo etc. (V. encore les Transactions philosophiques, et le Magasin philosophique de 1803).

On trouve dans le Voyage de Forest quelques notions sur cette île, ainsi que dans les Mémoires publiés pour la première fois par Sonnini dans la nouvelle édition du Voyage de Sonnerat aux Indes orientales etc. *Paris*, 1806. 3.e vol. chap. 5.

Description de Bornéo.

Situation grandeur etc.

Au nord de Java et au sud-est des Philippines on trouve l'île de Bornéo. Elle peut avoir, selon Malte-Brun, 270 lieues de longueur sur 225 de largeur (1). Cette grande largeur a empêché les Européens de pénétrer dans ses parties centrales, et l'insalubrité de l'air les tient éloignés des côtes, ce qui est cause que la géographie de cette île est encore très-imparfaite. Son milieu est probablement un plateau marécageux, et couvert d'eau dans la saison pluvieuse : c'est là l'unique explication raisonnable qu'on puisse donner d'une ancienne tradition, qui place un lac au centre de l'île, et où toutes ses rivières prendraient leur source.

Montagnes, rivières, climat, minéraux.

La principale chaîne de ses montagnes doit se diriger du nord au midi, et s'approcher beaucoup de la côte orientale. Les Hollandais leur donnent le nom de monts Cristallins, à cause du grand nombre de cristaux qu'on y trouve. Un des principaux sommets est appelé par les indigènes Keenee-Bollo. Cette île est souvent désolée par des tremblemens de terre et par des volcans. Ses côtes, dans une longueur de cinq à vingt lieues, n'offrent qu'un sol fangeux, où l'on ne peut s'avancer qu'à l'aide des rivières, qui y forment un grand nombre de canaux. Celles de Pontiana ou Succadana à l'ouest, et de Bangier Massing au midi semblent être les plus grandes. Quoique située sous l'équateur, Bornéo n'est point sujette à des chaleurs excessives, parce que les vents de mer et de montagne, et les pluies qui y tombent continuellement depuis mai jusqu'en novembre, en rafraichissent la température. Les diamans et l'or s'y trouvent à peu de profondeur, et les principales mines sont à Ambauvang et à Landak. Elle produit du riz, du bétel et tous les fruits de l'Inde: le chou palmier y sert de nourriture : des arbres d'une hauteur prodigieuse y fournissent d'excellens bois de construction, et d'autres la gomme appelée sang de dragon. Mais la plus précieuse de toutes ses productions est le camphre, qui y est d'une qualité parfaite, et se vend plus cher que celui de Sumatra et du Japon. Le benjoin est la résine odorante d'une espèce de sapin : la canne d'Inde y est très-commune; le poivre, le gingembre et le coton y prospèrent, ainsi que la muscade et le girofle.

Vegétaux.

(1) Selon Guthrie, cette île a 266 lieues de longueur, et 237 de largeur.

Animaux.

La plus grande espèce de singes qui existe à Bornéo est le *pongo*, qui est de la taille d'un homme, et la *simia-satyrus* ou l'*orang-outang*. L'espèce la plus grande du *cervus axis* serait, selon Pennaut, l'animal que les habitans de cette île appellent cerf d'eau, et qui se tient ordinairement dans les marais. On y trouve aussi deux espèces de bœufs sauvages d'une grande taille, ainsi que des sangliers, des tigres et des éléphans. Les oiseaux y sont variés à l'infini, et l'hirondelle salangane dont on mange le nid y est très-commune.

Habitans.

Les côtes de Bornéo sont habitées par des colonies de Malais venus de Java et de Sumatra. Son intérieur est également peuplé d'une race Malaise, mais plus anciennement établie dans l'île. On appelle ces derniers Biagios, ou proprement Viagias, nom évidemment sanscrit, et synonime avec ceux de Battas, Vedas et Viagias, ou sauvages de Sumatra, de Ceylan et de l'Indostan. Ces naturels se donnent à eux mêmes le nom de Dagiaki ou Eidaani; ils ont, selon ce que dit Sonnerat dans son voyage aux Indes orientales (1), la peau noire et les cheveux longs. Malte-Brun les dépeint comme étant d'une haute taille, d'une complexion robuste, d'un teint plus clair que les Malais, et d'un caractère féroce et sanguinaire.

Etats divers sur les côtes méridionales, occidentales etc.

Le royaume de Bangier-Massing est le plus connu des Européens, et occupe la partie méridionale de l'île. Il est traversé par la grande rivière de Baugier. Martapena en est la capitale moderne. Les Hollandais y ont le poste de Tatas près de la ville de Bangier-Massing. La côte de l'ouest comprend les royaumes de Landak et Succadana. Le Roi de Bantam dans l'île de Java en retirait un tribut; mais en 1778 il céda ses droits à la Compagnie Hollandaise, qui établit un poste à Pontiana. Le Sultan de Sambas est le Prince le plus puissant de cette côte, où habitent plusieurs autres chefs de pirates. Bornéo, ville composée de trois mille maisons et bâtie sur la côte septentrionale, est la résidence d'un Sultan qui régnait autrefois sur toute l'île. Les maisons y sont, comme sur toute la côte, souvent construites sur des espèces de radeaux amarrés au rivage, et qui par conséquent changent de niveau avec le flux et le reflux. La côte nord-est appartient aux Rois ou Sultans de Solo ou Iolo. Passir sur la côte du sud-est est le principal lieu de commerce pour les habitans de l'île Célèbe.

(1) Voyage aux Indes orientales par Sonnerat. Edit. par Sonnini. vol. 3.°

Gouvernement.

Les habitans des côtes, dont nous venons d'indiquer les Etats principaux, obéissent tous à des despotes qui portent le titre de Sultans. M.r Iesse, dans sa relation sur une partie de Bornéo, nous a donné quelqu'idée du gouvernement de cette île. Il est, dit-il, en parlant du Sultan de Bornéo, entre les mains de ce Prince, et d'un conseil suprême composé de *Pangaran*, ou de personnages qui occupent les premières charges de l'Etat, et qui sont; le *Bandahara* chargé du pouvoir exécutif; le *Degandong*, ou surintendent de la maison du Sultan; le *Tomongong*, ou Général en chef des armées; le *Pamanscha*, ou juge des différends, et le *Shabander*. Ces officiers ont pour auxiliaires les trois *Ovan Kayos*, le *Degagong*, l'*Ivattan*, et le *Shabander*. Il en est encore plusieurs autres qui portent le titre de *Pangaran*; mais ils ne sont appelés au conseil que dans certains cas particuliers. M.r Iesse croit ne pouvoir donner une idée plus parfaite de ce gouvernement, qu'en le comparant à l'ancien système féodal. Et en effet, quoique le Souverain jouisse ici de plus de respect qu'en aucun autre pays peuplé de Malais, parce que de sa propre autorité il nomme à toutes les grandes charges de l'Etat qui bon lui semble, ce qui lui assure toujours une grande influence dans les délibérations, chaque Pangaran n'en exerce pas moins un pouvoir absolu sur ses propres vassaux, qui ne manquent jamais d'embrasser son parti, lors même qu'il est en opposition avec l'autorité suprême.

Lois.

Ces peuples n'ont aucune loi spéciale contre la trahison. L'homicide est puni de mort, à moins qu'il ne s'agisse d'un maître qui ait tué son esclave. La polygamie est permise chez eux comme dans tous les pays Mahométans; mais il est rare qu'il ne s'agisse d'un des étrangers. La peine de l'adultère est d'être étranglé sur le champ. Néanmoins, comme le grand nombre des coupables rend la punition difficile, et la loi manque souvent de force pour être exécutée, il arrive que les plus puissans la transgressent impunément, et qu'elle appésantit toute sa rigueur sur les classes moyenne et basse du peuple. Le vol, selon la gravité du fait, est puni de mort ou de l'amputation de la main droite. Ces insulaires n'ont aucune loi positive sur le commerce: ce dont il faut attribuer la cause au défaut de relations avec les autres peuples, excepté la Chine, qui fait aux chefs de ce pays certains présens, qu'on prendrait pour une espèce de redevance. Les Chinois qui s'établissent dans cette île y jouissent paisiblement du fruit de leur industrie;

mais ceux qui n'y font qu'un commerce momentanné, sont sujets à beaucoup de désagrémens, car il n'y a point de loi qui leur donne prise sur leurs débiteurs, et ils se trouvent en outre dans la dure nécessité de satisfaire à toutes les demandes injustes qui peuvent leur être faites par les gens en place.

Armes.

Ces insulaires ont pour armes de longs couteaux, et le *soompihan* qui est une sarbacane en bois, à travers laquelle ils soufflent de petites flèches dont la pointe est empoisonnée, et qui portent à l'autre bout un morceau de liège assez gros pour remplir le tube. Si la flèche tire une seule goutte de sang la mort s'ensuit infailliblement, à moins qu'on n'applique immédiatement sur la blessure l'antidote usité en pareil cas.

Religion, et caractère des diverses classes d'habitans.

Les habitans des côtes de Bornéo sont Mahométans, et tirent, à ce qu'ils prétendent, leur origine des Malais de *Jehore*; mais ils n'ont aucune connaissance de leur chronologie. Ils sont parvenus jadis à étendre leur domination jusqu'à Palawan, à Manille, et dans d'autres parties des Philippines. M.r Dalrimple observe que Soplo appartenait autrefois aussi à cet empire. L'idée de conquêtes si étendues, jointe à quelques traditions, font présumer que ce peuple était originairement guerrier, mais qu'il a subi les révolutions d'autres Etats, qui, parvenus à un certain degré de puissance, sont retombés dans le néant, faute d'avoir eu dans les commencemens un gouvernement actif et vigoureux.

Et en effet, les habitans de Bornéo ne montrent plus aujourd'hui qu'un caractère mou et efféminé; il faut même ajouter à cela qu'ils sont envieux à l'excès les uns des autres. Iesse a cependant reconnu de la franchise et de la loyauté dans leurs procédés; de la modération dans leurs emportemens, lors même qu'ils exercent quelque pouvoir; de la rectitude dans leurs intentions; et une certaine sagacité, qui les fait réussir à merveille dans certains arts mécaniques, et surtout dans la fonte des canons en bronze.

Costume des indigènes.

Le même écrivain déclare en outre ne pouvoir rien dire de positif sur le caractère des Eidaans ou *Morot*, comme on les appelle dans l'île; il a pourtant su des habitans de Bornéo, que ces peuples sont en proie à l'idolâtrie la plus grossière. Parmi les principaux articles de leur religion, il en est un d'une si étrange inhumanité, que nous ne pouvons nous dispenser de le rapporter. Ces sauvages croient que leur sort dans l'autre vie, dépend du plus ou moins de créatures humaines qu'ils auront tuées à la guerre ou

dans leurs querelles particulières, et que le degré de leur félicité sera mesuré sur le nombre des crânes d'hommes qu'ils auront en leur pouvoir. On dit qu'ils mettent beaucoup d'industrie dans la culture de leurs plantations, et qu'ils ne montrent pas moins d'intelligence dans les autres professions qu'ils connaissent.

La peinture que Iesse nous fait de leurs usages et de leurs mœurs s'accorde avec ce que nous en ont appris d'autres voyageurs. Les principaux d'entre les Biagios (1) s'arrachent une ou plusieurs dents de devant pour en mettre d'or à leur place; il se font diverses figures en couleur sur le corps, et n'ont d'autre vêtement qu'un morceau d'étoffe qui leur ceint les reins. Leurs habitations sont de vaste cabanes de planches, qui contiennent quelquefois jusqu'à cent personnes. Ils suspendent au dessus de la porte les crânes de leurs ennemis, et les jeunes gens ne peuvent se marier avant d'avoir coupé la tête ou les parties génitales d'un ennemi. Ils traitent leurs femmes avec douceur: l'habillement de celles-ci consiste simplement en une écharpe dont elles s'enveloppent, et leur coiffure en une énorme bonnet de feuilles de palmier, qui a la forme d'un parasol. Quelques-unes d'entre elles se distinguent dans la danse pantomime.

Tribus diverses.

Il est une tribu de ces Eidaans appelé Baschu, qui ne vit que de pêche, et ses villages sont à demi bâtis sur l'eau. Les Télongs sur la côte du nord-ouest semblent venus des Philippines, et se sont rendus formidables par leurs pirateries. Les Alforèses ou Harafores, peuplade de l'intérieur, ne diffèrent des Eidaans que par leur teint bronzé, et par l'extrême longueur de leurs yeux. Les danseuses de cette tribu sont recherchées des Européens, et se font admirer par la souplesse de leurs mouvemens dans leurs pantomimes, qui sont généralement licencieuses. Parmi tous ces peuples encore mal connus, on cite les Negrillos ou Nègres, tribu qui doit habiter dans des bois inaccessibles aux Eidaans même. Il ne parait pas que les Européens en aient vu aucun.

(1) Boucher de la Richarderie, qui, dans le 5.e vol. de sa Bibliothèque des Voyages, donne quelques notions sur ces peuples, les appelle *Bengiu*: il dit qu'ils sont d'une bonne constitution physique, qu'ils sont superstitieux à l'excès, que leurs mœurs sont sévéres, qu'ils ne connaissent point la polygamie, qu'ils punissent de mort l'adultére, et que l'union qui règne entre eux est leur plus sûr boulevard contre l'ambition des Européens.

ILES PHILIPPINES.

Cette petite partie du grand Archipel des Philippines, decouverte par le fameux Magellan dans son voyage aux Indes, fut alors appelée par lui Archipel de Saint Lazare, parce qu'il y aborda en 1521 le samedi avant le dimanche de la Passion, que les Espagnols désignent sous ce nom (1). Louis Lopez De-Villalobos, qui y fut envoyé vingt deux ans après par la cour d'Espagne, nomma Philippines quelques-unes des plus remarquables de ces îles, en l'honneur de l'infant D. Philippe alors Prince royal d'Espagne. D'autres pourtant sont d'avis, que ces îles n'ont été ainsi appelées qu'en 1565 sous le règne de Philippe II, lorsque Michel Lopez De-Legaspi en fit la conquête pour l'Espagne (2). Il s'empara d'abord de l'île de Cebu et autres environnantes, auxquelles on donna alors le nom de *Pintados*, parce qu'elles étaient habitées par des Indiens qui allaient nus, et avaient le corps peint de figures bizarres : informé ensuite de l'existence d'autres îles plus riches, il laissa à Cebu une petite garnison, et après avoir donné ses dispositions pour la conservation des autres îles qu'il avait conquises pendant six ans, il alla s'emparer de Luconie appelée par les naturels Luzon ou Luçon, et par les Espagnols Manille, du nom de la ville qu'ils y bâtirent, et qui fut la capitale de leurs établissemens dans cet Archipel. *Iles Philippines, par qui découvertes, et pourquoi ainsi appelées.*

Nous n'avons que peu ou point de notions sur l'ancienne histoire des Philippines (3): les Chinois en avaient autrefois la pos- *Histoire.*

(1) V. Ramusius tom. I. f.° 356.

(2) Les Espagnols ne donnèrent qu'à l'Archipel septentrional le nom de Philippe leur Roi, la partie centrale étant alors indiquée séparément sous le nom d'îles Bissaies.

(3) Voici les principales relations particuliéres aux Philippines :

Combes, Franc. Historia de las islas Mindanao, Jolo y sus islas adjacentes etc. *Madrid*, 1567, *ibid*, 1669, in f.°

Morgas, Antonio, Successos de las islas Filippinas etc. *Messico*, 1609, *Madrid*, 1699, in f.°

session; mais voyant, d'après ce qu'on lit dans leurs annales, que leur empire était sur le point de crouler sous son propre poids, ils négligèrent ces îles et autres provinces des frontières, comme étant trop éloignées du centre de leur vaste empire, et par conséquent exposées à des désastres inévitables. Mais Luzon, quoique n'étant plus dans la dépendance de cette nation, comptait encore parmi ses habitans plusieurs milliers de Chinois, lorsque Legaspi en occupa la capitale. Ces Chinois se retirèrent pour la plupart dans leur pays, sans abandonner totalement le commerce qu'ils y fesaient, et auquel ils employaient chaque année un grand nombre de navires. Les Japonais prétendaient aussi avoir des droits sur ces îles, ensorte que les Espagnols s'y trouvaient de toute parts environnés d'ennemis. Gomez Perez fut le premier Gouverneur qui songea à les mettre en état de défense, et à l'abri d'une invasion imprévue : à cet effet il entoura Manille de murs, répara son ancienne et mauvaise forteresse, en construisit une autre à l'embouchure de la rivière à laquelle il donna le nom de San-Jago, et tourna enfin ses forces à la conquête de Ternate et de toutes les Moluques: projet qui lui fut fatal, et qui ne fut exécuté completement qu'en 1605 par D. Pedro De-Acugna. Mais les Espagnols ne jouirent pas long-tems de ces avantages, car les Moluques re-

Coronel, Ferdinand de los Rios, Procurador general de las Filippinas, donde su halle lo que pertinese à essas islas etc. *Madrid*, 1621, in 4.° Traduite en Français par Thévenot et inséré dans son Recueil.

Relaciones diversas de las islas Filippinas. *Manille*, 1632, in 4.°

Fray, Gaspard, Conquesta de las islas Filippinas. *Madrid*, 1634, in 4.°

Bauvalos y Carrillo, Hieron. Relacione de las islas Filippinas. *Manille*, 1638, in 8.° Traduite en Français par Thévenot, et insérée dans son Recueil.

Montfalcon, Don Juan Gram. Justificacion de la conservacion y comercio de las islas Filippinas. *Madrid*, in 4.° Trad. par Thévenot et insérée dans son Recueil.

Relation de la mission de Sainte Croix dans les provinces de Panaqui (Panay une des îles Manilles) trad. de l'Espagnol. *Madrid* 1741, in 8.°

Villarde, P. Rod. Munillo, Historia de la provincia de Filippinas. *Manilla*, 1749, in f.°

Indépendamment de ces relations particulières, on trouvera dans les Lettres édifiantes, et dans les voyages de La-Perouse, Le-Gentil, Sonnerat et Forêt des notions précieuses sur ces îles.

tombèrent entre les mains des Hollandais, qui ayant la supériorité du nombre, et recevant des renforts plus prompts et en meilleur état, surent profiter de la fidélité des insulaires même.

Description des Philippines.

Les Philippines, dit Sonnerat, s'étendent depuis le troisième ou quatrième degré, jusqu'au dix neuvième ou vingtième de latitude. Les écrivains Espagnols ne sont pas d'accord sur le nombre des îles que renferme ce grand Arcipel : quelques-uns le font monter jusqu'à douze cent; Guthrie le porte à mille dans sa nouvelle géographie. Quelque soit leur nombre, il nous suffira d'en connaître les principales qui sont, Luzon, Mindoro, Panay, Mindanao, Palawan, Buglas où l'île des Nègres, Cebu, Leyt ou Leita, et Samar. *Nombre des Philippines*

Les montagnes qui traversent ces îles dans tous les sens semblent se perdre dans les nues, mais aucune d'elles n'a encore été mesurée; elles sont remplies de volcans: celle de Mayon dans l'île Luzon vomit ordinairement de la fumée, et quelquefois des flammes et du sable: près des volcans des îles Mindoro et Sangui ont voit des masses énormes de soufre. Le sol des Philippines est entrecoupé d'une infinité de torrens et de détroits : on y trouve des marais, des tourbières, des lacs et peu de terre ferme: les tremblemens de terre y produisent de terribles accidens: les pluies y causent des inondations; les ouragans y sont fréquens: la variété des saisons y est la même que sur les côtes de Coromandel et du Malabar, et la cause en est aussi la même. *Montagnes. et volcans etc.*

L'humidité occasionnée par les pluies presque continuelles rend le sol des Philippines extrêmement fertile : les près, les champs et les montagnes même y sont couverts de verdure et de fleurs presque toute l'année : les arbres n'y restent jamais sans feuilles, et l'on voit souvent sur la même tige les fleurs à côté des fruits. La principale production de ces îles est le riz : les Espagnols y ont introduit la culture du froment. Le cacao qui y réussit parfaitement, n'y a été apporté que vers l'an 1670, et il est cultivé dans presque toutes ces îles par les naturels. La canne à sucre y est commune, et la cannelle se trouve à Mindanao. Les arbres à fruit particuliers à l'Europe, y rendent peu, et la plupart rien du tout. L'oranger *Végétaux.*

et le citronier y sont multipliés, et donnent d'excellens fruits : le premier croît à la hauteur de 30 pieds en plein air. Parmi les végétaux indigènes on distingue le coton, le bambou, le bananier, le manghier, l'ananas, le gingembre, le poivrier et le cassier.

Animaux.

On trouve aux Philippines de nombreux troupeaux de bœufs et de cochons, et dans les bois beaucoup de cerfs et de daims. Le poisson y est en si grande abondance, qu'on dirait que les mers, les lacs et les fleuves se sont rendus tous tributaires de ces îles ; mais leurs rivières sont infestées de caïmans. La morsure du serpent appelé ours de rizière, ou *damonpaloy*, est tellement venimeuse, qu'elle cause la mort sur le champ : les fourmis blanches font beaucoup de dégats dans les magasins.

Peuples noirs, anciens possesseurs des Philippines.

La tradition veut que des peuples noirs, appelés par les Espagnols *Negrillos*, aient été les anciens maîtres de toutes ces îles, et surtout de Luzon. Lorsque les nations voisines vinrent pour s'en emparer, ces Nègres s'enfuirent dans les montagnes où ils habitent encore. La tribu principale est celle des Igolotes ou Igorottes ; il en est d'autres connues sous les noms de Finguiane, Calinga et Italones. Ces insulaires avaient pris l'habitude de descendre de leurs montagnes pour exiger un tribut, et ne s'en retournaient jamais sans emporter avec eux quelque tête de bétail. On rendit dans la suite, dit Legentil, une loi qui leur accordait ce tribut, et de cette manière la tranquillité des campagnes fut assurée. Mais on lit dans une relation plus récente, que ces sauvages trafiquent simplement avec les Espagnols, sans qu'il y soit parlé de tribut.

Ils se nourrissent de fruits, de racines, de miel et d'animaux sauvages qu'ils prennent à la chasse. Les hommes ont pour tout vêtement un morceau d'écorce d'arbre roulé autour de leurs reins ; et les femmes une toile faite de fibres d'arbre, avec des bracelets en jonc. Cette race de sauvages ne connait ni lois, ni sciences ni d'autre gouvernement que celui de la famille, au chef de laquelle chacun de ses membres obéit : les mères portent leurs enfans attachés sur le dos, ou dans des espèces de sacs d'écorce d'arbre. Il dorment partout où la nuit les surprend, dans le creux d'un arbre, ou sous des nattes faites d'écorce qu'ils disposent en forme de cabane. La passion de la liberté les domine tellement, que les Nègres d'une montagne ne permettent point à ceux d'une autre de mettre le pied sur leurs terres, et cette indépendance réciproque est la cause de guerres sanglantes entre eux. Ce sentiment

les anime d'une haine mortelle contre les Espagnols, et lorsqu'ils peuvent en tuer quelqu'un ils font de grandes fêtes. Leurs armes sont l'arc et les flèches dont ils empoisonnent la pointe, en ayant soin auparavant d'y faire une entaille, de manière à ce qu'elle se rompe dans le corps de leur ennemi; ils portent la zagaie et une espèce de poignard pendu à leur côté, avec un petit bouclier en bois. L'alliance de ces Nègres avec des Indiens, sauvages comme eux, a donné naissance à une autre race de Nègres appelés Manghiens, qui habitent les îles de Mindoro et de Mundos. Quelques-uns ont les cheveux crêpus comme les Nègres d'Angola; d'autres les ont longs: leur teint est le même que celui des Éthyopiens.

A leur arrivée sur la côte, les Espagnols trouvèrent une nation de Maures appelés Tagales où Tagalèses, qui y sont venus sans doute de Malacca, ou plus directement encore de Bornéo, mais on ignore si c'est par l'effet d'une tempête, ou de leur propre mouvement. Leur langage, leur teint, leurs traits, leur habillement, et surtout leurs usages annoncent d'une manière à n'en pas douter qu'ils sont d'origine Malaise. Ils sont pour la plupart modestes, traitables et bien dispos, et s'adonnent à l'agriculture et au commerce (1). Ils trouvèrent à Leyte, Samar, Panay et dans plusieurs autres îles les *Pintados*, qui sont des hommes grands, droits, robustes, actifs et venus probablement de Célèbes, dont les habitans ont comme eux, en diverses parties de l'île, l'usage de se tatouer.

Population.

On ne sait rien de positif sur la population de cette île: La-Perouse l'évalue à trois millions d'habitans, et Le-Gentil à 700m. Voici une troisième conjecture: « Dans tout l'Archipel, dit Raynal, on ne compte que 1,350,000 indigènes soumis aux Espagnols; ils sont chrétiens, pour la plupart, et payent tous, depuis 16 jusqu'à 50 ans, un testatico de quatre réaux, qui font deux livres et quatorze sous ».

Description de Luzon ou Manille.

Etendue.

Luzon ou Manille, la plus grande des Philippines, est en même tems la plus septentrionale. Son extrémité orientale est a treize degrés et trente minutes de latitude, et celle du nord touche presque au dix-neuvième. Sa forme est celle d'un bras ployé, mais elle est très-inégale dans sa circonférence, car du côté de l'est on peut la traverser en un jour, tandis que vers le nord sa moindre largeur d'une mer à l'autre est de trente à quarante lieues. Sa longueur

(1) V. Coronel, Navarrete, Gemelli Carer.

totale est de cent soixante lieues d'Espagne, et sa circonférence d'environ trois cent cinquante. L'île de Luzon a deux golfes; celui de Cavita ou de Manille à l'occident, et celui de Lampon au levant. Une grande partie du sol compris entre ces deux golfes est occupée par le grand lac appelé Bay, qui se jette dans le golfe de Cavita. La plus grande rivière est celle de Tagayo ou Cagayo, qui coule droit au midi.

Golfes, rivières.

Division de l'île en diverses provinces.

L'île est divisée en plusieurs provinces: celle de Balayan est dans le voisinage de la ville de Manille, et s'étend au midi le long de la côte dans la partie occidentale. Elle le céde néanmoins en étendue et en population à la province de Calilaya ou Tayabas, qui arrive jusqu'au cap Bodo, et s'avance dans le pays jusqu'à Mauban sur la côte opposée de l'île. Vient ensuite celle de Camarines qui comprend Bondo, Passacao, Ibalon, Butan, Sorsocon et Albay. Après Camarines on trouve la province de Paracale, où il y a des mines d'or et d'autres métaux, ainsi que de l'excellent aimant. De Lampon on va jusqu'au cap de l'Engagnola, qui est une côte habitée par des sauvages: là commence la province de Cagayan qui est la plus vaste de l'île, et a pour capitale la Nouvelle Ségovie. La province d'Illocos est la plus riche et la plus peuplée, et celle de Paugasinan, qui est voisine, en diffère peu. Suivent encore celles de Pampaugan, fertile surtout en riz; de Bahi, non moins importante pour la construction des navires; et la petite province de Bulacan, qui abonde en riz et en vin de palmier. Enfin on compte au nombre des provinces de Luzon plusieurs îles voisines telles que Cantanduanes, Masbate et Burias.

Ville de Manille.

La ville de Manille a environ deux milles de circonférence; elle est de forme irrégulière, resserrée à ses deux extrémités et large au milieu: ses palais, quoique bâtis tout en bois au dessus du premier étage, présentent néanmoins un beau coup-d'œil, à cause de l'élégance de leurs galeries: les rues en sont larges et droites mais point pavées, et leur uniformité est souvent dégradée par des tremblemens de terre, qui ont déjà renversé des maisons et des palais, que les habitans ne s'empressent point de relever. Les maisons y sont généralement construites en bois vers la rivière, et élevées sur des pilastres, avec un escalier pour y monter comme à Siam: les côtés en sont faits de roseaux, et le toit de feuilles de palmier. On se sert d'une échelle pour monter à quelques-unes, à cause des eaux dont le sol est quelquefois couvert; et le nacre de perle y tient lieu de vitres.

Maisons.



Les édifices publics y étaient magnifiques par le passé; mais l'expérience a appris que le bois et le roseau sont des matériaux plus convenables pour ces sortes de constructions, que la pierre et la brique, dans un pays aussi sujet aux tremblemens de terre. Cette ville considérée dans son enceinte et sa population est petite, mais elle cesse de l'être si l'on y joint ses faubourgs. Un des plus grands est celui de *Parian*, à cent pas hors de la porte du même nom, lequel est habité par des Chinois appelés *Sangleys*. Ces Chinois y ont de belle boutiques où ils vendent des soieries, de la porcelaine, des étoffes et autres marchandises: tous les arts et métiers y sont exercés par eux, les Espagnols et les Indiens passant leur vie à ne rien faire, ceux-là par paresse, et ceux-ci par crainte de se voir enlever par les premiers le peu de gain que leur industrie et le commerce pourraient leur procurer. C'est pourquoi tout est entre les mains des Sangleys, qui fournissent tout aux Espagnols, les servent dans tout ce dont ils ont de besoin, flattent leur vanité, souffrent tout, et emportent l'argent du pays.

Faubourg de Parian.

La ville de Cavite est à trois lieues au midi de Manille, sur une langue de terre étroite, d'un côté de laquelle est la mer et de l'autre le golfe ou la baie qui forme le port. Elle est défendue par le château de Saint Philippe qui domine le port, et est la meilleure forteresse de l'île; c'est un carré régulier flanqué de quatre bons bastions garnis de canons, et où se trouvent les meilleurs magasins de terre et de mer. Le golfe est presque partout très-profond, et abonde en excellent poisson; ses bords sont parsemés de villages charmans. Le port de Cavite est de forme semi-circulaire, bien abrité du vent d'est, mais ouvert à celui du nord. Sur la pointe qu'occupe le château de Saint Philippe est l'arsenal, où il y a constamment trois et jusqu'à huit cents ouvriers Tagales payés par le Roi. La planche 52 montre ce port tel qu'on le voit représenté dans la relation du voyage qui a été fait pour la recherche de La-Perouse. Cavite comprend, le faubourg de Saint Roch habité par les Tagales, qu'on désigne mal-à-propos sous la dénomination d'Indiens, de Chinois et d'Espagnols; sa population est plus considérable que celle de la ville.

Ville et port de Cavite.

Le chef de l'administration civile et militaire est un Gouverneur, qui joint à ce titre celui de capitaine général. Il est dans la dépendance du vice-Roi du Mexique, et reste huit ans en place; il est président d'un tribunal suprême composé de quatre au-

Gouvernement.

diteurs ou juges, et d'un procureur fiscal. Les voyageurs observent que si les Philippines étaient moins éloignées de l'Espagne, il n'y aurait pas de grand dans cette cour qui ne fît son possible pour en obtenir le gouvernement, en raison des profits immenses, de l'étendue de juridiction, du pouvoir illimité, des avantages infinis, des prérogatives les plus flatteuses et des honneurs particuliers attachés à cette dignité, et que n'a point le vice-Roi des Indes. Outre le gouvernement civil et l'administration de la justice, qui sont entre les mains de ce Gouverneur, c'est encore lui qui nomme aux emplois militaires; qui distribue les places de vingt deux juges suprêmes d'autant de provinces; et qui dispose du gouvernement des îles Mariannes lorsqu'il est vacant, comme il disposait de ceux de Formose et de Ternate, tant que ces îles ont appartenu à l'Espagne. Il est également le dispensateur de seigneuries sur les villages des naturels, en faveur des soldats Espagnols qu'il croit dignes de cette récompense. Ces fiefs ne sont point ordinairement héréditaires, et rentrent après la mort du propriétaire dans le domaine de la couronne. Les seigneurs perçoivent la plupart des tributs qui sont dus au Roi, surtout celui de dix piastres par homme marié, et de cinq pour les autres individus; mais ils sont obligés eux mêmes d'en payer deux par contribuable pour l'entretien de la milice. Le général du galion qui part tous les ans pour la Nouvelle Espagne est encore à la nomination du Gouverneur, ainsi que les commandans des places de guerre, et tous les autres officiers.

Mais cette grande étendue d'autorité a aussi ses désagrémens: lorsque ce Gouverneur sort de place, sa conduite est soumise à l'examen de tous les habitans des Philippines. Le droit de porter plainte contre lui est publié dans toutes les provinces, et accordé à tout individu indistinctement pour soixante jours. Le juge est ordinairement le Gouverneur qui lui succède; mais la cour se réserve la décision de certains cas qu'il lui soumet avec ses informations, et il prononce sur tout le reste. Les auditeurs auxquels appartient l'administration après la mort du Gouverneur, sont sujets au même examen, avec cette différence pourtant que s'ils vont occuper ailleurs quelqu'emploi, ils peuvent partir en laissant un fondé de procuration qui réponde d'eux. On dit que depuis la conquête des Philippines, il n'y a eu que deux de leurs Gouverneurs qui soient rentrés en Espagne, et que les autres sont morts ou de chagrin, ou des incommodités du voyage.

Manille fut érigée en Evêché en 1581, et dix sept ans après en Archevêché. Le Roi a la nomination de cet Archevêque dont la juridiction s'étend sur le clergé de toutes ces îles, où il a pour suffragans les Evêques de Sebu, de Camarines et de Cagayan. Il y a encore à Manille un Evêque *in partibus*, que les Espagnols appellent Evêque de l'anneau: c'est lui qui occupe provisoirement le siége archiépiscopal lorsqu'il est vacant, et l'on ne pouvait imaginer un meilleur moyen pour conserver au Roi le droit de nomination à cette prélature, et assurer en même tems le repos des fidèles qui seraient privés de pasteur pendant six ans, s'il leur fallait attendre celui qui est envoyé de Madrid. Le Gouverneur des Philippines nomme ensuite à tous les canonicats vacans de la métropole, et il n'est tenu que d'en donner connaissance au Roi pour avoir son approbation. Pour les cures régulières et les bénéfices royaux en vacance, l'Archevêque propose trois sujets, parmi lesquels le Gouverneur en choisit un. Les cures des réguliers sont conférées par le Provincial de l'ordre, dont le choix n'a pas besoin d'être confirmé. Il y a dans ces îles peu de prêtres, mais beaucoup de religieux tels que Dominicains, Cordeliers, Augustins et Jésuites: on prétend que c'est à ces missionnaires que S. M. C. est redevable de tous les sujets Indiens qu'elle y a acquis. Le commissaire de l'inquisition est nommé par le tribunal du Mexique (1).

Gouvernement ecclésiastique.

(1) Nous rapporterons ici un passage du Pére Navarette (Trait. Hist. de la Chine) où il est parlé des secours que les Jésuites empruntaient de l'autorité militaire pour la prédication de l'Evangile à Manille et autres lieux. « Notre voyage, dit-il, de Manille à Itui avec une escorte de soldats, ne signifie rien . . . . Lorsqu'ils n'y avait dans cette province que trois Pères, les prédications se fesaient en paix et sans éprouver aucune perte : à peine y vit-on des soldats, les gens de la campagne s'épouvantérent, ils coururent aux armes, brûlérent, massacrérent et tout fut perdu. On sait comment cela se passa aux îles Mariannes. Si les missions doivent se faire avec l'assistance du bras militaire, il y en aura bien peu : il faut donc y renoncer, ou les faire à la manière des Apôtres . . . . . Je suis persuadé qu'un Chrétien, converti et instruit par des voies pacifiques, en vaut vingt, faits avec l'appareil de la force. Ceux qui parlent en faveur de la protection militaire, croient que les troupes ne feront que prêter des secours : moi je dis qu'elles feront pis . . . . . Mais s'il n'y a point de troupes, disent-ils, les Missionnaires seront massacrés avant d'avoir rien fait. Eh bien ! qu'ils soient massacrés : Jésus Christ et les Apôtres l'ont aussi été : la terre arrosée de leur sang en deviendra plus féconde ».

Ancien gouvernement des indigènes. En donnant aux Indiens une religion, les Espagnols n'ont rien changé à leurs lois: ces peuples conservent encore leurs anciens usages, et chaque village est gouverné par un d'eux, qui pourtant est nommé par les Espagnols, dont ils reconnaissent l'autorité. Leur première loi prescrit aux enfans d'honorer les auteurs de leurs jours. Toutes les causes sont jugées par le chef, assisté d'un conseil d'anciens. Dans les causes civiles on appelle les parties, et on tâche d'abord de les concilier: si elles s'y refusent, on les fait jurer de s'en rapporter à la décision du juge, ensuite on examine les témoins. Si les preuves sont égales de part et d'autre, on partage l'objet en contestation entre les deux adversaires; et en cas de mécontentement de l'un d'eux, le juge prend pour lui la moitié de la chose en litige, et donne l'autre aux témoins. En matière criminelle, lorsque le coupable n'a point de quoi satisfaire la partie offensée, le chef et les principaux du village le tuent à coups de lance. S'il s'agit d'un vol, dont le coupable n'est pas connu, tous ceux sur qui on a quelque soupçon sont obligés de déposer quelque chose sous un drap, pour que le voleur puisse ainsi restituer sans honte ce qu'il a pris. Si ce moyen ne réussit pas, les accusés ont deux manières de se justifier. La première, c'est de se ranger en file sur le bord d'une rivière, ayant chacun une pique à la main, et de se jeter à l'eau: le premier à s'en retirer est pris pour le coupable: ce qui fait que quelques-uns se noient pour se soustraire au châtiment. La seconde manière est de prendre avec la main une pierre au fond d'un vase plein d'eau bouillante: celui qui se refuse à cette épreuve est obligé de payer la valeur de l'objet volé.

Ancienne religion des indigènes. On ne sait jusqu'à présent rien de positif sur la religion et l'ancien gouvernement des naturels de ces îles. Tout ce qu'on a pu en apprendre se réduit à une espèce de tradition conservée dans quelques-unes de leurs chansons, qui contiennent la généalogie et les faits héroïques de leurs Dieux, parmi lesquels ils avaient particulièrement en vénération Barhala-Maycapal, ainsi appelé dans leurs chansons Tegales, qui veut dire Dieu fabricateur. Ils révéraient aussi les animaux, le soleil, et la lune: il n'y avait point de rocher, de cap ou de rivière qu'ils n'honorassent par des sacrifices, et point d'arbre antique auquel ils ne rendissent un culte divin, ensorte que ç'aurait été un sacrilège que de le couper. Cette superstition n'est pas encore entièrement éffacée, car ces insulaires continuent à s'abstenir de couper les vieux arbres, dans la persua-

sion qu'ils sont l'asile des ames de leurs ancêtres. Il leur semble voir sur le sommet de ces arbres certains fantômes qu'ils appellent *tibalang*, d'une taille gigantesque, avec de longs cheveux, de petits pieds, des ailes déployées et le corps teint; et ils prétendent même connaître leur arrivée à l'odorat.

Mariages. Dans leurs mariages l'homme promet la dot sous des clauses pénales en cas de répudiation, laquelle n'a rien de déshonorant lorsqu'elle est conforme aux dispositions de la loi. Les frais de noce sont exorbitans: on fait payer au mari l'entrée de la maison, la faculté de parler à l'épouse, celle de boire et de manger avec elle, et enfin la permission de consommer le mariage; et toutes ces dépenses sont proportionnées à sa condition. On assure que, par un usage bizarre, il y avait aux Philippines des officiers publics pour la défloration des jeunes épouses, leur état virginal étant considéré comme un obstacle aux plaisirs du mariage. Il ne reste plus aucune trace de cet usage depuis l'établissement de la domination Espagnole dans ces îles: cependant on rapporte, sur la foi des Missionnaires, qu'un Bisayas s'afflige encore à présent de trouver sa femme vièrge, parce qu'il en conclut, que n'ayant été recherchée de personne, il faut qu'elle ait quelque défaut qui l'empêchera d'être heureux avec elle.

Cérémonies funèbres. Un mari dont la femme vient à mourir, est servi pendant trois jours par des hommes veufs, et de même une femme par trois veuves. Les pauvres sont enterrés tout simplement dans une fosse creusée dans leur habitation. Les riches sont enfermés dans un cercueil de bois précieux, avec des bracelets en or et autres ornemens. Ce cercueil est placé dans un coin de leur maison, et entouré d'une espèce de palissade: on porte dans cette enceinte un autre caisse où sont les meilleurs habits du défunt, avec ses armes si c'est un homme, ou avec les ustensiles de son sexe si c'est une femme. Avant l'arrivée des Espagnols, le plus grand honneur qu'on pouvait rendre à un mort était de bien traiter l'esclave qu'il aimait le plus, et puis de le tuer pour qu'il allât lui tenir compagnie. L'habillement de deuil est noir chez les Tagales, et blanc chez les Bisayas: pendant tout ce tems, les uns et les autres ont les cheveux et les cils rasés. Autrefois à la mort d'un grand, on gardait le silence pendant plusieurs jours, on ne jouait d'aucun instrument, et la navigation était suspendue sur les rivières voisines.

Mœurs et usages. Les habitans de Manille, dit Malte-Brun, sont dans l'aisance, et quelques-uns affichent même un peu de luxe: tout respire

chez eux la simplicité et la gaieté des Indiens. Les Tagales vivent dans un état d'abondance, de paix et d'innocence qui rappelle l'âge d'or. Leur charité réciproque dispense les fainéans de tout travail. Il est ordinaire de voir un homme un peu aisé, ayant avec lui toute sa famille, même de différentes branches. Tous vivent en bonne intelligence et mangent ensemble. Ces familles, quoique nombreuses, ainsi que les étrangers qu'elles reçoivent, dorment dans la même chambre sur des nattes étendues à terre. Ce caractère de bonté particulier aux Indiens, s'est communiqué même aux Espagnols riches : car il n'est pas de maison opulente parmi eux, où l'on n'élève deux ou trois pauvres enfans appelés *creansas*, qui sont entretenus et habillés comme tous les autres membres de la famille sans aucune distinction.

Mets, boisson. L'équinoxe perpétuel dont on jouit dans ces climats, fait que les heures des repas et des affaires n'y changent jamais. L'humidité et la chaleur qui en sont les qualités générales y rendent l'air malsain, la digestion lente, et les incommodités plus fréquentes dans les jeunes gens que dans les vieillards. La nourriture y est légère : le pain ordinaire étant de riz seul, est par conséquent moins substantiel que le nôtre. Les riches mangent du gibier le matin et du poisson le soir : les pauvres se nourrissent de riz, de poisson salé, et réservent la viande pour les jours de fête. On tire du palmier de l'huile, avec une espèce de vin et de vinaigre. Comme on ignore là ce que c'est que la neige et la glace, on n'y boit jamais froid, si ce n'est pour raison de santé, dans lequel cas on mêle un peu de nitre dans l'eau pour la rafraichir.

Habillement. Les Espagnols vont habillés à leur manière, avec cette différence qu'ils portent certaines sandales d'un bois épais, pour ne point se mouiller les pieds. Les riches ont un domestique qui tient au dessus de leur tête un parasol, pour les garantir du soleil. Les femmes se mettent dans une litière, qui consiste en une espèce de filet attaché à un long brancard que portent deux hommes, et dans lequel on est très-commodément. Les Indiens de qualité s'habillent aussi à l'Espagnole : l'habillement des autres se compose d'une chemise de toile faite avec les fils de l'abaca qui est une espèce de bananier : cette chemise est fort-courte, et passe par dessous un large pantalon ; mais leur plus grand objet de luxe sont des mouchoirs rouges, brodés et d'une extrême finesse ; ils en ont ordinairement trois, un à la tête, l'autre au cou et le troisième qu'ils



tiennent à la main. Les Anglais les font fabriquer à Madras exprès pour eux. Les femmes ont une chemisette qui ne leur arrive pas au nombril, avec un mouchoir flottant au cou: un morceau de toile blanche retenu par une ceinture leur enveloppe le corps, et est recouvert d'une étoffe de couleur que font les habitans de l'île de Panay; elles portent encore une longue et large mante noire, qui les couvre de la tête aux pieds. Leurs cheveux qui sont noirs et de la plus grande beauté tombent quelquefois jusqu'à terre; elles en ont le plus grand soin, les oignent avec de l'huile de coco, les roulent à la Chinoise, et en forment un nœud qu'elles attachent vers le haut de la tête avec une épingle d'or ou d'argent. Elles ont pour toute chaussure des pantoufles brodées et si petites, qu'elles ne leur couvrent que le bout du pied. Voy. les fig. de la planche 53.

Leur industrie dans les arts.

La noblesse s'acquérait chez ce peuple par l'industrie et la valeur: les gens de la classe inférieure n'avaient d'autre occupation que l'agriculture, la pêche et la chasse. Mais depuis qu'ils sont sous la domination Espagnole, ils sont devenus paresseux comme leurs conquérans. Ceux d'entre eux qui veulent s'appliquer au travail, réussissent parfaitement à faire de petites chaînes et des chapelets en or d'un ouvrage très-délicat; ils font de belles cannes, des boîtes et des étuis de diverses couleurs: les femmes font de la dentelle, qui ne le cède guères à celle de Flandre, et leur broderies en soie étonnent les Européens même.

Musique, Danse.

Leur musique ressemble à celles des Chinois. Un chante et les autres repètent le refrain au son d'un tambour de métal. Dans leurs danses ils figurent des combats par des pas et des mouvemens mesurés; ils expriment diverses actions avec les mains, et quelquefois avec la lance, qu'ils manient avec beaucoup de grâce: ce qui fait que les Espagnols ne dédaignent point de les admettre à leurs fêtes. Mais leur amusement principal est dans les combats du coq, qu'ils arment à cet effet d'un éperon tranchant, dont ils leur enseignent l'usage.

Commerce.

Manille pourrait faire un commerce considérable, et devenir une des villes les plus riches et les plus florissantes de l'Asie, si les Espagnols voulaient porter eux mêmes les productions de leur île, à la Chine, à la Cochinchine, au Bengale et à Surate, d'où ils rapporteraient les objets dont ils ont besoin; mais l'Espagnol naturellement paresseux, aime mieux jouir en paix de son indolence, qu'il appelle tranquillité, que de s'exposer aux incommodités in-

séparables d'une industrieuse activité. Le gouvernement a défendu à tout vaisseau étranger l'entrée du port de cette ville, à l'exception des vaisseaux Chinois et Indiens qu'il y admet, dans l'espérance de convertir ces peuples à la Religion Catholique. Ceux qui voudraient savoir de quels accroissemens le commerce des Espagnols serait susceptible dans cette île, pourront lire ce qu'en dit Sonnerat en parlant des Philippines dans son Voyage aux Indes orientales.

Iles Bisayes. Les notions que nous avons sur ces autres îles ne diffèrent guères de ce que nous avons dit plus haut de l'île de Luzon. La nature et les hommes y sont les mêmes. La dénomination d'îles Bisayes s'étend à toutes les îles qui se trouvent entre Luzon et Mindanao. *L'île de Cébu.* Celle de Cébu, Sibu ou Zébu a quarante huit lieues de circonférence; elle est très-peuplée, et a Zuigan pour capitale. La première ville y fut bâtie par les Espagnols en 1598, et la même année le Frère De-Agurto y fut envoyé en qualité d'Evêque. Dès lors il fut permis d'envoyer de cette île des vaisseaux à la Nouvelle Espagne. Mais l'accroissement du commerce de Manille fit tomber peu-à-peu celui de Cébu, et depuis long-tems cette ville n'est plus, pour ainsi dire, qu'un village. Néanmoins elle offre encore des restes de sa grandeur passée dans sa cathédrale, dans deux monastères, et dans un fort triangulaire en pierre qui défend le port. La borone est le seul grain qui croisse dans l'île; il est inférieur au riz, tire sur la couleur du millet, mais est beaucoup plus petit; elle abonde en *abaca*, qui est une espèce de chanvre dont on fait du drap et des cordes qui ne craignent point l'eau. Elle produit aussi beaucoup de coton dont on fait de beaux matelas, et on y fabrique un bon drap en fil de coton et de coco.

Iles de Mactan et de Buglas. C'est dans la petite île de Mactan ou Matta que fut tué Magellan avec son beau-père qui était son premier pilote, et le capitaine Jean Serrano. L'île Buglas, appelée aussi île de Nègres, a deux degrés d'étendue du nord au midi; elle est fertile en riz, denrée avec laquelle ses habitans payent leur tribut, et dont ils font des exportations à Cébu et autres îles voisines. Les Nègres à cheveux crépus, de qui l'île prend son nom, font leur séjour dans les montagnes, et y vivent indépendans comme leurs ancêtres. Gemelli Careri dit qu'ils se sont partagés le pays entre eux; qu'une partie habite au sein des montagnes, et l'autre sur les côtes; qu'ils se livrent entre eux des combats sanglans, lorsque les uns veulent pas-

ser sur le territoire des autres; et que l'usage où il sont de se voler les femmes mutuellement, rend ces querelles fréquentes et funestes par l'emploi qu'ils y font de flèches empoisonnées. On trouve à l'embouchure des rivières une troisième race de Nègres, qui n'a point de relations avec les deux autres, et ne fait point de quartier aux Espagnols. En reconnaissance de la permission qu'ils ont eue de s'y établir, les Bisayas lui fournissent du riz, en échange duquel ces Nègres leur donnent de la cire. Ces Bisayas vivent dans la plaine, et en plus grand nombre dans la partie occidentale, où ils sont dans la dépendance d'un commandant Espagnol auquel ils payent tribut.

Samar, appelée aussi Ibabao, est située au sud-est de Luzon: c'est une des îles principales, et elle a 130 lieues de circonférence. Son sol est fertile, et on en exporte une grande quantité de riz. Ses bois sont remplis d'oiseaux et de beaux perroquets de la grosseur d'une linote: l'oiseau mouche s'y fait aussi remarquer, et on y trouve une multitude de gros singes, de bufles sauvages et des chèvres. L'île Panay est la plus peuplée et la plus fertile des îles Bisayes; sa forme est triangulaire, et elle a cent lieues de tour. On ne peut y faire une lieue sans trouver quelque rivière, ce qui est la cause de sa fertilité; et celle qui lui donne son nom, a un cours de vingt lieues. Cette île est divisée en deux juridictions; la première appelée Panay, comprend tout le territoire qui est entre les caps Potol et Bulacchi; l'autre se forme du reste de l'île sous l'Alcayde d'Otton, dont la résidence est à Iloïlo, qui est une pointe de terre avançant dans la mer, entre les deux rivières appelées le Tig-Bavan et le Iaro. Sur cette pointe, le Gouverneur D. Gonzalo Ronquillo fit bâtir un fort en 1681. La population de l'île est de 163,360 Indiens tributaires, dont partie appartient au Roi, et l'autre à des particuliers ou Seigneurs appelés *Encomienderos*: ces insulaires payent tout en riz, dont il font d'immenses récoltes. Ils sont robustes, bons cultivateurs, et la grande quantité de gibier et de sangliers dont leur île est remplie les rend habiles à la chasse. Leurs femmes font des draps de diverses couleurs. Outre ces Indiens tributaires on y rencontre encore cette espèce de Nègres que les Espagnols appellent *Negrillos*, et qui en sont les premiers habitans. Ils se sont retirés dans l'épaisseur des bois et au milieu des montagnes lors de la conquête de l'île par les Bisayas; ils y vivent nus,

Iles de Samar et de Panay.

et ne se nourrissent que de la chair des sangliers et des daims qu'ils attrapent souvent à la course, ou tuent à coups de flèche.

Mindoro etc.

Mindoro, à dix huit lieues de Manille, a vingt lieues de long, huit de large, et soixante dix de tour. Le sol de cette île est montueux, et abonde en cocos, en fruits, et en productions, parmi lesquelles on distingue le riz, l'ébène, la canne d'Inde, la cire, différentes gommes, et des perles; on y trouve aussi beaucoup de poisson de mer et de tortues. Les Tagaliens, peuple tributaire, habitent sur les bords et à l'embouchure des rivières: dans l'intérieur des terres vivent les Manghiens, qui diffèrent des autres habitans par le langage, et n'ont également aucune forme de gouvernement; ils vont nus, et changent de séjour selon les saisons, pour trouver les fruits sauvages dont ils font leur unique nourriture. Quoique peu éloignés de Manille, ils n'ont rien perdu de leur simplicité naturelle: ils échangent la cire qu'ils recueillent dans leurs montagnes, pour des clous, des couteaux, des aiguilles et autres bagatelles semblables. Le port de Baco et quelques autres dans cette île appartiennent aux Espagnols. Les îles de Mindoro et Palawan ont entre elles le groupe des îles Calamianes ou îles des Cannes. Toutes les cartes modernes donnent le nom de Palawan à l'île de Paragoa, qui a été connue de Marc Polo; tandis que D'Anville place l'île de Balaba, (Palaba, Palawa) au sud-est de Paragoa.

Mindanao.

La seconde des Philippines en grandeur et en importance est Mindanao, qui est la plus méridionale de ces îles. Le nom de Mindanao ou Magindanao signifie dans la langue du pays, peuples unis par la lagune, et il est proprement le nom de l'Etat principal, ainsi que de sa capitale. Mindanao peut avoir environ trois cents lieues de circonférence; son sol est peu propre à l'agriculture, et tout entrecoupé de golfes et de péninsules. A chaque pas on rencontre un ruisseau et une fontaine: on y compte plus de vingt rivières navigables, dont les plus considérables sont le Buhayen, le Butuan, et le Sibuguey. Ses principaux végétaux sont le riz, les patates, et le sagou: la cannelle y est aussi très-commune; mais quoique dans sa fraîcheur elle semble avoir tout le piquant de celle de Ceylan, elle perd sa force en peu de tems, et au bout de deux ou trois ans n'a plus de saveur. La vigne n'y vient qu'en treilles, et ne souffre point d'autre genre de culture. On dit qu'en creusant la terre à une certaine profondeur on trouve du bon or, et qu'on en ramasse aussi dans le lit des rivières. Le soufre abonde aux environs des volcans, dont le plus ancien est celui de Sanxil.

Rivières, végétaux etc.

Mindanao a des promontoires fameux, qui sont; Sambuangan, Saint Augustin et Suliago. Entre Suliago au nord et le Cap Saint Augustin au midi est le pays des belliqueux Caragas : la province d'Illigan, la juridiction de Dapitan, et les peuplades des Subans sont entre Suliago et Sambuangan : entre Sambuangan et Saint Augustin on trouve les provinces de Buhayen et de Mindanao. *Principales provinces.*

Les habitans de l'intérieur s'appellent Harafores : ce sont des sauvages extrêmement noirs : quelques-uns prétendent qu'ils sont cruels et sanguinaires ; d'autres qu'ils sont faibles, timides et dans l'oppression ; ce sont les premiers habitans de l'île. On distingue à leur dialecte trois de leurs tribus qui sont ; les Luta, les Subans, et les Nègres proprement dits. Les habitans du rivage de la mer ont beaucoup de ressemblance avec ceux de Bornéo, de Macassar, et des Moluques. Quoiqu'ils aient un langage qui leur est propre, ils parlent aussi le Malais : le Bisayen semble être néanmoins leur idiome naturel. *Habitans.*

Cette île a ses Rois propres et ses Princes ou Sultans : ses Barons s'appellent *Datou.* Le Sultan qui réside dans la ville de Mindanao est le plus puissant de l'île : il y a cependant plusieurs petits Sultans indépendans. Le palais du Sultan de Mindanao, dit Dampierre, se fait remarquer par sa grandeur ; il est bâti sur cent quatre vingt grosses colonnes de bois, beaucoup plus hautes que celles des autres maisons, et on y monte par un large escalier. Il y a dans la première salle une vingtaine de canons montés sur leurs affûts. Le Général et les Grands ont dans leurs maisons de l'artillerie comme le Roi. A vingt pas du palais on voit un petit édifice construit sur des pieux, mais seulement a la hauteur de trois ou quatre pieds de terre. C'est là qu'est la salle du conseil, et où sont reçus les ambassadeurs et les marchands étrangers ; le pavé en est couvert de belles nattes, sur lesquelles les conseillers s'asseyent les jambes croisées. *Gouvernement. Palais du Sultan de Mindanao.*

Les Espagnols avaient tenté de soumettre le Sultan de Mindanao, et élevé quelques forts dans cette partie de l'île ; mais la révolution des Chinois qui menaçait Manille, les ayant obligé à rassembler toutes leurs forces contre cette nation, le Sultan profita de cette circonstance pour faire démolir tous ces forts, et n'a plus voulu depuis qu'on y en construisît d'autres. L'autre partie de l'île, appelée Buhayen, trouve un moyen de défense naturel contre les Espagnols dans l'insalubrité du climat, qui est l'effet

du sol marécageux de ses plaines; et ses habitans en proie à des nuées de cousins, s'estiment encore heureux de pouvoir éviter à ce prix le joug qui pèse sur leurs voisins. Les Espagnols n'y ont conservé d'autre établissement que celui de Sambuangan, ville située au sud-est de l'île, et faiblement défendue par un petit fort qui ne leur est pas d'un grand avantage. Sonnerat, dans son Voyage à la Nouvelle Guinée, nous a donné les vues de la ville et du fort de Sambuangan.

Religion. Les habitans de Mindanao sont tous Mahométans, et il y a des écoles où un *Iman* enseigne à lire et à écrire aux enfans, ainsi que les préceptes de leur religion: leurs prières contiennent plusieurs mots Arabes.

Mœurs et usages. Dampierre qui se trouvait à Mindanao en 1586, et y fit un long séjour, eut lieu de faire sur les usages de ce peuple quelques observations qui méritent d'être rapportées. L'humidité du sol y est si grande, que pour s'en préserver autant qu'il est possible, les *Maisons.* habitans bâtissent leurs maisons sur des pieux de dix huit à vingt pieds de haut, et plus ou moins gros, selon l'air de magnificence qu'ils veulent donner à l'édifice: ces maisons n'ont pour la plupart qu'un seul appartement divisé en plusieurs chambres, auquel on *Arts etc.* monte de la rue par le moyen d'une échelle. On trouve peu d'artisans dans cette ville, et les principaux sont des orfèvres, des forgerons et des charpentiers: les premiers exécutent parfaitement les ouvrages qu'on leur demande; mais ils n'ont point de boutiques, et n'exposent rien en vente: les seconds travaillent également avec habileté, autant qu'on peut le faire avec de mauvais outils; ils n'ont ni étau ni enclume, et battent le fer sur une pierre extrêmement dure ou sur un morceau de vieux canon; et avec cela cependant ils ne laissent pas de faire des ouvrages finis, surtout en ustensiles ordinaires, et en ferremens pour les vaisseaux. Dampierre a été étonné de leur industrie avec si peu de moyens.

Lorsque des étrangers s'approchent de leur île, les habitans vont au rivage, les invitent à débarquer, et leur offrent un *camerada*, ou une *pagaly*: le premier est un ami de compagnie, et la seconde une amie de confiance. L'usage veut qu'on accepte cette offre, qu'on la reconnaisse par des présens, et que l'on continue de la même manière. Ainsi l'étranger descendu à terre va de suite à la demeure de son camerada ou de sa pagaly, où il est bien accueilli; il y mange et y dort en payant: il n'y a que le tabac et le bétel qu'on lui fournit gratuitement et à profusion.

Les femmes du plus haut rang ont la liberté de s'entretenir publiquement avec leur hôte, de lui offrir leur amitié, et de lui envoyer du tabac et du bétel.

Iles de Iulo ou Sulo etc.

L'île d'Iulo ou Sulo, comme l'écrivent les Anglais, ou Xulo comme le prononcent les Espagnols, quoique petite est des plus renommées de cette partie du monde. Elle est située au sud-ouest de Mindanao, et a environ quarante lieues de circonférence: le grand nombre de Maures qui y affluent continuellement, l'a fait appeler justement la foire de toutes les îles voisines. L'air y est sain et rafraichi par des pluies fréquentes qui la rendent fertile en riz. Elle produit de beaux fruits, entre autre le *durion*, et une espèce de pomme exquise, appelée du *paradis*, et par les Espagnols *fruit du Roi*, parce qu'elle ne se trouve que dans les jardins du Roi de cette île; elle est de la grosseur d'une pomme ordinaire et de couleur de pourpre; ses pepins sont blancs, disposés en forme de gousses d'ail, et recouverts d'une écorce dure comme le cuir. Le poivre de cette île, que les habitans recueillent vert, est très-estimé. C'est la seule des Philippines où il y ait des éléphans, qui y sont en grand nombre, parce qu'on n'en apprivoise point comme dans les autres parties de l'Inde. Parmi les oiseaux les plus remarquables on trouve l'hirondelle salangane, si renommée dans l'Inde par l'usage qu'on y fait de son nid. La mer environnante fournit beaucoup d'ambre: avant l'arrivée des Espagnols ces insulaires en fesaient, dit-on, des torches à vent à la lueur desquelles ils pêchaient de nuit. Les vagues jettent cette substance sur le rivage vers la fin des moussons ou vents périodiques d'occident: on en a trouvé quelquefois de liquide. Quelle que puisse être l'origine de l'ambre, on a lieu de s'étonner qu'il ne s'en trouve presque que sur les côtes de cette petite île, tandis qu'il n'y en a qu'en très-petite quantité à Mindanao. Il se fait encore à Iulo une abondante pêche de perles vers la fin de la mousson d'occident. Alors la mer est pendant quelque tems dans un tel état de calme, qu'on en voit le fond à 40 et 50 pieds de profondeur. Les naturels sont d'excellens plongeurs, et rien de ce qui est à la portée de leur vue ne leur échappe; mais en peu d'années ces perles perdent leur éclat. Le Sultan de Iulo possède encore plusieurs îles voisines et une partie des côtes de Bornéo; il a une petite marine. Bovan sa capitale est au nord-ouest de l'île, et renferme six mille habitans, qui sont le dixième de sa population totale,

Végétaux, animaux. *Ambre.* *Perles.* *Sultan d'Iulo.*

ILES MOLUQUES.

En avançant dans l'Archipel oriental ou trouve au levant de Bornéo et de Java, et au midi des Philippines, les îles Moluques, célèbres par ces drogues, qui sont devenues un objet de commerce si important chez les nations Européennes, et une source féconde de richesses pour les Hollandais. Dans les commencemens de leur découverte, on ne donnait le nom de Moluques qu'aux cinq îles situées à l'ouest de Gilolo, qui sont; Ternate, Tidor, Motir appelée aussi Timor, Macchian et Bachian; mais dans la suite cette dénomination, qui est synonime avec celle d'îles aux Epices, s'étendit à plusieurs autres îles, et D'Anville met au nombre des Moluques toutes les îles de l'Archipel oriental, à l'exception de celles de la Sonde et des Philippines. Pinkerton observe que cette réunion est sujette à quelques inconvéniens; et pour éviter la confusion, il conseille de ne comprendre sous le nom de Moluques ou d'îles aux Epices, que celles qui se trouvent au nord de Mortay, jusqu'au midi de Banda, et depuis l'est de Mysol, jusqu'à l'ouest d'Uby: ainsi d'après cette distribution, les îles aux Epices seraient Gilolo, Ceram, Buro, Mortay, Ubi, Mesol, Amboine, le groupe des îles de Banda, et toutes les petites îles les plus proches de celles-ci, ainsi que du groupe des Célèbes et de la chaîne de Sumatra. Prenant toujours pour guide Malte-Brun, qui suit en cela les géographes Français, nous comprenderons sous la dénomination d'îles Moluques ou aux Epices, toutes celles qui sont au levant de Bornéo et de Java, et au midi des Philippines jusqu'aux côtes de la Nouvelle Guinée. Il est vrai que le premier de ces noms, perd pour ainsi dire, par cette extension sa signification propre, et que le second devient un peu trop indéterminé: néanmoins l'intimité des rapports physiques, et l'antiquité de certaines relations politiques, autorisent, dit Malte-Brun, la réunion de toutes ces îles en un Archipel.

Quelles îles on doit comprendre sous la dénomination de Moluques.

Histoire de la découverte des Moluques.

Il en est qui prétendent que les Chinois possédèrent les Moluques à l'époque où ils subjuguèrent la plupart des contrées de l'orient; et qu'après eux ces îles furent successivement occupées par les Javanais, les Malais, les Persans et les Arabes: on prétend

que ce furent les derniers qui y introduisirent le Mahométisme. Quelques navigateurs Portugais y abordèrent en 1511, et le bruit que fit en Europe cette nouvelle découverte, fut suivi de l'expédition de François Serrano, Diego d'Abreu et Ferdinand Magellan : mais ayant été séparés les uns des autres par une tempête, le premier arriva à Ternate, et les deux autres à Amboine puis à Banda. Les Espagnols et les Portugais se disputèrent ensuite cette nouvelle source de richesses, mais à la fin ces derniers en restèrent les maîtres. Les malheureux habitans des Moluques furent traités sous le gouvernement de cette nation avec une cruauté inouie : l'histoire (1) ne parle que de rapines, d'assassinats et de trahisons d'une part, de soulevemens, de ligues et de guerres opiniâtres de l'autre : ces perfides et barbares Portugais pillaient et massacraient sans pitié, ju-

(1) On trouve la description de ces îles dans les Voyages de Mandeslo, dans le Recueil de Constantin, dans les Voyages faits par les Hollandais aux Indes dans le dix-septième siècle, dans la description de l'Inde par Valentin, et dans le Voyage du capitaine Forrest. Dampierre nous a laissé une précieuse description de l'île de Timor, qui tient un rang distingué entre les Moluques Enfin nous sommes redevables à Stavorin d'une description circonstanciée de l'île d'Amboine. Voici les principales descriptions de cette île.

Pigafetta Ant. Les Voyages et Navigations faites par les Espagnoles aux îles Moluques etc. *Paris*, in 8.°

Argensola, Bartolomeo Leo de, Conquestas de las islas Molucas etc. *Madrid*, 1609, in f.° Traduit en Français avec fig. et cartes géographiques. *Amsterdam*, 1706, 3 vol. in 12.° Traduit en Allemand. *Francfort*, 1780, 2 vol. in 8.°

Gervaise, N., Description historique du royaume de Macaçar. *Paris*, 1688, in 12.° La même. *Ratisbonne*, 1700, in 12.° On trouve dans cette édition la Relation de tout ce qui s'est passé dans la guerre que les Hollandais ont eue contre le Roi et les autres régens de Macaçar, depuis l'an 1666, jusqu'à l'année 1669, etc.

Nachrichten von der Insel Célèbes und kœnigrech Macaçar. (V. la Connoissance de la Littérature des Peuples, 1790, V. cah.)

Description of the island Celebes or Macassar. (V. Magasin philosophique, année 1803).

Woodard. The narrative of capitain Woodard etc. with description of the island of Celebes etc. *London*, 1804, in 8.° Traduit en Français. *Paris*, 1805, in 8.°

Voyage aux Moluques etc. fait sur la galère *la Tartare* en 1774-75 et 76 par le capitaine Forrest. *Paris*, 1780, in 4.° fig.

raient des alliances sans intention de les maintenir, fesaient périr des Rois par le poison ou par le fer, et se jouaient de la foi publique et privée. Mais vers l'an 1607, ils furent enfin chassés de ces îles par les Hollandais. Les Anglais en ayant revendiqué une partie, les prétentions de ces deux puissances furent réglées en 1619 par un traité où il fut convenu, que les Moluques, Amboine et Banda seraient communes entre elles, sous la condition pourtant que les deux tiers de leurs productions appartiendraient aux Hollandais, et l'autre tiers aux Anglais; et que les uns et les autres contribueraient également à leur défense. Cette union ne dura que trois ans: les Hollandais qui regrettaient de devoir partager avec d'autres tant de richesses, accusèrent les Anglais de manèges secrets contre eux; ils firent périr les prétendus coupables, et demeurèrent seuls possesseurs des drogues dont ils approvisionnèrent l'Europe pendant tant d'années, et qui furent une des principales sources de leurs immenses richesses. En 1796 les Moluques tombèrent au pouvoir des Anglais, qui s'en emparèrent au nom du Stathouder: la seule île de Ternate ne voulut se rendre qu'en 1801.

Ile de Célèbes ou Macassar.

La plus considérable des Moluques est l'île Célèbes ou Macassar, qui est séparée de Bornéo à l'occident par le détroit de Macassar, et des îles Moluques au levant par un détroit qui en porte le nom. Le trajet de mer qui sépare au nord l'île Célèbes de Mindanao, porte indistinctement le nom de l'une et de l'autre.

Les Portugais s'établirent à Macassar en 1525, et s'y maintinrent même après avoir été chassés des Moluques. Le motif qui les y retenait, et y attirait en même tems les Anglais, était la facilité de se procurer des drogues. Les Hollandais se voyant enlever, par l'effet de cette concurrence, la possession du commerce exclusif du girofle et de la muscade, résolurent en 1660 d'en suspendre l'exportation. Ils employèrent contre leurs concurrens la perfidie, et la force, et parvinrent à les chasser de l'île entièrement. Leur principal établissement est à Macassar; ils ont construit un fort dans la baie de Bouthain où réside un Gouverneur, qui a en outre le commandement d'une autre place appelée Bullucuba, autre établissement Hollandais à environ vingt milles de Bouthain.

La relation du capitaine David Woodard, qui, en 1793, parcourut plusieurs parties de l'île Célèbes, et y séjourna près de deux ans, mérite d'être consultée préférablement à celles de tous les autres voyageurs, et surtout de Gervaise qui à donné une description

du royaume de Macassar fondée sur des rapports étrangers. Voodard au contraire ne parle de rien qu'il n'ait vu, et le long séjour qu'il a fait à Macassar l'a mis dans le cas d'acquérir des notions précises sur son état physique, ses productions, ses animaux, ainsi que sur le gouvernement, la religion et les mœurs de ses habitans.

Figure de Célèbes.

La figure de cette île est très-irrégulière. Les baies de Bony, Tolo, et surtout celle de Tomini ou Gunong-Tellu la divisent en plusieurs petites péninsules jointes entre elles par des isthmes étroits. Grâces au grand nombre de ses golfes, la chaleur y est tempérée par des pluies fréquentes et des vents rafraîchissans. Les marées y sont irrégulières, et on y trouve plusieurs volcans embrasés. Ses rivages élevés, entrecoupés de golfes et couverts de verdure, présentent des vues charmantes. De nombreuses rivières qui se précipitent du haut de roches escarpées prennent leur cours à travers de groupes d'arbres majestueux et pittoresques. Cependant on rencontre dans une île aussi belle l'arbre le plus véneneux qu'on connaisse; le fameux *upas*, dont nous avons déjà parlé dans la description de Java, croît à Célèbes, et les habitans de Macassar trempent leurs poignards dans le terrible poison qui en découle. Près de ces arbres de mort la nature à placé la noix muscade, (voy. la fig. 2 de la planche 46) l'ébéne, le sandal et le calambac, dont les bois précieux sont un objet d'exportation, le sagou dont la moelle sert de nourriture à tant de peuples, l'arbre à pain et autres fruits : le riz et le coton y croissent aussi en abondance. On trouve dans les forêts beaucoup de cerfs, de sangliers, de bufles et de singes qui y sont extrêmement forts et pétulans : les petits bœufs de Célèbes ont une bosse sur le dos : les moutons y sont gros et ont du poil au lieu de laine : les chevaux sont noirs, petits mais vifs, d'un pas sûr, et accoutumés à gravir dans les montagnes. Les Rajahs les estiment beaucoup et s'en font des présens entre eux. Les oiseaux les plus communs de l'île sont les colombes, les perroquets, et les canards sauvages et domestiques.

Climat.

Terrein et productions.

Animaux.

Minéraux.

Les minéraux de Célèbes méritent quelqu'attention : il n'y en a point dans la partie méridionale de l'île; mais la presqu'île du nord, depuis l'isthme jusqu'au de là du district de Butan, abonde en mines d'or : le minéral se trouve en grains à la profondeur de quelques pieds. Les montagnes fournissent, les unes des cristaux, et les autres du fer. Au nord-est dans le territoire de Mongando

et de Manado, le sol est imprégné de soufre, et bouleversé par de fréquens tremblemens de terre.

Topographie.

La topographie de Célèbes est obscurcie par les contradictions des voyageurs, qui donnent des noms différens au grand nombre de Principautés, dont l'état politique de cette île est composé. Au midi, sur le golfe de Bony, les deux états principaux sont ceux de Bony et de Macassar ou Mankashar: le lieu le plus connu est Macassar, ville grande, agréable, fortifiée et occupée par les Hollandais; elle est située au sud-ouest sur une langue de terre qu'arrosent deux rivières. Bonthain est aussi au midi dans la baie du même nom: cette baie est grande, et les bâtimens peuvent y rester à l'ancre en toute sûreté. La ville de Bony n'est pas loin d'un lac, qui porte le nom classique de Tempé, et d'où sort une belle rivière. Les provinces septentrionales de la Compagnie, dont Maros est la capitale, fournissent toute l'île de riz. On y compte 370 gros villages, qui occupent les plaines de la côte occidentale. Au delà du golfe de Cayeli commence le territoire du Roi de Ternate, qui se compose de toute la lisière des côtes du nord et de l'est, jusqu'au golfe de Tomini et même dans ce golfe. Ce territoire, qui peut fournir 17 mille hommes en état de porter les armes, est divisé entre plusieurs Princes vassaux. Le canton Palu qui appartient aux Hollandais, pays plat et fertile, est le Parlow où le capitaine Woodard fut obligé de s'arrêter pendant huit mois consécutifs. Talatula, ville considérable, est située à l'extrémité septentrionale de l'île, elle a un beau port entouré de terres fertiles. Magondo et Bulan sont les Etats les plus remarquables. Près Manado est le fort d'Amsterdam. Les Hollandais ont dans le golfe de Tomini l'établissement de Gurantala. Les Tominiens occupent le centre de l'île, où la terre est resserrée entre trois golfes. Tambu et une partie de la côte orientale sont en la possession des Bagiu, peuple sauvage, qui vit plus dans ses barques de pêche que sur terre.

Etats de Bony et Macassar au midi.

Maros capitale des provinces septentrionales.

Gouvernement de Célèbes.

Le gouvernement de Célèbes, dont les habitans se distinguent particulièrement en Bony et en Macassars, est arbitraire. Il y a un Rajah qui domine sur plusieurs autres: ce Rajah tient une cour de justice, où il passe la plus grande partie du jour à donner audience. Lorsqu'un homme a commis un délit qui ne mérite point la peine de mort, sa punition est d'être vendu comme esclave, et une partie du prix de la vente appartient au Rajah. Dans le cas où ce prix serait insuffisant pour la compensation du dommage

occasionné par le délinquant, on vend avec lui sa femme et ses enfans. S'il s'agit d'un vol fait à un Rajah ou à un prêtre, le voleur est vendu hors du pays; et il est vendu sur le lieu, lorque son délit est léger. Les guerres ne sont pas fréquentes chez ce peuple. Lorsqu'un Rajah veut faire la guerre à un autre, il consulte un prêtre pour savoir quel en sera le succès: si le pronostic ne lui est pas favorable, il souffre en silence l'injure qu'il a reçue de son adversaire. Les habitans de Célèbes passent pour être les plus braves de toutes ces îles. Leur premier choc est impétueux, mais une résistance de deux heures y fait bientôt succéder un abattement total. Cela vient sans doute de ce que leur ivresse occasionnée par l'opium, se dissipe après qu'ils ont épuisé leurs forces dans des transports frénétiques. Leur arme favorite est le cris ou cric, qui a la forme d'un poignard dont la lame tortueuse a environ dix pouces de longueur; ils portent encore la lance et un bouclier de bois.

Ces peuples ne connaissaient autrefois d'autres divinités que le soleil et la lune, auxquels ils fesaient des sacrifices dans les places publiques, persuadés qu'il n'y avait pas de matière assez précieuse pour leur élever des temples. Ils croyaient que les ames passaient d'un corps dans un autre, et que c'était un péché de tuer une créature vivante pour la manger, excepté les cochons et les oiseaux, parce que les premiers étaient trop sales, et les seconds trop petits pour loger une ame. Le Mahométisme se répandit dans cette île il y a deux siècles: la religion Chrétienne y est abhorrée, et voici ce qu'on raconte à ce sujet. Les Portugais des Moluques et des marchands de Sumatra y prêchaient en même tems, les premiers l'Evangile, et les seconds l'Alcoran. Le Roi était embarrassé du choix entre ces deux religions, et pour fixer ses incertitudes à cet égard, il pria le Roi d'Achem et le Gouverneur des Moluques de lui envoyer deux des principaux docteurs de l'une et l'autre loi: craignant ensuite que leurs dissensions n'excitassent quelques troubles parmi ses sujets, il déclara qu'il embrasserait la religion de celui qui arriverait le premier, persuadé que Dieu ne permettrait point que l'erreur pût devancer la vérité. Le Musulman fut le plus diligent, et l'Alcoran devint la religion de l'île. Ces prêtres s'appellent Tuan et Tuan-Hagy: lorsqu'ils ont fait le voyage de la Mecque, ils acquièrent une grande influence sur l'esprit du peuple et même des Rajahs. Woodard observe que lui et ses compagnons durent en grande partie leur salut au respect qu'on avait *Religion.*

pour Tuan-Hagy, qui s'était déclaré leur protecteur. Ce sont les prêtres, selon le même voyageur, qui célèbrent les mariages, et président aux cérémonies funèbres. Il nous a donné une description détaillée de la célébration d'un mariage auquel il a assisté. Ce qu'il y a vu de plus remarquable, c'est qu'aux deux époux, après qu'ils eurent été conduits dans un appartement orné de beaux tapis, on porta deux bambous pleins d'eau, et des mets en quantité, et qu'ils y restèrent enfermés pendant sept jours.

Mœurs et usages. Les habitans de Célèbes sont petits; ils ont le visage plat et le nez écrasé sans avoir de grosses lèvres: la couleur de leur peau est d'une jaune roussâtre: ils sont vigoureux et peuvent résister aux plus grandes fatigues. Les voyageurs s'accordent à dire que, de tous les peuples de l'Inde, aucun n'a reçu de la nature plus de dispositions que les Macassars pour les arts, les sciences et les armes. Une éducation austère les rend industrieux et robustes. A toutes les heures du jour les mères lavent leurs enfans avec de l'huile et de l'eau tiède, ce qui aide la nature à se développer. Dès l'âge de cinq à six ans, on met les garçons chez un ami, dans la crainte que les caresses des parens et l'habitude d'une tendresse réciproque n'amollissent leur courage; et ils ne reviennent point à la maison avant l'âge de quinze à seize ans, où il leur est permis de se marier; mais il est rare qu'ils usent de cette faculté avant de s'être perfectionnés dans les exercices militaires. On lime et on noircit les dents aux enfans des deux sexes lorsqu'ils ont atteint leur seizième année, ce qui est regardé comme un ornement, et ils s'arrachent les poils comme tous les Mahométans.

Nourriture. Leur genre de vie est fort-simple: le riz, le sagou et la noix de coco forment leur nourriture; ils s'enivrent rarement, et l'usage qu'ils font du *toddy*, liqueur qu'ils tirent du coco, leur donne seulement un peu de gaieté. Cette sobriété fait qu'ils vivent long-tems, qu'ils sont sujets à peu de maladies, et n'ont pas de médecins. Leur *Habillement.* vêtement est d'une simplicité analogue à la chaleur du climat; il consiste pour l'un et l'autre sexe, en une pièce d'étoffe de coton dont ils s'enveloppent les reins, et qui leur passe entre les cuisses. Ils vont pour la plupart nu-pieds: les gens de distinction, moins à cause de l'incommodité de la chaleur, que pour ne pas sentir le sable sous les pieds, portent quelquefois de petites pantoufles à la moresque bordées en or ou en argent. Les Macassars ont le chapeau en horreur; mais le turban est tellement en honneur parmi

eux, qu'ils ne le prennent que les jours de fête ou à l'occasion de quelque cérémonie publique : leur coiffure ordinaire est un petit bonnet d'étoffe blanche plus ou moins précieuse, selon leur condition, entouré d'un petit galon en or ou en argent. Les personnes de qualité se font un devoir de propreté et d'habitude d'entretenir sur leurs ongles une teinte rouge, qu'on leur donne dès l'enfance. Les femmes ne portent ni anneaux ni bijoux quelconque : ces ornemens sont pour les hommes, qui ne leur permettent d'avoir qu'une petite chaîne d'or au cou, dont ils leur font présent le lendemain de leurs noces, pour les faire rappeler qu'elles sont leurs esclaves.

Maisons.

Il n'y a que le palais du Roi et quelques mosquées qui soient bâtis en pierre : les autres édifices sont en bois, et ne laissent pas d'offrir un beau coup-d'œil à cause de la variété de leurs couleurs. L'ébène qui y domine particulièrement, leur donne un éclat qui étonne les voyageurs, et les pièces en sont si bien rapportées qu'on n'y voit pas de jointures. Les fenêtres sont très-étroites, et le toit est fait de larges feuilles qui résistent à la pluie. Les maisons sont bâties pour la plupart sur des pieux, et on y monte par une échelle que chacun a soin de tirer après soi lorsqu'il est en haut. Il y a sur le toit, qui est plat, trois demi-lunes, dont deux ont les extrémités droites, et la troisième est renversée. Macassar renferme un grand nombre de boutiques, où l'on trouve toutes les commodités qu'on peut désirer dans une grande ville : on n'y voit que des femmes dans les marchés : l'homme qui y paraîtrait serait méprisé, et exposé aux insultes des enfans, l'opinion générale étant que le sexe viril est fait pour des occupations plus sérieuses et plus relevées. Les autres usages de ce peuple ont tant de rapport avec ceux des autres Indiens Mahométans, qu'il serait inutile d'entrer à cet égard dans de plus longs détails.

Commerce.

Les Chinois, qui sont les seuls étrangers admis dans l'île Célèbes, y apportent du tabac, des fils d'or, de la porcelaine et des soies écrues. Les Hollandais y vendent de l'opium, des liqueurs, de la gomme, de la laque, et des toiles tant grosses que fines. On en tire un peu d'or, beaucoup de riz, de la cire et des esclaves.

Iles Sanghir, Siauw, Salayer et Boutam.

Au nord-est, une chaîne d'île commence près Célèbes, et s'étend presque jusques vers le partie sud-est de Mindanao : la principale s'appelle Sanghir; on la dit fertile, peuplée, et défendue par un poste Hollandais. L'île Siauw et le groupe des îles Talautsé forment une

chaîne avec Sanghir. Ces îles, riches en sagou et en cocos, comptaient il y a un siècle 28,768 habitans: quelques-uns disent qu'il y a deux, et d'autres trois volcans redoutables. Au midi on trouve les îles Salayer et Boutan. Cette dernière forme un royaume ou sultanat à part. La ville de Boutan est fortifiée. Les habitans font des étoffes de coton et de fil d'agave. De vastes taillis servent d'asile à une multitude de perroquets et de kakatoé, et l'on y trouve parmi d'autres arbres la muscade uniforme. La canne d'Inde s'y élève sur un arbre, descend à terre, remonte sur un autre arbre, et forme ainsi une espèce de plantation de plusieurs centaines de mètres de longueur. Les fruits du bombax ceyba fournissent une nourriture abondante au singe appelé longue main.

Iles originairement appelées Moluques.

Nous avons dit plus haut que les cinq petites îles, situées à l'ouest de Gilolo, furent les seules à qui on donna d'abord le nom de Moluques; mais leurs Souverains avaient en outre des possessions à Gilolo, à Ceram et autres îles voisines appelées les Grandes Moluques. Moluc, qui, dans la langue primitive du pays, se prononce aussi Moloc, signifie tête ou chef. D'autres font dériver cette dénomination du mot Arabe Maluc, qui veut dire royaume; mais dans l'un ou l'autre sens on voit que le nom de Moluques présente une idée d'excellence et de supériorité: ce qui est dû peut-être à l'avantage qu'ont eu ces îles, d'être la résidence des Souverains des îles environnantes.

Leur situation et leur forme.

Leur situation est presque tout-à-fait sous la ligne: car la plus septentrionale n'en est qu'à un demi degré, et la plus méridionale à un degré seulement. La forme de ces cinq îles est ronde et presque uniforme: cet Archipel porte les caractères les plus évidens d'une terre bouleversée par quelque grande

Volcans.

révolution dans le globe. On y voit de toutes parts des îles dont la figure irrégulière est l'effet de violens déchiremens, des pics énormes qui s'élèvent isolément du fond de la mer, des rochers immenses entassés sur d'autres rochers, enfin un grand nombre de volcans dont les uns brûlent et les autres sont éteints. Les affreux tremblemens de terre qu'on ressent fréquemment dans ces parages y rendent la navigation dangereuse, en ce qu'ils forment et font disparaître tous les ans de grands bancs de sable.

Climat.

La chaleur, la grande humidité suivie de longues sécheresses, et la qualité du sol, qui est calcaire ou spongieux, ne permettent d'y cultiver aucune sorte de grain. La moelle du sagou sert de nourriture aux habitans. On y trouve aussi l'arbre à pain, le co-

cotier, et tous les arbres fruitiers de l'Inde; mais ceux qui ont tenté l'avidité des Européens sont les arbres qui produisent les épiceries. L'arbre qui donne le clou de gérofle y croît à la hauteur de 40 à 50 pieds, et étend au loin ses branches garnies de longues feuilles pointues, un peu semblables à celles du laurier: le bouton de sa fleur est ce qu'on appelle le clou de girofle. Voy. la fig. n.° 1 de la planche 46. La principale récolte s'en fait depuis novembre jusqu'en fevrier. Le muscadier est grand comme le poivrier; ses feuilles ressemblent à celles du laurier, et il porte du fruit depuis dix jusqu'à cent ans. Lorsque la noix muscade touche à sa maturité, elle est à peu-près de la grosseur d'un abricot, et d'une couleur qui en diffère peu; elle a comme ce fruit une rainure tout autour, et ressemble un peu à une poire pour la forme: lorqu'elle est parfaitement mûre, son écorce s'ouvre d'elle même, et laisse voir le macis d'un rouge foncé, lequel couvre en partie la coque mince de la noix, qui est noire. Voy. la fig. n.° 2 de la même planche. On trouve à Amboine un giroflier sauvage, qui a un tronc plus élevé et des feuilles plus larges que l'autre. Il croît aussi dans les îles Banda cinq à six espèces de muscadiers sauvages, que les Hollandais ont négligé de détruire.

Animaux.

Les animaux les plus remarquables aux Moluques sont; le babirus, l'opossum ou didelfe, le phalangiste, le tarsius, et le petit chevreau (*moschus pigmæus*); mais on y trouve peu d'animaux domestiques. On y voit une foule d'oiseaux magnifiques, tels que l'oiseau du paradis, le martin-pêcheur, des perroquets, le kakatoé et autres. Le règne animal y est encore peu connu.

Ile de Gilolo qui a pour ville principale Satanag.

L'île de Gilolo ressemble par l'irrégularité de sa forme à une Célèbes en petit, et comme dans celle-ci les invasions de l'océan et les golfes s'y font à l'est. Son intérieur présente des pics très-élevés. Cette île a une quantité de bufles, de chèvres, de daims et de sangliers, mais la race des moutons y est peu nombreuse. L'arbre à pain et le sagou y sont très-multipliés; et l'on y trouverait aussi le giroflier et le muscadier, si les Hollandais n'avaient pris soin de les arracher. Une des principales villes de cette île est Satanag, qui est située dans la partie orientale sur un petit promontoire, où l'on n'arrive que par des échelles. Il parait que le nord de l'île appartient au Sultan de Ternate, et le midi à celui de Tidor.

Île de Mortay. Un canal étroit sépare de la partie septentrionale de Gilolo la belle île de Mortay, qui est peu habitée, quoique couverte de sagous, que les habitans de la première vont couper.

Île de Ternate. Les Moluques proprement dites forment à l'ouest de Gilolo une chaîne parallèle à cette île. La plus septentrionale et la plus importante est Ternate, quoiqu'elle n'ait que dix lieues de tour. Elle a plusieurs terres élevées d'où coulent plusieurs sources: les sommets de ses montagnes se perdent dans les nues. On y voit un volcan dont les éruptions sont terribles, surtout aux equinoxes. Ternate produit en abondance des cocos, des bananes, des cédrats, des amandes et des oranges. Les oiseaux y sont d'une beauté rare, surtout le martin-pêcheur dont le plumage est mélangé de rouge et de bleu-céleste, et que les habitans appellent *Dea*. Sa population professe la religion Mahométane, et son Sultan règne sur Makian et Motir, sur la partie septentrionale de Gilolo, sur Mortay, sur quelques cantons de l'île Célèbes, et même sur une partie de la terre de Papou, d'où il tire un tribut en or, en ambre et en oiseaux du paradis. Ce Sultan peut lever une armée de 80,000 hommes. Le gouvernement est un composé de trois formes différentes: la noblesse et le peuple y sont représentés par des magistrats revêtus d'un grand pouvoir; mais le clergé Musulman s'étant introduit dans le sénat, les délibérations y sont devenues tumultueuses et anarchiques. Le Roi de Ternate tient sa cour à Gammalam, ville bâtie sur le rivage de la mer, et qui peut passer pour la capitale de l'île, quoique d'autres écrivains donnent ce titre à Malayo, petite ville à une demi-lieue de la précédente. Gammalam n'a qu'une seule rue qui ne soit point pavée; ses maisons sont pour la plupart construites en joncs, et les autres en bois.

Île de Tidor. L'île de Tidor est un peu plus grande que la précedente; son nom signifie, dit-on, fertilité et beauté dans l'ancien langage du pays. Ses côtes orientales sont couvertes de fôrets: on trouve à son extrémité méridionale une montagne haute et ronde, au pied de laquelle est bâtie la capitale, qui porte aussi le nom de Tidor, et où réside le Sultan, dont la puissance, inférieure à celle du Sultan de Ternate, ne s'étend que sur la moitié de Gilolo, sur Mixoal et quelques autres îles. Les Espagnols prirent d'abord le parti des habitans de Tidor contre ceux de Ternate; mais ensuite ils se déclarèrent contre les premiers, leur firent la guerre, et les traitèrent d'une manière barbare, jusqu'à ce qu'ils eurent été chas-





CARLO BOTTIGELLA F.

sés par les Hollandais, qui, après plusieurs attaques parvinrent à s'emparer du fort à l'aide du Roi de Ternate, et furent accueillis avec bienveillance par le Roi de l'île, qui leur permit d'y établir des factoreries.

Motir. Motir ou Motil, appelée aussi Timor, est située entre Tidor et Machian. Les Hollandais ayant construit un fort à son extrémité méridionale, inspirèrent aux habitans une confiance et un attachement, qui empêchèrent les Espagnols d'en tenter la conquête. *Machian.* Machian est presque sous la ligne au midi de Motir. Elle a environ sept lieues de tour, et renferme un volcan, dont le cratère forme une longue fente qui arrive jusqu'au pied de la montagne. On la regardait autrefois comme la plus fertile des Moluques, et celle qui produisait le meilleur girofle. Les Hollandais l'enlevèrent aux Espagnols en 1609, et y bâtirent trois forts; elle contient plusieurs petites villes, et, selon le calcul de cette époque, une population d'environ neuf mille habitans, qui étaient plus industrieux que leurs voisins. *Bachian.* Bachian, la dernière des Moluques proprement dites, est au delà de la ligne, et formait aussi un royaume distinct: une grande partie de cette île est déserte et sauvage, mais dans les lieux où la terre est cultivée elle abonde en sagou et en fruits: on y recueillait autrefois du girofle en quantité. Timor est gouvernée par un Sultan et fut anciennement très-puissante, mais la paresse de ses habitans l'a réduite à la misère. Elle a eu des alliances avec les Portugais et les Espagnols, qui y ont mis des garnisons, mais ils en furent chassés en 1610 par les Hollandais, qui y bâtirent d'autres forteresses, et obtinrent la permission d'y faire le commerce sans payer d'entrée. On trouve sur les côtes, comme dans la plupart des îles de cet Archipel, des bancs de corail d'une beauté et d'une variété infinies.

Iles d'Ubi, Mixoal etc. Entre Gilolo et Céram on remarque l'île d'Ubi, autrefois abondante en girofle: on en voit l'aspect à la planche 54: les Hollandais y ont un petit fort sur la côte occidentale. Les habitans sont pour la plupart des esclaves échappés de Ternate. A Mixoal, île voisine de la terre de Papou, les villages sont bâtis sur pilotis: le bel oiseau du paradis qui semble venu de la Nouvelle Guinée se trouve dans les bois. Les trois îles Xula, surnommées Taliabo, Mangola et Bessi forment un groupe intermédiaire entre Célèbes et les Moluques. Le sagou et l'ébène y abondent, et elles sont habitées par une race d'hommes lâches et perfides. A peu de distance

de l'un des canaux qui les séparent, les navigateurs Malais adorent un rocher qui a la forme d'un homme.

Ile de Bourou. L'île de Bourou s'élève brusquement d'une mer profonde, et semble entourée comme d'un mur; on la voit à 28 milles de distance. Dans l'intérieur, les Alforèses, peuple sauvage, timide et doux, habitent autour d'un lac de figure ronde, qui semble croître et décroître comme celui de Cirknitz. Il y a au milieu de ce lac une petite île qui parait et disparait: l'air est très-humide dans l'intérieur. La mousse y étouffe les arbres, et forme comme de petits autels de verdure autour des fontaines.

Cette île offre partout un aspect varié et pittoresque. Le palmier sagou y croît en quantité, et forme la principale nourriture des habitans, il y est même un objet d'exportation : on en voit de grandes plantations aux environs de l'établissement Hollandais dans les marais qui rendent ce séjour mal-sain, surtout à l'approche du printems. Le tek s'y élève jusqu'à la hauteur de près de quarante mètres, et les collines sont couvertes du *cayru-puti* des Malais (*melaleuca latifolia*) Cette île fournit beaucoup de bois recherchés des Chinois pour la marqueterie, ainsi que pour la teinture: il est probable que le girofle et la muscade croîssent dans des lieux solitaires, dont la connaissance a échappé à l'avarice des hommes. Le cerf, le bufle et le babirus habitent les forêts. La forteresse des Hollandais est à peu de distance du village appelé par les Malais Cayeli, où se trouve une bonne rade. Les naturels qui ont embrassé la religion Mahométane y ont une mosquée, dont les toits disposés par étages vont diminuant de grandeur à mesure qu'ils s'élèvent, et forment un coup-d'œil fort-agréable, comme on le voit à la planche 55, qui représente une partie de ce charmant village.

Ile de Céram. L'île de Céram a été peu visitée des Hollandais même, qui n'en ont jamais été entièrement les maîtres. Elle a, selon Guthrie, environ quatre-vingt lieues de longueur, sur à-peu-près vingt cinq de largeur. *Sa grandeur.* Malte-Brun ne lui en donne pas plus de 67 dans la première dimension, et de 13 ou 14 dans la seconde. Diverses chaînes de montagnes parallèles la traversent du levant au couchant, et l'une d'elles paraît s'élever à 8,000 pieds au dessus di niveau de la mer. *Montagnes, végétaux etc.* Cette île a de grandes forêts de sagou, qui forment un article considérable d'exportation. Forest dit qu'elle produit du girofle, Valentyn nous a donné les vues de plusieurs sites charmans de la côte, parmi lesquels on distingue, Lissa-Batta sur celle du nord


33
G. Castellini inc.

au pied d'une montagne sillonnée de profonds ravins; Loschioch et Cambello dans la péninsule occidentale appelée Howamschel, et dans les relations Portugaises Veranola. La côte nord-ouest est couverte de bois de casuarine. Des arbres suspendus sur des précipices au fond desquels on entend mugir des torrens impétueux, forment des ponts, sans lesquels certains cantons seraient inaccessibles: ailleurs on voit des villages bâtis sur des plateformes où l'on ne peut arriver que par des échelles. Parmi les différentes qualités de roches, il en est une d'une pierre grise, qui résiste au feu du forneau le plus ardent: on trouve en outre de vastes collines de craie, d'où coulent des ruisseaux dont les eaux sont imprégnées de cette substance. Le casoard est un des oiseaux de l'île les plus répandus dans l'épaisseur de ses bois.

Les Alforèses ou naturels.

Les Alforèses occupent les hauteurs de Céram, et sont ordinairement plus grands, plus corpulents, et plus robustes que les habitans des côtes; mais leurs mœurs sont féroces et barbares. Ils vont presque nus pour la plupart sans distinction de sexe, et n'ont pour tout vêtement qu'une longue et grosse ceinture d'écorce d'arbre, avec des raies de diverses couleurs, qui leur enveloppe seulement le milieu du corps. Leur coiffure se compose d'une écorce de noix de coco, autour de laquelle ils roulent leurs cheveux: ce bonnet bizarre est garni de trois ou quatre panaches: leur chevelure est liée avec un cordon, dans lequel sont enfilés de petits coquillages blancs, dont ils se font encore des ornemens qu'ils se mettent au cou et aux doigts des pieds: quelquefois leurs colliers sont faits de petits grains de verre: ils portent encore de grosses boucles d'oreille jaune, et lorsqu'ils veulent se parer avec élégance, ils s'entrelacent des rameaux d'arbre aux bras et aux jambes, et ne quittent point cet ornement embarrassant lors même qu'ils vont pour se battre.

Ces montagnards, quoique divisés entre eux, ne laissent pas d'avoir les mêmes manières, les mêmes habitudes, et le même culte. C'est une loi inviolable parmi eux, qu'un jeune homme ne peut couvrir sa nudité, ni aspirer à se marier, avant d'avoir apporté dans son village un nombre déterminé de têtes d'ennemis, qui sont déposées sur une pierre destinée à cet usage. Celui qui en compte le plus passe pour le plus noble, et peut aspirer aux meilleurs partis: avec une politique semblable, leurs chefs ont la facilité de détruire en peu de tems un village ennemi, et de faire la guerre sans aucuns

frais. Il arrive souvent qu'un jeune Alforèse est long-tems sans trouver l'occasion de se procurer quelque tête, ne voulant jamais attaquer son ennemi qu'à coup sûr; s'il le manque, il revient les mains vides, quelquefois blessé et si rempli d'épouvante, que pour longtems il ne songe plus à se marier. Lorsque ces insulaires perdent quelques-uns des leurs dans une bataille, et que l'ennemi en a emporté les têtes, ils en jettent les cadavres sur un arbre comme indignes de sépulture; mais s'ils ont encore la tête il est permis à leurs parens de les ensevelir, dans la crainte que l'ennemi venant à s'en emparer, il n'en fasse un trophée.

Les Alforèses mangent les serpens, les rats et les grénouilles: le sanglier, et le riz qu'ils ont appris depuis peu à cultiver, commencent à faire partie de leur nourriture, mais ces alimens leur sont encore peu familiers: le sagou est pour eux une chère délicate, et leur boisson ordinaire est l'eau; cependant ils ont une liqueur fermentée appelée saguwet, qu'ils tirent du sagou, et dont ils se régalent les jours de fête. Valentyn nous a donné la description d'une fête donnée par le Rajah Sahulò, un des Souverains les plus puissans de ce pays, à un certain Montanus ministre Hollandais laquelle consistait particulièrement en un combat d'hommes, dont la fureur fut portée au point de laisser la terre couverte de cadavres.

Amboine. Parmi les Moluques on distingue la petite île d'Amboine, très-importante pour avoir été le siége du gouvernement de la Compagnie Hollandaise. Elle est située au 3° 30′ de latitude méridionale, et au 128° 40′ de longitude de Greenwich: les Portugais en firent la découverte en 1515, mais ils ne l'occupèrent qu'en 1564; elle a environ vingt lieues de longueur: une large baie la divise en deux péninsules, et lui donne presque la forme d'un fer à cheval: dans une autre mauvaise baie de la côte orientale est le fort Vittoria, où les Portugais s'établirent, mais qui leur fut enlevé en 1607 par les Hollandais. *Sol.* Cette île est hérissée de montagnes d'une hauteur moyenne, surtout dans sa partie orientale; et des ruisseaux nombreux arrosent ses vallées verdoyantes, enrichie de tous les trésors d'une agriculture florissante, et parsemées de jolis hameaux. *Végétaux.* Le giroflier est encore l'arbre principal qu'on y cultive, et il y serait plus multiplié que dans aucune autre des îles dépendantes d'Amboine, si, pour empêcher l'avilissement du prix du girofle, la Compagnie Hollandaise n'avait pris soin de faire arracher une grande partie de ces arbres précieux. Le même motif a porté le conseil

des Indes à détruire dans cette île le muscadier qui y prospérait, afin d'en concentrer la culture dans celle de Banda. Stavorin a donné une description exacte et détaillée des procédés en usage pour la culture du giroflier, et de la manière dont on prépare son fruit pour l'envoyer en Europe. Parmi les productions naturelles de l'île on devrait encore ranger l'indigo, qui y est d'une excellente qualité et d'une belle couleur; mais les Hollandais en ont découragé la culture pour deux raisons; la première, pour empêcher les indigènes de s'enrichir avec cette branche d'industrie, et de parvenir ensuite à recouvrer leur indépendance; la seconde, pour favoriser le commerce de l'indigo que leur mère patrie fesait avec l'Amérique, et prévenir le préjudice que la concurrence n'aurait pas manqué de lui causer (1). Le sagou se cultive dans la plupart des lieux marécageux. On cite parmi les meilleurs fruits le rambutan, diverses qualités de bananes, les oranges, les goyaves et les papaies. L'arbre le plus haut de cette île est le *canarium* commun: on admire dans l'épaisseur des forêts la vivacité des couleurs de diverses plantes parasites, de la famille des orchidées, qui s'attachent à de gros troncs d'arbres. Dans le nombre des plantes les plus communes on remarque la lausonie, dont la couleur sert aux femmes de tout l'orient, pour se teindre le visage: plusieurs jardins empruntent leur principal ornement du buis de la Chine, qui y forme de belles allées. Ceux qui voudraient avoir des connaissances plus étendues sur les végétaux d'Amboine, pourront consulter la Flore de cette île par le célèbre Rumphius, à laquelle Labillardière a ajouté de nouvelles observations.

Ville d'Amboine capitale de l'île.

La ville d'Amboine, capitale de l'île, est située à son extrémité sud-ouest: ses rues régulières, ses canaux et ses ponts lui donnent le caractère national de la Hollande: sa citadelle est forte, et après Batavia c'est la place la plus importante qu'aient les Hollandais dans cette partie du monde.

Naturels et leurs mœurs.

En 1796, lorsque l'amiral Rainier prit possession de cette île au nom de l'Angleterre, on y comptait 45,252 habitans, dont 17,818 Protestans, et le reste Mahométans, à l'exception d'un petit nom-

(1) Tableau statistique des îles d'Amboine et de Banda, suivi des remarques générales sur les îles des Épices; par un Anglais qui y a séjourné depuis l'occupation de cette île par les forces Britanniques; traduit par M. Moreau. V. Annales des Voyages etc. par Malte-Brun. Tom. X.

bre de Chinois et de naturels idolâtres. La figure et le teint de ces derniers, dont les traits sont réguliers dans les deux sexes, semblent indiquer qu'ils sont établis dans l'île depuis long-tems, et qu'ils descendent de quelqu'autre peuple bien différent des habitans de Bourou et de Céram. Le peu d'analogie qu'il y a entre leur caractère et celui des Alforèses, est une autre preuve qui vient à l'appui de cette conjecture. Ces naturels sont mous et efféminés; la force et le besoin seuls peuvent les obliger au travail : les femmes ont plus d'activité; mais toutes, mariées et non mariées, s'abandonnent à l'amour, et il est assez ordinaire d'en trouver parmi celles-ci qui ont donné des preuves de leur fécondité avant le mariage: ce qui loin d'être un obstacle à leur établissement, est au contraire un motif qui les fait rechercher préférablement aux autres. Les hommes ne sont pas moins en proie que les femmes aux excès d'une insatiable lascivité.

Ces insulaires ont pris des Javanais et des Malais l'usage de porter des espèces de corsets et des caleçons; ils aiment le bain et se frottent le corps avec des huiles odoriférantes : les femmes se chargent d'une quantité de bracelets ornés de cristaux, et de différentes formes: à part leur teint, la beauté de leurs formes, l'élégance de leurs manières, et la grâce de leurs robes flottantes, rappellent les anciennes Grecques. Leurs danses sont accompagnées de chants, dans lesquels ils célèbrent souvent les faits historiques de leur patrie.

Gouvernement et religion.

Chaque village est pour l'ordinaire gouverné par un chef particulier; mais il en est plusieurs de réunis sous un chef suprême, qui prend le titre de Rajah. Les habitans sont obligés de consacrer en certains tems leurs services personnels au profit de leurs chefs; et ceux-ci perçoivent en outre certaines rétributions, provenant du prix de la girofle que la Compagnie paye aux Amboiniens. Leur religion dominante est la Mahométane : quelques-uns d'entre eux ont cependant embrassé le Christianisme; mais dans l'un et l'autre culte on trouve beaucoup de superstitions mêlées à l'idolâtrie, qui était l'ancienne religion du pays.

Chinois d'Amboine.

Les Chinois font aussi partie de la population d'Amboine : l'agriculture et le commerce sont les objets qui les attirent dans cette île; ils habitent dans la ville une rue qui porte leur nom, et y tiennent des boutiques de comestibles et d'autres marchandises de peu de valeur. Ils ne se marient point avec des femmes du pays, et ne contractent de semblables alliances qu'entre eux, ou bien ils prennent pour concubines des Amboiniennes ou des Macassares.

Le nombre des Européens qui se trouvent à Amboine est si peu considérable, que Stavorin n'a pu faire que peu d'observations sur leurs mœurs et sur leur caractère particulier. Européens.

Il y a à la tête du gouvernement d'Amboine un Gouverneur en chef et un conseil composé de quatre membres, qui n'ont qu'un traitement très-modique; mais ils en sont dédommagés par des rétributions, dont la principale consiste dans un droit du vingt pour cent, qui leur est accordé sur le poids du girofle que les cultivateurs sont tenus de verser dans les magasins de la Compagnie. L'administration de la justice dans les affaires de peu d'importance appartient à l'agent fiscal, dont l'autorité se borne à punir le délinquant de la prison et du fouet, peines qu'il inflige à la vérité pour des fautes très-légères. Son pouvoir est néanmoins si redouté, que les personnes citées à son tribunal, emploient tous les moyens possibles pour adoucir sa sévérité, losqu'elles ne peuvent obtenir leur pardon. Dans plusieurs districts, ce sont les régents assistés des anciens de première et seconde classe, qui jugent les différends des gens de la campagne en matière civile; mais les parties peuvent s'appeler au *Land-Council*, qui est une cour composée de six principaux personnages de l'établissement et de quatorze régens: les affaires importantes, tant civiles que criminelles, sont jugées par le conseil de justice, qui prononce seul en dernier ressort. Les frais de procédure, quoiqu'il n'y ait point d'avocats qui s'en mêlent, sont extrêmement dispendieux et proportionnés à la nature et à l'importance des affaires: les amendes se partagent entre les juges et une caisse de bienfesance; mais on n'a jamais trouvé dans les comptes de l'administration des orphelins, ni de celle de l'église, aucune trace de sommes versées par la cour de justice. *Gouvernement des Européens.*

Le code que la Compagnie Hollandaise a donné à ces insulaires, loin de présenter un recueil de lois salutaires et bienfesantes, ne contenait que des prohibitions impolitiques, imposées avec dureté, et dictées par un despotisme destructeur, qui, en écrasant la classe du peuple, tarit les sources de la prospérité publique, et finit par ruiner et anéantir le pays sur lequel il exerce ses ravages. L'esprit général de ces lois annonce clairement que, depuis cent cinquante ans, le gouvernement d'Amboine avait en vue de décourager l'agriculture, d'empêcher l'introduction d'aucun genre d'industrie, et de s'opposer à toutes les améliorations qui auraient pu procurer à la population les choses dont elle a besoin. L'arrivée

des Anglais dans cette île a excité les habitans, déjà fatigués de leur joug, à faire un effort subit et puissant pour le briser, et se délivrer des maux dont la plus rude tyrannie les accablait. Les dispositions du gouvernement Anglais envers eux tendent, à ce qu'il parait, à leur accorder des privilèges pour calmer leur ressentiment, les engager à se soumettre de bon gré à un gouvernement qui veut pourvoir amplement à leurs besoins, exciter leur industrie, favoriser les arts, les mettre à l'abri des invasions des pirates, et établir parmi eux un système d'administration, qui leur donne le repos et les rende heureux (1).

Îles voisines de Céram. Parmi les îles voisines de Céram et au levant d'Amboine nous distinguerons les suivantes, savoir ; Nussa-Laut dont les habitans étaient, dit-on, encore antropophages en 1708 ; Honimonoa, avec un fort Hollandais ; et Oma, île fertile, où il y a des sources chaudes. Au couchant de Céram on trouve les îles de Manipa, Kelang et Bonoa, qui sont couvertes de cocotiers, d'ébéniers et de rizières. On voit à Manipa la fontaine du serment, appelée *Ayer Sampu*, dont les eaux passent pour donner la gale aux parjures qui en ont bu.

Îles de Banda. A cent quatre-vingt milles au sud-est d'Amboine s'élève un petit groupe d'îles isolées et volcaniques, appelées Banda, du nom de la principale qu'on nomme aussi Lantor. Le muscadier est la principale production de Nera, Conong, Ay ou Way, et Lantor ou Lontor. Il y prospère dans un terrein noir, et même parmi les laves de Conong, qui est la plus élevée de ces îles. Lorsque les Anglais s'emparèrent de Banda en 1796, elle rendait environ 163,000 livres de muscade par an, et 46,000 de macis qui est ordinairement la fleur de la muscade. C'est la seule colonie où les Européens aient la propriété exclusive des terres. Les Hollandais en ayant trouvé les habitans trop rébèles au joug qu'ils voulaient leur imposer, prirent le parti de les exterminer. Il tombe souvent sur l'île de Pulo-Ay des aérolites ou pierres aériennes. La fréquence de ce phénomène aux Moluques peut favoriser l'opinion de ceux qui attribuent aux volcans l'origine de ces corps.

Îles Rey. Au levant de Banda, une chaîne de petites îles s'étend, depuis la pointe orientale de Céram, jusqu'au groupe des trois îles

(1) Voy. le tableau statistique des îles d'Amboine et de Banda etc. cité ci-dessus.

appelées Rey par les Hollandais. Elles sont fertiles en cocos, en citrons, en oranges et en pisangs; et leur population est une race d'hommes semblables aux Malais par le teint et les cheveux. Chaque village a son chef, son temple et son idole. Les habitans se font la guerre entre eux pour la pêche. Ils inondent d'huile les cadavres de leurs morts, les font sécher au feu, et les gardent ensuite plusieurs mois avant de les enterrer. Faibles et mal armés, ils n'ont montré aux Européens que des mœurs douces et hospitalières; ils vont jusqu'à Banda pour leur commerce. Leurs seuls quadrupèdes sont la chèvre et le cochon. Plus au levant et au dehors de la chaîne, sont les îles Arrou ou Arrow, plus considérables que celles de Rey, lesquelles sont fertiles et bien peuplées: les terres en sont basses et couvertes de bois. Tous les fruits et les légumes des Moluques y abondent: on distingue parmi ses nombreux volatiles l'oiseau du paradis, et parmi ses quadrupèdes le kangourou, appelé pilandoc. Reprenant la chaîne, on rencontre la belle île de Timor Lant, qui avec celle de Larat forme une grande baie; Babber où les Hollandais avaient un établissement; Domma avec des ports et un volcan, mais d'où l'insalubrité de l'air éloigne les Hollandais; Moa et Lati qui fournissent à Banda des moutons très-recherchés. *Iles Arrou ou Arrow etc.*

La grande île de Timor est plus connue; ses montagnes, composées jusqu'à la hauteur de 800 pieds, de coquillages marins, sont couvertes d'arbres et d'arbustes de toutes sortes: chaque baie, chaque promontoire offre une nouvelle perspective. Le bois de sandal, la cire d'abeilles sauvages, et les nids de l'hirondelle salangane, sont à-peu-près les seuls objets qu'on en exporte. Le cafier y a cru; le cannelier se trouve dans les bois de l'intérieur, et peut être même le giroflier. La nature pierreuse du sol entrecoupé de montagnes et de ravins, n'y laisse que peu d'endroits propres à la culture du riz; et sans le bananier, le cocotier, le jaquier, et autres arbres à fruit, Timor n'aurait pas assez de productions pour la nourriture de sa modique population. A la chaleur et à la sécheresse qui y règnent depuis mai jusqu'en novembre, succèdent des pluies qui tombent à torrens depuis novembre jusqu'en mars. L'air, l'eau, les fruits même pris en trop grande quantité, y exposent les voyageurs Européens à des fièvres mortelles. Les Hollandais, maîtres de la partie sud-ouest, y possédaient le fort de la Concorde, sur une rade qui prend le nom de Cupang, ville agréablement située au *Ile Timor.* *Productions.* *Climat.* *Ville de Cupang.*

milieu de vergers délicieux, qui produisent presque toute l'année les fruits les plus savoureux et les parfums les plus exquis. Péron, dans son Atlas historique du voyage aux Terres Australes, a donné une belle vue de la rade de la ville et du fort de Cupang. On trouve, dit-il, dans cette île trois races d'hommes entièrement distinctes entre elles, et qui s'étant établies sur ses rivages à une époque très-reculée et inconnue, présentent encore à l'œil de l'observateur tous les caractères primitifs de l'ancien peuple dont chacune d'elles tire son origine. A la première de ces races appartiennent les indigènes, retirés dans l'intérieur des terres, qui ne connaissent presque aucune institution sociale, et vont encore armés d'arcs, de flèches et de massues; ils sont ennemis jurés des Malais, agiles à la course, habitent dans les fentes des rochers ou dans le fond des forêts, et vivent de fruits et de chasse; toujours en guerre entre eux et avec les Malais, ils sont farouches dans tous leurs penchans et leurs usages, et même, dit-on, antropophages, et réunissent en eux tous les caractères de la race des Nègres, proprement dite, c'est-à-dire les cheveux courts, laineux et crêpus, le teint noir etc. La seconde classe des habitans de Timor comprend les Malais, qui ont la couleur de cuivre rouge et les cheveux longs: issus des féroces habitans de Malacca anciens conquérans du grand Archipel de l'Asie, ils conservent encore le caractère d'indépendance, d'audace et de fierté qui distinguait leurs ancêtres. A côté de ces peuples valeureux reparaissent les Chinois établis depuis plusieurs siècles dans la plupart des îles de cet Archipel, astucieux négocians, hommes vils et faibles qui n'ont su se procurer ni obtenir le commandement dans aucune partie du monde. Indépendamment de ces trois races, qui forment, à la vérité, la population du pays, on trouve encore à Timor quelques métis Portugais, misérables restes des premiers conquérans de l'Asie, et témoignages déplorables des vicissitudes des peuples, et des révolutions des empires.

Mœurs des habitans.

La côte nord-est dépendait des Portugais, qui après avoir abandonné le poste de Lifao, occupaient un fort à Dilil, endroit qui offre une bonne rade. Une colonie de Portugais mêlés d'indigènes dominait dans le canton d'Uikoessi, sur la côte septentrionale. Maintenant ce sont les Hollandais qui tiennent ces postes, où ils ont peine à soutenir l'ancienne gloire du nom Batave, et a conserver par leur politique et la bienveillance des peuples, cette domination jadis acquise à force de courage et d'héroïsme. Les chefs

36



A. Biasioli inc.

indigènes de toute la côte méridionale sont indépendans, et règnent sur des tribus de Nègres semblables à celles qui vivent dans l'intérieur de Bornéo et des autres îles voisines. Le despotisme, la superstition et l'amour des plaisirs, donnent aux habitans de Timor tout le caractère qui distingue les autres insulaires de cette partie du monde. On trouve dans l'Atlas historique de Péron le portrait d'une jeune Malaise appelée Canda, et celui du Malais Naba-Leba Roi de Solor, que nous offrons à nos lecteurs à la planche 56.

Iles voisines.

L'île de Simao au sud-est de Timor est peu fertile, quoique couverte d'arbres. Celle de Kambing entre Simao et Timor présente un phénomène de géographie physique, qui sont des ébullitions d'eau sulphureuse. L'île de Rotty est plus grande et plus fertile, et fournit aux Hollandais beaucoup de riz et du jaggari ou sucre de palmier: ses habitans repoussent le joug Européen, et passent pour avoir des mœurs débordées. Ceux de la petite île de Dao sont tous orfèvres. Savou est le nom de deux petites îles à l'ouest de la précédente: quoique très-peuplées on en tire une grande quantité de riz. Les hommes s'arrachent la barbe, et ont conservé quelque trace du *tatouage*, c'est-à-dire de l'usage de s'imprimer certaines figures sur la peau. La grande île de Sandelbosc, ou du bois de Sandal, porte en Malais le nom de Pulo Tijnnàna, qui veut dire île du Sandal: cependant on n'en exporte qu'une petite quantité, peut-être parce que les indigènes refusent d'en couper les arbres, comme pouvant servir d'asile aux ames de leurs ancêtres. Cette île, qui est escarpée au midi, et aujourd'hui presqu'indépendante, abonde en coton, en bufles, en chevaux, en volaille et en faisans. Selon les écrivains les plus modernes, son vrai nom serait Sumba. En partant de l'extrémité septentrionale de Timor, et allant vers l'occident, on rencontre quatre îles qui sont; Omba, Pontara, Lombatta et Serbita, dont on ne connait guères que les noms. Solor est beaucoup plus connue: les Hollandais qui y avaient le fort Fréderic-Henri, font cas du courage de ses habitans comme marins, et en tiennent un certain nombre à leur solde. L'île de Flores ou d'Ende ne le céde point en grandeur à Timor; Larantuke est le seul établissement Européen appartenant aux Portugais. La grande île située à l'occident de Flores, qui en est séparée par le détroit de Sapy, prend indistinctement les noms de Bima et Sumbawa, qui sont proprement ceux de deux royaumes qui occupent, l'un l'extrémité

orientale, et l'autre l'extrémité occidentale de l'île. Tous ses Princes, au nombre de six, réunis en confédération, conclurent avec la Compagnie Hollandaise un traité, qui lui assurait un commerce exclusif; mais ce traité n'a jamais été rigoureusement observé. On exporte de cette île du riz, du cadjang, du bois de sapan, de la cire et des chevaux. Sumbawa est une ville assez grande. Le royaume de ce nom comprenait autrefois l'île de Lumbok, dont le vrai nom est Salamparang, qui est riche en bois de sapan.

Phénomène particulier à la mer des Moluques.

En terminant cette description des principales îles de l'Archipel des Moluques, nous n'oublierons pas de faire mention d'un phénomène qui lui est particulier: c'est l'arrivée périodique d'un courant d'eau blanche comme du lait, qui couvre dans les mois de juin, août et septembre la surface du bassin où sont les îles de Banda. Cette eau se montre d'abord vers les îles Key et Timo-Laut, puis s'étend vers les rivages d'Amboine et de Céram au nord, et jusqu'à ceux de Timor et d'Ombo à l'ouest; plus loin elle se perd entre Flores et Célèbes. Elle répand durant la nuit une clarté qui se confond avec l'horison; la mer bouillonne et semble profondément agitée par tout où passe cette eau, les poissons disparaissent, et la navigation est dangereuse tant que dure ce phénomène. Ce courant semble venir des côtes de la Nouvelle Guinée et du golfe de Carpentarie.

NOUVELLE HOLLANDE.

INTRODUCTION.

Histoire des découvertes faites par les Européens dans la Nouvelle Hollande.

Quoiqu'il paraisse certain, dit Pinkerton, que les Chinois ont connu la partie septentrionale de Papou, il n'y a pas d'apparence néanmoins qu'ils aient abordé à la Nouvelle Hollande. Il est à présumer, ajoute le même géographe, que les Espagnols ou les Portugais (1) ont été les premiers Européens qui en ont eu connaissance, parce qu'ils ont été les premiers qui naviguèrent dans cette partie du monde. Mais ces deux peuples ayant dû céder aux Hollandais le sceptre de la domination dans ces mers, le savant Président Desbrosses regarde ces derniers comme les principaux auteurs de la découverte de l'Australasie, dont il fixe l'époque au mois d'octobre 1616, lorsqu'Hartog un de leurs navigateurs aborda à la partie occidentale de cette grande terre. Cette opinion semble être confirmée par une inscription que les derniers voyageurs Français ont trouvée au nord de l'île Dik-Hartog, portant la date de l'arrivée du vaisseau Hollandais l'*Endraght* commandé par le capitaine Hartog : ce qui fit donner ensuite aux côtes voisines le nom de ce vaisseau. Un autre Hollandais nommé Zeachen découvrit la partie septentrionale, qu'il appela *Terre de Diémen* (2) en l'honneur d'Antoine Van-Diémen, alors Gouverneur Général des Indes orientales, lequel revint en Europe en 1631 chargé d'immenses richesses. Il parait que ce Gouverneur encourageait de tout son pouvoir les découvertes dans cette partie du monde, car on y

Découvertes des Espagnols et des Portugais.

(1) Le Portugal étant passé sous la domination de l'Espagne en 1580, et son aggrégation à ce royaume n'ayant cessé qu'en 1640, les découvertes qui ont été faites durant cet intervalle de soixante ans, sont attribuées indistinctement aux Espagnols et aux Portugais.

(2) Il ne faut pas confondre cette terre, ou plutôt le cap de Diémen situé au nord de la Nouvelle Hollande, avec la terre ou l'île de Diémen qui est au midi de cette vaste région.

a donné son nom à plusieurs contrées différentes. La baie de *Carpentaria* découverte en 1628, prit de même celui du Général Carpenter.

Découvertes de Cook.

En 1642, le célèbre Tasman revenant de Batavia avec deux vaisseaux fit presque le tour de l'Australasie, et découvrit la terre méridionale de Van-Diémen, la Nouvelle Zélande et autres îles moins importantes. Ce serait trop nous écarter de notre objet que de vouloir rapporter ici toutes les découvertes qui furent faites dans ces parages avant les voyages du Cook en 1768, 1772, et 1776: en égard à l'étendue des côtes que cet illustre navigateur a visitées, et à l'exactitude des relations qu'il nous en a laissées, on peut dire que c'est à lui que nous en devons une autre fois la connaissance.

Après avoir examiné la côte orientale avec un soin particulier, et jugeant qu'elle pouvait être d'une grande importance, il en prit possession formelle en 1770 au nom du Roi de la Grande Brétagne. Sur la fin de la guerre d'Amérique, le gouvernement Anglais ne sachant où envoyer les criminels condamnés à l'exil, se détermina en 1786 à les faire passer dans ce nouveau pays: le premier vaisseau qu'il y envoya partit de Spithéad le 30 janvier 1787, et y arriva le 20 du même mois de l'année suivante (1). Mais Botany-Bay n'ayant pas répondu aux espérances qu'on en avait conçues, et nul autre endroit ne paraissant propre à l'établissement de cette colonie, le Gouverneur Philipp résolut de la transférer à douze milles au midi, dans un lieu appelé Sydney-Cow près du port Jackson, qui est un des plus beaux du globe, et où cet établissement se trouve à présent.

Colonie Anglaise à Botany-Bay.

Dernières découvertes des Anglais et des Français.

En 1800 et 1804, des navigateurs Français furent chargés, par ordre de l'Empereur Napoléon, d'aller aux Terres Australes; les découvertes qu'ils y firent ont été confirmées par celles du capitaine Flinders (2). En naviguant le long de la partie ouest de

(1) V. Collins, II.e Partie.

(2) Le capitaine Fréycenet a publié les contestations qui ont été élevées sur la prétendue découverte de la Terre Napoléon. Nous allons rapporter en peu de mots les principales. D'abord, il est désormais reconnu de tout le monde, qu'aprés avoir visité de nouveau la Terre de Nuyts avec les îles de Saint Pierre et Saint François, Flinders découvrit les côtes, les baies et les caps jusques au *Golfe Bonaparte*, au *Golfe Josephine* et à l'île *Decrès* inclusivement. Il rencontra le 8 avril 1802 le capitaine Baudin par le 137° de longitude et le 36° de latitude. Il consigna sur le journal

la côte méridionale, qui n'avait pas encore été visitée, ces navigateurs ont complété la reconnaissance des lieux, et déterminé avec précision l'étendue de toute la côte du sud-ouest, depuis le 130.[e] jusqu'au 141.[e] dégré de longitude: les Français donnèrent à cette côte le nom de Terre Napoléon, et au double golfe qui se trouve au

du vaisseau *le Géographe* une note qui atteste ce fait, et qui prouve en même tems que le droit de priorité à la découverte de ces côtes appartient à l'Angleterre. Les voyageurs Français, qui ne l'ignoraient pas, n'en ont pas moins cependant donné des noms Français aux découvertes faites auparavant par Flinders, parce que, disent-ils, ce navigateur n'avait pas encore publié ses cartes ni sa relation. Mais quelle fut la cause du retard de cette publication ? C'est que, contre tout principe de droit et d'équité, Flinders fut retenu prisonnier à l'île de France. Il est clair d'après ce seul fait de sa détention, que les voyageurs Français ne pouvaient point se permettre de donner des noms à des découvertes étrangères, qui n'étaient ignorées du public que par l'impossibilité où le gouvernement Français d'alors avait mis Flinders de les faire connaître. En second lieu: avant de rencontrer le bâtiment de Flinders, Baudin avait suivi la côte depuis le *cap Wilson*, jusqu'au *cap Northumberland* (le *cap Boufflers*, des Français), et croyant de bonne foi en faire la découverte, il donna à ces terres des noms Français. Mais le cap Northumberland et toute l'étendue de côtes qui est plus au levant, avaient déjà été découverts deux ans auparavant par Grant capitaine Anglais. Cette première découverte faite en décembre 1800, avait été publiée à part dans la Relation du voyage de ce navigateur imprimée à Londres en 1803, quatre ans avant la publication du Voyage des Français aux Terres Australes. La justice exigeait par conséquent qu'on reconnût le droit de découverte, et qu'on admît la nomenclature Anglaise au lieu des noms donnés à toutes ces côtes par les Français, sans daigner même faire mention des véritables auteurs de ces découvertes. Troisièmement: il est donc démontré, qu'à l'exception d'une étendue de côtes de quarante à cinquante lieues marines au nord-est du cap Northumberland, toute la *Terre Napoléon* des Français fut découverte par des voyageurs Anglais. La géographie de la Nouvelle Hollande offre plusieurs autres exemples d'usurpations non moins injustes, tels que le cap Willem qu'on a voulu appeler cap Murat, celui de Van-Diémen qu'on a nommé *Léoben* etc.

Toutes ces contestations sont exposées dans un Mémoire qui fait partie du 24.[e] vol. des Annales des Voyages de Malte-Brun: ce Mémoire est accompagné d'une belle *Carte de la Nouvelle Hollande*, dont voici le titre: Mémoire sur la découverte de la côte sud-ouest de la Nouvelle-Hollande ou de la Terre Flinders, de la Terre Napoléon et de la Terre Grant etc.

milieu celui de golfe Bonaparte : ce grand pays ayant été regardé par eux comme un continent à raison de la vaste étendue de se côtes, il a été depuis indiqué comme tel sur toutes les cartes modernes. Ces découvertes intéressantes et les observations qui les ont accompagnées nous mettent en état d'assurer, qu'il a 800 lieues de long et 600 de large; qu'il est situé entre les 11° 39′ de latitude S., et les 111.e et 152.e dégrés de longitude E.; et qu'il confine au S. avec la Nouvelle Guinée : ce qui donne lieu à présumer qu'il y a de l'exagération dans la comparaison que certains géographes ont faite de la Nouvelle Hollande avec l'Europe sous le rapport de l'étendue, à moins qu'on ne suppose la différence compensée par les grandes îles qui avoisinent la première.

Etendue de la Nouvelle Hollande.

Principales relations de ce pays.

Après cet abrégé succinct des découvertes faites par les Européens dans la Nouvelle Hollande, nous allons indiquer, selon notre usage, les principales relations que nous avons consultées dans les recherches que nous avons faites sur le costume des habitans de ces nouveaux pays. Nous avons commencé par les descriptions qui embrassent en général ce qu'on appelle les Terres Australes, ou une grande partie de ces Terres, puis nous sommes passés à celles qui sont particulières à chacune d'elles. Parmi les premières nous distinguerons l'ouvrage du Président De-Brosses (1), dans lequel on trouve

(1) De-Brosses. Histoire des navigations aux Terres Australes etc. *Paris*, 1756; 2 vol. in 4.° La même traduite en Allemand par Adelung. *Halle*, 1767, in 8.° Traduite en Anglais. *London*, 1767, in 8.°

Knight, Guill., Mundus alter et idem, sive Terra Australis longis itineribus peregrini Academici nuperrime perlustrata. *Francf.* 1604, in 4.°

Pelsart. La Terre Australe, ou l'Australasie (en Hollandais). *Amst.* in f.° Cette relation a été traduite par Thévenot, et insérée dans la première partie de son Recueil.

Voyage d'Abel Tasman aux Terres Australes, l'an 1642. Insérée dans la quatrième partie du même Recueil, et fait suite aux Voyages de Coréa, tom. II. édit. de *Paris*.

Dampier. Voyages aux Terres Australes etc. publiés à *Londres* en 1703-1709, in 8.°, et traduits en Français dans les IV.e et V.e tomes des Voyages autour du monde de Damp. (édit. de *Rouen*).

Histoire de l'expédition de trois vaisseaux envoyés par la Compagnie des Indes occidentales des Provinces-Unies (aux Terres Australes) par M. de B.***. *La-Haye*, 1739, 3 vol. in 12.°

Staryk, Nicol. Histoire des navigations aux Terres Australes (en Hollandais). *Amst.* 1753, in 8.°

d'excellens extraits des anciens voyages faits aux Terres Australes. Cet ouvrage est généralement très-estimé, en ce que l'auteur y montre la critique la plus judicieuse dans l'examen de ces anciennes relations, et parce qu'il a été le premier à jeter de grandes lumières sur ces contrées qui étaient alors beaucoup moins connues qu'elles ne le sont aujourd'hui. Dans le nombre des descriptions de la Nouvelle Hollande nous avons consulté particulièrement celles de Dampierre, de Barington et Philipp sur les indigènes de Botany-Bay, et l'histoire encore plus instructive du lieutenant colonel Collins sur l'établissement de la colonie Anglaise à la Nouvelle Galles méridionale, qui contient des notions intéressantes sur l'état physique de ce pays, et sur les mœurs de ses anciens habitans. Mais l'ouvrage auquel nous sommes rédevables de plus de lumières sur ces contrées, est la Relation du dernier voyage fait aux Terres Australes par ordre de Napoléon, laquelle a été rédigée par Péron attaché en qualité de Naturaliste à cette grande expédition. L'auteur y donne la description de toutes les parties jusqu'alors peu ou point connues de la Terre de Diémen, ainsi que l'histoire du vaste détroit qui sé-

Callender. Terra Australis cognita, or Voyages to the Terra Australis etc. *Edimb.* 1766, 3 vol. in 8.° Ce prétendu voyage n'est autre chose que la traduction Anglaise de l'ouvrage du Président Desbrosses.

Guzman y Maurique-Viage de E. Warthen à la Tierras incognitas Australes etc. *Madrid*, 1778, 4 vol. in 8.°

Relation de deux voyages dans les mers Australes et des Indes, faits en 1771, 1772, 1773, par M. de Kerguelen etc. *Paris*, 1781, in 8.°

Dampier, William, A Voyage to New-Holland etc. in the year 1699. *London*, 1703, in 8.°

Tench, Wattin, A compleat account of the settlements at Port-Jakson in New-South-Wales, including an accurate description of the situation of the colony etc. *London*, 1788, in 8.° Traduit en Allemand par Sprengel. *Hambourg*, 1794, in 8.° Traduit en Français. *Paris*, 1789, in 8.°

Barington, Voyage to New-South-Wales etc. *London*, 1789; ibid., 1791; ibid., 1792; ibid., 1796; ibid., 1797, in 8.° et avec la vie de l'auteur, ibid., 1800, in 8.° Traduit en Français sur la troisième édition. *Paris*, 1797, in 8.°

King, Account of the settlements of port Jakson. *London*, 1789, in 4.°

Gilbert, Th. Voyage from New-South-Wales to Canton, in the year 1788. *London*, 1789, in 4.° fig.°

pare la Nouvelle Hollande de la Terre de Diémen, et celle de la grande Terre Napoléon, qui, dans une étendue de plus de mille lieues, présente cent soixante îles de différentes grandeurs, deux golfes qui s'enfoncent à environ trois cent milles dans l'intérieur des terres, et une quantité de ports et de profondes baies. Avec cette relation on est parvenu à perfectionner la description des Terres de Nuyts, de Leuwin, d'Edels, d'Endracht, de Witt, de la Terre septentrionale de Diémen, et à donner une connaissance exacte du grand Archipel Bonaparte. On y trouve en outre le tableau physique et météréologique de toutes ces immenses régions, avec des notions précieuses sur leur constitution géologique, sur les nombreux phénomènes qu'elles présentent, sur les végétaux et les animaux qui leur sont propres, sur les peuples qui les habitent, sur leurs mœurs féroces et leurs usages barbares, sur les guerres sanglantes et continuelles qu'ils se font entre eux, enfin sur toutes les particularités de leur existence physique, privée et politique.

Philipp's Voyage to Botany-Bay etc. *London*, 1789, in 4.° Traduit en Français par Millin. *Paris*, 1790, in 8.° fig.°

Witte, John, A Voyage to New-South-Wales, to Botany-Bay and 'Port Jakson in the years, 1787, 1788, 1789. *London*, 1792, in 8.° Traduit en Français. *Paris*, 1795, in 8.°

Hunter, An historical Journal of the transactions at Port Jakson and Norfolk etc. *London*, 1792, in 4.°

Collins, An account of the English colony in New-Wales etc. *London*, 1801, 2 vol. in 4.°

Grant, The narrative of a voyage of discoveries made in the years 1800, 1801, and 1802, in New-South-Wales. *London*, 1804, in 8.° ibid., 1805, in 4.° Traduit en Allemand et inséré dans le 33.e vol. de la Bibliothéque des Voyages de Sprengel. M.r Lallemand en a publié un extrait en Français qui fait suite à sa traduction du Voyage de Turnbull.

Tuckey, I. H. An account of a voyage to establish a colony at Port-Philipp etc. *London*, 1805, in 8.°

Observations sur la Terre de Diémen (en Anglais). *London*, 1801, in 8.°

Péron, M. F. Voyage et découvertes aux Terres Australes, exécuté par ordre de S. M. l'Empereur Napoléon etc. pendant les années 1800, 1801, 1802, 1803 et 1804. *Paris*, 1807, 2 vol. in 4.° avec Atlas.

Fréycinet, Capitaine de frégate. Navigation et Géographie des Terres Australes in 4.° avec Atlas in f.° Forme une seconde section du même voyage.

Nous prendrons donc pour guide cette relation dans la description du costume de ces nouvelles régions; et les figures nombreuses qui l'accompagnent serviront également de modèle à nos artistes, dans l'exécution des planches qui forment le principal ornement de notre ouvrage.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE HOLLANDE.

Jusqu'à présent on n'a trouvé dans le contour de cette île immense aucune ouverture, aucun fleuve navigable qui offre un accès par eau dans son intérieur; c'est pourquoi sa géographie se réduit encore à la connaissance de ses côtes seulement: nous allons en donner la description avec notre briéveté accoutumée, et avec la précision qui est particulière au savant Malte-Brun, que nous suivrons de préférence aux autres géographes qui l'ont précédé.

Nouvelle Galles méridionale. La Nouvelle Galles méridionale, ou côte orientale de la Nouvelle Hollande, commence au cap Iork, au 10.e dégré et demi de latitude méridionale, et finit à la pointe Hick vers le 38.e dégré aussi méridional: ce qui lui donne une étendue de 675 lieues en longueur. *Etendue.* Une chaîne de montagnes semble courir parallèlement à cette côte, à une distance d'environ 20 ou 30 lieues dans les terres. *Montagnes.* De grands arbres et des taillis couvrent au couchant une grande étendue de côtes, où l'on trouve aussi beaucoup de marais. Aux environs de Botany-Bay, le sol est noir, gras et très-fertile en plantes, ce qui lui a fait donner le nom de Baie botanique. La côte du nord-est est défendue par un long banc de sable, entrecoupé de rochers et de petites îles; mais une chaîne de montagnes qui se dirige du midi au nord, termine de toutes parts l'horison, et ne laisse pas, quoique d'une hauteur au dessous de la région des neiges perpétuelles, d'être un obstacle à l'entreprenante curiosité des Européens. Ces montagnes, auxquelles on a donné le nom d'Azurées, renferment, à ce qu'il parait, toutes les espèces de roches primitives et secondaires. Les échantillons de granit, de mica et de cristal de roche apportés de la Nouvelle Hollande par Bailly, et déposés au Conseil des Mines à Paris, sont semblables à ceux d'Europe. On n'a trouvé jusqu'ici aucun indice de métaux précieux; mais on a découvert d'immenses lits de charbon de terre.

Rivières. Flinders a reconnu près la baie de Glashouse l'embouchure d'une grande rivière : celle d'Endéavour, plus au nord, est de peu ou de nulle importance : l'Hawkesbury baigne et inonde quelquefois l'établissement de la colonie Anglaise. Selon une tradition des naturels, il y a derrière les monts Azurés un lac immense, dont les bords sont habités par une race d'hommes blancs.

Climat et saisons. La position de la Nouvelle Hollande (1) au midi de l'équateur, fait que les saisons y sont les mêmes que celles des parties méridionales de l'Afrique et de l'Amérique, et par conséquent inverses de celles de l'Europe. L'été y répond à notre hiver, et l'autonne à notre printems. La température y est extrêmement chaude en décembre, et fait monter à 112 dégrés le thermomètre de Farenheit : on y a vu les herbes et les broussailles desséchées au point de s'embraser : les pluies violentes qui tombent quelquefois sur les monts Azurés font gonfler tout-à-coup les fleuves, dont les eaux déposent un limon fertile.

Végétation. L'eucalyptus résinifère et la xanthorée, qui sont deux arbres gommifères de la Nouvelles Galles méridionale, impriment à toute la Nouvelle Hollande un caractère distinctif dans le règne végétal. On tire de ce pays de l'acajou, et on y a découvert de grands arbres semblables au pin et au chêne. Quelques joncs d'une chétive espèce, quelques racines d'arum, le palmier sagou, le chou palmier, une espèce de pisang sauvage, sont les seuls végétaux qui y servent à la nourriture de l'homme. L'eucalyptus pypérite fournit une huile extrêmement salutaire pour la colique. Le pêcher, le grain turc et l'orge y croissent, et la vigne même y prospérerait sans les vents brûlans qui soufflent de l'intérieur, et la détruisent.

Animaux. Quadrupèdes. Parmi les quadrupèdes connus à la Nouvelle Galles, le plus grand est le kangourou, qui a quelquefois cinq pieds de longueur,

(1) Les notions que nous donnons ici sont particuliérement tirées de l'Histoire de la Colonie Anglaise de la Nouvelle Galles méridionale écrite par Collins, qui a rempli pendant huit ans, c'est-à-dire depuis 1788 jusqu'en 1796, l'emploi distingué de Juge dans la nouvelle colonie. C'est la relation qui nous a fourni le plus de renseignemens sur la formation de l'établissement au port Jackson, sur ses progrés, sur la nature du sol, le climat, les diverses espéces d'animaux qu'on trouve dans ces contrées, ainsi que sur la constitution physique, les mœurs, les usages, la religion et la langue de leurs habitans.




Raineri fece.
Biasioli inc. A.T.

et tue d'un coup de queue un chien de chasse : voyez la figure de la planche 57 : on compte encore dans ce nombre le wombat, le phascatomys, l'écureuil volant et le tachyglossus qui a la forme du porc-épic d'Amérique. Les chiens y sont de l'espèce du loup d'or, et n'aboient point. On y remarque encore l'animal singulier, appelé ornithorincus, dans la conformation duquel la nature semble avoir voulu s'écarter de ses lois ordinaires, en alongeant en bec de canard la machoire d'un quadrupède, et en lui donnant à la fois les pieds d'un quadrupède et d'un palmipède. Jusqu'à présent on n'a découvert dans la femelle aucune apparence de mamelles, ce qui donne à présumer que cet animal est ovipare ; il offre d'ailleurs dans sa structure des caractères qui le rapprochent des races à écaille et des reptiles. A le considérer dans sa forme extérieure, il semble appartenir à l'espèce des phoques, et former comme un anneau entre elle et celle des volatiles ; il a environ seize pouces de long et habite les lacs d'eau douce. On trouve à la Nouvelle Galles une multitude d'oiseaux. Parmi ceux qui ressemblent aux oiseaux Asiatiques, on distingue l'aigle brun, divers faucons, un grand nombre de beaux perroquets, des corbeaux, et une grande espèce de martin-pêcheur. Mais cette île a aussi ses oiseaux qui lui sont propres, dont le plus grand est une nouvelle espèce de casoard, qu'on dit avoir sept pieds de long : Voyez la figure à la planche ci-dessus : la mœnure qui fait pompe de sa beauté, ressemble au faisan et au paon : sa queue a la forme d'une lire, et brille de teintes argentées agréablement nuancées avec celles de l'orange. Les oiseaux aquatiques qu'on a eu occasion d'observer sont le héron, une espèce d'ibis, et le pélican gigantesque. Le cygne noir est encore une production rare de ce continent ; sa taille est plus haute que celle du cygne blanc, son bec est d'une riche couleur écarlate avec une petite tache jaune à l'extrémité ; il a les yeux noirs et les jambes d'un brun foncé. Le crabe azuré y est d'une beauté rare. Parmi les poissons nous citerons plusieurs espèces de dauphins, et une race particulière d'amphibie qui, laissé sur le rivage après le reflux, y saute comme les grenouilles au moyen de fortes nageoires.

Oiseaux, amphibies, poissons.

Habitans.

Les naturels de la Nouvelle Galles présentent au moins trois variétés, quoique tous appartenans à la race des Nègres Océaniques. Aux environs de la baie de Glashouse on trouve des sauvages qui ont une grosse tête avec des protubérances qui la feraient

prendre pour une tête d'orang-outang : le peu d'entendement de cette espèce d'êtres, du reste couverts de poil et grimpans sur les arbres avec une extrême agilité, et les attitudes risibles qu'on leur voit prendre, les rapprochent singulièrement de la race des singes. On a rencontré au sud-ouest de la colonie des tribus qui parlaient un langage particulier, et qui avaient une constitution physique plus robuste que les tribus voisines de l'établissement, les seules qu'on connaisse bien. Une barbe noire et épaisse, et l'os que les hommes se passent dans le cartilage du nez leur donnent un aspect affreux, auquel se joint encore l'odeur infecte qu'exhale leur peau qu'ils frottent d'huile de poisson, pour se garantir des injures de l'air et des cousins. Ils se barbouillent le visage de blanc et de rouge. Les femmes out une figure qui n'est pas tout-à-fait désagréable : elles manquent toutes des deux premières phalanges du petit doigt de la main gauche : cet usage, comme celui d'enlever une dent aux jeunes gens, parait n'être qu'une épreuve dont le but est de les exercer à souffrir la douleur avec courage. Ces insulaires ont la vue extrêmement perçante : il en est de noirs comme les Nègres d'Afrique, et d'autres dont le teint est de couleur de cuivre ; ils ont les cheveux longs, sans être laineux comme ceux des Africains, le nez épaté, les narines larges, les yeux creux, les lèvres et les sourcils gros, la bouche fort-grande, et les dents blanches et égales. Leurs bras, leurs jambes et leurs cuisses sont d'une maigreur extrême, ce qui provient sans doute de leur mauvaise nourriture.

Gouvernement. Ce peuple est peut-être, de tous les habitans du globe, celui qui a le moins fait de progrès dans la civilisation. Collins a cependant eu lieu d'observer que l'idée de propriété n'est pas tout-à-fait étrangère à ces insulaires, car outre l'application qu'ils font de ce droit à leurs armes et aux instrumens de leur pêche, il en a vu qui avaient la propriété héréditaire de certains fonds de terre, dont la possession leur avait probablement été accordée en récompense de quelque service pubblic, ou de quelque acte de bravoure. Du reste, on ne trouve parmi eux rien qui les élève au dessus de l'état de simple nature, si ce n'est leur division en familles ou tribus, qu'ils distinguent les unes des autres, en ajoutant le mot *gal* au nom du lieu de leur résidence : ainsi la côte de Botany-Bay s'appelle *Gwea*, et la tribu qui l'habite *Gwea-Gal*. Ils montrent beaucoup de respect pour la vieillesse, et donnent le ti-

tre de *Beana* ou de père au plus âgé de la famille. Collins n'a découvert parmi ces tribus d'autre trace de gouvernement et de subordination, que le singulier privilège attaché à l'une des plus nombreuses et des plus robustes d'entre elles, d'arracher une dent aux jeunes gens des autres familles. L'exercice de ce bizarre privilège parait avoir lieu tous les quatre ans: Collins l'a représenté dans un grand nombre de figures, comme une particularité marquante de la vie sauvage.

Religion.

Ces malheureux insulaires n'ont d'autre idée de religion que des notions confuses d'une existence future; ils espèrent retourner après leur mort dans les nuages d'où ils se croient venus, et cette opinion extravagante se retrouve également chez les Alforèses de l'île de Céram. Esclaves de la superstition la plus grossière, ils croient à la magie, aux sortilèges et aux spectres; ils ont des charmes contre le tonnerre et les éclairs, et prétendent prévoir l'avenir par cette sorte de météores appelés *étoiles tombantes*.

Mariages.

Leur conduite envers le sexe faible, lorsqu'ils veulent se marier, est d'une brutalité qui n'a pas d'exemple. Celui qui veut obtenir une femme, l'épie dans sa retraite, la renverse à coups de bâton, ou la frappe avec une épée de bois, et l'emmene toute ensanglantée dans sa hutte, où la cérémonie du mariage s'accomplit d'une manière trop rebutante pour pouvoir être rapportée. La polygamie est générale chez ce peuple: les deux sexes vont nus, et n'ont aucune idée de pudeur.

Les femmes accouchent avec beaucoup de facilité, et reprennent au bout de quelques heures les occupations de leur ménage; elles mettent d'abord leurs enfans sur une écorce d'arbre qui est douce, et bientôt après elles les portent sur leurs épaules où ils se tiennent en serrant leur cou de leurs petites jambes, et en s'attachant par les mains à leurs cheveux. On donne toujours à ces enfans des noms de quadrupèdes, d'oiseaux et de poissons. Les jeunes gens s'amusent à lancer des bâtons et des boules, et à ravir des jeunes filles qu'ils maltraitent pour imiter la cérémonie du mariage.

Cérémonies funèbres.

La jeunesse obtient les honneurs de la sépulture; mais les guerriers qui passent l'âge de la virilité sont brûlés, et un monument grossier indique le lieu où reposent leurs cendres. Un horrible usage veut que l'enfant à la mamelle, dont la mère vient à mourir, soit enterré vivant avec elle. On a pourtant vu quelques-uns de ces sauvages pleurer sur le tombeau d'un fils, d'un ami, et lever vers le ciel des yeux baignés de larmes.

Mœurs, usages.

Ceux qui habitent les côtes ne vivent que de poisson ; les autres qui vont errans en petit nombre dans les forêts, s'y nourissent de la chair des animaux qu'ils peuvent attraper, grimpent sur les arbres pour y surprendre les écureuils volans et les didelphes, et y chercher du miel : quelques-uns tendent des rets au kangourou : les chenilles et les vers font aussi partie de leur nourriture. Leurs huttes grossières, faites d'écorce d'arbre, ont la forme d'un four, et ils y demeurent couchés pêle-mêle, autant que le leur permettent pourtant leurs haines fréquentes : le feu est à l'entrée. Leurs armes sont la seule chose en quoi ils participent de l'entendement humain : leurs javelots qu'ils lancent avec beaucoup d'adresse en imposent aux Européens même. Philipp cite parmi leurs armes la lance, une hâche de pierre et le bouclier. Ils tuent le poisson avec une espèce de fourche, et les femmes le prennent à la ligne, en se servant pour cela de hameçons faits de l'écaille de l'huître à perle, qu'elles usent sur un caillou, jusqu'à ce qu'elle ait pris la forme convenable. Leurs canots sont faits d'écorces d'arbre appliquées sur une carcasse en bois.

Nourriture.

Habitations.

Armes.

Ils vont nus.

Malgré leur peu de progrès dans la civilisation, malgré leur ignorance dans l'art de se vêtir pour se garantir du froid et de l'humidité qu'ils doivent souffrir quelquefois, ces peuples montrent pourtant d'avoir quelques connaissances en sculpture. Le Gouverneur Philipp a vu aux environs de Botany-Bay des roches, sur lesquelles étaient sculptées des figures d'hommes, d'animaux, de boucliers, et autres armes; ces sculptures étaient, à la vérité, d'un travail grossier, mais pourtant d'une imitation assez fidèle pour ne pas laisser de doute sur son objet. Il a encore remarqué assez d'exactitude dans certaines images de poissons, et dans celle d'un gros lézard ; et il parle même avec éloge d'une figure humaine qu'il a vue sculptée au sommet d'une montagne, et dans l'attitude que ces insulaires ont coutume de prendre au commencement de leurs danses. Ceci semble faire exception à la règle que l'esprit humain a toujours suivie dans le progrès de ses connaissances, qui est que les arts de nécessité ont toujours précédé ceux d'imitation et d'agrément. Mais il est peut-être plus raisonnable de dire, que la rigidité du climat n'arrive jamais dans ces contrées, au point de faire sentir le besoin de se vêtir et de se garantir des injures du tems, comme une chose de première nécessité. Si ces peuples se trouvaient exposés à un air plus froid, ils auraient sans doute pensé à se couvrir avant de devenir sculpteurs.

Ils ont quelque connaissance de sculpture.

Colonie Anglaise.

La ville de Sydney-Cove est le siége du gouvernement de la colonie Anglaise, qui porte le nom de Cumberland: à travers de champs couverts de grain turc et de melons, et entourés de haies de géranium odoriférant, on arrive à la ville naissante de Parramatta. La population Européene monte à environ treize mille personnes (1); elle a douze mille acres de terre en culture, mille chevaux, et une quantité de bœufs, de moutons, de chèvres et de cochons; elle a aussi des métiers de tisserands, des fabriques de draps et des tanneries. Il ne parait pas que la conduite ni l'industrie de ce ramas de criminels, promettent en civilisation et en commerce, des progrès aussi rapides que l'Angleterre l'avait espéré. Après avoir dit que les naturels vécurent d'abord en bonne intelligence avec leurs nouveaux voisins, Collins ne peut néanmoins se dispenser d'avouer, que cette harmonie fut bientôt troublée par les vols que ceux-ci firent souvent aux premiers, de leurs javelots, de leurs boucliers et de leurs instrumens de pêche; et il ajoute que, malgré tous les efforts du Gouverneur, il n'a plus été possible depuis de rétablir la paix entre eux: ce qui a été cause que plusieurs colons qui s'étaient égarés dans les bois y ont été massacrés, et que des champs cultivés ont été la proie des flammes. On trouve dans l'Atlas du Voyage de Péron aux Terres Australes, la vue d'une partie de la ville de Sydney et de l'entrée du port Jackson, sur lequel est située cette ville, ainsi qu'une autre vue de la partie méridionale de la même ville, avec l'embouchure de la rivière Parramatta.

Topographie du reste de la Nouvelle Galles.

La topographie du reste de la nouvelle Galles méridionale n'offre encore qu'une stérile nomenclature. Le cap York, qui est à l'extrémité septentrionale, s'avance sur le détroit d'Endeavour, qui n'est qu'une portion de celui des terres. Ce long détroit, encombré de bancs de sable et de petites îles, sépare la Nouvelle Galles de la Nouvelle Guinée, et sert de communication entre le grand Océan et la mer des Moluques. La côte, qui est entourée de bas-fonds, court d'abord à l'occident jusqu'au cap Flattery; puis tournant

(1) La population des colonies Anglaises dans les Terres Australes, d'après le tableau général donné par Péron en 1802, s'élevait à 13,195 personnes. En 1804, celle de la seule ville de Sydney était de 2,600, en 1811 d'environ 5,000. V. A voyage round the world etc. by John Turnbull, pag. 77 seconde édition du 1813.

Rivière Endeavour.

au midi elle montre la petite rivière Endeavour, où le capitaine Cook vit des caïmans et des huîtres d'une grandeur énorme. Les sauvages y fesaient cuire leur pain dans des fours creusés en terre, comme les habitans de Taïti. Le cap de la Tribulation faillit être fatal à cet infatigable navigateur. L'île Magnétique, près la baie d'Halifax, semble exercer beaucoup d'influence sur l'aiguille aimantée, qui sert de guide aux navigateurs. A cet endroit la côte se replie de nouveau vers l'occident, jusqu'à la grande baie des Passages, où il y a beaucoup d'anses qui semblent y indiquer l'existence de détroits et de rivières. La direction orientale de la côte finit à la baie d'Hervey, qui se termine elle-même le long du cap de Sable. Autour de cette baie, les cabanes des sauvages sont construites avec une certaine solidité, et couvertes avec l'écorce de l'arbre qui donne le thé ou *melileuca trinervia.* En allant presque droit au midi, on trouve la rivière des pierres ponces, où le capitaine Flinders crut apercevoir quelques indices de la proximité d'un volcan. Plusieurs grandes rivières se jettent dans la baie de Glashouse, où l'on voit aussi des pierres ponces. Les environs du port Etienne présentent de grandes veines de charbon de terre. Les habitans ne comprennent point le langage de ceux de Botany-Bay.

Baie des Passages.

Au midi de la chaîne Anglaise, la côte se prolonge vers le midi jusqu'au cap Howe; là elle prend une direction au sud-ouest, présente de vastes plaines, et va se terminer au promontoire Wilson, qui est la pointe méridionale de tout le continent.

Ile de Diémen ou terre Van-Diémen.

La grande île Diémen est séparée de la Nouvelle Galles méridionale par un trajet de mer, appelé détroit de Bass, de 30 lieues de largeur, et divisé à ses deux embouchures par les îles Fourneaux, par celle de King et quelques autres. La partie du canal au midi des îles Fourneaux s'appelle détroit de Banks.

Etendue.

L'île Diémen a 75 lieues du levant au couchant, et 60 du nord au midi: sa forme est celle d'un carré auquel manquent deux de ses angles; elle a plusieurs golfes qui offrent aux navigateurs une retraite sûre dans ces mers orageuses. Le port Dalrymple que Flinders découvrit, lorsqu'il reconnut le détroit de Bass et fit le tour de l'île, est devenu depuis peu le chef-lieu d'un établissement Anglais. La côte de l'ouest, quoique bien reconnue, n'a pas encore reçu de nom. La partie méridionale est la plus remarquable: c'est là qu'aborda Tasman, le premier des Européens qui ait vu

Ports, baies. Iles adjacentes.

cette île. Les voyages de Flinders, d'Entrecasteaux et de Freycinet nous ont donné une connaissance exacte, de la baie des Tempêtes, qui comprend celle de l'Aventure et autres; du canal d'Entrecasteaux, qui a d'excellens ports; de la rivière du nord ou de Derwent, qui est une longue baie; de l'île Bruny presque coupée en deux; et de la presqu'île de Tasman, qui fut prise d'abord pour une île. On distingue sur la côte orientale l'île Marie découverte par Tasman, et la baie Fleurieu reconnue par Freycinet.

Nature du sol. Le sol de cette île est élevé et entrecoupé de montagnes, de bois et de vallées: les eaux et les ombrages y entretiennent une agréable verdure. Les sommets des monts les plus élevés s'y couvrent de neige au mois de mai. Labillardière y a vu un lit horisontal de charbon de terre: le granit y domine, et les principaux promontoires sont presque tous de basalte. Péron a trouvé que les montagnes étaient composées en partie d'une terre calcaire conchyliacée. Les îles Fourneaux sont presqu'entièrement formées d'un quartz opaque, comme le promontoire Wilson dans la Nouvelle Galles méridionale. Au nord, la terre Van-Diémen présente une côte aride et inhospitalière: les environs du port Dalrymple sont néanmoins ombragés de beaux arbres: au midi et au levant la fertilité du terrein s'annonce par une végétation d'arbres de haute futaie. On y voit l'enorme eucalyptus globosus: la famille des myrtes y domine. Là, le leptosperme, qui n'est partout ailleurs qu'un faible arbuste, s'élève comme un grand arbre; on trouve aussi l'eucalyptus résinifère, qui donne une gomme fine et rougeâtre; l'exocarpos cupressi-forme, nouveau genre de la famille des térébinthacées, et des thesium à feuilles droites qui forment de jolis bosquets. Cette île offre encore plusieurs autres nouveautés en botanique. On remarque parmi les animaux le kangourou, le veau marin de l'espèce appelée phoca-monacus, une nouvelle espèce de perroquet du cap Diémen, et une autre de mérops, dont White a donné la description. Le climat y est sensiblement plus froid que sur le continent voisin, et on y connait la neige et les brouillards: cependant le vent du nord-ouest y apporte l'air brûlant de l'intérieur de la Nouvelle Hollande.

Végétation.

Animaux.

Climat.

Habitans. Relation de Cook. Le capitaine Cook visita cette île à son dernier voyage en 1777, et s'étant rencontré avec quelques-uns de ses habitans, il nous en a laissé une description que nous allons rapporter succinctement. Nos gens, dit-il, virent s'avancer vers le lieu où ils fesaient

du bois, huit hommes avec un enfant, lesquels se présentèrent avec une entière confiance et sans armes, à l'exception d'un d'eux, qui tenait en main un bâton de deux pieds de long, et pointu à l'une de ses extrémités. Ils étaient absolument nus et sans aucun ornement, à moins qu'on ne veuille prendre pour tels certaines piqures ou raies tracées en divers endroits de leur corps, et qui y formaient des lignes droites et courbes; leur taille était ordinaire, mais un peu mince; leur peau et leurs cheveux étaient noirs et laineux comme ceux des Nègres de Guinée, et ils n'avaient point les lèvres grosses ni le nez épaté des Noirs d'Afrique: leurs traits avaient même quelque chose d'agréable; ils paraissaient avoir de beaux yeux, les dents bien rangées mais fort-sales: la plupart d'entre eux avait la barbe et les cheveux, et quelques-uns même le visage teints en rouge. Ils reçurent avec la plus grande indifférence les présens qu'on leur fit, et rendirent ou jetèrent le pain qu'on leur donna sans le goûter; mais quand on leur presenta des oiseaux, ils firent comprendre que cette nourriture leur était agréable „.

Les nôtres désirant savoir quel usage fesaient ces sauvages de leur bâton pointu, Cook entreprit de le leur demander par signes; ils le comprirent parfaitement, car un d'eux ayant planté en terre un morceau de bois pour servir de but, il tira dessus à la distance d'une vingtaine de cannes. Peu heureux dans ses essais, il mettait toujours à côté: pour leur montrer la supériorité de nos armes sur les leurs, on tira sur ce but un coup de fusil, dont le bruit les effraya tellement, que malgré tout ce qu'on put dire et faire ils s'enfuirent dans les bois.

Le lendemain, les Anglais virent venir quelques sauvages qui portaient à leur cou trois ou quatre cordons faits de la peau de quelqu'animal, et d'autres qui avaient une courroie de peau de kangourou entortillée autour de la cheville du pied: on donna à chacun d'eux un collier avec une médaille, et ils parurent très-satisfaits de ce présent. Les femmes avaient sur leurs épaules une peau de kangourou dans sa forme naturelle, et qui se repliait sur leurs reins; mais il parait qu'elle ne leur servait que pour porter plus facilement leurs enfans, car elle ne cachait en aucune manière les parties qui se couvrent ordinairement chez la plupart des peuples. Du reste elles étaient nues et noires comme les hommes, avec des cicatrices et des raies semblables sur la peau: il y en avait cependant dont les cheveux étaient entièrement rasés; d'autres les

portaient d'un seul côté; mais toutes avaient sur le sommet de la tête une couronne de cheveux semblables à celle qui distinguait autrefois nos moines. La physionomie des enfans n'était pas désagréable; mais les femmes, et surtout les vieilles, étaient extrêmement laides: quelques Anglais ayant tenté malgré cela de faire leur cour, et même offert des présens à quelques-unes d'entre elles, ils en essuyèrent un refus dédaigneux: il était néanmoins difficile de juger, si ce refus était en elles l'effet d'un sentiment de pudeur, ou de la crainte qu'elles avaient de leurs maris. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce genre de galanterie ne plaisait pas beaucoup à ces derniers: car un des plus âgés s'en étant aperçu, il fit retirer aussitôt les enfans et les femmes, et l'on vit que celles-ci, tout en obéissant, ne laissaient pas de le faire sans quelque répugnance.

Il résulte des observations faites par Cook sur le costume de ces peuples, qu'ils n'ont point cet air sauvage et féroce qu'on remarque dans tous ceux qui se trouvent dans leur position, et qu'au contraire ils sont gais, affables, doux et exempts de jalousie et de défiance envers les étrangers. Pour ce qui est de leurs connaissances et de leur industrie, il n'est pas aisé d'en rendre compte, mais ils semblent encore inférieurs à cet égard aux habitans de la *Terre de Feu.* La seule chose qui présentait parmi eux quelqu'idée d'un ouvrage mécanique, était le bâton grossièrement aiguisé, qu'on vit dans la main de l'un d'eux, et, si l'on veut encore, certains morceaux de peau de kangourou, que quelques-uns avaient attachés aux pieds avec des cordons, sans qu'on ait pu distinguer cependant si ces peaux leur servaient de chaussure, ou s'ils les mettaient simplement pour ne pas se blesser. Il faut convenir cependant qu'il leur a fallu une espèce d'art pour s'imprimer sur le corps des marques ou des lignes de diverses longueurs et en différens sens, qui ressortent tellement sur leur peau, qu'on ne sait trop de quel moyen ils peuvent se servir pour y tracer ces sortes de signes. Quant à leurs habitations, on apercevait bien au bord du rivage quelques pieux plantés en terre l'un devant l'autre, et recouverts d'une écorce d'arbre, qui avaient à peine l'air d'une cabane; mais cette construction ne semblait destinée qu'à un usage momentané, car les hommes s'étaient pratiqué des asiles préférables à ceux-là dans le tronc des plus gros arbres, où l'on voyait des ouvertures faites par le moyen du feu à six ou sept pieds de hauteur, avec un foyer en terre glaise, et un espace autour pour cinq à six porsonnes: ce qui ne permet-

tait point de douter que ce ne fussent là leurs retraites habituelles. Leur posture favorite est, à ce qu'il semble, de rester debout une hanche en avant, le haut du corps un peu incliné, et ayant une main passée derrière le dos pour tenir l'autre bras, qui est ordinairement pendant sur la hanche qu'ils portent en avant.

Relation de Péron sur les mêmes habitans.

La relation de Cook sur les habitans de cette île ne diffère guères de celle de Péron: nous sommes néanmoins redevables à ce dernier de quelques autres observations assez importantes. « La mâchoire supérieure dans les enfans, est, dit-il, beaucoup plus saillante que l'inférieure; mais cette différence disparait insensiblement à mesure qu'ils avancent en âge, et les deux mâchoires se trouvent à-peu-près de niveau dans les adultes: leur crâne est d'une dureté extraordinaire; et comme la couleur de leur peau n'est pas d'un noir très-foncé, pour la rendre telle ils se la frottent de poussière de charbon surtout par le haut du corps: l'usage de s'arracher des dents incisives à la mâchoire supérieure ne parait pas être commun à toutes les tribus. Ils se nourrissent particulièrement d'huîtres, de dattes, d'écrevisses de mer, de lépas et de crabes. Ils ne reconnaissent aucune autorité, et chaque tribu vit dans une parfaite indépendance: cependant les enfans montrent beaucoup de soumission envers leurs parens, et les femmes envers leurs maris. L'usage de l'arc semble leur être inconnu à tous. Ceux de la baie de l'Aventure ont le corps tatoué, les cheveux poudrés d'ocre, et deux dents de moins „. Péron a trouvé une différence totale, quant au physique, entre les habitans de l'île Van-Diémen, et tous ceux qu'on a vus sur les côtes de la Nouvelle Hollande. Labillardière avait déjà remarqué cette différence; mais il ajoute avoir trouvé une conformité parfaite entre les habitans de la Nouvelle Calédonie et ceux de Van-Diémen. Ces derniers sont donc de la grande race des Nègres-Océaniques.

Mais nous ne pourrions donner une idée plus exacte de la constitution physique de ces peuples, de leurs mœurs, de leurs armes, de leurs ornemens et de leurs usages, qu'en rapportant un peu plus au long les observations que Péron a faites sur eux, à chaque fois qu'il est abordé sur les côtes de la terre de Diémen, ou aux îles de Bruny et de Marie qui en sont voisines.

Péron raconte donc dans la relation de son voyage vers la partie sud-est de la Terre de Diémen, d'avoir vu dans l'île Ma-

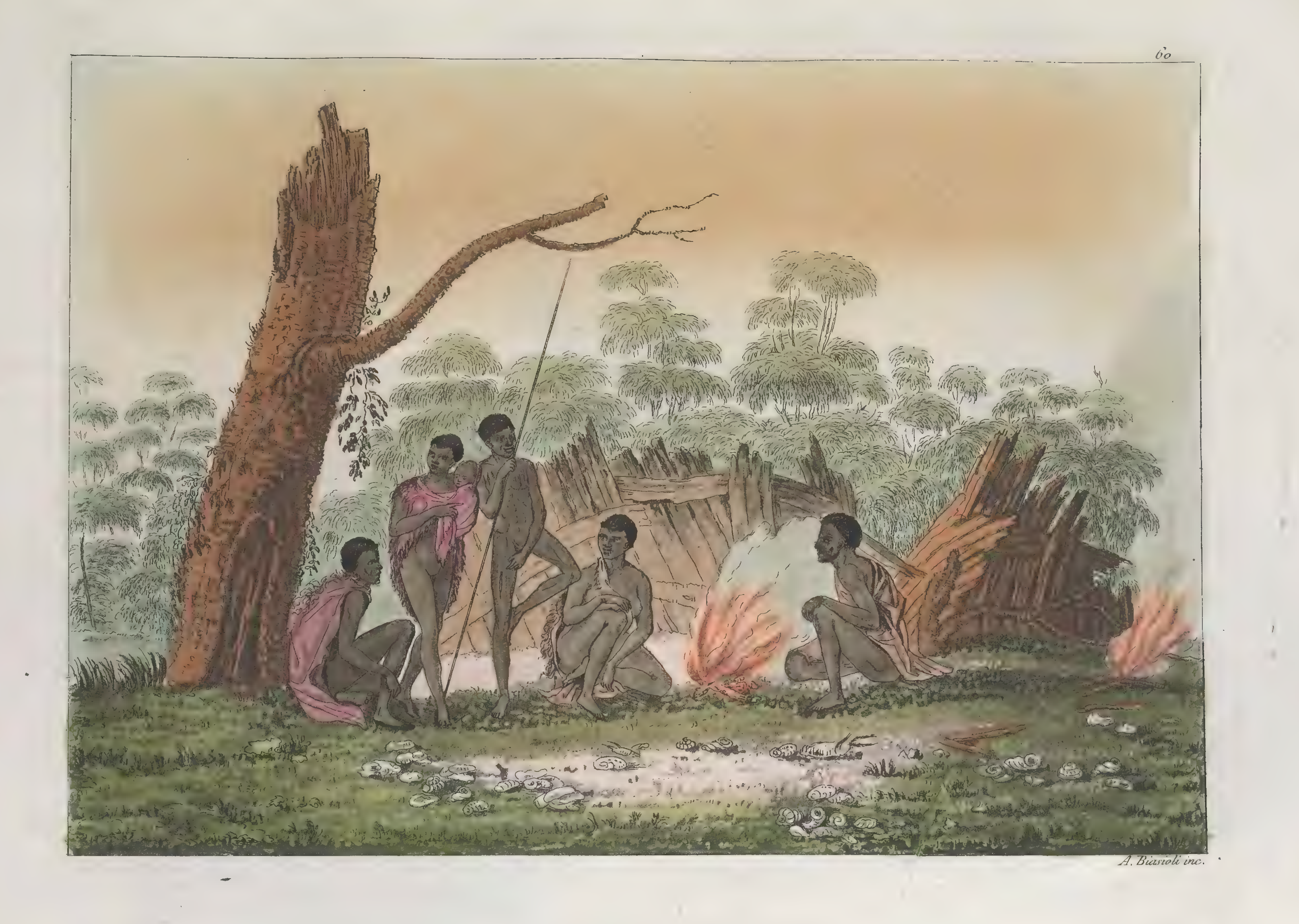

58
1
2
3
Castelli . D

rie (1) un grand feu, qui ne pouvait avoir été allumé que par des sauvages. Curieux de les voir, il s'avança vers ce feu avec quelques autres personnes, et ils trouvèrent autour quatorze de ces sauvages qui les reçurent avec des témoignages de surprise, d'admiration et de contentement, et les invitèrent à s'asseoir auprès d'eux. Ces insulaires étaient presque tous armés de longues zagaies et de massues; ils déposèrent leurs armes à côté d'eux, les Français en firent autant, et après s'être observés réciproquement, les sauvages, surpris de la blancheur du teint des premiers, voulurent visiter toutes les parties de leur corps; et voyant qu'ils n'étaient pas faits autrement qu'eux, ils se mirent à pousser tous ensemble des cris d'étonnement et de joie. Pendant cela, Péron était occupé à les examiner attentivement; c'était pour la plupart des jeunes gens, et le plus âgé pouvait avoir à-peu-près 55 ans; il portait sur ses épaules une peau de kangourou: les autres étaient parfaitement nus: un seul avait les cheveux teints avec de l'ocre rouge, c'était un jeune homme de 24 à 25 ans, appelé Bara-Ourou, qui était le mieux fait de tous, quoiqu'il eût les défauts communs à toute sa race, savoir; une grosse tête, une poitrine et des épaules larges, et les extrémités, surtout les jambes, minces et faibles; son ventre était proportionnellement trop gros. La physionomie de ces sauvages est très-expressive: les passions s'y peignent avec force, et s'y succèdent rapidement: mobiles comme leurs affections, tous les traits de leur figure changent et se modifient avec elles. Elle est terrible et féroce dans la menace, inquiète et perfide dans le soupçon, et annonce dans le rire une joie folle et presque convulsive; dans les plus âgés elle est triste, dure et sombre; mais en général leur regard conserve toujours quelque chose de sinistre et de cruel, qui ne peut guères échapper à l'œil d'un observateur attentif, et qui répond parfaitement à leur caractère. Nous nous dispenserons de rapporter ici certains faits qui en donnent la preuve. Ceux qui désireraient les connaître pourront consulter la relation de Péron, qui en cite plusieurs à l'appui de son jugement. Nos lecteurs trouveront dans la figure du milieu de la planche 58 le portrait d'un de ces insulaires, qui pourra piquer leur curiosité: c'est celui de

(1) L'île Marie, découverte par Abel Tasman en 1642, est située sur la côte orientale de la Terre de Diémen, dans le grand Océan Austral.

Bara-Ourou dont nous venons de parler. M.[r] Petit, peintre d'un talent distingué, profitant du moment de surprise où il vit ces sauvages, se mit à faire le portrait de celui-ci, qui avait fixé plus particulièrement son attention par la régularité de ses traits, le développement de ses formes, et l'expression de sa physionomie. Il fit encore ceux de plusieurs autres, dans le nombre desquels nous choisirons les figures de deux indigènes de l'île de Bruny, et de deux autres de la Terre de Diémen, comme dignes de trouver place dans cet ouvrage. La première figure à gauche de la planche 59 représente un jeune homme appelé Uriaga, et celle à côté un vieillard nommé Parabéri. On voit sous la figure a droite de la planche 58 le portrait d'un jeune homme de la Terre de Diémen nommé Gru-Agara, et sous la première figure à droite de la planche 59 la physionomie audacieuse et féroce d'une femme nommée Arra-Maïda, qui porte son enfant sur son dos. Toutes ces femmes, dit Péron, à l'exception des peaux de kangourou que quelques-unes avaient sur leurs épaules, étaient parfaitement nues; et sans faire la moindre attention à leur nudité, elles variaient leurs postures et leurs attitudes de tant de manières, qu'il serait difficile de donner une juste idée des choses bizarres et pittoresques qui s'offraient successivement à nos regards. Leur peau était noire et gluante de graisse de loup marin; elles avaient les cheveux courts, crêpus, noirs, sales ou teints de poussière d'ocre, et la figure toute barbouillée de charbon: leurs formes étaient généralement maigres et flétries, et leurs mamelles longues et pendantes: en un mot toutes les parties de leur corps étaient rebutantes, excepté pourtant celles de quelques jeunes filles, où l'on distinguait quelques formes agréables, des contours gracieux, et un sein soutenu et bien divisé, quoique le mamelon en fût trop long et trop gros. Parmi les femmes âgées, les unes avaient une figure ignoble et grossière, les autres un regard sombre et farouche; mais en général on remarquait dans toutes une langueur et une inquiétude, dont la misère et l'esclavage gravent toujours l'empreinte sur le front de leurs tristes victimes. Presque toutes étaiant couvertes de cicatrices, effets cruels des mauvais traitemens de leurs féroces époux: une seule d'entre elles avait conservé une grande audace jointe à beaucoup de gaieté, c'est c'elle qu'on voit représentée à la planche 59.

Habitations. Les habitations de ces sauvages, dont Péron nous a donné de beaux dessins à la planche 60, ne diffèrent point de la description



A. Biasioli inc.


59.
1
2
3
Caselli f.






62
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
D.K.B. f.

qu'on en lit dans la relation de Cook. Elles ne consistent qu'en une simple palissade d'écorces d'arbre, disposées en demi-cercle et appuyées contre quelques branches sèches: un si frêle abri ne pouvant avoir d'autre objet que de préserver l'homme de la rigueur des vents froids, Péron observe que sa convexité était en effet opposée à ceux du S. O., qui sont les plus fréquens, les plus rigides, et les plus violens sur ces rivages. Il y avait devant ces misérables cabanes, s'il est permis de leur donner ce nom, les restes d'un feu à peine éteint, des monceaux d'écailles d'huître, et sur le rivage deux pirogues faites de trois rouleaux d'écorce d'arbre grossièrement joints ensemble, et serrés aux deux bouts par deux liens de la même matière. On trouvera à se former une juste idée de cette ébauche informe de l'art de la navigation dans le dessin qu'en a donné M. Lesueur, peintre d'histoire naturelle fesant partie de cette expédition aux Terres Australes. Voy. la planche 61.

Ustensiles, Ornemens.

Les meubles et les ustensiles de ces insulaires sont en petit nombre et fort simples: une feuille de *fucus palmatus* repliée à ses deux bouts au moyen de deux baguettes de bois leur servait de vase pour boire: voy. la fig. n.° 1 de la planche 62; ils employaient au lieu de couteau une lame de granit, pour enlever l'écorce des arbres et aiguiser leurs zagaies, qui sont des espèces de javelots (fig. n.° 2 de la même planche). Avec une palette de bois ils détachaient les coquillages du creux des rochers, et les mettaient ainsi que divers autres objets dans un sac de jonc d'une structure élégante et singulière, fig. 3. Le plus précieux de leurs bijoux est un collier de coquillages, fig. 4.

Armes.

Sans aucun principe d'organisation sociale, sans chefs proprement dits, sans lois, sans vêtement, sans civilisation, sans moyens assurés de subsistance, et sans habitations stables, ces peuples n'ont d'autres armes que leurs zagaies et leurs massues, (voy. la fig. 5) qui ne sont que des instrumens grossiers et imparfaits. Ils vont errans par familles sur les bords de la mer, d'où ils tirent en grande partie leur subsistance journalière; ils s'arrêtent plus long-tems et reviennent plus fréquemment dans les lieux qui abondent en coquillages, en sources d'eau douce, et où ils trouvent plus facilement de quoi satisfaire à leurs besoins.

Tombeaux.

Quand un homme meurt on brûle son cadavre. Le feu, sans être divinisé comme il l'était peut-être autrefois dans ces con-

trées (1), semble y être regardé comme une chose au dessus des autres objets de la nature, et ces premières idées auront sans doute contribué à faire naître celle de brûler les morts. On en recueille les cendres, qu'on recouvre avec de l'herbe dans une fosse sur laquelle on élève une espèce de monument. Péron a découvert quelques-uns de ces tombeaux dans l'île Maria, et nous en a donné la description suivante. « Dans une grande prairie, à l'ombre de quelques casuarines antiques s'élevait un cône grossièrement fait d'écorces d'arbre enfoncées en terre par un bout, et jointes ensemble à l'autre par une large bande de la même matière : quatre longues perches formaient le soutien de ces écorces, et servaient en même tems de décoration à l'édifice ; car au lieu de se réunir par le haut et de former un simple cône comme les écorces, elles se croisaient entre elles vers la moitié de leur longueur. Cette construction avait ainsi l'apparence d'une pyramide tétraèdre, dont le sommet se trouvait directement opposé à celui du cône, ce qui offrait à ses deux extremités un contraste de formes et d'opposition d'un effet agréable à la vue. Voyez en la figure à la planche 63. La partie supérieure était entièrement libre, et au bas on voyait un cône large et plat composé d'herbes fines et légères, disposées en couches concentriques, et contenues pour ainsi dire par huit petites baguettes de bois qui se croisaient entre elles au sommet du cône de verdure, sous lequel étaient placées les cendres avec quelques ossemens ». Péron observa sur quelques-unes des plus larges et des plus belles écorces d'un autre tombeau, certains caractères qui y avaients été gravés, et ressemblaient à ceux que ces peuples sont dans l'usage de s'imprimer sur diverses parties de leur corps.

Côtes méridionales de la Nouvelle Hollande.

Revenons maintenant au continent de la Nouvelle Hollande. Péron comprend sous le nom de Terre Napoléon toute la côte méridionale, depuis le promontoire Wilson jusqu'au cap des Adieux ; mais les capitaines Grant et Flinders qui l'ont vue les premiers, ont donné à plusieurs de ses parties d'autres noms que ceux qu'elles ont reçus des navigateurs Français. Bass, après avoir fait le tour du promontoire méridional de la Nouvelle Hollande, découvrit le Western ou port occidental, qui est un superbe bassin, dans l'étendue duquel Baudin reconnut deux îles au lieu d'une comme on le croyait

(1) Voy. le Voyage de Philipp à la Nouvelle Galles, pag. 59, et celui de Marion à la Terre de Diémen, pag. 29.


63
Biasioli fec.



avant lui. La baie du Gouverneur King, où se trouve le port Philip, semble être la baie Talleyrand des navigateurs Français, qui à l'époque où ils la visitèrent, ignoraient que dès 1800 Grant en avait fait la découverte. Le grand cap Albany Ottway de ce dernier répond au cap Marengo des Français : le cap Northumberland, le plus occidental que Grant ait vu, est le cap Boufflers, et son cap Bridge Water le cap Montaigne.

Végétaux, Animaux.

Cette côte semble renfermer des contrées fertiles. Les caps Albany Ottway et Northumberland sont couronnés de belles forêts: les grands arbres gommifères dominent aux environs du port Philipp et du port Western ; le sol y produit des pommes de diverses espèces, des prunes sauvages et plusieurs plantes légumineuses. Outre les animaux communs à tout le continent, on y a vu aussi des loups et des chats sauvages : parmi la multitude innombrable de ses volatiles on distingue de beaux perroquets, l'oiseau moqueur et l'oiseau à sonnette : les cris d'une troupe de cette dernière espèce d'oiseaux imitent les sons confus d'une quantité de sonnettes. Les habitans de ces côtes diffèrent entre eux au physique comme au moral ; Grant a vu quelques individus de la race qui ressemble à l'orang-outang dont nous avons parlé plus haut ; ils dévorent les oiseaux crus avec les entrailles, et les autres sauvages les traitent d'antropophages. Aux environs du Port-Western la population est plus nombreuse, et les hommes paraissent mieux faits ; ils sont rassemblés dans des villages, et ont des chefs qui se parent la tête de plumes de cigne noir, se barbouillent de rouge, de blanc et de jaune, et se font porter sur les épaules de leurs subalternes. Mais cette tribu puissante montre un naturel féroce et inhospitalier. Sa malpropreté est au delà de tout ce qu'on pourrait imaginer de dégoûtant.

Habitans.

Terre Napoléon.

La Terre Napoléon vient maintenant s'offrir à nous avec ses vastes golfes et ses grands promontoires. Quoique le savant et infatigable Flinders assure avoir longé toutes les côtes de la Terre de Nuyts, jusqu'au 137.e méridien où il rencontra le capitaine Baudin, quoiqu'il prétende qu'ayant été le premier à en faire la découverte, c'est à lui ou à ses supérieurs à leur assigner des noms, nous sommes obligés de suivre la nomenclature des navigateurs Français, comme étant la seule qui ait encore été publiée.

Les côtes de la Terre Napoléon se dirigent du sud-est au nord-ouest : depuis le cap Boufflers jusqu'à la baie Mollien elles ont paru

à Péron d'une affreuse stérilité : néanmoins les nombreuses colonnes de fumée qu'on voyait s'en élever annonçaient qu'elles étaient occupées par une population considérable. A la péninsule Fleurieu qui se dirige au couchant, le pays commence à changer d'aspect : plus élevé dans l'intérieur, et plus entrecoupé sur le rivage, il s'ouvre pour former le golfe Josephine, qui a trente lieues de long sur huit ou dix de large. Ce golfe, appelé par Flinders Little Inlet, est formé à l'occident par la grande péninsule Cambacérès, qui a la figure d'une botte, et se termine au levant par le cap Berthier. Vis-à-vis le golfe Joséphine s'élève l'île Decrés, qui est montueuse, couverte de bois et manque d'eau douce; elle a 70 lieues de tour. Il parait que Flinders l'a nommée l'île des Kangourous. A l'ouest de la péninsule Cambacérès on trouve le golfe Bonaparte entre les caps Berthier et Turenne, qui s'avance à soixante lieues dans les terres, et a environ quinze lieues de largeur. Parmi les îles de ce golfe, auquel Flinders semble avoir donné le nom de Great Inlet, les plus grandes sont celles de Dalberg et de Volney. On découvre sur la côte occidentale le port Champagny, qui est un des plus beaux et des plus sûrs de ce continent.

Golfe Josephine ou Bonaparte.

A l'ouest du golfe Bonaparte on rencontre le cap Brune, entouré au midi de bancs de sable et d'un petit archipel qui porte le nom d'îles Laplace. Flinders ayant perdu parmi ces petites îles un de ses canots avec plusieurs hommes, a donné à ce promontoire le nom de cap de la Catastrophe. La baie Louis présente un développement de côtes de plus de 15 lieues. Les îles se multiplient dans ces parages : l'archipel de Saint Pierre, découvert par Pierre Nuyts en 1628, occupe un grand espace sur les côtes Hollandaises, et comprend un nombre d'îles tel, qu'on peut y joindre l'île Joséphine et surtout celle d'Eugène, que Péron a représentées séparément. Quant à l'Archipel Saint François, que les voyageurs Français veulent réduire également à un très-petit groupe, nous sommes d'avis, d'après la carte de Tasman publiée par Valentyn, que c'est l'Archipel de la Recherche qu'on voudrait faire passer ici pour une nouvelle découverte.

Ile de S. Pierre et de S. François.

La terre de Nuyts, découverte en 1627 par le Hollandais de ce nom, comprend tout ce qui reste des côtes méridionales de la Nouvelle Hollande : cependant ce navigateur ne nous en a pas laissé une exacte description. Deux voyageurs modernes, Vancouver et Dentrecasteaux, en ont reconnu soigneusement la côte occidentale.

Terre de Nuyts.

La baie Legrand où ce dernier a relâché est un vaste bassin, auquel plus de vingt petites îles, des rochers et des bancs de sable à fleur d'eau dans un espace d'environ 60 milles carrés, servent comme de fortification. Labillardière nous a donné la description de quelques plantes et de certains animaux qu'il a vus sur cette terre sauvage, où sont encore abordés peu d'Européens. Vancouver s'arrêta particulièrement dans le port du Roi Georges, un des meilleurs de toute la côte. Le naturaliste Menzies, qui fut un de ses compagnons de voyage, a fait quelques observations intéressantes sur cette contrée. Les indigènes semblent y former un peuple errant : leurs villages, qu'ils ont abandonnés depuis peu, consistaient en misérables cabanes, semblables à la moitié d'une ruche. Le mont Gradner, près le port Georges, offre l'aspect d'un cône volcanique.

Port du Roi Georges.

Cependant M.r Ransonnet, compagnon de Péron dans le voyage aux Terres Australes, plus heureux que Vancouver et d'Entrecasteaux, a eu avec les naturels de la Terre de Nuyts, un long entretien dont nous rapporterons d'autant plus volontiers les détails, que c'est le premier qu'ait eu un Européen avec les sauvages habitans de cette contrée. « A peine nous fûmes nous approchés du rivage, dit Ransonnet, que huit indigènes qui nous avaient appelés vainement par leurs gestes et leurs cris, le premier jour de notre apparition sur cette côte, vinrent tous ensemble à notre rencontre, à l'exception de trois d'entre eux qui probablement étaient des femmes et s'éloignèrent. Les cinq autres, après avoir jeté au loin leurs zagaies, sans doute en signe de leurs dispositions pacifiques, accoururent pour nous aider à débarquer. Ils reçurent avec un air de satisfaction, mais sans marque d'avidité les présens que nous leur fîmes : après les avoir pris, soit par indifférence, soit par un sentiment naturel de confiance, ils nous les rendirent de bonne grâce; et les leur ayant fait accepter de nouveau, ils les laissèrent par terre ou sur les rocs d'alentour. Ils avaient avec eux des chiens d'une grande et belle race. Ransonnet fit tout ce qu'il put pour les engager à lui en céder un, il leur offrit même tout ce qu'il avait, mais ce fut inutilement : il parait que ces animaux leur servent pour la chasse du kangourou dont ils se nourrissent, ainsi que de poisson qu'ils tuent avec leurs zagaies. Ils prirent du café, mangèrent du biscuit et du bœuf salé; mais ils refusèrent de goûter du lard qu'on leur présenta, et le laissèrent sur les pierres sans le toucher.

Habitans de la Terre de Nuyts.

Ces sauvages sont grands, maigres et très-agiles; ils ont de longs cheveux, les sourcils noirs, le nez court, épaté et aplati à sa racine, les yeux creux, la bouche grande, les lèvres saillantes, les dents belles et extrêmement blanches : l'intérieur de leur bouche semblait noir comme l'extérieur de leur corps. Trois d'entre eux, des plus âgés, et qui pouvaient avoir de quarante à cinquante ans, portaient une grande barbe noire; ils avaient les dents qui paraissaient limées, et le cartilage du nez percé : leurs cheveux étaient coupés en rond et naturellement crêpus. Les deux autres, d'environ dix huit ans, n'avaient point de raies sur la peau : leur large chevelure était retroussée par derrière et teinte d'une terre rougeâtre, dont les plus âgés avaient tout le corps barbouillé. Ils étaient tous nus, et n'avaient qu'une espèce de large ceinture composée d'un grand nombre de petits cordons de peau de kangourou tissus ensemble: voy. la fig. de la planche 64: leur langue est très-déliée, et ils chantaient par intervalles, toujours sur le même ton, et en fesant les mêmes gestes. Malgré la bonne intelligence qui ne cessa pas de régner entre eux et nous, ils ne voulurent jamais nous laisser approcher de l'endroit où leurs autres compagnons, qui étaient probablement leurs femmes, étaient allés se cacher. Telles sont les intéressantes notions rapportées par Ransonnet à Péron, au sujet de sa rencontre avec les sauvages sur la terre de Nuyts.

Terre de Leuwin, et d'Edels.

La partie de la Nouvelle Hollande qui est la plus avancée vers le sud-ouest, porte le nom de Terre de Leuwin ou Lionne, du nom du vaisseau Hollandais qui y aborda le premier. Le baie du géographe, reconnue par le capitaine Baudin, présente des côtes marécageuses, et quelques étangs salés : on n'y voit errer que des sauvages stupides et faibles, qui pourtant y avaient fait des plantations d'arbres, destinées en apparence à des assemblées religieuses, et tracé certaines figures régulières, qui semblaient être des caractères mystérieux. La terre d'Edels comprend la moitié de la côte occidentale. La rivière des Cignes, dont Bailly a remonté le cours jusqu'à vingt lieues, arrose un pays bas composé de couches calcaires, où croissent de beaux eucalyptus. Les environs de cette rivière portent sur certaines cartes Hollandaises le nom de terre Dinning.

Terre d'Endracht.

La terre d'Endracht ou de Concorde a les côtes extrêmement basses, et couvertes, au rapport de Péron, de coquillages pétrifiés;

les végétaux eux-mêmes y sont souvent enveloppés d'une matière pétrifiée. La péninsule Péron divise l'intérieur de la baie des Chiens marins en deux golfes appelés, l'un le port Freycinet, et l'autre le port Hamelin. On trouve dans les îles Dorre et Dikk-Hartog un grand nombre de kangourous.

Habitans de la Terre d'Endracht.

Les relations les plus anciennes que nous ayons sur cette partie de la Nouvelle Hollande, nous la représentent comme une terre habitée par une race de géans. Vlaming parle à plusieurs reprises, dans sa Relation de 1697, des empreintes de pieds d'hommes gigantesques, qu'il aperçut en plusieurs endroits des terres d'Edels et d'Endracht. M.rs Heirisson et Moreau, officiers Français de la suite de Péron, en virent de semblables le long de la rivière des Cignes. M.r Freycinet fut surpris lui-même à la vue d'une empreinte de ce genre. Toutes ces circonstances, jointes aux rapports des pêcheurs Français de cette dernière expédition, qui à peine débarqués sur le rivage d'Entracht s'enfuirent épouvantés à la vue et aux cris menaçans d'un grand nombre de géans armés de grands boucliers et d'énormes zagaies, ces circonstances, disons-nous, semblent offrir sinon des preuves certaines, au moins de fortes probabilités sur l'existence d'une race de géans dans ces parages. Mais le résultat des recherches faites par Péron à ce sujet, suffit seul pour détruire une telle hypothèse. D'abord, quoique l'assertion des pêcheurs ne fût regardée que comme une extravagance, on ne laissa pas le lendemain de visiter la côte avec toute l'attention possible; et après en avoir parcouru tous les points, on ne trouva pas la moindre trace d'une race d'hommes semblables: la découverte de quelques cabanes fut l'unique fruit de ces recherches. Parmi les quatorze insulaires qui furent vus ensuite par Péron, Guichenault, et Petit, un seul paraissait être de la taille de cinq pieds quatre à cinq pouces: les autres etaient tous d'une grandeur moyenne ou petite, et montraient dans leur conformation cette gracilité et cette faiblesse, qui sont le caractère distinctif des divers peuples de la Nouvelle Hollande. Les hommes féroces que virent M.rs Saint-Criq et Bailly, lorsqu'ils abordèrent la première fois sur ces rivages (1), n'avaient également rien d'extraordinaire dans la taille ni en courage. Du reste, la forme même et les dimensions des cabanes décrites par Péron à la pag. 228 du II.e tome de son ouvrage, et que nous

(1) V. le Voyage de Péron tom. I.er pag. 200.

avons représentées à la planche 64, excluent totalement l'existence de ces nouveaux géans du midi.

Terre di Witt. La terre de Witt comprend toutes les côtes du nord-ouest de la Nouvelle Hollande, et est la partie la moins connue de ce continent : l'expédition de Baudin n'a levé aucun des doutes que les recherches et les conjectures de Dampier avaient fait naître. La côte, dit ce voyageur, n'est composée que d'un sable blanc qui y est sans cesse amoncelé par la mer : on y trouve peu d'eau et de verdure, et les oiseaux même semblent fuir cette plage aride. Ses seules productions sont un arbre, dont le bois est plus rouge que le sassafras, et un autre qui donne le sang de dragon : ce dernier est de la grosseur d'un pommier, il a les feuilles noires, et l'écorce blanchâtre : les nœuds et les crevasses de son tronc distillent de la gomme. *Habitans.* Quelques misérables tribus de sauvages vont errant dans les îles et sur les côtes. Ils sont, au rapport de Dampier, grands, droits et sans barbe, et ont les cheveux noirs et crêpus, ainsi que la couleur des Nègres. « Il leur manque deux dents à la mâchoire supérieure, soit que la nature les leur ait refusées, soit qu'ils se les arrachent comme certains peuples de l'Afrique ». Ils se nourrissent de poisson et de coquillages : leurs lances et leurs épées sont en bois; ils dorment en plein air, et semblent vivre à la manière des brutes.

Archipel Bonaparte. Le grand Archipel Bonaparte était déjà indiqué sur les anciennes cartes sous la dénomination d'îles vues par Saint Allouarn. Ces terres offrent partout l'aspect le plus stérile et le plus bizarre. Des rocs blanchâtres s'élèvent en formes carrées, pointues et singulièrement sphériques: il en est qui ont l'air de montagnes tombées du ciel sur d'autres montagnes. L'homme s'est enfui de ces rivages d'où est bannie la végétation, et sur lesquels un ciel toujours sec et brûlant ne répand aucune rosée. On a donné aux principales îles les noms de Keraudren, Fontanes, Cassini et Bougainville.

Cap Van-Diémen. La terre Witt se termine au Cap Van-Diémen, auquel nous croyons devoir conserver ce nom, quoique l'Atlas du voyage aux Terres Australes la désigne sous celui de Léoben. A quel propos donner de nouveaux noms à d'anciennes découvertes, uniquement parce qu'on en a rectifié la position de quelques degrés de longitude ? La côte septentrionale semble avoir été mieux reconnue, car on en trouve, dans une carte Hollandaise, une description exacte depuis le Cap-Diémen jusqu'au golfe de Carpentaria. On voit sur cette

64.



A. Biasioli inc.



65.
1
2
3
Cattelli f.

carte la baie Van-Diémen, qui est bordée d'une chaîne de montagnes: les eaux de cette baie paraissent blanches et lumineuses, comme le sont quelquefois celles de la mer des Moluques; elle indique également plus au levant la baie Difficile entourée de terres basses, ainsi que la rivière Speult, vis-à-vis l'embouchure de laquelle sont les îles des Crocodiles. La partie orientale de cette côte avait reçu le nom de Terre d'Arnhem, qu'il conviendrait d'étendre jusqu'au Cap Van-Diémen, en supprimant celui de Terre Van-Diémen, pour ne point confondre cette Terre avec l'île de ce nom.

Golfe de Carpentaria.

Le golfe Carpentaria, environné de la terre du même nom, offre sur les cartes Hollandaises un si grand nombre d'embouchures de rivières, qu'on serait tenté de le regarder comme un des principaux écoulemens des eaux de l'intérieur de la Nouvelle Hollande. La rivière de Tasman à l'occident, et celle de Caron au midi, semblent être les plus considérables; mais on prétend que Flinders, après avoir fait une reconnaissance plus exacte de ces contrées, a trouvé que toutes ces rivières y étaient à sec, ou ne contenaient que de l'eau salée. Ce serait néanmoins une opinion prématurée, que de croire avec ce navigateur, qu'il n'existe aucune rivière remarquable dans cette partie de la Nouvelle Hollande. Des géographes Allemands ont donné le nom de Busching à une île importante, qui se trouve dans la partie occidentale de ce golfe, et que les navigateurs Hollandais ont laissée sans dénomination. Nous finirons ici le tour des côtes de ce vaste continent, sans pouvoir rien dire de son intérieur qui se dérobe encore à nos regards, nul fleuve n'ayant offert jusqu'à présent le moyen d'y pénétrer en remontant son cours.

Réflexions générales sur les habitans de la Nouvelle Hollande.

Toute la Nouvelle Hollande, à partir du promontoire Wilson au midi, jusqu'au cap York au nord, semble être habitée par une seconde race d'hommes, essentiellement différente de celles qu'on a observées jusqu'à présent. Ce peuple est à-peu-près de la taille des habitans de la terre de Diémen, mais il en diffère par des traits particuliers qui sont, une couleur de peau moins brune, des cheveux longs et lisses, et une conformation de tête bien marquée qui présente, avec un moindre volume, une certaine dépression vers son sommet, tandis que celle des habitans de Diémen est au contraire allongée dans le même sens. Voy. les figures de la planche 65. La première, qui est au milieu, représente un chef de sauvages; la seconde à gauche (planche 58) un jeune homme; la première à droite (planche 65) un adulte, et la quatrième à gauche une jeune fille

de la Nouvelle Hollande. Ces sauvages ont généralement le torse peu développé, comme on le voit par la figure de la planche 64, qui offre le portrait d'un homme prêt à aller combattre: du reste on remarque en lui la même disproportion des membres avec le tronc, la même faiblesse, la même gracilité et souvent le même gonflement de ventre que dans les habitans de Diémen. Pour ce qui est de l'état social, les peuples de la Nouvelle Hollande n'ont réelement aucune idée d'agriculture ni de l'usage des métaux; ils sont comme ceux de Diémen sans vêtemens, sans armes proprement dites, sans lois, sans culte apparent, sans aucun moyen assuré de subsistance, et par conséquent réduits à aller chercher leur nourriture dans le sein des forêts ou sur les bords de la mer. On remarque néanmoins parmi eux les premiers élémens de l'organisation sociale: les hordes particulières y sont composées d'un plus grand nombre de personnes, et ont des chefs: les habitations quoique d'une forme encore grossière, y sont plus multipliées et mieux construites. Voy. la planche ci-dessus. Leurs armes sont plus variées et plus dangereuses (voy. la planche 62), leur navigation plus hardie, leurs canots mieux faits, leurs chasses plus régulières, et leurs guerres plus générales: le droit des gens leur est moins étranger; ils ont dressé le chien à devenir leur compagnon fidèle à la chasse, en voyage et à la guerre. Aussi féroces que les peuples de Diémen, ils se montrent encore plus intraitables envers les étrangers. Dampier, Cook, La Pérouse et Flinders ont été forcés quelquefois de faire usage des armes à feu pour se mettre à l'abri de leurs insultes, et les Français n'ont pu se dispenser de recourir à ce cruel expédient qu'en s'éloignant de leur vue.

La différence totale que présentent entre elles les deux races d'hommes qui peuplent la Nouvelle Hollande et la terre de Diémen, le manque de toute communication entre ces deux peuples, la diversité des animaux répandus dans ces deux contrées, et l'absence du chien dans cette dernière, font croire à Péron que la séparation de ces deux pays remonte à une époque bien plus reculée qu'on ne pourrait se l'imaginer en ne considérant que leur voisinage. Combien sont encore imparfaites les notions que nous avons sur les relations des peuples entre eux, sur leurs transmigrations, et sur l'influence des climats à l'égard de l'homme!

NOUVELLE ZÉLANDE.

INTRODUCTION.

Progrès des découvertes faites dans la Nouvelle Zélande.

Abel Tasman, navigateur Hollandais, fut le premier qui découvrit la Nouvelle Zelande le 13 décembre 1642. Il longea la côte orientale de cette contrée, depuis le 34.e jusqu'au 43.e degré de latitude, et entra dans le détroit, appelé ensuite détroit de Cook, qui sépare les deux îles : sept hommes de son équipage qui étaient débarqués sans armes ayant été massacrés par les naturels, il donna à cet endroit le nom de Baie des Assassins, et ne voulut jamais plus descendre sur ces rivages. Tasman appela le pays *Terre des Etats* en l'honneur des Etats-Généraux : on le connait généralement aujourd'hui sous la dénomination de Nouvelle Zélande. Toute cette région, à l'exception de la côte vue par Tasman, sans jamais quitter son vaisseau, était restée totalement inconnue depuis lui jusqu'au voyage de l'Endéavour : plusieurs auteurs ont cru qu'elle fesait partie d'un continent méridional.

Surville, navigateur Français, doubla sa pointe septentrionale, découvrit sur la côte orientale la baie Lauriston, et aurait pu enlever à Cook l'honneur d'en achever la découverte. L'infortuné Marion (1) détermina la position du pic Mascarin plus exactement

(1) Marion a vécu plus d'un mois dans la plus étroite liaison avec Tacury chef des naturels, quand celui-ci, sous prétexte de lui donner une fête l'attira dans une embuscade, et le massacra avec tous ses compagnons : les Français étant accourus pour venger leur mort, virent les traces affreuses de la fureur avec laquelle ces barbares avaient dévorés les membres encore palpitans de ceux, que, peu d'instans auparavant, ils embrassaient comme amis.

que le navigateur Anglais. Celui-ci aborda à la Nouvelle Zélande en 1770 et y fit depuis d'autres voyages: parmi les notions multipliées qu'il nous a données sur les Terres Australes, on lui doit l'importante découverte d'un détroit ou passage d'environ cinq lieues de largeur, qui sépare en deux grandes îles la Nouvelle Zélande.

Situation. Ces îles, d'après les observations de l'astronome Green, sont situées entre les 34.ᵉ et 48.ᵉ degrés de latitude méridionale, et entre les 181.ᵉ et 194.ᵉ degrés de longitude ouest: la plus septentrionale est appelée par les naturels *Eaheinomauwe*, et la plus méridionale *Tovy* ou *Tavai Poenammoo*; mais on ne peut pas assurer si ce dernier nom s'étend à toute l'île, ou seulement à une partie d'elle même. Il parait cependant qu'elle est désignée sous celui de Poenammou sur une carte faite par un naturel, et publiée par Collins; mais ce dernier a puisé dans les manuscrits de King Gouverneur de la colonie de la Nouvelle Galles, des notions plus récentes qu'il a insérées à la suite de son intéressante relation sur cette partie de la Nouvelle Hollande. King tenait particulièrement ces notions de deux naturels de la Nouvelle Zélande. Transportés à l'île de Norfolk, l'un d'eux avait grossièrement tracé la carte dont nous venons de parler.

D'Entrecasteaux détermina la position du Cap Marie de Diémen; mais il était réservé à un élève de Cook, au laborieux Vancouver de compléter la reconnaissance de l'île méridionale, qui est placée à 40 minutes trop au levant sur la première carte. Cook ne put arriver à l'extrémité d'un des bras de la baie Dusky, auquel il donna la dénomination de *No body knows what*, (qui n'est connue de personne): son élève y pénétra, et la désigna sous le nom de *Some body knows what*, (quelques personnes en ont connaissance). Ces facéties de navigateurs nous donnent une nomenclature peu digne de la géographie.

Les relations les plus récentes que nous ayons sur la Nouvelle Zélande sont dues à Savage voyageur Anglais, qui passa une partie des mois de septembre et octobre de 1805 dans la baie des îles situées sur la côte nord-est de l'île septentrionale. Les communications qu'il eut avec les naturels pendant tout ce tems, le mirent dans le cas d'acquérir quelques notions sur leur religion, leur gouvernement, leur langage, leurs arts et leurs mœurs; il eut d'ailleurs l'avantage d'apprendre d'un d'entre eux, qu'il parvint à emmener avec lui à Londres, une foule d'autres particularités qui lui ont servi dans

la relation courte et simple qu'il a donnée de cette partie de la Nouvelle Zélande, et dont la publication a été faite en 1807 (1).

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ZÉLANDE.

Les deux îles qui la composent ont une surface à-peu-près égale à celle de l'Angleterre et de l'Ecosse réunies : celle du nord a 180 lieues de long, et celle du midi 200; leur largeur est de 10 *Etendue, climat, montagnes etc.*

(1) Some account of New-Zeland etc. by John Savage. *London*, 1807, in 8.°

Nous joignons ici les principales Relations de la Nouvelle Calédonie, et de la Nouvelle Guinée.

Descubrimento de las islas de Salomon. Le Président De-Brosses dit dans son histoire des Navigations aux Terres Australes, avoir vu un seul exemplaire de cet ouvrage, qui venait du Cabinet de Thévenot. Il contenait une des plus anciennes relations du premier voyage de Mendana dans ces contrées en 1567, époque à laquelle ce navigateur fit la première découverte des îles Salomon. Nous avons maintenant des relations plus récentes de ce voyage : en voici une dans l'ouvrage ci-aprés.

Hechos de Don Garcia Hurtado de Mendoza, por al Doctor Christoval Suarez de Figueroa. *Madrid*, 1613, in 4.°

Discovery of islands of Salomon by Anon. V. le Recueil de Chur chill, tom. V.

Viage interessante de Manilla à San-Blas por la fregata Princesa, en los annos de 1780 y 1781. MSS.

Quiros's, Ferdinand, Terra Australis incognita, or a New southern discovery containing a fifth part of the world totally unknown. *London*, 1627, in 4.° On trouve dans l'ouvrage du Président De-Brosses une traduction abrégée de la relation de Quiros.

Sonnerat, Voyage à la Nouvelle-Guinée etc. *Paris*, 1776, in 4.° fig.° Traduite en Allemand par Ebeling. *Leipsick*, 1777, in 4.° Traduite en Suédois. *Upsal*, 1789, 3 vol. in 8.° Traduite en Anglais. *Londres*, in 12.°

Cap. Thomas Forest's-Voyage to Guinea etc. *Dublin*, 1779, in 4.° Traduite en Français par M. Demeunier. *Paris*, 1780, in 4.°

Fleurieu, Découvertes des Français en 1788 et 1789, dans le sud-est de la Nouvelle Guinée, et reconnaissances postérieures des Anglais, qui leur ont imposé de nouveaux noms etc. Edition du *Louvre*, 1790, in 4.° fig.°

à 60 lieues; la première semble être plus favorisée de la nature que la seconde, mais toutes deux jouissent d'un climat tempéré. Les ouragans y sont violens et imprévus; de hautes montagnes chargées de vapeurs la plus grande partie de l'année, leur font changer sans cesse de direction. Ces deux îles ne renferment qu'une seule chaîne, mais qui est extrêmement longue. Le pic Egmont dans l'île septentrionale est toujours couvert de neige et à environ 10,000 pieds de France d'élévation. Le seul minéral qu'on y trouve est le fer à l'état d'ocre: les naturels y font leurs hâches et autres ustensiles de jaspe vert. Les rivières, quoiqu'elles y aient peu de cours, portent à la mer de grands volumes d'eau, et souvent se précipitent en magnifiques cascades: celle qui a fait donner à une partie de la baie Duski le nom de cascade Core, a 30 pieds de largeur, et 300 de hauteur.

Végétaux. Cette abondance d'eau y favorise la végétation. Les montagnes où la Tamise prend sa source dans l'île septentrionale fournissent des bois de construction pour la marine: les collines même sont ombragées de grands arbres, dont les feuilles ne tombent qu'en cédant la place aux nouvelles. Le lin de la Nouvelle Zélande, *phormium tenax*, a excité une attention particulière à cause de sa ressemblance avec la soie, et de la hauteur de la plante qui le produit. Le myrte à thé, espèce de *melaleuca scoparia*, qui croît sur les coteaux aux environs de la mer, peut à la rigueur remplacer le thé de la Chine. Les Européens ont introduit dans ces îles la culture des grains, des racines et des herbages de leur continent, qui y réussissent parfaitement.

Animaux. On n'y a encore trouvé que des rats, et une espèce de chien-renard qui est un animal domestique; mais il y existe d'énormes lézards, qui, au rapport des habitans, ont jusqu'à huit pieds de longueur et attaquent les hommes. Le poisson abonde sur les côtes et dans les baies: il y a aussi des chiens de mer; on y voit des essaims de poissons qui se meuvent comme des îles flottantes, et produisent, selon Labillardière, un espèce de courant.

Topographie. La topographie de ce pays agreste est peu intéressante. Après le Cap Nord dans l'île septentrionale on rencontre la baie des îles, dont les bords sont très-pittoresques, et la baie de l'Abondance qui est entourée de terres fertiles. Au delà du Cap-Est sont les baies de la Pauvreté et de Hawkes. La baie de Téiadon offre à la vue un roc de pierre grise de 75 pieds de hauteur, qui est percé



66

comme une porte. La baie de Zeehaan, découverte par Tasman, n'est autre chose que le détroit de Cook, dont le navigateur Hollandais n'avait point aperçu l'issue. L'entrée Charlotte présente un autre roc percé comme le précédent. On trouve dans les voyages de Cook une gravure, qui représente un *ippah* ou village bâti sur un rocher entre la baie de Tolaga et celle de Mercure. Voy. la planche 66. Le port Molineaux offre un asile sûr aux vaisseaux qui viennent de l'orient. Le Cap Sud est situé dans une péninsule. A Dusky-Bay au sud-ouest, sous le 45.e degré de latitude, les Anglais de Botany-Bay ont formé un établissement, qui a pour objet principal la coupe des bois de construction, la culture du lin, et la pêche des veaux marins et de la baleine.

Constitution physique des habitans.

Les habitans sont de la même race que ceux de Taïti, des îles des Amis, et autres Polynésiens dont nous parlerons ensuite. Ils ont le teint olivâtre, et un peu plus brun que celui des Espagnols. Leur taille égale celle des plus grands Européens, et en général leur physionomie est régulière et avenante. L'influence d'un climat plus froid leur donne de la ressemblance avec les Européens : un nez aquilin, un regard pensif, un front ridé, indiquent en eux un caractère plus mâle, des passions plus durables, et une activité plus constante.

Habillement, ornemens etc. des Zélandais.

L'habillement est le même pour les deux sexes (1), il consiste en une pièce d'étoffe de cinq pieds de long et quatre de large, qui est faite avec le lin soyeux dont nous venons de faire mention. Cette espèce de vêtement, quoique composé seulement d'une infinité de nœuds, est l'ouvrage le plus compliqué et le plus marquant de l'industrie des Zélandais; et ils cherchent encore à l'embellir par des garnitures de peau de chien de mer, ou un tissu des poils de cet animal qu'ils disposent en compartimens. Deux de ses bouts passent par dessus leurs épaules et se joignent sur la poitrine, le reste leur couvre le corps; il est serré sur leurs flancs avec une ceinture de natte, et quelquefois entrelacé de grandes plumes d'oiseaux qui semblent être tissues avec le lin. Plusieurs portent par dessus ce vêtement une natte qui leur descend depuis les épaules jusqu'aux pieds; mais leur manteau ordinaire est un cercle de jonc

(1) Voy. les Observations d'Anderson sur les districts de la Nouvelle Zélande dans le voisinage du Canal de la Reine Charlotte, contenues dans le I.er tome du troisième voyage de Cook.

qui leur entoure le cou, et d'où pendent une quantité de franges de même matière, qui leur arrivent jusqu'au milieu des cuisses. En les voyant assis sur le rivage, affublés de ce manteau, on les prendrait pour de grosses pierres grises, si leurs têtes noires n'attiraient point l'attention. Ils relèvent leurs cheveux par un nœud entremêlé de plumes, ou avec un peigne en os ou en bois garni de perles ou entrelacé de filamens de plantes. Voy. les figures à la planche 68. Les hommes et les femmes portent à leurs oreilles, qui sont percées ou plutôt coupées, de petits morceaux de jade ou des grains de verre quand ils peuvent s'en procurer. Voy. la même planche. Quelques-uns, mais en petit nombre, ont un trou à la partie inférieure du cartilage du nez. D'autres ont le visage marqueté de petits points disposés en lignes spirales, et formant des figures en noir et en bleu foncé; mais on ignore encore si ces figures sont un ornement de fantaisie, ou une marque particulière de distinction. Voy. les figures de la planche ci-dessus, la première desquelles représente la tête d'un guerrier. Les femmes n'en ont que sur les lèvres ou une partie du menton. Les deux sexes se barbouillent le visage et toute la tête avec un mélange composé d'ocre et de graisse: les femmes ont quelquefois des colliers de dents de chien de mer, de petits coquillages ou de petits os oblongs, qui semblent être ceux des cuisses de quelques petits oiseaux: on peut regarder comme une invention de leur goût pour l'habillement certains bonnets faits de plumes, qui forment leur coiffure dans certaines occasions.

Habitations. Ils habitent sur les bords de petites cales, et vivent en commun au nombre de quarante ou cinquante personnes: les familles sont quelquefois séparées les unes des autres; mais dans ce cas leurs cabanes, qui sont en général très-basses et mal construites, sont contigues. La planche 67 représente une famille qu'a vue Cook dans la baie Dusky, et la planche 69 l'intérieur d'un Hippah de la Nouvelle Zélande, conforme au dessin qu'on en trouve dans le troisième voyage de Cook.

Ces insulaires ont peu d'ustensiles, et les renferment dans un cofre, à l'exception des corbeilles où ils tiennent leurs provisions, des calebasses où ils conservent l'eau, et des mailloches dont ils se servent pour battre leurs racines de fougère: celles-ci sont ordinairement rangées hors de la porte. Le reste de leurs richesses se compose de quelques instrumens grossiers, de leurs vêtemens, de leurs armes et des plumes dont ils parent leur tête; ils s'asseyent autour du feu,


Castelli f.



69



Fumagalli f.



et y couchent probablement sans autre couverture que l'habillement qu'ils portent de jour. Il tirent de la pêche leur principale nourriture, et semblent changer de demeure lorsque le poisson commence à devenir rare dans le lieu où ils se sont fixés; ils le font rôtir ou cuire au four, et ne savent point le faire bouillir; ils font cuire de même les racines, et une partie de la tige d'une grande sorte de fougère, dans un trou creusé en terre. Ils mangent des oiseaux quand ils peuvent en attraper, et élèvent un grand nombre de chiens pour les tuer quand ils en ont besoin: leurs repas sont aussi dégoûtans que leurs personnes; ils mangent les insectes dont leur pays fourmille, et boivent l'huile avec un extrême avidité. *Nourriture.*

Les Zélandais paraissent doués de l'esprit d'invention et de beaucoup d'habileté pour les ouvrages d'industrie: car sans le secours d'instrumens métalliques, ils font leurs vêtemens ainsi que leurs ustensiles qui sont très-commodes, et d'un joli travail. Il est impossible de se former une juste idée d'objets tout-à-fait nouveaux sur une simple description: or la sculpture de ce peuple étant d'une nature toute particulière, et sans aucun rapport avec la nôtre, nous ne pouvons en ceci que soumettre à nos lecteurs les figures de la planche 70. L'instrument principal dont ces insulaires font usage a la forme d'une hâche, et est fait d'une pierre serpentine verte ou de jade: les autres sont faits d'une pierre noire, lisse et extrémement dure. Ils ont du talent pour la sculpture, et ils emploient cet art à la décoration de leurs meubles, et surtout de leurs pirogues, dont le devant offre un travail d'une patience extraordinaire, et qui n'est pas sans goût et sans dessin. Voyez en la figure à la planche 66. Leurs cordes et leurs rets sont aussi bien faits que les nôtres; leurs couteaux sont d'écaille ou de jade: une dent de chien emmanchée dans un petit morceau de bois leur sert de tarière; ils se font de petites scies avec des dents de poisson taillées dans toute leur longueur en pointes aigues, et les fixent à la partie convexe d'un morceau de bois élégamment sculpté; ils ne se servent de cet instrument que pour partager les corps des ennemis qu'ils ont tués au combat. *Arts.*

Il n'y a pas de peuple au monde plus sensible à l'injure et plus vindicatif que les Zélandais; ils sont hardis lorsqu'ils ne craignent point le châtiment; et l'incompatibilité de ce défaut avec la vraie bravoure, doit faire regarder leur ardeur à se venger comme une mar- *Caractère.*

que de férocité plutôt que de valeur; ils semblent d'ailleurs défians et soupçonneux; dans leurs premières visites ils se tiennet toujours à quelque distance, pour observer les mouvemens de ceux dont ils s'approchent, et voir s'ils courent quelque danger. Ils s'emparent de tout ce qui leur tombe sous la main, pour peu qu'ils puissent se flatter de n'être point aperçus, et il n'est aucun vol qu'ils ne tentassent dans la certitude de pouvoir l'exécuter impunément. Ils ne permettaient point aux Européens d'examiner les choses qu'ils leur portaient en échange, et ils se montraient pleins de joie lorsqu'ils croyaient les avoir trompés.

Les vices de ce peuple sont un effet nécessaire de son peu de progrès dans la civilisation, et de l'imperfection de ses lois, si même il en a pour la puniton des délits. L'autorité d'un Zélandais ne semble pas s'étendre au delà de sa famille, et quand ils se réunissent tous pour le salut commun ou pour quelqu'affaire importante, ils choisissent pour chefs les plus distingués d'entre eux par leur prudence et leur courage.

Gouvernement.

On lit dans la Relation du premier voyage de Cook, que les habitans de la baie de l'Abondance, jusqu'au canal de la Reine Charlotte, vivaient dans la plus grande sécurité; que leurs plantations étaient plus nombreuses, leurs pirogues décorées de sculptures plus élégantes et d'étoffes fines; que cette partie de la côte était en outre la plus peuplée; et que ses habitans étaient peut-être redevables de la paix et de l'abondance dont ils jouissaient, à l'avantage qu'ils avaient d'être réunis sous un chef ou Roi appelé dans leur langue *Tératù*, qui avait son séjour dans la baie de l'Abondance. Les Anglais n'ont pu savoir que le nom de ce chef. Ils trouvèrent dans son territoire, qui est fort-étendu, plusieurs chefs subalternes auxquels on témoignait beaucoup de respect, et qui probablement administraient la justice. Les Anglais s'étant plaint à l'un deux d'un vol qui avait été fait à leur bord par un indigène, le chef donna plusieurs coups de poing au voleur, qui les reçut avec résignation comme un châtiment dû à son délit. Ils n'ont pu s'assurer si cette autorité était héréditaire; ils ont observé néanmoins que ces chefs, comme dans toutes les autres parties de la Nouvelle Zélande, étaient toujours les plus âgés.

La baie des îles, où séjourna tout récemment M.r Savage, est divisée en plusieurs principautés: les chefs des districts les plus considérables ont sous eux d'autres chefs, qui sont comme leurs sub-

délégués. Ce voyageur croit que le chef qui résidait dans la baie des îles n'était qu'un de ces subdélégués, parce que le peuple ne parlait de lui que comme d' une personne d'un grade inférieur, qui allait à pied, tandis que les chefs de l' intérieur des terres se fesaient porter par des hommes dans une espèce de chaise à bras. Les vieillards sont consultés par eux dans les affaires publiques de quelque importance, et ils ont même une autorité au dessus de la leur dans les courts intervalles de paix dont ils jouissent, car la guerre est un sort commun à tous ces peuples. M.r Savage n'a pourtant point eu occasion de voir dans cet état celui dont nous parlons : il semblait au contraire se reposer des fatigues d'une guerre de plusieurs années, ou plutôt se préparer à quelque expédition contre une tribu ennemie, commandée par un chef qui fesait sa résidence de l'autre côté de la baie. Ces insulaires vont à la guerre avec la résolution de vaincre ou de mourir : les vainqueurs reçoivent les plus grands honneurs. L'esprit de haine et de vengeance les domine tellement, que le Zélandais emmené à Londres par M.r Savage, ayant acheté une hallebarde en voyage, l'empoigna avec transport, et jura de vouloir s'en servir pour tuer Urutukte, qui était le chef de ses ennemis.

Armes et guerres.

La quantité de leurs armes et leur adresse à s'en servir prouvent que la guerre est leur principale occupation : ces armes sont la pique, le *patou*, la hallebarde et quelquefois les pierres. La pique est faite d'un bois très-dur ; elle a de cinq à vingt et même trente pieds de long: les plus petites se lancent comme le dard. Le *patou* a la forme d'une ellipse, sa longueur est d'environ dix huit pouces; il a un manche de bois, de pierre, d'os ou de jade vert : c'est l'arme la plus recherchée dans les batailles. La hallebarde ou longue massue a cinq à six pieds de longueur : l'une de ses extrémités se termine en pointe sur laquelle est sculptée une tête; l'autre est large ou plate et a les côtés bien affilés On trouve dans le premier voyage de Cook les dessins de toutes ces armes.

Ils sont antropophages.

Avant d'engager le combat, ces insulaires entonnent une chanson guerrière en observant la mesure la plus exacte : leur ardeur se change bientôt en une espèce de fureur et de frénésie; ils font d'horribles contorsions des yeux, de la bouche et de la langue pour effrayer l'ennemi; et en effet l'homme le plus intrépide qui verrait pour la première fois ce spectacle en serait épouvanté. Mais ce qui est encore plus choquant et plus affreux, c'est l'usage où ils sont de

couper en morceaux les ennemis qu'ils ont vaincus, quoiqu'encore vivans, de les faire rôtir, et de les manger non seulement sans répugnance, mais même avec une joie extrême.

Ils pleurent la mort des personnes qui leur sont chères.

On ne croirait pas que des hommes capables de se porter à de tels excès puissent être susceptibles de quelque sentiment de compassion et d'attachement, et pourtant ils l'éprouvent pour les membres de leur tribu, et déplorent la perte de leurs amis en donnant les marques de la plus grande sensibilité. Les hommes ainsi que les femmes poussent des cris lamentables à la mort de leurs proches soit à la guerre ou autrement; ils se font de larges entailles sur le front et les joues avec des morceaux de coquillage ou de pierre, et mêlent ainsi leur sang à l'abondance de leurs larmes; ils forment ensuite avec une certaine pierre verte une espèce de figure humaine, à laquelle ils font des yeux de nacre de perle, et la portent suspendue à leur cou pour conserver le souvenir des personnes qui leur étaient chères.

La diversité des relations que nous ont données les voyageurs, sur la manière dont les Zélandais disposent des cadavres de leurs morts, ne nous permet pas de dire quelque chose de précis à cet égard. On prétend que les habitans de la partie septentrionale de la Nouvelle Zélande sont dans l'usage de leur donner la sépulture, et que dans la partie méridionale on les jette à la mer. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on n'a jamais vu de tombeau dans ces contrées, et que les indigènes ont toujours caché avec une espèce de mystère tout ce qui avait rapport à leurs décès.

Religion.

On pense bien, dit Cook dans ses voyages, qu'il ne nous a pas été possible d'acquérir beaucoup de notions sur la religion de ces peuples: nous savons seulement qu'ils croient à l'influence de plusieurs êtres supérieurs, dont un est au dessus de tous les autres. Nous n'avons rien pu savoir également des hommages qu'ils rendent à ces divinités, ni des lieux consacrés à leur culte. Nous avons trouvé pourtant près d'une plantation de patates douces, un petit endroit carré entouré de pierres, au milieu duquel s'élevait un pieu aiguisé qui leur servait de bêche, et d'où pendait une corbeille pleine de racines de fougère: ayant demandé par signes ce que cela signifiait, on nous fit entendre que c'était une offrande aux Dieux, pour se les rendre propices et en obtenir une abondante récolte.

Savage n'a guères été plus heureux dans ses recherches sur la religion de ces peuples, peut-être parce qu'il n'y a pas grand'chose à apprendre sur cet objet. Ils croient, au rapport de ce voyageur,

qu'un homme est descendu depuis bien long-tems de la lune, et que, quoiqu'il y soit retourné, il continue néanmoins à veiller à leur bien-être. Ils font en conséquence des images en talc vert, qui représentent cet habitant de la lune, et s'en servent comme d'un talisman contre l'adversité. Ils saluent le soleil à son lever par un chant d'allegresse, et en entonnent un autre de mélancolie à son coucher; ils chantent aussi un hymne lugubre à la lune. Parmi les superstitions extravagantes auxquelles ils sont livrés, on remarque celle qui les porte à s'abstenir de manger pendant plusieurs jours, après s'être peigné ou coupé les cheveux, et à detourner les yeux, avec des signes d'horreur, de l'endroit où ils auraient vu quelqu'aliment. Ils ont quelqu'idée de châtiment et de récompense dans l'avenir.

Les enfans imitent les manières de leurs pères.

Les enfans commencent de bonne heure à suivre les bonnes ou mauvaises habitudes de leurs pères; ils imitent dans l'un et l'autre sexe les contorsions que font les hommes pour effrayer leurs ennemis; ils chantent aussi l'hymne de guerre, et avec la même précision.

Chants, sons.

Ces insulaires ont en outre certains airs qui ne sont pas sans mélodie, sur lesquels ils chantent les traditions de leurs ancêtres, leurs batailles, leur victoires, et même divers sujets indifférens; ils montrent beaucoup de goût pour cet amusement, et y employent la plus grande partie de leur tems; ils passent aussi plusieurs heures du jour à jouer de la flûte.

Langue.

Avec un accent quelquefois guttural leur langue n'a cependant rien de dur ni de désagreable; et s'il est permis de s'en former une opinion d'après la mélodie de quelques-uns de leurs airs, nous pouvons dire qu'elle a une grande partie des qualités qui rendent une langue harmonieuse. Ceux qui désireraient avoir quelque notion du langage de ce peuple, pourront consulter la table des mots Zélandais recueillis par Anderson, dans les second et troisième voyages de Cook.

Iles voisines de la Nouvelle Zélande.

Les îles Snare et le groupe de Lord Auckland au midi de la Nouvelle Zélande indiquent une continuation sous marine de la chaîne des montagnes qui la traversent. Une autre chaîne est marquée au levant, et presque parallélement à la Nouvelle Zélande par les îles Bristol, Pénantipodes, Bounty et Chatam: cette dernière, qui est la plus considérable, a été découverte par Brougthon; elle peut avoir douze lieues de longueur. Son sol s'élève en amphithéâtre, et offre dans l'intérieur des collines d'un joli aspect. La végétation y a, dit Brougthon, beaucoup de force: cependant les arbres n'ont

Ile Chatam.

Végétation, habitans.

qu'une hauteur moyenne; les uns ressemblent au laurier, et les autres ont un tronc double comme la vigne. Les habitans se servent pour la pêche de rets et de filets d'un beau chanvre, qui est sans doute originaire de leur île. Les oiseaux y semblent être de l'espèce de ceux qu'on voit dans la baie Dusky. Ces insulaires sont d'une taille moyenne, mais vigoureux et bien proportionnés; leur teint est d'un brun foncé, et les traits de leur visage bien prononcés; ils ont la barbe et les cheveux noirs, et ne sont point tatoués. Une peau de veau marin, ou une natte d'un beau tissu, compose tout leur vêtement.

Île Norfolk. L'île Norfolk est au nord-ouest de la Nouvelle Zélande, et presque à moitié chemin de la Nouvelle Calédonie. Les Anglais y ont établi une colonie qui est déjà nombreuse et florissante. Cette île peut avoir cinq lieues de tour, et a au midi des bancs de corail qui s'étendent jusqu'à sept lieues de ses côtes. La végétation y est abondante et robuste; le lin de Zélande y prospère, et les Anglais y ont transporté des grains et des animaux domestiques de l'Europe.

NOUVELLE CALÉDONIE.

En naviguant au nord de Norfolk on trouve la Nouvelle Calédonie, île que sa grandeur a fait distinguer des Nouvelles Hébrides, et à laquelle on a donné pour cela un nom particulier. Cook en fit la découverte en 1774, et en reconnut la partie septentrionale: celle du midi a été visitée ensuite par d'Entrecasteaux. Cette île a 90 lieues de longueur sur 18 à 20 de largeur; elle semble traversée dans toute sa longueur par une chaîne de montagnes qui s'élèvent par gradation vers l'est sud-est jusqu'à environ 3,200 pieds au dessus du niveau de la mer. *Par qui découverte.* *Etendue, montagnes.*

Parmi les ports de l'île nous distinguerons le bassin de Balade où Cook jeta l'ancre, et le bassin Trompeur, dans lequel d'Entrecasteaux dit n'avoir pu pénétrer, mais que le navigateur Anglais a reconnu pour être un vaste et excellent port situé derrière la périlleuse chaîne d'écueils qui entourent la côte occidentale. *Ports.*

On compte dans le nombre de ses végétaux l'arbre à pain, le bananier, le cocotier, l'ibisc tigliacée dont les habitans mangent les tendres rejetons, et le dolichos tuberosus dont ils mangent aussi les racines grillées sur la braise. Le chien et le cochon n'étaient point connus dans cette île avant l'arrivée des Européens. Ses oiseaux les plus communs sont une nouvelle espèce de pie: on y trouve aussi de gros pigeons et des corbeaux. L'araignée nuqui, qui fait une grosse toile, y sert de nourriture aux indigènes. *Végétation.* *Animaux.*

Au rapport de Cook, les Calédoniens sont robustes, actifs, bien faits, affables et pacifiques: leur teint est très-bronzé, et leur taille généralement haute, va quelquefois jusqu'à six pieds quatre pouces: quelques-uns d'entre eux ont les lèvres grosses, le nez épaté, et la physionomie des Négres d'Afrique; leur barbe et leur cheveux sont ordinairement noirs: ceux-ci, naturellement crêpus, paraissent au premier coup-d'œil semblables à ceux des Nègres, quoique d'une nature bien différente, car ils s nt plus gros et même plus forts que les nôtres. *Habitans.*

Leur coiffure. Plusieurs d'entre eux laissent croître leurs cheveux, et les tiennent relevés sur le sommet de la tête: d'autres n'en conservent qu'une tresse qu'ils nouent de chaque côté: il en est enfin qui les portent courts, comme les femmes de ce pays. Leur chevelure grossière a besoin d'être souvent peignée, et pour cela ils ont un instrument en forme de peigne, dont les dents, au nombre de 18 ou 20, ne sont que de petites baguettes d'un bois trés-dur, d'environ six pouces de long, et qui sont jointes ensemble par un des bouts sur une ligne parallèle, à la distance de la dixième partie d'un pouce les unes des autres. A l'autre bout, qui est un peu aigu, ces dents s'ouvrent comme les branches d'un éventail; ce peigne leur sert à se gratter et à se nettoyer la tête, et ils le tiennent toujours attaché sur un des côtés de leur chevelure. Leur barbe est de la nature de leur cheveux, et la plupart d'entre eux la portent courte. Quelques-uns se couvrent la tête d'un bonnet noir d'une forme cylindrique, qui est fait de natte ordinaire, tout ouvert aux deux bouts, et ressemble à-peu-près à un bonnet de Hussard; il est le plus souvent orné de plumes rouges mélangées de plumes noires à leur extrémité: voy. la figure assise à la planche 71 ainsi que les fig. 2 et 3 de la planche 72; mais cet ornement dont il font grand cas paraissait réservé aux chefs et aux guerriers: lorsqu'ils pouvaient avoir des Anglais quelques feuilles de gros papier dans les échanges qu'ils fesaient avec eux, ils s'en composaient aussitôt de grands bonnets. Plusieurs d'entre les hommes, au rapport de Labillardière, ont la tête ceinte d'un réseau à larges mailles; et pour se donner sans doute l'apparence d'avoir de longs cheveux, ils avaient attaché à ce réseau deux ou trois tresses faites des feuilles d'une plante de l'espèce du gramèn, recouvertes avec du poil de la chauve-souris appelée *vespertilius vampyrus*, et qui leur descendaient jusqu'au milieu du dos.

Habillement. Les hommes n'ont aucune autre espéce de vêtement que deux cordons qu'ils portent l'un en ceinture, et l'autre autour du cou, avec un petit morceau d'étoffe dans lequel ils s'enveloppent les parties naturelles, et qui souvent est si long qu'ils en replient le bout sous leur ceinture, ou l'attachent au cordon de leur cou. Cette enveloppe, qui n'avait rien que d'indécent aux yeux des Européens, est ordinairement faite d'écorce d'arbre, ou même de feuilles, et ils employaient encore à cet usage les morceaux d'étoffe ou les feuilles de papier dont les Européens leur avaient fait présent. Voyez la figure de la

71



C. Botigella dis. A. Biasioli inc. V.

planche 71. L'habillement des femmes consiste en une frange de filamens d'écorce teints en noir, dont elles se font une ceinture qui fait plusieurs tours autour de leurs reins, et est ordinairement garnie en nacre de perle: voyez la figure à la planche ci-dessus. Les individus des deux sexes portent des pendans d'oreille en écaille de tortue, ainsi que des bracelets et des amulettes faits de coquillages ou de pierres: les bracelets ceignent le bras audessus du coude. Ce qu'il y avait de plus remarquable, dit Cook, dans la personne de ces insulaires, c'était le grand nombre des pendans d'oreille qu'ils portaient, car un deux n'en avait pas moins de 18, chacun d'un pouce de diamètre. Ils sont aussi dans l'usage de se marqueter la peau en divers endroits du corps; mais ces marques, au lieu d'être noires comme chez la plupart des Indiens, sont de la couleur de la peau, et imprimées de la même manière que le font ces derniers.

Habitations.

Leurs habitations sont presque toutes circulaires et ressemblent à une ruche: voyez la fig. n.° 28 de la planche 72. On y entre par un trou presque carré, et assez grand pour qu'un homme puisse y passer en se courbant: le plancher jusqu'au commencement du toit n'a pas plus de quatre pieds et demi de hauteur; et le toit, qui est très-élevé, se termine en une pointe surmontée d'un pieu décoré de bas-reliefs ou de coquillages, ou de ces deux ornemens à la fois. Ces cabanes sont faites de perches et de roseaux, et couvertes avec de longues herbes: on voit dans leur intérieur des planchers supportés par des piquets, où se mettent les provisions et autres objets. Les piliers des portes ainsi que les impostes sont souvent ornés de bas-reliefs. Quelques-unes de ces habitations ont deux planchers l'un sur l'autre, qui sont recouverts d'herbe sèche, et sur lesquels sont étendues des nattes qui servent de siéges et de lits. On trouve dans la plupart un double foyer et ordinairement le feu allumé; mais si on a l'avantage d'y être chaudement, on y est aussi très-incommodé de la fumée qui n'a d'issue que par la porte: peut-être aussi que cet inconvénient est nécessaire pour en éloigner les moucherons dont le pays fourmille.

Ustensiles, nourriture.

Les Calédoniens n'ont guères d'autres ustensiles qu'une ou deux jattes de terre, dans lesquelles ils font cuire leurs alimens. Le feu dont ils se servent pour cela est hors de leur hutte, et le foyer composé de trois ou cinq pierres coniques enfoncées en terre, et élevées de cinq à six pouces au dessus du sol. Les foyers de trois

pierres n'admettent qu'une seule jatte, et ceux de cinq, deux. La principale nourriture de ces insulaires consiste en racines, en coquillages et en poisson; il mangent en outre l'espèce d'araignée dont nous avons parlé plus haut, ainsi que de la stéatide verdâtre et friable. Ils ont peu de bananiers, de cannes à sucre et d'arbres à pain: leurs cocotiers ne sont pas aussi vigoureux que dans les autres îles, et par conséquent ils n'ont que peu de fruits. L'eau parait être leur unique boisson.

Armes. Le grand nombre d'armes offensives qu'on voit aux Calédoniens donne à présumer que, malgré leur naturel pacifique, ils sont quelquefois en guerre. Ces armes sont des massues, des lances, des zagaies et des frondes. Les massues, qui ont six pieds de long, sont de diverses formes; il en est qui ressemblent à une faux, d'autres à une hâche: quelques-unes ont la tête d'un faucon ou simplement ronde; mais toutes sont proprement travaillées. Voyez les figures 10, 11, 12, 13, 14 et 15 de la planche 72. Les lances et les javelots sont faits avec autant de soin, et même ornés de bas-reliefs. Les frondes n'ont rien de recherché, mais les pierres de jet sont polies, comme on le voit par les figures 17 et 18; on a même attention de leur donner à peu-près la forme d'un œuf aussi gros à un bout qu'à l'autre. La plupart de ces insulaires portent à leur ceinture un petit sac plein de ces pierres ovales: voy. la fig. n.° 16. Ils font un grand usage du javelot pour prendre le poisson.

Parmi la quantité d'objets vendus par les naturels aux Européens, nous avons cru devoir faire connaître à nos lecteurs ceux qu'on voit représentés à la planche ci-dessus. La figure 24 est une belle corbeille. Le n.° 1 est un masque fait d'un morceau de bois de cocotier, mais mieux exécuté que les autres figures sculptées sur les pièces de bois qui sont à l'entrée de leurs cabanes. Celui qui le vendait se l'appliquait à chaque instant sur le visage, et regardait à travers les trous pratiqués à sa partie supérieure: il font sans doute usage de masques dans les combats pour n'être point reconnus de leurs ennemis. Le n.° 4 est un collier en tresses, auquel ils portent ordinairement suspendu un petit os mal travaillé, et qui parait être un os humain: les n.os 5 et 6 représentent des bracelets, dont les uns sont en coquillages, et les autres en pierres dures. Leurs zagaies ont pour la plupart cinq mètres de longueur, et environ six centimètres de tour vers le milieu. Voy. la figure 25. Le


72
1.
2.
3.
4.
5.
6.
7.
8.
9.
10.
11.
12.
13.
14.
15.
16.
17.
18.
19.
20.
21.
22.
23.
24.
25.
26.
27.
28.
L. Roux S.

n.° 19 est un instrument auquel ils donnent le nom de *nbouet*, sous lequel ils désignent aussi leurs tombeaux. C'est un beau morceau de serpentine plat, de forme presque ovale et tranchant sur les côtés; il a deux trous dans lesquels passent deux baguettes attachées à un manche avec des tresses de poil de chauve-souris, et un pied fait avec un noyau de coco attaché avec des tresses du même poil. Ces sauvages firent entendre que cet instrument leur servait à couper les corps de leurs ennemis, dont ils se partagent les membres après le combat. Un d'eux donna cette explication, en fesant étendre le dos à terre un homme de l'équipage. Il commença par figurer un combat, en indiquant que l'ennemi tombait sous les coups de sa zagaie et de sa massue qu'il agitait violemment; ensuite il exécuta une espèce de danse pyrrhique, tenant d'une main cet instrument de mort, et montra qu'on ouvrait d'abord avec le *nbouet* le ventre du vaincu, et qu'on en jetait loin les intestins, après les avoir arrachés avec l'instrument représenté au n.° 20, qui est fait de deux coudes humains bien polis et liés fortement ensemble par une tresse. Il fit voir après, qu'on amputait les organes de la génération, qui appartiennent de droit au vainqueur; qu'on coupait aux articulations les bras et les jambes, et qu'on les distribuait comme le reste du corps à chacun des combattans, qui les emportait à sa famille. Il serait difficile de peindre l'avidité féroce avec laquelle il exprima, que les chairs de ces malheureuses victimes étaient dévorées par eux après avoir été grillées sur les charbons. Ce cannibal fit comprendre en même tems que la chair des bras et des jambes était coupée par tranches, et que les parties les plus musculeuses étaient leur mets le plus exquis.

Gouvernement et religion.

Il parut à Cook que la Nouvelle Calédonie était divisée en plusieurs parties, dont chacune était gouvernée par un chef; mais il ne put rien apprendre de positif sur la nature de l'autorité de ces chefs. Le district où se trouvaient les Anglais s'appelait *Balade*, et son chef *Tea-Booma*: le mot *Tea* est une qualification qui accompagne toujours le nom des chefs, et même celui de la plupart de leurs principaux subordonnés: motif pour lequel le Calédonien ami du navigateur Anglais lui donnait le nom de *Tea-Cook*. La simplicité qui règne parmi ces insulaires doit aussi exister dans leur gouvernement; et en effet, *Tea-Booma* vivait comme ses propres sujets: la seule marque de considération que ceux-ci lui donnèrent,

ce fut de lui remettre les présens que les Anglais leur avaient faits à leur première visite. Cook crut s'apercevoir que dans les lieux environnans où ne s'étendait pas l'autorité de *Tea-Booma*, le chef de chaque famille en était le seul Souverain. Les Anglais ne purent jamais découvrir la moindre trace d'aucun culte ni usage, qui eût la plus légère apparence de quelque superstition. Ce peuple a peut-être des idées aussi simples à cet égard que dans tout le reste: et quoiqu'on eût lieu de présumer que l'enterrement de ses morts dans des cimetières fût accompagné de quelque cérémonie, il ne fut pas possible de se procurer la moindre notion sur ce point. Les officiers Anglais étant allés voir un de ces cimetières, rapportent que le tombeau d'un chef de Calédoniens tué à la guerre, y était placé sur un lieu élevé, et qu'il était décoré à l'intérieur de lances, de javelots, de rames etc. plantés en terre.

Caractère des Calédoniens.

C'est une chose vraiment remarquable, comme l'observe Cook dans sa relation, que les habitans de la Nouvelle Calédonie, envers qui la nature a été si avare de ses dons, au lieu d'être sauvages, défians et guerriers comme les autres Indiens, sont au contraire pacifiques, humains et exempts de tout soupçon. Les femmes y sont beaucoup plus chastes que dans les îles plus orientales, et l'on n'a pas oui dire qu'aucun homme de l'équipage eût obtenu de quelqu'une d'entre elles la moindre faveur. D'Entrecasteaux et Labillardière démentent ces qualités de douceur dans les hommes, et de chasteté dans les femmes de cette île: selon eux, les premiers y sont aussi perfides, aussi cruels et aussi enclins au vol, que les autres peuplades Océaniques; et les femmes s'y vendent pour un clou, dont la grosseur se mesure sur la beauté de la personne. On a reconnu, d'après des observations sûres et récentes, que ces insulaires sont antropophages par goût; ils palpaient avec un air d'avidité les parties les plus musculeuses du corps humain, et mangèrent un morceau de chair d'un enfant. Combien ce récit diffère de celui de Cook! Celui-ci rapporte qu'en voyant les Anglais ronger un os de bœuf, croyant qu'ils mangeaient de la chair humaine, les Calédoniens manifestèrent un sentiment d'horreur. En admettant la variété de ces relations, nous ne pouvons attribuer la grande diversité de caractères qu'offrent les habitans d'une même contrée, qu'à la différence des lieux qui ont été visités par les voyageurs que nous venons de nommer.



C. Botigelli dis. cinc. D.K. Bonatti l'acq. tinta

L'île des Pins au midi de la Nouvelle Calédonie produit des ciprès qui ont plus de cent pieds de hauteur. Au levant, les îles de Loyalty et de Beaupré forment un petit Archipel. Depuis cette île jusqu'à la Nouvelle Hollande la mer cache une quantité de vastes et dangereux bancs de corail, où Flinders, et peut-être même les deux frégates de La-Pérouse ont fait naufrage. On voit à la seconde division de la planche 73 le portrait d'une femme de l'île Beaupré.

Iles des Pins, de Loyalty et de Beaupré.

ARCHIPEL DU SAINT ESPRIT

OU NOUVELLES HÉBRIDES.

Au nord et au levant de la Nouvelle Calédonie on rencontre un Archipel important par l'étendue et la fertilité des îles qui le composent. Ferdinand Quiros, qui en découvrit la principale en 1606, lui donna le nom d'Australie du Saint Esprit. Cent soixante deux ans après, Bougainville y ajouta quelques autres îles, et les appela Grandes Ciclades. Cook compléta six ans plus tard la découverte des îles principales, et voulut donner à tout cet Archipel le nom de Nouvelles Hébrides, prétention fortement rejettée par Fleurieu, qui propose de conserver la souvenir de la première découverte sous le nom d'Archipel du Saint Esprit.

Ile de Tanna.

Le groupe le plus méridional de cet Arcipel comprend cinq îles, dont la plus connue est celle de Tanna, qui offre l'intéressant phénomène d'un volcan continuellement en éruption. Les feux souterrains semblent contribuer singulièrement au luxe de la végétation qui embellit cette île. On y trouve des bananiers, des cocotiers, la canne à sucre, des patates et des arbres à fruit de diverses espèces: plusieurs arbres y croissent à une hauteur double de celle qu' ils ont ailleurs: ils y ont des feuilles plus larges et exhalent une odeur plus suave. Les voyageurs Anglais y reconnurent le pigeon qui sème la vraie muscade aux Moluques; ils trouvèrent dans le gosier d'un de ces oiseaux une muscade d'une forme longue, et les naturels leur en firent voir d'autres qui étaient encore jointes à leur macis. Il est par conséquent indubitable que ces îles produisent une variété de ce fruit; mais les Anglais ne purent en découvrir d'aucune sorte dans le petit espace qu'il leur fut permis de parcourir.

Habitans.

Leur teint, stature, cheveux etc.

Ces insulaires ont le teint très-basané, sans être tout-à-fait noir: au contraire, leurs traits n'ayant aucune ressemblance avec ceux des Nègres, ils paraissent encore plus bruns qu'ils ne le sont naturellement, à cause de l'usage où ils sont de se peindre le visage, avec un enduit de plomb. Ils sont d'une taille moyenne, quelques-uns même sont très-petits, et peu d'entre eux sont gros et

robustes. Leur mine a quelque chose d'agréable, et ils sont tous extrêmement vifs et pleins de feu. Ils ont le nez gros, de grands yeux, et pour la plupart la physionomie mâle et ouverte, quoique annonçant beaucoup de méchanceté dans quelques-uns. Leurs cheveux crêpus sont noirs ou bruns, et ils les partagent en petites tresses qu'ils enveloppent dans une écorce fine jusqu'à environ un pouce de leur extrémité : à mesure que ces cheveux croissent, ils prolongent cette enveloppe, de manière que leur chevelure paraît être composée d'une quantité de cordons, ou de petits rouleaux d'écorce. Ces tresses ont de cinq jusqu'à neuf pouces de longueur, et tombent de chaque côté de la tête. Voy. la figure à droite dans la première division de la planche 73. On voit pourtant de ces individus, et surtout ceux qui ont les cheveux laineux, qui les laissent croître sans leur donner aucune forme particulière, ou qui ne font que les attacher par touffes avec une feuille sur le sommet de la tête. Ils y joignent pour la plupart une petite baguette d'environ neuf pouces de long, de laquelle ils se servent pour se gratter la tête. Ils en portent une autre garnie de plumes de coq ou de chouette comme objet de parure : quelques uns, mais en petit nombre, se font un chapeau de platane vert ou de natte. Leur barbe courte est dure et épaisse. Les femmes même en général portent leurs cheveux courts ainsi que les jeunes gens, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à l'âge de virilité. Ces peuples sont dans l'usage de se barbouiller la peau de rouge ou d'une autre couleur, qui tient du rouge et du noir ; ils composent cette espèce de fard avec de l'huile de noix de coco, et s'en font de larges bandes, sur le visage, sur le cou, sur les épaules et sur la poitrine : rarement ils se servent de blanc pour cela ; mais quelquefois ils se teignent la moitié du visage en rouge, et l'autre moitié en noir.

Ils se barbouillent le corps.

Un autre usage non moins bizarre, qui leur est encore particulier, est de se faire des incisions sur le corps, surtout à l'avant bras et au ventre : ces incisions remplacent en eux les marques que les autres insulaires d'un teint plus clair se font par le tatouage : pour cela ils s'enlèvent de petites bandes de chair avec un morceau de roseau, ou avec une écaille tranchante, et insèrent dans la plaie une certaine plante qui forme une cicatrice renflée en dehors. Ils ont grand soin néanmoins de donner à ces cicatrices la forme de fleurs ou de quelqu'autre objet : ce qui est regardé comme la marque d'une grande beauté.

Ils se font des incisions sur le corps.

Habillement. Les hommes n'ont pour tout vêtement qu'une ceinture autour de leurs reins, et ils se couvrent les parties naturelles à la manière des Calédoniens. L'enveloppe dont ils se servent pour cela, produit, au rapport de Forster, un effet tout contraire à la décence qu'elle a pour objet, en leur donnant l'aspect de cette fameuse divinité qui, chez les anciens, présidait aux vergers et aux jardins. *Ornemens.* Les femmes se couvrent de la ceinture aux genoux avec un morceau d'étoffe de fibres de bananes. Mais si ces insulaires sont si indifférens pour s'habiller, ils aiment en revanche à se charger de toutes sortes d'ornemens. Ils portent généralement à travers le cartilage du nez, qui est percé, une petite pierre cylindrique, ou un petit roseau d'un demi-pouce au moins d'épaisseur. Les hommes ainsi que les femmes sont chamarrés de bracelets, de colliers, de pendans d'oreille et d'amulettes, dont les plus estimés sont faits d'une pierre verdâtre. Cependant les bracelets sont particuliers aux hommes, et faits en coquillages ou en coco, ainsi que les colliers qui forment le principal ornement des femmes.

Instrumens, armes etc. manufactures etc. Leurs instrumens sont de pierre, d'os et de coquillages: leurs hâches sont composées d'un gros manche de bois, au bout duquel est fixée une pierre dans un trou: leurs flèches sont de roseau et armées de deux, trois et quelquefois quatre pointes d'un bois extrêmement dur, toutes dentelées, et d'environ quatre pieds de long: leurs javelots et leurs piques en ont neuf ou dix: leurs massues sont de quatre ou cinq formes différentes; les meilleures ont quatre pieds de longueur, avec un noeud rond au manche et au bout de la massue, qui a la figure d'une étoile, et est hérissée de pointes aigues. Les arcs faits du meilleur bois de casuarine sont forts, élastiques, et d'un beau poli, qu'on leur donne peut-être en les frottant de tems à autre avec de l'huile de coco. Les jeunes gens se servent ordinairement de l'arc et de la fronde, et les hommes âgés de massues ou de javelots. L'industrie de ce peuple se réduit à la fabrication d'une mauvaise espèce de nattes, et d'une étoffe non moins grossière d'écorce d'arbre, avec laquelle on fait particulièrement les ceintures dont nous avons parlé plus haut. Ses pirogues sont composées de plusieurs pièces de bois jointes ensemble par des liens de fibres de cocotier; elles vont à la rame et à la voile, et sont de différentes grandeurs: quelques-unes ont trente pieds de long, sur deux de largeur et trois de hauteur. La voile, qui est latine, est déployée entre deux perches, dont l'une sert de vergue et l'autre de mât.

elle est encore fixeé à un autre petit mât : il est de ces pirogues qui ont deux voiles.

Ces insulaires vivent particulièrement des productions de la terre, et ne tirent de la mer que fort-peu de chose pour leur nourriture : ce qui vient peut-être de la rareté du poisson dans ces parages, ou de leur inhabileté à la pêche ; et en effet on ne les a jamais vu pêcher au filet ou autrement sur la chaîne des rochers ou le long du port : quelques-uns seulement s'exercent à blesser et à prendre le poisson qui passe à leur portée, ce en quoi ils montrent beaucoup d'adresse. Cependant les Anglais ont jugé que la petite île voisine, appelée Immer, était habitée particulièrement par des pêcheurs, et que les pirogues qu'on voyait passer souvent de cette île à la pointe orientale du port, étaient des navires destinés à la pêche. Ce peuple fait rôtir tout ce qu'il mange, n'ayant point de vase pour le faire bouillir. L'eau et le suc de la noix de coco composent toute sa boisson. *Nourriture.*

Les Anglais n'ont pu se procurer aucune connaissance sur sa manière de se gouverner : il parait que chaque village ou même chaque famille vit dans l'indépendance, et que les particuliers ne se réunissent que quand leurs intérêts deviennent communs. Les vieillards et les hommes les plus forts semblent avoir beaucoup d'influence sur la multitude, mais on n'a jamais aperçu parmi eux la moindre trace de distinction de classe ou de condition. Il suit de là que les intérêts particuliers de ces petites sociétés doivent se choquer fréquemment, et donner lieu à des contestations propres à entretenir parmi elles une défiance perpétuelle. L'habitude qu'ont ces insulaires d'être toujours armés, est une preuve certaine qu'ils ont été autrefois, et sont peut-être encore maintenant en guerre avec leurs voisins, ou que la discorde règne parmi eux. *Gouvernement.*

On n'a pu rien apprendre de leur religion jusqu'à présent. Les Anglais conjecturèrent seulement, d'un chant solemnel qui se répétait tous les matins sur la pointe occidentale de la baie, que ces habitans allaient rendre quelque culte à leurs divinités dans les bois voisins. Ils se fortifièrent encore davantage dans cette conjecture, au soin que prenaient ces insulaires de les tenir éloignés de cet endroit : hors cela ils n'ont remarqué parmi eux aucun acte de religion, ni rien qui y eût rapport. Il est vrai que leur séjour dans cette île fut d'une courte durée, et que le peu de liberté que leur laissa l'extrême défiance de ce peuple, ne leur *Religion.*

permit pas d'acquérir des notions exactes sur son compte. Les naissances, les mariages et les funérailles se célèbrent chez toutes les nations par quelques cérémonies ; et quelle qu'en eût été la simplicité à Tanna, elles auraient singulièrement contribué à donner plus de lumières sur le caractère de ce peuple ; mais pour tout voir il eût fallu rester plus long-tems au milieu de lui, et il faut convenir que la position des observateurs n'était pas des plus favorables, pour qu'ils pussent s'occuper de pareils objets.

Iles Sandwich, Api, Paum etc.

Cook découvrit en outre l'île Sandwich, qui a 25 lieues de tour, et où il aperçut les mêmes indices de fertilité que dans les précédentes. Les îles Api et Paum ne furent point examinées ; mais celle d'Ambrym se fit remarquer par deux grosses colones de fumée, qui paraissaient sortir de quelque volcan. Les Anglais la jugèrent fertile et cultivée. On vit dans les îles de la Pentecôte beaucoup de plantations et de feux. L'île Aurore, d'un aspect plus majestueux, peut avoir 36 milles de long sur environ cinq de large, et s'étend à-peu-près dans une direction du nord au midi : la montagne qui en forme comme le centre se termine en pointe, et est d'une hauteur assez considérable. L'île des Lépreux est d'une grandeur presqu'égale, mais beaucoup plus large, et a sa direction du levant au couchant. Le nom rebutant qui lui a été donné par Bougainville, n'est fondé que sur une espèce de lèpre blanche qui règne dans toute l'Océanique. Les deux grandes îles de Mallicolo et du Saint Esprit forment une chaîne particulière, et plus occidentale que celle dont nous avons fait mention jusqu'à présent.

Ile Mallicolo.

Lîle de Mallicolo ou Mallicola, comme l'appellent les naturels, et désignée sous le nom de Manicola dans les mémoires du navigateur Quiros, peut avoir environ 60 milles de longueur du nord au midi : ses montagnes de l'intérieur sont très-élevées et couvertes de forêts ; son sol est riche, mais il ne parut pas aux Anglais que les noix de coco, le fruit de l'arbre à pain et les bananes y fussent d'une excellente qualité : ils conviennent cependant que les ignames y sont exquis. Les animaux domestiques de l'île consistent uniquement en cochons et en volaille : les Anglais y ont laissé un chien et une chienne, que les habitans ont reçus avec la plus grande joie, et qui y ont multiplié. Du reste ils n'ont trouvé aucun autre quadrupède dans cette île ; mais un seul jour employé à parcourir une plage stérile, ne suffit pas sans doute pour se former une juste idée des animaux et des végétaux que peut renfermer le pays : nous ne pouvons donc dire rien de positif à cet égard.

Végétaux, animaux.

Les habitans de Mallicolo furent pris par les Anglais pour une espèce de singes; et en effet ils diffèrent considérablement, sous tous les rapports, de toutes les autres peuplades répandues dans ces mers; ils ont le corps extrêmement laid, les membres disproportionnés, la peau noire, la tête longue, le visage retreci; mais ce qui ajoute considérablement à leur difformité, c'est une espèce de cordon avec lequel il se serrent le ventre si fort, qu'ils donnent à leur corps la forme de celui d'une grande fourmi. Ce cordon est de la grosseur du pouce, et s'enfonce tellement à la place du nombril, qu'il partage en quelque manière leur taille en deux corps. Ils tiennent leurs parties naturelles enveloppées comme les Calédoniens. Les Anglais ne virent que peu de femmes, qui n'étaient pas moins laides que les hommes. Quelques-unes d'entre elles avaient la tête, le visage et les épaules teints en rouge : celles d'un âge mûr, ou qui probablement étaient mariées, portaient autour des reins certains morceaux d'étoffe, ou plutôt de natte, qui leur descendaient jusqu'au genou : d'autres ne tenaient à cet endroit qu'un petit paquet de paille suspendu à un cordon ; on en voyait qui avaient une espèce d'écharpe, où elles mettaient leurs petits. Les filles au dessous de onze ans étaient absolument nues, ainsi que les garçons du même âge. Aucune de ces femmes ne vint à bord, ni même ne s'approcha du vaisseau, et celles qu'on rencontra à terre restèrent toujours à une certaine distance des Européens. Les ornemens des hommes, car les femmes n'en portaient aucun, consistaient en pendans d'oreille et en bracelets faits d'écaille de tortue. Un de ces bracelets fixa particulièrement l'attention des Anglais; c'était une espèce de tissu garni en écaille, qui avait quatre ou cinq pouces de largeur, et que ces insulaires portaient au dessus du coude : leur poignet droit était entouré d'un cercle de dents de cochons, et de grands anneaux de la même écaille : quelques-uns avaient une petite pierre blanche recourbée, d'environ un pouce et demi de largeur, qui était accrochée au trou pratiqué dans le cartilage de leur nez. *Habitans.*

Les témoignages d'amitié chez ce peuple consistent à présenter un rameau vert, et à se jetter avec la main un peu d'eau sur la tête. Ses armes sont la massue, la lance, l'arc et les flèches : les deux premières sont faites en bois de fer : la massue se porte suspendue à l'épaule droite avec un gros lien composé d'herbe : cette massue, qui est très-polie, et a deux pieds et demi de longueur, *Manières et usages.*

semble être réservée pour les combats de corps à corps, après qu'il n'y a plus de flèches dans le carquois. Ces sauvages portent encore sur le poignet gauche un morceau de bois recouvert en paille, d'environ cinq pouces de diamètre, pour qu'en décochant la flèche, la corde de l'arc ne leur fasse pas de mal au bras: ils attachent tant de prix à cette espèce de gant, ainsi qu'à leurs bracelets et autres ornemens, qu'ils refusèrent d'en vendre aucun aux Européens. Leurs arcs ont environ quatre pieds de longueur: leurs flèches sont des espèces de roseaux, armés d'une pointe longue et aigue d'un bois très-dur, et quelquefois en os: ces pointes sont trempées dans une substance qu'on a crue vénéneuse; et l'on s'est confirmé dans ce soupçon par les démonstrations que ces insulaires fesaient aux Anglais de ne point les toucher, pour ne pas s'exposer à une blessure qui leur aurait occasionné la mort. Ils sont trè-attentifs eux-mêmes à s'en préserver, et ont grand soin de les tenir enveloppées dans leur carquois. Quelques-unes de ces flèches ont deux ou trois pointes, dont chacune est garnie d'autres petites pointes dentelées en arrière, pour qu'elles restent dans la blessure.

Il parait que ces peuples se nourrissent particulièrement de végétaux; qu'ils se livrent à cet effet de tems à autre aux travaux de l'agriculture, et qu'ils mangent du cochon et de la volaille: le petit nombre d'instrumens de pêche qu'on a vus parmi eux, donne lieu de présumer aussi qu'ils tirent de la mer une partie de leur subsistance. Ils consacrent encore quelques-uns de leurs momens à la musique et à la danse: leurs instrumens sont fort-simples et consistent en tambours. Nous n'avons absolument aucun notion sur leur religion, ni sur les usages particuliers de leur vie domestique.

Terre du Saint Esprit.

La Terre du Saint Esprit, la plus grande et la plus occidentale de tout cet Archipel, a 22 lieues de longueur, 12 de largeur, et plus de 60 de tour. Les côtes, surtout celles de l'ouest, sont d'une hauteur extraordinaire, et forment une chaîne continue de montagnes, qui, en quelques endroits, s'élèvent à pic du rivage de la mer. Mais en général l'île est bordée de belles collines couvertes de bois et de plantations de diverses sortes. Les îles situées le long des côtes méridionales et orientales, doivent vraisemblablement former des baies et des ports aussi sûrs, que la grande baie de Saint Jacob et de Saint Philippe qui se trouve au levant: c'est là qu'abordèrent Quiros et Cook dans le port de Vera Cruz. Ce dernier navigateur nous a laissé une exacte description de cette baie; il a

également fixé d'une manière précise sa position et sa direction, et confirmé tout ce que Quiros avait dit de la beauté et de la fertilité de son sol. Les productions végétales qui l'enrichissent, dont la plus remarquable est le cocotier, auraient sans doute offert une infinité de richesses botaniques aux naturalistes Anglais : car après la Nouvelle Zélande, c'est la plus grande île qu'ils eussent vue ; mais les besoins de l'équipage exigeaient qu'ils s'en éloignassent promptement.

Habitans.

Les Anglais observèrent que ceux de ces sauvages qui s'approchèrent de leur bâtiment dans une pirogue étaient nus, plus robustes et mieux faits que les habitans de Mallicolo : ce qui joint à d'autres circonstances leur fit présumer qu'ils appartenaient à quelqu'autre nation. Quelques-uns d'entre eux avaient les cheveux courts et crépus comme ces derniers ; mais d'autres les avaient longs et relevés sur le sommet de la tête, et ornés de plumes comme les naturels de la Nouvelle Zélande. Leurs ornemens consistaient comme à l'ordinaire en bracelets et en colliers ; l'un d'eux portait un coquillage blanc attaché au front, et les autres avaient le visage barbouillé d'une matière noirâtre. Cook n'a vu entre leurs mains que des dards, et des espèce de broches avec lesquelles ils enfilaient le poisson. Leurs pirogues, semblables à celles des habitans de Tanna, naviguaient à-peu-près de la même manière. Ces insulaires n'eurent aucune difficulté de dire les noms des lieux qu'on leur indiquait ; mais ils ne voulurent jamais faire connaître celui de leur île : motif pour lequel les Anglais lui conservèrent la dénomination de Terre du Saint Esprit. On leur présenta des médailles, des clous et des étoffes, mais on remarqua que toute leur attention se tournait vers les clous. Peut-être que le navigateur Espagnol laissa dans leur île quelqu'ouvrage en fer, qui dès lors leur parut d'un grand prix. Ils ne voulurent jamais s'approcher du bâtiment Anglais, ensorte qu'il fallut leur jeter les objets qu'on leur envoyait au bout d'une corde, à laquelle ils attachaient ensuite une branche de poivrier en signe d'amitié.

ILES DE SALOMON ET SANTA-CRUZ.

Nous abordons une contrée, dont la découverte a exercé pendant long-tems la patience des navigateurs et la sagacité des critiques. Une description des îles Salomon et de l'Archipel de Santa-Cruz ne peut être qu'une histoire des tentatives qui ont été faites pour les reconnaître. Mendana, Espagnol, envoyé à la découverte des Terres Australes en 1568, rencontra une chaîne d'îles, qu'il nomma Ylas de Salomon; mais ses observations furent si vagues et si inexactes, que ni lui ni aucun autre voyageur ne put les retrouver pendant long-tems. Ce navigateur donna le nom d'Isabelle à la plus grande qui s'étendait du sud-est au nord-est: Guadalcanal est une île longue, au midi de la première. La terre la plus méridionale qu'on reconnut alors fut appelée île Christoval. Cet Arichipel était tout peuplé de Négres armés de flèches et de lances, qui avaient le cheveux teints avec une substance rouge, et mangeaient de la chair humaine.

Découverte de Mendana.

Dans un second voyage, Mendana chercha envain les îles de Salomon, et découvrit à leur place celle de Santa-Cruz et quelques autres, qui sont l'île Egmont, et les îles de la Reine Charlotte trouvées par le capitaine Carteret. Ce voyageur descendit sur l'île Santa-Cruz, où il eut à soutenir un combat sanglant contre les habitans. Les naturels étaient d'un teint noir peu foncé: un d'eux, qui fut fait prisonnier, avait les cheveux laineux, mais ses traits étaient réguliers. Ce peuple valeureux défendit avec opiniâtreté son île qui est fertile, bien boisée et parsemée de gros hameaux. Carteret reconnut l'ancienneté de la découverte des Espagnols, et n'en prétendit pas moins donner à ce groupe le nom d'îles de la Reine Charlotte. L'île Svallow, qui s'est trouvée à la place indiquée par le navigateur Anglais, pourrait être celle de Saint François qui fut vue par Mendana: au moins sa latitude et autres signes de reconnaissance y corréspondent.

Observaions de Carteret.

D'Entrecasteaux et Labillardière nous ont donné enfin une bonne description de l'Archipel de Santa-Cruz. La baie Trévanion

de d'Entrecasteaux etc.

est le port le plus remarquable de la grande île, et ses montagnes peu élevées semblent être calcaires. Les habitans sont d'un teint olivâtre, et leur physionomie a beaucoup de ressemblance avec celle des Moluquais; on en trouve pourtant quelques-uns qui ont la peau noire, et paraissent être d'une race différente; ils ont de même les lèvres grosses, le nez large et épaté; ils s'arrachent les poils de tout le corps, et donnent à leurs cheveux une couleur blonde au moyen d'une espèce de chaux, comme le font les habitans des îles des Amis dont nous parlerons bientôt. Cette couleur forme un contraste singulier avec le noir de leur peau, que les effets du tatouage rendent encore plus foncé.

Habitans de Santa-Cruz.

Surville, navigateur François, fut le premier qui retrouva les îles de Salomon, auxquelles il donna le nom de Terres Arsacides. Il découvrit le port Praslin, l'île de la Contrarieté, l'île de la Délivrance, et la pointe orientale de cette terre appelée cap ou île Surville. Selon Labillardière, ces îles sont ceintes de bancs de corail formés par des polypes, comme ceux de Calédonie, ce qui rend la navigation trés-perilleuse dans ces parages.

Iles de Salomon découvertes par Surville, qui leur a donné le nom de Terres Arsacides.

Ces îles paraissent fertiles. Parmi leurs productions végétales, les anciens navigateurs citent le clou de girofle, le café, le gingembre, une espèce de cédrat, et plusieurs arbres résineux qui donnent une gomme odoriférante et aromatique: l'arbre à pain et le palmier à éventail y sont très-multipliés. On y a vu aussi une quantité de volaille: le chien et le cochon semblent y être connus: les bois peuplés de beaux perroquets, y recèlent des serpens, des crapauds qui ont une crête sur le dos, de longues araignées, et de grosses fourmis. Un peu d'or et quelques perles qui y furent trouvés par Mendana, semblent avoir donné lieu aux idées extravagantes, que divers écrivains Espagnols se formèrent des trésors de cette Nouvelle Ophir.

Productions de ces îles.

Le habitans montrent un caractère perfide et sanguinaire: ce qui les a fait comparer aux fameux assassins faussement appelés Arsacides de la Perse ou de Sourie. Ils avaient le teint noir, les cheveux laineux, le nez épaté et de grosses lèvres; ils étaient barbouillés de chaux, et portaient des bracelets de coquillages et de dents humaines: des bouquets de fleurs étaient attachés au trou pratiqué dans le cartilage de leur nez, et leurs pirogues légères étaient enduites de mastic. Surville a fait la remarque qu'il y avait des tribus qui ne parlaient pas la même langue. Le gouvernement semble

Habitans.

être despotique à l'excès : les pêcheurs et les cultivateurs sont obligés d'apporter au Roi les produits de leurs fatigues, et il en garde pour lui ce qui lui plait. Le sujet qui marcherait sur l'ombre du Roi est puni de mort. D'élégantes sculptures décorent leurs barques de guerre, dont quelques-unes ont de 50 à 60 pieds de longueur.

Découvertes de Bougainville, de Shortland etc.

Un an avant le voyage de Surville, Bougainville, autre navigateur Français, fit voile à travers la partie septentrionale de l'Archipel de Salomon, et découvrit les îles Bougainville et Buka : le détroit qui sépare ces îles de celles qui avaient été visitées auparavant par Mendana et Surville, reçut le nom de Bougainville. Il restait à reconnaître la côte sud-ouest de cet Archipel. Shortland, navigateur Anglais, la visita en 1783 : il prit cette suite d'îles pour une seule terre, et prétendit la nommer Nouvelle Georgie. Il crut aussi comprendre que les naturels désignaient cette terre sous le nom de Simbou. La grande montagne à laquelle il donna le nom de Lammas est située dans l'île Guadalcanal de Mendana. Le détroit auquel il donna le sien est le même que celui de Bougainville ; mais il reconnut les îles de la Trésorerie, qui étaient échappées aux recherches rapides du navigateur Français. D'Entrecasteaux a jeté beaucoup de lumière sur la géographie de cet Archipel.

Ile de Buka. Habitans.

L'île de Buka est très-peuplée ; ses habitans sont d'une taille moyenne et ont le teint d'un noir un peu foncé ; ils vont absolument nus : leurs muscles bien marqués annoncent leur force : leur physionomie est laide, mais expressive ; ils ont la tête fort-grosse, le front large ainsi que tout le visage qui est très-plat, surtout au dessous du nez, le menton gros, les joues un peu saillantes, le nez écrasé, la bouche grande et les lèvres minces. Ils s'enlèvent les poils de dessus tout le corps. Leurs arcs sont faits avec beaucoup d'art, et leurs flèches armées d'une épine. Ils se servent de ces armes avec beaucoup d'adresse : leurs pirogues ornées de sculptures sont d'une forme très-élégante.

ARCHIPEL DE LA LOUISIADE,

DE LA NOUVELLE BRÉTAGNE ETC.

Entre les îles de Salomon et la Nouvelle Guinée on rencontre deux Archipels importans. Celui de la Louisiade au sud-ouest de la Nouvelle Guinée a été découvert par Bougainville, qui visita avec un soin particulier la baie appelée *Cul-de-sac de l'Orangerie.* D'Entrecasteaux, qui reconnut ces îles du côté du nord, leur donna le nom de Rossel, Saint-Aignan, d'Entrecasteaux et Trobriand. Toute la Louisiade est une chaîne d'îles entourées de bancs et d'écueils; elle parait très-peuplée: ses habitans vont nus et sont d'un noir très-foncé: leur chevelure laineuse est ceinte de petites touffes de plumes. Il y en a pourtant parmi eux d'aussi noirs que les Nègres de Mozambique: la lèvre supérieure depasse de beaucoup comme dans ceux-ci la lèvre inférieure: d'où l'on pourrait conclure qu'ils sont de deux races différentes. Ces insulaires n'entendent point le Malais, et leurs huttes sont construites dans l'eau sur pilotis, comme celles des habitans de Papou, dont nous parlerons ensuite. Ils portent au bras gauche un bouclier, qui est une armure peu commune parmi les sauvages de cette partie du monde. Leurs hâches sont de serpentine; ils sont d'une habileté admirable pour prendre le vent, et font des filets pour la pêche; ils aiment passionnément les odeurs, et parfument la plupart des objets dont ils se servent. L'odeur suave qui s'exhalait de la côte fit présumer qu'elle recelait des plantes aromatiques. On y trouve le cocotier, le bananier et le bétel.

Louisiade découverte par Bougainville.

Habitans.

L'Archipel de la Nouvelle Brétagne, qu'on a confondu pendant long-tems avec celui de la Nouvelle Guinée, en est séparé par le détroit de Dampier. Ce navigateur est le premier qui nous ait appris, que cette masse de terre était séparée de la Nouvelle Guinée: Carteret, en découvrant le canal de Saint Georges, détacha de la Nouvelle Brétagne l'île à laquelle il donna le nom de Nouvelle Irlande; et il reconnut en outre la Nouvelle Hanovre ainsi

Nouvelle Brétagne.

que les îles de l'Amirauté. D'Entrecasteaux fit la découverte des îles Françaises et Villaumez. L'extrémité orientale de la Nouvelle Brétagne fut reconnue comme formant une île à part, et l'on eut même de fortes raisons de douter de la continuité de l'autre partie. La nature du sol et le caractère des habitans rappellent le souvenir des pays que nous venons de décrire. La Nouvelle Brétagne présenta à d'Entrecasteaux des indices d'une nombreuse population.

Nouvelle Irlande.

Les habitans de la Nouvelle Irlande ont été pris par Carteret pour une race d'hommes belliqueux ; ils portent des lances armées de pierres pointues; ils ont le visage barbouillé de blanc, et les cheveux couverts d'une poudre de la même couleur: ce qui est un trait caractéristique commun aux peuples de toutes ces contrées. Ils sont noirs, et ont les cheveux crêpus; mais ils n'ont ni les grosses lèvres, ni le nez écrasé des Nègres. Quelques-uns de leurs canots ont jusqu'à 90 pieds de longueur, et sont faits d'un seul arbre. Près le port Carteret, la Nouvelle Irlande présente des montagnes escarpées, qui montrent sur leurs flancs des restes de corps marins dont elles sont en partie composées. On y trouve l'arbre à pain.

Iles du Cocotier, du Duc d'York etc.

La petite île du Cocotier, qui est à peu de distance, est entièrement calcaire. Il y croît beaucoup plus de figuiers que de cocotiers: on y trouve une nouvelle espèce de palmier arec, qui s'élève à plus de 140 pieds de hauteur; son tronc est mince, et son bois très-dur: le tek, et les arbres gommifères y sont communs: le sagou se fait voir dans les bas-fonds. La petite île du Duc d'York dans le canal de Saint Georges parut un grand jardin, tant les plantations y étaient nombreuses et bien soignées. Les habitans apportaient des fruits, qu'ils entassaient en pyramides; ils plaçaient sur le sommet de petits chiens qui avaient les pattes liées, et ils chantaient des hymnes de paix au son d'une grande cornemuse; mais la défiance et la férocité de leur caractère perçaient à travers ces démonstrations, qui leur étaient arrachées par la crainte. Au nord-ouest de la Nouvelle Irlande est une autre île peu connue, appelée Nouvelle Hanovre. Parmi les petites îles qui forment une chaîne au levant de la Nouvelle Irlande, nous remarquerons celle de Garrit-Denis, ou plutôt de Gerando de Nys. Ses habitans ressemblent à ceux de la grande île, et ont une petite baguette qui leur traverse les narines.

Iles de l'Amirauté etc.

En se dirigeant à l'occident vers la Nouvelle Guinée on rencontre une suite de petits Archipels, et entre autres les îles Port-



L. Rossi fece. A. Biasioli inc. A.T.

land, de l'Amirauté, des Hermites et de l'Echiquier. Il y a dans tous une île principale qui occupe le centre d'un groupe, dont le contour est formé d'un grand nombre de petites îles plates et unies entre elles par des bancs. L'archipel des îles de l'Amirauté parait être le plus considérable, ayant, dit-on, dix huit lieues de longueur, tandis que celui des Hermites n'en a pas plus de quatorze de tour. Les notions les plus étendues qu'on ait de ces différens Archipels, sont dues au voyage qui a été entrepris pour aller à la recherche de La-Peyrouse. Le mieux connu est celui de l'Amirauté, parce qu'il a été l'objet principal des observations de Labillardière: l'île la plus remarquable de ce groupe est montueuse.

Les habitans des îles de l'Amirauté ont la peau d'un noir peu foncé; leur physionomie est agréable, et diffère peu de celle des Européens. Nés sous un beau ciel et dans une île fertile, ils semblent être heureux, si l'on doit en juger par un certain air de contentement qui respire dans leurs traits; ils ont les cheveux crêpus, et s'arrachent les poils de tout le corps. Il se servent, à ce qu'il parait, pour cette opération, du verre volcanique dont ils arment leurs zagaies: car un d'eux, en voyant un cannonier qui portait des moustaches, lui fit signe de se les raser avec cette espèce de verre. *Amirauté.*

Une singularité des plus remarquables, c'est l'usage qu'ils font d'une certaine coquille appelé *bulla ovum*. Chacun d'eux en avait une qu'il portait suspendue à l'extrémité de la verge, au moyen d'un trou pratiqué au dessus de l'endroit où elle a le plus d'épaisseur, et dans lequel était passé le gland: l'extrême blancheur de cette coquille formait un contraste frappant avec la noirceur de leur peau, voy. la fig. à la planche 74. Lorsqu'ils se l'ôtaient pour la vendre aux Européens, ils abaissaient leur ceinture pour se couvrir les parties naturelles; mais ceux qui n'avaient point de ceinture ne prenaient aucun soin de les cacher: c'est pourquoi on ne peut pas dire s'il entre quelqu'idée de pudeur dans cet usage extravagant. *Ornemens.*

Ces insulaires avaient pour la plupart des trous aux oreilles, dans lesquels étaient passés divers coquillages: ils s'allongent tellement les oreilles après les avoir percées, qu'elles leur descendent au dessous de l'épaule, comme on le voit par la figure ci-dessus. Cette grande dimension s'obtient, à ce qu'il parait, à l'aide de cercles élastiques qu'ils introduisent dans ces trous: car on vit un enfant qui avait deux de ces cercles. Quelques-uns d'entre eux ont pour bracelets

de grands coquillages évasés; ils teignent souvent de rouge leur cheveux noirs et crêpus avec de l'ocre et de l'huile, et les relèvent quelquefois avec une bande d'écorce d'arbre: il en est aussi qui se barbouillent de rouge diverses parties du corps et surtout le visage. On ne leur a jamais vu d'arcs ni de massues, mais seulement des zagaies armées d'un morceau de verre volcanique, attaché à un des bouts avec une corde recouverte d'une espèce de mastic. Cette espèce de verre n'est peut-être pas très-commune dans les îles de l'Amirauté, car il y avait de ces zagaies qui n'étaient armées que d'un morceau de bois aigu.

Ces sauvages, dit Labillardière en parlant des échanges qui se fesaient entre eux et les Européens, estimaient beaucoup plus nos clous que nos couteaux. Plusieurs tenaient en main des courges de diverses formes, pleines d'une chaux qui était réduite en poudre très-fine; d'autres la portaient dans des espèces de vases de bambou: un d'eux qui avait une spatule en forme de cueillère la remplit de cette chaux, et nous la montrant comme pour en vanter l'excellence, il fesait des mouvemens de bouche et renflait ses joues, sans doute pour indiquer que cette substance produisait, en la mangeant, une agréable sensation. Il y avait un chef qui tenait un petit paquet de feuilles de poivrier, ou *piper sirobosa* de Linnée. Ils mangeaient ces feuilles probablement sans noix d'arec: car on n'apercevait dans leur bouche aucun des signes qui accompagnent la mastication du bétel.

Pirogues. Les pirogues de ces insulaires sont faites d'un seul tronc d'arbre creusé, avec une rangée de planches de chaque côté: d'autres planches disposées en travers dans l'intérieur servent d'appui aux côtés, et forment comme autant de séparations, entre lesquelles se placent les rameurs aux deux extrémités du navire. Ces pirogues ont un balancier d'environ quatre mètres de longueur, et qui se porte latéralement à peu-près à la même distance. Sur le côté opposé est un contre-balancier qui ne touche point l'eau, et qui a deux mètres et demi de longueur; la voile y est fixée: le chef s'assied quelquesfois dessus; mais il reste le plus souvent sur une plate-forme en claie, qui occupe tout l'espace au dessus du balancier. La voile est de natte, et a la forme d'un carré dont les côtés ont quatre mètres de longueur: deux perches rondes de même dimension, et qui sont placées aux deux bouts, tiennent lieu de vergues. Lorsque cette voile est bien tournée au vent, une de ses diagonales se trouve toujours

dans une position verticale, et un de ses angles dépasse plus d'un mètre la hauteur du mât qui en a six. Le vent a beaucoup d'action sur une voile aussi élevée, et imprime à ces pirogues une vitesse extraordinaire. Leurs pagaies sont fort-larges par le bas, et ont un manche d'environ deux mètres de long; ils s'en servent comme nos marins de leurs rames. Voy. la même planche.

TERRE DE PAPOU

OU NOUVELLE GUINÉE.

Découverte de cette île.

Saavedra, capitaine Espagnol, fut le premier qui découvrit en 1528 l'île de Papou ou Papouas, ou des Nègres, à laquelle on donna ensuite le nom de Nouvelle Guinée, dans l'espoir que l'on conçut sans doute d'y trouver de l'or comme dans la Guinée d'Afrique. Malgré les nombreuses découvertes faites par Dampier sur les côtes de Papou et dans les îles voisines, découvertes qui firent donner son nom au détroit qui sépare cette grande terre de la Nouvelle Brétagne, le Président Desbrosses et Bougainville élevaient encore des doutes sur son existence; mais ces doutes ont été dissipés par le capitaine Cook, lequel a reconnu le détroit qui se trouve entre cette île et la Nouvelle Hollande. Cette découverte lui fit juger que Papou était une île longue et étroite, qui s'étend vers le nord et le levant, depuis le 2.e jusqu'au 12.e degré de latitude méridionale, et depuis le 128° 20′ jusqu'au 147° 40′ de longitude orientale. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que la Nouvelle Guinée n'est connue que très-imparfaitement, car le capitaine Forest, de qui nous tenons le plus de notions sur cette île, n'a visité que le port Dory (voy. la planche 75), situé dans la partie occidentale qui à été le mieux examinée. Toute la côte méridionale, surtout depuis le cap Valsch jusqu'au cap Rodney, n'est connue que partiellement, ou d'après des cartes anciennes et peu dignes de foi.

Description des Côtes.

Le Golfe Macluer, selon la description qu'en donne Malte-Brun, s'avance à l'ouest, et forme une péninsule circulaire, où se trouvent le cap de Bonne Espérance et le port Dory. La grande baie Geelvink, en se dirigeant du nord au midi, sur une profondeur de 70 lieues, forme un nouvel isthme et une nouvelle péninsule. Vis-à-vis ce golfe sont les îles Schouten, Djobie et autres qu'on a prises pendant long-tems pour les côtes de la Grande Brétagne. Le reste de la partie septentrionale qui a été découvert par Ménézès,


P. Fumagalli F.

et Saavedra, Espagnols, et reconnu par Lemaire, Schouten, Tasman, Dampier, Carteret et Bougainville, semble présenter une côte non interrompue, et précédé d'une longue chaîne d'îles. Il y a néanmoins dans cette suite de reconnaisances des lacunes considérables. Depuis le cap du Roi Guillaume jusqu'au cap sud-est, la côte a été observée par d'Entrecasteaux, mais seulement de loin. Il n'est pas certain que le cap Rodney, découvert par Edwars, fasse partie du continent dont il serait la pointe méridionale. Enfin le grand golfe situé entre le cap Walsch et les îles Arrow, est indiqué de plusieurs manières contradictoires. Les cartes Hollandaises placent au fond de ce golfe la rivière des Assassins, et celle qui y est appelée Keerveer, ou Retour. En supposant que la Nouvelle Guinée s'étende sans interruption depuis le cap Blanc, appelé aussi cap de Bonne Espérance, ou cap Rodney, sa longueur serait de 4 à 500 lieues, et sa largueur depuis 5 jusqu'à 130. Le détroit de Torres au midi sépare la Nouvelle Guinée de la Nouvelle Hollande; et celui de Dampier la divise d'avec la Nouvelle Brétagne.

Les côtes de la Nouvelle Guinée sont généralement élevées: il *Montagnes.* parait que l'intérteur renferme des montagnes entassées les unes sur les autres, et que dans la péninsule occidentale le mont Arfuk cache son sommet dans le nues: les cartes Hollandaises placent au nord-est des îles Arrou une montagne très-haute, et qui est toujours couverte de neige. Les cocotiers abondent sur ses côtes, et *Végétaux.* tous les navigateurs ont été enchantés de l'aspect que présente ce beau pays. Le capitaine Forest a trouvé beaucoup de muscadiers dans de petites îles voisines du port Dory, et il y a tout lieu de croire qu'il en existe aussi dans la grande. Les Hollandais y ont encore trouvé le bois de fer, l'ébénier, le canari, le lingoa et le muscadier uniforme: la mer jette sur ses rivages de gros morceaux d'ambre gris, et on y ramasse de belles perles. Le cochon est multiplié sur les côtes, et l'on rencontre dans les forêts le sanglier, qui est peut-être le babyrus des Moluques. La Nouvelle Gui- *Animaux.* née est le séjour favori des oiseaux du paradis: celui qui porte le nom de Roi a deux plumes qui se détachent de sa queue et se terminent en une élégante volute avec une petite touffe au bout: celui qu'on appelle le Magnifique a aussi deux plumes détachées, de la longueur de son corps, qui sont très-fines, et forment un panache à leur extrémité: celui qu'on nomme Gorge d'or se distingue par trois plumes longues et droites, qui lui sortent de chaque côté

de la tête. Ces charmans oiseaux sont tous revêtus des plus belles couleurs: on les trouve surtout dans les îles d'Arrow, et on les tue avec des flèches émoussées, ou bien on les prend à la glu et au lacet. Ces îles possèdent aussi de superbes perroquets et des loris.

Habitans. La population de la Nouvelle Guinée parait se composer de races d'hommes différentes: les Baschiou de Bornéo, et les Malais des Moluques poussent leurs excursions sur toute la côte occidentale, et plusieurs même s'y établissent. Forest dit qu'il existe dans l'intérieur une race d'hommes nommés Haraforas, qui habitent dans des troncs d'arbres, et se servent, pour y monter, d'un morceau de bois auquel ils ont fait des entailles, et qu'ils tirent après eux, crainte de surprise. Mais ces habitans semblent être pour la plupart de vrais Nègres Océaniques : ils sont grands et robustes ; leur peau est rude et d'un noir luisant ; ils ont les yeux grands, la bouche fendue jusqu'aux oreilles, le nez plat, les cheveux laineux, durs et d'un noir éclatant. Les femmes sont moins difformes que les hommes; elles ont la tête moins grosse; leurs mamelles sont énormes et pendantes ; elles paraissent avoir de l'industrie, car elles font des nattes et des vases de terre cuits au feu avec des herbes sèches et des branchages; elles manient aussi la hâche, tandis que leurs indolens maris restent à les regarder, ou se préparent à la chasse du sanglier. L'aspect de ces peuples est effrayant et hideux, et leur peau est souvent défigurée par des marques telles que celles de la lèpre : les hommes n'ont pour tout vêtement qu'une petite ceinture autour des reins ; ils nouent leurs cheveux sur la tête en tresses énormes, qui ont quelquefois trois pieds de circonférence, les moindres en ont deux et demi : quelques-uns parent leur chevelure des plumes des oiseaux du paradis, et suspendent à leur cou des griffes de sanglier comme un ornement de luxe ; ils ont le cartilage du nez percé, et y passent une bague ou une arête de poisson. Leurs habitations sont construites dans l'eau et sur pilotis, et elles ressemblent à celles des habitans de Bornéo et autres peuples des îles Asiatiques Voy. la même planche.

Ces sauvages sont armés de zagaies, d'arcs, de flèches et d'épées de cuivre ; ils repoussèrent courageusement les détachemens Hollandais qu'on avait envoyés contre eux. Le capitaine Cook en vit près le cap Walsch qui avaient une espèce d'arme à feu. On n'entendait, dit-il, que des défis qu'ils exprimaient par de grands hurlemens, et on les voyait de tems à autre lancer leurs feux par quatre

ou cinq à la fois. Il ne fut pas possible cependant de reconnaître ce que pouvaient être ces feux, ni à quel dessein ils les lançaient: on remarqua seulement qu'ils avaient en main un bâton court, qui peut-être était creux; et lorsqu'ils se mettaient à l'agiter en tout sens, on en voyait sortir tout-à-coup du feu et de la fumée comme d'un fusil, mais sans faire entendre le moindre bruit. Ce fut du vaisseau qu'on aperçut ce singulier phénomène; et il fit une telle illusion, que tout le monde crut que ces sauvages connaissaient les armes à feu (1). Dampier a admiré la légèreté de leurs pirogues, leur habileté à s'en servir, et l'élégance des sculptures dont elles sont décorées.

Opinions religieuses.

Il n'a pas été possible de pénétrer assez avant dans le pays, pour connaître les opinions religieuses de ces insulaires. Ils paraissent avoir de l'attachement et du respect pour les cendres de leurs ancêtres, et de leurs parens en général : car leurs tombeaux sont construits de corail, et quelquefois ornés de sculptures. Leur principal commerce est avec les Chinois, de qui ils achètent les outils et les ustensiles qui leur sont les plus nécessaires, et auxquels ils donnent en échange de l'ambre gris, des limaçons de mer, des écailles de tortue, de petites perles, des oiseaux du paradis, des loris et autres oiseaux qu'ils font sécher avec beaucoup d'art. Ils vendent en outre des esclaves, qu'ils ont sans doute faits prisonniers dans leurs guerres; et ils en offrirent plusieurs au capitaine Forest, qui en avait déjà acheté un très-versé dans les langues de ces contrées, avec lesquelles le Malais a beaucoup de rapport.

Commerce.

(1) S'il était permis d'avancer une conjecture nous dirions, que ces peuples ayant eu connaissance, comme il est hors de doute, des armes à feu des Européens, ils auront probablement essayé d'imiter l'éclair de la poudre, dans la croyance qu'il donnait la mort aux ennemis, ou au moins qu'il pouvait leur causer le même effroi, dont les véritables armes à feu les avaient glacés eux-mêmes. La facilité avec laquelle on peut faire du feu dans les pays chauds tels que ceux-ci, aura fait imaginer à ces insulaires un moyen de produire une lueur subite comme nous le faisons avec de la poix pilée, ou quelqu'autre matière combustible. Ce n'est encore une fois qu'une simple conjecture que nous exposons ici, pour donner, parmi tant de doutes, quelque raison d'un fait, qui aurait mérité de la part des Anglais un examen plus attentif et de plus grands détails.

Quelques-unes des petites îles qui avoisinent la Nouvelle Guinée sont mieux connues que la grande île elle même, et entre autres celle de Poulo qui à été visitée par Sonnerat. Parmi les îles Schouten il y en avait quatre qui avaient des volcans enflammés lorsque les Hollandais y passèrent, mais elles n'en sont pas pour cela moins fertiles; les îles de Moa, d'Arimoa et autres semblent des jardins de palmiers et de cocotiers. Les îles de la côte septentrionale paraissent toutes très-peuplées.

Ile de Wegiou.

Au nord-ouest on rencontre Wegiou ou Wagiou, île d'une grandeur considérable, dont la population est, dit-on, de 100.000 habitans. Le sol en est élevé, et on y trouve des montagnes très-hautes; elle a au nord deux ports excellens qui sont Piapis et Offak. Cette île, que les naturels nomment *Ouarido*, est couverte d'arbres de haute futaie. Ses habitans ont le corps tout-à-fait nu, à l'exception des parties naturelles qu'ils cachent avec une étoffe grossière. Leurs chefs s'habillent d'étoffes qu'ils achètent des Chinois, et portent comme eux un chapeau pointu en feuilles de palmier: la plupart d'entre eux parlent Chinois. Ils ont les cheveux crêpus, très-épais et un peu longs: leur peau n'est pas extrêmement noire: quelques-uns se laissent croître les moustaches, et ils manient l'arc avec beaucoup d'adresse. Ils se nourrissent de cochons, de tortues, de volaille, d'oranges, de pamplimousses, de cocos, de cannes à sucre, de patates, de cédrats, et d'épis de maïs encore verts qu'ils font griller. Labillardière a trouvé dans cette île le beau promérops de la Nouvelle Guinée, le gros kakatoè noir, et une nouvelle espèce de cacao dont il a donné la description sous le nom de cacao de Wegiou. Le coq sauvage et le faisan couronné des Indes sont très-communs dans les bois qui environnent l'excellente rade de Boni-Saini.

Habitans.

Iles de Salawati, Saint David et Frewill.

Salawati ou Salatty est aussi une île populeuse, gouvernée par un Rajah. Ses habitans ressemblent à ceux de la Nouvelle Guinée; c'est une race d'hommes hideuse et remarquable par sa férocité. Ils vivent de poisson, de tortues et de sagou. Les îles de Saint David et de Fréwill sont au nord de celles de Schouten, et peuplées d'une race tout-à-fait semblable aux habitans des îles Marianes, Sandwich, Otaïti, et de la Nouvelle Zélande. « C'est là, dit Carteret, que nous vîmes pour la première fois des peuples d'un teint cuivré, et avec les cheveux longs ». Ils bâtissent leurs villages au milieu de bosquets de cocotiers, de bananiers et d'arbres à pain.

Leurs cuirasses faites de natte résistent à une balle de pistolet. Leur langage ressemble à celui des habitans des îles Sandwich, ce qui est une circonstance bien remarquable dans l'histoire des nations océaniques. Ceux qui voudraient s'instruire de quelques discussions géographiques sur les îles Saint David et Frévill, pourront consulter le 78.[e] livre de la Géographie Universelle du savant Malte-Brun.

POLYNÉSIE.

DESCRIPTION DE L'OCÉANIQUE ORIENTALE, OU POLYNÉSIE.

Il serait trop long de donner ici un dénombrement exact de tous les groupes des petites îles répandues sur la surface du Grand Océan, qui, sous la dénominatiou de Polynésie, forment la division la plus orientale de l'Océanique (1); et ce serait également une

(1) Nos lecteurs ne seront sans doute pas fâchés de trouver ici, avant la description particulière des voyages faits dans les Archipels de la Polynésie, la note des relations générales des navigateurs dans l'Océan Pacifique ou dans la mer du Sud.

An account of several late voyages and discoveries to the douth and north towards the straights of Magellan, the south seas, the vast tracts of land beyond Hollandia-Nova etc. *London*, 1604, ibid. 1611, in 8.°

Hawkins. Observations in the voyage to the South sea etc. *London*, 1622, in f.°

Revaneau de Lussan. Journal d'un voyage fait à la mer du sud avec les Flibustiers de l'Amérique, en 1684 et années suivantes. *Paris*, 1689, in 12.°

Behrens, Carl. Fried. - Wohlversuchte sud-laender, d. i. ausführliche reise-beschreibung um die welt unter Roggewein von 1721 bis 1723. *Leipsic*, 1739, in 8:°

Voyage à la mer du sud fait en 1708, 1709, 1710 et 1711 etc. Trad. de l'Anglais, in 8.°

Withington, Nic. A journey over land from the gulf of Honduras in the south-sea, performed by John Cockburn etc. *London*, 1735, in 8.°

Voyage en Austrasie et Polynésie par Roggevin. *La-Haye*, 1739, 2 vol. in 8.°

Voyage dans la mer du sud, traduit de l'Anglais en Hollandais. *Amsterdam*, 1740, in 8.°

Voyage into the south-sea, in the years 1740 and 1741 by John Buckeley and John Gummius. *London*, 1743, in 8.

Dalrymple, Alexander - An historical collection of the several Voya-

entreprise vaine, que de vouloir entrer dans un examen détaillé de toutes les particularités de chacune de ces îles, à cause de la ressemblance qui existe nécessairement entre elles. Nous nous bornerons donc à décrire les principales, et prenant pour point de départ la mer des Moluques, nous commencerons par les îles Pelew.

Découverte des îles Pelew.

L'existence de ces îles, où Wilson trouve un peuple, dont les vertus pourraient être enviées des nations les plus civilisées de l'Europe, fut long tems révoquée en doute par quelques voyageurs, et surtout par les Français, malgré les droits que Keate (1), éditeur de la relation de ce navigateur, pouvait avoir à la confiance des

ges and discoveries in the south pacific-ocean. *London*, 1770, 2 vol. in 4.°
— Voyages dans la mer du sud par les Espagnols et les Hollandais. Trad. de l'Anglais de M. Dalrymple par M. de Fréville etc. *Paris*, 1774, in 8.°
Fréville, M. de, Hydrographie, ou histoire des nouvelles découvertes faites dans la mer du sud en 1767, 1768, 1769, 1770. *Paris*, 1774, 2 vol. in 8.°
Premier voyage de M. Byron à la mer du sud, avec un extrait de son second Voyage par M. Cantwel. *Paris*, 1772, in 8.°
Trunler, John - Description of the islands lately discovered in the south-sea etc. *London*, 1777, in 8.° et ibid, 1801, in 8.°
Nachrichten von den neuesten entdekungen der Englœnder in der sudsee. *Berlin*, 1778, 7 vol. in 8.°
Pingré, P. - Memoires sur les découvertes faites dans la mer du sud avant Bougainville et Cook. *Paris*, 1778, in 4.°
Crozet - Nouveau voyage à la mer du sud, commencé sous les ordres de M. Marion etc. *Paris*, 1783, in 8.°
Borde, M. de la, - Histoire abrégée de la mer du sud. *Paris*, *Didot*, 1791, 3 vol. in 8.° avec atlas in 4.°
Voyage à la mer du sud par le lieutenant Bligh. Trad. de l'Anglais par F. Soules. *Paris*, 1792, in 8.°
Captain James Colnet's voyage from Cap-Horn into the Pacific-Ocean. *London*, 1792, in 8.°
Account discoveries in the south Pacific-Ocean. *London*, 1799, in 8.
Burney, James - A chronological history of the discoveries in the south-sea or the Pacific-Ocean etc. *London*, 1804-1807, 2 vol. in 4.°

(1) An Account of the Pelew islands situaded in the western parts of the Pacific-Ocean, composed from the journals and communications of captain Henri Wilson, and some of his officers in august 1783, by George Keate. *London*, 1788, in 4.°

lecteurs. Mais ce doute venait peut-être de l'espèce de fatalité, qui depuis la publication de ce voyage en Angleterre, jusqu'à sa traduction en Français (1), a toujours empêché que les autres navigateurs ne pussent faire eux-mêmes la reconnaissance de ce groupe. Toutes ces incertitudes auraient dû néanmoins s'évanouir, lors de l'arrivée à Londres du second fils du Roi de ces îles, que Keate y avait connu, et après la publication d'un vocabulaire Pelew inséré à la fin de cette relation, qu'il n'était pas permis de regarder comme un jeu d'imagination de la part de l'éditeur. Mais, si malgré l'authenticité de ces faits, il pouvait encore rester quelques doutes à cet égard, ils devaient tomber entièrement à l'apparition du supplément donné par Hoakin en 1804 (2), contenant l'extrait des journaux des deux vaisseaux la *Panthère et l'Entreprise* envoyés en 1790 à la recherche de ces îles. Après avoir offert aux chefs les présens de la Compagnie Anglaise, le capitaine Mac-Cluer s'embarqua sur la Panthère pour Macao, et laissa l'autre vaisseau aux Pelew pour y attendre son retour: parmi les habitans qui demandèrent à le suivre, il prit deux hommes et deux femmes, qu'il ramena dans leur pays en juin 1791. Pendant le séjour qu'il y fit, il enseigna à ces insulaires la manière de soigner les animaux qu'il leur laissait, et l'usage de divers instrumens d'agriculture et ustensiles domestiques, qu'il avait apportés avec lui. Il partit des Pelew pour aller reconnaître la côte septentrionale de la Nouvelle Guinée, et y retourna en 1793 avec l'intention de s'y établir. Au bout de quinze mois il fut tellement ennuyé de son séjour, qu'il s'embarqua avec six personnes seulement pour Macao, d'où il envoya en Angleterre une relation de ses aventures, sous la date du 14 juin 1794. Peu de tems après il y revint pour la dernière fois, dans le dessein d'emmener sa famille :

(1) Relation des îles Pelew composée sur les journeaux et les communications du capitaine Henri Wilson et de quelques-uns de ses officiers qui, en août 1783, y ont fait naufrage sur l'*Antilope*, paquebot de la Compagnie des Indes orientales; traduite de l'Anglais de George Keate etc. *Paris*, 1793, 2 vol. in 8.° fig.°

(2) A supplement to the Account of the Pelew islands etc. *London*, 1804, in 4.° En Français - Supplément à la Relation des iles Pelew, rédigé d'aprés les journaux des deux vaisseaux la *Panthère* et l'*Entreprise*, envoyés vers ces îles par la Compagnie Anglaise des Indes en 1790, et d'aprés les communications orales du Capitaine Wilson, par John Pare Hoakin etc.

ayant trouvé à Bemorlea une fregate qui allait à Bombay, il y fit embarquer quelques-uns des siens avec six femmes; il partit lui même sur son propre vaisseau, conduisant avec lui d'autres insulaires, et depuis lors on n'a plus eu aucune nouvelle de lui ni de son équipage.

Si l'on voulait élever des doutes sur la véracité du capitaine Mac-Cluer dans la Relation qu'il a envoyée de ses aventures à ses amis en Angleterre, ils seraient également bientôt dissipés par le récit que fait Macartney dans le second volume de son voyage en Chine et en Tartarie, et qui est parfaitement d'accord avec ce que nous venons d'exposer. Nous ne dissimulerons pas cependant que Keate n'ait voulu peut-être embellir la vérité dans sa relation, pour la rendre encore plus intéressante: car il n'est guères probable que Wilson et les officiers de son vaisseau aient donné à leurs Mémoires ces couleurs brillantes, sous lesquelles Keate a dépeint ces îles et leurs habitans. Malgré cela, on est généralement persuadé qu'il n'a point mis d'exagération dans les particularités principales qui constituent le caractère physique et morale de ces peuples. Nous allons en donner un abrégé succint.

Les Pelew forment une chaîne de petites îles situées entre les 5.e et 9.e degrés de latitude nord, et entre les 130.e et 136.e de longitude est du méridien de Greenwich, dans une direction du nord-est au sud-ouest. Elles sont longues et étroites, d'une élévation moyenne, bien boisées, et bordées à l'occident par un long banc de corail, qui est à deux, et en quelques endroits, à six lieues du rivage du côté de l'ouest. Ces îles abondent en bois de construction de diverses sortes, parmi lesquelles on distingue l'ébénier, et deux autres espèces d'arbres dont l'un distille, des entailles qu'on lui fait, une liqueur blanche et épaisse comme la crême; et l'autre que les Anglais ne pouvaient couper, sans avoir aussitôt les mains couvertes de pustules: les habitans attribuent la cause de cette éruption à la substance qui sort de l'arbre, qu'ils regardent d'ailleurs comme un végétal de sinistre présage: motif pour lequel il détournaient les Anglais d'en faire usage. L'arbre à pain qu'ils appellent *riamall* croît sur leur sol: les ignames et les noix de coco forment leur principale nourriture, aussi les cultivent-ils avec beaucoup de soin. Ils ont aussi des bananes, des oranges et des citrons, mais en petite quantité: le bambou, et le *turmeric*, plante dont les femmes se servent pour teindre leurs cheveux, sont très-communs parmi eux. Les Anglais ne virent dans ces îles d'au-

Situation des îles, Pelew, sol etc.

Végétaux.

Animaux.

tres quadrupèdes que quelques rats d'un gris foncé, et deux ou trois chats. Nos volailles y voltigent au milieu des bois dans l'état sauvage, et les habitans n'en fesaient aucun cas avant que les Anglais leur eussent appris le parti qu'ils pouvaient en tirer pour leur nourriture. On y trouve aussi une grande variété d'oiseaux, dont le plumage est d'une extrême beauté: leur espèce est sans doute la même que celle qu'on rencontre entre les tropiques. La mer fournit une quantité de poissons différens, dont un est appelé par les Anglais *unicorne*, parce qu'il porte une corne sur le devant de sa tête. Ces insulaires tuent à coups de flèches le chien de mer dont ils trouvent la chair délicieuse.

Habitans. Ils sont robustes, bien faits et d'une taille assez haute: la couleur de leur peau est d'un cuivre bronzé, mais ils ne sont pas noirs; ils portent leurs cheveux longs et épars, et en forment un gros rouleau autour de leur tête. Les hommes vont entièrement nus: les femmes se mettent deux petits tabliers ou plutôt deux franges, l'une devant et l'autre derrière, d'environ dix pouces de long sur sept de large, faites avec les fibres de la coque du coco, et teintes en jaune. Cet habillement est le seul dont elles font usage: les femmes de la classe du peuple se l'attachent ordinairement autour des reins avec une corde, et celles d'un rang supérieur le serrent avec une ceinture garnie d'une espèce de cornaline grossière. Les deux sexes se teignent les dents en noir et se tatouent; mais cette opération, qui consiste à s'imprimer sur la peau diverses figures, ne se fait qu'à un certain âge, aucun enfant n'ayant été vu avec les marques qui en sont l'effet. Les femmes ont les oreilles percées, et elles y attachent des feuilles ou des anneaux d'écaille de tortue: voy. la planche 16: les hommes ne se percent que la gauche, et peu d'entre eux y mettent quelqu'ornement. Les uns et les autres se font un trou dans le cartilage qui sépare les narines, et y passent ordinairement quelque fleur. Leur langage parait dérivé du Malais, qui est répandu dans les îles nombreuses de ces mers: Kéate en a donné un petit vocabulaire à la fin de sa relation.

Nourriture. Outre les ignames, les noix de coco et le poisson, qui, comme nous venons de le dire, forment leur principale nourriture, ces peuples font encore usage d'une espèce de confiture faite avec la canne à sucre, qui est probablement indigène dans ces îles: leur boisson la plus agréable est le lait de la noix de coco; rarement ils boivent de l'eau ou autres liqueurs. Ils se lèvent avec le jour,


CARLO BOTTIGELLA F.



Fumagalli fece



78
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
D.K.Bonatti fec.

et prennent aussitôt un bain à l'eau froide. Leurs maisons sont assises sur de larges pierres d'environ trois pieds de haut; elles sont faites de planches et de bambou. Ils ont de vastes salles pour leurs assemblées. On voit à la planche 77 la baie de Pelew. On ne doit pas s'attendre à trouver beaucoup d'ustensiles dans un pays où l'usage du fer est inconnu. On remarque, parmi les plus essentiels, de petits paniers qu'ils portent toujours avec eux (voy. les fig. 14 et 17 à la planche 78), dans lesquels ils mettent leur bétel, leur peigne et leur couteau; et des écuelles de bois avec un couvercle d'un joli travail, garnies d'écorce en dedans (n.os 15 et 16 de la même planche), et qu'ils tiennent suspendues dans leurs habitations pour leur utilité et comme objet d'ornement. Leurs meilleurs couteaux sont faits de nacre de perle (fig. 3); ils en ont aussi en coquilles de moule et en bambou: leurs peignes, (fig. 10), sont d'oranger, leurs hameçons d'écaille de tortue, (fig. 9), et leurs filets sont faits avec l'écorce de la noix de coco. Ils fabriquent des vases d'une espèce de terre rougeâtre, et pour la plupart de forme ovale, où ils font chauffer l'eau, cuire le poisson et les ignames: le seul ustensile qu'ils ont pour puiser de l'eau et la conserver est un gros bambou creux, de cinq ou six pouces de diamètre, qu'ils tiennent debout, et vident en l'inclinant. Ces insulaires ont trouvé le moyen de faire des gobelets, des cuillères, des bracelets et de belles boucles d'oreille avec l'écaille de tortue (voy. les figures 6, 11, 19, et 20 de la même planche): les Anglais n'ont jamais pu découvrir leur manière de la travailler. Leur arme principale est la lance; elle est faite de bambou, et armée d'une pointe dentelée d'un bois très-dur, et ordinairement de la longueur de douze pieds: ils se servent aussi du dard et de la fronde: quelques-uns de leurs chefs ont une espèce d'épée en bois, garnie de coquillages, dont ils font usage dans les combats particuliers, et qui est si pesante qu'elle partage d'un coup le crâne d'un homme (voy. la fig. 18); ils portent aussi un poignard dentelé, d'environ treize pouces de longueur, qui a une gaîne de bambou, et un manche en bois d'une forme singulière (voy. les figures 12 et 13). Ils font ordinairement leurs guerres sur des canots, creusés dans un tronc d'arbre, dont les plus petits tiennent quatre à cinq personnes, et les plus grands jusqu'à trente. Les Anglais disent n'en avoir jamais vu de plus beaux ni de plus propres; ils sont peints en rouge au

Maisons. *Ustensiles.* *Armes.* *Canots.*

dehors et au dedans, et ont des ornemens en écaille de tortue: leurs voiles sont latines et faites de nattes.

Gouvernement. Le gouvernement est entre les mains d'un Roi, qui est regardé comme le père de son peuple; et quoique rien ne le distingue extérieurement aux yeux de ses sujets, ils ne lui en rendent pas moins tous les hommages possibles. Lorsque le Roi Abba-Thulle se présenta au capitaine Wilson, il était entièrement nu, et n'avait pas même au poignet la marque distinctive dont nous parlerons incessamment, et que portait son frère le Général. Il avait sur l'épaule une hâche de fer, ce qui ne surprit pas peu les Anglais, attendu que celles des autres insulaires étaient de coquillage. Le manche de cette hâche formait un angle aigu, et se tenait de lui même sur l'épaule pendant que l'homme marchait. Voy. encore la planche 76, et le n.° 2 de la planche 78. Ce Roi a sous lui des Rupack ou chefs qui forment une espèce de noblesse, et ne s'approchent de lui qu'avec le plus grand respect. Lorsque ses autres sujets passent près de lui, ou ont occasion de l'aborder, ils mettent leurs mains derrière le dos, et s'inclinent jusqu'à terre; ils donnent les mêmes marques de soumission lorsqu'ils passent devant une maison ou autre lieu où il se trouve. Les Anglais se louent infiniment des manières nobles et gracieuses d'Abba-Thulle qui était alors Souverain de plusieurs îles, car toutes les Pelew ne sont pas sous sa domination: les Rupack d'Emmings, d'Emillegue et d'Artingall, et le Rupack Maath étaient indépendans dans leurs territoires respectifs. Il écoutait volontiers tous ses sujets, et n'en renvoyait aucun de mécontent. Dans les affaires d'importance il convoquait les Rupack et autres officiers de l'état sur une place toute pavée: là, il leur exposait le motif pour lequel il les avait assemblés, et le soumettait à leur décision: il y avait sur cette place une pierre où le Roi seul était assis: les Rupack se plaçaient indistinctement autour de lui; il y venait tous les jours après midi pour entendre les réclamations de ses sujets, et juger leurs différends: l'aggresseur n'échappait point à sa censure, et il le livrait au blâme universel, châtiment bien plus sévère pour des hommes encore innocens, qu'aucune autre institution pénale. Le second personnage après le Roi était son frère Raa-Kook Général en chef de toutes les troupes, et héritier présomptif du trône, la succession n'étant point dévolue ici aux enfans du Monarque, mais à ses frères. Le Roi était toujours accompagné d'un chef particulier ou Rupack,

qu'il consultait avant tous les autres; mais les Anglais n'ont jamais pu savoir si ce personnage était religieux ou civil, ou s'il réunissait les deux pouvoirs: ce n'était pas un guerrier, car il ne portait pas d'armes; il n'avait qu'une seule femme, au lieu que les autres Rupack en avaient deux. La classe des Rupack était nombreuse, mais tous n'avaient pas le même grade, comme on en pouvait juger par la diversité de l'os qu'ils portaient au poignet. Cette marque d'honneur se donnait par le Roi seul, et le capitaine Wilson reçut de ses mains le grand ordre de l'os. (Voy. la fig. 4 de la planche 78 (1)). Pour ce qui est des propriétés, il parut aux Anglais que le Roi était le maître absolu de toutes les terres, et que ses sujets n'avaient en propre que le produit de leur industrie et de leur travail, comme une maison, un canot, des armes et des outils. La portion de terre qui leur était accordée pour être cultivée retournait au Roi qui en disposait à sa volonté, lorsqu'ils se transportaient ailleurs avec leur famille. Voy. le portrait d'Abba-Thulle à la gauche de la planche 76, et à côté celui du Prince Lee Boo son second fils mort en Angleterre.

Religion.

Il est peu de pays, parmi ceux que les navigateurs modernes ont découverts, où l'on n'ait trouvé quelqu'idée de religion, et cependant les Anglais n'ont vu parmi les habitans des Pelew aucune cérémonie religieuse, ni aucune trace de culte public. Ils crurent néanmoins en apercevoir quelque notions dans certains traits superstitieux, tels que, par exemple, le conseil que le Roi donna aux Anglais, en les voyant se servir d'une espèce de bois pour la construction de leurs vaisseaux, de cesser de l'employer, attendu qu'il était de funeste présage. Ces insulaires ont aussi l'idée d'un être malfaisant qui contrarie les projets des hommes, car Barker étant tombé du vaisseau sur le chantier, Raa-Koot frère du Roi qui était présent lui dit, que cette disgrâce devait s'attribuer au bois de mauvais augure, et que l'esprit malin en avait été la cause. Ils n'entreprennent jamais rien d'important, sans avoir auparavant coupé des feuilles d'une certaine plante aquatique, et en avoir me-

(1) Les Anglais n'ont pu savoir positivement de quel animal était cet os, qui était la marque distinctive des Rupack; mais aprés l'examen qui en a été fait par quelques *naturalistes* en Angleterre, on a jugé que c'était un morceau d'os de baleine, ou de quelqu'autre animal de cette espèce.

suré les côtes sur leur doigt du milieu, pour savoir si leur entreprise aura un bon ou un mauvais succès. Wilson eut lieu de faire cette observation lors de la première visite qu'il fit au Roi; et ayant demandé la raison de cet usage, il lui fut répondu par l'interprète, que c'était pour savoir si son arrivée était de bon ou de mauvais augure. D'après ces faits, et les sentimens d'équité, de probité, et de délicatesse que présente le caractère de ce peuple, le lecteur pourra juger s'il a, ou non, quelques principes de religion.

Mariage. Le mariage, qui n'est probablement aux yeux des habitans des Pelew qu'un contrat civil, n'en est pas moins regardé par eux comme inviolable. Ils admettent la pluralité des femmes, mais en général ils n'en ont que deux: Raa-Kook en avait trois, et le Roi cinq, qui vivaient séparément, et avec beaucoup de liberté. Lorsqu'une femme est enceinte elle ne couche plus avec son mari: cet usage s'observe même parmi les femmes de la dernière classe, et l'on a pour elles les plus grands égards pendnat tout le tems de leur grossesse. A peine l'enfant est-il né qu'on lui donne un nom, ce qui se fait probablement sans aucune cérémonie. Une des femmes d'Abba-Thulle (voy. la fig. à la planche 76) étant acouchée pendant le séjour des Anglais dans ces îles, le Roi donna à l'enfant le nom de Wilson, en témoignage de son estime pour ce capitaine.

Funérailles. Wilson s'est trouvé présent aux funérailles d'un jeune homme mort des blessures qu'il avait reçues à la guerre. Le peuple entourait en foule une place pavée où était assis le Roi: le convoi parti d'une maison peu éloignée s'étant arrêté devant lui, il parla quelque tems, sans se lever de sa place, de manière à être entendu de tous les assistans, et ensuite le cortége continua son chemin. La solennité de ce discours, et le silence respectueux avec lequel il fut écouté, annonçaient qu'il avait pour sujet l'éloge du jeune homme mort au service de sa patrie. Wilson suivit le cadavre jusqu'au lieu de la sépulture, et vit sortir de la fosse fraichement creusée une femme qui était peut-être la mère, ou quelque proche parente du défunt, et que la tendresse avait fait descendre dans cette fosse pour voir si tout y était bien disposé. Lorsque le corps y fut placé, les femmes qui l'avaient accompagné redoublèrent leurs sanglots: il n'y avait pas d'autres hommes que ceux qui le portaient: c'était au sexe le plus sensible et le plus faible qu'était confié le soin de ces tristes et derniers devoirs. Ces insulaires ont deux endroits pour leurs sépultures: chacune d'elles est recouverte d'un monticule de terre, et entourée

d'une espèce de palissade, pour empêcher qu'on ne foule aux pieds le cadavre qu'elle renferme : quelques-unes sont surmontées de pierres plates posées sur une fort-grande qui leur sert de base.

Caractère général de ces insulaires.

L'idée que nous donne des habitans des Pelew la relation de Wilson, est celle d'un peuple, qui, quoique privé de connaissances dans les arts et dans les sciences, et menant la vie la plus simple, n'en montre pas moins cette bonté naturelle, cette délicatesse de sentimens, cette décence entre les deux sexes, ce respect pour la propriété, cette soumission au gouvernement, et cet esprit d'industrie qu'on trouve rarement réunis chez les nations les plus civilisées. Lorsque les Anglais abordèrent dans ces îles, ils y furent reçus avec toute l'affabilité et la bonté imaginables, et traités avec les plus grands égards jusqu'à leur départ. « Ce peuple, dit Wilson, jugea que mon équipage était dans le besoin, et il lui fit part de tout ce qu'il pouvait donner. Sa conduite envers nous n'était point cette civilité d'ostentation, ou cette libéralité intéressée, qui n'accorde ses faveurs que dans l'attente d'une récompense : c'était un mouvement naturel de bienveillance, l'amour et le desir de secourir ses semblables, un acte qui montrait la nature humaine sous son plus bel aspect ; et sa générosité, en subvenant à nos besoins, excitait en même tems l'admiration et la reconnaissance dans nos cœurs ». Il y a pourtant deux choses qui semblent en contradiction avec l'humanité qu'on lui suppose ; la première c'est d'avoir détruit, dans une guerre contre les habitans d'une île voisine, toutes les habitations et les plantations que ces malheureux avaient abandonnées par la crainte ; la seconde, c'est l'usage où il est de tuer ses prisonniers de guerre.

Petites îles aux environs des Pelew.

Au nord des Pelew on trouve les îles dites Matelotes, celle des Martyrs, Sagavedra et quelques autres. Ces îles ont été reconnues de nouveau par les Espagnols, ce qui a dissipé les doutes qu'on avait conçus sur leur existence. Les groupes de Saint André, Pedro, Warwich, Evening et quelques autres au midi, ne sont qu'emparfaitement connus.

ILES MARIANES.

Magellan découvre les îles des Larrons appelées ensuite Marianes

Au nord des îles Pelew on rencontre les Marianes, qui forment une chaîne de quinze à seize îles, dont Magellan fit la découverte en 1521 lors de son premier voyage autour du Globe. Il leur donna d'abord le nom de *Las islas de las Velas*, ou îles des voiles; ou bien, comme d'autres disent, *de las velas latinas*, par allusion aux voiles triangulaires que portaient les barques qu'avaient en mer ces insulaires à l'approche de son bâtiment; il les appela ensuite *îles des Larrons*, à cause du penchant des naturels au vol, et de leur adresse à l'exécuter. L'île où il tenta de débarquer, et qui éprouva les tristes effets de son ressentiment, fut sans doute celle de Tinian. L'obstacle qui s'opposa à son débarquement fut une multitude de canots chargés de ces insulaires, qui, étant montés à son bord, s'y emparèrent de tout ce qui leur tomba sous la main: pour les punir de cet attentat, Magellan descendit à terre avec quarante hommes armés, mit le feu à cinquante de leurs habitations, tua quelques-uns d'entre eux, et reprit une barque qu'ils lui avaient enlevée. Après leur avoir donné le nom de Larrons en mémoire de cette aventure, il partit et aborda à l'une des Philippines.

Diverses reconnaissances de ces îles.

Au bout de vingt deux ans, le Général Ruy Lopez de Villalobos fut envoyé pour prendre possession des îles qu'avait découvertes Magellan, et auxquelles Miguel Lopez de Lagasvi son successeur donna le nom de Philippines. Ils relâchèrent l'un et l'autre en passant aux îles des Larrons pour s'y rafraichir, mais ils ne s'y arrêtèrent point, et n'y laissèrent personne de leurs équipages: depuis lors ces îles devinrent un lieu de rafraichissement pour les vaisseaux qui fesaient le grand voyage entre les deux Indes. Cavendish fut le premier Anglais qui les visita. Il aborda à la côte de Guam le 3 janvier 1588, et s'y vit entouré de 70 canots remplis de naturels, qui portaient des cocos, des patates blanches et du poisson frais pour avoir du fer en échange. De là il continua, comme Magellan, son voyage vers les Philippines. En 1596, un des vaisseaux

Arrivée de Cavendish Anglais.

de l'escadre de Mendana partie du Péron pour les îles de Salomon, arriva inopinément à Guam. On trouve dans un fragment de la relation de ce voyage plusieurs notions intéressantes sur ces insulaires. Olivier van Noord fut le premier Hollandais qui parut devant les Marianes le 16 septembre 1599. Les deux vaisseaux qu'il commandait furent tout-à-coup entourés d'un grand nombre de canots couverts d'Indiens, qui criaient *hierro*, *hierro*, c'est-à-dire, du fer, du fer. Les Hollandais qui avaient vu la relation de Cavendish, leur jettèrent comme lui du fer attaché à des cordes, et retiraient en échange, des fruits, des racines et autres productions de ces îles; ils y revinrent souvent dans la suite.

Arrivée d'Olivier van-Noord, Hollandais.

Il y avait déjà près d'un siècle et demi que Magellan avait fait la découverte de ces îles, sans que les Espagnols eussent encore pensé sérieusement à y former des établissemens. Ils y abordaient bien tous les ans dans leur voyage entre les deux Indes; ils enseignèrent même aux habitans à semer du riz et autres grains, leur donnèrent des légumes, des racines et des semences de différens végétaux, et leur laissèrent de la volaille, des cochons et du bétail pour en multiplier la race; mais ces Insulaires n'en conservèrent pas moins leur indépendance: leurs relations avec les Européens ne changèrent rien à leurs mœurs, et ils ne se montraient guères sensibles aux exhortations que leur fesaient les Missionnaires, qui passaient du Nouveau Mexique aux Philippines. Ces bons Pères ne pouvaient que déplorer l'aveuglement d'un peuple, qui, avec quelques qualités naturelles, était plongé dans les excès de la débauche la plus grossière, et n'avait aucune notion de religion. Transporté du même zèle, Philippe IV conçut le projet d'envoyer dans ces îles quelques réligieux pour y prêcher l'Evangile; mais la mort l'ayant prévenu, ce fut la Reine veuve Marianne d'Autriche qui réalisa ce dessein en 1668, malgré la mauvaise volonté des Vice-Rois du Mexique et des Philippines, qui, pour ne pas être rendus responsables de ces missions, et dans la crainte des désagrémens qui pouvaient en résulter pour eux, mirent peu d'enpressement à exécuter les ordres de la cour, et à seconder les efforts des Missionnaires. Ces religieux arrivèrent enfin aux Marianes; ils y firent beaucoup de conversions, et envoyèrent à la cour des relations très-étendues sur les succés qu'ils avaient obtenus dans ces îles, auxquelles on donna dans la suite le nom de leur protectrice: cette Reine enjoignit aussitôt, de la manière la plus formelle, à ses deux Vice-Rois de

Passage des Espagnols aux îles des Larrons.

Pourquoi appelées Marianes.

concourir de tout leur pouvoir à une œuvre aussi salutaire ; mais, s'il faut en croire Navarette, la prédication seule eut plus de part que la force militaire à ses effets.

Gouverneurs des Marianes. En 1678, D. Juan Antonio de Solas fut envoyé comme Gouverneur de ces îles avec 30 soldats : c'est de cette époque qu'y date l'établissement de la domination Espagnole. En 1681, Antonio de Scravia y fut, par ordre du Roi, élu Gouverneur indépendant des Vice-Rois des Philippines et du Mexique. Il eut pour successeur en 1683 Damiano de Esplana, auquel Joseph de Quiroga fut adjoint. Les Missionnaires avaient déjà parcouru plusieurs autres îles, qui étaient encore presqu'entièrement inconnues aux Espagnols, et ils croyaient même avoir converti beaucoup de leurs habitans; mais quelques-uns des chefs exhortaient le peuple à demeurer attaché à ses anciens usages, et le détournaient, avec toute la force de l'éloquence naturelle, de la nouvelle doctrine que lui apportaient ces étrangers. Leurs instigations excitèrent un soulevement général, qui faillit perdre la colonie Espagnole : plusieurs Missionnaires furent assassinés, et périrent d'une mort cruelle (1). De ces hostilités réciproques naquit entre les deux peuples une haine implacable. La ruine de ces îles était arrivée à un tel point dans le siècle dernier, que quelques-unes des plus grandes n'étaient plus habitées : ce qui fait que l'Espagne renonça dès lors à en faire un des domaines de son empire, et ne conserva que l'île de Guam, comme un point de communication entre ses colonies d'Asie et

(1) Le Père Diego Louis de Sanvitorés, promoteur zélé de cette mission, arriva aux Marianes en 1668 avec quelques-uns de ses compagnons. Ils y firent d'abord quantité de conversions : on baptisait les insulaires par centaines ; mais ces nouveaux Chrétiens, qui n'en avaient que le nom, retournaient avec la même promptitude à leurs anciennes superstitions. Le P. Louis de Medina, un de ces Missionnaires, fut assassiné dans l'île de Saypan. Le P. Sanvitorés, appelé des Jésuites l'apôtre des Marianes, fut tué par un apostat dans l'île de Guam le 2 avril 1672. Le P. Esquerra périt de la même manière avec sept de ses compagnons. Le P. Pierre Diaz fut tué par quelques jeunes-gens, pour avoir engagé une jeune fille à sortir d'un lieu de débauche, et à se livrer à la dévotion; il fut assassiné avec deux de ses compagnons, et son séminaire détruit. Le P. Sebastien de Mauray fut égorgé en mer. Dans le soulevement général où les insulaires tentérent la destruction de tous les Espagnols, le P. Manuel de Solazzano fut massacré avec plusieurs autres. Le P. Théophile de Angelis fut à demi-pendu, et ensuite bâtonné à mort : le P. Augustin Stroback souffrit le même traitement, et le P. Comans fut mis à mort dans l'île de Saypan en 1685. Voy. Dampier, Le-Gobien etc.

d'Amérique. Le gouvernement Espagnol aurait agi plus convenablement à ses intérêts, s'il s'était occupé à favoriser la population et l'agriculture dans ces îles, que la nature a placées sous un ciel aussi heureux, et s'il avait cherché à se concilier l'affection de leurs habitans; mais la maxime de ses Gouverneurs était au contraire de tenir dans l'abaissement, dans la misère, et surtout désarmés, ceux de ces insulaires qui n'étaient pas directement dans leur dépendance, et de traiter non en sujets, mais en esclaves ceux qui leur étaient soumis. C'est là le meilleur emploi, à ce qu'il semble, que les Espagnols s'étaient proposés de faire de leur puissance aux Marianes, et qui devait durer sans doute tant qn' il y aurait des habitans. Nos lecteurs jugeront si la conduite qu'ils ont tenue envers ces malheureux Indiens est conforme aux lois de la nature, et à la morale du christianisme.

Principales relations.

Une des principales relations des îles Marianes est celle du P. Le-Gobien de la compagnie de Jesus (1). Quoiqu'elle ne contienne, pour ainsi dire, que l'histoire des événemens relatifs aux missions qui y ont été faites, et des désastres qui les ont suivis, elle ne laisse pas d'être très-précieuse, à cause des notions qu'on y trouve sur l'ancien état de ces îles, et qui, toute succinctes qu'elles sont, n'en présentent pas moins beaucoup d'intérêt. Cette relation est beaucoup plus estimée que celle du P. Le-Clain, un de ces Missionnaires, laquelle a été insérée dans l'Histoire Générale des Voyages. Le Président Desbrosses, dans son supplément à l'Histoire des voyages aux Terres Australes, fait mention d'un Mémoire de Louis Moralés sur les Marianes. Richard Walter, le compilateur du voyage d'Anson, a donné une belle description de l'île de Tinian. Biron et Wallis, qui y ont abordé depuis, n'en parlent pas d'une manière aussi favorable. Thomas Gilbert, dans sa relation sur Tinian, porte un jugement qui ne diffère pas de celui de ces deux derniers voyageurs. On voit également dans le voyage du Gouverneur Philipps à Botany-Bay, que le capitaine Sever, qui avait abordé dans cette île en 1788, n'en parle pas d'une manière bien avantageuse. On trouve encore beaucoup d'autres notions sur ces îles en général dans les voyages de Biron, Gilbert, Marion, Ducleneur et La-Pérouse.

(1) Histoire des îles Marianes, nouvellement converties à la religion chrétienne, et de la mort glorieuse des premiers Missionnaires qui y ont prêché la foi; par le P. Le-Gobien, de la Compagnie de Jésus. *Paris*, 1700, in 12.°

DESCRIPTION DES MARIANES.

Leur position, leur nombre etc.

Ces îles sont situées entre les 13° 25′, et le 21° de latitude septentrionale, presque sous le même méridien; elles occupent un espace de 450 milles, et sont à 1,200 milles des Philippines. Antoine de Herrera en compte seize; mais les géographes modernes n'en connaissent que quatorze, dont six sont un peu remarquables, savoir; Guahan, Guam, Guan, ou comme le prononcent les insulaires Guahon, appelée aussi île de Saint Jean; Zarpana, ou Rota, où l'île de Sainte Anne; Tinian ou Buena vista Mariana; Saypan ou île de Saint Joseph; Anatayan ou de Saint Joachim; Pagon ou Saint Ignace; et Agrigran ou Saint François Xavier.

Description des îles principales.

Gran ou Guam.

L'île de Guam, la plus méridionale, a 33 milles Anglais de longueur, 12 de largeur, et 120 de tour. Elle renferme une chaîne de montagnes qui court du nord au midi, avec des vallées agréables et fertiles. Son meilleur port est celui d'Agadna, où se trouvent la ville et les forts Espagnols: dans les deux villes d'Agadna et d'Umatay les maisons sont bien bâties; il y habite beaucoup d'Espagnols, et l'on y voit des églises, des couvens et quelques autres édifices publics: le climat, quoique chaud, ne laisse pas d'être sain et délicieux. C'est la seule des Marianes où il y ait des Espagnols.

Zarpana.

Zarpana, à sept lieues de Guam, est belle et fertile; elle était autrefois très-peuplée, mais aujourd'hui ses habitans sont en petit nombre.

Tinian.

Tinian a environ 12 milles de long sur six de large: son sol s'élève insensiblement depuis le rivage jusques vers le milieu de l'île. Il présente une infinité de points de vue enchanteurs et pittoresques, par la variété et la multitude des bosquets dont ses vallons et ses côteaux sont parsemés. Les bœufs qu'Anson vit paître par milliers dans les prairies avaient la blancheur du lait, à l'exception des oreilles que la plupart avait noires: le grand nombre de volatiles répandus dans ses bois y entretient la vie et la gaieté: on y trouve aussi des cochons sauvages qui sont féroces, et auxquels on donne la chasse avec des armes à feu et de gros chiens. Ces bois sont encore peuplés de cocotiers, d'arbres à pain, d'orangers et de citronniers. La description brillante qui a été faite de Tinian dans la relation du voyage d'Anson, lui avait acquis beaucoup de célébrité;

mais plusieurs voyageurs s'y étant rendus ensuite sur la foi de cette relation, ont été étrangement détrompés de l'idée qu'ils s'en étaient formée: Biron entre autres a cherché à déprécier cette île autant qu'on l'avait exaltée. Mais il ne faut quelquefois que des causes politiques ou physiques ordinaires, pour faire changer tout-à-coup de face à un pays aussi peu étendu. Un ouragan, un tremblement de terre, une épizootie, un mauvais Gouverneur, le passage d'un certain nombre de vaisseaux sont autant d'événemens qui peuvent expliquer comment l'île de Tinian nous est représentée tantôt comme un paradis, et tantôt comme un désert. Saypan, à environ dix milles de Tinian, en a vingt de circonférence; elle a un port sûr et commode appelé Cantanhitda, et produit abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie. C'est après Guam la plus grande de toutes les Marianes, et c'était aussi la plus peuplée avant d'être tombée sous la domination Espagnole. Anatayan, la première des îles septentrionales, est à plus de cent milles de la précédente. Pagon a 40 milles de tour: Agrigan en a 50; elle est montueuse, peuplée, et remarquable par son volcan.

Saypan.

Anatayan etc.

Climat et sol des Marianes.

Les îles Marianes sont toutes dans la zone torride: cependant la chaleur y est tellement tempérée par l'humidité de l'atmosphère et les brises de mer, que le climat en est généralement sain et agréable; on y éprouve seulement en certains tems de l'année des ouragans qui font quelquefois beaucoup de mal, en même tems qu'ils rafraichissent l'air et le rendent plus serein; il était si salubre avant l'arrivée des Européens, qu'au dire de Gobien, les habitans de ces îles vivaient plus de cent ans, et sans maladie. La plupart des écrivains Espagnols parlent des Marianes comme d'un pays stérile, misérable et dont on ne doit faire aucun cas. Nous avons vu que la cour de Madrid fut plus d'un siècle à réfléchir si elle devait les garder, ou non. Il est vrai qu'on n'y trouve ni pierres précieuses ni métaux; mais la terre y produit une quantité de fruits et de plantes salutaires. On n'y trouva aucune espèce de quadrupèdes: les Espagnols y apportèrent des chevaux, des bœufs, des cochons et y semèrent du riz. L'île de Guam, presque dépeuplée par l'effet de la tyrannie des Gouverneurs, commença à respirer en 1772 sous la sage administration de Tobias, qui enseigna aux habitans divers genres de culture; et c'est depuis cette époque que l'île produit du blé de Turquie, du coton, de l'indigo, du cacao et des cannes à sucre.

Habitans. Ces insulaires sont grands et robustes; ils ont les épaules larges, les traits grossiers et maussades, le teint brun, mais moins foncé que les habitans des Philippines: les hommes sont tout-à-fait nus, et les femmes ne couvrent que leur sexe avec un morceau de natte. Extrêmes dans leurs passions, ils ne cherchent les uns et les autres qu'à les assouvir. Ils sont doués d'une conception prompte, d'une éloquence persuasive dans l'expression de leurs sentimens, d'un talent naturel à les cacher, d'une imagination très-vive, et passionnés pour les plaisirs. La luxure, au dire des Missionnaires, la dissimulation et la vengeance sont leurs vices dominans, et rien ne leur coûte pour les satisfaire. On n'est pas encore d'accord sur l'origine de ces peuples. L'affinité de leur langue avec celle des Tagals des Philippines, donne à présumer qu'ils sont de la même race; mais à leur amour pour la liberté, à leur caractère altier, et à la grande opinion qu'ils ont de leur noblesse, on les croirait plutôt d'origine Japonaise.

Divisés en trois classes Les habitans de ces îles sont divisés en trois classes, qui sont; les nobles appelés chamorris, les gens d'une condition moyenne, et le bas peuple. Les premiers ont certains domaines, du produit desquels il vivent, mais sans les affermer: on a pour eux le plus grand respect, et dans les assemblées publiques on les écoute en silence et avec attention: cela n'empèche pas cependant qu'on ne donne quelquefois raison à d'autres, et que l'avis de la pluralité ne soit suivi. Le chamorris se distingue à un air de hauteur qui perce dans ses regards, dans son maintien, dans ses manières et dans toute sa personne: la civilité dépend de l'usage chez ce peuple comme ailleurs: le compliment qu'on se fait en s'abordant est, *permettez que je vous baise les pieds.* Le noble ne parle jamais avec des gens du peuple, et il regarderait sa maison comme souillée, si quelqu'un de cette classe y avait bu ou mangé. Lorsqu'il a à parler avec des personnes au dessous de lui, il s'en tient éloigné, et s'exprime en peu de mots et à haute voix. Son mariage avec une femme d'une condition inférieure est, pour tout le corps de la noblesse, une tache qui ne peut s'effacer que dans le sang du coupable. Ce peuple ne reconnait d'autre autorité que celle qui s'acquiert par la persuasion, et dont la durée et les effets sont proportionnés au degré d'éloquence de celui qui l'a obtenue: de sorte que quelle que soit l'idée qu'il ait de la liberté, il est certain que l'usage s'en étend chez lui jusqu'où il peut aller.

Leurs guerres. Ces insulaires n'ayant ni gouvernement ni lois, il en résulte que chaque individu se venge lui même des torts qui lui sont faits, et

que les habitans d'un district en agissent de même envers ceux d'un autre district : ce qui donne lieu entre eux à des hostilités qui n'ont d'autre terme que la satisfaction dont elles sont l'objet. Dans ces sortes de guerres l'artifice et la fraude valent plus que le courage ou la force : les combats ne sont pas longs ni sanglans ; la mort ou l'épuisement de quelques individus y met fin, et les vaincus envoient aussitôt proposer au vainqueur des conditions de paix. La course, la lutte, le saut, le jet de pierre sont les jeux auxquels les hommes commencent d'abord par s'exercer, pour s'illustrer ensuite par des exploits militaires. Ils n'ont pour armes ni arc, ni flèches, ni épée, mais seulement une lance ou un javelot fait d'un bois fort, ayant pour hampe un os humain aiguisé en pointe à force de frottement, et dont les moindres blessures passent pour être mortelles. Les os et les pierres sont leurs seules armes ; et bien qu'ils n'eussent aucune idée de la fronde avant l'invasion des Espagnols, ils ne laissaient pas, au rapport de Le-Gobien et autres, de lancer les pierres avec tant d'adresse et de force, qu'à une distance assez considérable, ils les fesaient entrer dans le tronc des arbres. *Armes.*

Les Missionnaires prétendent que ce peuple avait des notions confuses de la divinité, et une idée très-distincte du diable ; il croyait à l'immortalité de l'âme, et à l'existence d'un lieu de bonheur et d'un autre de tourmens. N'ayant point de nom pour désigner le premier de ces lieux, il se le figurait sous terre comme un jardin délicieux, planté de cocotiers et d'arbres chargés de fruits exquis, et entrecoupé de vallées fleuries, où mille ruisseaux enchanteurs promènent leurs eaux. Il appelait le second *zazarraguan* ou maison du Chayfi, c'est-à-dire du démon, qui tourmente de diverses manières les âmes tombées en son pouvoir. Ces tourmens ne leur étaient point infligés, selon lui, comme le dit Le-Gobien, en punition de leurs péchés : car il pensait que ceux qui mouraient de mort naturelle allaient de suite au séjour du bonheur, et que la demeure du Chayfi était le partage de ceux qui mouraient de mort violente. Ces insulaires s'imaginaient que les âmes des morts leur apparaissaient pour les maltraiter, et surtout les troubler dans leurs songes ; c'est pourquoi ils avaient recours, en certains tems de l'année, au jeûne et à d'autres moyens expiatoires pour les appaiser. Ils avaient aussi parmi eux certains personnages appelés *Macanas*, qui étaient des sages, comme les mages chez les Perses. Ces *Macanas* présidaient à toutes les pratiques superstitieuses ; ils ensei- *Religion.*

gnaient la manière d'appaiser les ames des trépassés, connaissaient les propriétés de diverses plantes, et exerçaient une espèce de chirurgie.

Cérémonies funèbres.

Ces peuples, selon la relation de Mendana, adoraient le Soleil, la Lune, les Etoiles et un certain poisson de mer appelé Shark en Anglais; et ils leur offraient des sacrifices qu'ils déposaient dans une barque, laquelle était ensuite abandonnée à la mer. Ils écorchaient leurs morts, puis les fesaient brûler, en recueillaient les ossemens, et en buvaient la cendre dans du vin de palmier: si le défunt était d'un rang distingué, on payait des pleureurs pour en célébrer les louanges: toutes les actions de sa vie étaient rappelées dans leurs éloges depuis le berceau jusqu'à sa mort, et cette cérémonie durait une semaine entière. Au dire des Missionnaires, il n'y aurait pas de peuple plus éloquent dans son deuil que celui dont nous parlons: les femmes surtout se distinguaient par leur empressement et leur industrie à élever des tombeaux, ou plutôt des trophées en l'honneur des personnes qui leur étaient chères (1). Ces trophées se composaient de lances, pour le guerrier qui s'était signalé dans les combats: la tombe du marin qui s'était rendu célèbre se remarquait à un mât planté en terre; elle était entourée en outre de débris de navire, de vergues et de lambeaux de voiles disséminés cà-et-là, avec des rames et des timons ammoncelés dans les intervalles. Si le défunt avait été soldat et marin en même tems, son trophée était entremêlé de lances et de timons surmontés de branches vertes et autres ornemens propres à lui donner de la magnificence. Les funérailles duraient plusieurs jours, au bout desquels les personnes qui y avaient pris part devenaient méconnaissables à force de pleurs et de jeûnes.

Arts, usages etc.

Ces insulaires sont d'excellens nageurs: à peine sont-ils en état de marcher qu'on les exerce à la natation, et ils y deviennent si habiles, qu'ils vont prendre au fond de la mer, avec un courage et un adresse extraordinaire, des pierres, des poissons et tout ce qui s'offre à leur vue. Leur pirogue appelée pro ou proa, à laquelle les Anglais ont donné le nom de *pirogue volante*, et qui a été regardée comme un modèle d'architecture navale, est une preuve de leur talent pour les ouvrages de mécanique: Pigafetta

(1) Fragment relatif aux îles de Salomon, traduit par Thévenot, et inséré dans la Collection des Voyages de Churchill vol. 4.

et Anson en ont admiré, à des époques très-éloignées, l'excellente construction. Ce sont des canots, dont un des côtés est convexe et l'autre plat; un contre-poids les tient en équilibre, et ils font vingt milles à l'heure avec un vent de côté. En réunissant deux de ces canots ensemble par des planches, plusieures insulaires du Grand Océan avaient formé des bâtimens, que Sidney Smith jugea dignes d'être imités et introduits dans la marine Européenne. Les connaissances de ces peuples rendent invraisemblable l'assertion des Missionnaires, qui ont prétendu que l'usage du feu leur était inconnu, et qu'à l'arrivé des Espagnols ils regardaient cet élément comme un être animé (1). L'absurdité de cette fable pourrait faire croire tout au plus qu'ils adoraient le feu des volcans dont leurs îles sont remplies.

Leurs canots appelés pro ou proa.

Leurs habitations construites pour la plupart en bois de palmier, sont partagées en quatre chambres par des espèces de nattes faites de fibres de feuilles, de racines et de branches d'arbre, et le toit est généralement de la même matière. Ces quatre divisions forment la chambre à coucher, la salle à manger, le magasin des fruits et autres comestibles, et l'endroit où l'on travaille. On lit dans le fragment de la relation de Mendana, que ces habitations étaient bâties sur des pieux et sur des arbres; que ce peuple ne fesait aucun cas de l'argent, mais qu'il recherchait le fer avec empressement, pour en faire divers ustensiles.

Habitations.

Les femmes de ces insulaires ont dans leur personne et dans leurs manières toutes les grâces qui sont propres à leur sexe: leurs traits sont doux et réguliers, et elles ont le teint frais et délicat; elles sont agiles, gracieuses, enjouées, et aussi portées pour les amusemens que nos dames Européennes. Elles ont, comme les hommes, des réunions où elles récitent des compositions poétiques, et forment, au nombre de dix ou douze, des concerts où elles chantent toutes ensemble, mais avec une clarté, une précision et une harmonie qui surprirent les Européens. Elles ont soin d'étaler alors tout l'éclat de leur parure, qui consiste en petits coquillages et en minces écailles de tortue suspendus à leur front, avec une ceinture composée des mêmes objets, entrelacée de fleurs de diverses couleurs, et parsemée de noix de coco d'un joli travail. Leur mo-

Qualités des femmes.

Habillement.

(1) Ce peuple n'avait même aucune idée du feu: ce furent les Espagnols qui la lui donnérent malgré lui en incendiant ses habitations, et alors il prit cet élément pour une bête qui se nourrissait de bois.

destie se contente, comme nous l'avons observé plus haut, d'un morceau de natte pour tout vêtement; mais dans leurs réunions elles portent une espèce de robe faite de petites branches et de racines, qui les défigure étrangement, et dans laquelle elles ont l'air d'être renfermées comme dans une cage: cependant elles ne laissent pas de se mouvoir avec agilité; elles frappent l'un contre l'autre deux petits coquillages qu'elles tiennent entre leurs doigts, comme les Espagnols font avec les castagnettes, et accompagnent leurs chants de gestes expressifs et variés. Ces talens étant pour elles un moyen sûr de se faire admirer, elles ne négligent rien pour les acquérir, et parviennent, à force d'exercice, à donner à leurs membres et à leur voix beaucoup de grâces et de souplesse.

Mariages, et étranges priviléges des femmes.

Avec ces agrémens, le sexe jouit ici d'un empire prequ'absolu. Il est vrai que les hommes peuvent épouser autant de femmes qu'ils le veulent, pourvu qu'elles ne leur soient point parentes; mais en général ils se contentent d'une seule. Dés qu'un homme est marié, il perd pour ainsi dire toute son autorité, et la femme prend aussitôt le commandement dans la maison: s'il lui donne quelque sujet de mécontentement pour cause de jalousie, de lâcheté, de galanterie, d'ennui, de brusquerie ou autrement, elle appelle à son secours d'autres femmes mariées du voisinage, et s'armant toutes de lances, elles vont exercer leur vengeance sur ses plantations et son habitation qu'elles detruisent; et malheur à lui s'il tombe entre leurs mains. La femme d'un naturel plus traitable se contente d'abandonner son mari sans lui en dire la raison, et s'en retourne chez ses parens; mais alors ceux-ci profitent souvent de ce motif pour piller le mari sous prétexte de le punir. Le mari peut aussi abandonner sa femme, et dans ce cas elle emporte avec elle la meilleure partie du mobilier, et emmène ses enfans: si elle s'est rendue coupable d'infidélité, le mari peut s'en venger comme il lui plait sur le séducteur; mais il doit bien se garder d'en marquer le moindre ressentiment à la femme, s'il ne veut pas rester seul.

Libertinage des jeunes gens.

Tous ces inconvéniens portaient bien des jeunes gens à fuir le mariage, et à se livrer à la débauche. Ils séduisaient les jeunes femmes par des présens, et achetaient les filles de parens pauvres pour les mettre dans un lieu particulier, où elles étaient à la discrétion de tous. Ces débauchés s'appelaient dans leur langue *Urritaos*, et ils entretiennent encore aujourd'hui ces associations licentieuses dans les montagnes de Guam, où ils ont conservé leur indépendance.

Au nord des Marianes on trouve divers groupes de petites îles, qui sont presque toutes volcaniques. Plusieurs portent simplement le nom de volcans, d'autres en ont d'équivalens, telle que l'île du Soufre. Le beau nom de Jardins a été donné à deux groupes de bancs, qui entourent deux petites îles. Celles de l'Or et de l'Argent doivent probablement leurs noms à des fables Japonaises. C'est dans ces mers que s'élève le fameux roc, appelé la femme de Lot, contre lequel les vagues viennent se briser avec une violence proportionnée à l'espace immense qu'elles ont parcouru avant d'y arriver. Cet énorme roc, dont les flancs sont presque perpendiculaires, a 350 pieds de hauteur, et offre du côté du sud-est une caverne, dans laquelle les ondes viennent s'engouffrer avec un horrible fracas.

Iles au nord des Marianes.

Enorme roc.

ARCHIPEL DES CAROLINES.

Il n'y a pas de question de géographie, dit Malte-Brun dans son LXXIX.e livre, qui soit plus embrouillée que celle de la position des îles Carolines. On sait seulement en général que cet Archipel s'étend entre les îles Pescadores au levant, les Marianes au nord, et les îles Palaos au couchant. Il est probable que les chaînes particulières, composant la chaîne générale des Carolines, se dirigent à peu-près au midi et au nord, comme la plupart des chaînes du Grand Océan. Tant qu'il ne viendra pas quelque voyageur déchirer le voile qui couvre cette région, nous serons obligés de nous en tenir aux relations des Missionnaires qui y ont été envoyés pour prêcher l'Evangile, et qui nous en ont transmis des notions intéressantes dans leur lettres, dont le Président Desbrosses nous a donné d'excellens extraits dans son supplément.

Découverte des îles Carolines.

La nouvelle de la découverte de ces îles parait avoir été apportée aux Philippines en 1686. Informé qu'on avait vu une grande île vers le sud-ouest, Dom Joseph Quiroga Gouverneur des Marianes, expédia la même année Dom Alphonse Paon, noble du pays, pour la reconnaître: mais ce fut sans effet. Il y fut renvoyé au bout de quatre ans, et sans plus de succès. On ne laissa pas cependant de donner le nom de Caroline à cette île à demi-connue, en l'honneur de Charle II, alors Roi d'Espagne. En 1796 elle fut encore vue par un vaisseau qui allait des Philippines aux Marianes, et nommée île de Saint Barnabas, parce que c'était le jour de la féte de cet Apôtre. L'année suivante, on dut au hazard une découverte qu'il parait impossible, en observant la carte, que les Espagnols n'eussent point faite auparavant; savoir, qu'il existe un grand Archipel de belles îles entre les Philippines et les Marianes (1). Ce

(1) Quelques-uns regardent comme impossible que les Espagnols n'eussent aucune connaissance de cet Archipel, en songeant qu'on savait alors que Drak y était passé en 1578. Après avoir quitté la Nouvelle Albion, qui est une partie de la Californie, la première terre qu'il aperçut fut

hazard fut, que deux pirogues, à bord desquelles il y avait trente Indiens, furent poussées le 28 septembre sur l'île de Samal par les vents d'est. Ces peuples s'appellent Palaos dans leur langue, et quelques-uns d'entre eux avaient déjà été jetés, par un accident semblable, dans une des Philippines, sans qu'on y eût fait beaucoup d'attention ; mais l'apparition de ceux-ci dans une île où il y avait plus de quarante Missionnaires, donna lieu à de plus exactes recherches.

Relation de ces îles.

On apprit de ces insulaires, que leur pays se composait de 32 îles, qui n'étaient pas bien éloignées des Marianes, et qu'on jugea devoir leur ressembler à la petitesse de leurs pirogues et à la forme de leurs voiles. Ces îles parurent devoir se trouver à 11 ou 12 degrés de latitude nord, plus au sud que les Marianes. Les Indiens ajoutèrent que trois étaient inhabitées, mais remplies de gibier ; que toutes les autres étaient bien peuplées ; que la plus considéra-

cette chaîne d'îles, et voici la relation qu'il en donne. « Ayant mis à la voile, nous naviguâmes sans voir aucune terre jusques dans la matinée du 13 octobre suivant, où nous rencontrâmes à huit degrés au delà de la ligne certaines îles, d'où il nous vint un grand nombre de canots contenant quatre, six et jusqu'à quatorze hommes, qui nous apportèrent des cocos et autres fruits. Ces canots étaient d'une belle coupe, bien polis en dedans et au dehors, et avaient un lustre semblable à celui d'une corne bien brunie; leur proue et leur poupe étaient parfaitement semblables et circulaires à l'intérieur ; leurs côtés étaient très-élevés et décorés de coquillages blancs. Des deux côtés s'avançaient en dehors deux morceaux de bois, d'environ trois pieds et demi de longueur, plus ou moins, selon la grandeur du canot. Ces insulaires ont la partie inférieure des oreilles coupée en rond, et ils y attachent des choses pesantes pour l'allonger au dessous des joues. Les ongles de leurs doigts ont un pouce de longueur, et leurs dents sont aussi noires que la poix ; ils leur conservent cette couleur au moyen d'une herbe mêlée avec une certaine poudre, qu'ils mangent fréquemment, et tiennent dans un tuyau qu'ils portent toujours avec eux à cet effet. Nous partîmes de cette île la nuit suivante, et prîmes terre le 18 octobre dans plusieurs autres, dont quelques-unes paraissaient très-peuplées Nous continuâmes notre route à travers les îles de Tagoulada, Zelon et Zevvarra, comme amis des Portugais, dans la première desquelles on trouve beaucoup de cinnamome ». Il est clair, d'après cette relation, que ce peuple n'appartenait point à l'île des Larrons, comme quelques-uns l'avaient supposé, ces îles se trouvent en outre sous une plus haute latitude.

ble était Lamurrec où le Roi fesait sa résidence; et que les Gouverneurs des autres îles lui étaient soumis (1). Ils avaient parmi eux un de ces Gouverneurs avec sa femme, qui était fille du Roi; leur teint était bronzé, et quoiqu'à demi-nus on les distinguait des autres à leur contenance: le mari avait le corps barriolé de raies courtes, qui formaient diverses figures. Les autres, à l'exception des femmes et des enfans, avaient aussi plus ou moins de ces raies sur le corps; et ils ressemblaient beaucoup, par leurs traits et leur couleur, aux habitans des Philippines. Les hommes avaient une ceinture qui fesait plusieurs tours autour de leurs reins, et qui leur couvrait aussi les cuisses; ils portaient sur leurs épaules un morceau d'étoffe grossière d'environ une demi-aune, qui s'attachait par devant, et retombait par derrière; ils étaient vêtus presque tous de la même manière, excepté que les femmes avaient un morceau d'étoffe un peu plus long, qui leur pendait depuis la ceinture jusqu'aux genoux. Les femmes qui avaient un air plus distingué, portaient en outre des anneaux et des colliers d'ecaille de tortue, ainsi que d'autres objets semblables, d'une substance semblable à l'ambre, mais qui n'était point transparente. Leur langage diffère de celui des habitans des Philippines et des Marianes, et leur prononciation approche de celle de l'Arabe.

Langage.

Mœurs.

Le poisson semble être la principale nourriture de ces insulaires, et l'eau leur unique boisson. L'épouvante que leur causèrent la vue d'une vache et les aboiemens d'un petit chien, donnèrent à présumer que ces animaux n'étaient point connus dans leur île. Leurs mœurs étaient tout-à-fait sauvages; ils ne pensaient qu'à manger et à boire lorsque l'envie les en prenait, sans distinction de tems ni de lieu: il parait qu'ils n'avaient aucune notion de divinité, ou qu'ils adoraient des idoles; ils montraient beaucoup de respect pour leurs Rois ou Gouverneurs, auxquels ils obéissaient ponctuellement; et

(1) Le moyen qu'employaient ces insulaires pour faire connaître le nombre et la position de ces îles n'était pas moins exact qu'ingénieux. Ils mettaient sur une table autant de petites pierres qu'ils comptaient d'îles, et les disposaient dans le même ordre: comme ces îles étaient déjà tracées sur une carte, ils indiquaient le nom de chacune d'elles, et y inscrivaient une figure, pour marquer le nombre de jours de navigation qu'il fallait pour en faire le tour; ils plaçaient ensuite une autre figure entre deux îles, pour désigner le nombre de jours de navigation qu'il y avait de l'une à l'autre. Cette démonstration était claire et intelligible.

pour le marquer, ils prennaient la main ou le pied de la personne qu'ils voulaient honorer, et s'en frottaient le visage. Il y avait parmi leurs ustensiles des scies faites avec un grand coquillage, qui avait été aiguisé sur une pierre. Toutes leurs armes consistaient en lances et en javelots, dont la pointe était composée d'ossemens humains bien affilés et solidement fixés. Les hommes et les femmes portaient leurs cheveux longs et épars sur leurs épaules. Avant d'être conduits devant un des Missionnaires, croyant sans doute que c'était un Monarque comme le leur, ils se barbouillèrent tout le corps de jaune, qui est pour eux une couleur de grande parure. Ils vivent dans leurs îles, contens de leur état et toujours gais; ils chantent et dansent en mesure, et en s'accompagnant tous des mêmes gestes.

Inutile découverte des îles Palaos.

Le Gouverneur des Philippines affectait beaucoup de zèle pour l'expedition des îles Palaos, mais sans jamais faire la moindre chose pour son exécution. Le P. André Serrano y mit plus de bonne volonté, et la cour de Madrid donna l'ordre d'y envoyer aussitôt deux Missionnaires. Il partit donc, en novembre 1710, un vaisseau portant des Missionnaires; et après une navigation de 14 jours, ils aperçurent vers le nord-ouest deux îles, auxquelles ils donnèrent le nom de Saint André. Il vint à eux, d'une de ces îles, un canot chargé d'Indiens, qu'ils accueillirent avec toutes les démonstrations possibles de bienveillance et de joie: ces sauvages leur firent entendre que leur île s'appelait Sansarol, et la principale de tout l'Archipel Panlok; ils leur en désignèrent encore deux autres, qu'on a nommées depuis Merières et Paulo. Le capitaine du bâtiment n'ayant trouvé ni port ni autre lieu propre à un débarquement, fut obligé, pour satisfaire au vœu des Missionnaires, de les envoyer à terre, puis il se dirigea vers Panlok à 50 lieues de là; mais à son retour il ne lui fut plus possible d'aborder à Sansarol, ensorte qu'il dut retourner aux Philippines, sans avoir aucune nouvelle de ses Missionnaires. Le P. Serrano s'embarqua alors pour la même expédition, et plusieurs années s'écoulèrent sans qu'on sût ce qu'étaient devenus ces Religieux. On apprit enfin de la Chine, que les deux premiers avaient été tués par les habitans, et que le P. Serrano avait fait naufrage avec tout l'équipage, excepté un Indien, lequel étant ensuite passé en Chine, y donna cette nouvelle aux Jésuites, qui la communiquèrent à leurs confrères des Philippines.

Le journal qui a été rédigé de cette expédition par un des officiers du bâtiment (1) nous a conservé quelques notions sur ces insulaires. Ils sont d'un bel aspect et d'une complexion robuste; leur unique vêtement consiste en un morceau de natte qui leur enveloppe le milieu du corps; ils ont les cheveux crêpus et la barbe très-courte; lorsqu'il pleut ils portent sur leurs épaules une espèce de manteau fait d'une natte d'un tissu épais et souple, et ont un chapeau de la même matière, qui est rond et orné de plumes droites. Ils furent extrêmement surpris de nous voir fumer du tabac. Ils préféraient le fer à toute autre chose; lorsqu'il en apercevaient quelque morceau, ils le regardaient la bouche ouverte, comme pour marquer le grand désir qu'ils en avaient; et si l'on ne le comprenait point à leurs signes, ils cherchaient à l'exprimer avec toute l'énergie dont ils étaient capables . . . . Ils se mirent ensuite à chanter en battant la mesure avec les mains sur leurs cuisses . . . ; ils nous apportèrent quelques pains avec du poisson et des herbages. Leurs pirogues paraissaient bien faites et fort-propres, et avaient des voiles triangulaires etc.

Découverte entière de l'Archipel des Carolines.

Enfin la découverte de tout cet Archipel composé de 80 ou 87 îles fut achevée par l'effet d'un accident, comme avait été faite celle de la première partie. En 1722 un bâtiment étranger parut sur l'extrémité orientale de l'île de Guam avec onze hommes, sept femmes et six enfans; et cédant aux instances du chef d'un village, ces étrangers abordèrent au rivage, et furent accueillis avec beaucoup d'affabilité. Leur navire excita la curiosité des habitans même des Marianes, dont les pirogues sont admirées des autres peuplades par la beauté de leurs proues. Ce navire était parti avec quatre autres des îles de Fariolep, pour se rendre à celle d'Ulcea, et une forte bourrasque l'avait jeté loin de sa route. Cet Archipel, qui a la Nouvelle Guinée au midi, les Philippines à l'ouest, les Marianes au nord et la mer Pacifique à l'est, se divise en cinq provinces, dont chacune a son idiome particulier; et l'on croit que ces cinq langages ne sont que des dialectes de mauvais Arabe. Le climat de ces îles est agréable, excepté dans la saison des ouragans: le sol en est fertile, et produit d'excellens herbages, des fruits délicieux, et une quantité de beaux arbres. On n'y trouve aucune espèce de quadrupèdes. Les habitans en sont grands

Description de cet Archipel.

Habitans.

(1) Relat. en forme de journal de la découverte des îles Palaos.

et bien faits, et leurs cheveux sont un peu crêpus comme ceux des Nègres; ils ont le nez épaté, de gros yeux et une barbe épaisse: leur teint présente toutes les nuances qui se trouvent, depuis le blond de l'olive jusqu'au brun foncé (1)

Gouvernement.

Le gouvernement de ce peuple est une aristocratie régulière. Il y a dans chaque île plusieurs familles de nobles, dont le plus ancien s'appelle Tamol; et chaque île a un Tamol principal qui y administre la justice avec l'assistance des autres Tamols. Ces nobles ne paraissent jamais qu'en robe avec une barbe longue, et une gravité majestueuse; ils donnent audience chez eux assis sur une table: celui qui s'approche d'eux doit s'incliner, ne point lever les yeux pendant qu'il leur parle, et bien prendre garde de leur tourner le dos en se retirant. Mais avec cette gravité et ces marques de respect, il n'y a ni despotisme d'un côté, ni esclavage de l'autre: ces chefs n'exercent leur autorité que pour donner des conseils salutaires, et tous leurs châtimens se bornent à une simple réprimande; les gens tout-à-fait dépravés sont bannis, et relégués dans des îles lointaines. Tout le fer qui tombe, par effet de naufrage ou autre accident, entre les mains du peuple, appartient de droit au Tamol, qui en fait faire des outils, qu'il donne ensuite à louage, et dont le revenu lui sert pour le maintien de sa dignité.

Religion.

Ces insulaires n'offrent point l'idée distincte d'un Etre Suprême; ils croient seulement à l'existence de bons et de mauvais esprits, qui se marient et font des enfans; ce qui a donné lieu à une infinité de fables parmi eux. Ils croient aussi à un état futur, qui sera heureux pour les bons et malheureux pour les méchans. Ils ont des prêtres et des prêtresses, qui prétendent être en relation avec les esprits des morts, et pouvoir affirmer qui d'entre eux est heureux ou malheureux. On jette à la mer les cadavres des gens du peuple, et l'on dépose avec pompe et cérémonie ceux des nobles dans des tombeaux faits pour eux. Leurs ames sont regardées comme des esprits gardiens sous le nom de Tahaput: on invoque à chaque instant leur assistance, et on leur fait des offrandes; tandis qu'on ne rend aucune espèce d'honneurs aux esprits célestes ni infernaux, et qu'on n'a ni la pensée de se les rendre favorables, ni la crainte de les offenser.

(1) V. Lettres édif. et curieuses etc. P. Le-Gobien. Philos. Transact. n.° 317, pag. 199.

Mœurs et usages.

Il y a dans chaque village deux maisons d'éducation pour la jeunesse ; l'une pour les garçons, et l'autre pour les filles. Les premiers y sont élevés par des hommes âgés, qui leur apprennent à cultiver la terre, à faire les ustensiles domestiques, des filets, des hampes de lance, à construire des barques et à naviguer: on y enseigne aux filles à apprêter de diverses manières le poisson, les fruits et les racines, et à détacher de certaines plantes et de l'écorce des arbres des filamens pour en faire des étoffes, des voiles et des nattes. Le chant et la danse sont leurs principaux amusemens; mais ils ne savent point ce que c'est que musique instrumentale : dans ces sortes d'occasions surtout, ils se parent la tête de plumes et de guirlandes : leurs oreilles ont de grands trous qu'ils remplissent d'herbes odoriférantes, et ils portent des espèces de bracelets, au bras, au poignet et à la cheville du pied. Les hommes s'exercent à la lutte, à manier la lance, et à frapper à un but marqué avec une pierre, pour se rendre plus habiles et plus prompts dans les différens travaux d'où ils tirent leur subsistance. Au mois de février, les Tamols se ressemblent tous dans l'île principale, pour prédire si la pêche sera bonne, et l'année suivante heureuse ou malheureuse : préjugé qui contribue beaucoup au maintien de leur autorité.

Iles vues par Wilson.

Il résulte de tout ce que nous venons de dire que cet Archipel, auquel on donna d'abord le nom de Palaos, puis celui d'îles de Saint Barnabas et Saint André, de Nouvelles Philippines, et enfin de Carolines, n'est, comme nous l'avons observé dans le commencement, que très-imparfaitement connu jusqu'à présent. A son retour de la mer du sud, où il avait transporté les Missionnaires Anglais, le capitaine Wilson fit voile au midi des Carolines à 7 degrés de latitude septentrionale ; il visita quelques-unes de ces îles, et entre autres le groupe considérable qu'il appella les treize îles. Les habitans ont le teint cuivré, et les femmes d'une couleur olivâtre: leurs lèvres sont un peu grosses, leur visage plutôt large, et leurs cheveux noirs et longs. Leur langage diffère de celui des îles voisines de Palaos. Ils vendent des cordons de jonc qui sont très-forts : ils portent une espèce de ceinture qui ressemble à une écharpe Espagnole, et des chapeaux pointus comme ceux des Chinois, qui sont aussi en usage aux Philippines. On y vit 150 canots, dont chacun contenait six à sept hommes.

ÎLES MALGRAVES

ET AUTRES PEU CONNUES.

La longue chaîne des îles Malgraves, decouvertes par Marshall et Gilbert en 1788, se rattache aux îles Carolines par le moyen de celles des Pescadores, et peut-être aux Archipels de la Polynésie par des anneaux qui nous sont encore inconnus, et au nombre desquels peuvent être les îles de Jésus, la Solitaire et quelques autres qui ont été aperçues par Quiros et Mendana. On ne sait guères de ces îles que leur position, et leurs noms qui sont Anglais. Elles sont basses pour la plupart, et produisent des cocos, des oranges et des choux-palmes. Le peuple au teint cuivré qui les habite, parait être hospitalier et habile dans la navigation. On connait d'une manière précise la position des deux îles de Saint Augustin et du Grand Cocal, qui ont été visités récemment, et indiquent une chaîne dans la partie méridionale : on retrouvera quelque jour l'île de la Belle-Nation, que Quiros place à 1,600 lieues Espagnoles de Lima, et à 10° 20' minutes de latitude. Ses habitans, remarquables par leur blancheur, naviguaient dans des canots doubles, et fabriquaient leurs huttes élégantes avec des troncs de palmier.

Ile de Taumaco ou Rotoumahou.

La mer qui est à l'occident de l'Archipel des Navigateurs jusques vers les îles de Salomon, parait comprendre plusieurs îles détachées. La plus remarquable aujourd'hui est celle de Rotoumahou, qui est le Taumaco de Quiros. Wilson y aborda à son retour du voyage des Missionnaires. « Cette terre isolée parait être extrêmement peuplée et fertile. Nous comptâmes dans l'espace de moins d'un mille Anglais 200 maisons, sans celles qui devaient être cachées derrière les arbres. Elle abonde en cochons, en volaille et en fruits, et est un des meilleurs endroits de relâche „. Selon Quiros, elle doit être à 60 lieues de l'île du Saint Esprit. La langue des Nouvelles Hébrides et celle des îles des Amis semblent y être connues. Les îles voisines, du côté de l'ouest, portaient les noms de Témelfique, d'In-

deni et de Manci; cette dernière avait un volcan. Les habitans de Taumaco connaissaient Mallicolo, et marquaient avec de petites pierres la position des Archipels environnans.

Iles Fidji. Plus au nord est le groupe des îles Fidji ou du Prince Guillaume. Leurs habitans passent pour antropophages; ils sont plus industrieux que ceux de Tongatabou, qui les ont pourtant subjugués. Quelques-unes de ces îles ont été vues par le capitaine Wilson en 1796; elles sont d'une hauteur moyenne, couvertes de cocotiers jusqu'à leur cime, et entourées de récifs dangereux et très-étendus.

ILES DES AMIS.

En fesant voile à l'est, on voit s'élever du sein des eaux l'Archipel des îles des Amis, qui, selon Malte-Brun, comprend à peu-près une centaine d'îles, et auquel ce géographe assigne pour limites savoir; à l'ouest les îles Fidji, au nord celles du Cocotier et des Traitres, à l'est celle de Savage, et au midi celle de Pylstaert.

Pourquoi ainsi nommées.

Cook à donné à ces îles le nom qu'elles portent, en reconnaissance de l'accueil gracieux qu'il y reçut des habitans (1). Schouten, navigateur Hollandais, fut le premier qui en découvrit quelques-unes: vingt sept ans après, c'est-à-dire entre 1642 et 1643, Abel Tasman en rencontra plusieurs autres à six degrés plus au sud que les précédentes; il donna les noms d'Amsterdam et de Middelbourg aux deux principales, que les habitans appelaient Tonga-ta-boo et Ea-oo-wee. Cook détermina la position de ces îles entre les 21° 29′, et 21° 3′ de latitude méridionale; et, d'après plusieurs observations faites sur les lieux même, entre les 174° 40′ et 175° 15′ de longitude ouest.

Description de Tongatabou.

Tongatabou a été décrite par les voyageurs avec assez d'exactitude: néanmoins, sans les relations de Labillardière et des Missionnaires Anglais, nous n'en aurions encore qu'une connaissance

(1) Voici comment est décrit dans le Voyage de Cook l'accueil que les Anglais reçurent des habitans de Middelbourg, lors de leur débarquement dans cette île. « Ces aimables insulaires n'avaient jamais vu un Européen, et il ne leur restait qu'une tradition confuse du voyage que Tasman y avait fait anciennement; malgré cela on apercevait en eux un caractère de franchise, de générosité et de candeur, exempt de toute défiance: les femmes mêmes nous démontraient par leurs regards, leur sourire et leurs caresses, tout le plaisir que leur causait cette visite imprévue . . . . Les jeunes gens et les vieillards, les hommes et les femmes nous fesaient les plus tendres caresses: il nous baisaient les mains avec affection, se les mettaient sur le sein, et nous regardaient avec un air de sensibilité fait pour toucher les cœurs les plus indifférens etc.

imparfaite (1). Cette île, au rapport de Cook, a la forme d'un triangle isocèle, dont les deux plus grands côtés ont 21 milles de long, et le troisième douze milles: son sol est presque partout également élevé, c'est-à-dire plutôt bas, car il n'à pas moins de 60 ni plus de 80 pieds au dessus du niveau de la mer. Elle est préservée de la violence des flots par une chaîne de bancs de corail, qui est à une centaine de brasses de la côte: le pays en général offre à la vue le tableau de la plus riche végétation. Les vents y soufflent le plus souvent entre l'est et le sud; lorsqu'ils sont modérés, on y jouit la plupart du tems d'un air pur, et s'ils sont violens l'atmosphère se couvre du nuages, mais on n'y a jamais de brouillards, et il y pleut souvent. On y ressent, à ce que disent les Missionnaires, de fréquens tremblemens de terre. La verdure n'y est point sujette à des changemens sensibles à certaines saisons de l'année: chaque feuille qui tombe est aussitôt remplacée par une autre, et l'on y jouit d'une printems perpétuel.

Climat.

Sol, végétaux.

L'île a pour base un banc de corail; et la seule pierre qu'on y trouve est un *lapis lydius* dont les habitans font leurs hâches. Quoique le corail s'y élève en plusieurs endroits au dessus de la surface du sol, la terre végétale y est néanmoins d'une profondeur assez considérable, et recouvre un lit d'argile. Labillardière a donné quelqu'attention à la botanique de cette île. A l'ombre des bois croissent la tacca pinnatifide, la mussende touffue, l'abrus precatorius et le poivrier: les habitans font des nattes avec le pandanus odoratissimus; l'hibiscus tiliaceus croît spontanément entre un genre de production et l'autre, et au bord de la mer; son écorce fournit aux insulaires de quoi faire des étoffes, bien moins belles cependant que celles qu'on fait avec le mûrier papyrifère: le coton, de l'espèce appelée gossypium religiosum, croît dans les lieux humides, mais on n'en fait aucun usage. On y trouve aussi le bois de sandal, et une noix muscade qui n'est point aromatique.

Animaux.

Les animaux domestiques que Cook a vus, se réduisent à des cochons et de la volaille; et à l'exception de quelques petits lézards, il n'y a jamais rencontré aucun quadrupède sauvage. Il s'y trouve, selon lui, une quantité de pigeons, de tourterelles, de perroquets de diverses espèces, de chouettes, de poules d'eau d'un plumage

(1) On trouve une carte très-curieuse de cette île dans le voyage des Missionnaires Moraves, 1797.


1
2
3
4
CARLO BOTTIGELLA F.

bleu, d'autres petits oiseaux, et de grosses chauves-souris: quant aux productions de la mer, ce voyageur ne les a que peu ou point du tout connues. Labillardière a remarqué que les rochers sont parsemés des plus rares coquillages.

Middelbourg.

Middelbourg, qui est la plus méridionale de ces îles, peut avoir environ trente milles de circonférence, et se découvre à une distance de trente six milles. Ses côtes sont, pour la plupart, couvertes de plantations, mais l'intérieur en est peu cultivé. Néanmoins, ce défaut de culture ne contribue pas peu à l'embellissement du paysage, qui offre le tableau varié de groupes de cocotiers et autres arbres, de prés couverts d'une herbe épaisse, de plantations éparses ça-et-là, et de chemins qui conduisent dans toutes les parties de l'île: ce qui forme autant de points de vue pittoresques, sur lesquels la vue du spectateur se repose agréablement. Quoique le terrein en soit généralement argilleux, la masse du corail ne laisse pas de s'y élever à la hauteur de 300 pieds au dessus de la surface de la mer.

Figure et caractère des habitans de ces îles.

Les hommes et les femmes, selon la relation de Cook, y sont de la taille des Européens; ils ont le teint légèrement bronzé, une physionomie régulière, vive et enjouée, et les femmes y sont plus gaies que partout ailleurs. Labillardière nous en a donné le portrait qu'on voit au n.° 4 de la planche 79. Elles s'approchaient des Anglais, et les étourdissaient de leur babil; et lorsque quelqu'une d'entre elles se voyait écoutée, elle continuait à parler sans se mettre en peine si on entendait ce qu'elle disait: malgré la modestie qu'elles gardaient pour la plupart dans toutes ces familiarités, il ne laissait pas d'y en avoir qui étaient fort-libres: motif pour lequel Cook usa de toutes les précautions convenables, pour que ce peuple n'eût point à reprocher aux Européens de lui avoir fait le funeste présent d'une maladie, dont plusieurs hommes de son équipage étaient attaqués. Ces insulaires, au rapport de tous les voyageurs, ont une grande inclination au vol, et l' exécutent avec beaucoup d'adresse (1).

(1) Le seul défaut qui les dégrade, selon ce qui est dit dans les Voyages de Cook où il est parlé des habitans des îles des Amis, c'est leur penchant pour le vol, et leur ardeur à s'y livrer sans distinction d'âge ni de sexe: il faut convenir pourtant qu'ils ne le font guères qu'envers les étrangers: car le vol est peut-être plus rare parmi eux que dans d'autres pays, où le vice de quelqu'individu ne peut servir de motif d'inculpation contre toute une nation. D'ailleurs ce même penchant, qui est

Gouvernement. Quoique nous ayons parlé souvent du Roi de ces îles, est-il encore dit dans la même relation, on n'est pas encore bien assuré que le gouvernement y soit entre les mains d'un seul. On a même quelque raison de croire que ce gouvernement y est sous la direction d'un chef suprême, lequel a dans sa dépendance d'autres chefs subalternes, qui sont peut-être les seuls propriétaires de certains districts; et que c'est pour cela que le peuple leur marque tant de soumission et de respect. Cook remarque en outre un troisième ordre de chefs, qui n'exercent qu'une faible autorité, et c'est de ce nombre qu'était Attago grand ami des Anglais. Voy. le n.° 3 de la même planche. On présume d'après cela, qu'à Tongatabou surtout, toutes les terres peuvent appartenir à divers particuliers, et qu'il y existe une classe de domestiques ou d'esclaves qui ne possèdent rien.

Il ne fut pas possible aux Anglais de reconnaître jusqu'à quel point s'étend l'autorité de ces chefs, ni d'après quels principes ils établissent une proportion entre les délits et les peines. La plupart d'entre eux ont dans les autres îles des propriétés qui fournissent à leur entretien: cela est ainsi, au moins à l'égard du Roi, dont le revenu se compose du produit des domaines qu'il a hors de l'île de Tongatabou où il fait sa résidence, ainsi que les chefs des autres îles: ce qui a fait donner à la première, dans la langue du pays, le nom de *Terre des Chefs*, tandis que les autres s'appellent *Terres des esclaves*.

Ces peuples honorent en outre leurs chefs du titre de seigneurs des étoiles et du soleil. La famille royale prend le nom

Quel nom on y donne aux chefs.

commun à tous les malheureux insulaires de l'Océan Pacifique, pourrait encore s'excuser par la nature des objets qui s'offrent à eux, et dont la nouveauté les charme et les séduit. Chez les peuples civilisés, le vol peut être regardé comme la marque d'une dépravation dans la morale, d'une avarice qui foule aux pieds les lois de la justice, et d'un luxe effréné qui conduit à l'extrême indigence, et fait négliger les moyens de le prévenir. Mais aux îles des Amis et dans plusieurs autres, le vol d'effets apportés par les Européens a des causes moins coupables; il y est l'effet d'une avide curiosité, et d'un violent désir de posséder des choses tout-à-fait nouvelles . . . . Ce qui vient à l'appui des motifs auxquels on attribue la passion dominante de ces peuples pour le vol, c'est le peu de discernement qu'ils apportent à le commettre, au point d'ignorer si la chose volée pourra leur être de quelqu'utilité, tandis qu'il n'est personne parmi nous qui voulût exposer sa réputation ou sa vie, s'il n'était pas sûr de retirer de son vol quelqu'avantage etc.


80
G. Gallina f.

de Fouttafei, de la divinité ainsi nommée, qui est probablement la patrone, et peut-être un des ancêtres de cette famille : du reste la qualification que prend ordinairement le Souverain est celle de Tooee-Tonga.

Mais il n'est rien qui surpasse la vénération que ces insulaires ont pour leur Roi et leurs chefs. Personne ne peut les approcher, ni se placer derrière eux ou à côté sans leur permission, ou sans quelque raison de nécessité indispensable : pour leur parler il faut être assis les jambes croisées et à une certaine distance, en témoignage de respect. Lorsque quelqu'un des chefs veut parler en public, on fait un profond silence pour l'écouter, et nul n'oserait le contredire dans ce qu'il dit, ni laisser apercevoir le moindre signe d'improbation.

Respect que leur portent leurs sujets.

Quoique les principaux chefs aient des propriétés égales quelquefois à celles du Roi, ils lui sont pourtant inférieurs en rang, et le peuple ne leur accorde point les honneurs qui ne sont réservés qu'au Roi seul. Une des prérogatives de la Souvraineté est de n'être ni *tatoué*, ni circoncis, comme tout le reste de la nation. Lorsque le Roi se promène, tous ceux qui se trouvent sur son passage sont obligés de s'asseoir jusqu'à ce qu'il soit passé : la personne qui lui rend cet hommage doit s'accroupir, et courber sa tête jusqu'aux pieds du Monarque; et après avoir touché la plante de ses pieds avec les reins et la paume dés mains, elle se lève et se retire. Il parait que le Roi ne peut pas se refuser à ces marques de respect : car le nombre de ceux qui se présentent pour les lui témoigner, lorsqu'il est à la promenade, est quelquefois si considérable, qu'il est obligé de s'arrêter et de tenir un pied en l'air, jusqu'à ce que la cérémonie soit finie. Mais celui qui à touché ainsi les pieds du Monarque ne peut plus se servir de ses mains, ni toucher aucun comestible avant de s'être lavé; et comme la rareté de l'eau pourrait rendre cet usage fort-incommode, on emploie à cette sorte de purification le suc de quelque plante.

La planche 80 peut donner une idée de la vénération que ces insulaires ont pour leur Roi, ainsi que de plusieurs autres usages qui leur sont propres. Elle représente l'intérieur d'une maison, où le capitaine Cook fut reçu par le Roi Poulaho (1). Ce Monarque

(1) M.r Webber nous a tracé dans les Voyages de Cook le portrait de Poulaho Roi de Tongatabou : il est tel qu'on le voit représenté dans

était assis à l'une des extrémités de la salle, et à un autre bout étaient assis en demi-cercle tous ceux qui y étaient entrés pour lui faire la cour. Il ordonna d'apprêter la *Kava* (1), et de faire cuire des ignames pour les Anglais: aussiôt un des serviteurs de Poulaho apporta une grosse racine de *Kava* avec un vase: plusieurs des assistans se mirent à en mâcher chacun quelques morceaux, et le vase fut bientôt rempli de cette liqueur. Pendant cela, d'autres préparaient des feuilles de bananier pour en faire des coupes:

la première figure de la planche 79. Sa coiffure est une espèce de bonnet composé de plumes rouges de perroquet et autres oiseaux des tropiques; elle se place sur le front comme un diadême, et a la forme d'un demi-cercle, dont les rayons ont dix huit à vingt pouces de longueur: on ignore dans quelles circonstances ces chefs prennent cette parure.

(1) Nous allons donner une description détaillé de la *Kava*, d'aprés la relation qu'on en trouve dans le Journal d'Anderson. Les Anglais avaient vu quelquefois faire usage de cette boisson dans d'autres îles, mais nulle part ailleurs aussi fréquemment que dans celles-ci, où les principaux personnages ne font presque rien autre chose toute la matinée. La *Kava* est une espèce de poivrier qu'on y cultive pour la composition de cette liqueur favorite: les habitans en font les plus grand cas, et sont trés-soigneux d'éloigner de lui tout ce qui pourrait nuire à son accroissement: ils le plantent ordinairement aux environs de leurs maisons. Cet arbre ne s'élève guères au delà de la hauteur d'un homme: il pousse une quantité de branches, et ses feuilles sont larges et ont la forme d'un cœur, mais il n'y a que sa racine dont on fasse usage aux îles des Amis. Aprés qu'on l'a recueillie, on la donne aux domestiques qui la rompent en morceaux, et la nettoient avec une coquille ou un morceau de bois; chacun d'eux en mâche quelques morceaux qu'il rejette ensuite dans une feuille de bananier. Celui qui est chargé de faire la boisson réunit toutes les parties mâchées, et les met dans un vase de bois avec la quantité d'eau nécessaire pour lui donner le degré de force qu'elle doit avoir; il mêle ensuite le tout avec ses mains, pose dans un morceau d'étoffe les parties filamenteuses de la racine, et les tord pour en extraire la liqueur. Les naturels qui sont habitués à cette boisson n'en ressentent pas tout-à-coup les effets; mais les Anglais qui en goutèrent s'apperçurent bientôt qu'elle enivre comme nos liqueurs fortes, ou plutôt qu'elle occasiónne un étourdissement pareil à celui que produit l'opium ou autres substances narcotiques. Malgré le fréquent usage qu'en font les premiers, au point d'en boire jusqu'à sept fois dans une matinée, ils ne peuvent néanmoins l'avaler sans faire des grimaces, qui annoncent combien le goût en est âpre et désagréable.

on présenta la première au Roi, lequel la fit passer à une personne qu'il indiqua : on lui offrit la seconde qu'il but, et la troisième fut apportée au capitaine Cook. Celui qui remplissait ces coupes demanda ensuite à qui on devait envoyer les autres : alors un de la compagnie commença à nommer les personnes, et l'on servait de suite celle qu'il désignait : cette distribution continua ainsi tant qu'il y eut de la *Kava* dans le vase, et quoique la moitié des assistans n'y eût point eu part, il n'y eut pas pour cela de mécontens. Chacun jetait sa coupe après l'avoir vidée, un domestique la ramassait, et la portait à l'échanson qui la remplissait de nouveau. Le Roi et les insulaires restèrent assis pendant tout le tems de cette cérémonie en conservant leur gravité ordinaire, et proférant à peine quelques mots.

D'après les dernières relations qu'on a de Tongatabou, cette île est partagée en trois souverainetés qui sont celles, d'Ahifo au nord, de Maouna au centre, et d'Ahodschi au sud-est. Chacun de ces districts a son souverain : la famille régnante de Maouna porte le nom de Fouttafehi, qui est aussi celui d'une des divinités du pays : les Fouttafehi semblent avoir été autrefois les Souverains absolus de l'île ; mais le Dingona-gaboula ou Prince du canton du nord s'est emparé récemment de la suprématie politique. Les chefs des îles voisines exercent chacun chez eux une autorité despotique ; mais ils se reconnaissent vassaux du Souverain de Tongatabou, et lui payent tribut. Les habitans même des îles Fidji, si formidables du tems de Cook, ont dû subir son joug, et sa puissance s'étend de l'autre côté, jusques vers les confins de l'Archipel des Navigateurs. Leur flotte composée de pirogues est très-considérable, et ils poussent, selon toute apparence, leurs courses maritimes jusqu'à l'Archipel du Saint-Esprit.

Labillardière donne à ces insulaires un naturel bien plus mauvais qu'on ne devrait le leur supposer d'après les relations de Cook et de Forster ; il dit même leur avoir vu commettre des assassinats avec un insigne perfidie. Cependant la relation des Missionnaires Anglais, qui est d'une date postérieure à celle de Labillardière, n'offre rien à l'appui de son opinion. « Les habitans des îles des Amis, y est-il dit, méritent le nom que Cook leur à donné, et quand on leur en eut expliqué le sens, ils parurent en être très-flattés. Ils sont entre eux d'une libéralité et d'une générosité surprenantes. Pendant quatre mois nous n'avons jamais vu ni oui

parler de la moindre rixe dans ces îles. L'infanticide et les institutions sociales des Taïtiens y sont inconnus. L'infidélité conjugale y est sévèrement punie dans les classes nobles, au moins quant au séducteur: les femmes y sont presque esclaves, et la polygamie y est une prérogative des chefs.

Polygamie.

On a si peu de notions sur la religion de ce peuple, est-il dit dans le voyage de Cook, qu'il n'est pas permis de hazarder à cet égard la moindre conjecture. Il ne fut pas possible aux Anglais, dans l'espace de peu de jours, de se former une idée précise de ses usages politiques et religieux, n'ayant aucune connaissance de sa langue. Les Missionnaires, dont nous venons de parler, nous ont transmis à ce sujet des renseignemens plus satisfaisans. Selon eux, ces insulaires n'ont point un ordre distinct de prêtres, quoiqu'ils aient une multitude de divinités et un culte public. Ils ont deux grands *natsché* ou fêtes religieuses, qui sont consacrées; l'une à implorer la faveur de Fouttafehi pour la prospérité des semailles, et l'autre pour rendre grâces à ce Dieu après la récolte. Chacun tue soi-même, et apporte l'animal qu'il veut offrir en sacrifice. Calia-Feilatonga est la souveraine des ondes et des vents: le Dieu Manwi porte l'île sur son dos, et les tremblemens de terre sont l'effet des efforts qu'il fait pour se débarasser de son fardeau lorsqu'il en est fatigué. Le Dieu du plaisir, Higgolayo, réunit toutes les ames dans un paradis, qui est absolument semblable à celui de Mahomet.

Étrange usage à la mort des parens.

Nous ne devons pas omettre ici de faire mention d'un usage, étrange, qu'observent les habitans de l'île d'Amsterdam à la mort de leurs proches. Les Anglais s'étant dirigés vers un de leurs cimetières à la vue d'un *casuarina*, qui indique toujours le voisinage d'un lieu semblable, et y étant entrés pour en observer l'enceinte, trouvèrent un insulaire qui leur fit entendre que là venait d'être enterré un de ses parens; et leur montrant l'endroit où il s'était déjà fait couper le petit doigt, il leur expliqua d'un manière très-intelligible, qu'à la mort de leurs plus proches parens, appelés *maduas*, ils étaient dans l'usage de se couper les doigts. Ainsi il n'est pas à desirer dans ce pays d'avoir une nombreuse famille, car en y vivant un peu long-tems, on courrait risque à la fin de n'avoir plus pour mains que des moignons. Il serait difficile de remonter à la cause d'un pareil usage. Peut-être que le premier qui s'est coupé un doigt à la mort de son père ou d'un fils, a eu en vue d'exprimer,

par cette marque d'un désespoir momentané, la profonde douleur dont son ame était navrée: accablé du même sentiment un autre aura voulu l'imiter, d'autres se seront également piqués de suivre cet exemple; et cet acte de délire se sera aussi changé en un usage permanent, auquel on aura attaché ensuite des idées d'honneur et de honte, qui font qu'un habitant de l'île d'Amsterdam ne se croirait pas moins déshonoré en ne se coupant pas les doigts, qu'on ne le serait parmi nous pour n'avoir pas fait célébrer pompeusement les funérailles d'un père ou d'un frère. Ces mutilations se retrouvent néanmoins chez d'autres peuples, et surtout chez les Hottentos, les Guarans du Paraguay, et les habitans de la Californie.

Mœurs et usages.

L'habillement des deux sexes se compose d'une pièce d'étoffe peinte à petits carrés ou d'une autre manière semblable, comme le sont quelques-unes de nos toiles à fleurs, ou bien d'un morceau de natte d'un beau travail, qui leur ceint les reins, et leur descend jusqu'au genou; mais au dessus de la ceinture ils sont ordinairement nus, et il parait que tous les matins ils s'oignent cette partie du corps. Les gens du peuple n'ont souvent d'autre vêtement qu'une enveloppe de feuilles, ou le *maro* consistant en un morceau d'étoffe ou de natte en forme de ceinture, qui leur passe entre les cuisses, et se roule ensuite autour de leur corps; mais il n'y a que les hommes qui portent cette sorte de vêtement. Les ornemens communs à l'un et l'autre sexe sont des amulettes, des colliers, et des bracelets en os, en nacre de perle, en écaille de tortue ou autre matière de ce genre: les femmes surtout se mettent aux doigts des anneaux en écaille tres-bien faits, et aux oreilles de petits cylindres de la même matière, et de la grosseur d'une petite plume; et quoiqu'elles aient toutes les oreilles percées, on en voit peu avec des pendans. Elles portent les jours de fête un tablier fait avec les fibres de l'écorce de la noix de coco, et parsemé de petits morceaux d'étoffe représentant des étoiles, des demi-lunes, des carrés et autres figures semblables; souvent encore il est garni de coquillages et de plumes rouges qui font le plus bel effet. On ignore cependant à quelle occasion les chefs prennent leurs grands bonnets de plumes; mais hors de là les hommes et les femmes portent de petits chapeaux de diverses matières, qui leur préservent le visage des rayons du soleil. Ces insulaires fabriquent eux-mêmes leurs étoffes et les recouvrent d'un vernis pour les rendre plus durables et moins faciles à s'imbiber d'eau; ils les teignent en noir, en brun, en pourpre, en jaune

Habillement, ornemens etc.

et en rouge avec les sucs de certains végétaux de leur pays. Leurs nattes sont aussi de diverses sortes : celles dont ils font ordinairement leur vêtemens sont d'un beau tissu ; et les autres qui sont plus grosses, plus fortes et sur lesquelles il se couchent, leur servent à faire des voiles à leurs pirogues.

Presque tous les individus des deux sexes se coupent les cheveux, et s'arrachent les poils sous les aisselles : les hommes se rasent en outre la barbe avec deux coquilles tranchantes. Les Anglais en virent plusieurs, dont les cheveux étaient poudrés de blanc et brûlés au bout : en les examinant de plus prés, ils reconnurent que cette poudre n'était qu'une chaux de coquillage ou de corail, qui corrodait leur chevelure. Il faut que l'usage de se poudrer ainsi soit d'un goût bien général parmi ces insulaires, car il en est qui se servent d'une poudre bleue, et d'autres d'une poudre de couleur d'orange. Ils conservent leurs dents toujours belles jusques dans un âge avancé ; les individues des deux sexes sont tous tatoués, avec cette différence que les hommes ne le sont que depuis la moitié des cuisses jusqu'aux hanches, et les femmes seulement aux bras et aux doigts, et encore très-légèrement. Les Anglais ne furent pas peu surpris de voir encore des insulaires de Mildebourg, absolument nus, qui portaient les marques de cette opération jusques sur les organes de la génération, dont l'extrême sensibilité avait dû la rendre encore plus pénible et même dangereuse.

Habitations, ustensiles etc.

Les Anglais n'aperçurent dans cette dernière île ni bourgs ni villages : les habitations y sont construites au milieu des plantations et sans ordre : ces habitations s'y élèvent, comme dans les autres îles, sur des pieux ou sur un pilotis, et sont couvertes avec des feuilles de palmier : de grosses nattes sont étendues sur le plancher, d'autres sont dressées du côté du vent pour servir d'abri, et tous les autres côtes de l'édifice restent ouverts : la plupart de ces maisons ont sur leur devant un bouquet d'arbres, dont les fleurs exhalent une odeur embaumée. Les ustensiles dont se servent ces insulaires sont, comme ailleurs, de pierres, d'os ou de coquillages ; mais à la vue de quelques-uns de leurs ouvrages, on ne peut s'empêcher d'admirer le talent et la patience de l'artiste qui les a faits. Ils ont de fort-jolis paniers, dont quelques-uns sont faits comme leurs nattes, et d'autres composés d'un tissu de fibres de noix de coco : ces paniers sont teints pour la plupart de diverses couleurs, et ornés de coquillages qui annoncent du goût pour le dessin. Les peignes

et autres petits ouvragess faits par les femmes sont d'une élégance admirable, et leurs hameçons ainsi que leurs lignes à pêcher ne le cèdent point à ceux qu'on fait en Europe. Quoique ces insulaires ne connussent guères l'utilité du fer, ils ne laissaient pas de préférer les clous aux grains de verre et à toutes les autres bagatelles de ce genre, au point que quelques-uns d'entre eux donnaient jusqu'à un cochon pour une hâche, et même pour un clou un peu gros. Leurs armes sont des massues, des piques, des arcs, et des flèches qui ont une pointe d'un bois très-dur. *Armes.*

Les massues sont faites du même bois, et varient dans leur forme; elles sont pour la plupart si pesantes, qu'un Européen a peine à les soulever d'une seule main: les plus communes sont quadrangulaires; au bout elles ont la figure d'un rhomboïde, et vont en s'arrondissant vers le manche. Il en est aussi de plates, de pointues, et d'autres qui ont le manche fort-long: presque toutes sont ornées de sculptures, dont le travail exige un tems et une patience incroyables. Mais ce qu'on y remarque de plus étonnant, ce sont les compartimens qu'elles présentent, et la régularité avec laquelle ils sont faits, tandis que leurs massues unies sont d'un poli qu'on ne rendrait pas plus beau en Europe avec les meilleurs outils. Leurs lances sont aussi du même bois et aussi artistement faites: leurs arcs et leurs flèches sont également d'une structure particulière. L'arc a six pieds de long, et à-peu-près la grosseur du petit doigt; il forme une légère courbe lorsqu'ils est tendu, et a dans toute sa longueur une profonde rainure où entre la corde; cette rainure est quelquefois d'une largeur a pouvoir contenir le dard qui est de bambou, de six pieds de long, et a pour hampe un morceau de bois durci. Lorsqu'ils veulent se servir de cet arc, ils le bandent en sens inverse de sa courbure naturelle, ce qui lui fait prendre d'abord la ligne droite, et ensuite la courbure du côté opposé. De cette manière la corde n'a pas besoin d'être bandée, car le changement de la position de l'arc suffisant seul pour imprimer au projectile la force nécessaire, il en résulte que le choc de son relâchement ne peut être jamais assez violent pour faire mal au bras de celui qui décoche la flèche. C'est pour cela que quelques marins Anglais ayant essayé de faire usage de cette sorte d'arc, comme on fait des autres, les brisèrent pour la plupart, et ne purent jamais parvenir à s'en bien servir.

Mais il n'est rien qui fasse plus d'honneur à l'industrie de ce peuple, que la construction de ses pirogues tant simples que doubles, qui *Pirogues*

par leur propreté et la finesse de leur travail l'emportent sans contredit sur tout ce que l'on peut voir en ce genre. Ces pirogues sont faites de plusieurs pièces si habillement réunies pour le moyen de certains liens, qu'il est bien difficile d'en apercevoir les jointures au dehors. Les autres insulaires passent ces liens dans des trous qu'ils font à chacune de ces pièces: ce qui est cause que leurs pirogues prennent l'eau; mais celles des habitans des îles des Amis ne sont point sujettes à cet inconvénient, car elles ont à chaque bout, ou le long de la partie la plus resserée, sept à huit appendices, qui imitent en quelque sorte les petites nageoires que les poissons les plus agiles ont sur le dos: d'où l'on peut inférer avec vraisemblance, que ces insulaires ont pris ces mêmes poissons pour modèle de leurs construction navales.

Instrumens de musique.

Les instrumens de musique sont encore un nouveau témoignage de l'habileté de ces insulaires. Les Anglais en remarquèrent deux, savoir; une grande flûte en canne d'Inde, qui se jouait avec le nez, et avait quatre trous; et une autre flûte composée d'une dixaine de tuyaux de longueur inégale, et joints ensemble, comme dans la fameuse flûte Dorique des anciens: on soufflait dans ces tuyaux qui étaient d'une hauteur égale, et par conséquent rangés sur une même ligne. Ces insulaires avaient aussi des espèces de tambours, qui pouvaient se comparer à un tronc d'arbre évidé: un de ces instrumens examiné par Cook avait cinq pieds et six pouces de long, et trente pouces de circonférence; il présentait dans toute sa longueur une cannelure, d'environ trois pouces de large, par où on l'avait creusé dans l'intérieur. On frappait sur cet instrument avec deux baguettes, et il rendait un son sourd semblable à celui d'un tonneau vide, dont on voudrait tirer par le même moyen quelques sons agréables. Les femmes réjouissent quelquefois leurs hôtes par des chansons, dont elles marquent la mesure en fesant craquer leurs doigts.

Danses.

On trouve dans les voyages de Cook la description de quelques-unes des fêtes qui lui furent données par des chefs de l'île, et entre autres de certaines danses appelées *mai* dans leur langue, et qui méritent d'être remarquées. L'orchestre était composé de 70 hommes assis dans un grand espace où l'on devait danser: il y avait au milieu d'eux trois instrumens, que nous avons appelés tambours faute d'une autre dénomination: les musiciens frappaient fortement avec des baguettes sur ces tambours, dont l'ouverture était

tournée de leur côté; ils redoublaient de force et de vitesse selon les mouvemens des danseurs, et variaient les tons en frappant tantôt au milieu, et tantôt aux extrémités de l'instrument. La première danse était composée de quatre files chacune de 24 hommes, qui tenaient en main un instrument de bois, petit, mince, léger, de deux pieds de long, et ayant la forme d'une longue rame. Ils fesaient toutes sortes de mouvemens avec cette espèce de pelle: tantôt ils la plantaient en terre, en se penchant soit d'un côté soit de l'autre: tantôt ils la passaient d'une main à l'autre avec autant de vitesse que de dextérité, et l'agitaient en divers sens toujours en accélérant leurs mouvemens: durant cet exercice ils déclamaient certaines sentences auxquelles le chœur répondait, et le tout finissait par une acclamation générale. On recommençait ensuite les mêmes figures: la dernière file se rompait, et on recomposait la première à pas mesurés, toujours en récitant quelque sentence. Les autres files fesaient la même révolution, jusqu'à ce que la première ligne devenue la dernière, eût reprit peu-à-peu sa première place. La danse s'animait alors d'avantage; toute la troupe divisée en deux s'avançait et reculait alternativement en formant une espèce de cercle, après quoi les tambours, le chœur et les danseurs se retiraient.

Cette danse devait être un chef-d'œuvre pour ces insulaires, car c'étaient les premiers personnages qui battaient les tambours: et en effet, quoiqu'elle fut destinée pour les Européens, il y vint un nombre de naturels qu'il aurait été difficile de compter. Il est vraiment fâcheux qu'on n'ait pu comprendre le sens des paroles que les danseurs articulaient en dansant, et qui auraient sans doute fourni quelques notions utiles sur leurs mœurs et leurs usages: car il était aisé de voir que le plaisir des spectateurs ne venait pas uniquement de la danse ni du talent des danseurs, mais que la déclamation et le chant y avaient aussi beaucoup de part. Quoique cette partie intéressante du spectacle fût nulle pour les Européens, ils ne laissèrent pas cependant d'être agréablement surpris de la variété des figures qui se succédaient dans cette espèce de ballet, et de la précision avec laquelle elles étaient exécutées. M.r Webber a embelli la relation de Cook de plusieurs dessins représentant quelques-uns de ces ballets tant d'hommes que de femmes, d'après lesquels on peut se former une idée du mode de leur exécution; mais il n'est pas de plume ni de pinceau qui puisse rendre la multiplicité et la

singularité des mouvemens des danseurs, dont l'agilité et la grâce ne sont pas moins dignes d'admiration.

Lutte, pugilat etc.

Ces danses sont quelquefois suivies de combats figurés avec les massues militaires, ensuite de la lutte et du pugilat: ces jeux sont tous décrits au long dans les voyages de Cook. Lorsqu'un lutteur est renversé, il quitte l'arène: le vainqueur s'assied pour un moment, se lève et se tourne du côté par où il est venu; alors on proclame de ce même côté sa victoire à haute voix, mais pourtant avec lenteur et une espèce de cadence musicale. Si le combat n'est pas bien décisif, on le recommence; mais un vaincu n'a plus le droit de rentrer en lice. La lutte semble être l'exercice le plus estimé chez ce peuple, et on y forme les jeunes filles comme les garçons: il ne parait pas que le vaincu ait honte de sa défaite, car il vient s'asseoir ensuite avec la plus grande indifférence. Quelques marins Anglais voulurent aussi s'essayer à ces sortes de combats, mais ils y firent une triste figure, et s'ils eurent l'avantage dans quelques-uns, ils en furent redevables à une espèce d'égard pour eux de la part de ces insulaires, plutôt qu'à une supériorité réele.

Le signe de salut chez ce peuple lorsque deux personnes se rencontrent, est de se presser le nez l'un contre l'autre: celui à qui on fait un présent quelconque se le met aussitôt sur la tête; les enfans même sont accoutumés à cela dès leurs bas-âge, au point que quand ils ne pouvaient point encore porter d'eux-mêmes jusque sur leur tête les bagatelles que leur donnaient les Anglais, les mères leur levaient la main pour les aider à y arriver: ces insulaires observaient également cet usage dans leurs échanges, et ils ne manquaient pas de se poser sur la tête l'acquisition qu'ils avaient faite: c'était même là la marque à laquelle on reconnaissait qu'un marché était conclu avec eux: car lorsque la chose dont ils avaient envie ne leur convenait pas, ils la rendaient aprés l'avoir examinée; mais dès qu'ils l'avaient placée sur leur tête, c'était un marché fait. Quelque-unes de leurs femmes fesaient aussi la même chose avec la main du capitaine, qu'elles baisaient auparavant: ce qui indique que cet usage se rapportait à divers objets; mais dans tous les cas il est une marque de civilité. Il est pourtant à observer que le stupide Roi d'Amsterdam ne s'acquita jamais de cet acte de politesse envers les Anglais, malgré les nombreux présens qu'il en reçut.

Usages de civilité.

Anamuka est l'île la plus considérable d'un groupe qui est au nord de Tongatabou, et ce nom est celui que lui donnent ces



habitans. Elle est située entre les 20° 15′ de latitude sud, et 174° 31′ de latitude ouest. Tasman qui la découvrit le premier lui donna le nom de Rotterdam; elle est de forme triangulaire, et chacun de ses côtés a environ quatre milles de longueur: il y a au milieu un lac qui occupe un grand espace. Cette île a pour base, comme Tongatabou, un roc de corail, qui est recouvert d'une bonne terre. L'arbre à pain, les pamplemousses et autres végétaux dont elle abonde, y viennent mieux qu'à Tongatabou; et c'est là peut-être la cause pour laquelle on n'y voit pas des enclos aussi soigneusement faits et aussi réguliers, qu'on en trouve partout où la rareté des productions rend cette précaution nécessaire. A la vue du grand nombre de volaille et de cochons errans autour de chaque cabane; d'une quantité de fruits telle que personne n'y fesait attention; en un mot d'une foule de choses qui présentaient de toutes parts l'image de l'abondance, les Anglais se sentirent pour ainsi dire renaître, et se livrèrent à toute la joie que pouvait leur inspirer cet intéressant spectacle. Le sol de Rotterdam est en outre parsemé de collines et de bouquets d'arbres, qui en rendent l'aspect extrêmement agréable et varié. M.r Hodges en a donné dans la relation de Cook un dessin, dont nous offrons la copie à la planche 81.

Productions, habitans etc.

Les habitans et les productions de Rotterdam et des îles qui l'avoisinent sont à-peu-près les mêmes que dans celle d'Amsterdam: cependant la population y est plus pauvre que dans cette dernière, c'est-à-dire qu'il y a moins d'étoffes, de nattes et d'objets d'ornement qu'à Tongatabou, car c'est en cela que consistent la plupart des richesses des différens peuples de la mer Pacifique. Les naturels de Rotterdam semblent aussi plus sujets à la lépre et autres maladies cutanées que les autres insulaires: leur visage en est plus endommagé que tout le reste de leurs corps, et l'on en a vu plusieurs dont la figure était rongée, et le nez tout-a-fait tombé.

Gouvernement.

Les Anglais ne virent dans cette île ni Roi ni chef, et il ne leur parut pas qu'aucun des habitans y exerçât une autorité absolue sur les autres. Il n'est pourtant pas à présumer que ces insulaires n'aient point un gouvernement stable: car leur voisinage de plusieurs autres peuples soumis à l'espèce de gouvernement monarchique dont nous avons parlé, leurs relations avec eux, et l'exemple même que leur offrent les habitans de toutes les autres îles Australes, sont autant de raisons pour croire que cette forme de gouvernement ne sera également que trop connue dans l'île de Rotterdam.

Mœurs. Les mœurs de ces insulaires ont beaucoup de raport avec celles des habitans de Middelbourg, et il est très-probable qu'ils ont la même origine et les mêmes idées religieuses. Cependant les Anglais assurent n'avoir vu dans leur île aucun cimetière.

Iles diverses. Les autres îles voisines sont, Tafna où se trouve un volcan, que les naturels croient être le séjour d'une divinité; Vavao, qui est la Mayorga de Maurelle navigateur Espagnol, et à laquelle Latté laissa son nom propre; et Hamoa, qui est, selon toutes les probabilités, celle à laquelle il a donné le nom d'Amargoura. Ces îles sont extrêmement peuplées et fertiles, et la civilisation y est pour le moins aussi avancée qu'à Tongatabou. Au midi de l'Archipel des Amis, l'île Vasquez et le groupe des îles Kermadec, marquent le prolongement de la chaîne sous-marine vers la partie orientale de la Nouvelle Zélande. Au nord de cet Archipel, on distingue parmi de petites terres isolées, l'île pittoresque de Horn, dont Lemaire et Schouten vantent la fertilité: le chef y portait une couronne de plumes; c'est probablement l'*Enfant perdu* de Bougainville.

ILES DES NAVIGATEURS.

En continuant notre route vers le levant, le premier Archipel un peu considérable qui fixe notre attention est celui des Navigateurs, dont Bougainville fit la découverte en 1768, et qui a été visité depuis par La-Pérouse. Les îles reconnues jusqu'à ce jour sont au nombre de sept, savoir; Pola, Galnasse, Oyolava, Oatuah, Maouna, Fanfue, Léon et Opun : leur situation est d'occident en orient. Les habitans en connaissent trois autres qui sont plus au sud-ouest. Dans la carte du Grand Océan par Arrowsmith, Pola est appelée Otawhy, Oyolava Oatouah, Maouna Toutouillah, et Opun Toumahlouah. De ces noms, celui de Toutouillah est le seul qui se trouvât sur la liste des îles que les habitans de Tongatabou avaient donnée à Cook, circonstance qui vient encore à l'appui de la nomenclature Anglaise. Mais il est probable que cette diversité de noms a sa source dans celle des dialectes. On a donné à cet Archipel le nom d'îles des Navigateurs, à cause du grand nombre de pirogues qu'avaient leurs habitans, et de leur adresse à les conduire : cette remarque pouvant s'étendre à toute la Polynésie, il ne semble pas qu'elle pût donner lieu à une dénomination partielle. *Leur nombre, et noms.* *Pourquoi appelées îles des Navigateurs.*

Les îles des Navigateurs ont le sol élevé : les montagnes qui se trouvent dans l'intérieur, les belles plaines qui s'étendent le long des rivages de la mer, et les bancs de corail dont elles sont environnées, leur donnent quelque ressemblance avec les îles de la Société. Maouna est très-fertile. Les frégates de La-Pérouse y furent entourées de deux cents pirogues chargées de vivres, c'est-à-dire d'oiseaux, de cochons, de pigeons et de fruits. L'abondance des provisions y est telle, qu'en vingt heures on se procure à Maouna 500 cochons, et une immense quantité de fruits. Cette île est couverte de cocotiers, d'arbres à pain et d'orangers. Les bois où l'on entend le murmure des cascades fourmillent de pigeons et de tourterelles. On trouve du basalte parmi les masses de corail qui bordent le rivage. *Terrein, montagnes etc.*

Ces insulaires sont, dit La-Pérouse, les plus grands et les mieux faits que nous eussions encore vus jusqu'alors ; ils n'avaient pas moins *Habitans.*

Leur constitution physique.

de cinq pieds dix à onze pouces; mais les proportions colossales des diverses parties de leur corps nous surprirent encore beaucoup plus que la hauteur de leur taille. La curiosité qui nous portait souvent à les mesurer, leur fit faire des comparaisons réitérées de leurs forces physiques avec les nôtres: ces comparaisons n'étaient point à notre avantage, et c'est peut-être à l'idée qu'il leur resta depuis de leur supériorité individuelle, que nous sommes redevables de toutes nos disgrâces. Il me parut que leur physionomie exprimait quelquefois un sentiment de mépris, que je croyais pouvoir détruire en ordonnant de faire usage de nos armes à feu en leur présence; mais pour cela il aurait peut-être fallu les diriger contre eux-mêmes: car ils prenaient le bruit de leur explosion pour un jeu, et ils ne voyaient dans l'essai que nous en faisions sur des oiseaux, qu'une action uniquement propre à produire cet effet.

Il est peu de ces insulaires qui soient au dessous de la taille que nous venons d'indiquer: cependant La-Pérouse en fit mesurer quelques-uns qui n'avaient que cinq pieds et quatre pouces, mais aussi ils passaient pour des nains; et quoique leur taille fût à-peu-près celle des Européens, ils l'emportaient de beaucoup sur eux par la largeur de leur poitrine, et par la grosseur et la force de leurs bras, de leurs jambes et de leurs cuisses.

Les hommes, quoique presque nus, ont le corps peint ou plutôt tatoué d'une manière à faire croire qu'ils sont habillés; ils n'ont autour des reins qu'une ceinture d'herbes marines, qui leur descendent jusques aux genoux, et leurs longs cheveux sont roulés autour de leur tête: ce qui ajoute encore à la férocité de leur aspect, dont l'expression annonce toujours l'étonnement ou la colère. La plus petite altercation entre eux est suivie de grands coups de bâton, de massue ou de pagaies, et coûte souvent la vie aux combattans; ils sont pour la plupart couverts de cicatrices, qui ne peuvent être que l'effet de leurs querelles. Les femmes sont d'une stature proportionnée à celle des hommes; elles sont grandes, sveltes et non dépourvues de grâces; mais elles perdent avant le tems cette douceur d'expression, et cette élégance de formes que la nature leur a données. La-Pérouse n'en a compté que trois de vraiment belles parmi toutes celles qu'il a vues: l'air grossièrement impudique des autres, l'indécence de leurs gestes, et l'offre dégoûtante qu'elles fesaient de leurs faveurs, les rendaient bien dignes d'être les mères et les femmes des êtres féroces qui les entouraient. Les plus

jeunes et les plus jolies avaient attiré les regards de quelques Français, qui ne tardèrent pas à entrer en relations avec elles, et leurs desirs furent bientôt exaucés. Quelques vieilles se chargèrent de ces négociations: l'autel fut dressé dans une des plus belles habitations du village: toutes les jalousies furent abaissées, et les curieux éloignés: la victime fut mise entre les mains d'un vieillard qui, durant la cérémonie, l'engageait à modérer l'expression de sa douleur: pendant ce tems les matrones chantaient et poussaient des hurlemens, et le sacrifice fut consommé en leur présence et sous les auspices du vieillard, qui servait à la fois d'autel et de prêtre. Les femmes et les enfans du village étaient tous autour de la maison, et soulevaient doucement les jalousies, pour tâcher de voir ce spectacle à travers les jointures des nattes. La-Pérouse est persuadé, malgré ce qu'en ont pu dire les voyageurs qui l'ont précédé, qu'au moins dans les îles des Navigateurs, les jeunes filles sont libres d'accorder leurs faveurs à qui bon leur semble avant d'être mariées, sans qu'il en résulte aucun déshonneur pour elles; et il parait également qu'en se mariant, elles n'ont à rendre compte à personne de leur conduite précédente.

Arts.

Ces peuples réussissent parfaitement dans certains arts mécaniques, sans avoir besoin pour cela de nos outils de fer, auxquels ils ont peut-être raison de préférer une espèce de hâche faite d'un basalte très-fin, bien travaillée, et qui a la forme d'un rabot, avec la quelle ils donnent à leurs ouvrages un fini admirable. La-Pérouse nous a décrit la forme élégante de leurs habitations. « J'entrai, dit-il, dans la plus belle de leurs maisons, qui était probablement celle du chef, et ma surprise fut extrême en voyant un grand cabinet de treillage, aussi bien fait qu'aucun de ceux qu'on voit dans les environs de Paris. L'architecte le plus habile n'aurait pu donner une courbure plus élégante à l'extrémité des ellipses qui terminaient cette maison: un rang de colonnes placées à cinq pieds de distance les unes des autres en fesait le tour: ces colonnes étaient faites de troncs d'arbres bien travaillés, entre lesquels étaient tendues des nattes fines placées les unes sur les autres en écailles de poisson, qu'on levait et qu'on abaissait par le moyen de cordons comme des jalousies: le reste de l'édifice était garni de feuilles de cocotier.

Forme élégante de leurs habitations.

Plats, nattes, toiles etc.

Ces insulaires vendaient aux Français, pour un peu de verroterie, des plats en bois de trois pieds de diamètre, d'une seule

pièce, et d'un poli qui imitait le plus beau vernis: il aurait fallu certainement bien des jours à un ouvrier Européen pour faire un semblable travail, et il devait coûter aux premiers plusieurs mois de peine, à cause du manque d'outils nécessaires; mais accoutumés à compter pour peu l'emploi de leur tems, ils attachaient peu de prix à ces ouvrages. Les fruits et les racines qui croissent spontanément autour d'eux forment leur nourriture, ainsi que celle de leurs chiens, de leurs cochons et de leur volaille; et s'ils se mettent quelquefois à travailler, ce n'est que pour se procurer quelques commodités, qui leur offrent moins d'utilité que d'agrément. Ils font des nattes de la plus grande finesse, et quelques étoffes cartacées: quelques-uns d'entre eux, qui étaient peut-être des chefs, portaient, au lieu de la ceinture d'herbes, un morceau de toile qui les enveloppait comme une jupe: le tissu en était réelement de fil, et provenait sans doute de quelque plante filamenteuse telle que l'ortie ou le lin: ces fils n'étaient point passés à la navette, mais simplement tressés comme ceux des nattes. Cette toile, qui réunit en soi la souplesse et la force des nôtres leur sert à merveille pour la fabrication de leur voiles; et elle est bien supérieure à l'étoffe cartacée qui se fabrique dans les îles de la Société et des Amis. Les femmes préfèrent néanmoins à cette étoffe les nattes fines dont nous venons de parler.

Origine de ces Insulaires. La-Pérouse n'avait d'abord remarqué aucune identité entre le langage de ces insulaires, et celui des peuples des îles de la Société et des Amis; mais après un plus mûr examen, il comprit qu'ils *Leur langue.* parlaient un dialecte de la même langue. Un fait qui peut servir de preuve, et vient à l'appui de l'opinion des Anglais sur l'origine de ces peuples, c'est qu'un jeune homme né dans la province de Tagayan au nord de Manille, entendait et expliquait à La-Pérouse la plus grande partie de ce qu'ils disaient: on sait que le Tagayan, le Tagala et en général tous les idiomes des Philippines, dérivent du Malais, et que cette dernière langue est commune aux nombreuses peuplades répandues dans la mer du Sud. D'après cela il parait démontré à La-Pérouse, que ces nations diverses descendent de colonies Malaises, qui, à une époque très-reculée, auront fait la conquête de ces îles. « Quoiqu'il en soit, je suis convaincu, dit ce navigateur, que les naturels des Philippines, de Formose, de la Nouvelle Guinée, de la Nouvelle Brétagne, des Hébrides, des îles des Amis etc. dans l'hémisphère méridional, ainsi que ceux des Carolines,

des Marianes, et des îles Sandwich dans l'hémisphère septentrional, étaient cette race d'hommes à cheveux crêpus, qui se trouve encore dans l'intérieur des îles de Luçon et de Formose; elle n'a pu être subjuguée dans la Nouvelle Guinée, dans la Nouvelle Brétagne, ni dans les Hébrides; mais vaincue dans les îles plus à l'est, et n'ayant pu trouver à s'isoler au centre, elle se sera mélée avec ses conquérans: ce qui aura donné l'origine à une autre race d'hommes extrêmement noirs, qu'on distingue encore de certaines familles du pays, qui se sont fait sans doute un point d'honneur de ne point dégénérer. Ces deux races bien distinctes ont frappé nos regards aux îles des Navigateurs, et je ne saurais en expliquer autrement l'origine „.

Les descendans des Malais ont acquis dans ces îles une vigueur, une force, une taille et des proportions qu'ils n'ont certainement pas héritées de leurs ancêtres, et dont ils sont vraisemblablement redevables à l'abondance des subsistances, à la douceur du climat, et à l'influence de diverses causes physiques, qui ont agi constamment sur eux pendant une longue suite de générations. Les arts qu'ils avaient peut-être apportés avec eux se seront perdus, faute de matières et d'instrumens propres à les exercer; mais les rapports du langage, semblables au fil d'Ariadne, fournissent à l'observateur le moyen de suivre tous les détours de ce nouveau labyrinthe. Le gouvernement féodal s'est aussi conservé chez ces peuples; ce gouvernement, que les petis tyrans peuvent seuls aimer, et qui a souillé l'Europe pendant tant de siècles, est aussi le plus propre à perpétuer la férocité dans les mœurs, parce que les plus petits intérêts suffisent pour allumer des guerres entre un village et un autre; et ces sortes de guerres se font sans courage comme sans générosité; la ruse et la trahison y sont tour-à-tour employées, aussi ne trouve-t-on dans ces contrées inhospitalières, au lieu de guerriers magnanimes, que de vils assassins.

Gouvernement.

Parmi dix huit cents insulaires environ que La-Pérouse eut occasion d'observer, trente au moins s'annoncèrent à lui comme chefs; ils exerçaient une espèce d'autorité, et distribuaient de grands coups de bâton; mais l'ordre qu'ils voulaient établir était bouleversé en moins d'une minute; il n'y a jamais eu de souverains moins obéis, et nulle part ailleurs l'insubordination et l'anarchie n'ont excité de plus grands désordres, que dans ces îles.

Pourquoi appelés Navigateurs.

C'est avec raison que M.r de Bougainville a donné à ces insulaires le nom de *Navigateurs*, car ils font tous leurs voyages en pi-

rogues, et ne vont à pied pas même d'un village à un autre. Ces villages sont tous situés au bord de la mer, et n'ont d'autres chemins que ceux qui conduisent dans l'intérieur du pays. Leurs pirogues sont à balancier, très-petites, et ne contiennent au plus que cinq ou six personnes: il en est pourtant où il en entre jusqu'à quatorze, mais le nombre en est bien peu considérable: il ne paraît pas d'ailleurs qu'elles méritent les éloges qu'en ont fait les voyageurs, sous le rapport de la rapidité de leur course. L'habileté de ces Indiens à nager ferait croire en quelque sorte, qu'ils n'ont des pirogues que pour s'y reposer: car le moindre mouvement faux suffisant pour les faire chavirer, ils sont obligés à chaque instant de se jeter à la mer pour les retourner, et les remettre à flot. Ils en joignent quelquefois deux ensemble par le moyen d'une traverse en bois, dans laquelle ils font un trou pour planter le mât: cela les empêche de chavirer aussi facilement, et ils peuvent ainsi conserver leurs provisions pendant plusieurs voyages de long cours. Leurs voiles de natte, ou de toile natée, sont à livarde (1) et ne méritent point une description particulière.

Leurs pirogues.

Pêche etc.

Ils ne se servent pour la pêche que de la ligne ou de l'épervier; ils vendirent aux Français quelques rets, ainsi que des hameçons de nacre de perle et de coquillages blancs faits avec beaucoup d'art; ils ont aussi des hameçons d'écaille de tortue assez forts pour prendre les thons, les bonites et les dorades. Ils donnaient leurs plus gros poissons pour quelques grains de verre; et leur empressement à les vendre annonçait qu'ils ne craignaient pas de manquer de vivres. Ils s'amusent aussi à apprivoiser des oiseaux: leurs maisons étaient remplies de pigeons, qu'ils échangeaient par centaines, et ils vendirent même aux Français plus de trois cents poules sultanes d'un très-beau plumage.

Villages.

L'imagination la plus riante aurait peine à se figurer des lieux plus enchanteurs que leurs villages: les maisons y sont toutes bâties à l'ombre d'arbres fruitiers qui y entretiennent une agréable fraîcheur; elles sont situées au bord d'un ruisseau qui descend de la montagne, et sur le bord duquel est un sentier qui conduit dans l'intérieur de l'île. L'objet principal de leur architecture est de se préserver de la chaleur, et nous venons de voir qu'ils savent aussi donner de l'élégance à leurs édifices. Ces maisons sont gran-

(1) Voile qui tient lieu de misaine sur les bâtimens carrés.

des, et il peut y loger plusieurs familles; elles sont garnies à l'extérieur de jalousies, qui se lèvent du côté du vent, et se ferment du côté du soleil. Ces insulaires dorment sur des nattes fines et propres, et parfaitement exemptes d'humidité. La-Pérouse n'a vu parmi eux aucun cimetière, et n'a pu rien dire de leurs cérémonies religieuses.

A Maouna le capitaine Langle, et le naturaliste Lamanon avec neuf matelôts furent massacrés par les naturels, vraisemblablement parce que le capitaine, dans la distribution des verres ouvrés qu'il avait faite à quelques-uns des chefs, eut le malheur d'en oublier quelques-uns. La-Pérouse, cruellement détrompé de l'opinion favorable qu'on lui avait donnée de ces sauvages, dit à cette occasion: « Je suis mille fois plus indigné contre les philosophes qui vantent les sauvages, que contre les sauvages eux-mêmes. L'infortuné Lamanon qu'ils ont égorgé, me répétait encore la veille de sa mort, que les sauvages étaient de meilleurs gens que nous. » *Disgrâce de Langle et Lamanon etc.*

La-Pérouse vit à Oyolava le plus grand village de toute la Polynésie; la fumée qui s'en élevait pouvait le faire prendre pour une ville, et la mer était couverte de pirogues montées par des hommes aussi grands que ceux de Maouna. Selon le même voyageur, Oyolava doit être pour le moins égale à Taïti en beauté, en étendue, en fertilité et en population; il croit même que l'Archipel entier renferme 400,000 habitans; nombre que Malte-Brun réduit à un dixième. *Ile d'Oyolava.*

ILES DE LA SOCIÉTÉ

Introduction.

L'Archipel, ou groupe des îles de la Société, est le plus considérable de tous ceux de la Polynésie; il est composé d'environ soixante dix îles, dont la plus remarquable est celle de Tahiti, à laquelle les voyages de Bougainville, de Cook, de Vancouver etc. ont donné beaucoup de célébrité. Qui est-ce qui n'a point eu occasion d'admirer la beauté de la Reine Oberea? Quel est celui qui n'a point assisté aux fêtes de Pomarra? Les Tahitiens, dit Malte-Brun, nous sont plus connus que les habitans de la Corse et de la Sardaigne. On trouve dans ces relations, et surtout dans celles de Bougainville et de Cook, des notions très-étendues sur l'île de Tahiti. Nous n'avons qu'un seul ouvrage qui lui soit particulier, mais qui n'est qu'un abrégé de ce qui nous en a été dit par les navigateurs du dernier siècle (1). Le voyage du capitaine Turnbull autour du monde dans les années 1800, 1801, 1802, 1803 et 1804 (2) nous offre à cet égard des renseignemens d'une date bien plus récente. Ce voyageur a visité les principales îles de l'Océan Pacifique; il s'est appliqué à observer, pendant les deux séjours qu'il a faits à Tahiti, les changemens qui s'y sont opérés depuis le départ des navigateurs précedens, et nous a fait un récit détaillé des troubles qui l'agitaient lorsqu'il s'y trouvait. Il est bon aussi de consulter le voyage des Missionnaires qui ont été envoyés dans la mer du Sud en 1796, 1797 et 1798 à bord du vaisseau commandé par le capitaine Wilson (3). La société des frères Moraves avait, quelques

Voyages faits dans ces îles.

(1) Essai sur l'île d'Otaïti dans la mer du Sud, sur l'esprit et les mœurs de ses habitans, par M. Taitbout, *Paris*, 1777, in 8.° Traduit en Allemand, *Francfort et Leipsic*, 1783, in 8.°

(2) A voyage round the World etc. by John Turnbull, *London*, 1805, 2. vol. in 8.° Traduit en Allemand, *Hambourg*, 2. vol. in 8.°, et récemment en Français par A. J. N. Lallemand, *Paris*, 1807, vol. 1., in 8.°

(3) A Missionary voyage to the Southern Pacific Ocean etc. by capitain Vilson, *London*, 1799, in 4.°

années auparavant, formé le projet de faire passer quelques Missionnaires à Tahiti et autres îles de l'Océan Pacifique pour y prêcher l'Evangile, et y porter en même tems la connaissance des sciences et des arts Européens. Plusieurs personnes se présentèrent pour prendre part à cette importante mission : leur nombre se monta à 39, savoir; quatre ecclésiastiques, vingt-neuf artisans de tout genre, et six femmes mariées outre trois enfans. Quoique le succès de cette expédition n'ait pas eu tout le succès qu'on en attendait, elle n'en a pas moins mis ceux qui en ont fait partie dans le cas de recueillir, pendant le long séjour qu'ils ont fait à Tahiti, des notions encore plus étendues et plus exactes sur les mœurs de ses habitans, que celles que nous en avaient données des voyageurs qui ne s'y étaient arrêtés qu'en passant. On a publié en dernier lieu les voyages des Espagnols dans la mer du Sud, et à l'île de Tahiti, traduits pour la première fois de l'Espagnol en Allemand par Bratring, et accompagnés d'observations, avec un tableau historique des îles de la Société (1). En 1772 et 1774, les Espagnols entreprirent deux voyages de Callao à Tahiti. Les journaux de ces voyages, écrits et publiés par le P. Amich en Allemand, ne contiennent que des notions superficielles de géographie sur cette île. Ce ne sont, à dire la vérité, que des extraits informes de la relation complète de ces deux voyages, qui se trouve dans les archives de la marine Espagnole à Madrid; et si cette relation vient quelque jour à être publiée, il sera curieux d'en faire la comparaison avec celles des navigateurs Français et Anglais. Munis de tous les renseignemens que nous ont procurés ces voyageurs, nous allons essayer de faire connaître à nos lecteurs ce qu'étaient ces insulaires lorsqu'on les a vus la première fois, et ce qu'ils sont devenus depuis les relations fréquentes qu'ont eues avec eux les Européens à diverses époques.

Iles de la Société.

Quoique le nom d'îles de la Société n'ait été donné originairement qu'au groupe d'Ulietea et d'Houaheina, il a eu néanmoins dans la suite, de l'autorité de Cook même, un sens plus étendu. On comprend aussi dans ce groupe Tahiti ou Otahiti avec ses dépendances, et on y réunit également, quoiqu'improprement, plusieurs autres îles lointaines jusqu'à Toubaï au midi, et Palmerston au couchant.

(1) Reisen de Spanien nach der Sud-see und Taiti-Inseln etc. von W. A. Bratring, *Berlin*, 1803, in 8.°

Ile de Tahiti ou Otahiti.

L'île de Tahiti, qui a mérité le titre de Reine de l'Océan Pacifique, fut découverte pas Wallis le 9 juin 1767. Ce navigateur avait déterminé la longitude de la baie de Port Royal, appelée par les habitans Matavai; mais après plusieurs observations, le capitaine Cook reconnut que Wallis s'était trompé d'un demi-degré, et trouva que la pointe, appelée de Vénus, qui forme l'extrémité septentrionale de l'île, et la pointe orientale de la même baie, sont précisément sous le 149° 30′ de longitude.

Situation.

Description.

Cette île est formée de deux montagnes coniques, réunies par un isthme marécageux. La grande péninsule est de forme circulaire, et a huit lieues et trois quarts de diamètre: la petite péninsule située au sud-ouest, est un ovale de six lieues de long sur environ quatre de large: la circonférence totale de l'île est de 39 lieues. Ces mesures sont toutes prises de la carte des Missionnaires Anglais, qui parait présenter plus d'étendue et de précision que celle de Cook. Le sol, à la réserve de la partie qui avoisine la mer, est parsemé d'inégalités qui forment même des montagnes dont on aperçoit les sommets à 60 milles. Entre ces montagnes et les bords de la mer, il y a une bande de terres basses qui en fait presque tout le tour; et il est peu d'endroits où le roc arrive jusqu'au rivage. La largeur de cette bande varie, mais nulle part elle n'a moins d'un bon mille et demi.

Terrein, montagnes, ports etc.

Dans cette plaine et dans les vallons dont l'île est entrecoupée, le sol est recouvert d'un terreau noirâtre et très-fertile. En montant les collines, ce terreau se change en veines d'argile et de marne de diverses couleurs, qui courent sur un lit de pierre grise et tendre. Le basalte semble dominer dans les sommets le plus élevés. Un lac d'eau douce très-profond occupe le flanc de la plus haute montagne. Le port Matavai au nord de l'île en est regardé comme le principal: cependant il en existe un autre au nord-est, appelé port de Langara, qui n'est pas moins sûr ni moins commode. De toutes les parties élevées de l'île coulent des ruisseaux, qui forment de belles cascades. Les Missionnaires rapportent que, dans un aussi petit espace de terre, les saisons des pluies et de la sécheresse s'y font d'un lieu à un autre à des époques différentes: dans la partie du nord, la récolte du fruit de l'arbre à pain commence en novembre, et finit en janvier, tandis que dans celle du midi, cette récolte commence souvent en janvier, et se continue jusqu'en novembre.

Tous les végétaux particuliers à l'Océanique abondent à Tahiti, et y sont d'une excellente qualité : on y compte jusqu'à huit espèces différentes d'arbres à pain, et quinze de bananiers. La perfection que leurs fruits y ont acquise est une preuve qu'ils y sont cultivés depuis plusieurs siècles. Le spondias dulcis, appelé *evi* dans la langue du pays, ne produit nulle part ailleurs des pommes plus exquises : la canne à sucre, appelée *to*, est d'une qualité supérieure à celle des Indes orientales, et préférée aujourd'hui dans toutes les colonies : l'écorce du mûrier papyrifère fournit la matière première d'une étoffe lisse et fine. Les habitans ont dédaigné tous les genres de culture que leur ont apportés les Européens ; ils n'en ont pris que le tabac, à cause de ses fleurs. L'île offre plusieurs espèces d'excellens bois de construction, qui égalent l'acajou en beauté, et l'ébène en dureté : les Missionnaires indiquent les noms qu'ils ont dans la langue du pays. On remarque parmi ces bois le sandal tant blanc que noir, qui ne se trouve que sur les montagnes, et en petite quantité. *Végétaux.*

Les seuls animaux domestiques que possède l'île sont des chiens et des cochons ; elle n'a guères d'autres volatiles que des canards, des pigeons, des perroquets, et quelques autres oiseaux : on y trouve aussi des rats, mais point de serpens, ni aucun autre animal d'une espèce différente de celles que nous venons de citer. La mer fourmille de poissons de toutes sortes : c'est le mets favori des habitans, qui font par conséquent de la pêche leur principale occupation. *Animaux.*

Les Tahitiens sont en général d'une taille plus haute que les Européens ; ils sont forts, robustes et bien faits : les femmes d'un rang distingué sont pour la plupart au dessus de notre stature moyenne, mais celles d'une classe inférieure sont moins grandes et quelquefois même d'une très-petite taille : ce défaut d'accroissement semble provenir en elles du commerce prématuré qu'elles ont avec les hommes. Le teint de ces insulaires est une espèce de brun clair ou plutôt olivâtre tirant sur la couleur du cuivre. Il est vrai, que dans les individus sans cesse exposés au soleil, cette couleur devient très-brune ; mais dans ceux qui prennent soin de s'en garantir, et particulièrement chez les femmes de distinction, elle conserve sa teinte naturelle ; cette classe de personnes a même la peau douce et delicate, sans avoir pourtant, ce que nous appelons, un teint vermeil. Les deux sexes ont un caractère de physionomie agréable : on n'aperçoit point en eux ce front saillant, ces joues proéminentes, *Habitans.*

ni ces yeux enfoncés qui distinguent les autres peuplades de l'Océanique : la seule chose qui ne réponde point aux idées de beauté qui nous sont particulières est la forme de leur nez, qui est généralement un peu aplati. Leurs yeux, et surtout ceux des femmes, sont pleins d'expression et de feu, et annoncent quelquefois la plus douce sensibilité: leurs dents sont presque sans exception bien rangées et d'une extrême blancheur. Leurs cheveux sont généralement noirs et un peu rudes: les femmes les portent toujours coupés autour des oreilles; et les hommes, à l'exception des pêcheurs, qui sont presque tojours dans l'eau, les laissent flotter en longues tresses sur leurs épaules, ou les relèvent en touffe sur le sommet de leur tête. Les uns et les autres s'oignent la tête avec de l'huile de coco, dans laquelle ils font infuser des herbes et des fleurs odoriférantes; mais comme cette huile est sujette à se rancir, elle exhale une mauvaise odeur. Les hommes portent leur barbe de différentes manières; mais tous ont soin d'en arracher une grande partie, et en tiennent le reste avec la plus grande propreté. Les deux sexes sont également dans l'usage de s'arracher les poils de dessous les aisselles : ce qui leur fesait taxer les Européens de malpropreté, parce qu'ils ne fesaient pas la même chose.

Tatouage. La circoncision et le tatouage sont également usités chez les Tahitiens. La première de ces deux opérations, à proprement parler, ne peut point s'appeler circoncision, car au lieu de l'amputation circulaire qui se fait au bout du prépuce, ils se contentent de l'ouvrir dans sa partie supérieure, pour qu'il ne puisse point se replier sur le gland. Quant au tatouage, il consiste à imprimer sur plusieurs parties du corps des enfans de l'un et de l'autre sexe, lorsqu'ils sont parvenus à l'âge de douze à quatorze ans, différentes figures selon le goût des parens, ou peut-être même selon leur condition. Les hommes et les femmes ont, pour la plupart, une de ces marques en forme de Z sur toutes le articulations des pieds, des mains, et souvent même autour du pied. Leurs bras et leurs jambes sont parsemés de diverses autres figures, telles que des carrés, des cercles, des demi-lunes, de grossières images d'hommes, d'oiseaux, et de chiens, ou autres dessins de fantaisie. Quelques-uns de ces insulaires essayèrent de faire comprendre à Cook que plusieurs de ces empreintes avaient une signification; mais il ne lui fut pas possible d'en entendre le sens. C'est particulièrement sur les fesses que cette sorte de parure se fait remarquer; elle s'y montre en arcs tracés les uns au dessus des au-

tres, et qui vont jusqu'aux fausses côtes : ces arcs ont souvent un quart de pouce de largeur, et certaines lignes dentelées qui en forment la circonférence. On se fait une gloire d'avoir cette partie du corps ainsi barriolée, et les femmes ainsi que les hommes la font voir avec autant de vanité que de plaisir. Il est pourtant à remarquer qu'à Tahiti, l'usage de se faire de pareilles empreintes ne s'étend point jusqu'au visage, et on lit dans les voyages de Cook que les Anglais y ont à peine vu un seul exemple du contraire.

Cook fut d'autant plus surpris de l'importance que ce peuple attachait à cet usage, qu'il ne pouvait point en regarder les effets comme une marque de distinction personnelle, attendu qu'ils étaient communs à tous les individus des deux sexes qui avait atteint l'âge que nous venons d'indiquer. L'idée qu'un pareil usage devait procéder de quelque principe superstitieux lui paraissait d'autant plus probable, que sans être d'aucun avantage pour l'individu, il fallait souffrir des douleurs cuisantes pour s'y conformer (1). Mais malgré toutes les questions qui ont été faites à plusieurs centaines d'Indiens, il n'a pas été possible d'avoir le moindre éclaircissement à ce sujet.

Les derniers écrivains assurent cependant (2) qu'à Tahiti le tatouage n'est pas seulement une parure, mais bien un usage intime-

(1) M.r Banks a vu faire l'opération du *tatouage* sur une jeune fille d'environ treize ans. L'instrument dont on se servait pour cela avait trente dents : en une minute on fit plus de cent piqures, de chacune desquelles il sortait une goutte d'humeur séreuse légèrement teinte de sang. Pendant un bon quart d'heure, la pauvre petite souffrit son mal avec beaucoup de courage ; mais à force de le sentir prolonger par de nouvelles piqures, elle finit par ne plus pouvoir y résister. Elle se mit alors à pleurer, puis à jeter les hauts cris, en suppliant celui qui fesait l'opération d'en suspendre la continuation ; mais ce fut envain, le *tatoueur* se montra inexorable, et lorsquelle se mit à faire quelques mouvemens pour s'y soustraire, il la fit saisir par deux femmes, qui tantôt tâchaient de l'appaiser par des caresses, tantôt la grondaient et même la frappaient pour l'obliger à rester en repos. L'Anglais resta une heure à voir d'une maison voisine cette opération douloureuse, et s'en alla avant qu'elle fût finie ; et pourtant elle ne devait se faire que d'un côté, car l'autre avait déjà été *tatoué* quelque tems auparavant. Il restait néanmoins encore à tracer sur les reins les arcs dont nous venons de parler, qui sont la partie la plus distinguée des ornemens de ce genre, et dont l'empreinte doit causer des souffrances vraiment insupportables.

(2) V. Malte-Brun. Géog. Univ. Liv. LXXIX. Art. Polynésie.

ment lié avec les institutions religieuses et politiques de la nation; et que les individus des deux sexes ne sont indépendans de l'autorité paternelle, et capable de contracter en matière civile, qu'après avoir subi le dernier degré de cette opération.

Nourriture. La nourriture de ces insulaires se compose en grande partie de végétaux. Nous avons déjà remarqué plus haut qu'ils n'ont pas d'autres animaux que des cochons, des chiens, de la volaille, et encore en petite quantité. Lorqu'un des chefs tue un cochon, il le partage entre tous ses sujets; et comme ils sont nombreux, il arrive que la portion qui revient à chacun dans ces sortes de festins est nécessairement peu considérable. Mais les Tahitiens ont une abondante ressource dans les différentes qualités de poissons que la mer leur fournit, ils mangent crus les plus petits, comme nous faisons des huitres. Ils n'ont que deux manières de faire cuire leurs alimens: sur le gril, ou au four; ainsi tout ce qu'ils mangent est rôti. Les Anglais prétendent que leurs viandes et leurs gros poissons cuits ainsi, sont plus succulens que de la manière dont on les apprête dans les meilleures cuisines Européennes.

Le principal d'entre les végétaux qui contribue à leur nourriture est l'arbre à pain, dont le fruit ne leur coûte que la peine de le cueillir. Il est vrai qu'il n'y a pas de ces fruits toute l'année; mais ils sont remplacés alors par les noix de coco, la banane, les baies de platane et autres fruits. On fait cuire aussi au four celui de l'arbre à pain: alors il devient plus doux, et prend le goût de la pomme de terre. Il y a encore plusieurs autres manières de l'apprêter: tantôt on en forme une pâte en le broyant avec une pierre, et en le détrempant avec de l'eau, ou du lait de noix de coco; tantôt on le mêle avec des fruits de platane ou de bananier bien mûrs: enfin on en fait encore une autre pâte acidulée appelée *mahie*, et le procédé qu'on emploie pour cela se trouve décrit au long dans les voyages de Cook. Toutes ces préparations se font avec l'eau de la mer, ou avec une autre liqueur salée composée avec l'amande de la noix de coco qu'on laisse fermenter, jusqu'à ce qu'elle forme une espèce de beurre: ensuite on la broye et on la mêle avec de l'eau salée.

Boisson. Les Tahitiens en géneral n'ont pas d'autre boisson que l'eau et le suc de la noix de coco: ils ignorent heureusement l'art de faire des liqueurs enivrantes, ainsi que l'usage de mâcher des substances narcotiques, telles que l'opium, le bétel et le tabac, comme

font tant d'autres peuples. Quelques-uns d'entre eux cependant ont bu volontiers de nos liqueurs fortes, et en ont été enivrés; mais loin d'en contracter l'habitude, ils n'ont plus voulu depuis en avaler une seule goutte.

Manière de manger.

Les Tahitiens mangent sans table, et ordinairement seuls; voici comment les principaux personnages prennent leur repas. Le chef vient s'asseoir à l'ombre d'un arbre voisin de son habitation, et fait déposer à terre une grande quantité de fruits de l'arbre à pain ou de bananes; il a prés de lui un panier qui contient ses autres provisions avec deux noix de coco pleines, l'une d'eau salée, et l'autre d'eau douce: on sert en même tems devant lui les viandes ou le poisson, qui sont bien enveloppés dans des feuilles. Les gens de sa suite prennent place autour de lui, et lorsque tout est prêt, il commence par se laver les mains et la bouche avec de l'eau douce, ce qu'il répète presque à chaque instant pendant tout le repas: on tire ensuite du panier une portion des provisions, qui consistent ordinairement en un ou deux poissons, deux ou trois fruits de l'arbre à pain, quatorze ou quinze bananes mûres, et sept ou huit pommes. Le repas fini, le chef se lave une autre fois les mains et la bouche.

Il est étonnant qu'un peuple qui a tant de goût pour la société, et surtout pour les femmes, se prive tout-à-fait de cet agrément pendant ses repas. Dans une même famille, les frères et même les sœurs ont chacun leur panier et leurs provisions à part. On raconte que lorsque ces insulaires allèrent pour la première fois trouver les étrangers dans leurs tentes, chacun d'eux avait son panier où étaient ses alimens; et quand les Européens se mettaient à table, les Tahitiens s'asseyaient à terre, à deux ou trois cannes de distance les uns des autres, et prenaient leur repas en se tournant le dos, et sans proférer un seul mot.

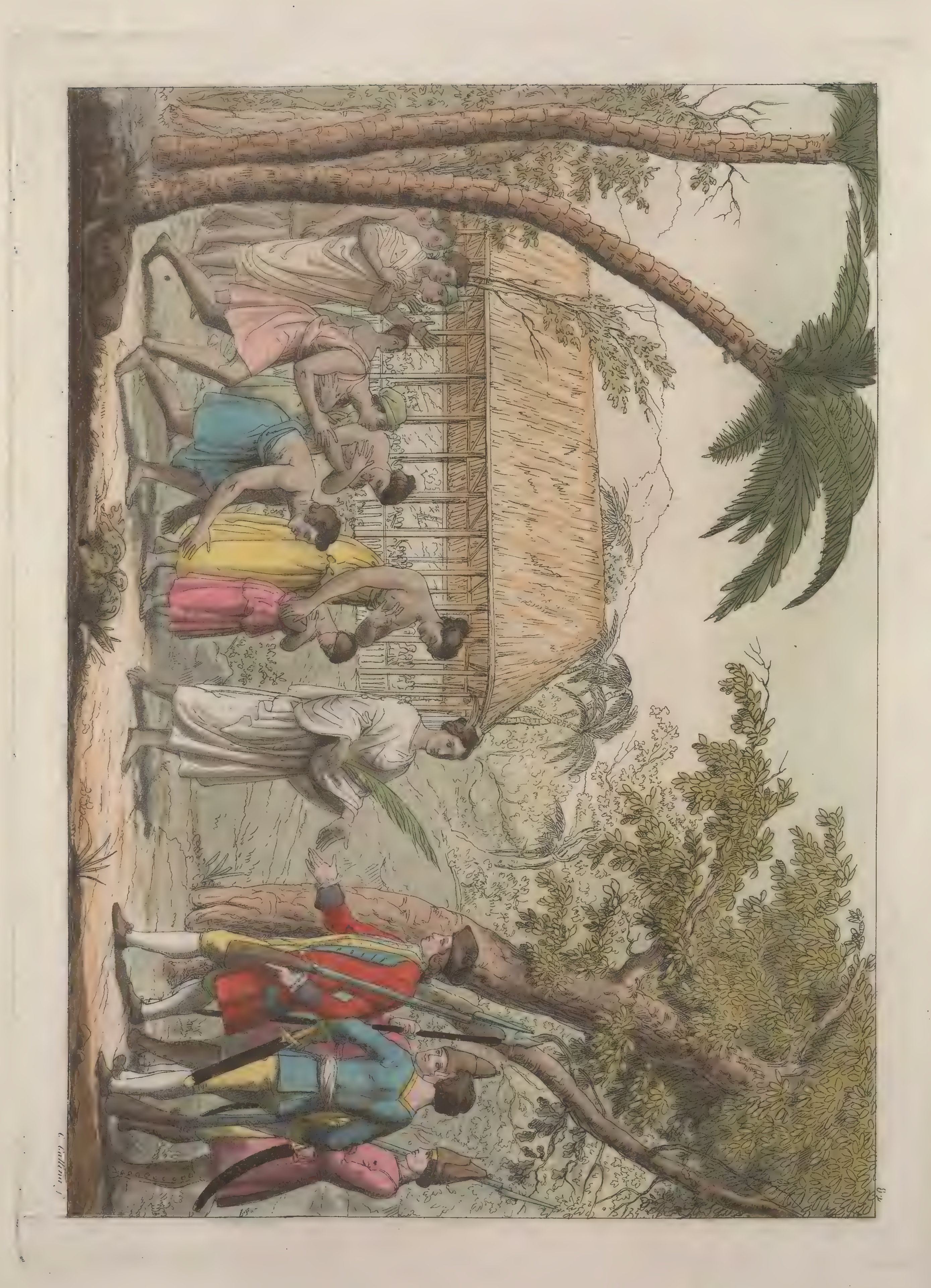
Habillement.

L'habillement des Tahitiens est fait d'étoffes et de nattes de diverses sortes: le premier se porte en été et ne resiste pas à la pluie; le second se met dans la saison pluvieuse. Ces vêtemens n'ont point de forme déterminée, et on leur donne celle que l'on veut. L'habillement des femmes de distinction se compose de trois ou quatre pièces, dont une a environ deux cannes de largeur et onze de longueur, qu'elles roulent autour de leurs reins: cette partie de leur vêtement, qui s'appelle *Parou*, leur pend en forme de jupe jusqu'à mi-jambe. Les deux ou trois autres pièces, d'environ deux

cannes et demie de longueur, sur une de largeur, ont chacune une ouverture au milieu, et se posent l'une sur l'autre: la tête passe par cette ouverture, les deux bouts tombent par devant et par derrière comme un scapulaire, laissant les bras libres par les côtés qui sont ouverts: ce vêtement s'appelle le *Tebouta*. Ces pièces se réunissent de même autour des hanches, au moyen d'une ceinture d'une étoffe plus légère, qui leur fait plusieurs tours autour du corps. « Nous vimes dans cette île, dit Cook dans son second voyage, beaucoup de femmes d'une figure avenante, habillées d'une piéce d'étoffe ayant un trou au milieu par où passe leur tête, et dont les bouts leur descendaient devant et derrière jusqu'au genou. On leur voyait en outre une petite toile blanche, semblable à une mousseline, qui formait plusieurs plis autour de leur corps un peu au dessus du sein, et dont un des bouts retombait avec grâce derrière leurs épaules. Si cette sorte de vêtement n'a point toute la beauté des formes de l'habillement, qu'on admire dans les anciennes statues Grecques, elle a sans contredit plus de grâce qu'on ne saurait l'imaginer, et va mieux à la taille et à la figure qu'aucun des vêtemens Européens que nous connaissions „.

Les hommes ont le même habillement que les femmes, excepté qu'au lieu de laisser retomber en forme de jupe le morceau d'étoffe qui leur couvre les reins, ils en font comme une espèce de caleçon en le roulant autour de leurs cuisses, et alors il prend le nom de *Maro*. Tel est l'habillement des Tahitiens de toutes les classes; et comme la forme en est la même pour tous, il s'ensuit que les personnes de condition de l'un et de l'autre sexe, ne se distinguent que par la quantité des étoffes qu'elles portent sur elles. On en voit en effet qui ont roulées autour de leur corps des pièces d'étoffe de huit ou dix cannes de longueur, sur deux ou trois de largeur. D'autres en laissent flotter sur leurs épaules un grand morceau comme une espéce de manteau, et les gens du plus haut rang en portent deux de cette manière quand ils veulent se metre en grande parure. Les gens du peuple, qui n'ont pas d'autre étoffe que celle qu'ils reçoivent de la tribu ou de la famille dont ils font partie, ont nécessairement moins de vêtemens. Dans la chaleur du jour ils vont presque nus: les femmes n'ont qu'une misérable jupe, et les hommes qu'une ceinture qui leur couvre les reins. L'incommodité d'un habillement trop recherché, surtout dans les pays chauds, fait que les femmes d'un certain rang se décou-





vrent vers le soir jusques à la ceinture, et avec aussi peu de scrupule qu'en mettraient nos femmes à s'ôter un mouchoir double de dessus les épaules. Il en était de même des chefs qui venaient rendre visite aux Anglais, et qui tout en portant autour de leurs reins beaucoup plus d'étoffe qu'il n'en aurait fallu pour habiller douze personnes, ne laissaient pas d'avoir nu tout le reste de leur corps.

Coiffure, ornemens etc.

Les Tahitiens ont les jambes et les pieds tout-à-fait nus; mais ils ont soin de porter certains bonnets de natte ou de feuilles de coco, qu'ils font au moment où ils en ont besoin, pour se préserver le visage des rayons du soleil. Les femmes portent néanmoins quelquefois certains petits turbans, ou bien une autre coiffure appellée *Tomou*, laquelle est composée de cordonnets de cheveux de la grosseur de notre fil de soie à coudre: M.r Banks en conserve à Londres plusieurs pelotons, qui ont plus d'un mille de longueur sans un seul nœud. Il en est qui emploient jusqu'à cinq ou six de ces pelotons, à se faire une chevelure volumineuse, dont l'arrangement est assez agréable à la vue. Elles l'entrelacent ensuite de fleurs de diverses sortes; et les hommes adaptent quelquefois une plume de la queue d'un oiseau du tropique à la touffe de cheveux qui est relevée sur le haut de leur tête: on en voit aussi qui portent une espèce de guirlande de diverses fleurs, collées avec de la gomme sur un morceau d'écorce de platane, ou bien une sorte de perruque faite de cheveux et de poils de chien, ou encore de fibres de la noix de coco tressées sur un réseau. Ces insulaires n'ont que peu d'autres ornemens, du nombre desquels sont des pendans d'oreille; mais ils n'en portent jamais que d'un seul côté. Ils employaient à cet usage, lors de l'arrivée des Anglais chez eux, des coquillages, de petites pierres, des grains, des pois rouges, et même de petites perles enfilées trois à trois; mais ils y substituèrent bientôt, de préférence à toute autre chose, les bagatelles que leur donnaient les Européens. On trovera à se former une idée plus juste de leur différens genres d'habillement, à la planche 82, qui représente la réception faite par la Reine Oberea au capitaine Wallis.

Habitations.

Les habitations de ce peuple sont toutes situées entre les montagnes et le bord de la mer, et ne servent que pour s'y reposer la nuit, et durant les heures de la plus grande chaleur: ce sont des cabanes d'une forme élégante, composées de petites colonnes en bois disposées en ovale, qui supportent un toit de feuilles de palmier. On en ferme les côtés avec des nattes selon les circonstances.

Le plancher en est couvert d'un lit de foin, sur lequel sont étendues des nattes qui sont quelquefois très-belles : tout leur ameublement consiste en un siége qui ne sert qu'au chef de la maison, et en certains morceaux de bois évasés en dessus, qui leur tiennent lieu de coussins. Ces habitations rustiques sont éparses dans la plaine et dans les vallons au milieu de belles plantations, où elles forment un coup-d'œil extrêmement agréable et pittoresque. De grands palmiers élèvent leur cimes au dessus d'autres arbres couverts d'un feuillage d'un vert sombre, et qui portent des fruits de couleur d'or, d'un goût semblable à celui des ananas : les espaces intermédiaires sont plantés de mûriers, d'ignames et de cannes à sucre ; et ces cabanes sont en outre entourées d'arbustes odoriférans, tels que la gardénie, la guettarde et le calophile.

Gouvernement.

Il n'est pas facile de savoir si ce peuple a un gouvernement régulier, parce que n'ayant aucune connaissance de l'écriture, il ne peut se conserver un dépôt de lois fixes : cependant on voit régner dans cette île une subordination semblable à l'état où se trouvaient les peuples de l'Europe dans les tems de la féodalité, qui n'avait laissé la liberté, qu'à un petit nombre d'hommes, et tenait le reste dans le plus dur esclavage. Voici néanmoins les différentes classes de personnes qu'on a pu observer à Tahiti.

Monarchie héréditaire.

L'Eri-rahei, ou le chef sacré, est le Souverain héréditaire de tout l'Etat, qui, en 1797, comprenait l'île de Tahiti, et celles d'Eimeo, Tetouroa et Maitea : ce Souverain avait en outre des prétentions sur les îles d'Ulietea et d'Otaha. Aussitôt qu'il lui est né un fils, la couronne passe à ce dernier, et le père n'est plus que régent. Un tablier ou maro fait de plumes rouges est la seule marque distinctive de la royauté : on en revêt le jeune Monarque dans une cérémonie solennelle, où l'orateur de l'Etat, dont un des principaux prêtres remplit ordinairement les fonctions, fait une harangue au peuple assemblé : malheureusement des sacrifices humains accompagnent cette cérémonie, et un œil de la victime est présenté au Roi par un autre prêtre, qui lui tient un long discours, dont le sujet est sans doute religieux.

Marque distinctive de la dignité royale.

Différentes classes de personnes.

Les Eri sont possesseurs héréditaires de grands domaines, et gouverneurs de districts ; ils semblent être Souverains dans leurs gouvernemens, quoique sous la dépendance de l'Eri-rahei. Les Touha sont ordinairement sous les Eri ; ils ont le gouvernement de quelque subdivision des grands districts, et vivent à la cour des Eri. Les Rattira sont les propriétaires : leur autorité parait se borner au

seul droit de propriété. Les Manans sont des colons qui n'ont point de terres en propre ; mais ils sont maîtres de leur personne et de tout ce qu'ils possèdent, et peuvent changer de maître à leur gré. Enfin les domestiques s'appellent Toutou, et ceux des femmes Touti : ces derniers sont exclus, ainsi que leurs maîtresses, de toutes les cérémonies religieuses. Personne du peuple ne peut s'élever à une condition au dessus de celle du Touha : les nobles ou Eri, au contraire, conservent toute la dignité de leur état, lors même qu'ils viennent à être privés par le Monarque de l'administration de leurs districts. Les Missionnaires nous assurent que la propriété est une chose sacrée chez ce peuple ; que la dernière volonté du propriétaire est scrupuleusement exécutée ; que ses biens sont remis à ses enfans ; et que les terres sont séparées les unes des autres par des bornes de pierre.

On ne peut pas espérer cependant que, sous un gouvernement aussi imparfait, la justice distributive soit administrée avec beaucoup d'équité ; mais d'un autre côté, il doit sans doute se commettre bien peu de délits dans un pays, où il est si facile de satisfaire ses besoins, ses passions et tout ses goûts, et où par conséquent il arrive bien rarement que les intérêts des hommes se trouvent en conflit les uns avec les autres. Les Tahitiens n'ont point de monnoie, ni aucun autre signe qui en tienne lieu, et il n'y a même rien dans toute leur île dont on soit tenté de s'emparer par fraude ou par violence : à part ainsi tous les délits qu'engendre la cupidité chez les hommes civilisés, il est bien clair qu'il ne doit pas en rester beaucoup. Ajoutons à cela, que quand les lois n'apportent aucune gêne dans le commerce entre les deux sexes, les hommes ne sont guères tentés de se rendre adultères : car il est bien rare qu'une femme puisse devenir l'objet d'une préférence particulière, dans un pays où elles ne sont pas susceptibles d'être distinguées par des ornemens extérieurs, et autres agrémens artificiels propres à échauffer l'imagination. Il est vrai que ces insulaires sont enclins au vol ; mais comme ce délit ne peut pas occasionner chez eux de grands préjudices, ni rapporter beaucoup d'avantages, ils n'ont pas cru nécessaire d'employer, à le réprimer, des châtimens qui sont indispensables ailleurs pour le maintien de la société. Néanmoins le Tahitien Toupia racontait à Cook, que l'adultère et le vol sont quelquefois punis dans son pays ; mais que dans tous les cas, la punition du coupable dépend de l'offensé. Les Missionnaires rapportent

Lois.

que les injures verbales, surtout le vol et la violence, sont sévèrement punis.

Milice. En cas d'agression de la part de quelque peuple voisin, chaque district sous le commandement d'un Eri, est obligé de fournir un nombre de soldats proportionné à sa force, pour la défense commune. Tous ces districts réunis pouvaient, au rapport de ce même Toupia, mettre sur pied une armée de 6,686 combattans (1). L'Eri-rahei en est le commandant en chef; mais s'il ne s'agit que d'une querelle entre deux Eri, elle est décidée par leurs sujets, sans que la tranquillité générale en soit troublée.

Armes. Les Tahitiens ont pour armes des frondes dont ils se servent avec beaucoup d'adresse, des piques aigues et armées d'un os de turbot, et des bâtons d'un bois trés-dur de six à sept pieds de long. On assure que ces insulaires ainsi armés se battent avec le plus grand acharnement : ce qui est d'autant plus probable, qu'on sait positivement qu'il ne font aucun quartier aux hommes, aux femmes ni même aux enfans qui leur tombent entre les mains pendant le combat.

Religion. Cook et les compagnons de son premier voyage, avouent qu'il ne leur a pas été possible d'acquérir une connaissance précise de leur religion, à cause des mystères et des contradictions apparentes dont elle est embrouillée comme celles de la plupart des autres peuples. La langue qui y est consacrée diffère, comme en Chine, du langage ordinaire: ce qui fesait que Toupia manquait d'expressions pour se faire comprendre des Anglais qu'il voulait en instruire. Nous rapporterons néanmoins ce que Cook croit en avoir entendu, et nous y ajouterons le peu de notions que les derniers voyageurs nous ont transmises à cet égard.

Divinités. Les Tahitiens croient à une espèce de trinité: *Tani, te Medoua* est le père: *Oromattaw, toua ti te meidi* est Dieu dans le fils,

(1) La population de cette île diminue d'une manière étonnante. Cook l'avait évaluée, peut-être avec quelqu'exagération, à 200,000 âmes. A l'arrivée des Missionnaires Anglais, elle y était réduite à 15,000. On ne l'estimait plus que de 5,000 du tems de Turnbull. On attribue les causes de cette dépopulation aux maladies vénériennes, à la petite vérole, à l'infanticide, et à plusieurs autres vices apportés par les Européens, mais surtout aux guerres que ce peuple ne cesse de faire à ses voisins: motif pour lequel, lors de la première apparition de Turnbull à Tahiti, ces insulaires lui demandèrent de la poudre et des armes, et refusèrent toutes les autres marchandises Européennes qui lui furent présentées.

et *Taroa-mannau*, *te houa* est l'oiseau, ou l'esprit. Cette grande divinité réside dans le palais des cieux, dans le Tarova, avec plusieurs autres divinités ou Eitoua, que l'on comprend toutes sous le nom de *Fhanawpo*, ou enfans de la nuit. Leur généalogie est, comme toutes les théogonies du monde, un système de cosmographie voilé sous des allégories. Les îles de l'Océan sont les restes d'une grande terre, ou île appelée Venoua-noi, que les Dieux ont détruite dans leur colère. Les grandes divinités ont un temple commun dans le districit d'Oparra; mais on ne doit les invoquer que dans les tems de calamité publique. Les prières journalières s'adressent aux Eitoua inférieurs. Chaque famille a son Thi ou génie tutélaire, duquel elle attend les biens et les maux en cette vie. Les âmes des morts dévorées par les oiseaux sacrés subissent une purification, et deviennent autant de divinités qui ont beaucoup d'influence sur le sort des vivans. Les Tahitiens croient en outre que l'âme est immortelle, et qu'elle jouira de plus ou moins de grandeur et de felicité, selon les différens degrés de sa piété et de sa vertu. Ils sont très-religieux, et ne s'approchent qu'avec respect des lieux sacrés. Toute la nature est animée aux yeux de ce peuple sensible: l'air, les montagnes, les fleuves et la mer sont peuplés d'esprits. Le choix des victimes humaines qu'ils offrent à leurs dieux ne tombe que sur des criminels, et on ne les immole que dans les bras du sommeil: étrange exemple d'humanité, qu'une superstition barbare n'a pu étouffer tout-à-fait dans l'âme de ce peuple.

Prêtres.

Le caractère de prêtres, Taowa, est héréditaire dans la famille; cette classe d'hommes est nombreuse et composée d'individus de toutes les conditions. Le chef de ces ministres est ordinairement le second fils d'une famille distinguée, et on le révère presqu'autant que le Souverain. Les connaissances des prêtres se réduisent à savoir les noms et les rangs des divers Eitoua, ainsi que les opinions qui leur sont transmises par une tradition orale sur l'origine des Etres. Ces opinions sont toutes exprimées par des sentences détachées, dont certains prêtres répètent un nombre incroyable, quoiqu'il ne s'y trouve que bien peu de mots usités dans la langue ordinaire. On voit pourtant que ces prêtres ont plus de connaissances en nautique et en astronomie que le reste du peuple; et le nom même de Taowa ne veut dire autre chose qu'un *homme éclairé*. Comme il y a des prêtres dans chaque classe de personnes, chacun d'eux officie pour la classe à laquelle il appartient; et un Taowa d'une

classe inférieure ne peut pas plus être appelé à exercer son ministère pour les individus d'une classe supérieure, qu'un Taowa d'un ordre supérieur ne peut exercer le sien pour des gens d'une condition inférieure.

Mariage.

Pour ce qui est du mariage, il parait que ce n'est qu'une simple convention entre l'homme et la femme, à laquelle les ministres de la religion ne prennent aucune part. Il arrive quelquefois que deux époux veulent se séparer, et alors leur divorce s'opère sans plus de cérémonie qu'il n'en a fallu pour leur mariage. La conduite des Tahitiennes en général, comme mères et comme épouses, n'a rien que d'honorable pour l'espèce humaine. Elles montrent beaucoup d'attachement pour leurs maris, et une bienfaisance naturelle envers tout le monde. Elles accouchent avec facilité, et lorsque leurs enfans naissent avec une complexion faible, ou avec quelque défaut corporel, elles emploient tous les moyens possibles pour y remédier: aussi en voit-on peu qui soient estropiés. La polygamie n'est point en usage parmi ce peuple.

*Société singulière connue sous le nom d'*Arreoi.

Il est fâcheux que tant de belles qualités soient obscurcies par le vice d'une institution politique, qui tire son origine de l'orgueil de la noblesse. Il existe dans cette classe certaines sociétés composées d'un nombre considérable de personnes des deux sexes, où les femmes sont communes entre tous les hommes, et où le plaisir de la variété est si recherché, que le même homme et la même femme ne restent pas plus de deux ou trois jours ensemble. Ces sociétés licentieuses sont connues sous le nom d'*Arreoi*, et les membres qui en font partie tiennent souvent des réunions dont l'objet excite l'envie des autres insulaires. Les hommes s'y amusent à la lutte, et les femmes dansent en toute liberté le *Timorodée* (1) pour faire naître des desirs qui peuvent être immédiatement satisfaits. Lors qu'une de ces femmes devient enceinte, l'enfant qu'elle fait est étouffé en naissant, pour qu'il ne soit point à charge au père, et n'empêche point la mère de

(1) Cette danse, qui fait l'amusement des jeunes filles, toutes les fois qu'elles peuvent se réunir au nombre de cinq ou six, se compose non seulement de gestes et de mouvemens lascifs auxquels elles sont exercées dès l'enfance, mais elle est encore accompagnée de paroles dont le sens exprime une extrême lubricité. Il est pourtant étrange de voir que ces jeux, alors regardés comme innocens pour elles, leur sont interdits aussitôt qu'elles sont devenues femmes, dans la crainte sans doute qu'elles ne mettent en pratique les leçons de cette danse voluptueuse.




83
L. Rossi

continuer ses débauches. Il en est pourtant quelques-unes qui, sensibles à cet attachement dominant que la nature a donné à tous les animaux pour le fruit de leurs entrailles, cherchent à éluder les lois de ces odieuses sociétés. Mais dans ce cas là même elles ne peuvent sauver la vie de l'enfant, qu'en trouvant un homme qui l'adopte : cet homme alors, ainsi que la femme, perdent tout droit aux priviléges et aux délices de l'*Arreoi*; ils en sont chassés l'un et l'autre, et l'on donne à la mère le nom de *Whannownow*, qui veut dire mère d'enfans, et qui est dans ce sens une marque de honte et d'infamie.

Cérémonies funèbres.

Dès qu'un Tahitien est mort, toute sa famille se réunit dans sa maison pour lui rendre les derniers devoirs. Les plus proches parens, pénétrés d'un douleur réele, gardent le silence, tandis que le reste de l'assemblée fait, comme en chœur, et de tems en tems, diverses exclamations. Le lendemain on enveloppe le cadavre dans des étoffes, et on le porte au bord de la mer sur un brancard, accompagné d'un prêtre qui récite quelques prières. Arrivé au rivage on le met à terre, le prêtre répète ses prieres, et prenant un peu d'eau dans ses mains il la jette à côté du mort. On transporte ensuite le cadavre à quelque distance, puis on le rapporte au même endroit, et l'on y renouvelle les prières et l'aspersion. Pendant ces cérémonies, des insulaires construisent une espèce de hutte appellée *tapapow*, qu'ils entourent d'une palissade; au milieu sont plantés des pieux sur lesquels ils déposent le brancard avec le cadavre, qu'ils y laissent abandonné à la putréfaction.

Tapapow *lieu où l'on expose les morts.*

Ces tapapow sont d'une grandeur proportionnée au rang de la personne à laquelle ils sont destinés : ceux des gens du peuple ne sont que de la longueur du brancard, et ne sont point entourés d'une palissade. Les riches ne manquent jamais de placer autour du mort une quantité de pièces d'étoffe, et l'extérieur de leur tapapow en est quelquefois entièrement couvert. On met encore à l'entour des guirlandes de feuilles de palmier et de cocotier, dont les prêtres forment des nœuds mystérieux dans lesquels ils entrelacent une plante, qui est particulièrement consacrée aux cérémonies funèbres, et on laisse à peu de distance du cadavre des alimens et de l'eau. La planche 83 représente un tapapow dessiné sur le lieu même. Lorsque le défunt est dans son tapapow les marques d'affliction se renouvellent : les femmes se rassemblent et sont accompagnées à la porte de la plus proche parente : celle-ci se pique de temps à

autre sur le haut de la tête avec une dent de requin, et le sang qui coule de ses blessures est soigneusement recueilli sur des morceaux d'étoffe, qu'on jette ensuite sous le brancard. Les autres femmes en font autant, et cette cérémonie dure deux ou trois jours. On reçoit aussi sur d'autres morceaux d'étoffe les larmes qui se versent dans ces sortes d'occasions, et on en fait l'offrande au défunt. Quelques-unes des personnes les plus jeunes du convoi se coupent les cheveux, et les déposent sous le brancard avec d'autres présens. L'origine de tous ces usages vient de la croyance où sont les Tahitiens, que l'âme est immortelle; qu'elle aime à errer dans les lieux où est déposé le corps auquel elle était unie; qu'elle observe les actions des vivans, et se complait dans ces témoignages de leur affection. Deux ou trois jours après que les femmes ont commencé leurs cérémonies, les hommes, qui jusqu'alors n'avaient donné aucune marque de douleur, se mettent aussi à la manifester d'une autre manière. Le principal personnage de la pompe funèbre porte un grand bâton armé d'une dent de requin, et s'abandonant bientôt à un transport frénétique, qu'on suppose être produit par l'excès de sa douleur, il court avec son bâton sur tous ceux qu'il aperçoit pour les en frapper impitoyablement: ce qui fait que les Tahitiens se retirent et prennent la fuite à l'approche d'un convoi funèbre.

Moraï ou cimetières.

Ces espèces de processions durent quelquefois cinq lunes, en devenant pourtant peu-à-peu moins fréquentes. Passé ce terme, on retire de dessus le brancard les restes du cadavre, on les nettoie et on les lave soigneusement, puis on les enterre dans les *Moraï*, qui sont des cimetières entourés de murs et bien pavés, situés dans des lieux agréables, où l'ombre des arbres funèbres, la vue de rochers éscarpés et le murmure des ruisseaux inspirent le recueillement et une douce mélancolie. Les ossemens d'un Eri ou chef ne sont point déposés en terre; on les enveloppe dans une belle étoffe, puis on les met dans une espèce de boîte qu'on porte au *Moraï*. Le deuil cesse alors tout-à-fait, mais les prêtres n'en continuent pas moins d'aller de tems à autre au *Moraï* réciter leurs prières, pour lesquelles ils sont bien payés par les parens du défunt, et qui sont l'objet des offrandes qu'on porte en ces lieux. On trouve dans les voyages de Cook le dessin d'un de ces cimetières où est représenté en outre le sacrifice d'une victime humaine (1): nous avons

(1) Ces sacrifices sont effectivement en usage chez ce peuple, et il parait, d'après la relation du Tahitien O-mai, que le choix des victimes dé-



cru à propos d'en offrir à nos lecteurs une copie exacte à la planche 84.

Industrie ; manufacture, navigation etc. des Tahitiens.

Si la nécessité est la mère de l'invention, on ne peut pas supposer que l'industrie ait fait beaucoup de progrès dans un pays, où la nature, prodigue de ses bienfaits, a rendu en quelque sorte inutiles les secours de l'art. Malgré cela, il est de ces insulaires qui montrent dans certains ouvrages une habileté d'autant plus admirable, que ne connaissant point l'usage des métaux, ils manquent des instrumens les plus nécessaires pour leur exécution.

Etoffes d'écorce d'arbre.

Leurs principales manufactures consistent dans la fabrication des étoffes dont ils font leurs vêtemens : ces étoffes sont de trois sortes, et on en tire la matière de l'écorce de trois arbres différens, qui sont; le mûrier dont on fait le papier en Chine, le fruit de l'arbre à pain, et un autre arbre qui ressemble au figuier sauvage des îles d'Amérique. La plus belle et la plus blanche se fait avec cette espèce de mûrier, qu'ils appellent *aouta*; elle prend le rouge mieux qu'aucune autre couleur, et sert à l'habillement des premiers personnages de l'île; la seconde se tire de l'écorce du fruit de l'arbre à pain, on la nomme *Oorow*, et elle le cède à la première en blancheur et en souplesse : les gens de la dernière classe en font leurs vêtemens; la troisième est rude et grossière, et a la couleur du papier brouillard le plus commun; mais avec moins d'apparence que les deux autres, elle est plus utile peut-être, à cause de la propriété qu'elle a de résister à l'eau, qualité que n'ont point les

pend de la volonté du grand prêtre. Selon lui, ce grand prêtre, dans les jours de solennité, se retire au fond de la maison du Dieu, et après y être resté quelque tems, il vient annoncer au peuple que le grand Dieu s'est montré à lui, qu'il lui a parlé, et qu'il demande un sacrifice humain dans la personne de tel individu qu'il désigne, et contre lequel le prêtre a sans doute quelque sujet de haine. On sacrifie aussitôt cette malheureuse victime d'une vengeance atroce, en déclarant que c'est un être méchant, et coupable de quelque délit.

Nous croyons pourtant devoir avertir le lecteur, au sujet de tout ce qui vient d'être dit de la religion des Tahitiens, qu'à l'exception de leurs cérémonies funèbres, nous ne savons rien du reste que par des relations orales; et comme ceux des Européens qui se croient les plus instruits dans la langue de ce peuple, ne l'entendent pourtant pas parfaitement, il s'ensuit que nous ne pouvons pas donner pour certain, tout ce que nous venons de rapporter sur une matière aussi délicate.

premières ; elle est plus rare, et les chefs de l'île s'en servent aussi pour leurs habits de deuil.

Manière de les fabriquer.

Ces étoffes, quoique de nature différente, se fabriquent toutes de la même manière. On détache l'écorce des arbres que nous venons d'indiquer, et après en avoir amassé une grande quantité, on la porte à un ruisseau où on la met macérer, afin de pouvoir séparer l'écorce intérieure de celle qui en forme l'enveloppe extérieure. A cet effet, on place le bois qu'on veut ainsi dépouiller sur une table unie, et on le racle avec un coquillage appelé *tellina gargadia*, en ayant soin de le tremper souvent dans l'eau, jusqu'à ce qu'il n'y reste plus que les plus belles fibres de l'écorce intérieure. On étend ensuite ces écorces ainsi préparées sur des feuilles de platane, où elles sont placées l'une à côté de l'autre en files de dix ou douze cannes de longueur, sur environ un pied de largeur, et l'on en met deux ou trois couches les unes sur les autres. On les laisse dans cet état, jusqu'à ce que l'eau en soit évaporée au moins en partie : les fibres contractent ensemble une telle adhésion, que ces couches se lèvent toutes de terre d'une seule pièce : on les met sur une grande table, et on les y bat avec des espèces de maillets d'environ un pied de longueur et trois pouces d'épaisseur, qui sont d'un bois extrêmement dur appelé *étoa* par les insulaires. Cet instrument a quatre faces composées de lignes plus ou moins saillantes, qui s'impriment à chaque coup dans l'écorce en même tems qu'elle s'étend, et en font une espèce de tissu. Voy. la planche 85 n.° 1. Cette étoffe se blanchit à l'air, mais sa blancheur s'accroit encore ainsi que sa souplesse, lorsqu'on la lave et qu'on la bat de nouveau, après qu'elle a été portée pendant quelque tems. Ses principales qualités sont d'être fraiche et moelleuse ; mais elle a un défaut essentiel, qui est d'être spongieuse comme le papier, et presque aussi facile à se déchirer.

Couleur de ces étoffes.

Les couleurs qu'on donne ensuite à cette étoffe sont surtout le rouge et le jaune : le rouge est de la plus grande beauté, et peut-être plus brillant et plus fin qu'aucune autre couleur de ce genre que nous ayons en Europe : notre véritable écarlate est celle qui s'en approche le plus : les Tahitiens obtiennent cette couleur du suc de certains végétaux, mais elle ne conserve pas toujours la même beauté. Ils ont aussi des couleurs brunes et noires, mais on ignore avec quoi ils les font, car leur médiocrité n'a point excité la curiosité de Cook à en rechercher les procédés, comme il a fait



S. Fumagalli inc



des autres couleurs : ceux qui voudraient avoir des notions plus particulières à cet égard, pourront consulter la relation de ce célèbre voyageur.

Nattes, paniers etc.

Un autre genre d'industrie très-répandu chez les Tahitiens est la fabrication des nattes, dont quelques-unes l'emportent de beaucoup en beauté et en bonté sur les nôtres. Les plus grossières servent de lit, et les plus fines se portent en guise de manteau dans les tems pluvieux : ces dernières coûtent beaucoup de travail, et il y en a de deux sortes; les unes sont faites avec l'écorce de *l'hibiscus tiliaceus* de Linnée, et on en trouve qui ne le cèdent point en finesse à nos gros draps; les autres, appelées *wanne*, sont encore plus belles, et se distinguent par l'éclat de leur blancheur; elles sont faites avec les feuilles du *wharrou*, qui est une espèce de *pandanus.* Les Tahitiens font encore de très-jolis paniers, et autres ouvrages de ce genre en jonc; les premiers surtout sont de mille formes différentes, et il en est qui sont faits avec beaucoup d'art; les hommes et les femmes en font leur occupation. L'écorce de *l'hibiscus tiliaceus* leur fournit en outre des cordes ou espèce de ficelle dont ils font leurs filets pour la pêche; ils tirent aussi des fils du coco une autre sorte de corde, dont ils se servent pour joindre ensemble les diverses pièces de leurs pirogues; mais leurs meilleurs filets de pêche sont faits avec l'écorce de l'*erowa*, qui est une espèce d'ortie; ils sont en effet d'une telle force, que des rets Européens dont les fils seraient deux fois plus gros, ne résisteraient point aux efforts des gros poissons qui y restent pris.

Instrumens pour la pêche.

Ces insulaires ont imaginé des moyens très-ingénieux pour attraper le poisson. Ils se servent entre autres pour cela de petites fourches de canne d'Inde, dont la pointe est d'un bois très-dur, et sont plus sûrs de leur coup avec cet instrument, que ne le sont nos pêcheurs avec leurs harpons en fer. Il font aussi usage de hameçons en nacre de perle, ou de quelqu'autre espèce de coquillage dur; et comme ils ne peuvent pas les rendre bien aigus, ils en recourbent la pointe en dedans. Ils attachent à ces hameçons une touffe blanche de poils de chien ou de soies de cochon, qui ressemble un peu à une queue de poisson, et placent le hameçon et l'appât au bout d'un fil d'*erowa*, qui est fixé à un roseau d'Inde.

Divers autres instrumens.

On voit encore à la planche 85 divers autres instrumens qui représentent, savoir; le n.° 2 un chasse-mouche avec ses manches, le n.° 3 une hâche, le n.° 4 un outil pour mettre en pâte le fruit

de l'arbre à pain, le n.° 5 une pagaie, le n.° 6 une aiguille, et le n.° 7 un flûte.

Pirogues.

Les pirogues des Tahitiens sont un objet particulier de remarque; elles peuvent se diviser en deux classes, dont l'une comprend tous les bateaux appelés *ivahah*, et l'autre ceux qu'on nomme *pahié*. L'ivahah, dont on se sert pour les petits voyages, a les côtés perpendiculaires et le fond plat; et le pahié qui est destiné aux voyages de long cours, a les flancs arqués, et le fond fait en quille. Le premier est toujours de la même forme, mais sa grandeur varie, et on l'emploie à divers usages. Sa longueur est de dix jusqu'à soixante douze pieds, mais sa largueur n'est nullement proportionnée à cette dimension. Celles de ces barques qui ont dix pieds de long n'en ont qu'un à-peu-près de largeur, et ceux qui arrivent jusqu'à 72 et plus, n'en ont pas plus de deux: on distingue dans cette sorte de navire l'ivahah de guerre, de pêche et de voyage. L'ivahah de guerre est le plus long de tous; sa proue et sa poupe ont une forme semi-circulaire, et sont beaucoup plus élevées que le corps du bâtiment; la poupe surtout a quelquefois 17 on 18 pieds de hauteur, tandis que la pirogue n'en a que trois. Voy. la planche 86. Mais ces espèces de barques ne vont jamais seules en mer: on en attache deux ensemble par le côté avec de grosses cordes, et à trois pieds de distance l'une de l'autre: il y a sur le devant un plancher d'environ dix pieds de long, qui est un peu plus large que les pirogues, et supporté par des pièces de bois de six pieds de haut. Les combattans, qui ont pour armes de jet la fronde et le javelot, occupent ce plancher; et nous observerons ici que les Tahitiens ne se servent de l'arc et des flèches que par amusement: chose qui mérite d'être remarquée parmi les usages extravagans de ce peuple. Les rameurs assis sous ce plancher reçoivent les blessés, et y font monter d'autres combattans pour les remplacer. L'ivahah destiné à la pêche a depuis dix jusqu'à quarante pieds de longueur: ceux de vingt cinq et plus, de quelqu'espèce qu'ils soient, portent la voile lorsque le besoin l'exige. Enfin les ivahah de voyage sont toujours doubles, et ont un pavillon petit, mais propre, d'environ sept pieds de long sur six de large.

Pirogues appelées ivahah. *Pirogues de guerre.* *Pirogues de pêche et de voyage.*

Pirogues appelées pahié.

La longueur des pahié varie également de trente à soixante pieds, et ils sont aussi étroits que les ivahah que nous venons de décrire. Un de ces pahié mesuré par Cook avait 51 pieds de long; sa largeur à un des bouts était d'un pied et demi, et de trois en-


85.
2
3
5
6
4
1
7
A.Rivelanti inc.

viron dans sa plus grande dimension en ce sens; c'est la proportion qui s'observe généralement dans la construction de ces pirogues. On s'en sert quelquefois comme des plus grands ivahah pour des expéditions de guerre; et comme elles sont plus longues que ceux-ci, on donne au plancher qui est construit sur leur devant, une largeur proportionnée à l'excédent du poids que leur forme leur permet de supporter. Mais les pahié de voyage sont ordinairement doubles, et leur grandeur est en général la même que celle de nos grands bateaux de mer. Les Indiens font quelquefois des voyages d'un mois d'une île à l'autre avec ces sortes de navires, et ils pourraient même tenir la mer plus long-tems, s'ils avaient de meilleurs moyens pour conserver leurs provisions. Il est de ces pahié à un seul mât, d'autres qui en ont deux, et ces mâts sont composés d'une seule pièce de bois: dans les pirogues qui ont trente pieds de long, ce mât n'en a guères moins de vingt cinq; il est fixé dans un châssis pratiqué au fond de la pirogue, et porte une voile de natte qui est d'un bon tiers plus longue que le mât même: cette voile est pointue au bout, carrée par le bas et arrondie sur les côtés. Le haut de ce mât est ordinairement décoré de touffes de plumes, qui se recourbent en avant: les rames ou pagaies ont un long manche, sont plates au bout, et ressemblent beaucoup aux pelles de nos boulangers. Les ivahah sont les seules pirogues dont les Otahitiens fassent usage; mais dans les îles voisines, on se sert beaucoup aussi des pahié.

Manière de diviser le tems.

Cook, en parlant de la manière dont ces insulaires divisent le tems, dit avoir remarqué, qu'ils n'ont point d'autre terme, pour exprimer le passé ou l'avenir, que le mot *malama* qui veut dire lune. Ils comptent treize lunes, et reviennent à la première lorsque cette révolution est achevée, ce qui dénote en eux une certaine connaissance de l'année solaire. Ils partagent leur jour en douze parties, dont six de jour et six de nuit, et déterminent avec beaucoup de précision chacune de ces divisions par le moyen de l'élévation du soleil lorsqu'il est sur l'horison; mais il en est peu d'entre eux qui sachent indiquer l'heure qu'il est à la seule inspection des étoiles.

Nombres, et mesures.

Les Tahitiens comptent depuis un jusqu'à dix, en se servant pour cela de leurs doigts; quoiqu'ils aient un nom particulier pour chaque nombre, ils prennent leurs doigts l'un après l'autre, et passent ainsi d'une main à l'autre, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés au nombre qu'ils veulent exprimer. Lorsqu'ils veulent compter au delà de

dix, ils répètent le nom de ce nombre, et y ajoutent le mot *plus*. Si leur calcul va à *dix* et *dix de plus*, ils ont une nouvelle dénomination pour exprimer ce nombre; et quand ils ont dix de ces vingtaines, ils emploient un autre mot qui signifie *deux cent*. Le capitaine Cook dit n'avoir pu découvrir s'ils ont d'autres termes pour énoncer un nombre plus considérable. L'art de mesurer les distances a fait chez eux moins de progrès, car ils n'ont encore pour ces sortes de mesures qu'un terme qui correspond à notre pas; et lorsqu'il parlent de la distance d'un lieu à un autre, ils la déterminent, comme presque tous les Asiatiques, par le tems qu'il faut employer à la parcourir.

Médecine.

Il ne peut y avoir que peu de maladies chez un peuple qui ne se nourrit que de mets simples, et qui, généralement parlant, ne fait point usage de liqueurs fortes, ni d'autres boissons pernicieuses. Il ne doit donc pas y avoir de médecins de profession dans un pays, où l'on ne connait point l'intempérance qui est la principale cause des maladies. Néanmoins, l'homme qui éprouve quelque souffrance cherche aussitôt les moyens de s'en délivrer, et lorsqu'il ignore la cause du mal ainsi que le remède, il a recours à la superstition; c'est ce qui arrive à Tahiti: le traitement des malades y est confié aux prêtres, et il parait même que ce soin fait une partie essentielle de leurs fonctions. Des prières et des cérémoines sont les principaux moyens qu'ils emploient pour la guérison de leurs malades, et ils les continuent jusqu'à ce que le malade soit mort ou parfaitement rétabli. Dans ce dernier cas, ils ne manquent pas d'attribuer sa guérison à l'efficacité de leurs remèdes; mais s'il meurt, c'est, disent-ils, parce que la maladie était absolument incurable: ces médecins ne diffèrent pas beaucoup en cela de ceux des autres pays. Si l'on doit juger de leurs connaissances en chirurgie par les larges cicatrices qu'on voit sur le corps de ces insulaires, on a lieu de croire, dit Cook, qu'ils ont fait plus de progrès dans cet art que dans la médecine. Ce voyageur avoue cependant, qu'à l'exception des fractures et des luxations, leurs plus habiles chirurgiens ne contribuent que faiblement à la guerison de leurs blessés; et que la pureté de leur sang est le meilleur de tous les baumes vulnéraires.

Vie privée et amusemens des Tahitiens.

Les Tahitiens, dit encore Cook, sont d'une extrême paresse, et n'ont guère d'autre occupation que celle de manger et de dormir. Ils perdent peut-être de cette indolence naturelle lorsqu'ils sont parve-

nus à un certain âge : quant aux enfans des deux sexes, l'effervescence de leur tempérament les tient éveillés presque tout le jour. Le même voyageur, en parlant des amusemens de ce peuple, dit qu'un de ses jeux favoris, est de lancer des flèches aussi loin qu'il est possible sans mirer de but; et qu'au contraire, pour s'exercer au jet du javelot, qui n'a pas moins de huit ou neuf pieds de long, on prend ordinairement pour but un platane à la distance d'une vingtaine de cannes.

Instrumens de musique. Chant.

La flûte et le tambour sont les seuls instrumens connus des Tahitiens: la première est composée d'une canne d'Inde creuse, d'environ un pied de longueur, et dans laquelle ils soufflent avec le nez; elle n'a que deux trous, sur l'un desquels ils appliquent l'index de la main gauche, et sur l'autre le doigt du milieu de la droite, sans jamais s'écarter de cette méthode. Voy. la planche 85 fig. 7. Leur tambour consiste en un tronc d'arbre ayant la forme d'un cylindre, qui est creux, et n'a point été percé à l'un de ses bouts, et dont l'autre est recouvert d'une peau de requin qu'on bat avec les mains; ces insulaires ne savent point accorder ensemble deux de ces tambours, qui auraient différens sons. Le seul moyen qu'ils aient pour mettre deux de leurs flûtes à l'unisson, est de prendre une feuille, et de la rouler autour de la flûte la plus courte. De cette manière ils l'allongent ou la racourcissent, comme nous fesons des tubes de nos lunettes à longue vue, jusqu'a ce qu'ils aient trouvé le ton qu'ils cherchent : ce dont ils jugent parfaitement, car ils ont l'oreille extrêmement délicate. Ils savent encore marier leur voix au son des instrumens, et improviser en chantant : leurs vers sont ordinairement rimés, et lorsqu'ils étaient débités par eux, les Anglais en distinguaient facilement le métre.

Danses.

Le *Timorodée*, genre de danse dont nous avons déjà fait mention dans la note précédente, fait aussi partie de leurs divertissemens. Nous ne devons pas omettre de dire à cet égard, que les Tahitiens observent dans leurs danses une mesure aussi exacte, que peuvent le faire nos meilleurs danseurs Européens, ce qui annonce en eux beaucoup d'intelligence et de sensibilité.

Quelle idée ont les Tahitiens de la pudeur et de la chasteté.

Ce peuple, comme on a pu le voir par ce que nous avons dit précédemment, n'a aucune idée de chasteté. Les hommes même offrent aux étrangers leurs sœurs et leurs filles par civilité ou par reconnaissance: l'infidélité de la femme ne se punit que par quelques propos durs, et en certains cas par quelque léger

coup. Les Tahitiens, selon ce qui est rapporté dans le premier voyage de Cook à l'article de leurs maisons, ne sentent nullement le besoin d'avoir des lieux retirés pour se livrer aux plaisirs de l'amour; ils le font avec tout aussi peu de scrupule, que nous en mettons à manger avec nos parens et nos amis. Il est dit dans le second voyage de ce navigateur, que les femmes se prêtaient même avec empressement aux desirs des marins Anglais, quoiqu'il y en eût parmi celles qui étaient venues à bord dans ce dessein, qui n'avaient pas plus de neuf à dix ans, et en qui on n'apercevait encore aucun signe de puberté. Ces femmes, généralement parlant, n'avaient dans la physionomie rien de remarquable que de grands yeux pleins de vivacité; mais un certain sourire naturel, et une envie continuelle de plaire leur tenaient lieu de beauté: d'un autre côté la passion aveuglait tellement les marins Anglais, qu'ils leur donnaient leurs vêtemens et jusqu'à leurs chemises, quoiqu'ils en eussent eux-mêmes le plus grand besoin. Il faut convenir pourtant, que la simplicité d'un habillement, qui ne couvrait qu'en partie des objets propres à échauffer une imagination qui n'est point accoutumée à cette vue, devait en effet allumer en eux de violens désirs; et que la seule image de ces nouvelles Néréïdes, nageant toutes nues autour des vaisseaux, était bien plus que suffisante, pour émousser le peu de forces qu'un marin est accoutumé d'employer pour résister à ses passions.

Spectacle Otahitien.

Les Anglais ayant célébré un jour de dimanche le service divin en présence de quelques-uns des principaux Otahitiens, ceux-ci voulurent à leur tour donner aux Européens le spectacle d'une cérémonie bien différente de celle qu'ils venaient de voir. Un beau jeune homme, qui avait près de six pieds, et une jeune fille de onze à douze ans sacrifièrent solennellement à Vénus, à la vue des Anglais et d'un grand nombre des habitans de l'île, sans attacher la moindre idée d'indécence à cette action, qui semblait au contraire être conforme aux usages de la nation (1). Il y avait parmi les spectateurs plusieurs femmes de distinction, et entre autres la Reine Oberéa,

(1) Il est très-probable, d'après toutes les circonstances qui accompagnèrent ce fait, que c'était en cela même que consistait la célébration du mariage, et que ces insulaires regardaient par conséquent cette cérémonie comme un acte public, dont l'authenticité devait sans doute être constatée par le témoignage oculaire de toute la nation.

qui semblait présider à cette cérémonie, à en juger par les instructions qu'elle donnait à la jeune fille pour bien faire son devoir. Celle-ci, malgré sa grande jeunesse, paraissait avoir bien profité des leçons qu'on lui avait sans doute données auparavant, et ne plus avoir besoin de celles de Madame la présidente (1).

Il suit de là, qu'un peuple qui n'a aucune idée de pudeur dans ses actions, ne peut pas en mettre dans son langage; c'est pourquoi il serait inutile d'observer, que la conversation de ces insulaires roule principalement sur leurs plaisirs, et que par conséquent les individus de l'un et l'autre sexe y parlent de tout sans la moindre retenue, et dans les termes les plus simples et les plus naturels.

Extrême propreté des Tahitiens.

Nous terminerons la description des usages des Tahitiens par une courte observation sur leur extrême propreté. Ils se lavent infailliblement tout le corps trois fois par jour dans l'eau courante, savoir; le matin, aussitôt qu'ils sont levés; à midi, et le soir avant de se coucher. On se rappellera ce que nous avons dit de leur empressement à se laver les mains et la bouche, durant leur repas, et presqu'à chaque morceau qu'ils mangent : il nous reste donc seulement à ajouter ici, qu'on ne trouve sur toute leur personne ou sur leurs vêtemens aucune malpropreté, de sorte que dans une réunion nombreuse de ces insulaires, on n'éprouve d'autre incommodité que celle de la chaleur : ce que l'on pourait difficilement dire des cercles les mieux composés en Europe.

(1) Nous ne rapportons point ce fait comme un objet de curiosité, mais seulement pour servir à l'examen d'une question agitée depuis longtems entre les philosophes, qui est de savoir, si la honte qui accompagne certaines actions innocentes en elles-mêmes, et par tous considérées comme telles, a été imprimée par la nature dans le cœur de l'homme, ou bien si elle n'est en lui qu'un effet de l'éducation, de l'habitude et de l'exemple.

AUTRES ILES DE LA SOCIÉTÉ.

Description d'Uaeina.

PARMI les îles de la Société situées aux environs de Tahiti, et qui ont été visitées par Cook après son départ de celle-ci, on cite Uaeina, Ulietea, Otaha et Bolabola. Uaeina ou Uaene se trouve à 16° 43′ de latitude méridionale, et à 150° 52′ de longitude occidentale au méridien de Greenwich; elle est à environ 94 milles de Tahiti, et a à-peu-près une vingtaine de milles de circonférence; sa surface est désignée par les habitans sous le nom d'Owallo ou Owharre. Il parait que les productions de la terre y parviennent à leur maturité environ un mois plutôt qu'à Tahiti: car les noix de coco y sont pleines, et les fruits de l'arbre à pain bons à manger avant ce terme. Ces insulaires font avec la noix de coco et des ignames mêlés ensemble une espèce de mets, qu'ils appellent *Poé*: pour cela, ils broyent ces deux fruits l'un avec l'autre, et après les avoir réduits en poudre, ils les mettent dans un baquet avec quelques pierres chaudes, et en forment une espèce de tourte huileuse, dont le goût ne déplaisait point aux Européens, surtout lorsqu'elle était rôtie.

Productions.

Habitans.

Les habitans de ces îles sont plus vigoureux, plus grands et en même tems beaucoup plus paresseux que les Tahitiens: les femmes y sont extrêmement gracieuses, et en général plus belles qu'à Tahiti. Leurs maisons sont propres: on en a mesuré une qui n'avait pas moins de 50 pas de long sur 10 de large, et 24 pieds de hauteur: l'édifice entier formait une voûte aigue vers le centre, qui était soutenue d'un côté par vingt-six, et de l'autre par trente pilastres ou poteaux d'un pied de diamètre. La plupart de ces pilastres étaient décorés de sculptures grossières, représentant des têtes humaines et autres figures de fantaisie, semblables à celles qu'on trouve au commencement et à la fin de certains livres anciens.

Maisons.

Religion.

En parcourant l'île pour en examiner toutes les curiosités, les Anglais rencontrèrent un objet qui fixa particulièrement leur attention. C'était une espèce de coffre ou d'arche, dont le couvercle était garni de feuilles de palmier: ce coffre avait un bâton, et de chaque côté deux corniches en bois d'un beau travail. Ces bâtons

servaient à le porter d'un lieu à un autre: à l'un des bouts était un trou carré, au milieu duquel il y avait un anneau qui touchait les côtés en quatre points, ensorte que les angles étaient vides: ce qui formait un cercle au milieu du carré. La première fois que les Anglais virent ce coffre, l'ouverture en était bouchée avec un morceau d'étoffe; mais ne l'étant point à la seconde fois, ils regardèrent dans l'intérieur et le trouvèrent vide. Sa ressemblance avec l'arche d'alliance des Juifs les frappa d'étonnement; mais leur surprise fut encore bien plus grande, lorsqu'en ayant demandé le nom, on leur répondit qu'il s'appelait la *Maison de Dieu*: quant à l'usage auquel il était destiné, il ne leur fut pas possible de le savoir.

Ulietea.

L'île d'Ulietea est située au S. O. $^1/_4$ O, et environ à vingt deux milles de Uaeina. Forster et les Espagnols l'appellent Oraietea, et accusent Cook de dénaturer les noms. Les fruits de platane, la noix de coco, les ignames, les cochons et la volaille sont les principaux rafraichissemens qu'on y trouve. Les Anglais n'eurent qu'à se louer de la conduite de ces insulaires à leur égard; ils en reçurent les témoignages les plus expressifs d'honnêteté, de respect et de confiance. Les hommes, les femmes et les enfans se rassemblaient autour d'eux et les suivaient partout; et lorsqu'il se rencontrait sur leur chemin quelqu'endroit fangeux ou couvert d'eau, ils se disputaient entre eux pour les porter sur leur dos. On les conduisit chez les principaux habitans, et ils y furent reçus avec la plus grande cordialité. Ces hommes pacifiques étaient tellement enchantés des petits présens qu'on leur avait faits, qu'ils ne semblaient occupés que du soin d'en marquer leur reconnaissance. Un de ces insulaires chez lequel les Anglais furent introduits voulut leur donner l'amusement d'une sorte de danse, qui diffère de toutes celles que nous avons décrites jusqu'à présent; elle fut exécutée par un homme seul, et voici comment. Le danseur mit d'abord sur sa tête une espèce de grand panier cylindrique fait en jonc, d'environ quatre pieds de long sur huit pouces de large, et garni de plumes droites, dont le haut se repliait en avant: le contour de ce panier était en outre parsemé de dents de requin, et de queues d'oiseaux du tropique. Affublé de cet ornement bizarre, l'Indien commença sa danse, ses mouvemens furent d'abord lents; puis il se mit à tourner la tête avec tant de célérité, que le haut de son chapeau décrivait un cercle; quelquefois il s'approchait en un saut du visage des spec-

Confiance et cordialité de ces insulaires.

Danse particulière.

tateurs, qu'il se plaisait ainsi à effrayer et à faire reculer. Les Indiens s'amusaient beaucoup de cette farce, et ils éclataient de rire, surtout lorsque le danseur feignait de vouloir donner un coup de son panier à quelqu'un des étrangers.

Troupe de danseurs.

Une autre fois, les Anglais rencontrèrent une troupe de danseurs, qui ne les divertit pas moins de deux heures. Elle était composée de deux femmes, de six hommes et de trois tambours: les femmes portaient sur leur tête une quantité de cheveux tressés (1), et parsemés de jasmins disposés avec beaucoup d'élégance et de goût; elles avaient le cou, les épaules et les bras nus, la gorge également découverte, jusqu'à la hauteur des aisselles, et au dessous une étoffe noire qui leur ceignait le corps étroitement. On leur voyait en outre un petit plumet noir de chaque coté du sein, et tout prés du bras: enfin un vêtement à petits plis, qui leur enveloppait les reins, était rehaussé sur leur ventre, et retombait comme une grande jupe qui leur cachait entièrement les pieds, sans nuire cependant à la légèreté de leurs mouvemens. L'élégance de cet habillement était en outre relevée par la couleur de plis blancs et noirs qu'il formait sur les hanches, tandis que ceux de la jupe étaient tous blancs. Elles s'avancèrent dans cet accoutrement toutes sur une même ligne, en faisant des pas bien mesurés, et parfaitement d'accord avec les tambours, qu'elles battaient avec beaucoup de force et de vitesse. Elles se mirent ensuite à faire des mouvemens de hanches, qui se communiquaient à tous leurs vêtemens, et qu'elles continuèrent durant toute leur danse, malgré les différentes attitudes qu'elles fesaient prendre à leur corps: on les voyait tantôt debout, tantôt accroupies: quelquefois elles s'appuyaient sur les genoux ou sur les coudes, en remuant toujours les doigts avec une incroyable vélocité. Il faut avouer pourtant que le talent de ces danseuses consiste en grande partie dans la lubricité de leurs gestes et de leurs mouvemens, qui surpassent toutes les images qu'on pourrait s'en former; et que le plaisir qu'y trouvaient les spectateurs n'avait sans doute pas d'autre cause. La planche 87 représente l'intérieur d'une maison d'Ulietea, où est figurée une danse à la mode du pays. Pendant que les danseuses se reposaient, les hommes jouèrent une espèce de farce dialoguée et entremêlée de danses; mais les Anglais ne purent point en comprendre le sujet.

(1) Ornement appelé *Temou*, et dont ces insulaires font plus de cas que de tout ce qu'ils possèdent.



Les deux îles d'Ulietea et d'Otaha sont entourées d'un même banc: celle-ci parait plus stérile que l'autre, mais leurs productions sont les mêmes, et leurs habitans ressemblent parfaitement à ceux des autres îles. Leur nombre n'était pas considérable; mais partout ils se rassemblaient autour des Anglais, et cherchaient à leur vendre tout ce qu'ils avaient; ils semblaient même leur rendre les mêmes hommages qu'à leurs Rois, car ils se découvraient les épaules à leur aspect, et ramassaient tous leurs vêtemens autour de leur poitrine; et pour que persone ne manquât à cette cérémonie, ils envoyaient en avant un deux, qui avertissait tous ceux qu'il rencontrait de la condition des étrangers, et du respect qu'il leur devait. *Ile d'Otaha:*

Bolabola est remarquable par un pic très-élevé: ses habitans étaient redoutés dans toutes les îles voisines; ils avaient conquis Ulietea et Uaeina; mais, selon Vancouver et les Missionnaires, leur puissance est déchue. Maïtea, qui est la plus orientale, sert de point de réunion pour le tribut de perles, que les Tahitiens lèvent dans l'Archipel des îles basses. Eimeo a deux des meilleurs ports de tout l'Océan. L'inaccessible Teturoa sert de citadelle au Roi de Tahiti, qui y tient son trésor. Mapya ou l'île de Lord Howe, et Genuavra ou l'île Schilli ne sont habitées que par des Pingouins. *Pic de Bolabola, Maïtea etc.*

ILES DISPERSÉES AU MIDI DANS L'ARCHIPEL DE LA SOCIÉTÉ.

Au sud-ouest et au sud-est de l'Archipel de la Société on rencontre une longue chaîne d'îles, qui commence à l'île de Palmerston et finit à celle de Pâques, et que nous appellerons Sporades australes. Le groupe le plus occidental comprend les îles de Palmerston, d'Uatea, de Mangia et quelques îlots. On trouve dans le second groupe, Tubuai, dont les habitans sont robustes et sauvages; Ohitèora qui abonde en arbres de casuarine, et où il règne beaucoup d'industrie; et l'île High ou Haute du capitaine Broughton au nord-est: à l'est sont les îles de Glocester, de la Conversion de Saint Paul, de Michel, et autres peu connues. Au sud-ouest on rencontre Oparo, dont les habitans parlent la langue des Polynésiens, et ne sont point

tatoués: Pitcaïra est peuplée aujourd'hui d'une colonie composée des marins qui se révoltèrent contre Blig, et qui, après avoir échappé aux recherches des Anglais, y vivent dans une simplicité patriarchale. Les dernières des Sporades sont la fameuse île de Pâques, et celle de Ducie. Nous allons parler de quelques-unes de ces îles, qui, par leur importance, méritent une description particulière.

Ile Ohiteora. L'île d'Ohiteora ou Otéroah a treize milles de circonférence: son sol est un peu élevé; mais elle est peu fertile, et n'est guères peuplée. L'arbre appelé *étoa*, dont les habitans font leurs armes, parait être sa principale production: car ses côtes, qui ne sont point entourées de récifs comme les îles voisines, en offrent des plantations considérables. *Habitans.* Ces insulaires sont robustes, bien faits, et un peu plus bruns que les autres; ils ont sous les aisselles certains signes noirs, de la largeur de la main, et dentelés à leur contour. Des cercles de la même couleur, mais moins larges, sont tracés sur leurs bras et leurs jambes, et on ne voit aucune sorte de figures ni empreinte quelconque sur le reste de leur corps. *Habillement.* Les étoffes dont ils font leurs vêtemens, ainsi que leur forme, sont bien différentes de celles dont on fait usage dans les autres îles, quoique la matiére première en soit absolument la même. Ces étoffes sont, pour la plupart, d'un jaune sombre et luisant, et enduites à l'extérieur d'une espèce de vernis rouge ou de couleur de plomb foncé, parsemé d'empreintes de diverses sortes, faites avec beaucoup de régularité, et semblables à celles de nos toiles peintes. L'étoffe rouge est bigarrée de noir, et celle de couleur de plomb foncé bigarrée de blanc. Quant à l'habillement, il consiste en une casaque courte, qui descend jusqu'au genou: cette casaque est d'une seule pièce, et a au milieu un trou, avec un ourlet grossièrement fait au moyen d'une espèce d'aiguille, dont on ne retrouve l'usage dans aucune autre île de la mer du Sud. La tête passe par ce trou, et les deux pièces du vêtement qui tombent par devant et par derrière, sont retenues par une ceinture d'étoffe jaune, qui fait d'abord le tour du cou, vient ensuite se croiser sur la poitrine, et retombe sur les reins: cette ceinture passe sur une autre de couleur rouge, ce qui donne à l'ensemble de cet habillement un air élégant et militaire. Quelques-uns de ces insulaires portent des bonnets de plumes; d'autres ont un morceau d'étoffe blanche ou de couleur de plomb roulé autour de leur tête comme un petit turban, qui était, au dire des Anglais, ce qu'il y avait de mieux dans leur parure.

Leurs armes sont de grandes lances faites avec le bois *étoa*, qui est extrêmement dur; elles sont bien polies et très-aigues à l'un des bouts, et il en est qui ont jusqu'à vingt pieds de longueur, et trois pouces seulement de grosseur. Ils portent encore une autre arme, d'environ sept pieds de long, faite du même bois, et qui a l'air d'un gos bâton, et se servent également d'une autre pique d'un bois poli, et bien affilée à l'un de ses bouts, comme la précédente. Lorsqu'ils en viennent aux mains, ils s'enveloppent le corps, depuis le cou jusqu'à la ceinture, de nattes cachées sous leurs vêtemens en forme de cuirasses, dont le tissu rend les coups de leurs armes moins dangereux, que ceux des lances usitées dans les autres îles, qui sont plus pesantes et armées à leur extrémité d'un os de pastenague. Les autres instrumens qu'on a remarqués chez ce peuple, sont supérieurs dans leur genre à ceux qu'on a vus partout ailleurs: la teinture de ses étoffes est plus belle, et les dessins en sont de meilleur goût: ses massues sont mieux faites, et ses pirogues présentent des sculptures plus soignées et un plus grand nombre d'ornemens. *Armes etc.*

L'île de Pâques, selon ce qui est rapporté dans les voyages de Cook, est celle où aborda en avril 1722 l'amiral Roggewin (1), malgré le peu de conformité que présentent les descriptions de son voyage, avec l'état actuel de ce pays. Cette île parait encore être la même que celle qui fut vue en 1686 par le capitaine Davis, car sa partie du levant correspond parfaitement à ce qu'en a dit Wafer: Cook croyait même, lors de son passage devant cette île, de pouvoir reconnaître l'île basse et sablonneuse dont parle Davis, pour se confirmer dans son opinion; mais son attente fut trompée. Nul peuple ne peut avoir de grandes prétentions à la découverte d'un coin de terre, qui est peut-être le plus ingrat qu'il y ait sur tout le globe pour les navigateurs, car on n'y trouve ni mouillage sûr, ni bois à brûler, ni eau douce. *Ile de Pâques. Identité avec la terre de Davis.*

Cette terre de Davis, appelée aussi île de Pâques (2), est située *Situation.*

(1) Le voyage de Roggewin a été imprimé à Dort en 1728.

(2) Les Anglais cherchérent en vain à savoir des insulaires le nom de leur île: car en confrontant les notes qu'avaient prises leurs principaux officiers, ils trouvèrent trois noms différens, savoir; *Tamareki*, *Whyhu* et *Teaphi*. Sans prétendre assurer si l'un de ces mots est le véritable nom de l'île, nous observerons seulement, qu'Oedidee, qui entendait mieux que les autres voyageurs le langage de ses habitans, dit avoir appris d'eux que leur pays s'appelait *Teaphy*.

à 27° 5' 30'' de latitude sud, et à 109° 46' 20'' de longitude ouest. Elle a un peu plus de trente milles de circonférence; son sol est montueux et pierreux, et ses côtes sont d'une aspérité remarquable. Ses montagnes sont d'une élévation, qui les fait apercevoir à une distance de près de cinquante milles: il y a vis-à-vis son extrémité méridionale deux ilots de roc vif, tout près du rivage: la côte forme au nord et au levant deux pointes d'une hauteur considérable, entre lesquelles se trouve au S. E. une baie, où l'on croit que vinrent mouiller les Hollandais. Cook jetta l'ancre au couchant de l'île à trois milles de distance, vers le nord de la partie méridionale, et dans une rade non moins dangereuse que cette baie.

Les Anglais ne pouvaient se lasser de regarder le rivage, qui était composé de roches brisées, dont les masses caverneuses et la teinte ferrugineuse portaient l'empreinte de feux souterrains. Ils remarquèrent entre autres deux de ces rocs, dont l'un ressemblait à une colonne ou à un énorme obélisque; ils étaient couverts l'un et l'autre d'une infinité d'oiseaux de mer, dont les cris perçans étourdissaient les oreilles. *Stérilité du sol.* Cette île est d'une telle stérilité, qu'on n'y trouve pas plus de vingt espèces de plantes, encore n'y croissent-elles pas, pour la plupart, sans culture. Elle n'a pas un seul arbre qui ait plus de dix pieds de hauteur. *Végétaux.* Les seuls qui méritèrent quelqu'attention de la part des Anglais, étaient quelques mûriers, dont le tronc ne s'élevait pas à plus de quatre pieds; ils formaient des allées entre de gros rochers, et avaient pris racine dans le peu de terre que les pluies y avaient amassée. On découvrit aussi quelques touffes de l'*hibiscus populneus* de Linnée, qui est également répandu sur toutes les îles de la Société, et dont les habitans se servent pour leurs teintures en jaune; on y vit encore une espèce de *mimosa* seul arbuste qui leur fournisse des massues, des *patou-patou*, ainsi que des pièces de bois assez grosses pour le radoub des pirogues. L'igname, ou la *dioscorea alata* de Linnée y était cultivée, et on y trouva des plantations de cannes à sucre et de bananes, qui y étaient en très-bel état, eu égard à la nature pierreuse du terrein: les patates y sont extrêmement nutritives, antiscorbutiques, de couleur jaune, et ont la douceur de la carotte. *Animaux.* On ne voit guères d'autres animaux dans cette île, que quelques oiseaux domestiques, tels que des coqs, des dindons d'une petite espèce mais d'un goût exquis, et quelques rats que mangent probablement les habitans, car on en rencontra plusieurs qui en tenaient de morts à la main, et refusèrent de les donner à

Cook, en lui fesant entendre qu'ils les gardaient pour les manger. A peine y rencontre-t-on d'autres oiseaux de terre: la mer elle même semble fournir peu de poisson; les Anglais ne purent jamais en prendre à la ligne ni au filet, et ils en virent en bien petite quantité entre les mains des habitans.

Ces malheureux insulaires portent dans leur personne l'image de la stérilité de leur pays. Leur taille est inférieure à celle des habitans des îles de la Société et des Amis: on n'a vu personne d'entre eux qui eût six pieds (1). Ils sont aussi plus maigres, et ont le visage plus petit qu'aucun autre peuple de la mer du Sud: d'ailleurs, leur empressement à avoir des marchandises Européennes sans rien offrir en échange, était une preuve non équivoque de leur pauvreté. Quoique d'une mine chétive, ils ne sont pourtant point sauvages: l'ardeur des rayons du soleil qui dardent sur cette terre aride leur a retreci le front, et contracté les muscles du visage autour des yeux. Leur nez, sans être trop large, est un peu aplati vers sa racine, et leurs lèvres épaisses ne sont point saillantes comme celles des Nègres. Leurs cheveux noirs et crêpus n'ont pas plus de trois pouces de longueur: leurs yeux sont petits et bruns; ils se percent aussi les oreilles, et mettent dans le trou des feuilles de cannes à sucre roulées d'une telle manière, que tendant toujours à se déployer par leur élasticité naturelle, elles élargissent continuellement cette ouverture, et font descendre dans quelques-uns le lobe inférieur de l'oreille jusques sur l'épaule. Ils sont *tatoués* par tout le corps et surtout au visage. L'effet de cette opération se fait remarquer dans les femmes par certaines petites taches répandues sur leur figure, et qui ont l'air de lentilles. Non contentes de leur teint, qui est d'un brun clair, elles se frottent encore le visage avec une certaine craie rougeâtre, sur laquelle elles étendent ensuite une substance luisante, de couleur d'orange, ou qu'elles bariolent de raies faites avec du blanc de coquille. *Habitans.*

L'activité brûlante des rayons du soleil a fait imaginer à ces insulaires divers moyens pour s'en garantir la tête. Les hommes ont le plus souvent pour coiffure un cercle d'environ deux pouces d'épaisseur, entrelacé d'herbes d'un bout à l'autre, et recouvert d'une grande quantité de ces plumes noires, qui tombent du cou de l'oiseau appelé *frégate*: quelques-uns portent des espèces de grands chapeaux de *Chapeaux.*

(1) Le pied dont il s'agit est plus petit que celui de France.

plumes d'autres oiseaux : on en voit encore beaucoup avec un cercle de bois enveloppé seulement de plumes blanches, de l'espèce de mouette qui plane dans les airs. Les femmes se mettent un grand chapeau de natte qui s'élève en pointe, et forme par derrière deux gros lobes à chaque plis. Les deux figures de la planche 88 représentent au naturel des habitans de l'île de Pâques. Plusieurs d'entre eux vont absolument nus; les autres n'ont qu'un ceinturon, d'où pend par devant un morceau d'étoffe de sept ou huit pouces de longueur, ou bien une espèce de réseau, dont le tissu est trop-rare pour cacher à la vue la partie du corps qui en est recouverte. Il y en avait qui portaient attaché à une espèce de collier un os plat, ayant à-peu-près la figure d'une langue d'environ cinq pouces de long, et qui reposait sur leur poitrine. Voyez la même planche. Quelques-uns, mais en très-petit nombre, avaient un manteau qui ne leur arrivait qu'au genou, et d'une étoffe semblable à celle qui se fait à Tahiti, avec cette différence, que ce manteau était piqué pour avoir plus de force et de durée, et d'un jaune luisant ou plutôt couleur d'orange: ceux qui en étaient revêtus avaient l'air de chefs. Les uns étaient armés d'une lance ou d'une pique, dont la hampe était faite d'un morceau triangulaire d'une lave noirâtre et transparente, qui est le *pumex vitreus*, ou agate d'Islande. D'autres avaient une massue militaire, faite d'un morceau de bois d'environ trois pieds de long, et sculptée à l'un de ses bouts; il y en avait enfin qui tenaient en main de petites massues, parfaitement semblables au *patou-patou* de la Nouvelle Zelande.

Habillement.

Armes.

Habitations.

Plus les Anglais s'avançaient d'ans l'île, plus ils la trouvaient stérile et jonchée de masses de rocs entassées en désordre. Il n'y virent que dix ou douze cabanes, quoique leur vue pût s'étendre sur une grande pointe de l'île. En ayant remarqué une plus jolie que les autres sur une hauteur, à environ un demi-mille de la mer, ils voulurent y monter, et trouvèrent dans sa construction même une preuve évidente de la pauvreté et de la misère de ceux qui l'habitaient. Elle avait pour fondement certaines pierres, d'un pied de longueur environ, placées au niveau du sol, et formant deux courbes, distantes l'une de l'autre de six pieds au milieu, et d'un pied seulement à leurs extrémités. Chacune de ces pierres avait des trous dans lesquels étaient plantés des pieux qui avaient six pieds au centre, et allaient ensuite en diminuant de chaque côté jusqu'à deux. Ces pieux étaient attachés, par le moyen de cer-





CARLO BOTTIGELLI F.

taines cordes, à des traverses qui les tenaient joints ensemble: le tout était garni d'une espèce de treillage en bois, couvert de nattes et de feuilles de cannes à sucre, et formait un angle aigu au sommet. Forster dut s'appuyer sur ses mains pour entrer dans cette cabane, et la trouva entièrement vide; il n'y vit pas même un peu d'herbe pour servir de lit, et ne pouvait se tenir debout qu'au milieu. Il apprit des Indiens qu'ils ne fesaient usage de ces habitations, que la nuit; et comme elles sont en très-petit nombre, il faut qu'ils y soient entassés les uns sur les autres, à moins de supposer que le peuple couche en plein air, et qu'elles sont réservées uniquement pour les chefs. La-Pérouse, dans son aride description de l'île de Paques, dit qu'il lui a paru qu'une même habitation suffit à la population de tout un village. « J'ai mesuré, ajoute-t-il, une de ces habitations qui étaient près de notre établissement (1); elle avait 310 pieds de long, 10 de large et autant de hauteur au milieu; sa forme était celle d'une pirogue renversée, et l'on y entrait par deux portes qui n'avaient que deux pieds de hauteur. Cette maison pouvait contenir plus de 200 personnes; elle ne pouvait pas être celle du chef, attendu qu'elle était sans meubles, et d'ailleurs il ne lui aurait pas fallu un espace aussi vaste; elle formait elle seule un village avec deux ou trois autres maisonnettes, qui étaient à quelque distance de là.

Outre ces cabanes, les Anglais virent encore quelques tas de pierres, dont un des côtés était perpendiculaire à un trou qui allait sous terre. L'intérieur devait en être très-étroit, et pourtant il parait que ces cavités servent de retraite au peuple pour la nuit: peut-être aussi qu'elles communiquent avec quelque caverne, comme il s'en forme naturellement entre les courans de la lave dans les pays volcaniques. Les Anglais auraient bien voulu s'assurer si leurs conjectures à cet égard étaient fondées; mais les insulaires ne voulurent jamais leur permettre d'entrer dans ces souterrains.

On n'a trouvé chez eux aucune espèce d'ustensiles domestiques, si ce n'est quelques courges qui leur servaient de vases: motif pour lequel sans doute ils préféraient une noix de coco à tous les présens qu'on pouvait leur faire. On lit dans le voyage de La-Pérouse qu'ils font cuire leurs ignames et leurs patates, comme aux îles de

(1) Cette maison n'était pas encore finie, lorsque le capitaine Cook aborda dans cette île. Note de La-Pérouse.

la Société, c'est-à-dire dans un trou qu'ils recouvrent avec des pierres ardentes et des charbons mêlés avec de la terre, ensorte que tout ce qu'ils mangent est comme cuit au four. On ne leur a vu non plus aucun outil propre à l'agriculture; ils se bornent probablement à nettoyer leurs champs, et à y planter leurs patates et leurs ignames dans des trous qu'il font avec une cheville de bois.

Pirogues. Les Anglais ne virent dans toute l'île que trois ou quatre pirogues, lesquelles étaient composées de tant de pièces et si misérables, qu'il était impossible de s'en servir pour un voyage un peu long. Mais toutes petites qu'elles sont, on a encore lieu de s'étonner de leur construction, car on ignore d'où peut venir le bois qu'on y emploie : on a même remarqué dans l'une d'elles une planche d'une longueur et d'une largeur telle, qu'aucun des arbres vus dans l'île n'aurait pu en fournir une semblable. On voit par la relation de Roggewin, que les pirogues de ces insulaires ne sont pas meilleures aujourd'hui qu'elles ne l'étaient de son tems; mais si ce peuple a encore fait aussi peu de progrès dans les arts, c'est faute de matériaux plutôt que d'industrie. « J'ai trouvé dans cette île, dit La-Pérouse, tous les arts des îles de la Société, mais avec beaucoup moins de moyens de les cultiver, faute de matières premières. Les pirogues y ont aussi la même forme; elles sont composées de planches très-étroites, qui n'ont que quatre ou cinq pieds de long, et portent tout au plus quatre hommes. Je n'en ai vu que trois, et je serais bien surpris si dans peu il en restait une seule, à cause du manque de bois : au reste ces insulaires ont appris à s'en passer, car ils sont si bons nageurs, qu'ils vont jusqu'à deux lieues en mer par les plus gros tems, et se font un jeu de revenir à terre dans les endroits où les vagues se brisent avec le plus de force „. Nous avons représenté à la planche ci-dessus une de ces pirogues, d'après le dessin que nous en a donné le même voyageur.

Bustes gigantesques. A peine les Anglais étaient descendus à terre, qu'ils aperçurent, ainsi qu' il est rapporté dans le voyage de Cook, un grand nombre de colonnes noires rangées tout le long de la côte. Plusieurs de ces colonnes avaient un piedestal; on distinguait à leur extrémité supérieure quelque chose de semblable à une tête et à deux épaules humaines, mais le bas ne présentait qu'une masse informe et grossière : souvent même on en comptait deux, quatre et jusqu'à cinq dans un même groupe. Le dessin qu'Hodges a donné de ces monumens, dit La-Pérouse, n'exprime que bien imparfaitement ce



C. BOTTIGLIA F.

que nous avons vu. M.r Duche en a fait un qui est très-exact, et que nous avons copié à la planche 89. Ces figures colossales semblent très-anciennes, et leur emplacement parait être un *moraï* ou cimetière, à en juger par la quantité d'ossemens qu'on voit à côté. La plus grande, mesurée par La-Pérouse, avait 14 pieds et 6 pouces de hauteur, 7 pieds et 6 pouces de largeur aux épaules, 3 pieds d'épaisseur au ventre, six pieds de largeur et cinq d'épaisseur à sa base. Ces monumens attestent le peu de progrès que ce peuple à faits dans la sculpture; ils sont d'une substance volcanique connue des naturalistes sous le nom de *lapillo.* C'est une pierre si tendre et si légère, que quelques officiers de Cook l'ont crue artificielle, et composée d'une espèce de ciment qui se durcit à l'air. Il ne resterait plus qu'à expliquer comment ces insulaires ont pu parvenir à dresser debout, sans un point d'appui, un poids aussi considérable; mais il n'est pas douteux que la matière dont il s'agit est une pierre volcanique et très-légère, et que par conséquent une centaine d'hommes, avec des leviers de cinq à six toises et des madriers, peut, comme l'observe très-bien le capitaine Cook, lever un poids encore plus pesant. De cette manière, tout le merveilleux s'évanouit, et l'on rend à la nature sa pierre de *lapillo* qui n'est nullement artificielle.

Si ce sont des idoles, ou des monumens funèbres.

Ce peuple pauvait regarder ces bustes gigantesques comme des idoles du tems de Roggewin, mais il ne parait pas qu'il en ait aujourd'hui cette opinion. Cook croit que ce sont des monumens funèbres, réservés à certaines classes d'individus ou à quelques familles privilégiées; et il en donne pour preuve les ossemens humains qu'il a vus à l'entour, et surtout un squelette entier, qui était alors recouvert avec des pierres dans l'intérieur du piedestal d'une de ces statues. On a lieu de présumer, dit La-Pérouse, que si on n'en trouve point de nouvelles dans l'île, c'est que la forme du gouvernement actuel y a tellement nivelé les conditions, qu'il n'y existe plus de chef assez marquant, pour mériter qu'un grand nombre d'hommes veuille se donner la peine de perpétuer sa mémoire par des monumens semblables. Et en effet, il règne parmi ces insulaires une parfaite égalité, et il y a peu d'intérêt à vouloir être Roi d'un peuple presque nu, qui ne vit que d'ignames et de patates: d'ailleurs n'ayant point de voisins, et par conséquent point de sujet de guerre, il n'a nul besoin d'avoir un chef d'un pouvoir un peu étendu.

La-Pérouse ne pouvait hazarder que des conjectures sur les mœurs de ce peuple, dont il n'entendait pas le langage, et qu'il n'a vu qu'un jour; mais il avait l'expérience des voyageurs qui l'avaient précédé, il connaissait leurs relations, et il aurait pu y joindre ses propres réflexions.

Tas de pierres tenent lieu de statues.

Outre les monumens dont nous venons de parler, les Anglais virent sur le rivage des tas de pierres dispersés ça-et-là, dont le sommet était couronné de deux ou trois pierres blanches: ce qui annonçait peut-être que le tas était achevé. Ces nouveaux monumens avaient sans doute quelqu'objet; ils indiquent probablement des sépultures, et tiennent lieu aujourd'hui de statues. La-Pérouse ajoute à ce que dit Cook à ce sujet dans ses voyages, qu'un Indien, en frappant la terre avec son pied, lui donna à entendre clairement, que ces amas de pierres servaient de tombeaux; puis il exprima d'une manière frappante, en levant les mains au ciel, qu'il croyait à une autre vie. J'étais singulièrement prévenu, dit-il, contre cette opinion, et j'avoue que je croyais ces insulaires bien loin d'une pareille idée; mais ayant vu répéter cette démonstration à plusieurs d'entre eux, et la même chose m'ayant été rapportée par M.r De-Langle, qui s'était avancé dans l'interieur de l'île, il ne me fut plus possible de conserver le moindre doute à cet égard, et je crois que tous nos officiers, ainsi que les passagers qui étaient à notre bord, ont été du même sentiment que moi. Nous n'avons pourtant aperçu dans cette île aucune trace de culte: car malgré l'espèce de vénération que montraient les habitans pour leurs statues colossales, il ne parait pas qu'ils les regardassent comme des idoles.

Croyance de ces insulaires à une vie future.

Gouvernement.

Les conjectures qu'on peut se permettre sur le gouvernement de ces insulaires, c'est qu'ils ne forment entre eux qu'un seul corps de nation, qui est divisée en autant de *moraï* qu'il y a de districts, car on observe que leurs villages sont bâtis à côté de ces cimetières. Les productions de la terre semblent être communes entre les habitans d'un même district. L'usage où sont les hommes d'offrir leurs femmes aux étrangers sans le moindre scrupule, pourrait fair croire qu'elles n'appartiennent à aucun homme en particulier (1);

(1) Quant aux femmes, dit La-Pérouse dans un autre endroit, je n'oserais point assurer si elles y sont communes à tout un district, comme les enfans y appartiennent à la République: ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne parait pas qu'aucun Indien ait l'autorité d'un mari sur aucune

et qu'après être sévrés, les enfans sont remis à d'autres femmes chargées dans chaque district de leur éducation physique. On rencontre deux fois plus d'hommes que de femmes; et si en effet le nombre de ces dernières n'est pas inférieur, c'est parce qu'elles seront retirées dans leurs maisons. La population entière de l'île peut-être evaluée à deux mille personnes; et il parait, à en juger par la quantité des maisons qu'on y bâtissait, et des enfans qu'on y a vus (1), que cette population était plus considérable lorsque l'île était couverte de bois. Ses habitans remédieraient à une de leurs plus grandes incommodités, et prolongeraient peut-être leur existence, s'ils avaient l'esprit de se creuser des citernes: on n'y voit pas un seul homme qui ait l'air d'avoir plus de 65 ans, si toutefois il est permis de juger de l'âge des individus chez un peuple que nous connaissons si peu, et dont le genre de vie est si différent du nôtre.

Pour aller de l'île de Pâques aux îles *Marquises*, il faut passer devant un Archipel semé de petites îles basses, sablonneuses et entourées de bancs de corail. Les îles qui composent cet Archipel vraiment dangereux, présentent des formes bizarres; et les noms de la Harpe, de l'Arc, de la Chaîne qu'on a donnés à quelques-unes

Iles Basses.

Archipel dangereux.

femme; et s'il est de ces insulaires qui en aient quelques-unes en propre, ils ne laissent pas pour cela de les prostituer au premier venu . . . . Plusieurs de ces femmes avaient une physionomie agréable, et elles offraient leurs faveurs à tous ceux qui voulaient leur faire quelques présens. Les hommes nous excitaient eux-mêmes à les accepter, et quelques-uns d'entre eux donnérent l'exemple des plaisirs qu'on pouvait goûter avec elles. Cook avait rapporté avant La-Pérouse, que la plupart de ces femmes laissaient voir librement qu'elles n'étaient pas dans l'usage de ne frequenter qu'un seul homme, car elles ne le cédaient point dans leur genre aux Cléopatres et aux Messalines. Il dit ailleurs, en parlant du libertinage de ces Indiens, que parmi les nageurs, il y en avait une qui fesait commerce de ses prétendus appas avec une impudence extrême, et que s'étant livrée d'abord à plusieurs bas-officiers, et ensuite à la troupe des matelots, elle égala en excès la fameuse Messaline, *quae lassata viris, nondum satiata recessit.*

(1) En continuant notre route vers l'ouest, nous rencontrâmes une vingtaine d'enfans sous la conduite de quelques femmes, et qui semblaient aller à leurs habitations . . . . Nous vîmes auprès d'une de ces habitations une quantité d'enfans qui s'enfuirent à notre approche, et il nous parut que c'était là la demeure de tous les enfans du district etc. La-Pérouse.

d'entre elles, indiquent assez qu'elles les tirent de leur propre configuration. Tiuchea est une île basse, et qui est assez considérable. Elles abondent toutes en cocos, et produisent de la cochléaria et du pourpier: les chiens y sont ichtyophages, et on y trouve des cochons comme dans les îles dont le sol est élevé. L'espèce humaine y est la même, avec cette différence qu'elle y a un teint plus basané. L'île des Perles présente une chose remarquable pour la géographie naturelle; ce sont des bancs de corail placés l'un derrière l'autre entre la lagune et la mer, et dans une direction du midi au nord; ils s'élèvent en quelques endroits jusqu'à huit et dix toises au dessus du niveau de la mer, et semblent devoir leur formation à la violence des vagues, qui ont poussé ces masses de substances marines jusques sur les bancs les plus près de la terre. L'intervalle de l'un à l'autre, est ordinairement de dix toises, et l'on n'y trouve guères que dix ou douze pieds d'eau.

ILES MARQUISES.

Au nord des îles basses on aperçoit la chaîne escarpée des îles *Marquises*, dont les principales sont, Ohitoa ou Sainte Madelaine, Onateïo ou Saint Pierre, Ohitau ou Sainte Christine, Ohivaroa ou la Dominique, et l'île de Waux ou Nukahiva.

Ces îles furent découvertes en 1595 par Mendana, qui leur donna le nom de Garzia de Mendoza, Marquis de Caneto, vice-Roi du Pérou. Le Président Desbrosses les a nommées îles Mendozes, et a extrait la description qu'il nous en a laissée, d'une relation Espagnole intitulée *Descubrimento de las ilas de Salomon.* Elles furent visitées par Cook en 1774, par Marchand navigateur Français en 1789, et en dernier lieu par les Missionnaires Anglais qui y ont accompagné le capitaine Wilson en 1797.

Cook à déterminé la situation de ces îles, et placé la plus septentrionale, qu'il appelle Hood, à 9° 26′ de latitude sud et nord, et à 13′ ouest; elle est, selon lui, à dix huit milles de la pointe orientale de la Dominique, qui est la plus grande de toutes, et elle a la même étendue du levant au couchant. La largeur de celle-ci est inégale, et sa circonférence est de 45 à 50 milles: son sol est parsemé de rocs escarpés, qui s'élèvent brusquement au bord de la mer, et forment dans l'intérieur de grandes chaînes séparées par de profondes vallées couvertes de bois: quoique d'un aspect stérile elle est pourtant habitée, et se trouve sous le 9° 44′ 30″ de latitude méridionale. Saint Pierre est une île très-élevée, et qui n'à guères qu'une dixaine de milles de tour; elle est au sud, et à 14 milles de l'extrémité orientale de la Dominique: la nature parait ne l'avoir pas traitée favorablement. A dix ou douze milles à l'ouest on rencontre sous le même parallèle Sainte Christine, qui s'étend du nord au midi; cette île peut avoir neuf milles dans ce sens, et environ vingt de circonférence. Enfin la Madelaine est à-peu-près sous le 10° 25′ de latitude, et le 138° 50′ de longitude. Toutes ces îles sont renfermées dans l'espace d'un degré de latitude, et de près d'un demi-degré de longitude, c'est-à-dire

Situation des Marquises.

depuis le 138° 4′ jusqu'au 139° 13′ ouest, qui est précisément la longitude de l'extrémité occidentale de la Dominique. Le port de la Mère de Dieu, auquel Cook a donné le nom de port de la Résolution, est vers le milieu de la côte occidentale de Sainte Christine, et sous le point le plus élevé de l'extrémité de la Dominique à l'ouest. La baie, qui s'étend à près de trois quarts de mille dans le terres, renferme deux cales sablonneuses, séparées l'une de l'autre par une pointe de rocher, et dans chacune desquelles on trouve un ruisseau d'eau douce excellente.

Qualités du sol.

Ces îles présentent à leur centre des masses de rochers ammoncelés, et semblables à des tours qui se sont écroulées. Ces rochers renferment des productions volcaniques et diverses sortes de laves, dont quelques-unes sont incrustées de coquillages blancs et verdâtres: ce qui donne à ces îles l'aspect de celles de la Société, dont le sol est également hérissé de montagnes brûlées aux environs des habitations. Le climat semble y être un peu plus chaud qu'à Tahiti, mais les plantes et les fruits y sont à-peu-près les mêmes. « Je n'ai vu nulle part ailleurs, dit Forster le fils, de fruits à pain aussi gros et aussi délicieux; ils étaient aussi tendres que de la pâte d'amande, mais un peu trop sucrés: les noix de coco paraissent y être rares ». Les Missionnaires Anglais n'y ont trouvé à manger que des noix de coco: la volaille et le cochon y étaient peu communs; le *mahei* ou fruit à pain accomodé, y était de mauvaise qualité; mais ils observent judicieusement que cette disette n'était que passagère, et qu'elle leur parut être uniquement l'effet de l'insonciance des habitans, comme il arrive souvent dans les îles les plus fertiles. Les bois y sont peuplés d'oiseaux du plus beau plumage, et semblables à ceux de Tahiti.

Description des habitans etc. selon Mendana.

Selon la relation de Mendana, ce petit Archipel était habité par une belle race d'hommes; les femmes y étaient d'une beauté remarquable, et leur teint, quoiqu'un peu brun, n'avait rien de désagréable. Le vêtement de ces insulaires était fait d'une étoffe d'écorce d'arbre, qui leur descendait de la poitrine jusqu'à mi-jambe. Ils avaient des idoles, et des pirogues qui contenaient jusqu'à quarante personnes. L'air y est si sec, qu'un linge laissé à terre pendant toute une nuit, n'y était pas même humide au matin. Mendana parle confusément dans sa relation de l'arbre à pain.

Selon Cook et autres.

Ces Indiens, au rapport de Cook, sont bien faits, d'une figure agréable, d'un teint jaunâtre ou basané; mais le tatouage qu'ils por-

tent à l'excès les fait praître presque noirs. Le peuple n'a pour tout vêtement qu'un morceau d'étoffe autour des reins: quelques-uns pourtant sont mieux habillés, et ont l'air d'être des Chefs. Les personnes du moyen âge ont le corps tellement marqueté, que l'élégance de leurs formes en est en quelque sorte défigurée ; mais Cook remarqua, parmi celles qui n'étaient pas encore tatouées, trois jeunes gens dont la beauté pouvait le disputer aux modèles les plus fameux de l'antiquité: leur teint même n'était pas aussi brun que celui des habitans des îles de la Société, tandis que les hommes qui avaient subi cette opération étaient infiniment plus noirs. Les raies et autres marques dont leur corps est bariolé, sont disposées avec une telle régularité, que celles d'une jambe, d'un bras, d'une joue correspondent parfaitement à celles de l'autre; ils ne cherchent point à donner à ces marques des figures d'animaux ni de plantes quelconque; ce sont simplement des lignes tracées en spirales, ou en échiquier, qui présentent un aspect plus ou moins bizarre. Ces insulaires ont une physionomie ouverte et avenante, qui annonce de la vivacité, et de grands yeux noirs, qui, dans un petit nombre d'individus, tirent sur la couleur du sable : celle de leurs cheveux varie, et n'est jamais rouge: quelques-uns les portent longs, mais l'usage est de les tenir courts, et de n'en laisser croître que deux touffes relevées par un nœud de chaque côté de la tête. Ils portent ordinairement leur barbe dans toute sa longueur, et ne diffèrent en cela que dans la manière de l'arranger; les uns la partagent et en forment deux touffes, qu'ils nouent sous le menton; les autres la mettent en tresses; quelques-uns la laissent flotter librement; et il en est qui la coupent à une certaine longueur; mais elle est rare en général, à cause des cicatrices que le tatouage laisse sur leur visage.

Les femmes sont d'une taille inférieure à celle des hommes, mais bien proportionnée: il en est quelques-unes dont la physionomie approche de celle des Tahitiennes d'un rang distingué; leur teint en général est le même qu'aux îles de la Société: on en voit néanmoins de plus blanches les unes que les autres, et qui n'ont aucune marque sur le corps. Les étoffes dont elles s'habillent sont faites avec l'écorce de mûrier; mais elles ne sont ni en aussi grand nombre, ni aussi variées qu'à Tahiti; elles n'en portent pas non plus une aussi grande quantité autour de leurs reins, et se contentent d'un simple *ahow* ou manteau, qui leur descend des épaules jusqu'au genou. Les Missionnaires Anglais assurent avoir vu de ces

femmes, qui ne le cédaient point en blancheur et en beauté à nos jolies brunes Européennes. Leurs hanches étaient serrées dans une longue pièce d'étoffe, dont le bout leur passait entre les cuisses, et se repliait à mi-jambes : quelques-unes d'entre elles vinrent à la rencontre du bâtiment que montaient ces Missionnaires, dans un état qui leur rappelait celui de notre mère commune. Les feuilles dont elles étaient en partie couvertes excita l'appétit des chèvres qui étaient à bord ; et tandis qu'elles cherchaient à s'en défendre par devant, elles se virent bientôt réduites d'un autre côté à une nudité parfaite.

Ornemens. Ces insulaires, et surtout les femmes, sont chargés d'ornemens. Le principal est une espèce de large diadême en forme de tissu, composé de fibres de cocos, sur le devant duquel est attaché un coquillage en nacre de perle, de figure ronde ; ce coquillage est en partie recouvert d'un autre plus petit, d'une belle écaille de tortue parsemée de trous singulièrement faits : au milieu est enchâssé un autre morceau de nacre de perle également rond, et dans celui-ci un pareil morceau d'écaille de tortue en couleur. Cet ornement se porte sur le front ; mais il en est qui s'en mettent un de chaque côté, et alors les pièces dont il est fait sont plus petites. Ces sortes de diadêmes sont en outre garnis de longues plumes de coq, ou d'oiseaux des tropiques, qui se tiennent droites, et forment un joli panache. Voy. le n.° 1 de la planche 90. Quelques-uns se ceignent seulement la tête d'un cercle de plumes, et d'autres d'une frange de cordon faits avec de l'étoupe de la noix de coco. Voy. le n.° 2 de la même planche. Plusieurs de ces insulaires ont les oreilles couvertes de deux plaques de bois, minces, de forme ovale, d'environ trois pouces de long, et barbouillées de chaux. Voy. la fig. à droite *idem*, qui représente un chef de l'île de Sainte Christine. Les chefs portent au cou ou sur la poitrine une espèce de gorgerin, fait de petits morceaux d'un bois aussi léger que le liége, de forme circulaire, et collés ensemble avec une gomme particulière : cet ornement est garni d'une quantité de cordons à chapelet, d'environ trois pouces de longueur, dont les grains sont des espèces de fèves de couleur écarlate : voy. le n° 4 *idem* : les moins parés ont au moins un cordon, auquel est attachée une belle coquille, qui a la forme d'une large dent. On leur voit encore à tous des touffes de cheveux autour de la ceinture, des bras, des genoux, et à la clavicule : ces derniers objets ont plus de prix à



D. K. Bonatti dis. e inc.

leurs yeux que tout le reste, qu'ils donnent volontiers pour peu de chose. Il parait que ces touffes de cheveux sont autant de souvenirs de leurs parens décédés, ou des dépouilles de leurs ennemis, qu'ils gardent comme des trophées: néanmoins la seule vue d'un clou excitait tellement leur envie, qu'ils finissaient ordinairement par céder aussi ses précieuses bagatelles. On n'en a guères vu cependant qui eussent tous ces ornemens à la fois, le chef est le seul qui montre dans sa personne toute la pompe de cette parure. Nous observerons aussi qu'ils ne portent rien à leurs oreilles, quoiqu'ils les aient tous percées. Ils se servent en outre de grands éventails, faits avec des fils d'une espèce d'écorce ou d'herbe rude, bien entrelacés, et souvent blanchis avec de la chaux. Voy. le n.° 3 *idem*. D'autres se font de parasols avec de larges feuilles ornées de plumes, qu'on a reconnues être des feuilles du *corypha umbraculifera*, qui est une espèce de palmier.

Habitations, nourriture.

Les habitations de ces insulaires ne sont que de misérables huttes, construites sur un plan formé de pierres mal jointes ensemble; elles sont faites en canne d'Inde, et sont très-étroites: cet ouvrage est surmonté d'une espèce de comble en baguettes, et couvert de feuilles de l'arbre à pain, en forme de toit. L'intérieur de ces huttes ne présente que de grands baquets de bois remplis d'eau, et de morceaux de fruits à pain macérés. Ces fruits ne sont nulle part ailleurs aussi gros ni aussi bons, et les habitans en mangent en quantité. Ils font leur nourriture ordinaire de végétaux, quoiqu'ils aient des oiseaux, des cochons, et qu'ils prennent beaucoup de poisson en certains tems de l'année. La rareté des noix de coco, du moins dans les lieux qu'ont parcourus les Anglais, fait qu'ils n'ont que de l'eau pour boisson: il est probable néanmoins qu'ils savent aussi extraire de la racine du poivrier la liqueur spiritueuse dont nous avons parlé plus haut: car non seulement cette plante leur est connue, mais encore, à l'exemple de plusieurs autre insulaires, ils en font le symbole de la paix (1). Ils sont aussi dans l'usage de faire cuire leurs alimens avec des pierres chaudes; ensuite ils les versent dans une espèce d'auge, où ils mangent avec les cochons. C'est ce que nous assure Cook, pour avoir vu plusieurs d'entre eux

(1) On lit dans les voyages de Cook, qu'avant de monter à bord, ces insulaires présentèrent des rameaux de poivrier en signe de paix, qu'ont eu soin d'attacher aux endroits les plus visibles du bâtiment.

prendre des fruits et des racines dans un vase rempli d'immondices, qui avait servi aux cochons, et sans l'avoir lavé. On ne peut pourtant pas considérer ce fait comme la preuve d'un usage général, car le actions de quelques individus ne suffisent point pour caractériser les mœurs de toute une nation.

Armes, bateaux.

Ces insulaires se servent de massues et de piques semblables à celles des Tahitiens, mais qui sont un peu mieux faites. Voy. le n.° 5 de la planche 90. Ils font aussi usage de la fronde, et lancent fort-loin des pierres, qui rarement frappent au but. Leurs pirogues sont faites avec le bois et l'écorce d'un arbre souple, qui abonde sur le bord de la mer, et parait très-propre à cet usage. Ces pirogues ont de 18 à 20 pieds de long, sur environ 16 pouces de large: les parties de devant et derrière en sont faites de pièces solides: cette dernière présente une légère courbure irrégulière, et se termine en pointe; celle de devant a une coupe horizontale et saillante, et est décorée d'une espèce de figure humaine grossièrement sculptée. On conduit aussi ces barques avec les pagaies, et il en est qui portent une espèce de voile latine faite de nattes. Voyez en les figures à la planche 91, où est représentée la baie de la Résolution.

Population et caractère des habitans.

Les îles Marquises ont trop-peu d'étendue, ainsi que nous l'avons déjà observé, pour qu'on puisse leur donner une population considérable. La Dominique même, qui est la plus grande, est tellement hérissée de rochers, qu'elle ne peut guères être plus peuplée que Sainte Christine. Ainsi tout bien considéré, il n'est pas certain que ce groupe d'îles renferme 50,000 habitans. Les Espagnols qui en ont fait la découverte, disent y avoir trouvé un peuple doux et pacifique; et s'il y a eu quelques sujets de doute à cet égard sur la Madelaine, l'ignorance de la langue du pays, ou les manières brusques des navigateurs de cette nation qui y ont abordé les premiers, peuvent en avoir été la cause. L'accueil même que les Anglais ont reçu de ces insulaires, si ressemblans aux Tahitiens sous tous les rapports, est une preuve de leur douceur et de leur affabilité.

Cérémonies et autres usages.

Leurs cérémonies religieuses sont aussi les mêmes qu'à Tahiti: chaque district a son moraï, où l'on enterre les morts sous de grandes pierres. Ils ont un grand nombre de divinités, dont les noms sont à-peu-près semblables à ceux des divinités de Tahiti. Leurs femmes sont plus dépendantes des hommes que dans cette dernière île. Les chefs surtout se permettent la polygamie: du reste ils ont



A. Biasioli inc. all' A. T.

peu d'autorité; et ce peuple ne connait, à ce qu'il semble, d'autres lois que des coutumes. Quelques méthodistes Anglais ayant entrepris la conversion de ces enfans de la nature, leur ont prêché le Protestantisme le plus austère. Wilson rapporte qu'un Missionnaire est resté parmi eux, dans le louable dessein d'appaiser les querelles sanglantes qui les divisent, et surtout d'y faire cesser les sacrifices humains, qui y sont en usage comme aux îles de la Société; mais s'il y prêche, ajoute ce voyageur, contre la pluralité des femmes, il n'y fera certainement pas beaucoup de prosélytes. Il est démontré par une foule d'exemples, que si le Mahométisme s'établit plus facilement que le Christianisme dans tout l'orient, c'est précisément parce qu'il permet la polygamie (1).

Nous croyons à propos de donner ici quelques notions particulières sur l'île de Nukahiwa, d'après le tableau qui en a été fait par M.r Langsdorf (2).

Cette île fait partie, comme on l'a vu plus haut, du groupe des nouvelles Marquises ou îles Washington, dont Ingraham et Mar-

(1) Pour donner à nos lecteurs une idée de la singularité de ces bons Missionnaires, nous rapporterons l'anecdote suivante qui est extraite de leur propre relation. Un d'eux, nommé Harris, s'était determiné à rester quelque tems dans l'île. Le Prince Tinaï l'avait adopté pour son *Tayo* ou ami. Ce chef part pour un district éloigné, accompagné de Crook autre Missionnaire doué de beaucoup d'intelligence et d'habileté. Harris n'ose pas suivre son nouvel ami, qui, pour lui donner une preuve particulière de sa bienveillance, ordonne à son épouse, selon l'usage général de ces îles, de considérer Harris comme son mari *par intérim*. La jeune et belle Princesse, surprise de la froideur de celui qui la devait traiter comme épouse, conçut des doutes sur son sexe, et les communiqua à plusieurs de ses amies. Une nuit qu'Harris dormait paisiblement, il sent des mains le tâter par tout le corps; il s'éveille et se voit entouré d'une troupe de femmes, qui fesaient un examen dont il est aisé de deviner l'objet. Plein d'une sainte indignation, il s'enfuit de ces lieux profanes; mais comment espérer de faire entendre ses cris à l'équipage du vaisseau qui était déjà à plusieurs milles? Apercevant des naturels qui viennent à lui, il craint pour sa vie, et s'enfonce dans les bois: hors de lui il erre de colline en colline; il parvient enfin de ses nouvelles sur le bâtiment, on lui envoie un esquif, et il s'y précipite, en renonçant pour toujours à la conversion des Princesses de la mer du Sud.

(2) Tableau de l'île de Nukahiwa, l'une des iles Marquises, dans l'Océanique d'après M. Langsdorf; par M. Rosenstein.

chand ont fait la découverte à-peu-près dans le même tems. Ses côtes sont, pour la plupart, escarpées, et n'offrent que des roches noires sans aucune trace de végétation. Le climat en est très-chaud, mais l'air y est sain, et les maladies y sont inconnues. Les pluies y sont fréquentes en hiver; mais on passe quelquefois neuf à dix mois sans en avoir, et alors il y meurt beaucoup de monde par suite de cette calamité. Nukahiwa a environ 25 lieues de tour, et plusieurs ports commodes. Les habitans des Marquises et des îles Washington, sont, au dire de tous les voyageurs, les plus beaux, les mieux faits, et les plus grands de tous les insulaires de la mer du sud. Les femmes ainsi que les hommes se frottent le corps avec de l'huile de coco, dont l'odeur parait leur être très-agréable. Mais le genre de beauté qui les flatte le plus est le tatouage, qui n'est porté nulle part ailleurs à un aussi haut degré de perfection (1).

Leurs habitations ne sont pas toutes de la même grandeur; elles ressemblent pour la plupart à une petite maison Européenne, sans fenêtres et sans étages. Ces habitations ont pour l'ordinaire cinq pieds de long sur environ huit de large, et sont composées de quatre pieux fichés en terre, sur lesquels sont placées des pièces de bois en travers pour soutenir l'édifice. Les côtés et le toit sont faits de bambou et de feuilles de cocotier. L'entrée en est basse et étroite. Les femmes aussi bien que les hommes mettent la main à l'œuvre pour la construction de celles de ces maisons, qui doivent servir à toute une famille: les habitations qui sont l'ouvrage des hommes seuls, sont regardées par les femmes comme des *tahbou*, c'est-à-dire qu'il ne leur est jamais permis d'y entrer. Chaque habitant un peu aisé fait ensorte d'avoir un *tahbou*, qui est ordinairement à quelque distance de sa demeure, et lui sert de salle à manger. Là, il peut consommer en festins autant de cochons qu'il lui plait, sans être obligé d'en faire part à sa femme. Il est des circonstances où les femmes ont aussi leur *tahbou*: lorsqu'elles sont prêtes d'accoucher, on les renferme pour quelque tems dans des *tahbou*, qui sont uniquement destinés à cet objet.

Gouvernement.

Nous croyons, dit M.r de Langsdorf, sur la foi de M.r Robert Anglais, qu'il existait dans la vallée Tiohaï un personnage appelé Katanuah, pour lequel les autres insulaires montrent beaucoup de res-

(1) Voy. Annales des Voyages tom. XIV, pag. 157. Mémoire détaillé sur le tatouage.

pect, et auquel ils donnent le titre de Roi; mais la vérité est que nous n'avons aperçu aucune forme de gouvernement chez ce peuple. Il est possible, ajoute cet écrivain, que ce personnage soit le plus riche propriétaire de l'île, et par conséquent le plus considéré; mais il est bien certain qu'il n'exerce aucune autorité politique ni civile sur les habitans. Il ne porte pas la moindre marque distinctive, ses ordres ne sont point exécutés, et nous l'avons vu nageant au milieu de ses compatriotes, sans qu'ils lui témoignassent aucun égard. Chaque vallée a son Roi particulier, et l'on n'en compte pas moins de quatorze ou quinze dans cette île, qui n'a guères que vingt-cinq lieues d'étendue. Ce prétendu Roi ou chef de la vallée est propriétaire d'un grand nombre d'arbres à pain, de cocotiers et de bananiers: ce qui le met en état de nourrir plusieurs de ses compatriotes, c'est peut-être là le vrai motif qui les porte à se mettre sous sa protection; mais il n'en acquiert pour cela aucun droit sur leur personne, et l'individu ne reconnait pour juge de ses actions que le *tahbou*, ou la loi qui est en vigueur.

Ces insulaires n'ont pour règle de conduite que les usages ou les anciens préjugés de la horde dont chacun d'eux fait partie: rien ne pourrait arrêter la fougue de leurs passions, sans la crainte qu'ils ont d'être punis par les esprits malins et les spectres, des fautes qu'ils auront faites contre le tahbou. On trouve dans l'excellent ouvrage de Langsdorf plusieurs lois appartenantes à cette espèce de code: nous ne laisserons pas cependant d'en rapporter ici quelques-unes, pour que nos lecteurs puissent s'en former une idée. L'homme à qui il a éte volé un cochon, et qui a conçu des doutes sur l'auteur de ce vol, met un tahbou sur les cochons et autres propriétés de ce dernier; il assigne des noms à ces animaux ainsi qu'aux arbres du prétendu voleur, et croit par là les mettre au pouvoir des esprits malins. L'effet de cette mesure est, que les cochons ainsi désignés ne peuvent plus êtres tués, et que le propriétaire est souvent contraint d'abandonner tout ce qu'il a, et de transporter ailleurs son domicile. S'il arrive qu'un insulaire soit assassiné, ses parens et toute sa famille doivent venger sa mort; ils ne se donnent plus de repos jusqu'à ce que l'assassin ou quelqu'un des siens soit tombé entre leurs mains, et qu'ils lui aient fait subir le même sort: alors le paix est rétablie entre les deux familles. Le *taua* ou prêtre est tahbou dans sa personne et dans tout ce qu'il possède: tout ce qu'il a est sacré, et personne n'oserait même toucher ses effets. Ces lois

et plusieurs autres de ce genre forment la base de la constitution civile et religieuse de ce peuple.

Ils sont anthropophages.

Langsdorf prétend que les insulaires de la mer du Sud, et surtout ceux des Marquises, mangent tous de la chair humaine dans les tems de disette; mais ce qu'il y a de plus positif, c'est que les habitans de Nukahiwa dévorent dans ces cas là, non seulement leurs ennemis, mais même leurs amis. Les taua ou prêtres sont quelquefois la cause de ces actes de férocité. Lorsqu'il vient à quelques-uns d'entre eux l'envie de manger de la chair humaine, dont ils sont très-friands, ils s'en vont dans les lieux où les habitans ont coutume de se rassembler, et peu d'instans après y être arrivés, ils feignent d'être inspirés, de prendre des convulsions et de tomber dans un profond sommeil. A leur reveil, ils annoncent que les esprits leur ont ordonné de prendre dans la vallée voisine un homme ou une femme, un jeune homme ou un vieillard, un homme gras ou maigre, et de l'immoler. Les assistans partent aussitôt, et ne reviennent plus, qu'après s'être saisis d'un individu de la qualité indiquée par le taua: toute l'assemblée se porte au moraï, la victime y est immolée, et devient la proie de cette troupe de cannibales.

Lorsqu'un taua tombe malade, il lui faut, selon la gravité du mal, deux ou trois habitans de la vallée pour les manger. S'il ne guérit pas, on répète ce remède, et s'il vient à mourir, les habitans de sa vallée doivent faire la guerre à ceux de la vallée voisine.

Dans les tems de disette, les insulaires de Nukahiwa mangent jusqu'à leurs femmes et à leurs enfans; mais cela n'arrive que dans les cas d'extrême nécessité. Les riches n'ont jamais recours à cet affreuse ressource, parce qu'ils ont ordinairement quelques provisions; et dans la dernière disette, aucun individu de la famille du Kutanuah, ou chef de la vallée, ne périt de cette manière.

Libertinage des jeunes filles.

Les jeunes filles peuvent, dans cette île, se livrer sans crainte à la débauche: au contraire plus elles sont vantées par le nombre des amans qu'elles ont eu, et par le charme qu'elles savent donner à leurs faveurs, et plus elles sont recherchées. Mais dès qu'une fille a résolu de n'appartenir qu'à un seul homme, elle doit aussitôt renoncer à tout autre; et son mari, dont elle devient comme l'esclave, acquiert le droit de la punir sévèrement pour la moindre infidélité.

Mariage.

Cérémonies nuptiales.

Lorsqu'un homme et une femme sont convenus de vivre ensemble, l'époux doit commencer par faire des présens aux parens de l'épou-

se, et en cas de consentement de leur part, ils lui font à leur tour d'autres présens. Le mari peut rompre à son gré les liens du mariage. Si la fille qui se marie est riche, on tue des cochons, et l'on fait un festin auquel les parens et les amis sont invités. La noce dure ordinairement tant qu'il y a des cochons à manger, et pendant ce tems chacun des convives peut jouir s'il lui plait avec l'épouse des droits du mari. Ces réjouissances continuent le plus souvent trois ou quatre jours; mais après cela l'épouse ne connait plus que son mari, et elle ne peut plus accorder ses faveurs à un autre sans sa permission. La plupart de ces insulaires se contentent ainsi d'une seule femme; mais les riches en prennent autant qu'ils en peuvent entretenir.

Cérémonies funèbres.

Quand un homme est mort, on lave son corps à plusieurs reprises, et on l'étend sur une espèce d'estrade couverte d'un tapis où il reste exposé. Les parens du défunt doivent tuer aussitôt la moitié au moins de leurs cochons, et les faire rôtir. On donne avis de sa mort au taua et à tous les tahbou, en les invitant à assister aux funérailles. Le taua vient avec quatre grands tambours, et dirige la cérémonie qui consiste dans le bruit de ces instrumens qu'on frappe irrégulièrement, et dans un long discours qu'il fait à l'assemblée, dans l'opinion de laquelle ses paroles passent pour être celles des esprits célestes, quoiqu'elle n'en comprenne pas un seul mot. Après ce discours, on se met à partager les cochons et les fruits; le taua reçoit pour sa part les têtes de tous ces animaux. Les plus proches parens doivent veiller jour et nuit autour du cadavre, et le frotter souvent avec de l'huile de coco; et comme cette cérémonie dure quelquefois plus d'un mois, on fait ensorte d'empêcher qu'il ne se corrompe: on l'enveloppe enfin dans des pièces d'etoffe imbibées d'huile, et on le porte au moraï, où il reste exposé sur une estrade.

On trouve encore dans la relation de M.r Langsdorf la description des fêtes publiques, et des divertissemens particuliers usités chez ces insulaires, et surtout des observations sur leurs danses et sur leur chant; mais comme ces divers objets sont à-peu-près les mêmes qu'à Tahiti, nous croyons devoir nous dispenser d'en faire mention, pour ne pas nous répéter.

Archipel de Rogewin.

En naviguant droit à l'est des Marquises, on ferait probablement quelque découverte importante. Peut-être retrouverait-on l'Archipel de Roggewin, composé des îles de Boumann au nombre de

cinq ou six; de celles de Roggewin, qui sont petites; ainsi que les îles de Tienhoven et Groningue, qu'on croit être aussi grandes que Tahiti. Ces îles furent aperçues par Roggewin en 1722, et doivent être situées entre les 12° et 9° de latitude; mais on ignore leur longitude. On n'a jamais eu de relation complète ni authentique du voyage de ce navigateur, dont les journaux doivent exister dans les archives de la Compagnie des Indes orientales. Le Tahitien Tupia a indiqué plusieurs îles considérables dans cette direction.

ILES SANDWICH.

Les îles Sandwich au nord forment le groupe le plus isolé de toute la Polynésie, et le dernier point de la côte nord-est. Elles composent un Archipel de onze îles, qui s'étend dequis le 18° 54′ jusqu'au 25° 15′ de latitude nord, et depuis le 199° 36′ jusqu'au 265° 6′ de longitude est du méridien de Greenwich. Ces îles sont, d'après les noms que leur donnent les habitans, Owhyhée ou Owaihi qui est la plus grande et a 150 lieues de circonférence: la mort de l'illustre Cook qui y fut tué par les naturels, le 14 fevrier 1779, lui a valu une funeste célébrité. Les autres îles sont Mowii, Ranaï ou Oranaï, Morotinnée ou Marokennée, Kahowrowa ou Tahoorowa, Morotoï ou Morokoï, Woahu ou Oahoo, Atooï, Atowi ou Towi et quelquefois Kowi, Neeheehow ou Oneeheow, Oreehona ou Reehona, et Tahoora. Elles sont toutes peuplées, excepté Morotinnée et Tahora. Outre ces îles, les Indiens assurent qu'il y en a une autre appelée Modoopapapa, ou Komodoopapapa à l'O. S. O. de Tahoora, qui est basse et sablonneuse, et où l'on ne va que pour la pêche des tortues. *Situation, noms.*

La découverte de ces îles a été faite par le capitaine Cook, qui les a appelées îles Sandwich en l'honneur du Lord de ce nom, alors ministre de la marine, sous l'administration duquel la géographie a fait de grands progrès, et a été enrichie de brillantes découvertes. Elles ont été visitées depuis par Vancouver, par l'infortuné La-Pérouse, et plus récemment encore par d'Entrecasteaux, dont l'expédition a été publiée par M.r De-la-Billardière dans sa relation du voyage à la recherche de La-Pérouse. A defaut de traité particulier sur ces îles, nous nous servirons des relations de ces voyageurs pour faire connaître à nos lecteurs l'état physique de cette contrée, et les mœurs de se habitans. *Par qui découvertes et visités depuis.*

Owhyhée, la plus orientale et la plus importante de toutes, est d'une forme triangulaire, et presque équilatérale: les extrémités de ses trois triangles regardent le nord, le levant et le midi. Sa plus grande longueur, qui est à-peu-près du midi au nord, est de 62 milles Anglais, et sa largeur de 57. L'île entiére est partagée *Ile Owhyhée.*

en six grands districts, qui sont; Amakooa et Aheedoo au N. E.: Apoona et Kaoo au S. E.; Akona et Koaroa à l'O. Les districts d'Amakooa et Aheedoo sont séparés par une montagne appelée Monna-Koah, dont le sommet se divise en trois pointes extrêmement élevées et couvertes de neige, qu'on aperçoit à cent milles en mer. Anderson évalue, quoique vaguement et peut-être avec éxagération, la hauteur de cette montagne à 18,000 pieds. Le sol s'y élève insensiblement en amphitéatre, et est entrecoupé de profondes vallées: partout il présente l'image d'une grande fertilité, et les villages dispersés ça-et-là augmentent encore la beauté du paysage. La côte d'Aheedoo située au midi de Monna-Koah est médiocrement élevée. Le côté N. E. d'Apoona, qui forme l'extrémité orientale de l'île, est bas et uni; mais en s'avançant dans l'intérieur le sol s'élève peu-à-peu, et offre partout des plantations de cocotiers et d'arbres à pain. Cette partie est, selon toutes les apparences, la plus belle et la plus riche de l'île: le Prince y a une maison à l'ombre de ces arbres précieux. A l'extrémité S. E., les montagnes sortent pour ainsi dire du sein de la mer, car il n'y a qu'un très-petit espace de terrein depuis leur base jusqu'au rivage. Après avoir doublé la pointe orientale de l'île, on aperçoit tout-à-coup une haute montagne couverte de neige, qu'on appelle Monna-Roa ou grande montagne; son sommet parait plane: ce qui lui a fait donner par les Indiens le nom de *Table de terre*.

Districts d'Amakooa et Aheedoo.

Hauteur du mont Monna-Koah.

District d'Apoona.

Mont Monna-Roa.

District de Kaoo.

La côte de Kaoo a l'air d'une terre ingrate et stérile, dont l'aspect a quelque chose d'affreux: le pays semble y avoir été totalement bouleversé par l'effet de quelque fléau. Le sol y est couvert de cendres et entrecoupé de noirs ravins creusés par des torrens de lave, qui se seront précipités du haut de la montagne Roa vers le rivage de la mer. On aperçoit sur le promontoire méridional les restes d'un volcan; et la pointe de terre qui s'avance le plus en dehors, est composée de roches brisées, et ammoncelées les unes sur les autres. Cependant, malgré son aspect sauvage, cette partie de l'île ne laisse pas d'avoir plusieurs villages, et toute horrible qu'elle est, sa population est certainement plus nombreuse que celle des verdoyantes montagnes d'Apoona. La raison de cette singularité est que les habitans n'ont pas de troupeaux; et que n'ayant par conséquent aucun besoin de paturages, ils doivent préférer pour leur séjour un lieu situé plus avantageusement pour la pêche, et plus propre à la culture des ignames et autres racines.

L'état de la partie S. O. d'Akona est le même que celui du district adjacent de Kaoo; mais en allant plus au nord le pays change d'aspect; la terre y est bien cultivée et couverte de plantations, et l'on y trouve une population considérable. C'est dans cette partie de l'île qu'est la baie de Karakakooa, dont les côtes n'offrent qu'une longue lisière de glaïeuls fétides, et de fragmens de rochers noirs qui portent l'empreinte du feu. Le sol s'élève ensuite par degrés, et sa qualité cendreuse le rend riche en patates douces, et en arbustes dont l'écorce fournit aux habitans la matière de leurs étoffes. Le cocotier abonde dans la plaine, et l'arbre à pain sur les collines. *District d'Akona.*

Koaara s'étend de la pointe la plus occidentale jusqu'à l'extrémité de l'île qui regarde le nord. Entre ces deux pointes la côte forme une vaste baie appelée Toe-yah-yah, qui se termine au nord par deux montagnes considérables. On aperçoit, aussi loin que la vue peut porter, de riches plantations et un grand nombre de villages. La qualité du sol y est généralement la même que dans le district de Kaoo. *District de Koaara.*

Après Owhyhée, la plus étendue de ces îles est Mowée, qui est à environ vingt milles de la première vers le N. N. O., et a cent quarante milles de circonférence. Elle est divisée en deux péninsules circulaires par un isthme, dont les terres sont basses. La péninsule du côté du levant s'appelle Whamadooa, et est deux fois plus grande que celle du couchant, qu'on nomme Owhrookoo. Les montagnes dont elles sont hérissées l'une et l'autre sont très-élevées, et se découvrent à plus de 70 milles en mer: leurs flancs sont couverts de bois, et les profonds ravins qui les séparent sont ombragés d'arbres, parmi lesquels on distingue l'arbre à pain. La-Pérouse dit que le sol de cette île est composé de laves brisées et autres matières volcaniques. *Ile Mowée.*

Tahoorawa est une petite île à sept milles au S. O. de la précédente; on n'y voit point de bois, et son sol parait être sablonneux. Entre Tahoorowa et Mowée on trouve la petite île de Morotinée, qui n'a point d'habitans. Morotooï est à l'O. N. O., et à six milles de Mowée; elle parait manquer tout-à-fait de bois: sa principale production est l'igname. Ranaï est à environ sept milles de Mowée et de Morotooï. Son sol est escarpé au midi, mais les autres parties de l'île présentent un joli aspect, et semblent très-peuplées. On y trouve particulièrement des ignames, des patates dou- *Iles Tahoorawa, Morotinée, Morotooï etc.*

ces et des citrouilles de l'Inde, mais peu de bananiers et d'arbres à pain. Woahoo est à environ dix sept milles au N. E. de Morotooï : à en juger par les côtes du N. E. et du N. O., cette île doit être la plus belle et la plus agréable de tout le groupe. La verdure des montagnes, les bosquets dont elle est parsemée, et les riches plantations qui couvrent ses vallées offrent un coup-d'œil ravissant. Atooï est au N. O. de Woahoo, dont elle est éloignée d'environ soixante milles. La côte du N. E. et du N. O. est hâchée et a l'air d'un amas de ruines : il n'en est pas de même au midi, où les montagnes s'élèvent insensiblement du rivage de la mer, et sont ombragées d'arbres jusqu'à une certaine hauteur. Ses productions sont les mêmes que celles des autres îles, et les habitans y tiennent leurs plantations dans un meilleur état. On trouve dans ses parties basses des fossés profonds et bien tracés, des haies faites avec une sorte d'élégance, et des chemins qui feraient honneur au talent de nos ingénieurs Européens. Mais les belles plantations dont Cook parle avec admiration, ont été dévastées depuis d'une manière horrible. Oneeheow est à douze milles au couchant d'Atoï : la pointe S. E. de cette île abonde en ignames et en racines douces. Oreehona et Tahora sont deux petites îles dans le voisinage de la précédente ; la première est jointe à l'extrémité septentrionale de celle-ci par un bas-fond de corail ; la seconde est au S. E., et n'a point d'habitans.

Climat. Le climat diffère peu de celui des îles d'Amérique qui se trouvent sous la même latitude : les chaleurs de l'été y sont peut-être moins fortes, et en effet le thermomètre ne s'est jamais élevé au dessus de 88 degrés à la baie de Karakakooa. Les montagnes d'Owaihi arrêtent les nuages, et le soleil luit sur les côtes tandis qu'il pleut dans l'intérieur de l'île. Les vents y soufflent ordinairement du levant, et l'air y est constamment rafraichi par une brise de terre et de mer.

Animaux et végétaux. Les quadrupèdes, comme dans toutes les autres îles de la mer du Sud, s'y réduisent à trois espèces, qui sont ; des chiens, des cochons et des rats. Les chiens n'y diffèrent point de ceux de Tahiti ; ils ont les jambes courtes et arquées, l'échine longue et les oreilles droites ; ils vivent en troupeaux comme les cochons, et on n'en tient aucun dans les habitations. L'usage où l'on est de les manger ne permet pas d'en faire des animaux domestiques ; et l'île ne fournissant d'ailleurs aucune espèce de gibier, il est probable



que les qualités sociales du chien y sont inconnues aux habitans. Les oiseaux paraissent y abonder, mais en peu d'espèces : on y voit de gros pigeons blancs, des chouettes, des poules d'eau ordinaires, et une espèce de pluvier sifflant. Ces îles produisent des cannes à sucre d'une grosseur prodigieuse, des patates, des arbres à pain, des bananiers, des cocotiers et du bois de sandal. Mais toutes ces productions y sont moins abondantes que dans les îles méridionales. Les plantations y sont tenues avec un soin admirable, et l'eau est conduite dans les campagnes par de petits canaux sagement distribués.

Habitans.

La population des îles Sandwich est évidemment de la même race que celle de la Nouvelle Zélande, des îles des Amis, de la Société, de Pâques et des Marquises. Cette race habite toutes les terres connues antre les 46° de latitude S., et 20° de latitude N., et les 184° et 260° de longitude E. La vérité de cette assertion est démontrée par la conformité de mœurs, d'usages, ainsi que par la ressemblance qui existent entre tous ces différens peuples; et l'identité de leur langage lève toute espèce de doute à cet égard.

Qualités physiques.

Ces insulaires sont en général d'une taille au dessus de la moyenne, et bien proportionnés: leur port a de la grâce, ils sont légers à la course et propres à suporter de longues fatigues. Les hommes ne sont pourtant pas aussi robustes ni aussi actifs qu'aux îles des Amis, et les femmes le cèdent en beauté à celles de Tahiti; ils sont plus basanés, et les habitans des îles des Amis l'emportent généralement sur eux par les qualités physiques. Ce n'est pas qu'on ne trouve dans l'un et l'autre sexe des individus que la nature a également favorisés; les femmes surtout ont de belles dents, et des yeux dont le charme et l'expression portent dans l'âme la plus douce émotion. Leurs cheveux tirent sur le noir, mais ils ne sont pas aussi généralement lisses que ceux des Américains, ni crêpus comme ceux des Africains: il règne à cet égard dans les individus la même variéte qu'en Europe. Les Eris ou chefs y ont comme dans les autres îles une taille plus haute, des formes plus élégantes et un air plus noble que les gens du peuple. Le port, la démarche, le maintien, tout prend dans cette classe supérieure un air de décence et de grandeur qui lui est particulier.

Caractère.

Ce peuple montre beaucoup d'affabilité et de douceur; il n'a ni l'indolence et la légèreté des Tahitiens, ni la réserve et la gravité des habitans des îles des Amis. Les individus y vivent parfai-

tement unis, et remplis les uns pour les autres de ces sentimens affectueux, qui font le charme et le bonheur de la vie. Les femmes ont toute la tendresse imaginable pour leurs enfans, et les hommes les aident dans les soins du ménage avec un empressement et une satisfaction, qui annoncent la sensibilité de leur âme. Cependant, malgré ces apparences de vertus sociales, les femmes sont encore tenues dans une espèce d'esclavage: car non seulement il ne leur est point permis de se mettre à table avec les hommes, mais elles ne peuvent pas même manger des meilleurs mets, tels que du cochon, des tortues, de certains poissons délicats, et de diverses sortes de bananes: cette prohibition est si rigoureusement observée à leur égard, qu'une jeune fille fut cruellement maltraitée pour avoir mangé à bord quelques-uns de ces mets.

Cook ne peut assez se louer de l'hospitalité et de la bienfaisance de ces insulaires envers les gens de son équipage. A peine descendait-on à terre, qu'on les voyait accourir en foule pour faire de petits présens, avec les témoignages les plus touchans de satisfaction, de joie et même de respect. Les jeunes filles se distinguaient par des marques d'un attachement sans réserve. King observe néanmoins qu'elles étaient toutes de la classe du peuple. « Je suis très-porté à croire, dit-il, que, durant notre séjour dans l'île, les femmes des Eris ne se montrèrent jamais parmi celles de autres habitans „.

Ces insulaires ne manquent pas d'industrie, et les progrès qu'il ont faits dans l'agriculture, ainsi que dans certains ouvrages de manufactures, sont proportionnés aux circonstances de leur position, et aux avantages que la nature leur a accordés. Leur attention a observer la forge de l'armurier des vaisseaux Anglais, et les divers expédiens qu'ils imaginèrent durant le séjour des Européens dans leur île, pour travailler le fer et lui donner la forme qu'ils voulaient, annoncent en eux un esprit inventif et quelque talent.

L'usage de manger les cadavres de ses ennemis dans plusieurs îles de la mer du Sud, semble être néanmoins particulier aux habitans de la Nouvelle Zélande: toutefois il y a lieu de présumer que cet usage y était originairement universel. Les sacrifices qui s'y font encore de victimes humaines semblent en être une suite; et si les habitans de la Nouvelle Zélande ont conservé seuls le goût de ces festins barbares, c'est que la nature à placé les autres peuplades dans des climats plus doux, et qu'il lui a plu d'enrichir de tous ses dons.

Ces insulaires en général laissent croître leur barbe: il en est pourtant qui la rasent tout-à-fait, et de ce nombre est le Roi. On observe parmi eux la même variété que dans les autres îles sur la manière de porter les cheveux; les uns se les coupent autour des oreilles, et en laissent croître sur le haut de la tête une touffe à-peu-près de la largeur de la main, qui leur tombe sur le cou, et ressemble assez, lorsqu'elle est un peu grosse, à la crinière d'un casque. D'autres se mettent des cheveux postiches qui leur flottent sur les épaules; enfin on en voit qui ont leurs cheveux retroussés sur la tête. Les uns et les autres sont dans l'usage de les oindre avec un mélange d'argille et de coquilles d'escargot pilées ensemble, qu'ils mâchent et réduisent en pâte pour en faire de petites boules, dont ils se servent au besoin. Cette pâte donne aux cheveux avec le tems la couleur d'un jaune pâle. *Barbe, cheveux.*

L'usage de se tatouer leur est commun avec tous les autres insulaires: cependant, il n'y a que les habitans de la Nouvelle Zélande et ceux des îles Sandwich, qui s'impriment des raies sur le visage; les premiers donnent à ces lignes la forme de spirales tracées avec beaucoup d'art; chez les seconds elles sont droites, et se croisent à angles droits. Les femmes portent aussi de ces empreintes sur les bras et les mains; et par une bizarrerie dont on ne devine point le motif, elles sont tatouées jusques sur le bout de la langue. Cette opération, au dire de King, est souvent un signe de deuil à l'occasion de la mort d'un chef, ou de quelqu'autre accident. Dans le bas peuple, le tatouage est souvent une marque de servitude, et sert à distinguer les esclaves appartenans à divers chefs. *Tatouage.*

L'habillement des hommes consiste en une seule pièce de grosse étoffe, appelée *maro*, d'environ dix ou douze pouces de largeur, qu'ils roulent autour de leurs cuisses, et nouent sur leurs reins. La mesure des nattes dont ils se couvrent les épaules n'est pas toujours la même, mais elle est ordinairement de cinq pieds de long sur quatre de large. Ils attachent ces nattes par devant avec un nœud; et l'épaisseur de leur tissu, capable d'amortir l'effet d'un coup de pierre, et même d'un dard dont la pointe serait un peu obtuse, fait qu'ils s'en servent comme d'un habillement de guerre. Ils vont nu-pieds; et lorsqu'ils ont à parcourir des lieux semés de caillous, ils mettent des sandales de corde faites avec des fibres de cocotier. Dans les jours de cérémonies, les chefs se revêtent d'un manteau de plumes et se coiffent d'un casque: ce genre d'habillement a quel- *Habillement des hommes*

que chose de magnifique. Voy. le n.° 2 de la planche 93. La longueur du manteau dépend du rang du personnage : dans les uns il descend seulement au dessous du genou, et dans les autres il traine jusqu'à terre. Les chefs inférieurs ont le manteau court, fait de plumes de coq ou d'oiseaux du tropique, avec une longue bande de plumes rouges et jaunes, et un collier semblable. D'autres portent ce manteau en plumes blanches, avec un bord de différentes couleurs. Le casque a une garniture en osier qui le rend impénétrable à l'action d'un dard, et semble fait à ce dessein.

On trouve dans les voyages de Cook des détails plus particuliers sur la composition de ce manteau et de cette espèce de casque, que nous ne voulons point laisser ignorer à nos lecteurs. Le premier est dans le genre des mantelets des femmes Européennes, ou plutôt du petit manteau que portaient nos anciens chevaliers; il n'arrive qu'au bas des reins, et s'attache par devant. Le fonds est un tissu de plumes jaunes et rousses si habillement fait, qu'il présente à la vue et au toucher tout le lustre, la force et le moelleux de nos plus beaux velours. L'arrangement des plumes dont ces manteaux sont formés est extrêmement varié; les uns offrent des figures de triangles rouges et jaunes disposés alternativement; les autres sont parsemés de demi-lunes : il en est qui sont entièrement rouges avec un bord jaune, et qui ressemblent à un manteau d'écarlate bordé en or. Lorsqu'ils sont neufs, le brillant des plumes leur donne un nouveau lustre. Le casque a parfaitement la forme de l'armure que nous désignons sous ce nom : sa calotte ou le cimier est quelquefois de la longueur de la main; la tête y est bien emboitée, et il a deux trous vis-à-vis des oreilles. Cette coiffure est un tissu de joncs recouvert d'un réseau, qui est garni de plumes disposées comme celles du manteau, mais plus serrées et moins variées. Elle est presque entièrement rouge, excepté sur les côtés, qui sont bariolés de raies noires, jaunes et vertes dans le sens de la courbure du cimier. Ce casque et le manteau forment l'habillement complet, dont se parent ces insulaires dans les jours de cérémonies et pour les fêtes publiques.

Habillement des femmes. L'habillement des femmes ne diffère presque en aucune manière de celui des hommes; elles s'enveloppent les reins d'une pièce d'étoffe, qui leur descend jusqu'à la moitié des cuisses : dans les soirées fraiches, elles se couvrent quelquefois les épaules avec une belle pièce de drap, à la manière des Tahitiennes de distinction.





C.^ BOTTIGLLA f. A.Biasioli inc A.T.

Le *pau* est un autre vêtement que portent les jeunes filles; il est fait d'une étoffe fine qui leur fait plusieurs fois le tour des reins, et leur descend jusqu'à mi-jambes, comme une espèce de jupe. Elles ont les cheveux coupés par derrière et droits sur le front, et les entrelacent quelquefois de guirlandes faites avec les fleurs sèches d'une espéce de mauve. Leurs colliers sont composés des plus beaux coquillages. Il est un autre ornement, appelé *eraié*, qu'elles portent autour du cou, et qu'elles attachent à leur chevelure comme une guirlande; elles se parent d'ailleurs tantôt d'une manière et tantôt de l'autre. Cette espèce d'ornement est un tissu de l'épaisseur d'un doigt, fait de plumes extrémement petites, et si serré, qu'il n'y a pas de duvet plus doux. Le fond de cet *eraié* est en général d'un beau rouge, et parsemé de cercles verts, jaunes et noirs de distance en distance: voy. la même planche: leurs bracelets offrent une grande variété. Dans l'île d'Atoï les femmes portent aux doigts des anneaux auxquels sont attachées de petites figures en écaille de tortue, en bois ou en ivoire, qui sont faites avec beaucoup d'art.

Ornemens communs aux deux sexes.

On voit encore aux individus des deux sexes certains colliers en coquillages de diverses couleurs, avec une autre sorte d'ornement qui a la forme d'un manche, d'environ deux pouces de largeur, et de trois lignes d'épaisseur; il est en bois, en pierre ou en ivoire, d'un poli achevé, et se porte suspendu au cou avec des cordons de cheveux bien tressés. Au lieu de cet ornement, quelques-uns portent sur la poitrine une petite figure humaine en os ou en ivoire, attachée à de semblables cordons. L'éventail est encore un autre ornement commun aux deux sexes: les plus ordinaires sont faits avec des fibres du cocotier, et ont un manche bien poli: on emploie aussi à cet usage les plumes du coq et de l'oiseau des tropiques. Néanmoins, les plus estimés sont ceux qui ont pour manche l'os du bras ou de la jambe d'un ennemi tué sur le champ de bataille. Ceux-là sont conservés comme des objets précieux, et se transmettent de père en fils, comme des trophées d'un prix inestimable. Il est pourtant une chose à remarquer dans ces îles, c'est qu'on n'y voit point d'hommes ni de femmes qui aient les oreilles percées, et que l'idée d'y attacher quelqu'ornement leur est inconnue.

Il nous reste à faire mention d'un autre objet de parure, si pourtant on peut lui donner ce nom. La difficulté d'en donner une

description précise, nous a déterminé à le représenter à la planche 93. Il consiste en une espèce de masque fait avec une grosse courge, qui a des trous pour les yeux et le nez: le dessus est garni de petites branches vertes, qu'on prendrait de loin pour de belles plumes flottantes, et au bas sont attachées de petites bandes d'étoffes, qui ont l'air de barbe. Les deux fois que les Anglais virent de ces insulaires se promener avec ces masques, en fesant des éclats de rire et toutes sortes de contorsions, ils crurent que c'était une mascarade. Il ne leur fut pas possible de s'assurer si l'usage de ces masques avait pour objet de se garantir la tête des coups de pierre, comme on pourrait le présumer, ou bien s'il n'avait lieu que pour certains jeux publics, ou seulement pour quelqu'espèce de mascarade. On trouve dans le troisième voyage de Cook une planche qui mérite d'être connue, et où est représentée une pirogue dont les rameurs sont masqués.

Nourriture

Le peuple se nourrit de poisson, et de végétaux qui sont, les ignames, les patates douces, les citrouilles d'Inde, les bananes, la canne à sucre, et le fruit de l'arbre à pain. Les gens riches y joignent de la viande de cochon, de chien et de la volaille dont ils ne sont pas abondamment pourvus. Ils salent le cochon et le poisson, et sont très-friands des choses salées. Ils savent donner à leurs mets un goût piquant et agréable, et mettent beaucoup de propreté dans le service de leur table. Ces mets sont cuits au moyen de pierres chaudes comme dans les autres îles. La kava est une boisson réservée aux chefs; mais l'usage immodéré qu'ils en font engendre une espèce de galle blanche qui leur couvre le corps, leur enflamme les yeux, dessèche leurs membres, et accélère en eux la décrépitude.

Maisons, villages.

Ces insulaires vivent réunis dans de petits villages, chacun d'environ deux cents maisons bâties les unes à côté des autres, mais sans ordre, et avec un sentier qui va d'un bout à l'autre. Ces villages sont défendus du côté de la mer par un mur en pierres sèches. Les plus grandes de ces maisons ont quarante cinq pieds de long, et vingt quatre de large. Il en est pourtant de plus vastes, et qui ont jusqu'à cinquante pieds de longueur sur trente de largeur, mais celles-ci sont destinées aux étrangers.

Ces sortes de cabanes ressemblent à une meule de foin de forme ovale; et l'on ne peut s'en former une idée plus claire, qu'en les comparant à un hangar dont le sommet est élevé, et qui a deux

côtés si bas, qu'on a peine à en distinguer de loin l'extrémité. Ce hangar touche à terre, et l'espace qu'il comprend se trouve ainsi fermé de tous les côtés: le toit en est fait avec une herbe longue fixée sur des espèces de solives, qui sont disposées avec assez de régularité. L'entrée est indifféremment sur les côtés ou à l'un des bouts, et consiste en un trou ovale et si bas, qu'on ne peut y entrer qu'en s'appuyant sur les mains. On y voit quelquefois une porte faite de planches jointes ensemble, mais qui est sans gonds, et peut par conséquent s'ôter à volonté. Ces maisons ne reçoivent de lumière que par cette ouverture; et si d'un côté elles offrent une retraite commode contre l'intempérie des saisons, de l'autre elles ne paraissent guères convenables pour un climat aussi chaud. Elles sont tenues néanmoins avec beaucoup de propreté, et le sol en est couvert d'herbes sèches, sur lesquelles sont étendues des nattes qui servent de siége et de lit. Les ustensiles sont rangés sur une espèce de banc de trois pieds de haut, qui est à l'un des bouts de l'habitation; ils consistent en courges où l'on tient de l'eau et différens objets, en vases et en plats de bois de diverses grandeurs.

Arts, exercices, divertissemens etc. Etoffes.

Les Eris font leur principale occupation de la fabrication des nattes et de la construction des pirogues: les femmes font les étoffes avec le *morus papyrifera*, et selon les mêmes procédés qu'on suit à Tahiti et à Tongataboo: le tissu, quoique plus serré, en est peut-être inférieur à celui des étoffes qu'on fait dans ces deux îles; mais elles l'emportent de beaucoup sur ces dernières par la grande variété des dessins, et par la bonté des couleurs. On dirait que ces insulaires ont voulu y réunir tout ce que les fabriques Chinoises et Européennes présentent de plus élégant en ce genre. Il est vrai que ces couleurs, à l'exception du rouge, ne sont pas extrêmement vives; mais ont est vraiment étonné de leur disposition, surtout quand on réfléchit qu'elle se fait sans le secours de l'impression. Outre ces étoffes peintes, il en est d'autres tout-à-fait blanches ou d'une seule couleur, particulièrement d'un brun foncé ou d'un bleu clair. Les pièces ont en général de sept à neuf pieds et plus de long sur deux de large, comme le comportent la forme et la mesure du *maro*, qui est l'habillement ordinaire. On en voit encore d'autres pièces qui sont rapportées ou cousues ensemble très-solidement: ce qu'on ne trouve point chez les autres insulaires. Il y a encore une autre étoffe d'une espèce particulière, qui est mince et assez semblable à notre toile

cirée: on la trempe dans l'huile ou dans une espèce de vernis, qui fait qu'elle résiste bien à l'eau.

Agriculture. A en juger par l'état florissant où l'on voit les plantations, et par l'ordre avec lequel les champs de pommes de terre, de cannes à sucre et de bananes sont distribués sur les hauteurs, il paraitrait que l'agriculture a fait beaucoup de progrès chez ce peuple. Ces champs sont ordinairement carrés et sans enceinte: on trouve seulement dans ceux des plaines quelques rigoles, qui sont sans doute destinées aux irrigations. Peut-être que l'abondance et la qualité de ces productions viennent moins de la fertilité du sol que du soin avec lequel elles sont cultivées; et ce qui le prouverait, c'est que l'arbre à pain et le cocotier, dont la culture est négligée, n'y sont certainement pas des plus beaux. Une grande partie de l'île est encore en friche, quoique d'un sol aussi fertile que celui qui est cultivé; ses productions pourraient être triplées, et sa population serait par conséquent susceptible d'être considérablement augmentée.

Natation, navigation. Les femmes ainsi que les hommes y sont très-habiles nageurs; ils fendent les ondes avec une vigueur, une légèreté et un art admirables; pour un rien ils s'élancent de leurs pirogues, passent par dessous, et en réjoignent d'autres qui sont fort-loin. On voit souvent des femmes avec des enfans à la mamelle se jeter à l'eau, lorsque l'impétuosité des vagues ne permet pas à leurs pirogues d'aborder au rivage, et elles traversent ainsi une grande étendue d'eau sans que l'enfant en soit incommodé.

Ces insulaires se font de la nage un amusement qui mérite d'être rapporté. Dans la baie de Karakakooa les flots se brisent à une distance d'environ 150 verges du rivage; et après s'être accumulés dans cet espace, ils se précipitent sur la plage, avec une violence inexprimable. Lorsque le tems est orageux, ou que la mer est grosse, les vagues s'y élèvent à une hauteur prodigieuse, et c'est précisément là le tems qu'ils choisissent pour se donner cet amusement. Ils partent du rivage au nombre de vingt ou trente, ayant chacun une planche longue, étroite et ronde à l'un de ses bouts. A la première vague qui se présente, ils font le plongeon, et après qu'elle est passée, ils reviennent sur l'eau, et se remettent à nager jusqu'à ce qu'il en vienne une seconde. La grande difficulté de cet exercice est de savoir saisir le moment de plonger sous la vague: car si le nageur manque son coup, il est

repoussé en arrière avec violence, et a besoin alors de toute son adresse pour n'être point jeté sur les rochers. Chaque flot étant composé d'un certain nombre de moutons, dont le troisième, qui est toujours le plus fort, s'élève plus haut sur le rivage que ceux qui se brisent dans l'espace intermédiaire, le premier soin du nageur est de se placer sur le dos de ce troisième mouton, qui le transporte sur la plage avec la rapidité de l'éclair. Si la vague qu'il a saisie était par hazard une de celles qui se brisent avant d'arriver au rivage, ou s'il manquait de donner à sa planche la direction convenable, il se verrait exposé à toute la fureur de celle qui suit, à moins de plonger aussitôt pour la laisser passer. Ceux qui arrivent au rivage ont encore un grand danger à courir, c'est de ne pas manquer une des ouvertures qui se trouvent entre les rochers dont la côte est hérissée, ou, dans le cas contraire, d'abandonner aussitôt leur planche, de s'enfoncer sous la vague avant d'arriver à ces rochers, et de retourner en arrière. Ce dernier accident est extrêmement fâcheux, et toujours suivi de la perte de la planche, qui va de suite se briser contre les écueils. Ce dangereux exercice exige dans ceux qui s'y livrent une adresse et une audace inconcevables.

M.r King a été témoin d'un événement, qui prouve combien ces insulaires sont familiarisés avec l'eau dès leur bas âge. Une pirogue où il y avait une femme avec ses enfans chavira : loin d'en être effrayé, un de ces enfans, qui n'avait guères que quatre ans, se mit aussitôt à nager gaiement, et à faire cent tours sur la surface de l'eau, en attendant que la pirogue fût remise à flot.

Le plus grand navire qui a été vu dans ces îles était une pirogue double, c'est-à-dire deux pirogues jointes ensemble, qui avaient soixante dix pieds de long, trois et demi de profondeur et douze de largeur, quoique chacune d'elles fût faite d'un seul arbre.

Les armes de ce peuple sont la lance ou le javelot, le *pahooa* qui est une espèce de poignard, la massue et la fronde. Les lances sont d'un bois très-dur et de deux sortes; l'une a de six à huit pieds de long; elle est d'un beau travail, et va en grossissant depuis le bas jusqu'à environ un demi-pied de la pointe, où elle s'amincit tout-à-coup, et montre quatre rangées de dents. On se sert probablement de cette lance comme d'un dard. L'autre arme de ce genre a douze ou quinze pieds de long, et se termine en une pointe très-aiguë et sans dents. Le *pahooa* est d'un bois noir et pesant, et

Armes.

n'avait encore été vu par aucun voyageur dans la mer du Sud. Il a environ deux pieds de long, avec une pointe bien affilée, et un trou au manche par où passe un cordon, qui le tient suspendue au poignet: on s'en sert dans les combats de corps à corps. Quelquefois il forme un double poignard affilé aux deux bouts, avec lequel on peut blesser des deux côtés; et alors la poignée est au milieu. Les massues, pour lesquelles il n'y a point de bois particulier, sont mal faites et de diverses grosseurs. La fronde est la même que partout ailleurs, avec cette différence pourtant, que la pierre se pose sur un morceau d'étoffe au lieu de cuir.

Amusemens. Musique.

La musique de ces insulaires est encore barbare; ils n'ont ni flûtes ni hautbois. Les Anglais ne leur ont vu que deux instrumens qui étaient très-grossiers; l'un rendait des sons aussi peu agréables que les grélots dont s'amusent les enfans: c'était un cône renversé, un peu evasé depuis sa base jusqu'à la hauteur d'un pied, et fait en jonc; il était orné par le haut et à ses extrémités de belles plumes rouges, et avait attachée par le bas une courge un peu plus grosse que le poing, dans laquelle il y avait quelque chose qui fesait du bruit: celui qui jouait de cette espèce d'instrument le tenait par la pointe et l'agitait précipitamment en avant, en arrière et dans tous les sens, en se frappant en même tems la poitrine de l'autre main. Voy. la planche 94. Le second de ces instrumens se composait d'un vase de bois assez semblable à un plat, avec deux bâtons. Le musicien qui s'en servait tenait un de ces bâtons, qui avait à-peu-près deux pieds de long, comme nous tenons le violon, et frappait dessus tantôt avec force et tantôt lentement avec l'autre bâton, qui était plus petit, et ressemblait à une baguette de tambour: il battait en même tems avec le pied sur le vase creux qui était à terre, et en tirait de cette manière des sons, qui n'étaient point désagréables; quelques femmes chantaient un air tendre et plaintif au son de ces instrumens. Ces chants à quatre voix, et accompagnés de mouvemens gracieux, produisaient un effet qui ne laissait pas d'avoir quelques charmes.

Danse.

Les jeunes gens des deux sexes sont passionnés pour la danse, et donnent les jours de fête le spectacle de la lutte et du pugilat; mais ils montrent moins d'habileté dans ces jeux que les habitans des îles des Amis. Leurs danses ressemblent beaucoup à celles de la Nouvelle Zélande; elles sont précédées d'un chant grâve et lent,



A. Biasioli inc. all'A.T.

pendant lequel tous les danseurs se réunissent, en faisant des mouvemens et en prenant des attitudes, où l'on voit beaucoup de grâces et de souplesse. Au bout de quelques minutes, ces mouvemens deviennent plus vifs et augmentent de rapidité, jusqu'à ce que les danseurs succombent de lassitude.

On trouve dans le troisième voyage de Cook l'image d'un de ces danseurs, qui voulut donner aux Anglais un essai de son talent pour cet exercice burlesque. Il tenait en main le cône renversé, ou premier instrument de musique dont nous venons de donner la description. Une fraise faite d'une espèce d'algue, une ceinture et diverses pièces d'une natte forte, d'environ neuf pouces de largeur, qui lui enveloppaient la jambe près le genou, et auxquelles étaient attachées plusieurs files de dents de chien, voilà tout ce qui composait son habillement. Sa danse, d'un genre tout-à-fait grotesque, était accompagnée de contorsions et d'affreuses grimaces, au milieu desquelles on apercevait pourtant quelqu'expression. Nous avons emprunté de M.r Weber le dessin que nous en donnons à la planche 94, et dans lequel on voit la manière dont le danseur porte le *maro*, ainsi que la forme de son instrument et l'ornement de ses jambes.

Cette farce fut suivie d'un espèce de pugilat, qui attira une foule de spectateurs. L'arène était dans un terrein uni, et les juges étaient assis au haut du camp sous des étendards, d'où pendaient des draperies de diverses couleurs, deux peaux d'oies sauvages, quelques petits oiseaux, et des touffes de plumes. Au signal donné par les chefs, deux athlètes parurent dans l'arène et s'avancèrent lentement, en levant les pieds en arrière le plus qu'il pouvaient, et en étendant les mains de manière à pouvoir en toucher la plante. A mesure qu'ils s'approchaient l'un de l'autre, il se mesuraient de la tête aux pieds avec un air de mépris, jetaient un regard malin sur les spectateurs, et fesaient pompe de leurs muscles avec des gestes pleins d'affectation. Lorsqu'ils furent en présence, ils s'arrêtèrent, les bras allongés vers le visage où ils dirigeaient tous leurs coups. Ils en vinrent enfin aux mains et se frappèrent impitoyablement, sans chercher à parer les coups qu'ils se portaient; toute leur adresse à les éviter était de se baisser, ou de reculer quelques pas en arrière. Ces combats sont de courte durée: celui des deux champions qui vient à tomber, ne fût-ce même que par accident, est réputé

vaincu, et le vainqueur annonce son triomphe par des contorsions, qui excitent ordinairement des éclats de rire parmi les spectateurs. Après cela, il attend qu'un autre champion entre dans la lice: s'il parvient à le terrasser, il en provoque un autre, et continue ainsi jusqu'à ce qu'il soit vaincu lui-même. Il y a une chose à remarquer au sujet de cet exercice; c'est que lorsque les deux athlètes sont sur le point d'en venir aux mains, un troisième peut se présenter, et prendre un des deux pour antagoniste, et alors l'autre doit se retirer. Il arrive quelquefois que trois ou quatre se succèdent ainsi avant que la partie soit arrangée. Si le combat est trop long ou trop inégal, un des chefs vient y mettre fin, en étendant un bâton entre les deux combattans. Le coups qu'ils reçoivent n'altèrent en rien leur gaieté, chose qui fut également admirée chez les habitans de l'île des Amis.

Ce peuple est passionné pour le jeu, et connait une espèce de jeu de dame, qui est plus compliqué que le nôtre. Le damier est composé de cent trente huit cases, distribuées en files de quatorze chacune; les dames dont il se sert sont de petites pierres noires et blanches, qui se poussent d'une case à l'autre. Il a encore un autre jeu, qui consiste à cacher une pierre dans un morceau d'étoffe, qu'on plie ensuite de manière à pouvoir trouver difficilement l'endroit où est cette pierre. Le joueur touche avec une baguette le lieu où il suppose qu'elle existe, ce qui donne lieu à plusieurs paris. Les jeunes gens des deux sexes font leur amusement de la course, et s'y montrent très-ardens à la gageure. M.r King dit avoir vu un Indien, qui, pour avoir perdu dans une de ces courses trois petits rabots qu'il avait achetés à bord, s'arrachait les cheveux et se frappait la poitrine comme un homme désespéré.

Gouvernement. Ces insulaires forment trois classes distinctes: la première est celle des Eris ou chefs de district, dont un a la prééminence sur les autres, et prend à Owhyhée le nom d'Erée-Taboo et d'Erée-Moée. Le premier de ces termes exprime son autorité absolue, et le second l'obligation de se prosterner devant lui. La seconde classe est celle des personnes qui jouissent du droit de propriété, sans avoir aucun caractère d'autorité; et dans la troisième sont compris les Tow-Tow, qui n'ont ni propriétés ni priviléges. Pour ne dire rien que de fondé sur le gouvernement de ce peuple, nous nous bornerons à la simple exposition des faits.

On connut la puissance et le rang éminent du chef d'Ovhyhée lorsqu'il parut pour la première fois à Karakakooa. Tout le monde se prosterna devant lui, et toutes les pirogues furent soumises à un embargo rigoureux qui dura deux jours. Ce chef revenait de Mowée, où il était allé pour assurer la possession de cette île à son fils Teewarro, qui avait épousé la fille du feu Roi, contre les prétentions de son frère Tabeeterrée. Il fut suivi dans cette expédition d'une troupe de guerriers; mais on ignore si leur service était volontaire, ou s'il était l'effet d'une obligation attachée à leur rang ou à leur qualité de propriétaires. Les deux plus puissans chefs de cette île étaient, du tems de Cook, Terreeobée à Owhyhée, et Perreeorannée à Woahoo: les autres îles étaient dans la dépendance de l'un ou de l'autre. Mowée et tout ce qui y est annexé, était alors le sujet des prétentions de Terreeoboo en faveur de son fils qui devait lui succéder: Atooï et Oneeheow étaient sous la domination des neveux de Perreorannée. D'après la généalogie des Rois d'Owhyhée et de Mowée, que M.r King a pu se procurer des prêtres dans la baie de Karakokooa, et qui contient les notions les plus exactes qu'on puisse avoir sur l'histoire politique de ces îles, il paraitrait certain que le gouvernement y est héréditaire; et peut-être que cet ordre de succession y est commun aux grades inférieurs et aux propriétés.

L'autorité que les Eris exercent sur une grande partie des habitans semble être absolue, et les Anglais en virent plusieurs preuves durant leur séjour parmi ces insulaires. Le peuple montre pour les ordres des chefs une obéissance aveugle et passive qui tient de l'esclavage, et dégrade l'âme en corrompant les mœurs. Je dois pourtant observer, dit M.r King dans les voyages de Cook « que nous n'avons été témoins d'aucun acte d'injustice ni même de dureté de la part des chefs envers des gens du peuple; mais aussi ces chefs exercent leur pouvoir les uns à l'égard des autres avec beaucoup de hauteur et de tyrannie. Un de ces subalternes avait eu les attentions les plus obligeantes pour le maître du bâtiment, qui avait été chargé de reconnaître la baie de Karakakooa la veille que nous y vînmes mouiller: en reconnaissance de ses soins je le conduisis à bord, et le présentai au capitaine Cook, qui le retint à dîner. Comme il était à table entra un autre chef, qui, transporté de colère de voir son subordonné en si bonne compagnie, le saisit par

les cheveux et allait l'entraîner hors de la chambre, si le capitaine ne s'y était pas opposé. On ne put obtenir autre chose de son indulgence, si ce n'est que le subalterne resterait assis à terre, tandis qu'il occuperait sa place à table „.

Comment est respectée la propriété.

Il ne nous a pas été possible de nous assurer, dit le même écrivain, jusqu'à quel point les propriétés des gens de la classe du peuple, peuvent être à l'abri du despotisme et de la rapacité des premiers chefs. Il ne parait pas cependant qu'ils aient à craindre le vol ni le pillage : car non seulement la campagne est couverte de plantations, mais encore on y voit errer des troupeaux de cochons et de chiens sans gardiens, et les pièces d'étoffes restent exposées sans inquiétudes dans les maisons qui sont ouvertes. Toutes ces circonstances offrent, sinon des preuves complètes, au moins de fortes présomptions pour croire que, quant à la propriété, le pouvoir des chefs n'est point arbitraire.

Justice distributive.

On n'a pu se procurer également que des notions très-imparfaites sur l'exercice de la justice distributive parmi ces insulaires. Le différends qui s'élèvent entre les gens du peuple se terminent devant le chef du district; et s'il s'agit d'une offense faite par un chef subalterne à son supérieur, sa punition n'a d'autre mesure que le ressentiment de l'offensé. Mais si le coupable a le bonheur de se soustraire aux premiers accès de colère de son supérieur, il peut alors en venir à un accomodement avec lui à l'aide d'un médiateur, et obtient par cette voie la rémission de sa peine, en cédant à l'offensé une partie de ce qu'il possède.

Voilà tout ce que nous ont appris les navigateurs du dernier siècle sur le gouvernement des îles Sandwich; mais le voyage de Turnbull autour du monde nous a procuré à cet égard des renseignemens plus récens et d'une plus haute importance (1).

Notions récentes sur le gouvernement d'Owhyhée.

L'île d'Owhihée, où est abordé ce navigateur, semble destinée à devenir le centre de la civilisation de la Polynésie. Cette île, selon la relation d'Young qui s'y trouvait déjà depuis quatorze ans, est redevable à son Roi Tamahama de l'état florissant où elle est parvenue en peu de tems. Ce Prince se disposait alors à entrepren-

(1) A voyage round the World etc. by John Turnbull, *London*, 1805, 2. vol. in 8.° Traduit en Allemand, *Hambourg*, 2. vol. in 8.° En Français, *Paris*, 1807, in 8.°

dre la conquête des îles d'Onehow et d'Alteway. Il fesait sa résidence à Moïe : son palais était bâti dans le goût Européen, et avait des fenêtres avec des vitres: plusieurs ouvriers Européens et Américains, doués de beaucoup d'habileté étaient attachés à son service. Encouragés par ces exemples, ses sujets montraient beaucoup d'inclination et de talent pour les arts mécaniques, surtout pour la navigation, qui était déjà portée à un assez haut degré de perfection. Cet art avait déjà commencé à faire de grands progrès, lorsqu'en 1792 Vancouver fit construire pour Tamahama un bâtiment appelé *Britannie*. Dix ans après, Turnbull trouva la marine de ce Prince composée de plus de vingt vaisseaux marchands, de la portée de vingt-cinq à trente tonneaux, dont quelques-uns étaient même doublés en cuivre. Il avait besoin alors de munitions navales, et était prêt à les payer à quelque prix que ce fût. Cette marine lui assure une supériorité absolue sur tous ses voisins, qui n'ont encore que des pirogues; elle lui sert au transport de ses troupes et de leurs munitions d'une île à l'autre, dans l'étendue de ses domaines: les plus gros de ses vaisseaux sont même armés en guerre et portent de petits canons. Ses sujets poussent déjà leurs voyages sur la côte nord-ouest de l'Amérique, et il se propose de les envoyer bientôt jusqu'à Canton.

L'art militaire n'intéresse pas moins sa sollicitude que la marine. Il se fait accompagner dans ses voyages pas les principaux chefs, et a toujours à sa suite une assez forte garde, qui est bien disciplinée. Ses soldats ont pour uniforme un surtout bleu avec revers et paremens blancs, et vont tous les jours à la parade devant son palais.

Mais malgré son génie naturel, ce Prince ne serait point venu seul à bout de tant de choses, si, à l'exemple du Czar Pierre I.er, il n'avait engagé des étrangers à venir s'établir dans ses états. Les avantages qu'il leur a offerts y ont attiré des Européens ou descendans d'Européens de tous les arts et métiers, qui ont communiqué à ses sujets leurs connaissances. C'est sans doute, dit Turnbull, un puissant motif de confiance pour ceux qui veulent aller se fixer dans ces îles, que de savoir que des hommes de mérite, tels qu'Young, Davis et le capitaine Steward, ont eu lieu d'être très-satisfaits des services qu'ils ont rendus à un aussi grand Prince. Ce fut particulièrement Young, qui excita Tamahama à prier Vancouver de lui faire construire un bâtiment à l'Européenne: chaque

jour il en rçoit de nouvelles preuves d'estime et d'attachement, et il est auprès de lui ce qu'était Lefort avec le Monarque Russe que nous venons de citer.

C'est réelement un étrange phénomène que de trouver dans une île de la mer du Sud un Prince, qui est bon administrateur, fin politique, guerrier habile et négociant intelligent. Avec tant de qualités, il peut aspirer à la domination de toutes les îles répandues dans ces mers: ses sujets l'emportent sur tous les autres insulaires dans la science militaire, dans la navigation, dans le commerce et dans les arts mécaniques. Il n'y a que les Tahitiens qui leur soient supérieurs dans la fabrication des étoffes, et les habitans de Bollabolla dans la plupart des manufactures, ainsi qu'en courage et en connaissances militaires; aussi Tamahama ne néglige-t-il rien pour attirer chez lui les habitans de ces deux îles.

Les îles Sandwich sont très-peuplées, et les femmes, selon Young, y sont en plus grand nombre que les hommes, tandis qu'à Tahiti elles ne forment guères que la dixième partie de la population: ce qui vient sans doute de ce que l'usage barbare de l'infanticide n'y est point connu comme dans cette dernière île. Cet excès de population est cause aussi que les habitans y sont plus industrieux et plus versés dans l'agriculture.

Religion. La religion de ces insulaires parait être la même que celle des habitans des îles des Amis. Leurs moraï, leurs wattas, leurs idoles et leurs hymnes, qui sont tous les mêmes chez ces peuples, semblent indiquer que leurs idées religieuses dérivent de la même source. Quoiqu'il se trouve dans toutes ces îles une classe d'hommes chargés d'exercer les fonctions religieuses, ce n'est pourtant qu'aux environs de la baie de Karakakooa qu'on a vu les prêtres former une société régulière. Leur chef porte le nom d'Orono, titre qu'on suppose exprimer quelque chose de sacré, et qui était révéré dans la personne d'Omeeah jusqu'à l'adoration. Cook remarqua en outre, que le fils de ce Prince, âgé d'environ cinq ans, ne paraissait jamais en public, sans être suivi d'un certain nombre de personnes, dont les soins et les égards annonçaient qu'on attachait beaucoup d'importance à la vie de cet enfant, et qu'il était destiné à hériter de la dignité de son père.

Idoles. On voit tant au dehors qu'en dedans des moraï ou cimetières, ainsi que dans l'intérieur des maisons, un nombre prodigieux de

figures auxquelles on donne divers noms: les Anglais s'aperçurent bientôt que toutes ces idoles, qui se vendaient à douzaines pour des bagatelles, n'étaient pas en grande vénération parmi ces insulaires. Néanmoins il y en avait toujours quelques-unes qui jouissaient d'une faveur particulière; et tant que durait cette faveur, on ne cessait point de leur rendre des hommages. Ce culte se réduisait à envelopper l'idole d'un drap rouge, à battre du tambour, à mettre à ses pieds des touffes de plumes vermeilles avec différentes sortes de végétaux, et à placer sur le watta, ou table qui est auprès, un cochon ou un chien, pour y rester jusqu'à son entière putréfaction. Dans la baie au midi de Karakakooa, plusieurs gens des équipages furent conduits dans une grande maison, où ils trouvèrent une idole noire, la tête penchée en arrière, les membres bien proportionnés, et tout le corps d'un poli admirable. Cette divinité s'appellait Maée, et autour d'elle on en voyait treize autres de formes grotesques et monstrueuses, qui étaient les Eatooa ou les Dieux de divers chefs décédés, dont on citait les noms. Ce lieu était couvert de wattas, où étaient déposées les offrandes. Les habitans tiennent encore dans leurs maisons des figures bizarres et obscènes, dans le goût du Priape des anciens.

La manière dont le capitaine Cook fut reçu par les prêtres à son arrivée dans la baie de Karakakooa, mérite d'être rapportée dans tous ses détails, à cause de la nouveauté du fait, et parce qu'elle nous donne une idée précise des cérémonies religieuses usitées dans ces îles.

Cérémonies religieuses faites par les prêtres pour la réception de Cook.

Les deux chefs Pareea et Kaneena s'étant rendus à bord de la *Résolution*, présentèrent à Cook un vieux prêtre appelé Koah, qui l'aborda avec beaucoup de respect: ce prêtre lui étendit d'abord sur les épaules une pièce d'étoffe rouge, qu'il avait apportée avec lui; puis reculant de quelques pas en arrière, il lui fit l'offrande d'un petit cochon, qu'il tint dans ses bras jusqu'à la fin d'un long discours qu'il lui adressa. Cette cérémonie était une espèce de culte rendu à Cook, dont l'apothéose devait ensuite avoir lieu. Après la cérémonie, Koah dîna avec le capitaine et mangea de tout; mais il ne voulut boire ni vin ni liqueurs. Vers le soir, Cook accompagné de quelques officiers descendit à terre; ils y furent reçus par quatre personnages d'un rang distingué, qui se mirent à marcher devant eux, tenant en main une baguette ornée de soies de cochon,

et prononçant à haute voix de courts apophtegmes dans lesquels on n'entendait clairement que le mot Orono. Le peuple qui s'était rassemblé sur le rivage, se retira à leur approche, et il n'y resta que quelques personnes qui se prosternèrent le visage contre terre. Ils furent conduits dans le moraï qui était près de là, et le premier objet qui les frappa en y entrant furent deux figures colossales en bois extrêmement difformes. Sur leur tête s'élevait une espèce de cône renversé; et leur corps, dans lequel on ne distinguait aucune forme, était enveloppé d'un drap rouge. Là, un jeune homme trapu ayant une barbe longue, appelé Kaireekeea, reçut Cook; et l'ayant présenté à ces divinités monstrueuses, il entonna un hymne de concert avec Koah, après quoi le cortège continua de s'avancer jusqu'au bout du moraï où s'élevaient cinq perches, au pied desquelles douze autres figures étaient rangées en demi-cercle. Vis-à-vis celle du centre était une espèce de candélabre ou de table, sur laquelle on voyait un cochon putréfié, qui avait été assaisonné avec des cannes à sucre, des noix de coco, des patates et des bananes coupées par tranches. Koah plaça le capitaine sur cette table, et après l'y avoir harangué, il le conduisit sur une espèce de tribune. Vint alors une procession qui accompagnait un cochon vivant, porté par dix hommes dans une pièce d'étoffe rouge. Arrivés devant Cook, les individus qui la composaient se prosternèrent comme devant une idole de nouvelle création. Kaireekeea qui était allé à leur rencontre, prit la pièce d'étoffe, la mit sur le dos du capitaine, et lui fit l'offrande du cochon dont Koah s'était emparé.

Tandis que Cook devenait un dieu emmailloté de rouge, Kaireekeea et Koah lui adressèrent un hymne, qui était chanté tantôt en chœur, et tantôt tour-à-tour. A la fin Kaireekeea mit le cochon à terre; et après être descendu de la tribune avec le capitaine, il le conduisit aux douze Dieux à chacun desquels il disait quelque chose, en remuant les doigts de leur côté à mesure qu'ils passaient devant eux. Ils dirigèrent successivement leurs pas vers les deux autres divinités du milieu, dont l'aspect terrible inspirait sans doute plus de vénération. Le prêtre se prosterna devant ces figures affreuses, les baisa, et Cook qui se laissa diriger par lui durant toute cette cérémonie fut invité à en faire autant. On le pria ensuite de s'asseoir entre les deux idoles : il tenait un bras levé, Koah lui soutenait l'autre; et comme ils étaient l'un

et l'autre dans cette posture, vint une autre procession qui portait un cochon cuit au four, une espèce de gros boudin, quelques fruits de l'arbre appelé *rima*, des noix de coco et autres végétaux. Lorsqu'elle se fut approchée, Kaireekeea se mit à sa tête, et faisant au capitaine l'offrande de ce cochon, il entonna l'hymne qui venait d'être chanté; après cette offrande, les prêtres s'assirent en face des Anglais, et quelques-uns d'entre eux se mirent à découper le cochon, à éplucher les végétaux et à casser les noix de coco, tandis que les autres s'occupaient à mâcher la kava. Kairekeea prit le cœur d'une de ces noix, le mâcha, puis l'ayant enveloppé dans un morceau de toile, il en frotta doucement le visage, la tête, les mains et les épaules du capitaine.

Après cette inauguration, les prêtres conduisirent Cook au bord de la mer avec une baguette à la main : le peuple se retira, et ceux qui se trouvèrent sur son passage se prosternèrent devant lui. Le lendemain, les Anglais dressèrent un observatoire dans un champ voisin du moraï. Pour empêcher que le peuple ne vint les y importuner, les prêtres plantèrent leur baguette autour du mur qui en formait l'enceinte. Cette interdiction religieuse, appelée *taboo* eut tout son effet, et les Anglais jouirent de plus de repos qu'ils n'en avaient même souhaité (1). Les pirogues n'osèrent jamais approcher de ce lieu, et les habitans se contentaient de s'asseoir sur le mur sans chercher à le franchir, à moins que Cook ne leur en donnât la permission. On apercevait de cet observatoire l'habitation d'un collège de prêtres, dont le service fait au moraï excita la curiosité des Anglais. Leurs cabanes étaient construites au bord d'un étang, et à l'ombre de bosquets de cocotiers, qui les séparaient du rivage et des autres habitations: ce qui donnait à ce lieu l'aspect d'une retraite religieuse. Cook leur fit une visite, et à son

Interdiction religieuse appelée taboo

(1) Dans ces circonstances, dit King, les habitans montrent une obéissance scrupuleuse; mais il ne fut par possible de reconnaître si c'est par principe de religion, ou par respect pour les ordres de leurs chefs. Il faut observer que le mot *taboo* est donné par eux aux personnes et aux choses. Lorsqu'il est défendu aux femmes de prendre aucune nourriture d'elles-mêmes, pour avoir assisté à des funérailles etc., on dit qu'elles sont *tabooed*. Les habitans sont *tabooed*, et la baie est *tabooed*. Ce mot s'emploie encore pour exprimer quelque chose de sacré et d'éminent: ainsi le Roi d'Owhyhée était appelé l'*Eree-taboo*, et une victime humaine *tangata-taboo*.

arrivée il fut conduit à un édifice sacré appelé Harre-no-Orono, ou la maison d'Orono, où on lui rendit les honneurs qu'il avait déjà reçus au moraï. Voy. la planche 95. Pendant tout le tems qu'il resta dans l'île, il fut précédé, toutes les fois qu'il descendit à terre, d'un de ces prêtres, qui avertissait le peuple qu'Orono était débarqué, et tout le monde se prosternait sur son passage (1).

Sacrifices humains.

D'après tout ce que nous venons de dire, il sera aisé de se former une idée de quelques-unes des cérémonies religieuses de ce peuple. Mais celles qui méritent le plus d'attention sont les sacrifices humains, qui, au dire des habitans, sont plus fréquens chez eux que partout ailleurs. A l'ouverture d'une campagne, à la veille d'une bataille ou d'une entreprise importante, on a recours à ce moyen barbare pour se rendre les Dieux propices. La mort de quelque grand chef est également honorée par le sacrifice d'une ou de plusieurs personnes, selon la dignité du défunt : on dit aux Anglais qu'il y en avait déjà dix de désignées, pour être immolées à la mort de Terreoboo. S'il est quelque circonstance qui puisse diminuer l'horreur de cette cérémonie, c'est que les malheureux qui doivent en être les victimes, n'ont aucune connaissance du sort que leur est réservé. Lorsque le moment de ces funérailles est arrivé, on les assomme à coups de massue par tout où on les rencontre, et on transporte leurs cadavres au lieu où doivent se célébrer ces obsèques affreuses.

Usage de s'arracher des dents.

On peut ajouter à cet usage barbare celui de s'arracher des dents de devant, et qui parait tellement répandu qu'on ne voit personne, soit dans la classe du peuple, soit même parmi les chefs à qui il n'en manque quelques-unes. On ignore quelle peut être la raison d'une manie aussi étrange : il paraitrait que c'est un sacrifice volontaire que font à leurs Dieux ces malheureux insulaires, dans la vue de se les rendre favorables, et de les engager à les préserver des malheurs auxquels ils se voient exposés.

(1) Les politesses des prêtres ne se bornèrent pas à ces civilités d'ostentation ; ils firent distribuer chaque jour aux Anglais descendus à terre autant de viande de cochon et de végétaux qu'ils pouvaient en consommer, et envoyérent avec le même empressement des provisions aux vaisseaux, sans rien demander en échange. Tout ce qui concerne le caractère et la conduite de ce peuple a droit d'intéresser le lecteur sensible, à cause de la sanglante catastrophe à laquelle donna lieu bientôt aprés la mission de Cook dans ces îles.

93.



C. BOTTIGELLA f.

A. Biasioli inc all'A.T.



Vie future.

Quant à la vie future il est bien difficile de dire ce qu'ils pensent à cet égard; car toutes les fois, dit King, que nous leur avons demandé où était le mort, ils ont toujours répondu que son souffle avait rejoint l'Eatooa : et lorsqu'on continuait à leur faire des questions à ce sujet, ils semblaient décrire certain lieu, où doit être l'âme du défunt; mais on n'a jamais pu savoir s'ils croyaient qu'il y eût des récompense ou des châtimens pour elle.

Mariages, Polygamie.

On ne peut rien dire non plus sur la nature de leurs mariages, si ce n'est que cette institution sociale existe parmi eux. Terreeboo, qui avait laissé la Reine Rora-rora à Movée, était suivi d'une autre femme dont il avait eu des enfans, et à laquelle il paraissait très-attaché. Mais nous avons trop peu de faits pour déterminer jusqu'à quel point la polygamie est permise et le concubinage amalgamé avec elle, tant à l'égard du Prince, que parmi les chefs et les personnes d'un rang inférieur.

Cérémonies funèbres.

Pendant le tems que j'étais au commandement de l'observatoire, dit encore le même voyageur, j'eus deux fois l'occasion d'être témoin de leurs cérémonies funèbres. Informé de la mort d'un ancien chef qui avait son habitation dans les environs de l'observatoire, j'eus la curiosité de m'y transporter, et je trouvai un grand nombre de personnes qui étaient assises autour d'une aire carrée, vis-à-vis la maison du défunt. Un homme, qui portait sur la tête un chapeau de plumes rouges, vint de l'intérieur de la maison sur la porte; et levant ce chapeau, il poussait de tems à autre des cris lamentables, accompagnés de grimaces et de contorsions dont il est impossible de se faire une idée. Un moment après, on étendit sur l'aire une grande natte : deux hommes et treize femmes sortirent de la maison et vinrent s'asseoir sur cette natte, disposés sur trois rangs, le visage tourné vers la maison d'où ils étaient sortis. Les femmes portaient aux mains et au cou des touffes de plumes, et sur leurs épaules de larges feuilles vertes découpées d'une manière curieuse. Dans un coin de l'aire et près d'une petite hutte étaient six jeunes gens, qui agitaient de petites banderoles blanches. Les baguettes du taboo étaient plantées autour de cet emplacement pour en défendre l'entrée. Je m'imaginai que le mort pouvait se trouver dans la petite hutte; mais je m'aperçus bientôt qu'il était dans la maison d'où était sorti l'homme au chapeau rouge. Les personnes assises dans l'aire commencèrent alors un chant lugubre,

qu'ils accompagnaient de mouvemens lents: au bout de quelques instans ils se levèrent sur leurs genoux, et se mettant dans une posture où ils n'étaient ni assis ni à genoux, ils accélérèrent leur chant avec les mouvemens de leurs bras et de leurs corps. La violence de cet exercice ne pouvant se soutenir long-tems, leurs chants prirent insensiblement des accens plus doux, et leurs mouvemens une allure moins rapide. Il y avait une heure que durait cette partie de la cérémonie, lorsqu'on étendit sur l'aire d'autres nattes, sur lesquelles vinrent s'asseoir quatre ou cinq vieilles femmes, parmi lesquelles était la femme du défunt; après s'y être placées vis-à-vis de la première compagnie, elles se mirent à pousser des sanglots et à pleurer amèrement. Cette scène dura jusqu'au soir. Trois femmes de distinction étant venues avertir King que sa présence était un obstacle à certaines cérémonies qui devaient se faire, elles le prièrent de vouloir bien se retirer, de sorte qu'il ne put voir comment le mort avait été transporté hors de la maison. Les ayant rencontrées quelques heures après, il les vit avec le bas du visage barbouillé de noir.

Les chefs sont inhumés dans les moraï avec les victimes qu'on immole dans ces sortes d'occasions: un de ces moraï où avait été enterré un chef peu de tems auparavant, était entouré d'un drap rouge. Il sera facile de s'en former une idée précise d'après le dessin que nous donnons de celui d'Atooï, dont Cook leva le plan lors de son premier débarquement dans cette île. La distribution, et même les noms des diverses parties qui composent l'édifice, sont absolument les mêmes qu'à Tahiti; mais le plus affreux de tous ces rapports était celui des sacrifices humains, dont on apercevait des marques indubitables. Le guide qui accompagnait les Anglais leur montra les sépultures de ces victimes déplorables, et à en juger par leur nombre, on doit croire que l'usage de ces sacrifices atroces est bien fréquent dans cet île. Il y avait dans ce moraï un obélisque ou pyramide, qui avait quatre pieds de base en carré et vingt pieds de hauteur. Voy. la planche 96. Les côtés en étaient faits de pieux entrelacés de branchages comme un ouvrage en osier, ensorte que l'entérieur était vide. Les lambeaux qu'on y voyait encore suspendus, indiquaient que cette pyramide avait été couverte autrefois d'une étoffe légère, fine et de couleur grise, qui de loin la fesait paraître blanche. Cette étoffe était sans doute consacrée à de saints usages,



G. G. F.



car il en pendait de tous côtés des lambeaux dans le moraï, et l'on en avait même fait présent d'un à Cook. Il y avait encore à divers endroits de ce monument certains ouvrages en jonc, appelés *hereanée*, qui tombaient également en ruine, et dans un coin deux longues perches penchées l'une vers l'autre, qui portaient une table de cinq à six pieds de haut, chargée de bananes, qu'on dit être des offrandes faites à la divinité du lieu. Les insulaires donnent à cette espèce d'autel le nom de *heraïremy*: c'est le watta des Tahitiens. On voyait en outre dans l'intérieur du moraï des morceaux de bois représentans des figures humaines, ainsi que des pierres de deux pieds de hauteur, couvertes d'étoffes et consacrées à Tongaroa Dieu de l'île; et au dehors du moraï, un petit hangar comme une loge à chien. Au côté le plus éloigné de la cour était une maison ou hangar d'environ quarante pieds de long, dix de large au milieu, moins large aux deux extrémités, et de dix pieds de hauteur. Voy. la planche 97. Les indigènes appellent Hemanaa cet édifice, qui est beaucoup plus long, mais moins élevé que leurs habitations ordinaires. L'entrée est au milieu d'un des côtés en face du moraï. Il y avait à la partie la plus éloignée de ce hangar, et vis-à-vis l'entrée, deux figures en bois d'une seule pièce et bien sculptées, sur un piédestal d'environ trois pieds de haut: on les appelait Eatooa no Veheina, ou figures de Déesses; elles avaient pour coiffure, l'une un casque orné de sculptures, et peu différent de ceux de nos anciens guerriers; et l'autre un bonnet cylindrique: des pièces d'étoffe leur enveloppaient les reins et pendaient jusqu'à leurs pieds. A peu de distance de ces figures, on voyait un morceau de bois sculpté et de même habillé d'étoffes, et vis-à-vis de chaque piédestal un tas de fougère, qui paraissait avoir été apportée là à diverses époques: car il y en avait une partie qui était entièrement sèche, tandis que l'autre avait encore toute sa fraicheur. Le milieu de la maison, en face des deux figures de bois, présentait un espace oblong avec une petite enceinte de pierres peu élevée, et couverte d'autres pièces d'étoffe: ce lieu s'appelait Heneene, et les insulaires disaient que c'était le sépulcre de sept chefs, dont ils indiquaient les noms.

Tel est le costume des habitans des îles Sandwich et surtout de la fameuse Owhyée, qui semble devoir être le centre de la civilisation de toute la Polynésie. Nous terminerons ici l'histoire du Costume de tous le peuples qui habitent les principales îles de l'Océanique, ou cinquième partie du monde.

INDICATION DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE IV.ᵉ VOLUME SUR L'ASIE.

LE COSTUME

DES HABITANS

DU CABOUL, DU TIBET, DE LA GEORGIE, DE LA CIRCASSIE, DE L'ANCIENNE SCYTHIE, DE LA TARTARIE, DE LA SIBÉRIE, DU KAMTSCHATKA ETC.

DÉCRIT

PAR LE DOCTEUR JULES FERRARIO.

ROYAUME DU CABOUL.

COSTUME DES TIBÉTAINS.

LE COSTUME DES HABITANS DU CAUCASE.

TURCS OTTOMANS.

DES SCYTHES.

AUTRES PEUPES DE LA SCYTHIE.

COSTUME DES TARTARES.

PAYS DES KIRGUISES.

LE TURKESTAN.

LES TURCOMANS.

LA KARISMIE.

GRANDE BUCHAARIE.

SIBÈRIE.

DESCRIPTION DU KAMTSCHATKA.

PETITE BUCHARIE, KALMOUKIE, MONGOLIE, ET MANTCHOURIE.

LA CALMOUKIE.

LA MONGOLIE.

LA MANTCHOURIE.

L'OCÉANIQUE

OU CINQUIÉME PARTIE DU MONDE,

QUI COMPREND LES TERRES

DU GRAND-OCÉAN

ENTRE L'AFRIQUE, L'ASIE ET L'AMÉRIQUE

DÉCRITE

PAR LE DOCTEUR JULES FERRARIO.

ILES DE LA SONDE,

SUMATRA, JAVA ET BORNÉO.

SUMATRA.

ILES VOISINES DE SUMATRA.

JAVA.

ILES DÉPENDANTES DE JAVA.

BORNÉO.

ILES PHILIPPINES.

ILES MOLUQUES.

NOUVELLE HOLLANDE.

NOUVELLE ZÉLANDE.

NOUVELLE CALÉDONIE.

ARCHIPEL DU S.t ESPRIT, OU NOUVELLE HÉBRIDES.

ILES DE SALOMON ET SANTA-CRUX.

ARCHIPEL DE LA LOUISIADE,

DE LA NOUVELLE BRÉTAGNE etc.

TERRE DE PAPOU, OU NOUVELLE GUINÉE.

POLYNESIE.

ILES MARIANES.

ARCHIPEL DES CAROLINES.

ILES MALGRAVES ET AUTRES PEU CONNUES.

ILES DES AMIS.

ILES DES NAVIGATEURS.

ILES DE LA SOCIÉTE.

AUTRES ILES DE LA SOCIÉTÉ.

ILES MARQUISES.

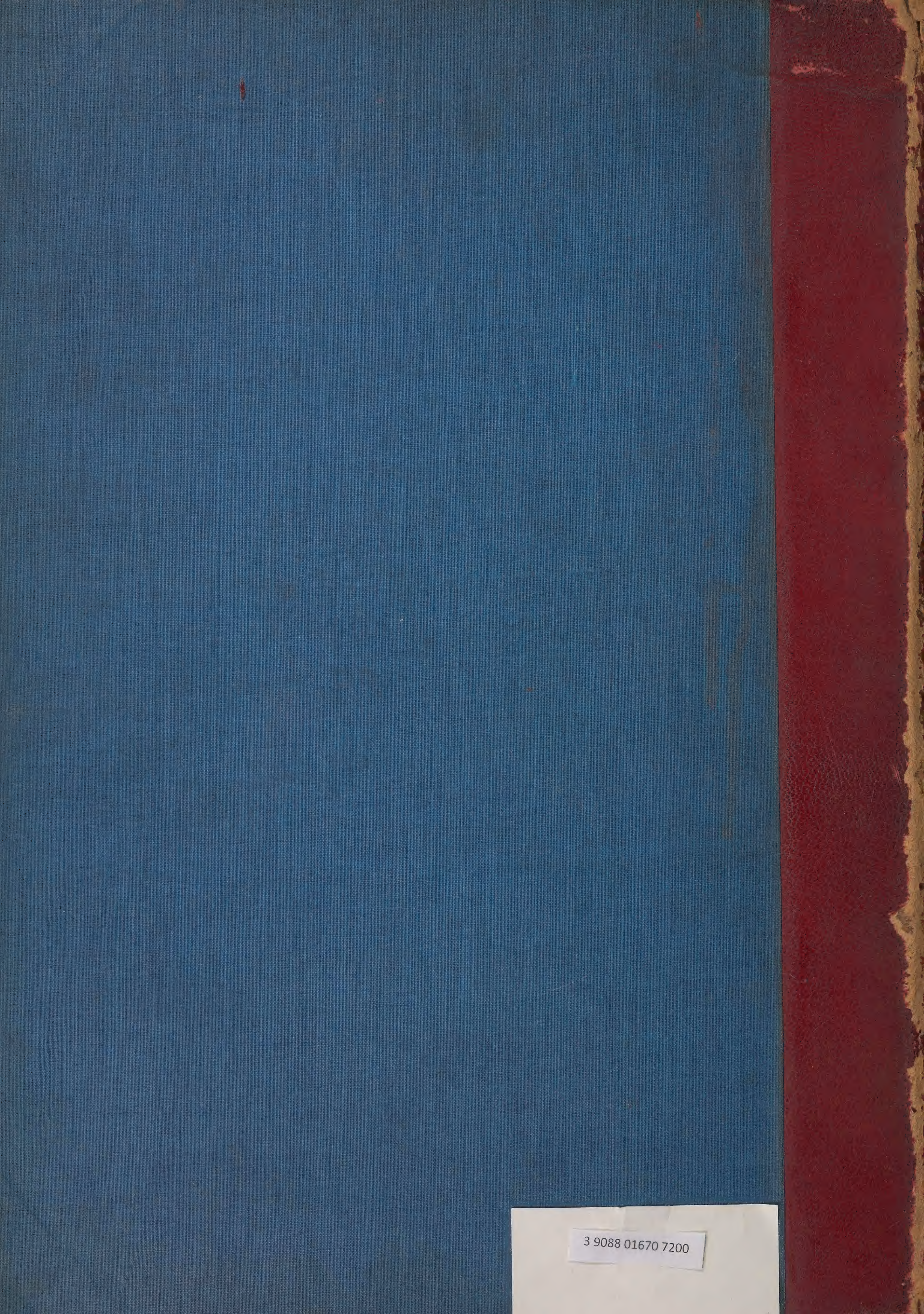
ILES SANDWICH.

PLANCHES

CONTENUES

DANS LE IV.e VOLUME SUR L'ASIE.

FIN DU IV.[e] ET DERNIER VOLUME SUR L'ASIE.


3 9088 01670 7200